33560/B

2 vol

85.

55151

PRÉCIS DE LA MÉDECINE PRATIQUE,

CONTENANT

L'histoire des Maladies, & la Maniere de les traiter; avec des Observations & Remarques critiques sur les points les plus intéressans.

Par M. LIEUTAUD; *Médecin de M^gr le* DAUPHIN; *& des Enfans de France; de l'Académie Royale des Sciences, & de la Société Royale de Londres.*

TROISIÈME EDITION

Revue & augmentée par l'Auteur.

TOME PREMIER.

A PARIS,
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de M^gr le Comte de PROVENCE, rue S. Severin.

M DCC LXIX.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.

WELLCOME HISTORICAL MEDICAL LIBRARY

INTRODUCTION.

LA pratique de la vraie médecine, éclairée par les ſciences préliminaires (*a*), eſt établie ſur l'hiſtoire d'un ſi grand nombre de faits, tant ſimples que combinés, qu'il n'eſt preſque pas poſſible avec la mémoire même la plus cultivée, de les avoir tous préſens. Un *tableau* qui rapprocheroit toutes ces *connoiſſances éparſes*, & les préſenteroit avec netteté & préciſion, ſeroit ſans doute très-avantageux; mais ce projet, le plus aiſé à concevoir, eſt, comme on le penſe bien, très-difficile à exécuter. Je m'y ſuis cependant inſenſiblement engagé, en écrivant pour mon uſage, avec toute l'exactitude & l'attention dont j'ai été capable, le réſultat des obſervations qu'un long exercice auprès des malades, & l'ouverture d'un grand nombre de cadavres m'ont fourni. J'ai ajoûté à mon travail, lorſqu'il

(*a*) La plus grande partie des mathématiques, la phyſique expérimentale, la chymie, l'anatomie, l'hiſtoire naturelle, &c.

m'eſt venu en penſée de le rendre public, celui de nos meilleurs praticiens, en puiſant dans leurs écrits tout ce qui pouvoit enrichir celui-ci. Je n'ai adopté que les faits qui m'ont paru les mieux conſtatés, & bien dégagés des futiles productions de l'eſprit : je les ai ſur-tout empruntés de ceux qui, en publiant leurs ſuccès, n'avoient pas diſſimulé leurs malheurs. J'ai recueilli, en un mot, tant de *mes obſervations* que de celles des autres, tout ce que j'ai trouvé de plus important & de plus sûr dans l'art de conſerver la vie aux hommes.

L'*ordre*, que j'ai donné aux articles de ce Précis, n'eſt pas bien recherché ; mais il n'en ſera pas moins utile aux praticiens. Ayant renoncé à toutes les illuſions de la phyſique ſyſtématique, je ne pouvois pas embraſſer celui qui eſt tiré de ces vices qu'on ſuppoſe, tant dans les parties organiques, que dans le ſang, la lymphe & les autres humeurs. L'alphabétique fait un aſſemblage informe de piéces, qui n'ont aucun rapport entr'elles ; chaque article ſe trouvant néceſſairement iſolé, & ſans la moindre connexion avec ce qui le précéde & ce qui le ſuit. Il eſt d'ailleurs trop arbitraire, par la différente nomenclature des maladies ; de ſorte qu'on a ſouvent de

la peine à trouver ce que l'on cherche, si le pur hazard ne s'en mêle pas. J'ai cru éviter ces inconvéniens, en me soumettant à l'ordre anatomique pour toutes les maladies, tant internes qu'externes, qui en sont susceptibles, faisant précéder l'exposition de celles qui sont générales, ou qui n'ont pas de siége fixe : j'en ai séparé, pour me conformer à un usage sagement établi, les maladies des femmes & celles des enfans. Il est aisé de voir que cet arrangement peut offrir bien des ressources pour les cas qui ne sont pas communs, ou qu'on rencontrera pour la premiere fois; sur lesquels il arrive, tous les jours, qu'on consulte infructueusement les autres livres.

Celui-ci étoit écrit en latin; mais, pour des raisons qu'il importe peu de sçavoir, je l'ai mis en notre langue, & n'ai laissé subsister que peu de titres particuliers qui ne peuvent être rendus en françois. J'ai tâché, dans chaque article, de n'oublier aucun des *signes* qui caractérisent la maladie qui en fait le sujet, & d'exposer en même temps les *symptomes* qui peuvent l'accompagner : j'aurois voulu pouvoir les présenter séparément; mais les praticiens sçavent assez, que, quelque différence que nos auteurs aient établie entre ces deux sortes de phénomè-

nes, on eſt ſouvent obligé de les confondre, parce que la nature n'a pas ratifié la diſtinction qu'on en fait, & que rien d'ailleurs n'eſt preſque plus arbitraire que l'application des termes qui les déſignent. J'aurois encore deſiré, en expoſant les uns & les autres, de me conformer à l'ordre des temps; mais qui ignore qu'ils n'en gardent aucun? Ainſi je crois qu'on ne peut donner là deſſus que des généralités, ou des erreurs.

Comme je n'ai voulu faire entrer dans ce recueil aucune hypothèſe, il ne m'a pas été permis de m'arrêter aux *cauſes* prochaines & immédiates, expoſées avec tant de variétés & de préſomptions dans nos livres, quoique toujours impénétrables; mais je n'ai pas manqué de faire mention de celles qu'on appelle *évidentes* & *éloignées*, qui peuvent dévoiler avec moins d'ambiguité le vrai caractere des maladies. J'ai encore établi ma doctrine ſur les obſervations dans tous les genres, les plus méditées, & dont l'enchaînement peut ſeul former un ſyſtême ſolide & inébranlable, auquel le temps qui renverſe tous les autres, ne ſçauroit donner la moindre atteinte. Il m'a paru que c'étoit la ſeule théorie qu'on devoit recevoir dans un ouvrage de la nature de celui-ci : il eſt aiſé de voir qu'elle diffère peu de la pratique, puiſ-

qu'on peut cultiver la premiere, si l'on s'en tient à l'observation, ou aux réflexions qu'elle fait naître, & qu'on exerce la seconde, en agissant auprès des malades; l'une, en un mot, est l'étude méditée de tous les faits de pratique, réduits en préceptes; & l'autre en est l'application.

Mes *Mémoires* m'ont fourni une bonne partie de ce que j'ai écrit sur le siége des maladies, ou sur les désordres qui en sont le produit. On n'aura pas de peine à croire que, m'étant livré, pendant plus de vingt ans, aux travaux relatifs à cet objet, il doit m'avoir passé par les mains bien des cas qui ont échappé aux autres. Je n'en donne que le résultat que je joins à celui des observations du même genre, que BONET & MANGET ont rassemblées, comme de toutes celles qui sont parsemées dans les livres plus modernes; mais je ne dois pas laisser ignorer que j'ai usé des unes & des autres avec quelque réserve, parce qu'il m'a paru que ceux qui nous les ont communiquées, n'avoient pas tous eu ce discernement, & cet esprit de recherche, qui seuls peuvent donner du poids à ces sortes de rapports. Il y a cependant bien des maladies sur lesquelles l'*ouverture des cadavres* ne nous apprend rien: il est bon d'en être prévenu, afin de ne pas

prendre pour omiſſion le ſilence que je garde là-deſſus dans quelques articles.

Je ne me ſuis pas beaucoup étendu ſur les *prédictions*, parce que je n'ai pas cru qu'il fût néceſſaire de répéter à chaque article, que le délire, l'aſſoupiſſement & les convulſions; l'oppreſſion & le râlement; les défaillances, la ſueur froide, & autres ſymptomes graves, communs à toutes les maladies, étoient fâcheux: quelqu'un peut-il l'ignorer? Mais il en eſt d'autres qui, ſelon les circonſtances, peuvent être bons ou mauvais, comme la fiévre, les éruptions, les hémorrhagies, le vomiſſement, le cours de ventre, &c. J'ai eu ſoin d'en faire mention. Cependant ceux qui ne manquent pas d'expérience, & qui ont le rare talent de penſer & de réfléchir, ſçavent très-bien, & l'ont peut-être appris à leurs dépens, qu'on ne doit prononcer ſur l'avenir, qu'avec la plus grande réſerve: ils ont ſans doute reconnu que preſque tout ce qu'HIPPOCRATE, qui a trop généraliſé les cas particuliers, a écrit ſur cette matiere, eſt rempli d'incertitudes: je trouve enfin, que cet auteur nous inſtruit plus, lorſqu'il avoue qu'*on ne peut rien prédire de certain dans les maladies aiguës*, que dans tout ce qu'il a répandu, à ce ſujet, dans ſes ouvrages.

Je paſſe auſſi legérement ſur la *diéte*, quoique je la regarde comme le point le plus important de la curation, & que ſon obſervance ſoit une de ces régles fondamentales de la médecine, dont il n'eſt jamais permis de s'écarter; mais je n'ai pas cru qu'un médecin un peu attentif eût jamais rien à ſe rappeller là-deſſus. Cependant je ne manque pas de faire ſouvent remarquer, dans le cours de ce Précis, qu'on peut en tirer quelquefois plus d'avantage, que de l'application de tous les remedes. En effet, combien de fois n'a-t-on pas vu, ſoit dans les maladies aiguës les plus formidables, ſoit dans les chroniques les plus rebelles, que le ſeul régime en avoit été victorieux, & que les remedes les plus recommandés, dans l'un & l'autre cas, devenoient infructueux ſans ſon ſecours ? S'il y a enfin quelque choſe dans la médecine, qui puiſſe mériter tous les éloges pompeux que les charlatans donnent à leurs ſecrets, c'eſt le *régime*.

Le traitement termine tous mes articles: je propoſe, pour chaque maladie, les principaux *remedes* qu'on y a appliqués. Quoique je les aye réduits à un petit nombre, je ne laiſſe pas d'en nommer beaucoup plus qu'on n'en doit employer dans les cas ordinaires. On ſçait que les maladies aiguës en

demandent en général très peu, & qu'il n'est même pas permis de les placer dans tous les temps : c'est le sentiment de presque tous les auteurs, tant anciens que modernes. Cette expectation au reste, si recommandée dans tous leurs écrits, n'est point, comme on pourroit l'entendre, une inaction oisive, mais une conduite éclairée, qui tend à attendre que la nature donne le signal d'agir. Il n'en est pas ainsi des maladies chroniques, qui demandent le plus souvent un traitement varié, &, par conséquent, la connoissance de beaucoup de remedes ; car les médecins les plus exercés n'ignorent pas que les secours qui paroissent les plus appropriés à la maladie, ne remplissent pas toujours leurs espérances, & qu'il faut, en bien des occasions, faire plusieurs tentatives, avant de rencontrer ce qui doit en couronner le succès. Je me suis enfin uniquement proposé, pour les unes & les autres, de mettre sous les yeux d'un praticien instruit tout ce dont il peut faire usage. Il ne lui reste qu'à se déterminer pour le choix, & à régler le temps de l'application : je marque l'un & l'autre, lorsque le sujet, que je traite, me le permet ; mais il n'est pas toujours possible de le faire, à cause d'une infinité de circonstances qu'on peut à peine embrasser dans

les ouvrages même consacrés à une seule maladie.

Tel est le *plan de cet abrégé*, qui ne ressemble à aucun de ceux qu'on a donnés jusqu'ici. *Mes propres observations, tant cliniques qu'anatomiques*, m'en ont fourni, comme je l'ai déja dit, la principale matiere ; & ce n'a été que dans la vue de le rendre plus complet, que j'ai eu recours à celles des autres : je n'ai pas cru qu'il fût nécessaire de les distinguer ; les gens intelligens n'auront pas de peine à en deviner la raison. Ils jugeront encore, que m'étant proposé de rendre ce volume portatif, & d'y renfermer *toute la médecine*, il ne m'étoit pas possible de donner plus d'étendue à mes articles : cependant, quelque courts qu'ils paroissent, j'ai lieu d'espérer que les vrais connoisseurs y trouveront, à peu de chose près, tout ce qu'il faut pour les faire penser à tout ; & c'est-là mon unique but : je ne dois pas même craindre de l'avoir manqué, si j'en puis juger par l'usage que j'en fais tous les jours. Je ne dissimulerai point ici, que les matériaux que j'ai employés dans mes articles, manquent quelquefois d'ordre & d'enchaînement, & qu'il y a même, en quelques endroits, des lacunes considérables. M'auroit-il été difficile d'éviter ces inconvéniens, si,

à l'exemple de tant d'écrivains, j'avois voulu travailler d'après mes idées ou les leurs ? mais, je le répete, je me ſuis impoſé la loi d'écrire l'hiſtoire abrégée des faits, & non celle des opinions. Hé ! qui ne ſçait que la premiere eſt encore bien incomplette, & qu'on peut la renfermer dans un petit eſpace, pendant que la ſeconde, très-ample, trouveroit à peine de la place dans vingt volumes pareils à celui-ci ? Je dirai enfin que, plus occupé de ce qui peut étendre nos connoiſſances, que du choix & de l'arrangement des mots, j'ai laiſſé ſouvent courir ma plume ; cependant la clarté de mes expreſſions répareront peut-être les négligences du ſtyle, & les vices de la diction. Le prompt débit de la premiere édition ne me raſſure pas pleinement là-deſſus, parce que je n'ignore pas que des livres très-mépriſables ont eu le même ſuccès ; mais il n'en eſt pas de même du jugement favorable qu'en ont déja porté pluſieurs ſçavans : je les prie d'en recevoir ici un léger témoignage de ma reconnoiſſance.

TABLE
DES ARTICLES
Contenus dans le Tome premier.

LIVRE PREMIER,
concernant les Maladies internes.

SECTION I.
Les générales, & celles qui n'ont aucun siége déterminé.

Les fiévres.	Page 1
Fiévre continue simple.	39
——— *putride.*	43
——— *ardente.*	51
——— *maligne.*	59
La suette.	79
La peste.	82
Fiévres intermittentes.	93
Fiévre quotidienne.	107
——— *tierce.*	109
——— *quarte.*	113
——— *rémittente.*	117
La pléthore.	120

L'échauffement. 123
L'épuisement. 127
L'inanition des vaisseaux. 132
Écoulemens supprimés, & éruptions rentrées. 137
Les douleurs. 143
Fluxions catarrhales. 152
La cachexie. 158
Le scorbut. 165
La vérole. 177
Les écrouelles. 192
Affection hypochondriaque. 202
Stagnation du sang & du pus. 213
Engorgemens & squirrhes. 216
Tumeurs internes. 228
Inflammation interne. 235
Suppuration interne. 243
Gangrene interne. 252

SECTION II.

Maladies internes de la Tête.

Le vertige. 257
L'apoplexie. 263
L'assoupissement. 279
Le tremblement. 283
La paralysie. 288
Stupidité & perte de la mémoire. 296
L'insomnie. 301
Le cochemar. 305
La mélancholie. 308

La manie. 313
La phrénésie. 319
Les convulsions. 326
L'épilepsie. 339

SECTION III.

Maladies internes de la Poitrine.

L'enrouement. 351
Toux & catarrhe de la poitrine. 354
Catarrhe suffoquant. 364
Inflammation de la poitrine. 370
Fausse péripneumonie. 385
L'asthme. 389
La suffocation. 398
L'hémoptysie. 404
La phthisie. 411
La vomique. 419
L'empyème. 424
Hydropisie de la poitrine & du péricarde. 428
Palpitation du cœur. 436
Oppression cardiaque. 442
La syncope ou la défaillance. 447
Le hoquet. 456

SECTION IV.

Maladies internes du Bas-Ventre.

L'indigestion. 460
Le vomissement. 474
Vomissement de sang. 481

Faim canine. 488
Douleur d'estomac. 491
Inflammation du bas-ventre. .. 499
Passion iliaque. 506
Cholera-morbus. 51[illegible]
La diarrhée. 516
Flux sanglant. 524
Le ténesme. 537
La constipation. 539
La colique. 545
Flatuosité & tympanite. 569
Vers intestinaux. 579
Colique hépatique. 589
Inflammation du foie. 595
La jaunisse. 602
Colique néphrétique. 610
Calcul des reins & de la vessie. 617
Pissement de sang. 628
———— purulent. .. 633
Dysurie & strangurie. 638
Ischurie rénale & vésicale. 642
Le diabètes. 650
Incontinence d'urine. 654
Fluxion catarrhale de la vessie. 657
Hydropisie du bas-ventre. 659

Fin de la Table des Articles.

PRÉCIS

PRÉCIS
DE
LA MÉDECINE
PRATIQUE.

LIVRE PREMIER,
concernant les Maladies internes.

SECTION I.
Les générales & celles qui n'ont aucun siége déterminé.

LES FIEVRES.

Ceux qui ont lu & réfléchi, sçavent sans doute, qu'on ne trouve dans les auteurs, que des doutes ou des hypothèses sur la nature, les causes, & même le siége de la *fiévre*. Nous pourrions encore nous consoler de ces incertitu-

LES FIEVR. des, si nous avions une connoissance plus exacte de son caractere & de ses différences; mais rien n'est plus problématique que ce qu'on a avancé sur ce sujet. Quoique cette recherche ne fût point au-dessus de la portée de l'esprit humain, & qu'elle ne demandât que l'observation, mais une observation laborieuse, constante & éclairée, qui pourroit servir de fondement à l'histoire exacte des effets sensibles que produit la cause impénétrable des fiévres, il a paru plus aisé aux écrivains de tirer de leur imagination & de leurs idées les régles que la nature doit suivre, abandonnant avec assez d'indifférence celles auxquelles elle est en effet soumise, sans parler de ceux qui semblent n'avoir choisi ce sujet que pour étaler une vaine érudition, dont les praticiens ont peu à faire. Je ne suis pas même éloigné de penser, avec plusieurs sçavans médecins, qu'on parviendra difficilement à débrouiller ce chaos, si l'on n'abandonne presque tout ce qui a été dit jusqu'à présent, pour travailler, d'après l'observation, à nouveaux frais. En attendant que quelqu'un veuille embrasser ce grand objet, j'exposerai en peu de mots le plan que je me suis formé dans la pratique, ou le résultat de tout ce que j'ai pu observer, pendant environ trente ans, sur cette matiere.

Je n'ai connu, auprès des malades, que quatre sortes de *fiévre essentielle continue*, sçavoir,

LES FIEVR.

1° la *continue simple*, que plusieurs ont appellée *continente*, parce qu'on la suppose sans exacerbation; ce qui n'est pas exactement vrai: sa durée est incertaine; cependant elle ne va pas au-delà de quatorze jours, si elle ne dégénere par un mauvais traitement; 2° la *continue putride*, accompagnée d'exacerbations & de symptomes plus graves: elle paroît dépendre d'une sorte d'altération ou de putridité du sang & des humeurs, & tendre à une dépuration plus ou moins manifeste, qui en fait le principal caractere; 3° l'*ardente*, que la chaleur brûlante intérieure & la sécheresse de la bouche distinguent assez des autres; 4° la *maligne*, dont les symptomes beaucoup plus graves dépendent de l'affection des nerfs & du cerveau, en quoi consiste son caractere essentiel, si évident qu'on a lieu d'être surpris qu'il ait échappé au célébre HUXHAM, qui ne voyoit pas de différence entre la fiévre putride & la maligne. Cette derniere est enfin communément plus longue que les autres, souvent épidémique & contagieuse, & quelquefois pestilentielle.

Ces *quatre sortes de fiévres* qui ont, comme on le pense bien, différens degrés, se rapprochent quelquefois par des nuances si imperceptibles, qu'il est bien difficile de les distinguer: lorsqu'on considere même le peu de distance qu'il y a de l'une à l'autre, on seroit tenté de croire avec BOERHAAVE, qu'elles ne different

LES FIEVR. point essentiellement, & que ce ne sont que les différens degrés d'une *même maladie* qui se présente sous plusieurs aspects. On trouve un exemple bien frappant des variétés dont la fiévre est susceptible dans l'examen des épidémiques, qui paroissent, dans le même temps & au même lieu, sous différentes formes ; semblent même changer de caractere, quoiqu'on sçache très-bien qu'elles ne reconnoissent qu'une seule & même cause, que l'âge & le tempérament, comme une infinité d'autres circonstances & accidens, peuvent modifier. On a encore observé beaucoup *d'affinité entre les fiévres continues & les intermittentes :* les exacerbations des unes, & les accès des autres ont un grand rapport, ainsi que leurs périodes & leurs crises, &c, outre que rien n'est plus commun dans la pratique, que de voir les continues se changer en intermittentes, & celles-ci dégénérer en continues. Quoiqu'il en soit de leur différence, je crois qu'il est bon de les considérer séparément ; & cette distinction, outre le jour qu'elle répand sur cette matiere, doit influer beaucoup sur le traitement.

S'il est difficile quelquefois de distinguer les *fiévres continues essentielles* entr'elles, & de trouver leur point de partage, il n'est pas plus aisé de ne pas les confondre avec un très-grand nombre de *fiévres symptomatiques*, que les auteurs ont mêlées mal-à-propos avec les premie-

res, ſous les noms de *febris eryſipelacea*, *inflammatoria*, *dyſenterica*, *catarrhalis*, *rheumatica*, *arthritica*, *lactea*, *lochialis*, *cachectica*, *ſcorbutica*, &c. On n'héſitera point à regarder comme ſymptomatique la fiévre qui accompagne la petite vérole, la rougeole, la rougeur ſcarlatine, l'éréſipele & les autres éruptions; comme auſſi l'inflammation, la dyſenterie, les fluxions, le rhumatiſme, la goutte, la formation du lait, la ſuppreſſion des lochies, & enfin les douleurs, les contuſions, les plaies, la brûlure, &c. Mais on ne diſtinguera pas avec la même évidence celle qui dépend de la pléthore, de la cachexie, de la dépravation de la bile, du ſcorbut, de la vérole, des écrouelles, des affections hyſtériques & hypochondriaques, de la chaleur du ſang, de la crapule, des matieres putrides & vermineuſes qui croupiſſent dans les premieres voies; des obſtructions; des ſuppurations & gangrenes internes; des épanchemens, des évacuations ſupprimées, des éruptions rentrées, du lait répandu, & enfin de l'épuiſement; des paſſions de l'ame, du ſoleil, &c. Rien n'eſt cependant plus important que de diſtinguer la fiévre ſymptomatique, qui dépend d'un vice local, ou d'une autre maladie, de l'eſſentielle provenant du ſeul vice du ſang & des humeurs: on ne ſçait que trop qu'on prend tous les jours l'une pour l'autre; je ne m'arrête pas

LES FIEVR.

LES FIEVR. aux ſuites funeſtes que peuvent avoir ces bévues.

Les écrivains ne ſe ſont pas contentés de tranſporter dans la claſſe des fiévres, ce qui n'eſt que le produit d'une autre maladie, ſans conſidérer qu'il faudroit en faire autant d'eſpeces qu'il y a de maladies, puiſqu'on en connoît très-peu qui ne puiſſent exciter la fiévre : ils ont encore imaginé des caracteres, & forgé des noms tirés du *ſymptome* qui les frappoit le plus : c'eſt de-là que ſont venues toutes ces fiévres chimériques, nommées dans leurs écrits, *febris algida, epiala, lipyria, comatoſa, phrenetica, ſiticuloſa, ſputatoria, oſcitans, ſingultuoſa, famelica, anheloſa, anxioſa, ſyncopalis, vomitoria, torminalis, cacatoria, ſudatoria, uretica, colliquativa*, &c. Mais laiſſons-là toutes ces futilités, & paſſons à de plus grandes difficultés : on les rencontre dans l'examen d'un grand nombre de fiévres qui n'ont point de caractere, & qu'on ne peut rapporter à aucune des eſſentielles ni des ſymptomatiques, dont nous venons de faire l'énumération.

Les praticiens n'ignorent pas que les continues, comme les intermittentes, ont ſouvent dans leur commencement une marche irréguliere, (*febres atypicæ :*) on doit alors ſuſpendre ſon jugement, ſi l'épidémie régnante ne vient au ſecours. Ces ſortes d'écarts de la nature ſont très-communs dans preſque toutes les ma-

LES FIEVR.

ladies, mais principalement dans les fiévres, sur-tout les malignes, dont on ne peut très-souvent saisir le caractere qu'après les sept premiers jours, & même plus tard. Il arrive encore assez communément que le mauvais régime, ou un traitement mal entendu, bouleverse l'ordre qu'on remarque dans le cours ordinaire des maladies; & il résulte de ce désordre des fiévres, tant continues qu'intermittentes, qui dégénerent, (*febres corruptæ :*) elles s'écartent de leur marche connue, & deviennent même plus dangereuses, en prenant un aspect de malignité. J'ai observé plusieurs fois, que la multiplicité des remedes donnoit lieu à ce funeste changement; SYDENHAM a fait la même remarque: on rejettoit de son temps, comme on le fait encore aujourd'hui, la durée de ces sortes de fiévres sur le scorbut. Laissons ces odieuses ressources à ceux qui se sont arrogé le droit de tromper le public.

Toutes ces difficultés sont encore peu de chose en comparaison de celles que présentent les fiévres compliquées, (*febres complicatæ ;*) il n'y a guère que le jugement & la sagacité qui puissent en triompher. Les continues & les intermittentes, les essentielles & les symptomatiques, les aiguës & les lentes se mêlent ensemble, & forment, par leur combinaison, des maladies qu'on ne peut ranger dans aucune classe, & qui sont pour les médecins, même les plus

LES FIEVR. expérimentés, des écueils où tout leur ſçavoir vient ſouvent échouer. C'eſt dans ces cas, qui ſemblent permettre à chacun de ſuivre le procédé que ſon génie lui inſpire, où l'on pourroit ſe ſervir bien utilement d'un bon tableau des maladies, qui mettroit ſous les yeux, dans un ordre bien digéré, toutes les affections qui peuvent avoir du rapport à celles qu'on a à traiter : en vain ſe fieroit-on à ſa mémoire ; car qui n'a pas éprouvé cent fois, qu'elle eſt alors infidele, ſur-tout pour ceux qui ont ignoré l'art de la cultiver ?

On ſçait que les fiévres ſont accompagnées d'un grand nombre de ſymptomes qui les rendent plus ou moins dangereuſes, & que c'eſt dans cette ſource qu'on a puiſé la doctrine des *prédictions*, expoſée avec autant d'étendue que de confuſion, dans les écrits qu'on attribue à HIPPOCRATE; doctrine que PROSP. ALPIN a le plus fidélement rendue avec toutes ſes incertitudes. Elle nous apprend qu'un tel ſigne eſt bon ou mauvais, ſelon qu'il eſt accompagné de bons ou mauvais ſymptomes ; c'eſt-à-dire, que lorſqu'un mouvement quelconque de la nature ſoulage ou guérit, on peut prononcer hardiment qu'il eſt bon, & qu'il eſt mauvais lorſque le mal empire : c'eſt à-peu-près le réſultat de la pluſpart des connoiſſances que les plus clairvoyans peuvent tirer à ce ſujet de la lecture d'HIPPOCRATE & de tous ſes commentateurs.

Faut-il d'ailleurs avoir beaucoup étudié pour ſçavoir que l'aſſoupiſſement, l'obſcurciſſement de la vue, le délire, les convulſions, le tremblement, l'accablement extrême, les anxiétés, les défaillances, la ſueur froide, l'oppreſſion, le râlement, le pouls foible & intermittent, & en un mot, tous les ſymptomes, qui reconnoiſſent l'affection du poumon, du cœur & du cerveau, ſont toujours dangereux? A l'égard des autres, en ſera-t-on plus avancé, lorſqu'on ſçaura que l'hémorrhagie, la céphalalgie, l'inſomnie, la ſurdité, la ſoif, la ſalivation, le dégoût, le vomiſſement, les différentes ſortes de cours de ventre, les ſueurs de toutes les eſpeces, les variétés qu'on obſerve dans les urines, & tant d'autres accidens, peuvent être bons, indifférens ou mauvais, ſelon le concours des autres ſymptomes? Cette matiere a cependant beſoin d'être préſentée avec un peu plus d'étendue; je la renfermerai dans quelques articles.

Le *viſage* & la *bouche* ſont les premieres parties qui ſubiſſent l'examen d'un praticien: l'inſpection du premier dans toutes les maladies, mais ſur-tout dans les fiévres, eſt de la plus grande importance: on ſçait bien qu'on a d'autant plus à craindre qu'il s'éloigne de ſon état naturel; mais on y découvre beaucoup de choſes qu'il eſt preſque impoſſible de rendre: ce n'eſt que par une longue habitude qu'on peut acquérir là-deſſus bien des connoiſſances qui ſont auſſi pré-

LES FIEVR. cieuses que peu communes. On sçait que le nez aigu, les yeux enfoncés, les tempes creuses, la sécheresse, & la couleur pâle ou plombée de la peau, constituent ce qu'on appelle *la face hippocratique*, qui est, sur-tout dans les premiers jours de la maladie, presque toujours un signe de mort. Le *visage* enflammé, le battement violent des carotides, les *yeux* rouges & étincellans, le regard fixe & hagard sont ordinairement les avant-coureurs du délire, & quelquefois de l'hémorrhagie. La crainte de la lumiere, hors dans la rougeole & la petite vérole, les yeux immobiles, éteints & ternis, leur convulsion, l'obscurcissement ou la perte de la vue, les yeux à demi-ouverts pendant le sommeil, doivent donner beaucoup d'inquiétude sur l'événement; les larmes involontaires, dans de fâcheuses circonstances, sont souvent un signe de mort. La rougeur des *joues*, dans les maladies aiguës, précede le redoublement, ou marque le mauvais état de la poitrine; on sçait combien elle est à craindre dans les jeunes gens qui ont la poitrine délicate: le désordre, qui arrive au poumon, se manifeste encore par le mouvement des aîles du *nez*. La bouffissure du *visage*, assez commune dans les maladies aiguës, est rarement dangereuse; mais elle fait craindre la longueur de la maladie. L'espece de gale prurigineuse qui paroît souvent autour des *lévres* & du *nez*, annonce la fin de la fiévre. La *soif* extrême, & le contraire sont

également dangereux ; sa cessation subite, dans les fiévres ardentes, est encore plus alarmante. Les *aphthes* livides & noirs, la *difficulté d'avaler* sont aussi de fâcheux symptomes. La *langue* aride & brûlée, couverte d'une croûte noirâtre, manifeste une grande maladie. La *salivation* ne présente rien de fâcheux ; elle est même utile dans la petite vérole & dans quelques fiévres épidémiques. Le frottement convulsif des *dents*, & leur claquement sont souvent habituels & donnent de fausses alarmes à ceux qui n'en sont pas instruits.

On n'a pas besoin de dire que les violens *maux de tête* & continuels, l'*insomnie* opiniâtre, le *délire*, l'*assoupissement*, la perte de la mémoire & des connoissances, les *convulsions*, la contorsion des yeux, le tremblement des lévres, l'engourdissement de toutes les parties, le mouvement involontaire des mains qui semblent ramasser quelque chose, &c. sont presque toujours d'un mauvais présage : cependant on doit se rassurer contre le délire, les convulsions & le tremblement, lorsque le pouls est développé & régulier. L'affection comateuse, qui succede au délire, est la plus redoutable : on peut porter le même jugement des convulsions excitées par les grandes pertes. L'*hémorrhagie du nez* est le plus souvent avantageuse : on remarque tous les jours, qu'elle soulage extrêmement la tête ; mais la plus salutaire n'excede jamais la valeur de deux ou trois saignées ; & les praticiens instruits

LES FIEVR. ſçavent qu'elle eſt ordinairement mortelle, ſi elle va au-delà de ces bornes ; ce que les partiſans des nombreuſes ſaignées devroient avoir conſidéré. Le *tintement d'oreille* n'eſt point dangereux : on n'a pas plus à craindre de la *ſurdité*, ſymptome aſſez familier aux fiévres malignes, ſurtout ſi elle arrive dans le temps du relâchement ; mais il n'en eſt pas ainſi de la douleur qui ſe fait ſentir quelquefois très-vivement au même organe.

De l'examen de la tête, on paſſe à celui de la poitrine. La voix éteinte & tremblante, la *reſpiration laborieuſe* & *entre-coupée*, le *râlement*, le *hoquet*, les *anxiétés*, ou ces cruelles inquiétudes qu'on eſpere vainement de calmer en changeant de ſituation, ſont de mauvais ſignes : il en faut excepter l'*oppreſſion*, ou le reſſerrement de la poitrine, qui précede quelques criſes, comme l'éruption de la petite vérole, de la rougeole, & de quelques autres efflореſcences ou puſtules de la peau, qu'on peut conſidérer comme des mouvemens critiques. Le *pouls*, qui regarde encore plus la poitrine que les autres parties, eſt le principal objet de nos recherches ; c'eſt, comme on le ſçait, la bouſſole des médecins : il n'eſt pas douteux qu'on ne puiſſe tirer de grandes connoiſſances de toutes ſes variétés ; mais il eſt auſſi très-aſſuré qu'il y a très-peu de gens capables de les obſerver. Il peut nous faire connoître le degré de la fiévre, & celui des forces, comme

aussi l'état des solides ; & ces connoissances combinées doivent influer sur le prognostic. Tout le monde peut juger de la fréquence & de la lenteur du pouls ; mais on n'a pas toujours des idées bien justes du degré de vîtesse relatif à l'âge, au sexe & au tempérament : la hauteur du corps fait encore un changement considérable dans la fréquence du pouls. Il est très assuré (les physiciens en sçavent la raison) qu'un homme de six pieds a, dans les mêmes circonstances, moins de pulsations que celui qui n'en a que quatre; & j'ai vu faire bien des bévues à ceux qui l'ont ignoré.

Le *pouls* plein & développé; le régulier, par rapport à l'intervalle des pulsations; l'égal, dont les battemens se ressemblent parfaitement; & enfin l'artere souple & flexible, donnent (dans plusieurs degrés de fréquence & de vîtesse) de grandes espérances de guérison. Le pouls, au contraire, petit & serré, l'irrégulier & l'inégal, l'artere enfin tendue, marquent la violence de la maladie. Le foible & le concentré sont toujours à craindre : on peut porter le même jugement sur le pouls intermittent, hors de l'affection hystérique, ou hypochondriaque ; il ne dépend cependant quelquefois, dans les maladies aiguës, que des mauvais sucs qui croupissent dans les premieres voies. Il est bon de sçavoir que les jeunes gens, dont le pouls est intermittent, lors même qu'ils paroissent se bien porter, sont menacés de mort subite. Le convulsif n'est pas

LES FIEVR. moins dangereux, ſur-tout lorſque les pulſations ſont ſi fréquentes, qu'elles forment ſous le doigt une eſpece d'ondulation. On redoute encore le *pouls* dont la lenteur ne répond point à la violence de la maladie, ainſi qu'on le voit arriver dans la pluſpart des fiévres malignes. On a obſervé que les *redoublemens* qui n'ont point de régle, comme ceux qui reviennent tous les deux jours, ne ſont pas fâcheux : on appréhende, au contraire, ceux qui paroiſſent tous les jours, principalement lorſque le retour prévient la fin de celui qui le précede. Si l'exacerbation ne revient que le quatrieme jour, on doit s'attendre à une longue maladie ; & cette obſervation découvre encore le rapport qu'il y a entre la fiévre continue & l'intermittente. J'ajoûterai ici, que les *treſſaillemens des tendons* (*ſubſultus tendinum*) qui ſe font ſentir au poignet, annoncent, lorſqu'ils ne ſont pas habituels, une maladie graue. On juge encore, en touchant le pouls, de la ſéchereſſe & de la *chaleur de la peau*, dont on peut tirer bien des connoiſſances, comme auſſi de la froideur des extrémités, qui, hors du temps du friſſon, eſt toujous d'un mauvais augure. On doit enfin craindre beaucoup pour ceux qui retirent la main, lorſqu'on leur touche le pouls, ou qui l'ont tremblante.

Le bas-ventre fournit encore une ample matiere à nos obſervations : le gonflement & l'élévation des *hypochondres* & de tout le *bas-ventre*

est, dans les fiévres, un symptome assez familier & peu à craindre ; mais il n'en faut pas juger de même : si la tension est douloureuse ou extrême, il y a alors peu de ressource. Le *vomissement*, au commencement des maladies, est avantageux : il n'en est pas de même dans les autres temps, sur-tout lorsqu'il ne cede ni aux émétiques, ni aux purgatifs; il est rarement critique : celui des matieres glaireuses & bilieuses est bon dans tous les temps ; mais les matieres noires & fétides menacent la vie des malades. Les praticiens craignent encore le *cours de ventre* excessif, les déjections involontaires, les séreuses, les écumeuses, les graisseuses, les vermineuses, les sanglantes, les noires & les extrêmement fétides : cependant on a souvent observé, que la diarrhée soulageoit beaucoup la tête. *L'uromantie*, ou l'inspection des urines, peut fournir bien des connoissances ; mais elles ont des bornes qu'il est dangereux de vouloir passer : nous nous y renfermerons donc, en exposant simplement ce que nous avons pu observer, comme ce que nous avons puisé dans les meilleures sources. LES FIEVR.

On sçait assez que l'*ischurie* sans fiévre, ou l'état qui en approche, avec la tête pesante, l'assoupissement & le goût d'urine dans la bouche, menace, si l'on n'y remédie promptement, de l'apoplexie. On ne redoute pas moins la suppression des urines dans les maladies aiguës, lorsque les malades ont eu l'imprudence de s'ex-

LES FIEVR. poser à l'action de l'air froid. L'urine *abondante*, dans les mêmes maladies, avec un soulagement manifeste, rassure beaucoup sur l'événement : elle termine, dans les autres circonstances, la néphrésie, & annonce la guérison des hydropiques. L'urine *abondante*, *boueuse* & *blanchâtre*, lorsqu'on est menacé d'un abscès, en préserve ordinairement. Nous ne parlerons pas de la maladie qu'on nomme *diabetes*, parce que nous lui destinons un article à part. L'urine *noire* & *puante*, quelqu'en soit le degré d'épaisseur, la vessie étant hors de tout soupçon, est regardée comme un signe mortel. On n'est pas moins alarmé, lorsque, dans une maladie très-grave, elle est sans la *moindre odeur*. Je ne parle pas de la *fétidité* des urines, après avoir mangé des asperges, de l'ail ou de l'anis, non plus que de l'odeur de violette que lui communique la térébenthine prise par la bouche. L'urine enfin *tenue*, *limpide*, *qui n'a pas de couleur*, n'est point sans danger, tant dans les fiévres continues & intermittentes, que dans les autres maladies aiguës ou chroniques, sur-tout lorsqu'elle a été auparavant très-colorée : cette limpidité est encore redoutable dans les affections du cerveau.

Rien n'est plus commun que *l'urine rouge* ou ardente, âcre & épaisse, qui annonce un fort degré de chaleur dans le sang. On voit aussi tous les jours l'urine *briquetée* dans les fiévres intermittentes, le scorbut, l'atrophie, l'hydropisie,

pisse, &c : celle *d'un rouge foncé*, pendant la fiévre, avec la bouche pâteuse, & le dégoût, annonce des crudités dans les premieres voies. Mais si la langue est séche, avec beaucoup de chaleur dans les entrailles, on doit craindre l'inflammation. L'*ardente*, dans le commencement des fiévres aiguës, rassure plus sur leur durée que sur l'événement. La *roussâtre* & *tenue*, ainsi que celle qui est teinte de bile, dans les fiévres aiguës, est dangereuse. La *jaune foncée*, tirant sur le noir, hors de la fiévre, manifeste le mauvais état du foie. La *rouge*, qui ne dépose point dans les fiévres accompagnées de surdité, présage le délire; sur-tout avec la jaunisse. La *sanglante*, dans la petite vérole, ainsi que dans l'inflammation de la poitrine, est réputée mortelle. La *rouge*, déposant un sédiment de la même couleur, dans la convalescence, fait craindre la récidive. La *roussâtre*, avec un sédiment blanc, lorsque la fiévre a été terminée par la sueur, annonce le retour de la maladie. La *rouge verdâtre* passe pour l'avant-coureur de la mort. La *rougeâtre*, qu'on rend avant le septieme jour de la fiévre, est d'un bon augure; si elle est *épaisse* avec un sédiment de la même couleur, elle annonce une longue maladie, mais guérissable. La *rouge bourbeuse*, qui perd insensiblement sa consistance, est d'une mauvaise qualité. Le *pissement de sang*, sans fiévre & sans douleur, est peu à craindre; & sa source est dans les reins.

LES FIEVR. Mais s'il eſt accompagné de ſtrangurie & de douleur à l'hypogaſtre, il eſt évident qu'il vient de la veſſie. On ſcait enfin qu'on rend les urines très-colorées après un violent exercice : que la colere, les veilles, les alimens échauffans, le long jeûne, &c. peuvent produire le même effet.

L'urine *verdâtre*, avec un ſédiment épais, eſt aſſez commune dans les anxiétés, & les mouvemens d'entrailles, ſelon la remarque de BOERHAAVE. La *tenue pâle*, avec une nuance de verd, eſt ordinairement la ſuite de la cachexie & de la ſuppreſſion des régles. La *verte*, dans l'enfance, eſt ſouvent l'avant coureur d'une maladie convulſive. Celle dont la couleur tient *du verd & du noir*, dans la jauniſſe ſans fiévre, eſt le prélude de la guériſon; mais elle annonce la gangrene dans les maladies aiguës. La *porracée* avec un ſédiment brun & lamineux, eſt réputée mortelle. Quelques hypochondriaques rendent l'urine *noire* & *bourbeuſe*, ſans danger ; mais elle eſt toujours à craindre dans les autres cas : on la regarde même comme un ſigne mortel dans les maladies aiguës. L'urine *noire*, avec la fiévre, précede ordinairement le délire : on craint moins les nuages de la même couleur ; mais le ſédiment eſt plus redoutable. L'urine *noire*, dans la fiévre quarte, donne les plus grandes eſpérances de guériſon ; on la regarde encore comme avantageuſe vers le temps critique de la

fiévre, ou après le délire mélancholique. On se trouve ordinairement mieux dans les maladies chroniques & sur-tout dans la mélancholie ou l'affection hypochondriaque, après avoir rendu des *urines noires* comme de l'encre; mais les *brunes rougeârres*, avec un sédiment de même, sont funestes aux phthisiques & aux hydropiques. Cependant ces différentes couleurs doivent être souvent rapportées aux alimens & aux remedes : la bette-rave, les racines d'oseille, de fraisier & de garance donnent ordinairement une couleur rougeâtre aux urines : la rhubarbe, le safran, le curcuma les jaunissent; la casse & les martiaux les rendent noirâtres : elles paroissent encore telles par le mêlange du sang ou de la bile; cette derniere leur communique de plus une nuance de verd. On doit avertir que les brunes, vues de loin, ou dans un certain jour, paroissent noires, & sont jugées telles par ceux qui manquent d'expérience ou d'attention.

L'urine *épaisse* ou trouble pendant la fiévre, qui ne peut être clarifiée, ni au feu, ni par le repos, est très-alarmante. La *trouble*, & *fort colorée* dans les fiévres pestilentielles, passe pour un signe mortel. Lorsque, dans les fiévres, l'urine, qui étoit tenue & limpide devient *trouble & épaisse*, on peut regarder la maladie comme dans son déclin. On redoute, dans les maladies chroniques, les urines *troubles & bourbeuses*. Les *épaisses & blanchâtres*, dans l'état

LES FIEVR.

de santé, dénotent ordinairement des crudités dans les premieres voies. L'urine *laiteuse*, dans les enfans, est un signe de vers: dans les adultes, elle regarde les reins & la vessie. On voit avec satisfaction l'urine *épaisse* & *blanchâtre*, avec un sédiment de même dans les maladies des articulations; & lorsqu'elle paroît telle dans le commencement de la goutte, on peut juger que l'attaque sera courte. On sçait qu'après la néphrétique, l'urine devient *trouble* avec beaucoup de sédiment. On la rend encore *épaisse* & *blanchâtre* pendant la phrénésie & les convulsions, ou quelquefois avant ces maladies. Personne n'ignore ce qu'on doit craindre de l'urine *purulante*. Celle qui, avec beaucoup de tenacité, entraîne des matieres furfuracées, & comme écailleuses, annonce l'exfoliation de la vessie. On rend, dans presque toutes les fiévres, l'urine *grasse* ou *huileuse*; on l'observe encore quelquefois telle dans le scorbut & le calcul. L'urine, qui présente une *pellicule grasse* & un sédiment rouge, lorsqu'on commence à maigrir, est l'avant-coureur du marasme & de la phthisie. Il faut sçavoir enfin que l'urine des femmes est assez souvent *épaisse*; que les enfans, pour la plûpart, la rendent telle avec beaucoup de sédiment blanchâtre, & qu'elle est, au contraire, *tenue* & *pâle*, avec quelques nuages dans la vieillesse. On ne doit pas ignorer enfin que les asperges, la crapule, la vie sédentaire, & le sommeil trop

long, rendent les urines *épaiſſes* & *boueuſes*. LES FIEVR.

L'urine, qui contient un *ſédiment* blanc & également uni, eſt avantageuſe dans les fiévres aiguës, dont elle annonce la criſe : ſi, au contraire, elle ne dépoſe point, on doit s'attendre à une maladie longue, ou craindre quelque dépôt. Si l'urine, à la fin d'un accès de fiévre, ne devient pas plus épaiſſe, on en augure mal, ſur-tout lorſqu'on fait un uſage inconſidéré du quinquina, ainſi que l'a obſervé RÉGA. Lorſque vers le quatrieme jour d'une fiévre aiguë, l'urine préſente des *nuages rouges*, la maladie n'ira pas au-delà du ſeptieme jour : ſi dans la fiévre on y remarque une *pellicule huileuſe*, on eſt à la fin de la maladie. L'urine, qui dépoſe un *ſédiment rouge* & briqueté, hors de la fiévre, peut être regardée comme un ſigne du ſcorbut, de la goutte, ou de la pierre. Si, dans le commencement d'une maladie, on apperçoit un ſédiment *bilieux*, on peut juger qu'elle ſera aiguë. Les *nuages blancs* ſont, en général, réputés bons ; mais il n'en eſt pas de même des *noirs* : ces derniers, ſur-tout, s'ils tirent ſur le verd, ſont encore plus redoutables dans les maladies aiguës. Dans les catarrhes on remarque ordinairement un *ſédiment flocconneux* : le *farineux* menace d'une longue maladie ; le *lamineux* & le *furfacé* ſont toujours d'un mauvais préſage. Le ſédiment *muqueux* & *gluant*, qui eſt accompagné de dyſurie, ne laiſſe preſque aucun doute ſur la pierre,

LES FIEVR. & fait même craindre un ulcere à la vessie : cependant on peut en observer un pareil, selon RÉGA, dans l'urine de ceux qui ont les reins & la vessie dans un bon état. On trouve enfin dans l'urine des femmes enceintes un sédiment qu'on prendroit pour des floccons de laine. Nous ne parlerons pas de cette maladie très-rare & bien singuliere, à laquelle nous avons donné le nom de *catarrhe de la vessie*, parce qu'elle a son article à part.

Voilà, si je ne me trompe, ce qu'on peut dire de plus raisonnable sur les urines. Nous avons fait remarquer que les différentes qualités que nous avons exposées, peuvent dépendre de l'âge, du sexe, du tempérament, des alimens dont on a usé, & même des remedes qu'on a pris, comme encore d'une infinité d'autres circonstances qui nous échappent. Cette remarque fait assez juger combien l'*uromantie* est obscure & incertaine, & nous fait assez voir qu'on ne doit rien attendre de ces effrontés charlatans qui prétendent connoître toutes les maladies, & prédire même l'événement par le seul examen des urines, quoiqu'elles aient été ordinairement agitées & ballotées en différens sens ; quoiqu'elle soient quelquefois apportées de loin, &, par conséquent, vieilles & décomposées. Mais on ne désabusera jamais les hommes de leur sotte crédulité. Ils donnent sans examen leur confiance à qui leur promet

beaucoup; & cette amorce les attirera toujours. Que le bas peuple, qui ne sçauroit être que très-ignorant s'y laisse prendre, on n'en doit pas être étonné; mais que des gens instruits & éclairés, ainsi qu'on en voit beaucoup dans la capitale, soient la dupe d'une fourberie aussi grossiere, c'est ce qu'on a de la peine à concevoir.

On tire encore bien des connoissances de l'examen de l'habitude du corps: nous commencerons par les *sueurs* fébriles, qui sont plus souvent critiques que symptomatiques: elles terminent plus ou moins sensiblement la plûpart des fiévres; & l'on a remarqué que les périodiques, où elles manquent, sont les plus rebelles: cependant les sueurs excessives, sur-tout au commencement des maladies, les continuelles, celles qui sont bornées à une partie, les gluantes, les fétides, & celles qui s'éloignent le plus de leur état naturel, tant par la couleur & l'odeur, que par la consistance, sont toujours dangereuses. On ne tire pas beaucoup de lumiere des *taches* & des *éruptions* symptomatiques de la peau: le pourpre même, au jugement des meilleurs praticiens, ne rend pas la maladie plus redoutable: les pustules, qui paroissent sur les lévres, ou aux environs de la bouche, annonçent la fin de la fiévre. Nous avons déja dit que les sueurs froides, sur-tout si elles n'occupent que le visage, étoient souvent mortelles. Les *frissons*, qui précedent la fiévre, ou qui

LES FIEVR.

annoncent le redoublement, ne ſont point à craindre, ſur-tout s'ils répondent au dégré de chaleur qui leur ſuccede; les longs annoncent le plus ſouvent une longue maladie; on redoute ceux qui ſe manifeſtent après la ſueur, de même que les irréguliers qui ſont ordinairement les avant-coureurs du délire, ou de quelqu'autre fâcheux accident, & même de la mort; tout le monde ſçait que le fréquent retour du friſſon fait craindre une ſuppuration interne. Nous ne parlons pas ici des friſſons qui viennent d'une cauſe externe, ni de ceux qui accompagnent les affections hyſtériques & hypochondriaques, le maraſme & autres maladies de langueur.

On ſçait que les *douleurs* vagues, celle de la tête, du dos, des lombes & des autres parties, qui ne reconnoiſſent aucun vice local, ſont des ſymptomes communs à toutes les fiévres, & ſur leſquels on ne fonde aucun prognoſtic. Il n'en eſt pas de même de celles qui dépendent d'un engorgement, de la phlogoſe, de la ſuppuration, de la gangrene, &c. Rien n'eſt plus redoutable que la ceſſation ſubite des grandes douleurs internes dans les fiévres, parce qu'elle annonce la mortification de la partie. On ne doit pas mettre ſur le compte de la fiévre les douleurs qui lui ſont étrangeres, comme les véroliques, les ſcorbutiques, les rhumatiſmales, &c. Je dois faire remarquer ici, au ſujet des ſymptomes fébriles dont je viens de parler,

qu'ils ne doivent, pour le plus grand nombre, apporter aucun changement au traitement de la maladie, mais que, parmi les autres, il s'en trouve plusieurs qui obligent à le varier, & quelques-uns qui en demandent un particulier : ce n'est pas une des moindres difficultés dans la pratique, & il faut beaucoup de lumiere & d'expérience pour sçavoir prendre là-dessus un bon parti. Je supprime ici bien des détails qui ne regardent que quelques cas particuliers, & qui trouveront leur place ailleurs.

Plusieurs phénomenes fébriles dont nous venons de faire mention, quelque violens qu'ils puissent paroître, annoncent souvent la *crise*, ou la constituent, en terminant heureusement les maladies les plus graves. Il n'y a presque point de fiévre, quoi qu'en disent les modernes, qui ne puisse se terminer par une crise, ou, si l'on veut, par une espece de dépuration plus ou moins manifeste, qui arrive communément, lorsque la maladie est à son dernier période, & qui est même précédée par une agitation quelquefois violente, à laquelle on a presque toujours l'imprudence d'opposer les plus grands remedes; de sorte qu'il n'est pas surprenant que le malade succombe, tant aux efforts de la nature qu'aux violences de l'art. Les sueurs, qui terminent, comme nous l'avons dit, presque toutes les fiévres, l'expectoration, l'hémorrhagie & les autres pertes de sang, le vomisse-

LES FIEVR. ment, le cours de ventre, les urines troubles, plus ou moins chargées; les tumeurs, comme les abſcès, les bubons, les parotides & les charbons, les éruptions cutanées, &c. ſont les moyens ordinaires, dont la nature ſe ſert pour terminer les plus grandes maladies: s'ils ſont imparfaits, elles ſont prolongées & en deviennent même mortelles. La doctrine des *jours critiques* qu'HIPPOCRATE a mieux établi qu'aucun de ſes ſucceſſeurs, paſſe aujourd'hui, malgré la ſinguliere vénération qu'on a pour cet ancien, pour remplie d'incertitude & d'obſcurité. Il n'en faut pas être ſurpris, parce que depuis qu'on a abandonné l'obſervation, on bouleverſe, ſi je puis m'exprimer ainſi, les mouvemens de la nature, & l'on traverſe l'ordre des opérations qui tendent à la guériſon des malades.

Les jours critiques, ſelon HIPPOCRATE, ſont le quatrieme de la maladie, le ſeptieme, le onzieme, le quatorzieme, le dix-ſeptieme : on voit qu'ils ſont ſoumis aſſez exactement au nombre ſepténaire ou demi-ſepténaire, & non à la ſuperſtitieuſe ſupputation des nombres de PYTHAGORE, comme quelques-uns l'ont prétendu. On obſerve tous les jours, malgré la mauvaiſe conduite qu'on tient le plus ſouvent, que beaucoup de fiévres ſe terminent le quatre, le ſept, le onze, le quatorze, &c. ou par la guériſon, ou par la mort. Ces périodes d'une demi-ſe-

maine, qui frappent les obſervateurs les moins attentifs, font aſſez ſentir la juſteſſe des obſervations d'HIPPOCRATE, qui pouſſoit cette ſupputation juſqu'au quarante-deuxieme jour, terme de la révolution juſte de douze périodes alternatifs de trois & de quatre jours. On ſçait que les fiévres tierces ne vont guère au-delà du ſeptieme accès; que les fiévres inflammatoires ſe terminent ordinairement en quatre ou ſept jours. La péripneumonie finit quelquefois par la réſolution, le quatrieme jour; ou la ſuppuration s'établit alors, & la maladie ſe termine le ſeptieme, ou ſe prolonge juſqu'au quatorzieme & même au vingt-unieme. La fiévre ſcarlatine, l'éréſipélateuſe & celle de la rougeole ne vont pas communément au-delà du ſeptieme jour. La petite vérole ſe manifeſte le plus ſouvent du trois au quatre, & ſuppure le ſept. Nos livres ſont remplis de l'hiſtoire des fiévres épidémiques, qui ſe ſont terminées le ſept par la ſueur: on a enfin remarqué, pour ſupprimer une infinité d'autres exemples, que l'épilepſie des enfans duroit ſept mois ou ſept ans. Cependant, outre les variétés & les exceptions que peut ſouffrir cette régle, il eſt néceſſaire de faire obſerver qu'on a de la peine à en faire l'application à beaucoup de maladies, dont le commencement eſt très-équivoque; de ſorte qu'on riſque ſouvent de manquer le terme dont il faut partir, & de faire, par conſéquent, un faux calcul.

LES FIEVR. Il paroît donc évident que la nature suit une sorte de régle dans la marche & les périodes de la plûpart des maladies ; régle qu'il est d'autant plus important de connoître, qu'il est nécessaire de s'y conformer, c'est-à-dire, qu'il lui faut un certain nombre de jours pour dompter la matiere inconnue, qu'on a trouvé bon d'appeller *morbifique*. C'est à cet ouvrage de la nature que les anciens ont donné le nom vague de *coction ;* terme qui blesse l'oreille des modernes, qui sera, si l'on veut, mal appliqué, mais dont on est obligé de se servir comme de la monnoie courante. Il ne faut pas penser, au reste, que le temps marqué pour les crises, toujours préparées par la coction, soit invariable : le climat, la saison, l'âge, le tempérament, le traitement de la maladie, & une infinité d'autres circonstances peuvent l'étendre ou l'abréger : il peut même arriver qu'on attende vainement la crise, soit qu'elle se fasse d'une maniere imperceptible, ou qu'elle manque absolument ; mais cela n'empêche pas qu'on ne doive éviter de placer de grands remedes les jours critiques : les modernes même, qui se sont le plus déclarés contre cette doctrine, ne laissent pas de respecter encore le septieme jour. On peut voir le résultat de tout ce qu'on a écrit à ce sujet dans la sçavante dissertation dont M. BORDEU a enrichi l'Encyclopédie.

Il résulte de ce que nous venons de dire qu'il est de la derniere importance de bien dis-

tinguer des autres phénomenes, ces heureux efforts de la nature, qui tendent à l'expulsion de cette *matiere* inconnue, qu'on appelle *morbifique*, afin de ne rien entreprendre qui puisse les troubler, & en empêcher l'effet, toujours supérieur à celui qu'on pourroit attendre des remedes les mieux choisis. Les médecins de tous les siecles ont avoué que la plûpart de nos maladies pouvoient être guéries par la seule nature, & que la médecine, dans ces cas, étoit non-seulement inutile, mais encore très-dangereuse. En effet ne voit-on pas tous les jours des ophthalmies rebelles à tous nos secours céder à un cours de ventre naturel ? des fiévres se terminer par un abscès dans quelque endroit de l'habitude du corps ? des abscès internes de la tête, du foie, du mésentere, &c ? se dessécher par l'écoulement du pus par la voie des urines, ou avec les selles ? On conçoit aisément que, dans ces circonstances, des remedes donnés à contre-temps peuvent, en croisant les mouvemens de la nature, rendre la maladie plus rebelle, & même mortelle, en transportant la matiere morbifique vers une partie nécessaire à la vie; & ce malheur n'arrive que trop souvent. C'est par un pareil déplacement, tant dans les maladies aiguës que dans les chroniques, qu'arrive ce qu'on appelle *métastase*; de sorte qu'il les médecins instruits & expérimentés sont dans les plus grandes inquiétudes, lorsque la

LES FIEVR. matiere morbifique abandonne tout-d'un-coup la partie malade : repompée alors par les vaisseaux, & circulant avec la masse des humeurs, elle menace toutes les parties ; si l'on ne trouve pas le moyen de la détourner vers les égouts naturels. C'est ainsi que la matiere sanieuse & purulente se porte, par la suppression de la dyssenterie, vers différentes parties, & y forme des abscès. Rien n'est plus commun que les *dépôts purulens*, tant après la petite vérole & la rougeole, qu'après les fiévres d'un mauvais caractere, lorsque, dans le cours de ces maladies, la dépuration des humeurs n'a pas été complette. On redoute encore la matiere arthritique, qui abandonne tout-d'un-coup les articulations, par la crainte qu'on a qu'elle ne se porte tantôt à la tête, tantôt à la poitrine, ou qu'elle ne se jette sur l'estomac, ainsi que sur les autres visceres du bas-ventre : ne voit-on pas tous les jours des goutteux, dont les extrémités sont dégagées, se plaindre d'une douleur à la tête, de l'ophthalmie, de la surdité, de l'oppression, de la néphrésie & d'autres maux d'entrailles, dont ils ne sont quittes que lorsque la matiere arthritique a repris son siége ordinaire & naturel ? Rien n'est plus commun dans la pratique, que ces alternatives. Que n'a-t-on pas à craindre encore des dartres qui disparoissent sans cause évidente, des vieux ulceres qui se dessé-chent, des hémorrhoïdes supprimées, des fleurs

blanches taries, du lait répandu dans les vaisſeaux, &c?

Il eſt aiſé de juger, après ce que nous venons de dire, que *le traitement des fiévres* doit être très-ſimple: perſonne n'ignore que les ſaignées, les émétiques, les purgatifs, les délayans, les rafraîchiſſans, les tempérans, les anti-putrides, les diaphorétiques & les calmans ſont les remedes les plus convenables & les plus employés; mais il n'eſt pas toujours permis d'en faire uſage, parce qu'ils peuvent être pernicieux, lorſqu'ils n'agiſſent pas de concert avec la nature qui ſçait ſe frayer les meilleures routes pour l'expulſion de la matiere morbifique. HIPPOCRATE nous recommande d'entrer dans ſes vues, & nous en fait un précepte: *Quò natura vergit, eò ducere oportet.* Il ſemble que rien ne favoriſe mieux ſes mouvemens ſalutaires, que *la diéte* la plus ſévere; je veux dire l'eau, ou toute autre boiſſon légere, priſe pendant trois ou quatre jours, pour toute nourriture. CELSE, qui en connoiſſoit tous les avantages, ne permettoit les alimens que vers le quatrieme jour de la maladie. Ce délayant, qui peut tenir lieu de beaucoup d'autres remedes, & qui eſt moins à craindre, ne diſpenſe point, lorſqu'on craint une maladie grave, d'évacuer les premieres voies, après avoir fait précéder une ou deux ſaignées. On peut arrêter par ces moyens bien des maladies, qui, conduites ſelon toute autre

LES FIEVR. méthode, auroient été très-longues & dangereuſes : ſi l'on n'obtient pas ce précieux avantage, on diminue au moins la violence du mal; &, par conſéquent, le péril. Je ne crois pas qu'on puiſſe, ſi ce n'eſt dans un extrême épuiſement, rien objecter de raiſonnable contre cette méthode; pendant qu'il n'en eſt aucune, parmi même celles qui ſont les plus ſuivies, qui ne ſoit expoſée à bien des cenſures. Je n'en juge pas, au reſte, ſur des apparences ; c'eſt l'expérience la plus longue & la moins équivoque, qui m'a appris que le plus grand nombre de fiévres, & autres maladies aiguës, pouvoient être traitées très-heureuſement de cette maniere. Cependant il faut encore excepter de la régle générale les enfans & les vieillards, qui pourroient être incommodés d'une trop longue abſtinence, & avoir auſſi égard aux anciennes habitudes, qu'il faut reſpecter, & qu'on ne peut vaincre qu'avec beaucoup de ménagement & de prudence.

Toutes les fiévres ne demandent pas des *ſaignées*; elles ſont ſouvent inutiles, & quelquefois dangereuſes : les obſervateurs les plus judicieux nous en ont averti ; mais ils ne nous ont pas toujours appris à diſtinguer les cas où il faut s'en abſtenir ; & nous ſommes preſque réduits là-deſſus à puiſer, comme ils l'ont fait, cette précieuſe connoiſſance dans nos propres fautes. Il n'eſt pas douteux que les fiévres inflammatoires

flammatoires ne soient celles qui en exigent le plus ; cependant elles leur sont quelquefois contraires, ainsi que HUXHAM & bien d'autres auteurs l'ont remarqué dans quelques épidémies. Il est bon encore de sçavoir que les gens bilieux sont toujours très-incommodés des nombreuses saignées ; les praticiens attentifs ne l'ignorent pas. Nous devons ajoûter que le temps des saignées est borné aux trois ou quatre premiers jours de la maladie, & qu'après cette époque, il n'en faut plus rien attendre, si ce n'est dans quelques cas graves, qui se présentent bien rarement, & qui ne sçauroient, par conséquent, servir de prétexte à ceux qui paroissent se faire un jeu de répandre le sang. Il est encore important d'être averti qu'on ne peut tirer que très-peu de lumiere de l'inspection du sang gardé dans les poëlettes, & que ses degrés de couleur, de fluidité, ou de consistance, dépendent de bien des circonstances qui n'ont aucun rapport à sa nature ; dont la principale est l'action de l'air, à laquelle il est exposé au sortir de la veine : s'il coule goutte à goutte & le long du bras, il formera une croûte plus dense que s'il sort en jet ; d'où vient que le sang peut être liquide dans une poëlette, & solide dans l'autre. Il faut encore avoir égard à l'ouverture plus ou moins grande, au vaisseau plus ou moins profond, à la hauteur de la chute, aux différens degrés de chaleur & d'humidité de l'air, &c.

LES FIEVR.

LES FIEVR.

Après les saignées, lorsqu'on les juge nécessaires, les *émétiques* & les *purgatifs* sont les remedes les plus employés: ils sont ordinairement d'une grande efficacité, si on les place dans le courant du premier ou second jour de l'invasion de la fiévre; mais il n'en est pas de même dans le cours de la maladie: ils ne produisent alors de bons effets, qu'à la fin de la coction, ou dans le temps du relâchement: *Concocta medicari oportet, non cruda,* disent tous les anciens après HIPPOCRATE. Ce n'est qu'après avoir été instruits par une longue expérience, qu'ils nous ont tant recommandé de l'attendre, ce temps; & les désordres, qu'on excite tous les jours par les purgatifs & autres stimulans pendant ce travail de la nature, ne justifient que trop la conduite de ces premiers maîtres, de laquelle quelques gens hardis, voulant jouer un rôle dans la médecine, ont osé s'écarter. Les fautes, qu'on commet si familiérement en usant des *purgatifs*, ne viennent que de ce qu'on confond les deux objets qu'on peut avoir dans leur administration; le premier est de vuider les mauvais sucs, la bile & les matieres putrides qui croupissent dans les premieres voies, & qui, en passant dans la masse du sang, ne manquent pas de rendre la fiévre plus terrible & plus rebelle: dans cette vue, on ne doit pas perdre un moment, parce que la plus prompte évacuation est toujours la plus salu-

taire. Le ſecond objet eſt de favoriſer l'expulſion de la matiere monbifique, mêlée avec le ſang & les humeurs dont le canal inteſtinal eſt l'égout le plus naturel; mais cette matiere doit être dégagée auparavant des autres ſubſtances, c'eſt le fruit de la coction: les organes doivent ſe prêter à ſa ſortie; on ne doit l'attendre que du relâchement. Il eſt aiſé de concevoir, que dans ces circonſtances, la nature ſe trouve diſpoſée à ſeconder l'opération des purgatifs; mais ſi l'on tente d'en uſer avant ce terme, on le fait vainement; ou, ce qui eſt bien plus fâcheux, on excite des bourraſques qu'on ne manque pas de mettre ſur le compte de la maladie. Comment ne traverſeroit-on pas, par tant de remedes inutiles ou pernicieux, les mouvemens ſalutaires de la nature? On interrompt ſes opérations; on en pervertit les effets, & on donne lieu aux plus funeſtes cataſtrophes: il eſt ſurprenant qu'elles ne faſſent pas ouvrir les yeux à tant de téméraires qui font, tous les jours, par des motifs que je crains d'approfondir, un ſi étrange abus, tant des ſaignées & des purgatifs, que des autres remedes.

On fait encore dans le traitement des fiévres, le plus grand uſage des *délayans* & des *tempérans*, dans la vue de modérer la chaleur du ſang, de donner de la fluidité aux humeurs, & de la ſoupleſſe aux organes; comme auſſi

LES FIEVR. de favoriser les sécrétions; & leurs bons effets paroissent assez justifier les éloges qu'on leur a donnés. Mais on doit remarquer que l'eau commune peut procurer plus sûrement ces avantages que les ptisanes, les juleps, les émulsions, les aposèmes, & autres boissons qu'on prodigue aux malades, qui tirent leur principale vertu de l'eau qui y entre. Cependant il y a quelques estomacs qui la supportent difficilement : on peut alors y remédier par l'infusion ou la décoction de quelque plante, ou y mêler du sucre, du miel, des syrops, du suc de limon, &c. La crême de pain, dont nous donnerons la recette, est un aliment qui convient à tous les fiévreux, mais principalement à ceux qui ont de la répugnance pour les bouillons ordinaires, ou qui les digerent mal. On emploie aussi avec succès les *rafraîchissans* & les *anti-putrides*; les premiers, dans la vue d'arrêter la fougue des humeurs; les seconds, pour corriger la putridité, tant des premieres voies que de la masse des humeurs, ou pour la prévenir. Les *diaphorétiques* peuvent être encore avantageux, lorsque les malades paroissent être dans la disposition de suer, & que la chaleur des entrailles est modérée; encore faut-il ne donner que des doux. Les *hypnotiques* quelquefois utiles, demandent beaucoup de circonspection, parce qu'ils donnent un calme trompeur, qui masque, pour ainsi dire, la maladie, &,

qui pis eſt, engourdiſſent les agens de la nature, ſeuls propres à dompter la matiere morbifique, & à en procurer l'expulſion : il faut ſur-tout ſe bien garder d'en faire prendre aux phrénétiques, qui en deviennent plus furieux, s'ils ne tombent dans un aſſoupiſſement mortel.

Tels ſont les remedes généraux qui peuvent être appliqués heureuſement à toutes les fiévres, lorſqu'on en uſe avec ménagement, & dans le temps convenable, mais qui deviennent dangereux, ſi on les donne ſans diſcernement, ſans choix & ſans meſure. On ne ſçauroit douter que tant de remedes inutiles, ou mal appliqués, ne bouleverſent les mouvemens ſalutaires de la nature ; & ne puiſſent exciter les plus grands orages, en faiſant dégénérer la maladie, qui devient alors méconnoiſſable. On ne feroit pas cette faute, ſi, ſelon le conſeil de SYDENHAM, on obſervoit de plus près la marche de la nature, pour la ſoutenir, & la ranimer, lorſqu'elle eſt languiſſante ; pour en modérer les mouvemens, lorſqu'ils ſont trop vifs ; pour les régler, lorſqu'ils ſont irréguliers, & pour ne pas les troubler, lorſqu'ils tendent à la guériſon. Les remedes ſimples, lorſqu'ils ſont bien indiqués doivent toujours être préférés aux compoſés ; les naturels, à ceux que l'art a déguiſés ; & c'eſt avec beaucoup de raiſon qu'on commence à abandonner ces formules anciennes, dictées par une craſſe ignorance, ou par

LES FIEVR. une oſtentation des plus ridicules. Ceux qui ont donné un temps convenable à la lecture des bons auteurs, ſçavent très-bien qu'ils ont improuvé la *multiplicité des remedes*, & que pluſieurs même ont avancé qu'on pourroit guérir avec moins de danger toutes les maladies aiguës, par la ſeule boiſſon & la diéte : ils ſçavent encore qu'HIPPOCRATE ne traitoit ſes malades, que par le régime ; qu'ETTMULLER laiſſoit pendant pluſieurs jours, les ſiens à la ſimple boiſſon. SYDENHAM, très-capable d'en juger, prétendoit qu'il falloit rapporter aux remedes donnés à contretemps la pluſpart des maladies les plus graves. BAGLIVI crioit contre l'abus qu'on en faiſoit de ſon temps, & aſſuroit que la pluſpart des ſymptomes les plus formidables qu'on met ſur le compte des maladies aiguës, doivent être imputés aux remedes. RAMAZZINI avoit obſervé dans pluſieurs épidémies, qu'il ne réchappoit guère que ceux qui n'uſoient point de la médecine. SANCTORIUS a fait la même remarque au ſujet de la peſte. REDI & COCCHI, tous deux très-célébres, ont traité de charlatanerie cette maniere de faire la médecine. HOFFMANN, qui a écrit ſur ce ſujet, s'éleve hautement, tant contre les remedes trop compoſés que contre leur multiplicité. STAHL, dans un âge avancé, n'en jugeoit pas plus favorablement, & ne donnoit guères qu'un peu de ſel à ſes malades. LOBB enfin, pour ne pas entaſſer ici un trop grand nombre de citations,

ayant connu jufqu'à quel point on abufoit des remedes, a donné dans un excès contraire, en voulant bannir de la médecine, non-feulement les faignées, mais encore les purgatifs & les émétiques.

FIEVRE CONTINUE SIMPLE.

ON lui donne le nom de *fynoque non putride*, d'*éphémere*, de *continente*, &c. Nous avons dit que quelques-uns la regardoient comme le premier degré de la fiévre putride; cependant elle ne porte point de marque de putréfaction, & on n'y découvre aucun figne de coction, quoiqu'elle fe termine fouvent par une forte de crife, mais qui n'eft point annoncée, ainfi que dans les autres fiévres. On l'appelle *éphémere*, lorfqu'elle fe termine en vingt-quatre heures, ou qu'elle dure quelques jours; le peuple lui donne fouvent le nom de *courbature:* elle eft connue dans quelquel provinces méridionales, fous celui de *morfondement*, auquel les jeunes gens font fujets. La fiévre *continente*, qui, felon l'idée des anciens, n'a ni rémiffion ni exacerbation, n'exifte à la rigueur, que dans les livres.

La *fiévre continue fimple*, qui attaque ordinairement les gens fains & vigoureux, n'eft pas aifée à diftinguer des autres fiévres, parce que

FIEV. CONT.

les commencemens des unes & des autres sont souvent très-semblables. HIPPOCRATE croyoit même qu'il étoit alors presque impossible de les distinguer ; GALIEN prétendoit, au contraire, que l'on ne devoit pas s'y tromper : pour moi, je ne suis pas éloigné de penser qu'ils n'avoient raison ni l'un ni l'autre. Cependant l'absence des symptomes graves, les rémissions & les exacerbations peu considérables en font le principal caractere ; il faut y ajoûter sa durée plus courte que dans les autres fiévres, puisqu'elle n'est que d'un ou plusieurs jours, ne s'étendant pas communément au-delà du septieme, & très-rarement jusqu'au quatorzieme. Tout cela n'empêche pas qu'il n'y ait encore bien des *difficultés à la connoître :* la seule chose, qui m'a paru la mieux distinguer des autres fiévres, est qu'elle n'est pas précédée par le dégoût, les lassitudes & autres avant-coureurs des fiévres putrides, ardentes & malignes : cet avertissement qui est de LOMMIUS, m'a presque toujours été utile. Sa durée, outre qu'elle ne permet de prononcer que lorsque le mal est passé, est encore un indice très-incertain, parce qu'il y a beaucoup d'accès de fiévres intermittentes, qui ressemblent parfaitement, quant à ce point, à la fiévre éphémere ; leur fin n'est pas cependant la même : la cessation de la fiévre éphémere est presque momentanée ou entiere dans très-peu de temps ; au lieu que l'accès de l'inter-

mittente ſe termine toujours inſenſiblement, même après la ſueur : cette obſervation que GALIEN a le premier faite, eſt bonne, quoiqu'elle ne ſoit pas toujours ſûre. Il eſt encore très-aiſé de confondre certaines fiévres ſymptomatiques avec celles dont nous parlons ; celles-là ont ſouvent la même marche & la même durée, & il faut alors beaucoup de ſagacité & d'attention pour ſe tirer d'embarras. FIEV. CONT.

La *fiévre*, qui fait le ſujet de cet article, eſt communément précédée par un léger friſſon : la chaleur qui lui ſuccede, eſt quelquefois très-vive dans les jeunes gens ; le pouls eſt régulier & développé. Le mal à la tête, les laſſitudes, les douleurs aux lombes, & autres vagues, ſont ſes *ſymptomes ordinaires :* elle eſt accompagnée quelquefois d'éruptions miliaires ou d'échauboulures, & ſe termine le plus ſouvent, tantôt par la ſueur, tantôt par l'hémorrhagie. Les paſſions de l'ame, les veilles, les grands travaux, le ſoleil ardent, le froid exceſſif & les autres intempéries de l'air, la crapule, de même que l'abſtinence pouſſée trop loin, y donnent lieu. Elle eſt familiere aux jeunes gens & à ceux qui vivent dans l'aiſance & ſans ſouci. FORESTUS a obſervé que les gens d'égliſe, depuis les prélats juſqu'aux moines, y étoient expoſés. Ces connoiſſances, comme on doit s'en appercevoir, peuvent entrer dans le diagnoſtic de cette maladie, qui par elle-même n'eſt point à craindre,

FIEV. CONT.

mais qu'on peut faire dégénérer par le traitement en une plus fâcheuse. C'est ici un des cas où la médecine, sans pouvoir faire du bien, peut causer beaucoup de mal. Il seroit aisé de le prouver par bien des exemples.

Il résulte de ce que nous venons de dire, que cette fiévre ne demande presque point de remede. Il arrive rarement qu'on ait besoin dans le commencement, d'une *saignée* & de l'*émétique*; cependant on ne sçauroit blâmer ceux qui appliquent l'une & l'autre, lorsqu'ils ont des doutes sur le caractere de la maladie, pourvu qu'on en excepte les cas d'abstinence & d'épuisement. La seule diéte, les *délayans* & les *adoucissans* suffisent ordinairement : on peut placer quelquefois des *légers diaphorétiques*, sur-tout lorsque la transpiration a été arrêtée. On use encore assez familiérement des *tempérans*, des *rafraîchissans* & des *nîtreux*; mais ces derniers peuvent être nuisibles, lorsqu'on a quelque disposition à suer. Il faut avoir l'attention de tenir le ventre libre; mais on ne donne guère des *purgatifs* qu'à la fin de la maladie, encore ne sont-ils pas toujours néceſsaires. Il arrive tous les jours, qu'on traite cette maladie par des *nombreuses saignées* ou autres *grands remedes*, & que la nature résiste tout à la fois au mal & aux caprices de l'art : ceux qui, par leur conduite, autant que par leurs discours, avoient fait attendre une longue maladie, sont un peu

déconcertés de la voir finir dans trois ou quatre jours ; mais cela ne les empêche pas de vanter avec effronterie le bon ſuccès de leur méthode.

FIEVRE PUTRIDE.

LES anciens lui donnoient le nom de *ſynoque-putride ;* mais l'idée qu'ils s'en faiſoient, eſt ſi embrouillée, qu'on peut, ſans craindre d'y trop perdre, ſe diſpenſer de les entendre. La *dépravation des humeurs*, qui paroît tendre à l'alkaleſcence, & qui ſe termine par une dépuration plus ou moins manifeſte, en fait le principal caractere : c'eſt dans ce point de vue que SYDENHAM l'a nommée *fiévre dépuratoire ;* mais ſa deſcription ne paroît pas aſſez générale, parce qu'il s'eſt borné à quelques épidémies.

Le terme de *putride* que nous adoptons, pour ne pas introduire un nouveau langage, ne doit pas être pris à la rigueur ; il ne ſignifie pas une vraie putréfaction, ainſi que ſe le perſuadent quelques modernes qui en jugent par la fétidité des ſueurs, des urines & des ſelles que la plûpart des malades rendent : cette fétidité, qui en a impoſé, eſt encore plus remarquable dans les fiévres malignes ; mais on ne ſçauroit la regarder comme un ſigne de corruption. Quelques-uns croient qu'il ſe fait dans les vaiſſeaux une

FIEV. PUTR. ſuppuration dont ils prétendent voir la marque dans les urines ou dans les crachats. D'autres ont imaginé une fonte putride du ſang, fondés ſur l'altération qu'éprouve quelquefois ce liquide tiré par la ſaignée, ou ſur les fréquentes hémorrhagies qui accompagnent la maladie.

Il ſeroit ſans doute bien ſingulier que des malades auxquels on a obſervé les marques les plus complettes de cette *prétendue pourriture*, puſſent non-ſeulement en réchapper, mais encore jouir peu de temps après, de la ſanté la plus parfaite. Combien de gens d'ailleurs ont l'haleine ſi puante, qu'on n'oſe les approcher, & d'autres, dont les ſueurs & la tranſpiration ont une fétidité qu'on a de la peine à ſupporter, & qui ne laiſſent pourtant pas de jouir de la meilleure ſanté? Oſera-t-on dire, dans cette circonſtance, que leur ſang eſt corrompu? Combien de ſubſtances ne connoît on pas parmi les végétales, les animales & les minérales, qui exhalent de leur nature une odeur des plus déſagréables? Pourquoi les liqueurs vivantes animales ne pourront-elles pas prendre ce caractere très-indépendant de la putréfaction, dont on ſçait que les effets ſont la deſtruction totale du mixte ſans retour? Il y en a encore qui regardent la gangrene qui accompagne ſouvent la fiévre dont nous parlons, de même que les malignes, comme une preuve de la putréfaction qu'on y ſuppoſe : il ſeroit, ce me ſem-

ble, bien extraordinaire, en prenant la gangrene pour une vraie putréfaction, que le froid qu'on ſçait être le plus grand préſervatif contre la pourriture, y fît tomber preſque ſur le champ des membres entiers, ainſi qu'on le voit arriver quelquefois.

FIEV. PUTR.

On ne ſçauroit cependant nier, ainſi que le remarque le célebre VAN-SWIETEN, que les liqueurs dépravées de ceux qui ſont atteints de la fiévre putride, ne ſoient plus diſpoſées à la pourriture, lorſqu'elles ſeront privées de la chaleur vitale, de même que les parties gangrénées ou ſphacélées. On ſçait que l'urine qu'on rend dans la fiévre putride, ſe corrompt facilement; que le ſang même qu'on tire par la ſaignée, éprouve peu de temps après, le même changement: BAILLOU prétend même y avoir découvert, une heure après la ſaignée, une fourmilliere de vers. On peut ajoûter à ce que nous venons de dire, que les cadavres de ceux qui avoient cette maladie répandent quelquefois une infection qui ne permet pas d'en approcher; mais cette diſpoſition à la pourriture eſt commune à une infinité d'autres maladies; & les anatomiſtes peuvent en rendre un bon témoignage.

Au reſte, le mot *putride*, avec toutes les fauſſes idées qu'on y attache, eſt d'une grande reſſource pour les ignorans: nous avons déja relevé l'abus qu'ils en font, en l'appliquant

FIEV. PUTR.

indiſtinctement à toutes les fiévres, tant eſſentielles que ſymptomatiques, dont ils ſont incapables de connoître le caractere ; & ſi le public exige d'eux qu'ils donnent un nom à la maladie, on peut dire qu'ils uſent pleinement de la facilité qu'ils ont de le ſatisfaire. Il y en a encore pluſieurs dont les idées ſuperficielles ne vont pas au-delà des premieres voies, & qui, croyant que la *fiévre putride* n'eſt produite que par les matieres qui y croupiſſent, réglent là-deſſus leur pratique.

Les gens doués d'un tempérament ſanguin; ceux qui ſont dans l'habitude de troubler leur digeſtion par le travail; ceux enfin qui menent une vie diſſolue, m'ont paru être le plus *ſujets à la fiévre putride.* Elle *commence* preſque toujours *par le friſſon* à la maniere des autres fiévres : une grande peſanteur à la tête, l'aſſoupiſſement, le délire, & les douleurs d'entrailles très-aiguës, en rendent quelquefois la premiere invaſion alarmante : la chaleur eſt d'abord aſſez vive; mais elle ſe modere enſuite, pour reprendre de nouvelles forces, & devenir âcre & interne, avec beaucoup d'aridité à la peau. La fréquence du pouls dans cette ſorte de fiévre, ne répond pas toujours à la chaleur : il eſt aſſez flexible & régulier dans les premiers temps ; mais il devient enſuite dur & inégal, & l'on ſent ſouvent alors des ſoubreſauts dans les tendons. Il n'y a ordinairement qu'un redou-

blement par jour, qui eſt alternativement plus violent. Les périodes ſepténaires & demi-ſepténaires ſont plus remarquables dans la fiévre putride, que dans les autres ; *ſa durée* eſt de quatorze à vingt jours, & plus. FIEV. PUTR.

Quoique le *mal à la tête* ne ſoit pas ordinainairement violent dans le cours de cette ſorte de fiévre, & que pluſieurs malades même ne s'en plaignent pas, ils ne laiſſent pas d'être exposés à l'*aſſoupiſſement*, à des inſomnies cruelles, au *délire*, aux *convulſions* & à des *hémorrhagies* funeſtes. Outre les douleurs des lombes & des extrémités communes aux autres fiévres, on ſent ſouvent dans celle-ci des douleurs à la poitrine & à la région du foie : il n'eſt pas toujours aiſé de diſtinguer les rhumatiſmales & les arthritiques, qui ſe mêlent ſouvent avec les douleurs fébriles, de même que celles qui viennent des engorgemens & des inflammations. L'*oppreſſion* répond à la violence de la fiévre, & on ſent quelquefois des ſoubreſauts dans les tendons du poignet ; les *anxiétés* fatiguent beaucoup les malades qui ſont d'ailleurs dans un accablement proportionné au degré de la maladie : il eſt très-rare qu'elle commence ſans vomiſſement ou nauſée ; la langue ſe charge d'un limon blanchâtre, qui ſe ſéche dans le progrès, & noircit : l'haleine devient puante. Quelques-uns ſe plaignent du mal à la gorge ; d'autres, mais plus rarement, ont la ſalivation.

FIEV. PUTR.

L'urine eſt très-colorée & même ardente, trouble ou claire, ſans ſédiment avant le quatorzieme jour. Les *hypochondres* & le ventre ſont toujours gonflés & *météoriſés*. Les déjections ſont fétides & quelquefois vermineuſes. Le cours de ventre ſéreux dans le cours de la maladie, eſt très-à craindre; s'il ſurvient dans le déclin, il eſt utile. On peut juger de même des ſueurs exceſſives qui paroiſſent avant le temps de la dépuration; on redoute moins les fétides. L'éruption des éréſipeles, des puſtules miliaires, &c. eſt quelquefois avantageuſe.

La fiévre putride, toujours *dangereuſe*, approche quelquefois de ſi près par la violence de ſes ſymptomes, de la fiévre maligne, que l'on ne doit pas être ſurpris que pluſieurs bons auteurs les aient confondues. Cependant la putride, ſi elle ne dégénere pas, dure moins de temps; & l'affection des nerfs & du cerveau, inſéparable de la maligne, n'eſt dans celle-ci que paſſagere: d'ailleurs la dépuration, qui ſe fait rarement & très-difficilement dans la maligne, eſt ordinaire à la putride, dans laquelle on peut faire un bon uſage de la doctrine des *criſes*, ſi, par des remedes faits à contre-temps, on ne croiſe pas les efforts de la nature qui y tendent. Les bonnes ſe font par *les urines* & par la ſueur, rarememt par l'hémorrhagie: les urines ſe chargent & dépoſent du douzieme au quatorzieme jour, & l'on voit alors diminuer les accidens. *Les ſueurs* ſalutaires

ſalutaires paroiſſent vers le même temps, ou quelquefois plus tard, ainſi que l'*hémorrhagie.* La dépuration par les *crachats* n'eſt pas rare; mais c'eſt ſans raiſon qu'on les croit alors purulens, de même que le ſédiment blanchâtre des urines. Les *criſes*, qui ſe font par le vomiſſement, le cours de ventre, les éruptions cutanées, &c. ſont le plus ſouvent imparfaites. FIEV. PUTR.

Les déſordres que la fiévre putride cauſe dans les organes, ne ſe manifeſte guère par l'*ouverture des cadavres :* on trouve cependant dans quelques-uns des inflammations & autres engorgemens, des pourritures & des gangrenes, outre les épanchemens ſéreux qu'on rencontre aſſez ſouvent, tant à la tête qu'à la poitrine & au bas-ventre; les vers des premieres voies, & bien d'autres déſordres qui ne paroiſſent que le produit de la maladie.

On ne peut guère ſe paſſer, dans cette maladie, de la *ſaignée ;* on eſt même quelquefois obligé de la réitérer, pour aller audevant des engorgemens & des inflammations qui peuvent ſurvenir, lorſque le temps des ſaignées eſt paſſé; mais on ne doit pas, ſans une néceſſité indiſpenſable, pouſſer les ſaignées plus loin, dans la crainte d'affoiblir l'action des organes, ſi néceſſaire à l'expulſion de la matiere morbifique. L'*émétique* eſt indiſpenſable; c'eſt par ſon moyen qu'on peut prévénir ces cours de ventre rebelles, qui durent quelquefois au-

FIEV. PUTR. tant que la fiévre, & ne manquent guère de détourner les sueurs critiques. On se contente, dans les premiers temps de la maladie, de tenir le ventre ouvert par les plus légers laxatifs ou par des lavemens, & c'est la meilleure maniere de se mettre à couvert des accidens qui menacent la tête. Les *purgatifs* ne conviennent que dans le temps de la dépuration : il arrive cependant quelquefois, qu'on peut & qu'on est même obligé de s'écarter de cette régle, qui doit toujours aller de concert avec les mouvemens de la nature. Les *délayans* & les *tempérans*, les *rafraîchissans* & les *nîtreux*, & sur-tout la crême de tartre, qui, donnée à petites doses, peut tenir le ventre ouvert, sont ici très-recommandés, & méritent de l'être; je n'en excepte point les *anti-putrides*, quoique suggérés par une hypothèse, parce que je les crois très-propres à s'opposer à l'alkalescence des humeurs. Le *quinquina* est souvent utile à la fin de cette fiévre, comme un fortifiant qui vient au secours des organes affoiblis par la violence de la maladie, & non comme anti-septique, ainsi qu'on se l'est persuadé d'après quelques expériences faites sur des corps inanimés. Les *cordiaux* & les *diaphorétiques* sont de quelques secours, lorsque la nature languissante a besoin d'être soutenue dans le temps de la coction; mais il est assez rare qu'on en ait besoin. Le *camphre* est le calmant le plus approprié à cette

maladie. Les *hypnotiques* y sont très-suspects, sur-tout avant le quatorzieme jour de la maladie ; & l'on ne doit y avoir recours que dans les cas pressans. Lorsque la tête est prise, on tâche de la soulager par la lotion des jambes, par des sinapismes à la plante des pieds, par des *vésicatoires* & des ventouses : l'application enfin des animaux vivans n'est point à mépriser. FIEV. PUTR.

FIEVRE ARDENTE.

ON pourroit l'appeller *fiévre putride bilieuse* ; parce que la bile y joue ordinairement un grand rôle ; mais outre qu'on ne voit pas toujours que cette liqueur y ait beaucoup de part, il y a des fiévres bilieuses symptomatiques qui ne ressemblent pas à celle-ci. Les anciens l'ont décrite sous le nom de *Causus* ; pour les autres dénominations, elles ne méritent pas d'être rapportées. On la distingue de la précédente, non-seulement par l'ardeur brûlante qu'on ressent intérieurement, & la violence des symptomes qui l'accompagnent, mais encore par sa durée qui n'est communément que de quatre à sept jours. Ce n'est pas qu'elle n'aille quelquefois jusqu'au quatorzieme, & même plus loin ; mais ces cas sont assez rares. Il est bon de sçavoir qu'outre la bilieuse symptomatique, il y a plusieurs sortes de fiévres, comme les inflam-

FIEV. ARD. matoires, les vulnéraires, ſur-tout lorſque le foie eſt bleſſé, &c. qui prennent l'aſpect des *fiévres ardentes ;* mais leur marche n'eſt pas la même. Celle dont nous parlons, commence toujours par le friſſon qui fait place à une chaleur violente, plus interne que ſenſible au dehors : il arrive même quelquefois, que, malgré ce feu intérieur, la peau & les extrémités ſont froides, & qu'on a même des friſſons ; ce qui a donné lieu aux anciens de la nommer, dans cette circonſtance, *febris lipyria.* Elle eſt précédée, dans pluſieurs épidémies, par quelques accès de fiévre intermittente, tierce, double-tierce ou quotidienne.

Le pouls, dans la *fiévre ardente*, eſt ordinairement vif, dur & fréquent ; mais, après quelque temps, il eſt foible & irrégulier, avec beaucoup d'accablement. Les exacerbations ſont violentes, principalement dans les jours impairs ; elles n'ont quelquefois point de régle, ni pour le retour, ni pour la durée ; mais elles ſuivent le plus ſouvent la marche de la double tierce, & ſont même précédées par un ſentiment de froid, plus ou moins conſidérable. Les malades ſont tourmentés par la *ſoif*, qui réſiſte à tous les rafraîchiſſans, & ceſſe entiérement par le délire : ils ſe plaignent de la chaleur & de l'amertume de la bouche ; la langue & les lévres ſe ſéchent, noirciſſent & ſe gercent : ils ſouffrent de violens *maux de tête*, des *inſomnies*

cruelles, & paſſent ſouvent dans un délire furieux, ou tombent dans l'*aſſoupiſſement*, & quelquefois dans des convulſions. Ils vomiſſent de la *bile érugineuſe;* & leurs déjections, qu'on doit tâcher toujours d'entretenir, ſont de la même nature, & écumeuſes: il faut obſerver que cette évacuation par les deux voies, eſt quelquefois ſi abondante, qu'on pourroit la prendre pour le choléra, ſi la ſuite ne redreſſoit cette mépriſe. La bile eſt, dans quelques ſujets, ſi âcre & ſi cauſtique, qu'elle affecte, en paſſant, l'œſophage, les dents & la bouche; elle brûle auſſi le fondement. Il n'eſt pas difficile de concevoir que ſi cette liqueur cauſtique ne s'évacue point, la maladie en devient plus terrible & plus meurtriere: l'eſtomac même peut s'enflammer, ce qu'on connoît à une douleur des plus vives, & à une chaleur brûlante à ſa région, au hoquet, à la froideur des extrémités; mais l'inflammation attaque plus communément le foie, la poitrine & même le cerveau. La plûpart des malades ſont tourmentés par des anxiétés, ou par la cardialgie, & ne peuvent trouver dans leur lit aucun repos. Leur reſpiration eſt plus ou moins laborieuſe; leurs *hypochondres* ſont *rénitens* & tendus: ils ſe plaignent de douleurs vagues & profondes, & tombent quelquefois en ſyncope. Les *hémorrhagies*, dans cette ſorte de fiévre, ſont très-fréquentes, & le plus ſouvent mortelles. Les *urines*

FIEV. ARD.

FIEV. ARD.

ſont *ardentes*, briquetées, & quelquefois troubles ou chargées de bile, ainſi que dans l'ictere. La *peau* a toujours quelque nuance de jaune, au lieu qu'elle eſt livide dans la fiévre maligne; elle eſt ſouvent couverte d'une ſueur infructueuſe; on y voit même des taches pétéchiales & des gangréneuſes, plus ou moins étendues; ce qui a donné lieu à la mépriſe de pluſieurs auteurs qui ont rangé cette fiévre dans la claſſe des malignes.

Les paſſions vives, les travaux exceſſifs, l'abus des alimens piquans, du vin & des liqueurs, ſont les *cauſes* ordinaires de la *fiévre ardente*; mais l'âge, le tempérament & la ſaiſon y contribuent beaucoup. Elle dégénere ſouvent en fiévre maligne; ou, ſi l'on veut, cette derniere prend dans le commencement l'aſpect de celle dont nous traitons. Le vomiſſement & le cours de ventre, vers le quatrieme ou le ſeptieme jour, ſont preſque les ſeules *évacuations* qu'on puiſſe regarder comme *critiques*: les urines cependant dépoſent quelquefois; mais on doit peu attendre des ſueurs & des hémorrhagies. Les convulſions, le délire, la léthargie, la difficulté d'avaler, les parotides, le crachement de ſang, les anxiétés précordiales, le hoquet, l'urine noire & ſanglante, la ſueur du viſage, le cours de ventre prématuré, &c. ſont toujours de *mauvais augure*. On meurt de cette maladie, le troiſieme ou le quatrieme jour,

rarement le ſeptieme. La *fiévre ardente* eſt moins *dangereuſe* pour les jeunes gens qui y ſont le plus ſujets, que pour les vieillards : elle ſe change quelquefois en fiévre intermittente ; elle peut dégénérer encore en fiévre lente, ou en maladie de langueur, qui céde rarement aux remedes. FIEV. ARD.

L'*ouverture des cadavres* nous fournit ici beaucoup d'obſervations : on trouve à la *tête* des phlogoſes, des ſuppurations & des pourritures, tant au cerveau, qu'à ſes enveloppes ; le plexus choroïde engorgé & variqueux ; des épanchemens de différente nature, mais le plus ſouvent ſanieux. La *poitrine* nous découvre les mêmes déſordres dans le poumon, & les membranes qui l'environnent ; des épanchemens ſanieux & purulens, tant dans la cavité du péricarde, que dans la grande capacité ; le péricarde diverſement affecté, ſouvent collé à la ſurface du cœur, ou en ſuppuration ; le cœur flétri & deſſéché ; ce viſcere d'une groſſeur monſtrueuſe, ſes ventricules & ſes oreillettes remplis d'un ſang coenneux, jaunâtre & très-adhérent à leurs ſinuoſités. On a vu dans le *bas-ventre* le foie enflammé, purulent & tombant en pourriture, ce viſcere d'une couleur de ſafran, tant à la ſurface qu'à l'intérieur, d'un volume prodigieux, & repouſſant quelquefois le diaphragme bien avant dans la poitrine, ſquirrheux, dur, ſec & flétri, d'une couleur d'ardoiſe,

FIÈV. ARD. principalement vers ses bords, ou noir comme du charbon, des adhérences plus ou moins fortes avec les parties voisines; la vésicule gorgée de bile porracée ou noirâtre, quelquefois entiérement vuide & desséchée, des concrétions dans sa cavité: on a observé que la bile, qui transpiroit de ce réservoir, avoit fait tomber en pourriture les parties voisines qui en étoient teintes. On a trouvé les reins & les autres viscères, quoique plus rarement, dans le même état, & des épanchemens de la même nature dans la cavité de l'abdomen. Le sang des veines hépatiques, de celles du cerveau, &c. a paru noir & ressemblant à de la poix. On a enfin remarqué des taches gangréneuses sur différentes parties.

La *saignée* ne doit avoir lieu, que le premier jour de la fiévre ardente; encore a-t-on quelquefois de la peine à la placer. Il est rare qu'il faille la réitérer, s'il ne survient une inflammation; & les fautes, qu'on fait à cet égard, sont souvent meurtrieres: cette remarque n'a pas échappé au célébre VAN-SWIETEN. J'ai vu des malades tomber en convulsion, avant qu'on eût ôté la ligature: je n'ignore point qu'on trouve des observations contraires; mais qu'on se souvienne que la nature résiste souvent à la maladie & à celui qui la traite. Qu'on ne se propose pas de remplir, par l'effusion du sang, les vues qu'elle peut avoir, en excitant

une hémorrhagie critique ; on a observé cent fois que les effets n'en étoient pas les mêmes, & que l'hémorrhagie, dans un temps favorable, étoit incomparablement plus salutaire que toutes les saignées qu'on avoit faites auparavant : on peut ajoûter que, dans cette sorte de fiévre, l'hémorrhagie est le plus souvent funeste. Les *émétiques* qui paroissent être les remedes les plus indiqués, doivent cependant être donnés avec ménagement, & proportionnés aux dispositions que le malade a pour le vomissement ; sans quoi, ils augmentent l'incendie, en excitant l'inflammation au bas-ventre, & autres accidens funestes : c'est, en un mot, *currenti calcar addere ;* de sorte qu'on doit user, dans ce cas, des vomitifs les plus doux, & les étendre dans une quantité de liquide. Il faut avoir la même attention pour les *purgatifs*, & n'employer que ceux qui n'agacent point les nerfs, comme font les tamarins & la casse dans le petit-lait, &c. On doit avoir la même délicatesse pour les lavemens, d'ailleurs très-nécessaires, & n'employer que les plus adoucissans, où l'on fait entrer le lait, le beurre, l'huile d'amandes douces récente, &c. Les *calmans*, qu'on croiroit être ici convenables, sont les remedes les plus à éviter. Les *cordiaux*, que l'état de foiblesse semble quelquefois demander, ne sont pas moins redoutables : je sçais encore, que plusieurs observateurs ont écrit qu'ils avoient donné les uns & les

autres avec ſuccès; mais ils n'en ont jugé, que parce que leurs malades n'étoient pas morts. Les *délayans*, les *adouciſſans*, les *rafraîchiſſans* & les *acidules* ſont les meilleurs calmans qu'on puiſſe donner; les nîtreux ſont utiles : le petit lait, l'eau de poulet, les émulſions, les juleps acides & la limonade légere, ſont les boiſſons les plus employées; elles doivent même tenir lieu de toute nourriture, pendant les deux ou trois premiers jours de la maladie. On donne encore quelquefois avec aſſez de ſuccès la magnéſie & les autres *abſorbans* très-propres dans bien des cas, à dompter la bile.

FIEVRE MALIGNE.

LORSQU'ON consulte les écrivains, tant anciens que modernes, qui ont traité de la *fiévre maligne*, on a de la peine à se former une juste idée de cette maladie, tant les leurs sont variées & pleines d'obscurité; de sorte qu'à n'en juger que par leurs ouvrages, cette sorte de fiévre pourroit encore passer pour un problême à résoudre. Je ne crois pas cependant qu'il soit bien difficile d'en prendre une notion exacte, & d'en développer le caractere, lorsqu'on examinera avec attention les phénomenes qu'elle présente. Quelqu'absurde que soit le terme de *malignité*, on est pourtant contraint de l'adopter, pour ne pas interrompre un usage que son ancienneté rend respectable; mais on en fait tous les jours un abus scandaleux, en l'appliquant, tant à toutes les fiévres qui présentent des symptomes graves, qu'à celles qui ont dégénéré par un mauvais traitement; &, ce qu'il y a encore de plus répréhensible, est qu'on régle la pratique sur cette fausse opinion. SYDENHAM n'avoit peut-être pas tort de prétendre que le mot de *malignité*, relativement aux maladies, avoit été plus fatal aux hommes que l'invention de la poudre à canon: ceux qui les premiers l'ont introduit, ne l'ont appliqué qu'à ces sortes de fiévres, où la nature paroît opprimée, & dans

FIEV. MALIG.

lesquelles l'état du pouls & des symptomes ne répond point à la violence du mal : *Quasi clancularias vitæ strueret insidias* ; aussi voit-on tous les jours, dans cette espece de fiévre, que les malades meurent dans le temps qu'on s'y attend le moins. Mais on se tromperoit, si l'on croyoit que toutes les *fiévres malignes* portassent ce caractere ; il y en a qui marchent à découvert, & dont les symptomes n'en imposent pas, ainsi qu'on l'observe dans celle qu'on appelle *Castrensis vel Hungarica*, & dans plusieurs autres très-manifestes par la chaleur, par la fréquence ou la vîtesse du pouls, & par la violence des symptomes ; mais il ne faut pas alors, ainsi qu'on peut le reprocher à quelques écrivains, même du premier ordre, la confondre avec la fiévre ardente, qui est toujours plus courte, la maligne, quelque violente qu'elle soit, ne se terminant jamais avant le vingtieme jour, & presque toujours plus tard ; outre qu'elle est ordinairement épidémique & contagieuse, ainsi que la peste qu'on pourroit ranger très-naturellement sous le même titre, mais dont nous ferons cependant un article séparé, pour ne pas charger trop notre description.

On ne sçauroit douter que la *fiévre maligne*, souvent épidémique & meurtriere, n'ait son principal siége dans les nerfs & le cerveau ; je trouve dans ce seul fait un caractere qui peut très-bien la distinguer des autres especes de fié-

vres : il eſt vrai que ces dernieres ſont ſouvent accompagnées des mêmes affections cérébrales & nerveuſes ; mais elles n'y ſont que paſſageres & ſymptomatiques, au lieu qu'elles accompagnent eſſentiellement tous les temps de la fiévre maligne : un autre fait, dont je puis rendre témoignage, prouve en quelque ſorte ce que j'avance ; c'eſt que les deux tiers au moins de ceux que j'ai vus attaqués de la fiévre maligne, étoient dans l'adverſité, ou avoient eu des chagrins & des peines d'eſprit, ſource cachée d'une infinité de maladies. Ceux qui connoiſſent tout l'empire que l'eſprit exerce ſur le corps, en ſeront moins ſurpris ; nos hiſtoires ſont remplies de faits qui le démontrent avec la plus grande évidence. On ſçait qu'un homme condamné au dernier ſupplice, & qui devoit être exécuté le lendemain, en fut ſi épouvanté, & paſſa la nuit dans un état ſi violent, que ſes cheveux en blanchirent : or, ſi les peines d'eſprit peuvent produire un changement ſi étonnant & ſi prompt dans une partie ſéche & ſans ſentiment, que ne doivent-elles pas faire ſur des organes entrelacés de nerfs & des vaiſſeaux ? Rien n'eſt plus commun que les funeſtes effets de la colere, des afflictions extrêmes, & même de la joie immodérée ; & combien d'exemples n'a-t-on pas de gens morts ſubitement, tant par une bonne nouvelle à laquelle on ne s'attendoit pas, que par la ſurpriſe d'une mauvaiſe ?

FIEV. MALIG.

On doit mettre encore au nombre des *causes de la fiévre maligne* la vie déréglée & l'intempérance, la viande & le poisson gâtés ; l'air des hôpitaux, des prisons & autres lieux mal-propres ou trop fréquentés ; les exhalaisons que jettent les eaux croupissantes, & une infinité de matieres entassées & corompues, qui infectent l'air que nous respirons, ou passent avec nos alimens dans le sang. Nous ne parlons pas de ces fiévres dégénérées par un mauvais traitement, qui prennent l'aspect de la fiévre maligne, sans en avoir le vrai caractere.

La fiévre, qui fait le sujet de cet article, n'attaque guère brusquement ; elle est presque toujours *annoncée* par des lassitudes spontanées, ou par une sorte d'épuisement, par la douleur & la pesanteur de la tête, par la mauvaise bouche, la langue pâteuse & le dégoût, par des nausées, par des insomnies ou un sommeil accablant & laborieux, par l'engourdissement des membres, des vicissitudes de froid & de chaud, &c. On passe dans cet état de mal-aise plusieurs jours, jusqu'à sept ou huit, & même plus, sans s'aliter ; la fiévre semble alors couver, & ne se decéler qu'après avoir fait intérieurement un grand progrès. Elle *se manifeste* ensuite d'une maniere moins équivoque, par un frisson plus ou moins long, suivi de la fréquence du pouls & d'une chaleur d'abord assez modérée, se présentant sous un aspect fort doux, qui peut

tromper les plus attentifs, s'ils ne sont avertis par l'épidémie. Cependant, dans bien des sujets, la syncope, l'affection comateuse, peu différente d'une attaque d'apoplexie, les convulsions, le choléra, & des douleurs très-aiguës dans les entrailles, ressemblant, tantôt à la colique néphrétique, tantôt à l'hépatique, ouvrent la scène. Dans quelques *épidémies* cette maladie est précédée par des *accès de fiévre* tierce, double-tierce, &c. qui sont ordinairement *irréguliers* & très-longs, dont les intermissions sont accompagnées d'accablement, d'anxiétés, & d'autres avant-coureurs de la fiévre maligne, mais avec tant de variété, que leur histoire, plus détaillée jetteroit sur cette matiere plus de nuage que de lumiere.

Les malades se plaignent ensuite d'un *accablement général*, de douleurs universelles & contondantes; celle qui occupe la tête, est quelquefois très-vive, & se fait sentir jusqu'au fond des orbites. Quelques-uns se plaignent d'une douleur solitaire dont le siége varie; d'autres ont la tête branlante, & portent un visage livide, plombé & hideux. La vue trouble, l'embarras de l'esprit ou le *découragement*, les défaillances & les syncopes, l'insomnie & le *délire*, la *léthargie* & l'engourdissement, les tremblemens & les convulsions en sont les symptomes les plus familiers; & plusieurs, dans leur convalescence, ont totalement oublié ce qui s'est passé

FIEV. MALIG. dans le cours de la maladie. La langue, dans les premiers temps, baveuse & limonneuse, devient brûlée, crevassée & tremblante. Plusieurs ont les levres grillées; d'autres ont de la peine à avaler : il y en a qui ont l'haleine puante, la salivation, &c. Le *pouls*, dans cette maladie, est languissant, foible, irrégulier & inégal, quelquefois naturel ou véhément: on sent, en le touchant, un tremblement ou des soubresauts dans les tendons; les redoublemens viennent une ou plusieurs fois par jour, sans beaucoup de régle. La *respiration* est plus ou moins gênée, & on a quelquefois des palpitations. Le *ventre*, dans la fiévre maligne, est gonflé, plus ou moins élevé, ou tendu & douloureux. Les *urines* sont quelquefois trop abondantes, & coulent à l'insçu des malades, ou supprimées & retenues dans la vessie: on ne peut trop d'ailleurs tirer aucune connoissance de leur examen; elles sont naturelles, blanchâtres, citrines, rouges, noires, troubles, sans sédiment, puantes, &c. Les *sueurs*, presque toujours infructueuses, sont irrégulieres, fétides, froides, &c. La *bile dépravée* excite souvent de grands désordres, dont le plus communs sont le vomissement, le cours de ventre, la cardialgie, les anxiétés, le hoquet, &c. Les *déjections* sont fétides, vermineuses, & le plus souvent involontaires. A l'égard de la dyssenterie maligne, que plusieurs rangent dans la classe des fiévres dont nous parlons,

parlons, il n'eſt pas aiſé de décider laquelle des deux maladies eſt la principale : cependant il m'a paru que cette maladie compliquée tenoit plus de la dyſſenterie que de la fiévre maligne ; il en eſt de même de la fiévre catarrhale, de la petite vérole, &c. qui portent quelquefois les marques les plus complettes de la malignité, ſans perdre leur premier caractere. FIEV. MALIG.

La *fiévre maligne* eſt ſouvent accompagnée de petites taches pourprées (*petechiæ*,) qui reſſemblent à des piquures de puces, ſans élévation ni aſpérité ; elles paroiſſent ſur toutes les parties, à l'exception des mains & du viſage ; leur éruption n'a aucun temps marqué : elle ſe fait ordinairement le quatre, le ſept, le neuf, le onze ou le quatorzieme jour de la maladie. Si ces taches n'apportent aucun ſoulagement, elles ne rendent pas la maladie pire ; leur durée eſt de trois ou quatre jours ; elles diſparoiſſent enſuite inſenſiblement : on les voit plus nombreuſes ſur la poitrine & au dos, & quelquefois ſi preſſées, quoique toujours diſtinctes, qu'elles rougiſſent la peau : elles deviennent aſſez ſouvent livides & noires ; ces dernieres qu'on regarde comme gangreneuſes, ſont, dans quelques ſujets, de la largeur de l'ongle, & paſſent pour un ſigne mortel, tant dans la fiévre maligne, que dans la petite vérole. Il y a une autre eſpece d'éruption qu'on nomme *miliaire ;* ce ſont des *puſtules véſiculaires*, d'abord tranſpa-

FIEV. MALIG. rentes, & enſuite blanchâtres, connues ſous le nom de pourpre blanc (*purpura alba:*) elles toujours précédées par la ſueur, & ſont communément plus tardives; cependant elles peuvent ſe montrer dans tous les temps de la maladie, mais le plus ſouvent, comme nous l'avons dit, le ſept, le neuf, le onze & le quatorze: elles paroiſſent & diſparoiſſent juſqu'à deux ou trois fois, & durent cinq ou ſix jours; elles ſont accompagnées quelquefois de démangeaiſon & d'un ſuintement de féroſité: on voit enfin, dans quelques ſujets, les taches pétéchiales & les puſtules miliaires ſe ſuccéder: c'eſt dans ces circonſtances, que les malades doivent éviter avec le plus grand ſoin, l'action de l'air froid, qui donne ſouvent lieu à des ſyncopes.

C'eſt mal-à-propos qu'on a voulu ſéparer les *fiévres pourprées* & les *miliaires* des autres malignes, parce que cette éruption n'eſt qu'un accident, qui ne change point la nature de la maladie, & qui dépend vraiſemblablement de celle de la ſueur, ou de quelqu'autre circonſtance, puiſque le viſage & les mains, comme nous l'avons dit, en ſont ordinairement exempts. On n'en doutera pas, ſi l'on conſidere ce qui ſe paſſe dans la petite vérole, dans la rougeole, la fiévre éréſipélateuſe & la ſcarlatine, dont les éruptions ſont le caractere eſſentiel: on ſçait que le viſage & les mains dans ces cas, non-ſeulement ne ſont pas épargnés, mais qu'ils ſont

les premiers attaqués, & le plus griévement. On peut ajoûter que les éruptions *pétéchiales* & *miliaires* se montrent dans d'autres circonstances, & même quelquefois sans fiévre: personne n'ignore que les premieres paroissent avec la petite vérole, la fiévre ardente, la dyssentérique, la catarrhale, l'affection scorbutique, &c. Pour les secondes, on sçait qu'elles accompagnent souvent des fiévres très-légeres, & se présentent quelquefois sans aucune altération au pouls; qu'elles sont familieres aux femmes en couche & aux valétudinaires; qu'elles paroissent d'ailleurs, ainsi que les autres, avec la petite vérole, la rougeole, la fiévre scarlatine, &c. & qu'enfin les unes & les autres sont souvent le produit d'un mauvais traitement; le célebre de HAEN en a fait la remarque, & nous l'avons observé plus d'une fois.

Il paroît encore, dans les fiévres malignes, des *parotides*, qui suppurent difficilement, des *charbons*, ou des pustules charbonneuses, des *phlyctaines* & des gangrenes extérieures. Quelques malades perdent la mémoire, ou restent dans l'imbécillité long-temps après; il y en a qui demeurent sourds & aveugles pour quelque temps; d'autres passent dans des maladies de langueur, ou contractent des incommodités, qui cédent difficilement aux remedes. Il arrive, dans quelques épidémies, que cette fiévre se change en intermittente, tierce ou double-tierce, vers le

FIEV. MALIG. quinzieme ou le vingtieme jour de la maladie. Il n'eſt pas aiſé de fixer la *durée des fiévres malignes*, tant à cauſe de l'incertitude de leur commencement, & même de leur fin, qu'on ſçait être très-équivoques, que parce que leur longueur paroît être en raiſon inverſe de leur violence ; cependant on peut aſſurer qu'elles ne ſe terminent jamais avant le vingtieme ou le vingt-unieme jour, & qu'elles vont communément à quarante, & même ſoixante jours. Leur déclin eſt ordinairement fort long & périlleux ; il faut même remarquer que, quand la fiévre conſerve dans ces derniers temps un certain degré de force, on doit s'attendre à un dépôt. Ceux qui prétendent que la maladie, dont il eſt queſtion, peut ſe terminer en ſix ou ſept jours, ont pris, ſi je ne me trompe, la fiévre ardente pour la fiévre maligne. J'ai même remarqué que ceux qui guériſſoient le vingtieme jour, étoient plus ſujets aux rechutes aſſez fréquentes dans cette maladie, dont la convaleſcence eſt toujours longue & pénible, & accompagnée de beaucoup d'inquiétudes. Nous avons dit que les *peines d'eſprit*, & ſur-tout la terreur, donnoient ſouvent lieu à cette cruelle maladie ; il faut ajoûter à cette cauſe l'*indigence*, qui entraîne la mal-propreté, & la privation des choſes les plus néceſſaires à la vie, l'*air infecté* des hôpitaux, des priſons, des vaiſſeaux en mer, &c.

FIEV. MALIG.

Le *prognoſtic de la fiévre maligne* ne peut être que fâcheux: on doit, pour le porter juſte, conſulter principalement les forces & l'état de l'eſprit; on a éprouvé cent fois, que la terreur & le découragement laiſſoient peu d'eſpérance de guériſon, & que les ſcorbutiques en réchappoient difficilement. L'obſcurciſſement de la vue, le tremblement de la langue, le mal de gorge, les aphthes livides, le mouvement des mains ſans objet raiſonnable, l'affection comateuſe, ſur-tout après le délire, &c. doivent faire craindre l'événement. La ſurdité n'eſt point dangereuſe; la goutte-ſereine ſe diſſipe communément par le temps: la ſalivation eſt avantageuſe, ainſi que cette eſpece de gale, dont les levres ſe couvrent vers le déclin. La chaleur modérée, le pouls & les urines, approchant de leur état naturel, ne doivent point raſſurer; car on voit périr très-promptement des malades avec les plus belles apparences. Le cours de ventre, & ſon contraire ſont à craindre; les déjections lientériques, les noires, les ſanglantes, celles qui ont une odeur cadavéreuſe ne préſagent rien de bon. On craint l'éruption prématurée des taches pétéchiales, de même que leur noirceur; on eſt encore très-alarmé de leur rentrée, comme de celle des puſtules miliaires. On doit redouter l'hémorrhagie, dans quelque temps qu'elle arrive. Il eſt inutile de dire que le hoquet, les défaillan-

FIEV. MALIG.

ces, les convulſions, le délire, & principalement le taciturne, les affections comateuſes, &c. ſont toujours des ſymptomes fâcheux. Quelques malades périſſent le ſeptieme, d'autres en plus grand nombre vers le douzieme ou le quinzieme; mais ce malheur arrive rarement après quarante jours, à moins que les ſuites n'en ſoient mortelles. Les *criſes*, dans la fiévre maligne, ſont très-rares; il s'en fait ſouvent, vers le ſeptieme jour, une imparfaite: cependant les ſueurs, le cours de ventre & les parotides ſont quelquefois ſalutaires, ſur-tout lorſque ces dernieres ſe terminent par réſolution; ce qui paroît contraire à tous les ſyſtêmes qu'on a faits ſur cette matiere. Les abſcès peuvent être auſſi critiques; mais ceux qui ſe forment intérieurement, deviennent ſouvent mortels par la ſeule circonſtance du lieu qu'ils occupent. Nous avons déja dit qu'on ne pouvoit rien ſtatuer ſur les urines: cependant il arrive quelquefois qu'elles dépoſent avec diminution des accidens; mais la maladie ne laiſſe pas de ſuivre ſon cours.

Les *diſſections* ſont ici le plus ſouvent infructueuſes, ſoit parce qu'on les fait trop à la hâte, ſoit parce que les déſordres, que cauſe cette fiévre, ne ſont pas toujours manifeſtes: cependant on voit ſouvent dans la tête, des abſcès, des épanchemens ſanieux & purulens; ils ſont renfermés dans la cavité des oreilles,

après la surdité & l'assoupissement. On trouve, mais plus rarement, les mêmes désordres dans la poitrine : les poumons paroissent souvent couverts de taches livides & gangreneuses ; ils sont quelquefois dans un état de pourriture, qui ne leur permet pas de résister au tact : je les ai trouvés tels dans plusieurs sujets. Le cœur a paru, mais rarement, enflammé, couvert de pustules, & même gangreneux. Les visceres du bas-ventre sont plus souvent affectés que ceux de la poitrine : outre les vers qui sont ici assez fréquens, on y voit des marques de sphacele dans toutes les parties, mais principalement aux intestins, qui sont toujours boursoufflés, & quelquefois percés, avec épanchement des matieres fécales. La vésicule du fiel est très-souvent pleine d'une bile noirâtre & verdâtre ; elle croupit aussi dans l'estomac & les boyaux. Rien n'est plus commun que de voir l'épiploon détruit par la pourriture : elle se communique, dans quelques-uns, au foie, à la rate, &c. Le sang, qu'on trouve dans le cœur & les gros vaisseaux, semble être dans un état de dissolution ; cependant il nous a paru quelquefois très-épais, & formant ce qu'on appelle des concrétions polypeuses. Les cadavres, pour la plûpart, enflent prodigieusement, & se couvrent de taches pourprées qu'on n'avoit pas vues auparavant ; ils se corrompent bientôt, & se mettent quelquefois en

FIEV. MALIG.

lambeaux ſous les doigts: on a alors, comme on le penſe bien, beaucoup de peine à en approcher; on y court même quelque danger; & l'examen, qu'on en fait avec beaucoup de répugnance, ne ſçauroit être que ſuperficiel.

La premiere marche cachée & équivoque de cette fiévre, prive ordinairement les malades des plus grands ſecours, parce qu'ils n'en demandent que lorſqu'elle ſe manifeſte clairement, & qu'elle a fait intérieurement de grands progrès. On a appris par l'expérience, dans pluſieurs épidémies, à la faveur deſquelles il eſt plus aiſé de la reconnoître, que les ſimples remedes généraux, la diéte la plus ſévere, l'eau priſe pour toute nourriture, ou même le ſeul changement d'air, peuvent détourner cette maladie, ou en détruire le germe qui n'a pas eu le temps de ſe développer. Le *traitement* de la *fiévre maligne* doit être varié, parce qu'elle prend, comme nous l'avons dit, bien des formes, & qu'elle eſt accompagnée d'un très-grand nombre de ſymptomes, qui demandent ſouvent une conduite particuliere: outre que les épidémies ne ſe reſſemblent point. On peut dire en général, que la *ſaignée* ne lui convient pas: cependant il eſt des circonſtances qui la demandent; mais on doit toujours en uſer, même dans le cas d'inflammation, de douleur violente, de tranſport & d'oppreſſion, avec beaucoup de réſerve. C'eſt un uſage preſ-

que universellement reçu parmi nous, de proposer la saignée du pied, lorsque la tête est prise ou menacée : cependant de bons observateurs, pour ne pas citer mon témoignage, nous assurent qu'elle n'y est ordinairement d'aucun secours, & qu'elle augmente même quelquefois cet accident. Je dirai plus ; PRINGLE, cet auteur dont on connoît l'exactitude, a avancé que les amples saignées disposoient au délire : nous avons enfin un grand nombre d'histoires qui constatent leurs mauvais succès, tant dans cette circonstance que dans les autres.

Les *vomitifs*, dans le commencement, sont indispensables ; ils doivent suivre de près la premiere saignée, si on l'a jugée nécessaire, pour ne pas laisser à la bile dépravée, & aux autres mauvais sucs, croupissans dans les premieres voies, le temps de s'insinuer dans le sang, la saignée, comme on le sçait, leur en ouvrant la route. C'est encore par leur moyen que le foie, le pancréas, & les autres organes sécrétoires se dégorgent dans le canal intestinal, l'égout naturel de toutes les liqueurs dépravées, qui infecteroient le chyle, &, par conséquent, le sang. Les bons effets, que produisent les *émétiques* pris dans le temps convenable, se manifestent, lorsqu'on a sous les yeux un nombre considérable de malades, dont les uns ont vomi, dans le commencement de leur maladie, & les autres ont manqué de ce secours : ceux qui,

FIEV. MALIG. dans les épidémies, ſont à la tête des hôpitaux doivent l'avoir obſervé. Quoique l'émétique convienne principalement à l'entrée de la fiévre, il ne laiſſe pas d'être utile dans les autres temps : SYDENHAM ne craignoit point de le donner le dixieme, ou le douzieme de la maladie, & même plus tard à ceux qu'on n'avoit pas fait vomir dans le temps marqué. Il convient encore ſouvent, pour les uns & les autres, dans les grands orages, & lorſque la fiévre, dans ſa plus grande force, fait enviſager la mort comme prochaine : ce remede, qu'on donne alors à très-grande doſe, a ſauvé bien de malades qu'on regardoit comme ſans reſſource. Je ne dois pas laiſſer ignorer que M. DE HAEN n'en penſe pas ſi favorablement, ne croyant pas qu'il convienne à toutes les épidémies ; mais ne ſeroit-il pas un peu prévenu pour l'opinion de BOERHAAVE, qui, je ne ſçais pourquoi, paroiſſoit le redouter, & ne s'en ſervoit en effet, que très-rarement ?

Les *laxatifs*, tels que la caſſe avec la crême de tartre, les tamarins & la caſſe, doivent être ſouvent employés ; mais on ne doit en faire uſage qu'après les ſept premiers jours : ils ne conviennent ni dans le commencement des éruptions, ni lorſqu'il y a une diſpoſition inflammatoire au bas-ventre : à l'égard des purgatifs ordinaires, il faut les réſerver pour le déclin de la maladie, où ils ſont très-néceſſaires. Les

lavemens émolliens, très-propres à ſeconder les remedes dont nous venons de parler, ſont utiles dans tout le cours de la maladie, & y ſont très-employés. Les *délayans*, les *tempérans* & les *nîtreux* ſont les remedes les plus familiers & les moins à craindre. On ſe ſert encore avec ſuccès des abſorbans & des vermifuges, lorſque l'état des premieres voies les demande. On connoît aſſez l'efficacité des *acidules* & des *anti-ſeptiques*, ſi propres à corriger les putridités qu'on redoute avec tant de raiſon; leur vertu n'étoit pas inconnue aux Romains, très-attentifs à fournir du vinaigre à leurs ſoldats, pour éloigner ces maladies épidémiques qui déſolent les armées. Telle eſt la régle que les plus grands maîtres ont ſuivie, de laquelle pluſieurs medecins de nos jours oſent s'écarter, au détriment des malades, pour ſe former une nouvelle méthode que la raiſon condamne, & que l'expérience ne juſtifiera jamais: il faut eſpérer que les mauvais ſuccès, qui l'accompagnent, feront enfin ouvrir les yeux à tant de téméraires, qui ſemblent ſe jouer de la vie des hommes. FIEV. MALIG.

Les *cordiaux* & les *alexiteres*, tels que le vin, la thériaque, les confections, le lilium, les ſels volatils des animaux, &c. ſont, dans les malignes intermittentes & pluſieurs autres cas, très-utiles; mais ils ne ſçauroient convenir, ainſi que quelques-uns ſe le perſuadent, à tou-

FIEV. MALIG. tes les fiévres malignes. On eſt obligé de les mêler quelquefois avec les purgatifs, ou d'employer le *kermès minéral*, qui peut remplir cette double vue. Les *calmans*, ſi l'on excepte le *camphre*, & le *ſel ſédatif*, ſont toujours ſuſpects : cependant il eſt des cas où l'on eſt contraint de s'en ſervir, comme l'ont pratiqué pluſieurs médecins célébres ; mais ce doit être toujours avec beaucoup de ménagement : les douleurs, par exemple, les plus aiguës, les inflammations & les cours de ventre exceſſifs, peuvent en rendre quelquefois l'uſage légitime ; mais ils ne conviennent pas au délire, puiſqu'on a éprouvé cent fois, que les malades en devenoient plus furieux. Le *quinquina* eſt ſouvent néceſſaire, vers le déclin de la fiévre : nous avons dit qu'on ne devoit pas compter ſur ſa qualité anti-putride, & qu'on pouvoit le donner comme un fortifiant, ou comme un ſtimulant propre à prévenir, ou à remedier à la gangrene qui accompagne ſouvent la maladie dont nous parlons : ceux qui donnent cette écorce, ou les autres plantes ameres & fébrifuges, dans les intermittentes malignes, expoſent leurs malades aux plus grandes cataſtrophes : ces remedes peuvent ſeulement avoir lieu, lorſque la fiévre maligne, après quinze ou vingt jours, prend abſolument le génie & le caractere de l'intermittente, ainſi qu'on le voit arriver dans quelques conſtitutions épidé-

miques. Je ne dois pas laisser ignorer, au sujet du quinquina, que le célébre de HAEN en fait un très-grand usage dans la fiévre maligne, le regardant non-seulement comme anti-septique, mais encore comme alexitere & diaphorétique : il ne se borne même pas à la dose ordinaire ; il l'augmente considérablement ; & les observations, qu'il rapporte, semblent confirmer sa méthode : cependant ceux qui ont voulu la suivre dans nos climats, ont été obligés, si je ne me trompe, d'y renoncer. Mais attendons du temps & de l'expérience, plus de lumieres sur ce point important. FIEV. MALIG.

Les *vésicatoires* appliqués derriere les oreilles, au dos, aux cuisses ou aux jambes, lorsque la tête est prise ou menacée, passent avec raison pour de grands remedes ; il faut entretenir l'écoulement par de nouvelles applications, ou par d'autres moyens ; ils ne réussissent pas, lorsque la bile joue un rôle dans cette maladie ; à cette circonstance près, ils sont utiles, lorsque les éruptions sont rentrées, & sur-tout, lorsque leur matiere se jette sur quelque viscere : on use même encore, pour ces cas, des *ventouses* scarifiées. L'illustre VAN-SWIETEN employoit, dans ces circonstances, un vinaigre qu'il nomme *saccharo-camphoratum*, ainsi qu'on peut le voir dans sa Médecine des armées. Les *sangsues*, appliquées aux tempes pour les violens maux de tête, procurent plus de sou-

FIEV. MALIG.

lagement que les ſaignées, & ſont moins à craindre. Les *ſinapiſmes*, & autres cataplaſmes ſtimulans, à la plante des pieds, ſoulagent la la tête; le *pediluvium* produit ſouvent le même effet. On remédie enfin à la tenſion douloureuſe du ventre, par des fomentations & autres topiques émolliens. Il eſt encore très-important de remédier, autant qu'on le peut, au mauvais air, & de ne pas négliger la propreté, ſur-tout dans les hôpitaux où on reçoit plus de malades qu'on n'a de lits.

LA SUETTE.

C'EST la maladie la plus courte & la plus redoutable : on ne la connoît, au rapport de WILLIS, que depuis trois cens ans en Angleterre ; elle s'eſt répandue enſuite dans le Danemarck, la Norwége, & pluſieurs autres régions ſeptentrionales : il n'y en a pas cinquante qu'on l'a vue, pour la premiere fois, en France où elle eſt aſſez rare. On l'a aſſez bien définie une fiévre éphémere peſtilentielle, qui ne dure ordinairement que vingt-quatre heures ; je ne l'ai vue qu'une fois dans un Garde du Roi, d'environ trente ans, qui étoit à l'infirmerie royale de Verſailles, pour un mal aſſez léger, & qui devoit même en ſortir le lendemain, lorſqu'il fut tout-d'un-coup pris de cette cruelle maladie, qu'on n'avoit jamais vue dans cette maiſon, & qui l'enleva, après douze ou quatorze heures, malgré tous les ſecours qu'on put lui procurer. La *ſuette* (*ſudor anglicus*) eſt très-meurtriere, & enleve communément les deux tiers des malades qui en ſont affligés, ſur-tout, lorſqu'ils tombent entre les mains de ceux qui ignorent la façon de la traiter. Elle attaque toujours bruſquement les gens les plus vigoureux, & ſemble reſpecter les vieillards & les enfans.

LA SUETTE

Son commencement ſe manifeſte ordinairement par un grand *accablement* ou par des défaillances : quelques-uns ſouffrent un *tremblement* général, ou une ſorte de friſſon convulſif; il ſurvient après, une moiteur âcre, qui dégénere en *ſueurs très-abondantes*, qui ne ceſſent ſouvent qu'avec la vie, & caractériſent très-bien cette cruelle fiévre. Le plus grand nombre meurt avant les vingt-quatre heures ; on en a vu périr en ſix heures de temps. Si l'on paſſe le jour entier, on eſt communément hors de danger; mais on doit craindre la rechute : on en voit cependant qui vont juſqu'au quatrieme ou cinquieme jour, mais très-rarement juſqu'au ſeptieme. Les malades, dont l'eſprit eſt autant abattu que le corps, ſe plaignent d'une *chaleur extraordinaire*, d'une grande douleur à la région des reins : ils ſont tourmentés par *la ſoif*; leur *reſpiration* eſt fréquente & *difficile* ; ils ont des *palpitations*, des cardialgies, des *anxiétés*, & même des ſyncopes : leur pouls n'a point de régle ; mais il eſt communément fréquent, élevé & inégal : une *frayeur mortelle* s'empare de leur eſprit ; ils paſſent de cet état dans le délire ou l'aſſoupiſſement, qui conduiſent à la mort. Les hémorrhagies, dans la ſuette, ſont aſſez rares, de même que les éruptions ; on a vu de ces dernieres approchant de celles de la rougeole : il arrive aſſez ſouvent que les convaleſcens paſſent pluſieurs mois avec des ſueurs

nocturnes

nocturnes, qui excitent des échauboulures. On a obſervé que cette *épidémie* ne régnoit ordinairement que trois ou quatre mois, & qu'elle étoit précédée par un temps humide. LA SUETTE

Ce qu'on peut faire de mieux, en traitant cette maladie, eſt d'*entretenir les ſueurs*; ou de les exciter pendant vingt-quatre heures. On prive les malades de la boiſſon, pendant les cinq ou ſix premieres heures, on la leur permet enſuite pour tout aliment: on doit leur faire éviter avec une attention particuliere, le froid; on a même éprouvé pluſieurs fois, qu'il étoit dangereux d'y expoſer les mains. On éloigne, & l'on combat, autant que l'on peut, le le ſommeil qui les preſſe. Lorſque la ſueur ne paroît pas ſuffiſante, on l'excite par des *frictions* faites avec des linges chauds ou de la flanelle: on uſe, dans la même vue, des *diaphorériques* & des *ſudorifiques*; mais on ne doit uſer de ces remedes qu'avec beaucoup de ménagement & de prudence. A l'égard de la *ſaignée*, il eſt certain qu'elle ne convient pas à cette maladie, quoiqu'on ait avancé qu'elle avoit produit les meilleurs effets à Beauvais; mais on a reconnu, dans la ſuite, que la maladie, qui y régnoit, n'avoit pas le caractere de la ſuette. Je ne parle pas des *purgatifs* qu'on ne peut employer tout au plus que dans la convaleſcence. Lorſque tous les accidens de cette maladie ſont paſſés, on ne doit pas laiſſer de

ſe tenir chaudement pendant quelque temps : cette précaution eſt importante ; car on a éprouvé que, lorſqu'on l'a négligée, il eſt ſurvenu des cours de ventre rebelles à tous les ſecours, & qui ne manquoient guère d'enlever ceux que la ſuette avoit épargnés.

LA PESTE.

CETTE maladie, que les éruptions, la contagion & la grande mortalité diſtinguent aſſez des autres, ſe préſente ſous tant de formes, qu'il eſt bien difficile d'en donner une bonne deſcription. Non-ſeulement les épidemies ne ſe reſſemblent point; mais elle ſe montre, dans la même, ſous différens dehors, comme il eſt aiſé d'un juger par l'excellent tableau que nous en a tracé l'illuſtre M. SENAC, dans le Traité de la peſte, publié, il y a plus de trente ans, par ordre du Roi. On croit qu'elle nous eſt apportée des pays orientaux, avec les hardes, les étoffes, & autres marchandiſes infectées : cependant on a très-ſouvent obſervé, qu'elle avoit été précédée par une prodigieuſe quantité d'inſectes, comme des mouches des ſauterelles, des chenilles, &c; par la famine & les autres calamités : ces faits, aſſez bien conſtatés, ſont difficiles à accorder avec la premiere opinion. Si

nous n'avons pas de connoiſſance certaine de ſon *origine*, nous ne ſommes pas plus inſtruits, touchant ſon *caractere*, & la maniere de la traiter : on peut même avancer que cette cruelle maladie confondra toujours les raiſonnemens, & même l'expérience des médecins les plus éclairés.

On ſçait qu'elle inſpire la plus grande terreur, & que ſon commencement n'eſt ni plus régulier ni plus conſtant que celui de la fiévre maligne : la peſte a cependant quelquefois des avant-coureurs, comme le dégoût, les nauſées, des laſſitudes, des vertiges, &c ; mais elle ſaiſit le plus ſouvent bruſquement, ſans que les malades aient le moindre preſſentiment de leur état. La *premiere invaſion*, qui arrive rarement ſans friſſon, ſe manifeſte ordinairement par un *grand accablement*, par la *terreur*, ou par un embarras de l'eſprit, qui jette bientôt le malade dans le *délire* ou l'*aſſoupiſſement* : ils ſentent, pour la plûpart, une douleur à l'aine ; on y découvre même un gonflement plus ou moins profond : quelques-uns commencent par une fiévre intermittente, dont le troiſieme accès les emporte. La douleur & la peſanteur de tête, l'étourdiſſement, les vertiges, la vue troublée, & le *regard affreux* ; les douleurs au dos & à la poitrine, les tremblemens & les convulſions, les *anxiétés* & les défaillances, le hoquet, & autres ſymptomes de la fiévre mali-

LA PESTE.

gne, ſont ici aſſez fréquens : quelques malades vomiſſent des matieres noires, vertes & fétides ; d'autres rejettent des vers par le haut & par le bas. L'*haleine*, dans le plus grand nombre, frape l'odorat, & ſouleve même leſtomac. La *langue* eſt rarement noire, mais toujours limonneuſe : pluſieurs ſe plaignent de la ſoif, & d'un feu dévorant intérieur. Le *pouls* paroît quelquefois naturel, ſouvent foible & languiſſant, ordinairement très-véhément, enfin irrégulier, inégal & intermittent : la chaleur eſt plus ou moins violente ; la fiévre, en un mot, paſſe par tous les degrés, depuis le plus léger juſqu'au plus violent : elle ſe termine quelquefois en quatre ou cinq jours ; elle va le plus ſouvent juſqu'au douzieme, & même au quatorzieme jour ; & ce n'eſt que par accident qu'elle paſſe ce terme ; mais la maladie eſt prolongée par les tumeurs, qui ſont quelquefois très-long-temps à ſuppurer. Quelques-uns prétendent que la *fiévre* n'eſt point eſſentielle à cette maladie ; mais je crois que c'eſt ſans fondement, & qu'il en eſt de même qu'à la petite vérole, qui ne paroît jamais ſans plus ou moins de fiévre. La moiteur, ou la *ſueur des peſtiférés*, a une odeur des plus déſagréables, qui infecte tout ce qui a ſervi à leur uſage, & ſe communique même à la chambre.

Les exanthêmes, les éruptions puſtuleuſes, & les parotides, qui accompagnent ordinairement

LA PESTE.

la fiévre maligne, sont moins communes dans celle-ci; mais les *bubons* & les *charbons* y sont très-familiers: les premiers paroissent aux aines, aux aisselles, au col, & aux autres lieux glanduleux; ils se montrent à la premiere invasion, ou dans les autres temps de la maladie, même après la fiévre: ils suppurent quelquefois assez promptement; mais il y en a qui vont à vingt ou trente jours & plus: ils se terminent aussi insensiblement par la résolution; mais cette voie est la plus dangereuse. Les charbons érésipélateux ou phlegmoneux n'épargnent aucune partie du corps; ils attaquent même la gorge & les parties internes; ils paroissent en dehors sous la forme d'un furoncle, ou de petites pustules d'un rouge livide, entourées d'un grand cercle enflammé: on en voit de toutes les grosseurs, jusqu'à celle de cinq ou six pouces de diametre: ils se sphacelent bientôt avec la peau qui leur sert de base, d'où il résulte une escare: le traitement de ces charbons prolonge quelquefois la maladie d'un ou deux mois. La peste enfin ne se termine heureusement, que lorsque le venin se porte vers l'habitude du corps, de même que dans la petite vérole; ce fait découvre une sorte de rapport entre ces deux maladies, qui peuvent être l'une & l'autre extrêmement légeres ou très-violentes, & qui se communiquent également.

Quoique la *peste*, à proprement parler, n'é-

LA PESTE.

pargne perſonne, on a cependant remarqué que les gens intrépides, ceux qui vivent ſobrement, qui aiment la propreté, ceux qui ſont d'une complexion maigre, qui ſont ſujets aux hémorrhoïdes, qui ont des ulceres ou des cauteres ouverts, & enfin les phthiſiques & les goutteux, en ſont rarement attaqués; qu'au contraire, ceux qui ont l'eſprit frappé, qui vivent dans la crapule ou dans l'indigence, en ſont plus ſuſceptibles. Les plus vigoureux en ſont plus maltraités; les femmes enceintes & les accouchées n'en réchappent guère. L'état du pouls & la violence des ſymptomes annoncent ici plus ſûrement le *péril*, que dans la fiévre maligne; cependant on en a vu qui ſe ſont ſauvés à travers les accidens les plus formidables, pendant que d'autres, ſur le compte deſquels on étoit dans la plus grande ſécurité, ont péri. Il eſt extrêmement rare qu'il ſurvienne, dans cette maladie, des évacuations critiques: l'*hémorrhagie* eſt plus ſouvent *funeſte* que favorable; la diarrhée a preſque toujours été mortelle: les ſueurs peuvent être bonnes vers le quatrieme jour, ſur-tout ſi elles ſont naturelles; mais dans les autres temps, elles ſont infructueuſes. Le *délire*, qui ſuccede à la ſueur, les premiers jours de la maladie, eſt réputé *mortel*. Le tremblement des mains & de la langue, le regard égaré ou affreux, les yeux étincellans, la voix enrouée, les friſſons irréguliers, &c.

font des *fymptomes très-fâcheux ;* mais rien ne doit être plus alarmant, tant dans la pefte que dans les autres maladies aiguës, que l'*infenfibilité des malades*, qui, quoique dans un trifte état, difent fe bien porter. On ne peut tirer aucune lumiere des exanthêmes ordinaires ; mais les noirs & les livides annoncent une *mort prochaine.* Rien ne donne plus d'efpérance dans cette maladie, que l'éruption des bubons : les charbons ne font pas fi favorables, furtout s'ils fe montrent avant le quatrieme jour de la maladie. La fortie des bubons, des charbons & des parotides, précédée par la fiévre violente, calme l'orage ; mais lorfqu'ils s'élevent dans le calme, ils donnent encore plus d'*efpérance de guérifon.* Les tumeurs du col, tant les glanduleufes que les charbonneufes, font les plus à craindre ; mais rien n'eft plus dangereux que la fiévre ardente, ou tout autre accident, qui met obftacle à leur fortie : leur rentrée n'eft pas moins redoutable, à moins que les urines ne deviennent alors purulentes, ce qu'on a vu arriver affez rarement. On *augure bien* des bubons qui fe montrent le quatrieme de la maladie ; on les regarde comme critiques, mais on craint avec raifon les plus tardifs. Les *charbons* font plus *dangereux* que les tumeurs glanduleufes, fur-tout fi ces dernieres leur fervent de bafe. On *meurt* dans tous les temps de la maladie, mais le plus fouvent le

LA PESTE.

LA PESTE. premier, le ſecond ou le troiſieme jour: on en voit même qui ſont enlevés dans les cinq ou ſix premieres heures.

L'*ouverture des cadavres* a manifeſté intérieurement ce qu'on voit en dehors; je veux dire des taches pourprées, livides & noires ſur tous les viſceres, des tumeurs & des abſcès qui tiennent de la nature des bubons, des puſtules charboneuſes, tant ſur les viſceres que ſur les membranes qui tapiſſent les grandes cavités. On voit encore des phlogoſes gangreneuſes, & des ſphaceles, la bile érugineuſe & noirâtre, croupiſſant dans la véſicule & ſes vaiſſeaux, ou regorgeant dans l'eſtomac & le duodénum. Le cœur & le foie ont ſouvent paru d'une groſſeur monſtrueuſe, & les vaiſſeaux engorgés d'un ſang noir & grumelé: dans quelques-uns enfin, on n'a rien trouvé qui mérite d'être obſervé.

L'*art de préſerver de la peſte* eſt plus important & plus ſûr que celui de la guérir. On purifie l'air avec des parfums, excités par la poudre à canon, le vinaigre, le tabac, le ſuccin, le ſoufre & les aromates. DIEMERBROEK faiſoit beaucoup de cas du tabac en fumée, & en uſoit. On eſtime encore l'odeur du vinaigre des quatre voleurs, de celui de rue ou du ſimple; celle du citron, &c. L'uſage intérieur de ce fruit eſt auſſi très-eſtimé, & on ſçait que les Orientaux y ont la plus grande confiance; celui du vinaigre ordinaire ne la mérite pas moins:

SYLVIUS DE LE BOÉ a cru s'en garantir par ce moyen, qui paroît avoir réussi encore à bien d'autres. Mais rien n'est plus propre à préserver de la peste, que l'esprit tranquille, la fermeté, la sobriété, & la propreté : SOCRATE ne se garantit de la peste, qui faisoit les plus grands ravages à Athènes, que par la sobriété & la vie tranquille. On préfére, dans ce temps, les habits de soie à ceux de laine : plusieurs se sont fait ouvrir des cauteres, & il a paru que cette pratique n'avoit pas été sans succès. Les magistrats doivent avoir la plus grande attention à la propreté des rues & des maisons, c'est un point essentiel. La ville de Londres étoit autrefois très-souvent affligée de la peste : on ne connoît plus ce fléau depuis l'incendie de 1666, parce qu'en la rebâtissant on n'a pas manqué d'aggrandir les places, & d'élargir les rues, où l'air se renouvelle avec plus de liberté qu'auparavant. On a remarqué à Marseille, que les anciens quartiers, c'est-à-dire les plus étroits & les plus mal-propres, avoient le plus souffert de la peste. On a observé la même chose à Aix, au sujet d'une rue très-étroite & tortueuse, par conséquent, mal-propre, qu'on appelle depuis un temps immémorial *carriero de rifle raflo*, c'est-à-dire, rue dont la peste rafle tous les habitans. C'est dans le traitement de cette maladie, lorsqu'elle en demande, où il est encore plus important d'entrer dans les

LA PESTE.

LA PESTE. vues de la nature : elles ſont très-variées dans les différentes épidémies ; & l'on peut dire de la peſte, comme de toutes les maladies populaires, que les premiers, qui en ſont frappés, peuvent être les victimes de la prudence, comme de la témérité : cependant il paroît aſſuré que le venin peſtilentiel a un mouvement déterminé vers la peau, de même que celui de la petite vérole, & que c'eſt preſque l'unique moyen dont la nature ſe ſert, pour ſurmonter cette cruelle maladie : on ne doit donc admettre que ce qui doit favoriſer cette direction, en évitant ce qui peut imprimer un mouvement contraire.

Ce grand *étalage de remedes* propoſés par les auteurs, eſt inutile : il n'en faut que des plus ſimples & des plus communs. Entretenir *la tranſpiration* ſans la trop exciter, eſt ici le point, le plus important ; & l'on a vu cent fois que ceux qui n'y avoient employé que la chaleur du lit, avoient, pour la plûpart, terminé heureuſement leur maladie, & qu'on avoit éprouvé un ſort funeſte, lorſqu'on avoit négligé cette précaution. Cependant la *ſaignée*, l'*émétique*, ou un *purgatif*, peuvent convenir au commencement de cette maladie, lorſque les éruptions n'y mettent aucun obſtacle, & que l'état des forces le permet ; mais il eſt très-rare qu'on puiſſe les placer dans le courant de la maladie. On doit uſer avec modération, des *délayans*,

LA PESTE.

dans la crainte d'exciter le cours de ventre. Les *tempérans*, les *nîtreux*, les *anti-putrides* & les *abſorbans* ſont les remedes qui paroiſſent avoir le mieux réuſſi. C'eſt un préjugé généralement reçu, que les *cordiaux* & les *alexiteres* ſont les ſpécifiques de la peſte : ils conviennent, à la vérité, très-ſouvent; mais ce ſeroit une faute groſſiere que de les donner indifféremment : on les a reconnus, dans bien des cas, incendiaires; & l'on tâche d'éviter cet inconvénient, lorſqu'on les croit indiſpenſables, en les mêlant avec les acides, tant végétaux que minéraux. Le *lilium*, la *thériaque*, & les autres confections, la *poudre de vipere*, le *vinaigre thériacal*, &c. ont été les plus employés, ſur-tout le premier jour de la maladie, où ils ont paru mieux réuſſir que dans les autres temps. Le *camphre* eſt un calmant qu'on peut donner avec confiance; il n'en eſt pas de même des *hypnotiques* : ils ſont utiles au cours de ventre; mais on n'uſe que des plus légers, comme du diaſcordium, du diacode, &c : ils doivent être ſuſpects dans tous les autres cas, quoiqu'on les ait donnés, dans la derniere peſte avec beaucoup de hardieſſe. On ne ſçauroit improuver l'uſage reçu de purger à la fin de la maladie. Les *remedes externes*, ſi l'on n'y comprend point ceux qui ſervent au traitement des tumeurs, que nous renvoyons à leurs articles, ne doivent rouler que ſur les *véſicatoires* & les *ventouſes*. DIEMERBROEK

LA PESTE. faisoit appliquer des sachets d'avoine chaude aux pieds, aux aines & aux aisselles, pour exciter la sueur : cette pratique peut avoir ses avantages ; mais je ne vois pas qu'elle ait été suivie.

Telle est la *méthode de traiter la peste*, qui a été la plus adoptée, & même la plus heureuse ; cependant les médecins les plus instruits, & qui n'ont pas manqué de bonne foi, ne nous ont pas caché qu'ils avoient vu, dans cette calamité, si peu d'effets des remedes, qu'ils ne sçavoient si ceux qui en réchappoient, devoient plutôt leur guérison à l'art qu'à la nature : SANCTORIUS a même déclaré nettement, que les malades, d'ailleurs bien soignés, qui n'avoient demandé aucun secours à la médecine, s'étoient mieux tirés d'affaire que ceux qui avoient été traités dans les régles. Si mon témoignage pouvoit donner plus de poids à celui de cet auteur, je pourrois en rendre un très-conforme au sien. Je n'ai pas traité, à la vérité, cette maladie ; mais je l'ai vue de bien près, & j'ai eu un très-grand commerce avec ceux qui y ont été le plus employés. Je finis cet article par la meilleure recette que je connoisse contre ce fléau ; la voici : *Mox, longè, tardè, cede, recede, redi.*

FIEVRES INTERMITTENTES.

TOUT le monde connoît la *fiévre intermittente*, & ses différentes especes : on sçait que les bâillemens, les pandiculations & la lassitude, sans cause manifeste, annoncent le paroxysme, qui commence par le froid plus ou moins sensible, & quelquefois si vif, que le plus grand feu ne sçauroit réchauffer. Le pouls est alors petit & concentré : il se développe insensiblement, & la chaleur fébrile devient manifeste : les malades se plaignent alors du mal à la tête, & de douleurs dans presque toutes les parties. Cette sorte de fiévre est quelquefois accompagnée d'éruptions à la peau, le plus souvent prurigineuses : il survient encore d'autres symptomes plus ou moins graves, jusqu'à ce que la sueur annonce le déclin de la fiévre, ou la fin du paroxysme. C'est alors principalement qu'on rend l'urine briquetée, ou qui dépose un sédiment rougeâtre, ne ressemblant pas mal à la brique pilée. Telle est, en général, la marche de la *fiévre intermittente essentielle* ; mais il est important de sçavoir que plusieurs sortes de fiévres symptomatiques se présentent sous le même aspect, au point que les plus exercés ont souvent de la peine à les distinguer ; & l'erreur dans ce cas peut être funeste aux ma-

FIEV. INTER.

lades : telles sont quelques fiévres catarrhales ; des hystériques, des vermineuses, & autres, qui dépendent des obstructions, d'une suppuration interne, &c. Si plusieurs fiévres d'un caractere différent imitent les intermittentes, celles-ci empruntent à leur tour une forme qui leur est étrangere, & ne retiennent de leur caractere, que le retour régulier des paroxysmes : il y a des céphalalgies, des ophthalmies, des maux de dent, des douleurs en différentes parties, des affections comateuses, des convulsions, des oppressions, des palpitations du cœur, des nausées, ou des vomissemens, avec des anxietés accablantes, des coliques, &c. qui viennent par accès, même sans chaleur fébrile : on croit encore avoir observé des fiévres partiales, comme à la moitié de la tête ; à un seul bras, &c. Les autres variétés de la fiévre intermittente sont assez connues ; car qui ne sçait que la fiévre, qui vient tous les jours, est ou *quotidienne*, ou *double-tierce*, ou *triple-quarte* ? Que si elle ne prend que de deux jours l'un, c'est *la tierce ;* que si l'accès, ce jour-là, est double, c'est une autre *espece de double-tierce*, mais beaucoup plus rare que la précédente ; que s'il ne revient que le troisieme jour, c'est la *quarte ;* que si, de trois jours, il n'y en a qu'un de bon, c'est la *double-quarte ;* que si enfin, la fiévre revenant tous les jours, on a alternativement deux accès, c'est la *triple-tierce* qu'on

nomme encore *hémitritée* (*ſemi-tertiana*). On a de plus obſervé des fiévres qui reviennent le cinquieme, le ſixieme, le ſeptieme, le huitieme jour, tous les mois, toutes les années; mais ces cas ſont très-rares. FIEV. INTER.

L'intempérance, les fruits de mauvaiſe qualité, les brouillards, les ſaiſons pluvieuſes, les lieux humides & marécageux, &c. ſont les *cauſes* les plus ordinaires des fiévres intermittentes. Leurs *accès*, dont les premiers ſont ordinairement modérés, mais qui augmentent enſuite en force & en violence, ſont communément *annoncés* par des *bâillemens*, des *pandiculations*, des *laſſitudes* & des douleurs à différentes parties; par la pâleur des mains & des levres, par la lividité des ongles, par le refroidiſſement du nez & des extrémités, par des friſſons, & ſont terminées par la ſueur. Il y en a cependant qui commencent par la chaleur, ſans aucun autre prélude, & qui finiſſent ſans ſueur. Dans quelques-uns, les urines ſont, pendant & après la ſueur, briquetées, c'eſt-à-dire qu'elles dépoſent un ſédiment qui a l'aſpect de la brique pilée. Cet examen décele quelquefois la fiévre intermittente, lorſqu'elle ſe préſente d'une maniere équivoque, en prenant l'aſpect de la colique ſpaſmodique, d'une affection comateuſe, & même de l'apoplexie. La couleur des urines eſt même regardée comme un des principaux ſignes des fiévres

FIEV. INTER.

dont nous parlons, & son absence donne de l'inquiétude pour l'avenir ; sur-tout si on fait alors un usage inconsidéré du quinquina. Les accès sont souvent orageux, non-seulement par la violence du frisson, qui peut durer deux ou trois heures, ou plus, & par la véhémence de la fiévre, mais encore par des douleurs de tête les plus vives, par l'assoupissement, le délire & autres fâcheux symptomes. Il en est des *intermittentes*, comme des continues ; on en voit tous les jours d'*irrégulieres* ; mais avec quelqu'attention, on les rapportera aisément aux fiévres connues, dont elles ont eu antérieurement, ou prendront, dans la suites, le caractere : Il est bon d'être averti que ces fiévres irrégulieres sont, pour la plûpart, *symptomatiques* ; telles sont les scorbutiques, celles qui dépendent de quelque suppuration, & autres désordres dans les visceres, qui se terminent quelquefois par le froid ; les nocturnes, que des sueurs très-copieuses accompagnent, & autres dont nous ferons mention ailleurs, & qui n'appartiennent pas à cet article.

Les *intermittentes légitimes*, qu'un mauvais traitement n'a pas fait dégénérer, sont peu à craindre ; elles sont même quelquefois avantageuses, en faisant cesser des maladies antérieures. Les fiévres intermittentes, qui commencent en *hiver* ou au *printemps*, sont les plus courtes, & avec moins de danger : il n'en est pas de même

même de celles d'été ou de l'automne, qui sont plus rebelles & plus à craindre. Les premieres, le plus souvent tierces, qui semblent être d'une autre nature, disparoissent lorsque les autres se montrent; & celles-ci attendent souvent le retour du printemps. Cependant les *fiévres vernales* sont plus difficiles à guérir, lorsque l'été est froid & pluvieux: la chaleur, au contraire, qu'on éprouve quelquefois en hiver, entretient les *automnales*. Les accès les plus courts, ceux qui devancent l'heure ordinaire, font espérer que la maladie sera plutôt terminée: on juge aussi favorablement, si le second ou le quatrieme paroxysme est suivi d'un accès léger. On tire le même *prognostic* de l'enflure du ventre dans les enfans, de celle des jambes dans les adultes, des gales qui paroissent sur les levres, &c. Après la cessation de la fiévre, il faut passer quelque temps pour être assuré de la guérison: les moindres fautes dans le régime, les purgatifs à contre-temps, les brouillards, le serein, l'air froid du matin; la salade, les fruids cruds; un travail excessif; les veilles, les chutes, la colere ou toute autre passion de l'ame, &c. peuvent la rappeller: elle revient souvent sans aucune cause manifeste, au bout de quinze jours ou trois semaines: si les malades, quoique parfaitement libres de la fievre, ne reprennent pas leur couleur; si l'appétit ne revient pas, s'ils

FIEV. INTER. souffrent de la tête, si leurs forces ne se rétablissent point, &c. on doit s'attendre au retour. L'assoupissement dans les vieillards les menace d'apoplexie : ils meurent de cette fiévre dans le frisson. La rebelle dégénere souvent en jaunisse, en hydropisie ou toute autre maladie chronique, & souvent mortelle. Tout de même que les fiévres continues se changent en intermittentes, ces dernieres, sur-tout les automnales, dégénerent quelquefois en continues, & même d'un mauvais caractere. On remarque encore d'autres changemens moins intéressans ; la tierce devient double-tierce, quotidienne, quarte, double-quarte, &c ; ce qui semble prouver que toutes ces fiévres ne sont que des variétés ou des modifications de la même maladie.

Les *dissections* ne nous manifestent guère que le produit ou les suites de la fiévre intermittente. On trouve dans ceux qui ont été emportés dans le frisson, un sang noirâtre & épais, dont le cœur, les gros vaisseaux, & principalement ceux du poumon, sont engorgés. Le cœur dans quelques-uns, paroît vuide ; & le péricarde rempli d'eau. Dans ceux qui sont morts dans un état de langueur, moins de la fiévre que de ses suites, on voit des embarras squirrheux, des phlogoses, & des abscès, principalement au foie, & moins communément au pancréas & au mésentere; les visceres paroissent, dans quelques-

uns, desséchés & brûlés: on y observe encore des marques gangreneuses. L'état de la rate varie beaucoup : elle a paru aride & flétrie, gonflée quelquefois à un point que sa tunique en a été déchirée; sa substance dans une dissolution putride, qui la rendoit semblable à la lie de vin; l'épiploon dans un état de pourriture, & détruit en partie. La veine-porte a été trouvée prodigieusement dilatée par le sang qui y croupissoit : les vaisseaux biliaires ont paru également engorgés d'une bile noire & verdâtre. On a trouvé assez fréquemment des pierres dans la vésicule du fiel, des flatuosités, des vers, & des étranglemens dans les intestins; des tumeurs dans le tissu cellulaire du péritoine, sans parler des épanchemens dans toutes les cavités, & autres désordres communs à toutes les maladies.

Le *traitement* de la fiévre intermittente doit être simple, & non précipité : il est prudent de laisser passer quelque temps, avant que d'en venir aux spécifiques, tant pour s'assurer du caractere de la fiévre, souvent très-équivoque, que pour placer la *saignée*, lorsqu'on la juge nécessaire, un *émétique* ou un *purgatif*, ainsi que les *délayans* & les *tempérans*, qui n'y doivent pas être épargnés. D'ailleurs, si la fiévre, comme on le dit avec raison, est une effervescence du sang qui tend à une dépuration manifeste, il est évident qu'on ne sçauroit troubler ce mouvement salutaire, sans nuire aux malades, & les exposer

FIEV. INTER.

même aux plus grands dangers. L'eau priſe, pendant trois ou quatre jours, pour toute boiſſon & toute nourriture, a ſouvent emporté des fiévre qui avoient réſiſté à tous les remedes, ſurtout ſi l'on a fait précéder les généraux. Le vomitif, donné à propos, eſt ſouvent ſeul victorieux, ſur-tout lorſqu'il entraîne beaucoup de bile porracée & érugineuſe, qui eſt le foyer le plus ordinaire de cette maladie. La ſaignée & l'émétique ne conviennent pas pendant l'accès, quoi qu'en diſent ceux qui ſont dans un uſage contraire : on peut tout au plus faire ouvrir la veine, ſi la fiévre eſt d'une extrême violence, ſi la douleur de tête inſuportable, ou quelques autres ſymptomes preſſans, l'exigent : il eſt encore permis, pendant le paroxyſme, de donner un vomitif, lorſque les nauſées tourmentent les malades ; mais hors de ces circonſtances, il faut attendre l'intermiſſion, & n'uſer, pendant la fiévre, que des délayans, des tempérans & des nîtreux. Le *quinquina*, après les remedes généraux, eſt, ſans contredit, le meilleur fébrifuge ; mais il ne convient, ni à tous les cas, ni dans tous les temps : il eſt rarement néceſſaire pour guérir les fiévres vernales, qui ne demandent guère que des délayans & la diéte. Il faut d'ailleurs laiſſer éventer la fiévre, ou lui laiſſer perdre une partie de ſa force, pour le donner en ſûreté : cette attention négligée le rend ſouvent infructueux, & quelquefois nuiſible, même en guériſſant la

fiévre. Le quinquina, dans l'accès, ne convient pas mieux que la ſaignée & l'émétique : quelques-uns le donnent cependant, dans le commencement, ou peu de temps avant. S'il a réuſſi quelquefois de cette maniere, il a produit auſſi de très-pernicieux effets; & SYDENHAM en cite deux exemples. On voit tous les jours que ſi, pour ſe prêter à l'impatience des malades, on ſe preſſe de faire prendre ce remede; on voit, dis-je, que la fiévre devient plus difficile à guérir, ou qu'on la fait dégénérer en jauniſſe, en aſthme ou en hydropiſie, en affection comateuſe ou convulſive, ou en quelqu'autre maladie plus fâcheuſe que celle qu'on veut attaquer; de ſorte qu'on eſt ſouvent forcé, lorſqu'on l'a ſuſpendu, d'en deſirer le retour. La ſaignée & les purgatifs peuvent la rappeller : on croit encore que l'eſprit de ſel ammoniac eſt propre à produire cet effet.

S'il ſe fait par les *ſueurs* une ſorte de *dépuration* du ſang & des humeurs, comme il n'y a pas lieu d'en douter, il ne peut être que dangereux de s'y oppoſer en arrêtant trop tôt la fiévre, qui eſt le moyen dont la nature ſe ſert pour dompter la matiere morbifique, qui peut produire d'autres ravages : c'eſt le ſentiment des plus célébres praticiens. Cependant cette régle doit avoir ſes exceptions dans le cas où les accès ſont ſi terribles, & les malades ſi foibles, qu'on a lieu de craindre pour leur vie : on juge bien que, dans ces circonſtances, on ne ſçauroit trop ſe

FIEV. INTER. hâter, au risque de ce qu'il pourra en arriver; mais, dans les cas ordinaires, il est prudent de ne donner le *quinquina*, qu'après trois ou quatre accès. Il est encore très-important d'en régler la quantité, & de ne pas imiter ceux qui ne se lassent pas d'en donner, tant que la fiévre dure : une ou deux onces de cette écorce pour tout le traitement, doivent suffire, & il n'est jamais indifférent d'aller plus loin. Nous ajoûterons au sujet du quinquina, que son choix mérite la plus grande attention, parce qu'il s'en faut de beaucoup que tout celui qui est dans le commerce, soit d'une bonne qualité : cependant, sans cette condition, non-seulement il ne guérit pas, mais il peut causer encore bien des maladies. Il n'est pas moins dangereux de donner le quinquina mal-à-propos. On ne voit que trop souvent, que ceux qui ne connoissent d'autres armes pour combatre la fiévre rebelle, jettent leurs malades dans des obstructions, dans l'hydropisie, dans l'hæmoptysie & autres maladies chroniques; de sorte que lorsqu'on en a donné la dose ordinaire, & que l'on en a reconnu l'inutilité, on doit se tourner du côté des autres amers, des martiaux, des fortifians, des eaux minérales, &c. Le *quinquina* est ordinairement sans effet, lorsque les accès sont fort longs, lorsqu'ils retardent sur l'heure ordinaire, comme aussi lorsqu'ils ne sont pas précédés par le frisson, ou terminés par la sueur ; les *chicoracées* &

les *tempérans*, ſont, dans ces cas, les remedes les plus convenables. A l'égard de la diéte que demande l'uſage du quinquina, on convient aſſez généralement que la plus ſévere eſt la meilleure : cependant on trouve encore des gens, ſur-tout dans les provinces qui ſont dans un préjugé contraire ; croyant que les alimens ſolides ſont non-ſeulement indifférens, mais encore néceſſaires pour préſerver l'eſtomac de l'action vive du quinquina. Outre cette écorce, on a encore d'autres fébrifuges, auxquels on donne ſouvent la préférence, comme le *ſel ammoniac* pris dans l'eau tiéde, ou la *ſerpentaire de Virginie*, infuſée dans le vin blanc, donnés l'un ou l'autre, une ou deux heures avant l'accès. On eſtime encore le *ſuc de limon* tempéré avec l'eau & le ſucre, ou l'infuſion de la *ſauge* dans le vin, pris au commencement de l'accès. Je ne parle pas de la *gentiane*, de la *petite centaurée* & autres plantes ameres, dont on ſe ſervoit avant la découverte du quinquina : le *camphre*, aſſocié à ce dernier, a mérité l'éloge des plus grands médecins. On uſe, dans quelques lieux, de l'*écorce du frêne*, qu'on donne avec le ſel d'abſinthe ; mais on ne ſçauroit s'y fier, ainſi qu'à tant d'autres fébrifuges, dont nous ferons mention ailleurs. Le *quinquina* & les autres fébrifuges ont autant de pouvoir ſur les fiévres intermittentes maſquées, ou qui prennent l'aſpect d'une autre maladie, que ſur celles qui ſont les plus manifeſtes. On doit cependant avoir

FIEV. INTER.

FIEV. INTER.

égard, dans ces circonſtances, à la maladie apparente, & combiner avec les fébrifuges les remedes qui lui ſont propres ; c'eſt-à-dire qu'on n'eſt pas diſpenſé de donner des céphaliques, lorſque la fiévre prend l'aſpect d'une affection comateuſe, ou d'une attaque de paralyſie ; d'employer les anti-ſpaſmodiques, ſi elle ſe monte ſous la forme d'une maladie convulſive. C'eſt ainſi qu'on emploie les béchiques, lorſque l'état apparent de la poitrine les demande ; qu'on uſe des cordiaux, s'il y a des défaillances ; des adouciſſans, dans toutes les eſpeces de coliques ; des hypnotiques, pour les autres douleurs, &c.

Lorſque, dans quelques circonſtances, les *friſſons* mettent la *vie en danger*, on peut les prévenir, ou les modérer par une boiſſon chaude & abondante, qu'on commence deux ou trois heures d'avance; on emploie, dans la même vue, la tiſane de ſalſepareille, ou tout autre ſudorifique : on fait encore une onction à la région de l'eſtomac avec l'huile de girofle, de cannelle, &c. Il faut obſerver que trop de chaleur, ſoit qu'elle ſoit excitée par les remedes, ſoit qu'elle ſoit communiquée par l'habitude du corps, fait dégénérer ſouvent les intermittentes en continues : on doit craindre auſſi le froid, qui peut interrompre la ſueur, & rendre par accident, la fiévre plus rebelle & plus dangereuſe, ainſi que l'ont éprouvé pluſieurs fois ceux qui, par impatience, quittent leur lit. SYDENHAM a obſervé,

& l'expérience le confirme tous les jours, que les *purgatifs*, qu'on marie communément avec les fébrifuges, & dont on voit d'assez bons effets dans le courant de cette fiévre, sont pourtant *dangereux*, lorsqu'elle a été arrêtée, & qu'on en a interrompu l'usage, parce qu'ils peuvent faire revenir les accès : on a même éprouvé quelquefois cet inconvénient des simples lavemens; cependant on craint moins les uns & les autres, lorsque la fiévre a cessé naturellement. On a encore observé plusieurs fois dans la *fiévre dégénérée* en continue ou en rémittente, qu'une saignée & un purgatif lui avoient fait reprendre sa *premiere forme*. FIEV. INTER.

Comme on a de la peine à faire prendre le quinquina aux enfans, on en prépare un syrop qu'ils avalent sans répugnance : on peut encore les guérir avec des *lavemens fébrifuges*. On a aussi recours à ces derniers pour les adultes qui ont une répugnance invincible pour le quinquina; mais il faut qu'ils en usent au moins pendant quinze jours : on en fait entrer une once dans chaque lavement; on ne doit pas moins employer qu'une livre & demie de cette écorce, pour s'assurer de la guérison : on en donne deux ou trois par jour, jusqu'à ce que la fiévre soit arrêtée; on les éloigne ensuite conformément à la méthode ordinaire. L'*ail* écrasé, & appliqué aux deux poignets, passe dans l'esprit de bien des gens pour un bon fébrifuge. Il y a encore

FIEV. INTER.

bien des remedes ſinguliers qu'un ancien uſage a établis, & qu'on ne doit pas mépriſer. Cependant on connoît une infinité de *remedes*, tant internes qu'externes, les plus *bizarres* & les plus extraordinaires, qu'un médecin ne ſçauroit conſeiller, quoiqu'il ſçache qu'ils ont réuſſi. Ne ſeroit-ce point le degré de confiance que le malade leur donne, qui peut produire cet effet? J'ai vu un homme qui donnoit à porter ſur ſoi un papier cacheté, où il avoit écrit avec un air myſtérieux indifféremment ce qui lui venoit dans l'eſprit, & qui réuſſiſſoit très-ſouvent. On ſçait d'ailleurs que la joie, la colere, la terreur, & en un mot, toutes les paſſions vives, peuvent donner la fiévre & la guérir: une chute, un ſoufflet, ou quelqu'autre accident, produiſent le même effet par l'impreſſion qu'ils font ſur l'eſprit. On ne ſçauroit auſſi douter que l'*imagination* n'ait un très-grand pouvoir ſur les agens matériels de l'œconomie animale; & il eſt très-aſſuré qu'on tire tous les jours de grands avantages de cette connoiſſance.

FIEVRE QUOTIDIENNE.

QUOIQUE nous ne pensions pas que la *quotidienne* ait le caractere des autres fiévres intermittentes, nous ne laisseront de la placer ici, pour ne pas nous écarter d'un ordre presque généralement reçu. C'est la plus rare des intermittentes, sur-tout pour ceux qui sçavent la distinguer de tant de fiévres symptomatiques qui reviennent tous les jours, ainsi que celle qui fait le sujet de cet article : elle paroît ordinairement au printemps, & est quelquefois épidémique. L'*heure assez constante*, la régularité & l'égalité des paroxysmes la distinguent de la double-tierce & de la triple-quarte ; dans l'une de ces dernieres, le troisieme accès répond par sa violence au premier, comme le quatrieme plus doux répond au second ; dans l'autre, c'est le quatrieme qui répond au premier, & ainsi des suivans. Le *frisson de la quotidienne* est léger, la chaleur & la fréquence du pouls sont modérées, & la sueur n'est pas abondante. Ses *paroxysmes* sont courts, & très-rarement doubles ; ils viennent à six ou sept heures du matin, & sont quelquefois accompagnés de cardialgie, d'enflure du ventre, &c. Cette fiévre peut durer plusieurs mois, une année & plus, puisqu'on fait mention d'un homme mort à quatre-vingt-quinze ans, qui l'avoit gardée soixante ans. Il

FIEV. QUOT.

eſt très-important d'obſerver que la quotidienne ſe cache ſouvent ſous la forme de la céphalalgie, de la colique, d'une attaque de goutte ; de rhumatiſme, &c. On prétend que la fiévre quarte dégénere ſouvent en quotidienne ; mais n'auroit-on pas pris pour telle la triple-quarte ? On confond encore ſouvent la quotidienne avec la fiévre hyſtérique, comme avec celle qui ſurvient quelquefois à la ſuppreſſion des menſtrues : ces dernieres, ainſi que celle dont nous parlons, ont de véritables intermiſſions ; mais leurs accès viennent le ſoir, ou à d'autres heures.

La *quotidienne* qui eſt, après la quarte, ordinairement la plus longue, n'eſt *pas bien à craindre :* elle peut cependant dégénérer en fiévre continue ou en fiévre lente. Il eſt plus important qu'on ne penſe, de ne point en précipiter le traitement ; on a vu de très-grands inconvéniens de la pratique contraire. Cette ſorte de fiévre paroît avoir ſa ſource dans les premieres voies, ou dans les viſceres qui concourent à leurs fonctions. La *ſaignée* y eſt rarement néceſſaire ; mais on ne doit pas négliger les *émétiques* & les *purgatifs*. Les *apéritifs*, les *martiaux*, les *ſtomachiques* & les *toniques* ſont ici employés avec beaucoup de ſuccès. Les *amers* & les *fébrifuges* conviennent moins à celle-ci qu'aux autres intermittentes ; cependant ils peuvent être donnés comme fortifians. On ſçait d'ail-

leurs que les toniques tiennent un grand rang parmi les déobstruans, & que ces derniers sont les remedes qui ont été employés avec le plus de succès contre la fiévre dont il est question.

FIEVRE TIERCE.

C'EST la plus commune des intermittentes: ses accès, qui sont communément de six à douze heures; vont quelquefois jusqu'à vingt & même trente, sur-tout dans les sujets pléthoriques: ils viennent assez réguliérement à la même heure, ou la devancent constamment; le plus souvent avant midi, mais plus tard que dans la fiévre quotidienne. Le quatrieme paroxysme est ordinairement le plus violent & le plus long; le cinquieme & les suivans sont, par degré, plus modérés & plus courts. Les intermissions sont d'autant plus parfaites, que les paroxysmes sont forts; s'ils sont foibles à un certain point, le pouls demeure toujours fébrile. La sueur est communément plus abondante, lorsque l'accès a été court; elle manque quelquefois entiérement dans les longs. Nous avons dit que la *fiévre maligne*, dans certaines épidémies, commençoit par quelques *accès de fiévre tierce.* On ne manque guère sur d'être ses gardes, lorsque les accès sont très-longs, & que leurs retours sont irréguliers, & sur-tout, si dans les intermissions,

FIEV. TIERCE

les malades se plaignent de la douleur de tête, des anxiétés & de l'accablement; mais lorsque ces signes manquent, comme il arrive quelque fois, il faut être bien attentif pour ne pas s'y tromper. On doit encore remarquer que plusieurs *fiévres symptomatiques* prennent la marche de la tierce; ce qu'on voit assez communément dans la fiévre hystérique, la vermineuse & autres, dont nous avons fait mention, qui exposent ceux qui n'en sont pas instruits, à de grandes bévues. Nous avons dit que les accès de la *fiévre tierce* revenoient tous les deux jours, & que dans la *double-tierce*, ils prenoient tous les jours, ou deux fois dans un jour, avec un jour d'intermission : à l'égard de la *triple-tierce* (*febris semitertiana*,) elle paroît être composée de la quotidienne & de la tierce simple; de sorte qu'il y a tous les deux jours un double accès : elle est très-rare dans nos climats, & assez commune en Italie, en Hongrie, & en quelques lieux d'Allemagne, ou elle est épidémique & contagieuse : il paroît même qu'elle appartient plus aux fiévres malignes & pestilentielles qu'aux intermittentes. Il peut arriver encore, qu'on ait quatre accès en deux jours, & la fiévre sera *quadruple-tierce*; je ne sçache que TULPIUS qui l'a observée.

La *tierce* est, de toutes les intermittentes, la moins à craindre : on a même vu plusieurs fois qu'elle délivroit de bien des infirmités habituelles; comme des obstructions, de la bouffissure, &

même des convulsions : elle cesse ordinairement d'elle-même au septieme paroxysme. La sueur doit être regardée ici comme une évacuation critique ; s'il arrive qu'on l'interrompe, on doit s'attendre à un accès violent : le vomissement & la diarrhée peuvent y suppléer : les urines ont procuré, mais très-rarement, le même avantage : les pustules, qui s'élevent aux environs de la bouche, annoncent plus sûrement la fin de la vernale, que de l'automnale. L'invétérée, & celle qui a été mal traitée, peuvent dégénérer en maladie de langueur. Nous avons dit ce qu'on avoit à craindre des longs accès, de leur irrégularité, des intermissions fâcheuses, &c. La *double-tierce* est plus difficile à guérir que la simple, parce qu'on a moins de temps pour placer les remedes. La *triple-tierce* est la plus dangereuse, étant souvent accompagnée d'inflammation ; ce qui est extrêmement rare dans les autres intermittentes : les suites d'ailleurs de celle-là sont presque toujours fâcheuses, & ses rechutes mortelles. Les *ouvertures des cadavres*, dans cette derniere, ne nous manifestent que des inflammations, des pourritures & des gangrenes : l'épiploon sur-tout à paru plus souvent attaqué que les autres parties.

FIEV. TIERCE

La *saignée* & l'*émétique* conviennent à presque toutes les fiévres tierces : un *purgatif*, le lendemain de ce dernier, est souvent très-efficace,

FIEV. TIERCE en rendant cette évacuation indiſpenſable, plus complette. On arrête la tierce aſſez communément au cinquieme ou ſixieme paroxyſme. Outre le *quinquina* & les autres *fébrifuges amers*, qui conviennent à cette maladie, on y emploie encore le *nître*, les *toniques*, les *diaphorétiques*, les *diurétiques* & les *apéritifs*. On n'a guère beſoin de tous ces ſecours pour la *légitime ;* mais l'*irréguliere* les demande toujours. Pour la *maligne*, on ſent bien qu'elle ſort de cette claſſe, & qu'il faut y employer le traitement que nous avons expoſé ailleurs : on pourroit y renvoyer auſſi pour la *triple-tierce*, qui demande, après les remedes généraux, les *tempérans*, les *nîtreux* & les *anti-putrides*, les *diaphorétiques*, les *abſorbans*, les *purgatifs* doux, & autres compris dans l'article de la fiévre maligne, avec laquelle la triple-tierce a encore beaucoup d'affinité : on juge par-là, qu'on ne doit pas l'attaquer par le *quinquina*, dont on n'a vu, dans cette occaſion, que de pernicieux effets. Quoique ce *ſpécifique* ſoit pour la tierce & la double-tierce ce qu'on peut employer de mieux, je n'ai pas laiſſé très-ſouvent de donner la préférence à l'*eau* pure, priſe, pendant trois ou quatre jours pour toute nourriture : le *quinquina*, comme on ne l'ignore point, produit ſouvent de mauvais effets ; l'*eau* n'eſt jamais mal-faiſante : le quinquina ne fait ſouvent que ſuſpendre la fiévre, l'eau la guérit

ſans

ſans retour; mais ce remede eſt trop ſimple & trop commun pour être adopté, & le public ne ſera jamais porté à eſtimer ce qu'il connoît: *Vult decipi*, dit PLINE, *decipiatur.*

FIEVRE QUARTE.

ELLE eſt ordinairement automnale : les mélancholiques, & ceux qui ont des obſtructions, y ſont les plus ſujets. L'accès qui revient le troiſieme jour, & prend ordinairement l'après-midi, n'eſt pas violent, & ne va guère au-delà de ſix heures : il devient même, par le temps, plus court, & ſe termine quelquefois en une heure. La ſueur, dans cette eſpece de fiévre, eſt rarement copieuſe, elle manque même le plus ſouvent : cependant on en voit dans quelques-uns, des nocturnes qui reviennent tous les jours; elles ne commencent guère avant le ſeptieme accès, & ne durent tout au plus qu'un mois. L'appétit extrême eſt preſqu'inſéparable de la fiévre quarte, & la rend plus rebelle, lorſqu'on le ſatisfait. Le ſang, qu'on tire de ces ſortes de fiévreux, ſe couvre d'une matiere jaunâtre ou blanchâtre, en maniere de croûte. Nous avons dit que, dans la *double quarte*, l'accès venoit le premier & le ſecond jour, & que le troiſieme étoit libre, & enſuite le quatrieme & le cinquieme, & ainſi des autres; que dans la *triple-quarte*, on avoit la fiévre tous les jours; mais

FIEV. QUART

il faut ajoûter que, dans l'un & l'autre cas, le quatrieme répond au premier, le ſeptieme au quatrieme, &c.

On ſçait que la *quarte*, qui épuiſe ſouvent la patience, tant du malade que du médecin, peut durer *plusieurs années :* elle eſt telle dans la plûpart des mélancholiques & des vieillards. BLAW nous donne l'hiſtoire d'une fiévre de ce caractere, qui dura *vingt ans*. On prétend avec aſſez de fondement, qu'on ne l'a *qu'une fois en la vie :* cependant elle a, pendant ſon cours, de longues interruptions : on en arrête même les accès avec aſſez de facilité ; mais on doit s'attendre tôt ou tard à la *récidive* qui arrive quelquefois, lorſqu'on s'en croit entierement délivré ; la moindre faute dans le régime, pouvant la rapeller. On a obſervé pluſieurs fois, que l'accouchement, le flux hémorrhoïdal, les urines teintes de ſang, ou noirâtres, la péripneumonie, la petite vérole, & autres maladies graves, l'avoient terminée ; mais ſi pluſieurs maladies guériſſent la fiévre quarte, celle-ci, par un retour aſſez ſingulier, a délivré de l'épilepſie, de l'affection hypochondriaque, de la néphrétique, de la goutte, &c. On a même remarqué que ceux qui avoient eu la *fiévre quarte*, vivoient plus long-temps. On meurt de cette maladie, dans le friſſon ; mais cela arrive très-rarement. Cependant cette ſorte de fiévre entraîne ſouvent des *ſuites fâcheuſes :* telles ſont l'ictere, l'hydro-

pisie, des engorgemens squirrheux, des dépôts purulens, la toux chronique, l'asthme, &c. La *double* & la *triple-quarte* ne sont pas plus à craindre que la simple; mais elles sont plus *longues* & ne guérissent guère qu'après avoir repris leur simplicité.

SYDENHAM prétend qu'on ne peut chasser la la fiévre quarte, en moins de six mois: je ne sçais pas si cela est ainsi dans son pays; mais il est très-assuré que, dans le nôtre, plusieurs en sont délivrés en moins de temps. La *quarte* doit être *traitée doucement*; & il est toujours dangereux de vouloir la brusquer, en se pressant de donner du *quinquina*: ce remede même ne convient point, lorsque le foie, comme il arrive assez souvent, est attaqué; il n'est pas plus approprié aux *fiévres quartes symptomatiques*, qui dépendent de la vérole, du scorbut, de la cachexie & autres maladies qui ont leur traitement à part. Pour la *quarte légitime*, la diéte, les remedes généraux, les *délayans* & les *tempérans* doivent précéder les *fébrifuges*: la *saignée* est rarement nécessaire; mais l'*émétique* est indispensable. Lorsqu'on a, par son moyen, arrêté la fiévre, ce qu'on fait, comme nous l'avons dit, avec assez de facilité, on doit user, pendant long-temps, des *apéritifs* & des *amers*, ou avoir recours aux *eaux* de Vals, de Vichi, de Balaruc, de Bourbonne, de Bourbon-Lancy, d'Aix-la-Chapelle, de Vésoul, de Miers, & autres *miné-*

FIEV. QUART

rales, propres non-ſeulement à en prévenir le retour, mais encore à la guérir radicalement. Le *chacril* a pour cette ſorte de fiévre plus d'efficacité que le *quinquina* : on eſtime encore la *cannelle*, l'*acorus*, l'*aurone*, la *ſauge*, la *bétoine*, la *thériaque* & autres *fortifians aromatiques*. On emploie auſſi avec ſuccès l'antimoine, le mercure doux, & autres *préparations mercurielles*, le *ſel ammoniac* & les autres ſels neutres, la magnéſie & les abſorbans, les amers, & les *diaphorétiques*, & autres remedes que nous avons raſſemblés ailleurs, qui conviennent également à la double & à la triple quarte, en les accommodant à la circonſtance du peu de temps que la multiplicité des accès laiſſe pour les remedes. On tire encore un grand avantage de l'exercice, des bains, du changement d'air, &c. Cette maladie, au reſte, abandonnée à elle-même, ſe diſſipe plus ou moins tard, ſans remedes, cela arrive ſouvent de même, lorſqu'on en fait; de-là viennent tant de fauſſes obſervations dont nos livres ſont remplis, parce qu'on n'a jamais manqué alors de rapporter la guériſon aux remedes dont on faiſoit uſer lors de cet événement.

FIEVRE RÉMITTENTE.

Elle eſt encore nommée *ſubintrante*, *ſynè-que*, *continente*, &c. *fiévre* qui, ſans avoir de vraies intermiſſions, conſerve toujours le caractere des intermittentes. On connoît, à l'ordre de ſes rémiſſions & de ſes exacerbations, quoique ſouvent aſſez irrégulieres, la quotidienne, la tierce, la double-tierce, la quarte, &c. Les *intermittentes* même dégénerent ſouvent en *rémittentes*, & celles-ci en intermittentes, tant il y a d'affinité entr'elles. Celle dont nous parlons, depuis ſa premiere attaque juſqu'à ſa fin, ne quitte point le malade; mais ſes exacerbations, dont le retour eſt régulier, ſont annoncées, ainſi que les accès de la fiévre intermittente par le froid, les bâillemens, ou toute autre affection ſpaſmodique, ſans cauſe manifeſte. Le *froid*, qui précede le paroxyſme de la rémittente, eſt *peu ſenſible*; mais la *ſueur*, qui le termine, eſt *plus marquée*. Quelques-uns ont la ſalivation; d'autres rendent des urines ardentes pendant l'accès, & qui dépoſent dans le temps de la rémiſſion. Cette *fiévre*, ſur-tout lorſquelle eſt *irréguliere*, eſt ſouvent accompagnée du vomiſſement, de la diarrhée, du choléra, des convulſions, & de douleurs qui reſſemblent à la colique, à la pleuréſie, au rhumatiſme, &c.

FIEV. REMIT. La *rémittente légitime*, n'eſt guère plus à craindre que l'intermittente : il n'en eſt pas de même de l'*irréguliere*, qui devient ſouvent inflammatoire, & ſe change même en fiévre maligne, qui menace toujours la vie. La *rémittente*, qui répond à la *quarte*, eſt la moins domptable & la plus à craindre : ſes ſuites ordinaires ſont le maraſme, la fiévre lente, l'hydropiſie, &c. La ſueur & la ſalivation ſont ſouvent critiques ; & les urines dépoſent quelquefois avec avantage.

La fiévre dont nous parlons, qui dépend toujours d'une cauſe très-cachée, & dont on ne peut tirer, par conſéquent, que de foibles indications, demande un traitement fort doux ; & l'on voit tous les jours les plus grands déſordres de la pratique contraire. La *ſaignée* convient aſſez au commencement de la maladie ; l'*émétique* y eſt auſſi très-utile : enſuite les *délayans* & les *tempérans*, les *amers*, & quelquefois les *acides*, les *ſtomachiques* & les *carminatifs*, comme auſſi les légers *diaphorétiques*, ſont les remedes qu'on emploie avec le plus de ſuccès. Le *quinquina* n'y convient pas toujours ; il eſt ſur-tout à craindre, lorſqu'on a négligé d'évacuer les premieres voies par des laxatifs & des lavemens réitérés ; cette écorce agit avec moins de danger en apozème, & aſſociée aux tempérans. Il faut enfin traiter cette fiévre

comme une maladie compliquée, qui tient de la fiévre intermittente & de la continue, & se régler, pour le choix des remedes, sur les circonstances qui varient dans tous les sujets: ainsi nous n'en dirons pas davantage, pour éviter les redites, nous contentant d'avertir qu'il a paru depuis peu un Traité latin sur les fiévres intermittentes & rémittentes, qui satisfera pleinement ceux qui pourront juger que notre article n'a pas assez d'étendue.

LA PLÉTHORE.

La vie délicate, ou l'intempérance, un trop long ſommeil & l'oiſiveté donnent lieu à la *pléthore :* elle peut être auſſi l'effet de la ſuppreſſion des pertes habituelles, tant naturelles qu'artificielles, & même de quelques maladies qui ſont des moyens dont la nature ſe ſert ſouvent pour rétablir l'équilibre qu'il doit y avoir entre les liqueurs & leurs vaiſſeaux ; cela eſt évident. Mais on aura de la peine à concevoir que les hémorrhagies habituelles, & le fréquent uſage de la ſaignée puiſſent, dans quelques ſujets, donner lieu à la pléthore : il n'y a cependant rien de mieux conſtaté ; & ceux qui ont médité ſur les phénomenes de la nature, en ſçavent la raiſon. Ils n'ignorent pas qu'à la fleur de l'âge, avec une très-bonne ſanté, le ſang ſe répare facilement, & que cette réparation va même au-delà de ce qu'on a perdu ; de ſorte qu'il doit en réſulter inſenſiblement une plénitude dans les vaiſſeaux, que nous appellons *pléthore.* Ces *cauſes* connues peuvent être regardées comme les *premiers indices* de la pléthore qui ſe manifeſte enſuite par la *plénitude du pouls* & le *gonflement des veines*, que les divers degrés d'embonpoint rendent plus ou moins ſail-

lantes, par la *rougeur* de la peau & la *chaleur* de tout le corps, par le viſage allumé & les yeux rouges, par la diſpoſition à la fiévre, à la phlogoſe & aux hémorrhagies, par l'aſſoupiſſement & la douleur gravative de la tête, par les laſſitudes & l'engourdiſſement des membres, par l'oppreſſion au moindre mouvement, &c. L'embonpoint eſt un ſigne très-équivoque, parce qu'on voit ſouvent que ceux qui n'en manquent pas, ſoutiennent moins les pertes de ſang, que bien des gens maigres. La rougeur de la peau, tant du viſage que des autres parties, n'eſt pas un ſigne plus certain, parce qu'elle peut dépendre du tempérament autant que de la plénitude des vaiſſeaux : il faut encore diſtinguer du ſang trop abondant, celui qui n'eſt que raréfié par la fiévre, l'ardeur du ſoleil, l'exercice violent, l'excès des liqueurs ſpiritueuſes, ou par tout autre accident. Sans examiner ici, ſi la *pléthore* doit être rangée au nombre des maladies, ou entrer ſeulement dans la claſſe des cauſes, je dirai que cet état peut exciter les *plus grands déſordres*, comme des vertiges, des convulſions, l'apoplexie, la céphalalgie & l'ophthalmie la plus rebelle, la fiévre, des engorgemens inflammatoires, l'hémoptyſie, le catarrhe ſuffocant, & pluſieurs autres maladies, qui, quoiqu'en

LA PLETH. apparence d'un caractere très-différent, ne cédent cependant qu'aux mêmes secours, que quelques circonstances peuvent seulement faire varier.

Lorsque la surabondance du sang, ou de sa masse, contenant la matiere de toutes les humeurs, n'a pas produit encore de stagnations dangereuses, on n'a d'autres remedes à lui opposer que la *diéte* ou l'*abstinence*, le *travail* ou l'*exercice*; sans oublier de rappeller, autant qu'il est possible, les évacuations habituelles, qui peuvent être supprimées. On pense bien que dans les autres cas, la *saignée* la plus prompte est le meilleur remede : cependant on doit craindre de la pousser trop loin; car on a observé très-souvent, que son fréquent usage faisoit perdre aux vaisseaux une partie de leur ressort, lesquels opposant alors moins de résistance au volume des liquides, peuvent souffrir de plus grandes distensions, comme on ne le voit que trop arriver à quelques-uns de ceux qui ont contracté l'habitude de se faire saigner. La médecine statique nous apprend qu'une perte de seize onces de sang se répare, en moins de quinze jours, dans un sujet jeune & bien constitué. Les autres remedes, que l'on peut faire, doivent être regardés comme des accessoires que la complication, la nature des symptomes, & les autres circonstances de la maladie peuvent rendre nécessaires; tels sont les

purgatifs & les *autres évacuans*, dont on doit attendre de bons effets, lorſqu'on aura fait précéder la diéte & les ſaignées.

L'ÉCHAUFFEMENT.

CETTE *maladie*, ſur laquelle les auteurs ont gardé un profond ſilence, ne laiſſe pas d'être *très-commune* parmi les jeunes gens, ſur-tout ceux qui ſont vifs, ardens & laborieux : elle pourroit être regardée comme le *premier degré de la fiévre éphémere* ; & on lui donne ſouvent, comme à celle-ci, le nom vague de courbature ou de morfondement. Le vulgaire la rapporte toujours au ſang échauffé & allumé; mais les médecins inſtruits n'ignorent pas que les nerfs y jouent le principal rôle. Les *veilles*, l'*exercice* immodéré, le *travail exceſſif*, tant du corps que de l'eſprit, le *libertinage*, l'abus des *alimens chauds*, du *vin* & des *liqueurs* en ſont les principales ſources. Les malades, qui ne croient pas ſouvent l'être, ſe plaignent d'*accablement*, de *mal à la tête*, des *inſomnies* ou d'un ſommeil fâcheux & inquiet : ils reſſentent un *feu à la tête & aux entrailles*. Cette chaleur ſe manifeſte rarement à l'habitude du corps, & l'on ſe tromperoit fort de vouloir en connoître le degré par l'application du thermometre : leur *langue* eſt quelquefois *ſéche*;

L'E-CHAUF. mais cette sécheresse n'est pas toujours accompagnée de la soif : leur pouls, sans être dans l'état naturel, n'est point fébrile. Quelques-uns ont des chaleurs & des *sueurs nocturnes ;* les autres ont le cours de ventre, & rendent des urines ardentes. L'appétit manque à la plûpart ; les digestions sont laborieuses, & troublent sur-tout le repos de la nuit. La peau est quelquefois couverte d'*échauboulures* ou d'autres éruptions. On observe encore des hémorrhagies, le pissement du sang, des crachats sanglans, &c.

Quoique l'*échauffement* (*æstus morbosus*) puisse être regardé, ainsi que nous l'avons dit, comme le premier degré de la fiévre éphémere, il est cependant plus *à craindre ;* car il paroît que, dans ces circonstances, la fiévre est salutaire, c'est-à-dire un moyen dont la nature se sert pour terminer la premiere maladie, qui, sans ce changement, est toujours plus longue, & même plus dangereuse. Cet état négligé, ou entretenu par une mauvaise conduite, peut dégénérer en toute sorte de fiévres, en inflammation, &c. Les praticiens attentifs n'ignorent pas que la plûpart des maladies aiguës en sont précédées, & que cet état est encore plus à craindre, si les humeurs ont aquis un certain degré d'alkalescence, qui se manifeste par une chaleur âcre qu'on n'avoit pas éprouvée ; par la puanteur de la bouche,

des sueurs & des urines, comme aussi par l'extrême fétidité des selles. L'ECHAUF.

Quoique les auteurs n'aient pas fait une mention expresse de l'échauffement, on ne laisse pas de le reconnoître dans la description qu'ils ont donnée des autres maladies qui accompagnoient celle dont nous parlons, ou qui en étoit la suite: ainsi nous puiserons dans leurs écrits, comme dans les nôtres, ce que nous avons à dire de l'*ouverture des cadavres.* On a observé dans ceux qui sont morts dans cet état, ou par ses suites, des phlogoses & des suppurations, tant dans la poitrine que dans le bas-ventre. On a trouvé dans quelques-uns le péricarde appliqué au cœur avec beaucoup d'adhérence. On a vu l'estomac attaqué d'inflammation, & suppuré; ces parois, tantôt épaisses, tantôt racornies; ce viscere, abreuvé de bile, qui dans quelques-uns, y avoit été versée immédiatement par le canal cholédoque. Les intestins ont paru également enflammés, avec des marques de purulence & de pourriture, collés ensemble, & ne formant qu'une seule masse en maniere de peloton. Le foie, le pancréas & la rate ont été trouvés engorgés & squirrheux; la rate sur-tout avoit la consistance des cartilages, sans parler des anévrismes, & autres tumeurs qui occupoient différentes places.

La *saignée* & les *doux purgatifs* servent ici de préparatifs aux autres remedes: cependant ils

L'E-CHAUF. ne ſont pas toujours néceſſaires, ſur-tout ſi l'épuiſement, comme il arrive très-ſouvent, ſe trouve joint à la maladie dont nous parlons. Les *humectans*, les *rafraîchiſſans*, les *tempérans* & les *dépurans*, tant en tiſane qu'en apozème, bouillon ou émulſion, ſont, dans ce cas, les remedes les plus efficaces. Les *chicoracées*, les *nîtreux* & les *acides* y ſont les plus employés : le *lait*, le *petit-lait*, les *eaux* de Vals, de Monfrin, de Maine, de Sainte-Reine, de Véſoul, & autres *minérales* froides de la même nature, ne ſont pas d'un moindre ſecours. Les *calmans*, & même les *hypnotiques*, ſont ſouvent néceſſaires ; mais ce n'eſt qu'après les remedes généraux, & pluſieurs jours de diéte, qu'on peut les donner en ſûreté. On tire encore de très-grands avantages des bains & de l'uſage fréquent des lavemens.

L'ÉPUISEMENT.

CETTE maladie a beaucoup d'affinité avec la précédente : on les rencontre même souvent ensemble ; cependant la bonne méthode ne permet pas de les confondre : les causes de l'une sont plus actives, & les effets en sont plus prompts ; celles de l'autre sont plus lentes, & leurs effets plus tardifs. L'*épuisement* (*vires exhaustæ*) est d'ailleurs plus dangereux, & demande d'autres secours : il ne faut pas non plus le confondre avec la foiblesse qui appartient à la syncope & à la paralysie ; maladies qui ont une autre origine & un caractere différent, quoiqu'elles puissent être la suite de celle qui fait le sujet de cet article. L'abstinence poussée trop loin, les grandes pertes, les longues courses, les travaux excessifs, l'étude immodérée, le libertinage des femmes, & sur-tout l'onanisme, vice le plus honteux & le plus meurtrier, y donnent lieu. Cet état a plusieurs degrés ; il est quelquefois assez léger, mais souvent très-grave, & même mortel. La simple connoissance des causes dont nous venons de faire mention, peut le manifester ; mais on en juge mieux par les symptomes qui l'accompagnent, ou par les maladies les plus graves, qui en sont la suite.

L'*accablement général* est le principal signe qui caractérise l'épuisement : les jambes refusent le service ; les sens sont souvent engourdis, & les

L'EPUISEM.

malades paroiſſent *hébêtés*. La plûpart ont la *fièvre*, quelquefois éphémere, mais ſouvent plus longue, & irréguliere, accompagnée de défaillances, de délire & autres ſymptomes les plus graves. La *reſpiration* eſt gênée & entre-coupée : le ventre eſt ordinairement reſſerré, & les ſécrétions ſuſpendues ; la mort termine ſouvent ce triſte état : quelquefois la *ſyncope* a enlevé les malades, avant qu'on ait ſçu qu'ils le fuſſent. Quelques-uns traînent une vie languiſſante, dont l'événement eſt très-douteux. Il y en a qui ont des *hémorrhagies mortelles* ; j'en ai obſervé, dans cette circonſtance, une par la verge, qui mit le malade à toute extrémité. Ce que je viens de dire ne ſe rapporte qu'au dernier degré d'épuiſement : on penſe bien qu'il y en a pluſieurs au-deſſous, dont les accidens ſont moins formidables. D'ailleurs la nature de la cauſe, qui produit l'épuiſement, le rend plus ou moins à craindre ; de ſorte que cette maladie doit ſe montrer avec de grandes variétés ; & l'on auroit ſouvent beaucoup de peine à la reconnoître, ſi l'on n'étoit inſtruit de ce qui l'a précédée.

Les *cadavres* de ceux qui ſont morts d'épuiſement, préſentent des engorgemens inflammatoires, des ſuppurations & pluſieurs ſortes d'épanchemens. On a vu des traces de ſuppuration dans le cerveau, & la production de la dure-mere, qu'on nomme la *faulx*, oſſifiée. Les poumons ont été trouvés attaqués de pourriture, adhérens

rens aux côtes, & au médiaſtin qui a paru quelquefois enflammé. On a trouvé auſſi du ſang épanché dans les bronches, & le cœur plein de concrétions lymphatiques: on a vu dans ce dernier un commencement de ſuppuration, des concrétions pierreuſes vers les orifices de ſes ventricules, & ſes valvules oſſifiées. Le péricarde s'eſt préſenté à ſec, collé au cœur, & adhérent au médiaſtin; contenant beaucoup d'eau, du pus, & même des pierres. On a découvert le ventricule enflammé, inondé de ſang, ulcéré & gangréneux; le foie dur, obſtrué & attaqué de pourriture; la véſicule du fiel vuide & affaiſſée; la rate deſſéchée, d'une groſſeur monſtrueuſe; ayant la ſolidité des cartilages, & ſouvent dans un état de putridité. Les reins & la veſſie renfermoient des pierres, & une boue purulente. On a vu enfin le péritoine d'une épaiſſeur conſidérable, ou, en partie, détruit, ſans parler des épanchemens, des anévriſmes & autres tumeurs qu'on trouve aſſez fréquemment dans le bas-ventre.

L'EPUISEM.

L'*épuiſement* demande un *traitement fort doux*: ce n'eſt point avec des cordiaux & des analeptiques, ni avec d'autres remedes, qu'on doit ſe propoſer de rappeller les forces; on peut comparer, dans ces circonſtances, l'action des cordiaux à celle d'un ſoufflet qui, donnant de la vivacité au feu, le conſume plutôt. L'art y doit avoir moins de part que le temps & la nature, aidés

L'EPUISEM.

par le *repos du corps*, & la *tranquillité de l'esprit* : le changement d'air peut encore y contribuer beaucoup. Je n'ai pas besoin de dire qu'il y faut aussi de *bons alimens ;* mais la fiévre & l'état de l'estomac ne permettent pas toujours d'en user ; de sorte qu'on doit s'appliquer à dissiper la premiere, & à rétablir les fonctions de l'autre : c'est dans ce dernier cas que les *purgatifs* les plus doux & les *stomachiques* peuvent avoir lieu. On n'est jamais embarrassé à trouver de bons alimens : tout le monde connoît les gelées, les consommés, les coulis, le blanc-manger, &c ; mais peu de gens sçavent la maniere de les distribuer à propos, relativement aux différentes causes qui ont occasionné l'épuisement, & aux circonstances qui l'accompagnent. On juge bien qu'on ne doit pas traiter également ceux qui sont exténués, & ceux qui ont conservé leur embonpoint : les premiers craignent toutes les évacuations ; les autres les soutiennent mieux : ceux-là doivent user long-temps d'une bonne nourriture ; ceux-ci n'en demandent qu'une légere.

Les médicamens, connus sous le nom de *fortifians*, sont souvent incendiaires, & ne conviennent ni aux uns ni aux autres, si ce n'est pour remédier à quelques accidens étrangers à la maladie : il faut en excepter le quinquina & les martiaux, lorsqu'on a contracté cette maladie par la fréquente émission de la semence ; on

en trouvera la preuve dans le ſçavant traité que M. TISSOT nous a donné ſur l'onaniſme : cependant ces remedes demandent beaucoup de circonſpection, parce qu'ils peuvent porter dans le ſang un degré de chaleur que les malades ont de la peine à ſoutenir. La *ſaignée* n'eſt pas moins redoutable : cependant il arrive quelquefois que l'état de la tête, la violence de la fiévre, ou les hémorrhagies la demandent ; mais on ne doit l'employer qu'avec des ménagemens extrêmes. Les *purgatifs* n'y ſont guère plus propres ; on doit cependant y avoir recours, lorſqu'on a donné lieu, par trop de nourriture, à des indigeſtions, qui, dans ces circonſtances, peuvent être meurtrieres, ainſi qu'on ne l'a que trop éprouvé. Il eſt inutile de dire que, lorſque cette maladie vient du libertinage, de l'excès du travail, &c. on ne peut la guérir que par une conduite contraire.

L'EPUISEM.

L'INANITION DES VAISSEAUX.

CETTE maladie qu'on peut regarder comme l'*épuisement des vaisseaux sanguins*, & dont on n'a presque fait aucune mention, quoiqu'assez commune, ne se manifeste guère que par l'*ouverture des cadavres*. Les occasions, que j'ai eues de l'observer, ne me permettent pas de la passer sous silence ; & j'y suis d'autant plus porté, qu'on chercheroit vainement à s'en éclaircir ailleurs. Elle n'est pas aisée à connoître : on peut la soupçonner avec assez de fondement, après les *longues abstinences*, ou après les *grandes pertes de sang*, tant par la saignée que par les hémorrhagies ; mais ces apparences sont quelquefois trompeuses, parce qu'on voit assez souvent que le défaut de nourriture, dans quelques constitutions où les sécrétions sont comme suspendues, n'épuise point les vaisseaux sanguins, & qu'on a même soutenu, dans cet état, des saignées qu'on a été obligé d'opposer la fiévre qui survenoit quelquefois avec beaucoup de violence. Pour les pertes de sang, bien loin de diminuer toujours le volume de ce liquide, elles donnent quelquefois lieu, comme nous l'avons dit, à la pléthore par la promptitude surprenante avec laquelle le sang peut se régénérer dans quelques sujets. Il est encore plus difficile

L'INAN. DES VAISS.

de connoître l'état dont nous parlons, lorſqu'il n'a été précédé ni par l'abſtinence, ni par aucune perte de ſang, & qu'il a ſa ſource dans un vice des organes de la digeſtion ou de la ſanguification, ainſi que je l'ai obſervé dans quelques cachectiques, principalement dans des filles qui avoient été, pendant long-temps, ſujettes aux pâles couleurs, avec ſuppreſſion des régles; circonſtance qui mérite d'être obſervée.

Voici ce que j'ai pu recueillir des *ſignes* de cette maladie confirmée par l'inſpection anatomique. Les malades, pour la plûpart, ſont dans un état de *langueur* & de foibleſſe, qui leur permet à peine de ſe ſoutenir: l'*appétit leur manque* abſolument; ils ont communément le *cours de ventre*, ou le *diabètes*: quelques-uns *ſuent prodigieuſement*, tant le jour que la nuit. Tous ont de fréquentes défaillances & même des ſyncopes, le plus ſouvent mortelles. Leur viſage & toute la peau ont une *couleur cadavéreuſe;* leurs jambes s'enflent, & il ſe fait des épanchemens de ſéroſité dans différentes cavités. Les malades ſont communément dans la plus cruelle inquiétude ſur leur ſort, & ſe livrent à une *mélancholie invincible.* Quelques-uns ont des ſiflemens dans les oreilles, & des troubles dans l'eſprit, qui ne leur permettent pas la moindre application. Si l'on ajoûte à ces ſignes l'hiſtoire de ce qui a précédé, on peut, avec aſſez de certitude, avoir quelque connoiſſance de cette ma-

L'INAN. DES VAISS.

ladie ; mais, il faut l'avouer, ces *ſignes* & ces *avant-coureurs* ne ſe rencontrent pas toujours ; & l'on ne trouve pas quelquefois de quoi fonder même de ſimples conjectures.

Ceux qui ne ſont pas verſés dans l'*inſpection anatomique*, auront de la peine à croire juſqu'à quel point les vaiſſeaux peuvent être vuides de ſang : j'ai vu des cadavres, dont on avoit ouvert la tête, la poitrine & le bas-ventre, auſſi ſecs que s'ils avoient été de cire : les moyens & les petits vaiſſeaux ne contenoient point de ſang ; les gros étoient à demi-vuides : on voyoit dans les uns & les autres beaucoup d'air qui étoit ſur-tout très-apparent dans les vaiſſeaux du cerveau, plus dégagés & plus diaphanes que ceux des autres parties ; ils ne paroiſſoient pas preſqu'avoir contenu de ſang dans une fille qui mourut ſubitement, & qui, je ne ſçais pour quelle raiſon, avoit été ſaignée près de cent fois, dans le cours d'une année. Le cas le plus ſurprenant dans ce genre, qui m'a paſſé par les mains, eſt celui d'un homme de quarante-cinq ans, qui mourut d'une ſyncope, dans le temps qu'on s'y attendoit le moins. Il avoit été ſaigné prodigieuſement pour une maladie aiguë qu'il avoit eſſuyée un mois auparavant : depuis ce temps, il avoit langui ; & ſon eſtomac faiſoit mal ſes fonctions : cependant il paroiſſoit reprendre des forces & des couleurs, lorſque cet accident, qui ne fut précédé d'aucun avertiſſement, l'enleva. A peine

vîmes-nous quelque trace de ſang dans les vaiſſeaux cérébraux ; le cœur n'en contenoit point, & toutes les inciſions ſe firent à ſec. On peut placer ici deux obſervations de M. de HAEN : la premiere regarde un goutteux qui n'avoit ſouffert aucune perte de ſang, & dont le pouls avoit toujours paru fort & vigoureux, ſi ce n'eſt les derniers jours de ſa vie. Cependant on trouva, à l'ouverture de ſon cadavre, les vaiſſeaux, tant arteres que veines, affaiſſés & vuides, ne contenant qu'un filet de ſang concret, ſemblable à une ficelle, qui avoit à peine une demi-ligne de diametre : le cœur, également vuide, ne contenoit, ainſi que les vaiſſeaux, qu'une petite quantité de ſang polypeux. Dans la ſeconde obſervation, il eſt fait mention d'une femme très-foible, qui, expoſée aux vapeurs minérales, avoit la poitrine dans un mauvais état. On trouva ſi peu de ſang dans ſon corps, que toutes les ſections ſe faiſoient à ſec, quoiqu'on n'eût épargné ni l'aorte, ni la veine-cave, ni les autres gros vaiſſeaux. Il n'y a pas d'apparence que cette femme eût ſouffert des pertes de ſang, puiſque l'auteur, que nous avons cité, garde là-deſſus un profond ſilence.

Ce n'eſt pas la peine de faire mention de tous les *remedes* qu'on a faits à ceux qui ſont morts de cette maladie. L'état de la plûpart de ceux qui ont été ſauvés, n'a pas été conſtaté avec certitude : il n'y a eu que quelques cas où il n'a pas

L'INAN. DES VAISS.

été preſque permis d'en douter ; c'eſt principalement ſur l'examen de ces derniers, que j'ai pu juger qu'il falloit bannir tous les remedes, excepté ceux qui ſont les plus propres à rétablir les digeſtions & à fortifier les organes. J'ai vu de bons effets de la *rhubarbe*, des *martiaux* & autres *toniques* ; mais le point principal eſt de faire un *choix des alimens* que nous avons propoſés dans l'article de l'*Epuiſement*, & d'en régler la quantité ſur la force de l'eſtomac. L'*exercice agréable*, les voyages & la *diſſipation*, autant que le malade en eſt ſuſceptible, m'ont paru être très-convenables à cet état. Il faut obſerver que cette maladie eſt rarement ſimple, & qu'elle eſt preſque toujours compliquée ; ce qui préſente des difficultés qu'on ne peut ſurmonter que par beaucoup de lumieres & de ſagacité.

ÉCOULEMENS SUPPRIMÉS, & ÉRUPTIONS RENTRÉES.

RIEN n'eſt plus commun que les maladies qui font le ſujet de cet article : elles méritent la plus grande attention ; car perſonne n'ignore que le *cours arrêté des excrétions naturelles*, le *deſſéchement des égouts purulens* & autres, la *rentrée des éruptions cutanées*, ou d'une autre nature, ne conſtituent un état fâcheux, qui peut être ſuivi d'accidens les plus funeſtes. On ſçait que la tranſpiration interceptée donne lieu à la fiévre, le plus ſouvent éphémere, à des douleurs, à des fluxions, au cours de ventre, à des inflammations, & même à des gangrenes ; que les crachats ſupprimés, tant dans les maladies aiguës, que dans les chroniques, expoſent les malades aux plus grands dangers. On connoît les déſordres que cauſe la ſuppreſſion d'urine : on eſt inſtruit des ravages que la bile, détournée de ſa route ordinaire, peut faire, & des maladies ſans nombre, qui viennent du lait répandu. On n'ignore point qu'il y a beaucoup à craindre de la ceſſation des menſtrues, des lochies, des hémorrhoïdes, des hémorrhagies habituelles, des ſuppurations établies, comme des divers écoulemens & ſuintemens des yeux, du nez, de la bouche, des oreilles, de l'anus, des parties génitales, de la tête, des aiſſelles,

ECOUL. SUPPR.

des pieds, &c. Il arrive cependant, tous les jours, qu'on traite les accidens qui dépendent de ces états, ſans trop penſer à la cauſe principale, qui ſeule doit réunir toutes nos vues. Quoique nous nous propoſions de renvoyer à d'autres articles ce qui concerne la tranſpiration retenue, le ventre reſſerré, la ſuppreſſion des crachats, l'interception du cours des urines, de la bile, des menſtrues, des lochies, des hémorrhoïdes, &c. nous ne laiſſerons pas de placer ici quelques obſervations ſur les cas moins communs, ou qui n'appartiennent pas aux articles que nous venons d'indiquer; tels ſont la *ceſſation des hémorrhagies* habituelles, le *deſſéchement des ulceres*, tant naturels qu'artificiels, & la *ſuppreſſion de divers écoulemens* établis en différentes parties.

L'*ouverture des cadavres* met ſous les yeux une infinité de déſordres, ou léſions organiques, qui dépendent de ces cauſes. On rencontre communément des engorgemens, des inflammations, des ſuppurations, & quelquefois la gangrene. On trouve de la féroſité épanchée, tant au dedans du cerveau, qu'au dehors, entre les deux enveloppes: ce viſcere renferme, dans pluſieurs, du pus plus ou moins abondant, & de différente qualité; & les os du crâne ont paru ſouvent cariés. Dans le plus grand nombre, les poumons ſont engorgés, & même ſquirrheux, enflammés, purulens, & dans un état

ECOUL. SUPPR.

de putridité. On a vu le cœur prodigieusement dilaté par le sang, ainsi que ses oreilletes, au point que leur propre enveloppe en a été quelquefois lacérée en divers endroits. Le péricarde se présente souvent rempli d'eau, ou contenant du pus. On a observé du sang répandu dans le tissu cellulaire du médiastin, & l'hydropisie de la poitrine. L'estomac a été quelquefois enflammé, dans un état de suppuration ou de gangrene. On a vu le foie d'une grosseur énorme, squirrheux, putride & collé aux parties voisines; le pancréas durci, ou tuméfié; l'épiploon squirrheux & fort épais, purulent & détruit; le mésentere obstrué, & chargé de tumeurs enkistées. On a rencontré encore, dans le bas-ventre, des épanchemens séreux, sanglans ou sanieux; des abscès occupant différentes places, des tumeurs anomales, ayant leur siége dans le tissu cellulaire; & enfin une quantité prodigieuse de graisse, sous laquelle les visceres étoient comme ensevelis.

La *cessation des hémorrhagies habituelles* donne souvent lieu à des fiévres aiguës, à la céphalalgie, à l'ophthalmie, aux maux de gorge, à l'angine, à l'érésipele, à l'oppression, à l'hæmoptysie, aux inflammations internes, sur-tout à la pleurésie, ou à la péripneumonie, & autres maladies des plus graves, qu'on peut prévenir, en remédiant à la pléthore, par les moyens que nous avons déja indiqués. Les *ulceres desséchés*

ECOUL. SUPPR.

exposent à des suites, qui, quoique plus lentes, n'en sont pas moins funestes, si l'on ne rappelle, par les remedes les plus familiers, la suppuration que le temps a rendue nécessaire à l'œconomie animale, ou si l'on n'y supplée promptement par de nouveaux ulceres artificiels : c'est par ces moyens très-connus, qu'on peut détourner le transport de la matiere purulente vers le foie, le poumon, le cerveau, &c. Les *saignées*, les *purgatifs* & les *diurétiques* peuvent encore mettre à couvert de ces accidens ; car on a observé quelquefois de bons effets des hémorrhagies, & l'on a vu assez souvent les selles & les urines chargées de la matiere purulente.

On n'a pas tant à craindre de la *suppression des autres égouts*, qui ne sont ni sanguins ni purulens : cependant on ne sçait que trop, qu'ils peuvent produire bien des ravages qu'on prévient par les évacuations les plus familieres, je veux dire par les *saignées*, les *purgatifs*, les *diurétiques*, les *sudorifiques* & les *salivans* ; mais le plus sûr de tous les moyens est de rappeller l'humeur vers la partie où elle se portoit auparavant ; car les autres sont souvent infructueux, comme on l'a vu plusieurs fois, auprès de ceux qui ont voulu se délivrer imprudemment de la sueur des pieds, & qui ont éprouvé, à cette occasion, des vertiges, des tintemens d'oreilles, la difficulté de respirer, des cardialgies, des coliques très-vives, des douleurs vagues dans

toutes les parties, & autres accidens qu'on n'a guère fait ceſſer qu'en rappellant la ſueur à la partie où elle ſe faiſoit auparavant. La chaleur du lit, & la diéte, avec quelques *délayans* & *diaphorétiques*, ſuffiſent le plus ſouvent pour remédier aux déſordres qui réſultent de la *tranſpiration interceptée.* Le traitement enfin, qui convient à toute ſorte d'écoulement habituel ſupprimé, ne conſiſte qu'à le rétablir dans la même partie, ou à y ſuppléer par d'autres évacuations. L'uſage des *dépurans* eſt auſſi très-utile, parce qu'il peut remplir les mêmes vues. La *ſaignée* eſt, ſans contredit, néceſſaire dans la ſuppreſſion des hémorrhagies: il n'en eſt pas de même des autres cas; on eſt cependant obligé d'en uſer aſſez ſouvent pour remédier aux accidens qui peuvent les accompagner. ECOUL. SUPPR.

Ce que nous venons de dire, peut s'appliquer, à peu de choſe près, aux *éruptions cutanées*, & autres. On ſçait que leur rentrée, dans les maladies aiguës, comme la rougeole, la petite vérole, la fiévre éréſipélateuſe, la ſcarlatine, la pourprée, &c. menace des plus grands accidens, ſi l'on ne s'applique à les rappeller promptement par des *diaphorétiques*, des *bains chauds*, des *véſicatoires*, & autres moyens connus, qui peuvent détourner la métaſtaſe qui menace toutes les parties. Pour les *éruptions chroniques*, comme la rache, la gale, les dartres, &c. quoique leur deſſéchement n'expoſe pas à un péril ſi

ECOUL. SUPPR.

imminent, on ne laiſſe pas d'en avoir beaucoup d'inquiétude, parce qu'on ne ſçait que trop qu'il en arrive bien des accidens, qui, dans quelques circonſtances, peuvent être funeſtes; car on a vu, à cette occaſion, des fiévres d'un mauvais caractere, des convulſions, l'épilepſie, l'oppreſſion, des douleurs à la tête & aux entrailles, l'aveuglement, la ſurdité, &c. Auſſi tâche-t-on de les prévenir, tant par les *évacuans*, les *dépurans* & autres remedes internes, que par l'application des *cathérétiques*, qui, attirant vers la peau la matiére qui étoit dans l'habitude de s'y porter, l'enleve aux parties internes. Il eſt quelquefois plus court de redonner, lorſqu'on le peut, la premiere maladie; & ce moyen, très-aiſé à employer pour la gale, eſt toujours le plus efficace. On connoît aſſez tout le danger des tumeurs rentrées, comme des parotides, des bubons, des charbons, &c; & on n'ignore pas que la cure préſervative eſt la même. Nous ne parlerons pas ici de la goutte remontée, & de quelques autres cas qui pourroient ſe ranger ſous ce titre: nous les réſervons pour des articles particuliers, qu'il eſt plus naturel de conſulter.

LES DOULEURS.

TOUT le monde ſçait que les dents, les oreilles, l'eſtomac, les inteſtins, les reins, &c. éprouvent les douleurs les plus aiguës; que le foie, le poumon, la rate, & les autres viſceres ſont le ſiége des douleurs qui ne ſe font par ſentir avec la même violence; que celles qui occupent les parties charnues & membraneuſes, ſont le ſymptome le plus familier du rhumatiſme, de la goutte, de la vérole, du ſcorbut, de la cachexie, &c. On n'ignore pas encore, qu'on diſtingue les douleurs par les différens ſentimens qu'elles excitent, comme celui de peſanteur, de pulſation, de ponction, d'éroſion, de chaleur, de prurit, &c. La *douleur gravative* attaque ſouvent la tête & les viſceres du bas-ventre, mais principalement les reins: la tête eſt encore le ſiége des *douleurs pulſatives;* mais elles accompagnent plus particuliérement la formation du pus; & les élancemens, qu'on reſſent, dans cette circonſtance, manifeſtent mieux la maladie, que tout autre ſigne: les *pongitives* occupent les parties membraneuſes, & ſont d'autant plus vives, que ces parties ſont plus tendues; la pleuréſie, la ſciatique, la colique, le *ſpina ventoſa*, &c. nous en fourniſſent aſſez d'exemples: la *douleur rongeante* annonce des ulcérations, dont le poumon, les reins, les boyaux & la matrice ſont

DOULEURS. le plus ſouvent affectés ; la *brûlante* eſt très-remarquable dans les éréſipeles : la *prurigineuſe* appartient principalement aux maladies de la peau. Il y a encore des *douleurs ſourdes*, qui occupent le plus ſouvent les parties précordiales, ſous le nom d'*anxiété*. Rien n'eſt plus commun que les douleurs d'*engourdiſſement* & de *crampe* ; les *inquiétudes nocturnes*, qui ſe font ſentir principalement dans les extrémités inférieures ; les douleurs de *chatouillement*, qu'on ſent vivement à la plante des pieds, au bord cartilagineux de la charpente de la poitrine, &c. ſans parler de celles qui viennent de la preſſion, de la contuſion, de la diſtenſion, des plaies, de la brûlure, du froid, &c. Toutes ces variétés dépendent, comme il eſt aiſé d'en juger, tant de la ſtructure de la partie, que de la nature de la cauſe irritante.

La *douleur*, quel qu'en ſoit le ſiége, eſt rarement eſſentielle, ou indépendante de tout autre état, mais ordinairement le ſymptome de quelque maladie aiguë ou chronique. Si, dans la premiere, les douleurs ſont continues, tant dans la poitrine que dans le bas-ventre, on doit craindre l'engorgement, l'inflammation, la ſuppuration & la gangrene : il n'en eſt pas de même de celles qui occupent les dehors de ces cavités, ou les extrémités, & qui peuvent annoncer quelquefois, dans le cours de la maladie, un mouvement critique. Les unes & les autres, qui ne ſont ni perma-

permanentes ni fixes, dépendent d'une ſimple affection des nerfs qu'on a trouvé bon d'appeler *ſpaſme* : il joue ſon rôle, non-ſeulement dans les maladies chroniques, mais encore dans la plus parfaite ſanté. Il eſt important de ne pas oublier que les douleurs les plus fréquentes, qui accompagnent les infirmités habituelles, dépendent le plus ſouvent de quatre maladies principales qu'on ne doit pas perdre de vue; telles ſont le *rhumatiſme*, la *goutte*, le *ſcorbut* & la *vérole*, dont on doit conſulter les articles. Ce n'eſt pas cependant la ſeule ſource des douleurs vagues & irrégulieres; elles peuvent être excitées par les paſſions de l'ame, par les affections convulſives, par celles qui naiſſent d'une tranſpiration arrêtée, &c. On rencontre encore, dans les maladies chroniques, des douleurs qui dépendent des obſtructions, des tumeurs de différentes parties, de la carie des os, & autres déſordres dans les ſolides, comme auſſi de la préſence d'un corps étranger, &c.

DOULEURS.

Rien n'eſt plus difficile que de porter un *jugement* ſur la nature de certaines douleurs. On a ſouvent de la peine à prononcer ſur le ſiége des internes, & leurs cauſes ſont quelquefois impénétrables: cependant on ſçait qu'on a peu à craindre, pendant la fiévre, des douleurs qui occupent la tête, le dos & les extrémités, qui ne manquent guère de diſparoître, lorſque la fiévre ceſſe; elles ſont même quelquefois d'un

DOULEURS. bon augure, ſi elles rencontrent le temps de la coction: celles, par exemple, des tempes, du col & des yeux annoncent une hémorrhagie critique. Les vagues, dans toutes les parties internes, préſagent quelquefois des évacuations ou des éruptions ſalutaires : on ſçait que celles des lombes précedent l'écoulement des menſtrues, des hémorrhoïdes, ou le flux d'urine ; les douleurs à la tête, qui ſont violentes & continues, ſe terminent quelquefois par l'aſſoupiſſement & le délire. Nous avons dit que les *douleurs internes* accompagnoient communément les engorgemens, les phlogoſes, les ſuppurations & la gangrene: on doit ſur-tout redouter ce dernier accident, lorſqu'une douleur vive ceſſe tout d'un coup ſans cauſe manifeſte. Les *intermittentes* ſont toujours moins dangereuſes que les *continues ;* on craint encore moins celles qui changent de place, que les *fixes :* il faut pourtant en excepter les externes qui ſe jettent ſur les viſceres, comme cela arrive quelquefois à la fauſſe pleuréſie, à la goutte, au rhumatiſme, &c. Il faut encore obſerver que le *ſiége de la douleur* n'eſt pas toujours celui du mal: on ſçait que celle de la tête dépend ſouvent du mouvais état de l'eſtomac; que les obſtructions du bas-ventre excitent quelquefois des douleurs au col & à la poitrine; que l'irritation de la veſſie ſe fait ſentir au bout de la verge; que quelques affections des boyaux, très-éloignées de l'anus, don-

nent souvent le ténesme, &c. Les observations anatomiques confirment tout ces faits.

DOULEURS.

On decouvre à l'*ouverture de la tête* plusieurs désordres qui sont autant de causes des douleurs très-fréquentes, qui y ont leur siége; nous les avons rapportés dans l'article destiné à cette maladie. L'*examen de la poitrine* manifeste l'adhérence des poumons, & leur engorgement; des phlogoses, des suppurations & des pourritures: ces visceres sont quelquefois durs, prodigieusement gonflés, couverts d'une croûte blanchâtre, parsemés de tubercules pierreux, ou remplis d'hydatides. La trachée & les bronches ont contracté, dans quelques-uns, la dureté des os; l'aorte, sujette au même vice, a été souvent attaquée d'anévrisme. Le cœur a paru surpasser sa grosseur naturelle, ou extrêmement dilaté par le volume du sang; desséché, ulcéré, purulent, tuberculeux & déplacé. On a vu le mediastin fort épais, rempli de sang extravasé, ou altéré de quelqu'autre maniere. Nous ne parlerons pas de l'hydropisie de la poitrine, du péricarde & du mediastin; mais nous ferons remarquer que toutes les douleurs, qu'on rapporte à la poitrine, n'y ont pas toujours leur siége: on ne trouve souvent que des vices au foie, ou à la vesicule du fiel, à l'estomac & à la rate; parties, comme on le sçait, placées sous les fausses côtes.

Les observations, qui regardent le *bas-ventre*,

DOULEURS.

ſont encore plus nombreuſes. On a vu l'eſtomac ſi reſſerré, qu'on l'auroit pris pour un inteſtin, ſi ſa place ne l'avoit pas fait connoître : on l'a rencontré ſquirrheux, enflammé, purulent, ulcéré, gangrené & percé : on a trouvé dans ſa cavité du ſang épanché, ou une liqueur noire, qui y croupiſſoit ; des flatuoſités ; des matieres muqueuſes, érugineuſes & ſanieuſes, comme auſſi des pierres. Ce viſcere a été trouvé déplacé, & quelquefois repouſſé dans la poitrine à travers du diaphragme : on y a encore obſervé des abſcès, des tumeurs ſquirrheuſes ou cancéreuſes ; des vers, des pierres, des pilules, du gingembre, & autres corps avalés. Le pylore a paru tantôt relâché, tantôt reſſerré ; ſquirrheux, ulcéré, ou occupé par quelque corps étranger. Les inteſtins ſe ſont préſentés météoriſés, farcis de glaires, ou obſtrués par les excrémens ; extraordinairement dilatés, ou rétrécis ; enflammés, ulcérés, gangreneux, & entrelacés de différentes manieres ; contenant du ſang, des vers, & des pierres ; ſquirrheux, ou calleux ; tuberculeux, collés enſemble, ou adhérens aux autres parties. On a trouvé le foie décoloré, tantôt gros, tantôt petit, ſquirrheux, renfermant des ſacs ſtéatomateux, des hydatides, & des pierres ; ulceré, & putride ; adhérent au diaphragme, & aux fauſſes côtes. La véſicule a paru gorgée de bile, remplie de pierres, & dans un état de ſuppuration.

DOULEURS.

On a obſervé la veine-porte extrêmement dilatée, & quelquefois oſſifiée. La rate a paru d'une groſſeur démeſurée, ou d'un très-petit volume, ſuppurée, ulcérée, déchirée, & dans un état de putridité; dure, ſquirrheuſe, cartilagineuſe, pierreuſe, avec des appendices, ou des adhérences à différentes parties. On a trouvé le pancréas avec les mêmes léſions, & ſon canal obſtrué par un ver des inteſtins; l'épiploon épais & ſquirrheux, adhérent aux parties voiſines, deſſéché, ou détruit. Le méſentere a paru enflammé, purulent & putride; deſſéché, obſtrué, ou ſquirrheux; rempli d'hydatides, de pierres, &c; le péritoine graveleux, enflammé, purulent & détruit en partie. On a obſervé enfin le diaphragme déchiré, & attaqué de pourriture. Il faut ajoûter à tous ces déſordres des épanchemens ſéreux, ſanglans, ichoreux & bourbeux; une maſſe d'air conſidérable, hors des inteſtins; l'hydropiſie du péritoine, des ovaires, ou toute autre enkiſtée; des anévriſmes, & autres tumeurs de différente nature, tenant aux viſceres, au corps cellulaire, aux membranes, & même aux os qui ſont ordinairement cariés; pluſieurs ſortes de hernies, le déplacement des viſceres, leur adhérence, &c. Nous ferons mention ailleurs des déſordres qui regardent les reins, la veſſie, les parties génitales, &c.

Le traitement des douleurs préſente quelque-

DOULEURS. fois beaucoup de difficulté, lorſqu'on veut en découvrir la cauſe & l'attaquer; mais on ſe livre rarement à cette recherche, & on ne travaille qu'à les pallier ou à les aſſoupir, jusqu'à ce que le temps & la nature aient fait le reſte. Les *adouciſſans*, les *humectans*, les *relâchans*, les *calmans* & les *narcotiques* produiſent cet effet; mais ces derniers ne conviennent ni aux engorgemens ni aux inflammations, & encore moins, lorſqu'on a lieu de craindre la gangrene: on n'en doit pas uſer encore dans la goutte & le rhumatiſme, même extérieurement; & on ne doit les employer dans tous ces cas, qu'après avoir fait précéder les remedes généraux. Il n'en eſt pas de même des autres qui ſont très-utiles dans toutes ſortes de douleurs, ſoit qu'on en uſe intérieurement, ſoit qu'on les applique en dehors: nous avons dit ailleurs que les douleurs intermittentes régulieres pouvoient être traitées par le quinquina & autres fébrifuges; mais on ne doit pas s'y déterminer legérement, parce qu'on peut y être trompé. La *révulſion*, qui a pour objet d'attirer vers une autre partie le ſang, les humeurs, où la matiere des ſenſations eſt encore fort en uſage, & ſuivie des plus grands ſuccès; c'eſt par l'évacuation & l'irritation qu'on l'exécute: la *ſaignée*, l'application des *ſangſues*, les *ventouſes* ſéches & ſcarifiées, les *véſicatoires* & les *cauſtiques* ſont les moyens les plus employés & les plus approuvés. Le *moxa*, ce remede tant

vanté, & ſi négligé parmi nous, peut être encore ici d'un grand ſecours. On peut obtenir le même avantage par la ſimple *immerſion des pieds* dans l'eau chaude, ou par la *friction des jambes :* on voit quelquefois qu'en excitant ces légeres ſenſations, on diſſipe de maux de tête, qui ont réſiſté aux plus grands remedes. Cependant il faut, autant qu'on le peut, remonter à la *ſource* ſouvent *très-cachée des douleurs ;* examiner ſi elles ne dépendent pas d'un vice local, qui demande d'autres ſecours ; ſi elles ne participent pas des maladies principales, que nous avons déja nommées ; ſi elles ne ſont pas enfin du reſſort de la chirurgie, comme dans les luxations, les fractures, les entorſes, les hernies, les plaies, &c.

DOULEURS.

FLUXIONS CATARRHALES.

CHACUN connoît les *fluxions* qui ſe jettent ſur la tête, & ſur le col; ſur le nez, & les oreilles; ſur les levres, les dents & la gorge; ſur la glotte, le larynx, les bronches & le poumon. Mais pluſieurs ignorent qu'elles ont d'autres ſiéges; ce qu'il importe d'autant plus de ſçavoir, qu'elles ſont toujours, quoique ſous différens aſpects, accompagnées de la même ſorte de fiévre qu'on traite le plus ſouvent, ſans en ſoupçonner même le caractere. Les *fluxions* commencent ordinairement par des alternatives de froid & de chaud : la fiévre dure pluſieurs jours, avec plus ou moins de violence; elle eſt tantôt continue, tantôt intermittente, & accompagnée d'accablement, d'anxiétés & de dégoût : les douleurs, qui ſe font ſentir à la partie affectée, ſemblent ſe répandre par tout le corps. Il ſe fait, dans ces circonſtances, des engorgemens & des inflammations; ou il s'établit des écoulemens & des évacuations, plus ou moins abondantes. Les fluxions des yeux, du nez, des levres & de la gorge ſe manifeſtent à la vue : on juge au ſon de la voix, ou par la toux, de ce qui ſe paſſe dans la trachée-artere & le poumon. La relation des malades manifeſte des douleurs à la tête, au col, aux oreilles, &c

On voit encore des tumeurs & des dépôts au visage, au col & dans la bouche. Toutes ces sortes de fluxions ne sont pas bien à craindre, quoique leur premier période soit quelquefois assez fâcheux ; mais ce temps ne va guère à deux jours complets : la fiévre cependant peut durer davantage, & se prolonger même jusqu'au douzieme ou au quatorzieme jour. FLUXI. CATAR.

Telles sont les *fluxions simples*, & les plus connues ; mais il en est qui paroissent être d'une autre nature, sans parler des maux de gorge gangreneux, & des fiévres catarrhales malignes : on voit souvent des angines, des inflammations au poumon & à la plévre, des érésipeles au visage, des rhumatismes, & des attaques même d'apoplexie, qui ont la même origine, quoiqu'on n'y fasse pas souvent la moindre attention. Il est cependant très-important d'en être averti, parce que cette connoissance doit influer beaucoup sur le traitement dont la *fiévre catarrhale*, toujours la même, est le principal objet. Nous dirons encore, en passant, qu'on ne doit pas mettre dans la classe des fluxions catarrhales, cette attaque brusque, qu'on a appellée, sans en trop connoître la nature, catarrhe suffoquant, qui, malgré sa dénomination, n'a pas la moindre affinité avec les maladies dont nous parlons.

On est généralement persuadé que la *transpiration arrêtée* par l'action de l'air froid, donne

FLUXI. CATAR. lieu à toutes les fluxions ; mais il ne paroît pas décidé qu'il ne s'introduiſe par les pores de la peau une matiere étrangere, plus propre à produire les différens effets dont nous avons fait mention, qu'une ſimple humeur retenue, qui peut s'échapper avec beaucoup de facilité, ainſi que l'expérience le démontre tous les jours, par les urines, par les ſelles, ou par d'autres égouts. On ne voit pas d'ailleurs que les fluxions, quoique plus fréquentes & plus fâcheuſes en hiver, répondent au degré de froid que nous marque le thermometre. Perſonne n'ignore qu'on en gagne tous les jours au ſoleil, dans les appartemens les plus chauds, & dans le lit même : on ſçait auſſi qu'elles ſont plus communes dans un lieu que dans un autre, indépendamment de la température de l'atmoſphere, & qu'elles régnent quelquefois avec le plus de violence dans la belle ſaiſon. Il paroît donc évident qu'elles dépendent d'une *conſtitution particuliere de l'air*, qui ne reconnoît ni le froid ni le chaud : il eſt vrai que le premier rend ordinairement cette matiere plus active, & ſes effets plus longs & plus fâcheux. La malignité enfin, qui accompagne ſouvent les maux de gorge, comme les fluxions ſur le poumon, ne permet pas de douter qu'elles ne viennent d'une cauſe étrangere au dégré de chaleur de l'air, & que la tranſpiration arrêtée n'y ait moins de part que l'intromiſſion d'une matiere venimeuſe, qui peut pro-

duire les plus grands désordres. Ceux qui voudront prendre la peine d'étudier l'histoire qu'on nous a laissée de différentes *épidémies* relatives à notre sujet, ne prendront pas ce que nous venons d'avancer pour une hypothèse; ils le recevront, au contraire, comme le résultat des observations les plus méditées, & des faits les mieux constatés.

Les fluxions dont nous parlons, lorsqu'elles sont habituelles, ou que leurs attaques sont longues & violentes, peuvent causer bien des désordres dans les parties organiques; & on a tiré des connoissances très-utiles de l'*examen des cadavres.* On y a découvert des vices, ou des lésions auxquelles on ne s'attendoit point. L'ouverture de la tête a manifesté des épanchemens séreux, tant entre les enveloppes du cerveau, que dans les ventricules & les autres sinuosités de ce viscere, qui a paru quelquefois imbibé, comme une éponge, du même liquide. On a vu les poumons enflammés, remplis de pus, ou renfermant des vomiques; dans un état de pourriture, ou détruits. La surface du cœur a été trouvée altérée par une matiere purulente, qui étoit renfermée dans le péricarde; ses ventricules, ainsi que ses oreillettes, ont été souvent engorgés par des concrétions lymphatiques, qu'on a pris, pendant long-temps, pour des polypes: on a vu dans plusieurs, que ces concrétions se prolongoient dans tous les gros

FLUXI. CATAR. vaiſſeaux; & cette circonſtance très-commune, ſi on pouvoit encore douter de leur nature, la manifeſteroit avec la plus grande évidence. On n'a pas vu moins de délabremens dans les viſceres du bas-ventre, à la vérité, moins fréquens: les ſuppurations & les pourritures ont été les vices dominans. Le foie a encore paru aſſez ſouvent d'une groſſeur démeſurée, la veſicule étant remplie d'une bile très-épaiſſe, ou contenant des pierres de la même nature. On a enfin découvert des épanchemens de toute ſorte, tant dans le bas-ventre que dans la poitrine, mais le plus ſouvent, comme on le penſe bien, dans cette derniere cavité.

Si les fluxions dépendent de l'*intromiſſion d'une matiere étrangere* par les pores de la peau ou du poumon, comme il le paroît par ce que nous venons de dire, on doit préſumer que l'évacuation, qui ſe fera par la même voie, ſera la plus propre à dépurer la maſſe des humeurs; auſſi l'expérience fait-elle voir tous les jours, que la moiteur ou la *ſueur* contribuent plus que toute autre choſe à la *guériſon* de cette maladie. On éprouve auſſi de bons effets de l'évacuation qui ſe fait par le ventre, ſoit qu'elle ſoit naturelle, ou qu'elle ſoit l'ouvrage des lavemens & des laxatifs; mais on doit la conduire de façon qu'elle ne mette point d'obſtacle à l'autre: les émétiques ſont quelquefois d'un bon ſecours; ils peuvent emporter tout

d'un coup le principal foyer de la maladie, qui a souvent son siége dans l'estomac. On a vu aussi quelquefois, que la solution de ces maladies se faisoit par les urines qui devenoient alors très-chargées. Les *adoucissans*, les *délayans*, les *humectans* & les *légers diaphorétiques*, secondés par la chaleur du lit & de la diéte, sont les remedes les plus convenables à cette maladie. Lorsqu'on a bien détrempé le sang, on peut user de la thériaque, ou des autres *confections* cordiales & calmantes, très-propres à favoriser la transpiration, & dont on a vu, dans quelques épidémies, les plus grands effets. L'usage des *narcotiques* est aussi très-avantageux; mais ils doivent trouver les premieres voies libres; & on doit les bannir lorsque la tête est pesante, & que le malade est constipé; ou qu'il est dans un âge avancé. Il y a de grands doutes sur les *saignées;* on a éprouvé plusieurs fois, que non-seulement elles n'avançoient pas la guérison de cette maladie, mais qu'elles la prolongeoient: on a même connu, dans quelques épidémies, qu'elles étoient meurtrieres. Cependant, comme il n'y a point de régles sans exception, on ne sçauroit se dispenser d'y avoir recours, lorsque la violence de la fiévre, l'oppression, les engorgemens inflammatoires, & autres accidens le demandent; mais on doit toujours en user avec ménagement. Nous supprimons ici bien des remedes, qui ne convien-

nent qu'à quelques eſpeces de fluxions, parce que nous en ferons mention dans les articles qui leur ſont deſtinés.

LA CACHEXIE.

C'EST, de toutes les maladies chroniques, la plus commune, & peut-être la moins éclaircie : on la regarde comme la *dépravation des humeurs*, dont les digeſtions viciées paroiſſent être la principale ſource. On ſçait que le mauvais air & les alimens groſſiers peuvent donner lieu à la *cachexie*, qui eſt alors indépendante de toute autre maladie ; mais elle eſt communément l'effet ou le produit du ſcorbut, des engorgemens ſquirrheux, des pourritures, des dépôts purulens ou anomales, & autres déſordres, tant à la poitrine qu'au bas-ventre. C'eſt encore la ſuite des hémorrhagies exceſſives, ou des ſaignées nombreuſes, de la ſuppreſſion des pertes de ſang habituelles, de la fiévre quarte, & autres intermittentes rebelles, ou mal traitées. L'affinité, qu'elle paroît avoir avec la leucophlegmatie, n'eſt établie que ſur la diſpoſition où l'on eſt de paſſer de l'une dans l'autre : les pâles couleurs ne doivent point être confondues avec la cachexie ; on ſçait que le mariage guérit la premiere maladie, & qu'il rend ſou-

vent la seconde plus fâcheuse : c'est encore mal-à-propos que l'ictere est regardé comme une cachexie ; leurs caracteres sont différens, puisqu'on peut guérir la jaunisse en très-peu de temps, & que la vraie cachexie ne céde qu'à un long traitement. Plusieurs regardent encore le scorbut comme le dernier degré de la cachexie : cependant on voit bien des scorbutiques, qui ne portent aucune marque de la maladie dont nous parlons. Il est pourtant bon de remarquer que ces maladies sont souvent compliquées ; & ce fait, bien constaté, peut garantir de l'erreur. CA-CHEXIE

La *face livide*, verdâtre ou plombée ; la *pâleur* de tout le corps ; la *maigreur*, ou une légere *bouffissure*, plus remarquable au visage, aux paupieres & aux extrémités, caractérisent assez la *cachexie :* le pouls est alors lent & petit, souvent fébrile vers le soir ; on a des palpitations, des oppressions au moindre exercice : les malades tombent dans le *dégoût ;* ils sont incommodés de flatuosités après le repas ; leurs hypochondres sont élevés & tendus, & leurs urines paroissent troubles & blanchâtres. La *lassitude* & la foiblesse, qu'ils éprouvent, les disposent à la paresse. Ils sont plus susceptibles de froid : leur *esprit* est comme *engourdi*, & leur sommeil ordinairement profond ; les jambes s'enflent vers le soir, & quelquefois l'*œdeme* ne se dissipe point : il survient enfin à quelques-uns des sueurs fétides, des éruptions cutanées de diffé-

CA-CHEXIE rente nature, & le plus ſouvent rebelles, mais qui donnent peu d'incommodité.

Cette maladie, ſoit primitive, ſoit la ſuite de quelqu'autre infirmité, ſe guérit avec aſſez de facilité; mais il n'en eſt pas de même de celle qui eſt entretenue par le mauvais état des viſceres. La *cachexie* eſt d'autant plus *rebèlle* aux ſecours ordinaires, que ſes progrès ont été lents; elle céde, au contraire, bientôt, lorſqu'elle eſt venue bruſquement: il eſt inutile de dire que la nature de la maladie dont elle eſt le ſymptome en rend la guériſon plus ou moins difficile, & quelquefois impoſſible. Lorſque c'eſt un accident de la fiévre quarte, ou de toute autre intermittente, rien ne la termine plus heureuſement que le retour de la fiévre. L'atrophie, ſur-tout dans les vieillards, le ſcorbut & l'hydropiſie ſont les ſuites ordinaires de la cachexie, qui, indépendamment de ces maladies, cache encore les plus grands déſordres intérieurs, & preſque toujours funeſtes.

Les *diſſections anatomiques*, où nous faiſons entrer toutes nos obſervations, ont manifeſté un ſang gluant, épais & deſſéché, paroiſſant même quelquefois graveleux dans les vaiſſeaux du foie; des viſceres arides, flétris, ſquirrheux, dans un état de putréfaction, chargés, de même que leurs vaiſſeaux, de tubercules ſquirrheux & d'hydatides, des dépôts purulens, des tumeurs anomales, avec des caries aux côtes & aux

vertebres;

vertebres; des épanchemens féreux, purulens & fétides. Ces défordres s'obfervent communément au bas-ventre, quelquefois à la poitrine, rarement à la tête. On trouve fouvent le foie blanchâtre, livide, plombé, tacheté; fa furface grumelée & tubéreufe; fon volume énorme ou diminué; des dépôts dans fa fubftance, remplis d'hydatides. La véficule eft fouvent remplie d'une bile noire, ou de concrétions bilieufes; on l'a trouvée encore remplie d'une férofité douceâtre. La rate a paru, tantôt d'un volume monftrueux, tantôt réduite à celui d'un œuf de pigeon, durcie, pierreufe & flétrie. L'épiploon a été trouvé pourri, détruit ou fquirrheux, avec plus ou moins d'épaiffeur; le pancréas & le méfentere engorgés & fuppurés: le premier même a paru defféché ou détruit entiérement. On a vu encore des fuppurations, des pourritures, des pierres & du gravier dans les reins. On a découvert dans la poitrine, outre les défordres qu'y caufe le pus, de très-fortes adhérences, tant entre le poumon & la plévre, qu'entre le cœur & le péricarde; ce fac contenoit, dans quelques-uns, une grande quantité d'eau, ou une liqueur fanieufe. La poitrine a encore préfenté le cœur d'une groffeur prodigieufe, fes ventricules à fec, ou remplis de concrétions polypeufes; des duretés pierreufes aux orifices artériels, & à leurs valvules. On a trouvé enfin à la tête, mais affez rarement, des extravafations de

CACHEXIE

CA-CHEXIE

ſang, & plus ſouvent des inondations ſéreuſes & ſanieuſes; des matieres gelatineuſes; des hydatides au plexus choroïde; le cerveau abreuvé de ſéroſité, &c. Toutes ces obſervations ne ſont pas de ſimples curioſités; elles peuvent donner de grandes lumieres aux praticiens.

La cachexie, entretenue par la préſence d'une autre maladie, ne doit être regardée que comme un accident qui ſe diſſipera, lorſqu'on aura remédié à la cauſe qui l'entretient; mais celle qui n'en eſt que la ſuite, ou qui eſt primitive, démande un traitement particulier. Lorſqu'elle dépend de la ſuppreſſion des régles, des hémorrhoïdes, ou d'autres pertes de ſang habituelles, on ne peut la vaincre qu'après les avoir rétablies, ou y avoir ſuppléé par des ſaignées; mais ces dernieres doivent être ménagées, dans la crainte de trop affoiblir le reſſort des vaiſſeaux, qui joue le plus grand rôle dans toutes les fonctions de l'œconomie animale. Dans le cas contraire, je veux dire ſi les hémorrhagies exceſſives ont jetté dans cet état, on doit plus attendre du temps & de la nature ſecondés par des alimens bien diſtribués, que des remedes. Si la rentrée de la gale, ou de quelqu'autre éruption, y a donné lieu, on aura recours aux remedes que nous avons indiqués plus haut.

Rien ne contribue plus à rétablir les humeurs dépravées, que l'attention qu'on donne

aux digestions, en plaçant à propos les *émétiques*, les *purgatifs*, soit doux, soit hydragogues, & les *fortifians stomachiques*, soutenus par un régime bien entendu, par un exercice agréable, par le changement d'air, si celui dans lequel on vit est suspect ; les frictions y sont aussi utiles. Après ces préliminaires, les praticiens sont dans l'usage de donner des *tempérans*, des *hépatiques*, & des *amers* : on n'oublie guère, dans cette occasion, la rhubarbe, la crême de tartre, l'arcanum-duplicatum, &c. Les *apéritifs*, les *diuretiques* & les *sudorifiques* y peuvent être aussi employés, de même que les *dépurans* & les *anti-scorbutiques* : plusieurs se servent avec succès de l'antimoine diaphorétique, ou de l'anti-hectique de Potérius. Pour les *martiaux* & les *fortifians*, on ne sçauroit trop les recommander, lorsqu'on a fait précéder les autres remedes. Les *eaux* de Cranssac, de Vichy, de Bagnieres, de Coterès, de Saint Amand, d'Aix, de la Motte, & autres *minérales* de cette nature, sont ici d'un grand secours, ainsi que les ferrugineuses, comme de Forges, de Passy, &c. On ne doit pas imiter, au reste, ceux qui, se faisant une fausse idée de cette maladie, & suivant avec entêtement leurs principes, ne connoissent d'autres moyens curatifs, que les purgatifs & les diurétiques ; remedes qui, quoique quelquefois utiles, ne laissent pas d'être souvent très-pernicieux. La

CA-CHEXIE

cachexie demande enfin un *traitement ſage* & modéré ; car on ne doit pas oublier qu'elle dépend ſouvent, ſans qu'on s'en doute, d'un vice local, auquel on ne ſçauroit remédier, & que les remedes, qu'on donne aveuglément dans ce cas, ne peuvent que précipiter les malades ; & on n'en voit que trop d'exemples. En effet, que doit-on attendre de ceux qui, conduits par leurs hypothèſes, ou livrés à la routine ordinaire, n'ont d'autres armes pour combattre cette maladie, que les purgatifs & les diurétiques ; remedes, à la vérité, quelquefois utiles, mais ſouvent pernicieux par la mauvaiſe application qu'on en fait.

LE SCORBUT.

C'Est une espece de *cachexie putride*, qui est épidémique dans la plûpart des pays septentrionaux & des lieux bas & humides : elle est commune parmi les marins, les soldats & les gens du bas-peuple, qui se nourrissent d'alimens grossiers ; qui respirent un mauvais air, & manquent des choses les plus nécessaires à la vie. Cependant ceux qui vivent le plus délicatement, & les enfans de tous les états n'en sont pas exempts. Les gens de lettres y sont fort sujets : elle est aussi la suite des grandes maladies, surtout après un long usage du mercure, ainsi que de la tristesse & de la mélancholie, inséparables de l'affection hypochondriaque, dont le *scorbut* passe pour le dernier degré, quoiqu'il en soit souvent indépendant, sur-tout lorsque la contagion, ou d'autres causes accidentelles y donnent lieu, sans parler des enfans auxquels on ne peut pas reprocher d'avoir été hypochondriaques. Ceux enfin qui l'ont déja éprouvé doivent en craindre le retour. EUGALENUS avoit voulu persuader que la plûpart des maladies participoient du scorbut, ou qu'il en étoit la source cachée : plusieurs médecins, qui ont adopté son opinion, trouvent tres-commode de rapporter à celles-ci toutes les maladies qu'ils ne connois-

SCORBUT. ſent point ; mais LIND, autre auteur célebre, & ceux qui, avec beaucoup de ſçavoir, ont plus de bonne foi, nient que le ſcorbut ſoit auſſi commun que le prétend cet écrivain prévenu. On pourroit former encore un doute raiſonnable, au ſujet de cette ſimple & légere *affection ſcorbutique*, dont RIVIERE, ſi je ne me trompe, a parlé le premier, qui eſt ſi familiere parmi les gens qui jouiſſent abondamment de toutes les commodités de la vie. Eſt-il vraiſemblable que cette maladie ne ſoit pas différente de celle qui régne ſur la mer, & dont on ſe délivre en prenant terre ? Si l'on n'en juge que ſur les apparences, c'eſt-à-dire, par l'affection de la bouche, & par les exanthèmes, on pourra bien les prendre pour le même mal ; mais ſi l'on examine avec plus d'attention ces deux états, & ſur-tout les cauſes évidentes qui y donnent lieu, on y trouvera beaucoup de différence, quoique les mêmes ſpécifiques paroiſſent convenir à l'un & l'autre : j'abandonne cette queſtion, qui me jetteroit dans des diſcuſſions que le plan, que je me ſuis formé, ne me permet pas de placer ici. La diviſion moderne du *ſcorbut* en chaud & en froid, ne paroît avoir d'autres fondemens que les circonſtances de l'âge & du tempérament : on l'appelle *chaud* dans ceux qui ont un tempérament bilieux, & dans les jeunes gens ; on lui donne le nom de *froid*, lorſqu'il ſe rencontre avec un tempérament mé-

ancholique, ou avec la vieilleſſe : on juge bien que les rafraîchiſſans ſeront plus convenables aux uns qu'aux autres, quoique leur maladie paroiſſe être la même. SCORBUT.

Outre les principaux *ſignes du ſcorbut*, tirés de l'état de la bouche, des taches, de la peſanteur des jambes, & des douleurs vagues & lancinantes, il y en a une infinité d'autres, dont nous allons entreprendre l'énumération. La triſteſſe paroît inſéparable de cet état : pluſieurs ont des douleurs de tête très-vives ; d'autres ont des vertiges, des alternatives d'aſſoupiſſement & d'inſomnie, des foibleſſes, des engourdiſſemens & des tremblemens. Le viſage, dans cette maladie, eſt communément pâle & bouffi ; la bouche eſt puante ; les dents ſont vacillantes ; les gencives ſaignantes, gonflées & débordant ſur les dents, livides, ulcérées & putrides : la ſalive infectée coule ſouvent abondamment, par la démangeaiſon & l'éroſion de la bouche. Le pouls, dans ces circonſtances, eſt lent, inégal, & ſouvent fébrile ; mais la *fiévre* n'a aucun type : les taches, qui l'accompagnent, ſont priſes par quelques ignorans pour le pourpre malin ; elles diſparoiſſent pourtant bientôt par l'action de la fiévre, qui eſt ſujette à beaucoup de viciſſitudes, & ſouvent accompagnée de vertige, d'anxiété, & autres ſymptomes : cette *fiévre*, qu'on peut nommer *ſcorbutique*, n'eſt pas de durée ; mais

SCORBUT. elle a des retours fréquens, & ſuit quelquefois la marche des intermittentes irrégulieres. La *pourriture de la bouche* peut ſe communiquer au poumon, & ajoûter à la premiere fétidité l'haleine puante : pluſieurs ſont ſujets aux ſyncopes, aux palpitations, & au reſſerrement de la poitrine ; on reſſent des douleurs au ſternum, ou au côté, imitant la pleuréſie. Les rots & même le hoquet, ſont aſſez fréquens ; on a, mais rarement, de la peine à avaler, tant les ſolides que les liquides, qui refluent de l'œſophage. La région de l'eſtomac, & même tout le ventre, ſe gonflent après le repas. On ſent une doulenr gravative vers la rate, des douleurs d'entrailles habituelles ; la colique la plus vive, qui fait rentrer quelquefois le nombril : elle imite ſouvent la néphrétique, & eſt ſuivie de la paralyſie, ainſi qu'il arrive à la colique qu'on appelle du Poitou. Les malades ſe plaignent de douleurs lancinantes & atroces aux hypochondres : le cours de ventre putride, & quelquefois dyſentérique, rend leur état plus fâcheux : ils rendent des urines briquetées, huileuſes & fétides ; & leurs ſueurs frappent ſouvent l'odorat.

Dans cet état, les douleurs vagues aux extrémités, ſur-tout aux jambes, ſont très-communes : elles ſe renforcent pendant la nuit, ainſi que les vénériennes ; elles ſont encore plus vives pendant la fiévre : il a plu à quelques écri-

vains de leur donner le nom de goutte vague ſcorbutique ; d'autres les ont rapportées au rhumatiſme, avec auſſi peu de fondement. On perd ſouvent l'uſage des jambes, tant par la foibleſſe & le gonflement du genou, que par le retirement des tendons fléchiſſeurs ; le premier accident eſt familier aux enfans : on entend dans pluſieurs un craquement dans les articulations, même des vertebres. Il eſt rare qu'on n'ait pas, dans cet état, des *taches* rouges ou pourprées, livides ou noires, depuis la forme des pétéchiales, juſqu'à la grandeur de la paume de la main ; elles ſont ſouvent beaucoup plus grandes aux jambes : le viſage & les mains en ſont exempts. Les *puſtules* à la peau ſont auſſi aſſez communes, ſur-tout parmi les enfans, comme les démangeaiſons parmi les vieillards. On voit encore de petites *tumeurs* indolentes, & des éréſipeles, dont le retour eſt fréquent ; des *ulceres* aux jambes, très-rebelles, qui ne rendent que de la ſanie, & produiſent des chairs baveuſes ; la gangrene aux orteils, &c. Il ſurvient quelquefois des *hémorrhagies*, tant des ulceres, que du nez, de la bouche, de l'eſtomac, des inteſtins, &c. qu'on a ſouvent beaucoup de peine à arrêter. Il faut remarquer que le ſang qu'ils perdent, ou qu'on leur tire par la ſaignée, eſt livide, verdâtre ou noirâtre, & qu'on a de la peine à laver le linge qui en eſt taché.

Tels ſont les *ſignes* qui caractériſent le ſcor-

SCORBUT. but, ou, si l'on veut, les *symptomes* qui l'accompagnent : il est aisé de s'appercevoir que les uns & les autres diffèrent peu de ceux de la vérole ; d'où il faut conclure qu'il est souvent difficile, dans la pratique, de distinguer ces deux maladies ; & l'on ne sçait que trop, que les plus experts y sont quelquefois très-embarrassés. Cependant on peut y parvenir, non-seulement par l'examen des antécédens, mais encore par l'inspection de la bouche différemment affectée dans l'une & l'autre maladie : nous avons dit que le *scorbut* attaquoit les dents & les gencives ; la *vérole* se jette, au contraire, sur la luette, les amygdales & le palais : d'ailleurs il est aisé d'observer que les douleurs des scorbutiques sont plus vagues & moins profondes, que celles de la vérole ; que le ventre, dans le scorbut, est toujours plus ou moins affecté, au lieu que la vérole attaque ordinairement la tête & les extrémités, & qu'enfin les ulceres scorbutiques sont plus humides que les véroliques ; mais l'embarras est plus grand, comme on le pense bien, lorsque les deux maladies se rencontrent dans le même sujet ; ce qui n'est que trop commun. De-là viennent ces altercations vives, & toujours indécentes, dont on ne voit pas la fin, qu'un peu plus de sçavoir & de bonne foi pourroit cependant terminer.

Ceux qui ont vu beaucoup de scorbutiques, sçavent très-bien que cette maladie se communi-

SCORBUT.

que aiſément; & je ne ſçais pas pourquoi quelques médécins veulent en douter : on a même remarqué que le ſcorbut contracté par *contagion*, étoit ordinairement plus fâcheux. Il eſt d'autant plus *difficile à guérir*, qu'il eſt invétéré, ou compliqué par la vérole. On le dompte ſans peine, lorſqu'il eſt venu par la mer, ou tout autre accident; mais il eſt incomparablement plus rebelle, s'il eſt héréditaire, ou la ſuite du tempérament, comme celle des affections mélancholiques & hyſtériques. Les *taches*, pourvu qu'elles ne ſoient pas livides & noires, ſont regardées comme favorables; les hémorrhagies ſont auſſi réputées avantageuſes. L'*oppreſſion* eſt un ſymptome des plus redoutables : le cours de ventre eſt à craindre, quoiqu'on prétende qu'il a terminé quelquefois heureuſement la maladie : les *douleurs* d'entrailles vives, & continues, menacent les inteſtins de ſphacele. Le *ſcorbut* peut jetter dans l'hydropiſie, l'atrophie, la phthiſie, l'apoplexie, la paralyſie, les convulſions & même l'épilepſie. Les *tumeurs*, dont l'accroiſſement & le décroiſſement ſont ſubits, menacent de la paralyſie : les *ulceres* ſcorbutiques ſont rebelles : on a beaucoup de peine à remedier à la contraction des genoux; la diſpoſition à la *gangrene*, déja manifeſte, eſt difficile à changer : les les ſcorbutiques enfin, qui ont des *ſyncopes* fréquentes, meurent ſubitement.

Leurs *cadavres* ſe corrompent bientôt, & ſont

SCORBUT. quelquefois couverts d'exanthèmes, qui n'ont paru qu'après la mort. On découvre par la *dissection*, de grands *désordres dans le bas-ventre*, & quelquefois *dans la poitrine*. On a vu des concrétions tartareuses dans les vaisseaux de la rate & du foie ; on a trouvé souvent ce dernier viscere desséché, racorni, squirrheux, & sa surface hérissée de tubercules : la rate a paru, dans plusieurs, contractée, calleuse, & même pierreuse, dans un état de pourriture, gonflée, & d'un volume monstrueux ; ce viscere n'est pas cependant, ainsi qu'on le croit communément, toujours affecté. On trouve aussi fréquemment le mésentere engorgé, squirrheux, suppuré, & ses vaisseaux variqueux ; l'épiploon pourri, & détruit : il est même rare, si je puis m'en rapporter à mes propres observations, de trouver ce dernier sain. On observe encore quelquefois l'estomac & les boyaux sphacélés ; le premier, contracté & calleux ; les intestins collés ensemble, avec des épanchemens sanieux. Les désordres de la poitrine sont moins communs ; on y voit cependant des ulceres très-fétides au poumon qui est quelquefois dans un état de pourriture : on a observé les mêmes vices au cœur ; ce viscere collé au péricarde, & cette enveloppe détruite. Les lésions du cerveau sont encore plus rares : on le trouve, dans quelques-uns, rongé par le pus ; on y voit des excroissances, des épanchemens, &c. Mais ce que les *inspections ana-*

tomiques nous préſentent ici de plus particulier, regarde *les os.* On voit, dans ceux qui ont eu des craquemens, les articulations à ſec, leurs épiphyſes détachées, les ligamens corrodés, les côtes décollées de leurs cartilages, les os déboëtés, &c. On a encore découvert, mais plus rarement, les os mols & flexibles, ramollis, & diſſous : ce dernier accident eſt commun à la vérole ; mais cette derniere excite ſouvent des exoſtoſes & des caries, qui ſont très-rares dans l'affection ſcorbutique.

SCORBUT.

S'il falloit faire mention de tous les *remedes* que les auteurs ont propoſés, ou que les ſymptomes innombrables de cette maladie demandent, il n'y en auroit preſqu'aucun qui ne pût trouver ici ſa place. Tout le monde connoît le creſſon, le cochléaria & les autres *anti-ſcorbutiques*, dont toutes les matieres médicales font mention. Ils méritent, à juſte titre, le nom de *ſpécifiques ;* mais ils ne ſont pas toujours employés avec ſuccès : pluſieurs n'en peuvent pas même ſupporter l'uſage, qui, pouſſé trop loin, les jette dans la fiévre lente, la phthiſie, le maraſme ; &c. de ſorte qu'on eſt obligé de recourir à d'autres moyens, tels ſont les *délayans*, ou l'eau priſe en quantité, les *tempérans*, le *tartre vitriolé*, les *nîtreux*, ſur-tout dans le cas d'hémorrhagie ; la *bardane*, la *patience*, les *chicoracées*, la *fumeterre* & les *amers*, ſans parler du régime qui doit être au-deſſus de tous les reme-

SCORBUT. des. Les *acides végétaux*, comme le ſuc de limon & autres, ſont non-ſeulement propres à attaquer cette maladie; mais ils en ſont encore les meilleurs préſervatifs, ainſi qu'on l'éprouve tous les jours ſur la mer. On a vu encore des guériſons par la ſeule oſeille priſe comme aliment, pendant long-temps, & je puis en rendre témoignage. Le *diaphorétique minéral*, l'anti-hectique de Potérius, le ſel volatil de ſuccin, l'eſprit de ſel ammoniac, & l'élixir de propriété ont été employés quelquefois heureuſement: les diaphorétiques ſur-tout ſont utiles pour les douleurs & les exanthèmes. On vante beaucoup l'eau de goudron; mais on fait un plus grand uſage des bourgeons ou des tendres ſommités du du ſapin. Les *martiaux* peuvent être donnés après les autres remedes; mais on a remarqué qu'ils ne réuſſiſſoient pas, lorſque les viſceres étoient engorgés. On fait encore un bon uſage des *eaux minérales* froides, du lait, du petit-lait, &c. On ne ſçauroit ſe paſſer, dans ce traitement, des *purgatifs;* mais on doit choiſir les plus doux, & en modérer l'uſage.

Le *quinquina* produit ſouvent de bons effets; mais on doit en uſer auſſi avec beaucoup de circonſpection, parce qu'on a remarqué que le long uſage de cette écorce, dans les fiévres intermittentes, avoit jetté quelquefois dans l'affection ſcorbutique ceux qui n'en avoient eu auparavant aucune atteinte; ce qui, à la vérité, peut

être autant rapporté à la fiévre qu'au quinquina; mais il est toujours vrai de dire que ce remede ne les en a pas garantis. L'usage des *calmans* est encore très-dangereux; ils ne doivent être employés qu'avec beaucoup de reserve, & pour peu de temps, dans le seul cas où la violence des douleurs & les insomnies opiniâtres l'exigent. La *saignée* ne convient en aucune maniere à cette maladie; mais il y a des accidens qui forcent d'en user. Le *mercure* y est encore très-contraire, sur-tout lorsqu'il porte à la bouche. Quelques auteurs ont cependant prétendu avoir guéri par ce moyen le scorbut, qui avoit résisté à tous les autres secours; mais ne se sont-ils pas trompés sur le caractere de la maladie? Il en est enfin du scorbut, comme de l'affection hypochondriaque; les *remedes* y sont souvent *infructueux* & nuisibles : on voit même tous les jours, que les malades ne se trouvent bien, qu'après les avoir abandonnés pour se borner au seul régime soutenu par une boisson abondante, qui, ainsi que nous l'avons déja dit, peut tenir lieu ici d'un grand remede. Lorsque la vérole est entée sur le scorbut, il faut commencer par le traitement de la premiere, sans pourtant négliger les palliatifs du second.

SCORBUT.

Il y a peu de *remedes externes* à faire pour le scorbut, si l'on en excepte les *gargarismes* détersifs, astringens & anti-scorbutiques, qui sont d'un très-grand usage : on y fait entrer souvent

SCORBUT.

l'alun & les autres acides minéraux : plusieurs n'usent que de l'eau d'orge miellée ; d'autres se contentent de mâcher du cresson ou du cochléaria. On emploie encore au même usage l'hyssope, la semence d'ancolie, les fleurs du grenadier, les roses rouges, les bois de gaïac & de lentisque ; l'écorce de grenade, le camphre, le succin, le sel ammoniac ; la teinture de gomme-laque & de myrrhe, l'esprit de cochléaria, &c. Les bains chauds, dans le déclin de la maladie, ont été souvent utiles. Les taches ne demandent aucune application ; car l'expérience a fait voir plusieurs fois, que leur rentrée, à l'occasion des *topiques*, avoit été très-fâcheuse & même mortelle. L'usage, extérieur du *camphre* est fort recommandé, dans le cas surtout où il faut s'opposer à la gangrene : celui de la vermiculaire ou petite joubarbe, tant interne qu'externe, a produit de grands effets dans la contracture des membres. L'application chaude du sel marin a été aussi très-utile pour dégorger les jambes œdémateuses.

LA

LA VÉROLE.

VOICI une maladie que nous aurons de la peine à renfermer dans les bornes que nous nous ſommes preſcrites, tant ſes ſignes & ſes ſymptomes ſont nombreux & variés : elle ſe montre ſous le dehors de preſque toutes les autres maladies, même les plus hideuſes. Cependant la *vérole* (*lues venerea*) paroît aujourd'hui mitigée; & il eſt très-rare de la voir accompagnée de ces ſymptomes graves dont tous les livres font mention, ſoit que le temps, ainſi que quelques-uns l'ont prétendu, lui ait fait perdre de ſa force & de ſa malignité, ſoit qu'étant plus commune, & ſon traitement plus adouci, ou plus familier, on ne la laiſſe plus empirer; ce qui eſt plus vraiſemblable. Elle n'eſt commune que depuis environ trois cens ans; & il y a lieu de croire qu'elle paſſoit avant cette époque, pour la lepre, qui ſemble avoir fait place à la vérole : celle-ci couve ſouvent longtemps, avant de ſe montrer; & l'on a obſervé très-ſouvent que l'uſage, tant interne qu'externe, des eaux thermales l'a manifeſtée; mais on ne doit pas cependant ſe fier à cette épreuve.

Le premier *ſigne de cette maladie*, &, ſans contredit, le plus certain, doit être tiré de l'aveu du commerce avec une perſonne infectée. On en

LA VEROLE voit communément des marques peu de temps après ; mais quelquefois elle ne se manifeste qu'après plusieurs années : dans le premier cas, on sent bientôt une chaleur aux parties génitales, avec ardeur d'urine ; la *gonorrhée*, dont nous parlerons ailleurs, se montre au bout de deux ou trois jours : le prépuce s'enflamme souvent, & plus rarement toute la verge qui est menacée alors de gangrene : on voit encore sur cette partie, comme à la vulve, des porreaux, des pustules, des ulceres, &c. L'*engorgement des testicules* est aussi un accident assez fréquent ; il donne lieu, dans la suite, à des hydroceles, des varicoceles, &c. On observe à l'anus des verrues, des condylomes, des rhagades, & quelquefois la fistule : les hémorrhoïdes s'enflamment & suppurent ; elles deviennent calleuses & carcinomateuses. Cependant la gonorrhée, les *pustules*, les *ulceres*, l'engorgement des testicules, & autres maladies locales, ne sont pas toujours des signes de la vérole ; mais on peut les regarder comme tels, s'ils résistent aux remedes ordinaires, ou s'ils reparoissent, après avoir été dissipés, sans qu'aucun commerce suspect y ait donné lieu. La *fiévre* est quelquefois un symptome de la vérole ; elle est alors toujours irréguliere, soit qu'elle soit aiguë ou lente, continue ou intermittente ; car elle se présente sous tous ces aspects : plusieurs éprouvent encore une chaleur incommode, tant à la paume des mains, qu'à la plante des pieds.

La *tête* eſt la partie où la vérole fait les plus grands ravages ; car on ſçait qu'elle excite des *céphalalgies*, des affections convulſives, des vertiges, des tremblemens & des paralyſies. Il s'éleve ſur le front, ſur les aîles du nez, & la commiſſure des levres, des *puſtules* qui manifeſtent ce mal à la vue de tout le monde ; elles s'étendent ſur la peau du crâne, où il paroît encore des tumeurs enkiſtées, attaquant les os qui leur ſervent de baſe : il ſurvient des *ophthalmies* très-rebelles ; la chaſſie, & autres maladies des yeux, de toutes les eſpeces ; le tintement d'oreille, la ſurdité, ou des douleurs & des ulceres à cet organe. On voit preſque à tous, des *ulceres* au palais, aux amygdales, à la luette & autres parties de la *bouche ;* les gencives n'en ſont pas même exemptes : on obſerve au nez des polypes calleux, des ulceres carcinomateux, & des caries aux os des environs, principalement à la voûte du palais, qui en reſte percée : tous ces déſordres, comme on le penſe bien, rendent l'*hâleine puante ;* mais ceux qui arrivent à la poitrine, annoncés par l'enrouement, l'hémoptyſie, la phthiſie, &c. y donnent auſſi lieu : quelques-uns ſont ſujets aux palpitations, & même aux ſyncopes.

LA VÉROLE

Le virus ſe jette moins ſouvent ſur les viſceres du bas-ventre, ſi l'on en excepte la matrice, & les autres parties internes de l'un & de l'autre ſexe, deſtinées à la génération. Les glandes du

LA VEROLE

col & des aiſſelles s'engorgent comme celles des aînes, mais plus rarement ; & il en réſulte des *bubons* dont nous traiterons ailleurs : il ſurvient encore des loupes ſur toutes les parties. On reſſent des *douleurs aux extrémités*, qui redoublent pendant la nuit ; les os paroiſſent quelquefois en être le ſiége, tant elles ſont profondes : elles ſont fixes ou vagues ; mais c'eſt mal-à-propos qu'on les compare à celles de la goutte. Les *exoſtoſes*, plus ou moins dures & ſenſibles, qui entraînent la pourriture des parties voiſines, ſont ici aſſez communes, de même que les *caries* précédées ou annoncées par des dépôts aux parties qui les recouvrent. On obſerve encore des *tumeurs* aux tendons & aux ligamens, des rhagades à la paume de la main & à la plante des pieds, des panaris, la chute des ongles, comme celle des cheveux, des ſourcils, &c. On voit enfin des *taches* pourprées, ou livides, de toute ſorte de grandeur, la gale, des dartres, & autres ſortes de puſtules ſéches & humides, ulcérées & écailleuſes, des *ulceres* ſordides, &c.

Nous avons expoſé dans l'article précédent les *ſignes* diſtinctifs du *ſcorbut* & de la *vérole ;* il faut y ajoûter que cette derniere eſt preſque toujours précédée par des bubons, par des chancres, par des puſtules, & autres vices, qui commencent par affecter les parties qui l'ont contractée, ainſi qu'on le voit aux nourrices & aux enfans très-expoſés à cette contagion : on ſçait

que si l'enfant est infecté, les mammelles sont les premieres attaquées par des ulceres, des pustules, &c. & que, dans le cas contraire, c'est la bouche de l'enfant, qui reçoit les premieres impressions du virus. On ne sçauroit nier que la vérole ne soit souvent héréditaire ; mais on peut former des doutes très-raisonnables sur toutes les autres manieres de la prendre. Il est inutile de dire que les signes & les symptomes que nous avons rapportés, à l'exception de ceux qui regardent les parties génitales, sont communs aux deux sexes ; mais il est bon de remarquer que les femmes en éprouvent d'autres, comme le cancer aux mammelles, la suppression ou le flux immodéré des menstrues, des squirrhes, des ulceres à la matrice, &c. La plûpart sont stériles, ou font de fausses-couches : leurs enfans naissent avec une sorte d'éréspele général ; ou leur peau est couverte de gale, de pustules, d'ulceres, &c.

LA VEROLE

La *vérole* est *plus ou moins à craindre*, relativement à son ancienneté, au nombre des symptomes qui l'accompagnent, à la nature des parties lésées, & aux différentes complications. On la garde quelquefois très-long-temps, & sans incommodité : rien n'est plus commun que de rencontrer des gens chez qui cette maladie ne se manifeste qu'après vingt ou trente ans ; il est aisé de juger qu'elle est alors très-rebelle. On la guérit très-difficilement, lorsqu'elle se

LA VEROLE

rencontre avec le ſcorbut ou les écrouelles ; lorſqu'elle eſt invétérée, ou que les déſordres, qui arrivent aux viſceres, ont fait un certain progrès. Elle eſt plus à craindre dans les enfans & les vieillards : les femmes réglées n'en ſont guère incommodées ; mais le terme de cette évacuation périodique eſt le commencement de leurs ſouffrances. La vérole négligée ſe termine ſouvent par l'hydropiſie ou le maraſme.

L'*ouverture des cadavres*, ſelon ce qu'on en a écrit, & que nous l'avons obſervé nous-mêmes, fait voir des muſcles abreuvés d'une matiere pituiteuſe, des puſtules plus ou moins nombreuſes ſur les viſceres & les membranes, des engorgemens de toutes les eſpeces, des épanchemens ſéreux & ſanieux dans toutes les cavités. On découvre des caries au crâne, aux os de la face & de l'oreille ; des tubéroſités à la face interne du crâne ; des tumeurs à la dure-mere, & à ſes productions ; des engorgemens polypeux aux vaiſſeaux ; des varices, & des hydatides au plexus choroïde ; des ſuppurations, &c. La poitrine nous préſente des tubercules, des ulceres & des engorgemens ſquirrheux au poumon, la vomique, l'ulcération des bronches, de la trachée-artere, & de l'œſophage. Le thymus paroît très-ſouvent affecté, c'eſt-à-dire ſquirrheux, purulent, ou dans un état de pourriture, qu'il communique ordinairement aux parties voiſines, & princi-

palement à l'œſophage. On a trouvé le cœur d'une groſſeur démeſurée, & chargé de puſtules, ainſi que le diaphragme, &c. On voit, dans le bas-ventre, les glandes, principalement du méſentere, engorgées, calleuſes & ulcérées, les vaiſſeaux lymphatiques très-apparens, des hydatides, des dépôts anomales & purulens. Le foie, la rate & le pancréas préſentent quelquefois les mêmes délabremens; mais ils ſont plus familiers à la matrice, aux ovaires, aux véſicules ſéminales & à la proſtate, où l'on voit des engorgemens, des inflammations, des ſuppurations, des ulceres carcinomateux, des ſquirrhes, des calloſités, &c. Les os du tronc & des extrémités ſont ſouvent cariés juſqu'à la moëlle qui eſt auſſi enflammée & ulcérée : on les a vus, mais rarement, ramollis comme de la cire, &, en quelque maniere, diſſous; leurs tendons & leurs ligamens ont parus tuméfiés, ou affectés d'une autre maniere. On a trouvé enfin, à ceux qui ſont morts pendant le traitement ordinaire, du mercure coulant dans le crâne, dans la capſule des articulations, & même dans la cavité des os.

LA VEROLE

On ſçait que le *mercure* eſt aujourd'hui preſque le *ſeul remede* qu'on emploie contre la vérole, ſoit qu'on l'introduiſe par la peau, par les frictions, les fumigations & les emplâtres, ſoit qu'on le donne intérieurement, déguiſé de cent manieres, comme en tiſane, en liqueur, en poudre, en pilules, en dragées, &c. Il ne

LA VEROLE s'agit, dans toutes ces méthodes, que de faire rouler long-temps le mercure dans le corps, & le ménager de façon qu'il n'excite ni salivation, ni cours de ventre ; car une longue expérience prouve évidemment que le ptyalisme, qu'on croyoit autrefois nécessaire, est non-seulement inutile, mais encore dangereux. On prépare aux *frictions*, auxquelles on donne, sans hésiter, la préférence, par la *saignée*, les *purgatifs*, les *tempérans*, le *lait*, le *petit-lait*, les *bains*, &c. Cette préparation, (pour laquelle on choisit la belle saison,) qui doit durer au moins une quinzaine de jours, n'est pas moins nécessaire pour les autres méthodes, qui ne manquent souvent, que parce qu'elle a été négligée.

On emploie en *friction* pour tout le traitement, environ six onces de *pommade* qui contient deux onces de *mercure* ; on peut souvent en retrancher, & il est assez rare qu'il en faille davantage : on en distribue la quantité déterminée, en douze ou seize frictions qu'on fait dans l'espace de quarante ou cinquante jours. Chacun sçait qu'on ne frote que le dos & les extrémités ; que la premiere friction se fait aux pieds ; la seconde, à la jambe ; la troisieme, au genou, &c. & qu'on ne change pas de linge pendant tout ce temps. Si le mercure porte à la bouche, ou excite quelqu'autre accident, on suspend le remede ; on fait changer de linge,

& l'on donne un purgatif. On doit éviter le temps des régles, & s'arrêter, si elles surviennent pendant le traitement. La diète blanche est, pour la plûpart, le régime le plus convenable. On sçait qu'on peut guérir les enfans au lait, en traitant leur nourrice; pour les femmes grosses, on doit renvoyer le traitement après leurs couches. LA VEROLE

Lorsque l'état de la peau ne permet pas d'y faire des frictions, on peut user des *fumigations*, en prenant les précautions nécessaires pour en garantir la tête: le cinnabre, l'æthiops minéral, le mercure éteint par le sucre, ou toute autre préparation mercurielle, peuvent y être employés; quelques-uns y mêlent de l'encens, du succin, le styrax, le mastic, la térébenthine, & autres résines avec lesquelles on forme des tablettes, des trochisques, &c. Chaque fumigation, selon les forces du malade, doit être de trois ou quatre minutes, jusqu'à un quart d'heure: on en donne de huit à douze; & l'on met, comme dans les frictions, quelques jours d'intervalle: on emploie, pour chaque fumigation, un ou deux gros de cinnabre, & environ deux onces pour tout le traitement qui ne doit pas être plus court que celui des frictions. Cette méthode est moins sûre, & même plus dangereuse que la premiere: cependant on a vu plusieurs fois, qu'elle a guéri des véroles qui avoient résisté aux frictions les mieux

LA VEROLE

administrées ; la fumigation remédie très-bien aux désordres que la vérole fait à la peau ; mais elle n'a pas la même efficacité pour les vices intérieurs : elle ne convient pas aux personnes maigres & foibles, comme à celles qui ont la poitrine affectée, quelque soin que l'on prenne pour garantir la respiration de la fumée.

On a souvent observé que ceux qui avoient été traités, la premiere fois sans succès, par l'une ou l'autre des méthodes que nous venons d'exposer, n'avoient pas été plus heureux dans une seconde, & même une troisieme tentative. Il faut alors se tourner d'un autre côté, soit en donnant le *mercure intérieurement*, soit en usant des *sudorifiques*. C'est dans ces occasions qu'on voit tous les jours, des charlatans avec leurs liqueurs, leurs tisanes, leurs poudres, ou leurs pilules, être plus heureux que les médecins trop timides dans ces circonstances. Ce n'est pas que ces derniers ne connoissent beaucoup de préparations mercurielles, comme la *panacée*, le *mercure doux*, le *turbith minéral*, l'*arcane corallin*, le *précipité rouge* & autres, lesquelles prises intérieurement, peuvent très-bien guérir de la vérole, & valent peut-être mieux que toutes les préparations mystérieuses des charlatans, dont les succès font cependant voir qu'il faut souvent sçavoir s'écarter de la route ordinaire. La maniere de donner la *panacée*, qui a toujours été la préparation la plus employée, consiste à en faire prendre, tous

les jours, une dose graduée, en commençant depuis cinq à six grains, jusqu'à un scrupule, qu'on diminue ensuite insensiblement, pour finir par la plus petite dose ; il faut environ six gros de panacée pour tout le traitement. On doit, comme dans toutes les autres méthodes, éviter la salivation, en réglant les doses, les rapprochant ou les éloignant, selon les observations de la bouche, qu'on doit regarder comme la boussole qui empêche de s'égarer. Ce traitement ne doit pas être moins long que celui des frictions & des fumigations, & il demande les mêmes préparatifs. Il faut remarquer qu'il est impossible de déterminer au juste la quantité de mercure que demande l'extinction du virus vérolique, comme les intervalles qu'on doit placer entre ces opérations ou ces prises, & le temps qu'il faut les faire durer, parce que le mercure, dans les différens sujets, agit plus ou moins promptement, & que la vérole a une infinité de degrés, qui la rendent plus ou moins rebelle ; de sorte qu'on ne sçauroit mieux faire, dans cette incertitude, que de se régler sur la cessation des symptomes, & sur les désordres que le mercure peut exciter relativement à la bouche & au ventre.

On en doit mettre encore au nombre des remedes mercuriels le *sublimé corrosif*, ce poison si redoutable, qu'on a osé donner intérieurement. C'est le célébre VAN-SWIETEN, qui a le pre-

LA VEROLE

mier employé avec le plus grand succès cette dangereuse préparation, ou qui l'a fait mieux connoître. Fondé sur une longue expérience, dont il nous a instruits, il croit non-seulement pouvoir ranger le sublimé corrosif parmi les remedes anti-vénériens internes, mais encore lui donner la préférence sur tous les autres. La maniere de l'employer est assez simple: on fait dissoudre douze grains de sublimé dans deux livres d'esprit de froment rectifié; on donne, soir & matin, une ou deux cueillerées de cette dissolution, en buvant par-dessus une livre de décoction d'orge avec un tiers de lait, cette décoction servant encore de boisson ordinaire. On prépare à ce traitement, ainsi qu'aux autres, par les remedes généraux: il demande les mêmes précautions, & on le prolonge jusqu'à ce qu'on soit assuré de la guérison. Si la vérole est légere, si elle n'est pas ancienne, on l'emporte en moins de trente jours; mais si elle est accompagnée de symptomes graves, si elle a jetté, par le temps, de profondes racines, il faut y employer plus de temps, & en augmenter même la dose. Il faut éviter dans cette méthode comme dans toutes les autres, la salivation, & suspendre le traitement, lorsqu'on en est menacé. Tel est ce remede qui a fait tant de bruit par toute l'Europe: je ne doute pas qu'il ne soit très-propre à guérir radicalement la vérole, lorsqu'il sera administré par un homme

ſage & habile ; mais peut-on, ſans imprudence, le mettre entre les mains de tant d'ignorans & de téméraires, qui ſont comme en poſſeſſion de traiter cette maladie ? C'eſt une difficulté que je propoſe à ceux qui ſont chargés de veiller à la conſervation des citoyens.

Les *ſudorifiques* les plus communs, comme le gaïac, le ſaſſafras, la ſquine & la ſalſepareille, dont on faiſoit autrefois un très-grand uſage, ſont aujourd'hui entiérement négligés : pourquoi auroient-ils perdu la propriété dont ils jouiſſoient alors ? Peut-on douter, après tant d'obſervations, qu'ils ne ſoient très-propres à détruire le levain de la vérole, ou à en procurer l'expulſion ? Ne ſçait-on pas encore qu'ils ont guéri très-ſouvent, & guériſſent encore aujourd'hui les véroles qui ont été manquées par le mercure, & que c'eſt même l'unique reſſource qu'on puiſſe avoir dans ce cas ? Le *gaïac* ſurtout a toujours paru être plus ſûr que les autres, & on lui a donné communément la préférence. La maniere d'en uſer conſiſte à donner, tous les jours, pendant cinq ou ſix ſemaines, deux ou trois verres de ſa décoction : on garde, pendant tout ce temps, le lit, & une diéte très-ſévere. On uſe de la ſeconde décoction de ce bois, pour la boiſſon ordinaire ; on la continue même pendant la convaleſcence qu'on doit prolonger juſqu'à un mois. Les gens maigres

LA VEROLE

ont de la peine à soutenir l'usage des sudorifiques ; on ménage alors les doses, & l'on compense par le temps ce qui manque à la quantité. Le grand BOERHAAVE nous apprend qu'il a guéri un jeune homme de la vérole la plus terrible, avec carie aux os, qui avoit résisté à tous les traitemens, avec la seule décoction de gaïac pour toute boisson, & une diéte très-sévere. Il ajoûtoit à ce secours des fumigations avec l'esprit-de-vin, pour faciliter la sortie de la sueur. Ce fait ne surprendra pas ceux qui ont lu les observations anciennes.

Il est bon de sçavoir qu'il arrive quelquefois que divers accidens subsistent encore après le traitement le plus régulier de la vérole ; mais ils se dissipent par le temps ; & ceux qui ont de l'expérience, ne s'en mettent guère en peine. La *gonorrhée* est un de ceux qui résistent le plus ; mais on la guérit alors avec beaucoup de facilité par le *lait* & les autres adoucissans, par l'usage des *eaux minérales*, tant acidules que ferrugineuses, & enfin par les *balsamiques* & les *fortifians*. Les *douleurs* subsistent aussi quelquefois après la guérison ; mais elles se dissipent dans la suite : le lait, les tempérans, & les eaux minérales sont encore ici très-utiles ; il faut y joindre les *diaphorétiques*, sans parler des onctions anodynes & relâchantes, qui peuvent être de quelque secours. A l'égard de la *gale*, des *dartres*, des *ulceres*, de la *carie* & des au-

tres ſymptomes, il eſt rare qu'ils ne cédent pas au mercure ; cependant, lorſque cela arrive, ils ne demandent que le traitement qu'on leur appliqueroit dans toute autre circonſtance. Ceux qui deſireront s'inſtruire plus à fond ſur cette matiere, peut-être ici trop reſſerrée, conſulteront le ſçavant Traité de M. ASTRUC ; ouvrage dont on admire avec raiſon l'ordre & la méthode, & qui devroit ſervir de modele à tous les écrivains.

LES ECROUELLES.

IL en est du *levain scrophuleux*, comme de celui du scorbut & de la vérole : il reste souvent caché, & se joint quelquefois à d'autres maladies, qui donnent lieu à des complications les plus obscures & les plus fâcheuses. Les *écrouelles* (*scrophulæ*) paroissent tenir de près à la vérole, ou en être un rejetton ; car on a observé cent fois, que les enfans dont les parens étoient vérolés, ou scorbutiques, ne manquoient guère de devenir scrophuleux : d'ailleurs les préparations mercurielles, & les sudorifiques, qui passent avec raison pour les spécifiques de la vérole, sont les remedes qu'on emploie avec le plus de succès contre les écrouelles, sans parler de plusieurs symptomes & produits communs à l'une & à l'autre maladie. Cependant on ne sçauroit douter que les mauvais alimens, les eaux crues & bourbeuses, le lait d'une nourrice enceinte ou infirme, &c. n'y donnent souvent lieu : on sçait encore que les écrouelles peuvent se gagner par contagion. Cette maladie ne se manifeste guère que par des tumeurs externes, que le vulgaire appelle *humeurs* ou *tumeurs froides*. Elle n'épargne pas cependant les parties internes, & principalement les glandes du mésentere : l'affection scrophu-

ſcrophuleuſe prend quelquefois l'aſpect d'une autre maladie, avant que la ſortie des tumeurs la décele : elles attaquent ordinairement les glandes lymphatiques, les ſalivaires & la thyroïde ; elles occupent encore les environs des articulations, & les dehors du crâne, où elles excitent des caries : on en voit au col, près des oreilles, ſous le menton, ſur la trachée-artere, qui en eſt quelquefois cariée ; aux aiſſelles, aux aînes, aux lévres & aux mammelles ; aux coudes, aux jarrets, aux genoux, aux mains, aux pieds, & principalement aux doigts & aux orteils : elles tiennent aux membranes, aux tendons, aux ligamens, & aux os mêmes qu'elles gonflent & carient, avec des douleurs ſi aiguës, qu'on a donné à cette maladie le nom barbare de *ſpina ventoſa.* Les yeux, le nez, les levres, &c. ſont encore expoſés au levain ſcrophuleux.

LES ECROU.

Les *tumeurs ſcrophuleuſes*, qui ſemblent tenir un milieu entre le phlegmon & le ſquirrhe, ſont, pour la plûpart, fixes & immobiles : elles préſentent ſouvent des inégalités, & paroiſſent être entaſſées, ou former des chapelets autour du col ; leur dureté approche quelquefois de celle de la pierre. La peau, dans le commencement, n'en ſouffre aucune altération : elles s'enflamment & ſuppurent difficilement ; mais les *ulceres* qui en réſultent, ſont d'un mauvais caractere, & diffèrent peu des cancéreux : leurs

LES ÉCROU. bords font fouvent calleux, renverfés & douloureux ; ils deviennent enfin quelquefois fiftuleux. Les tumeurs fcrophuleufes font encore fouvent enkiftées, & remplies de toute forte de matiere & quelquefois d'une eau limpide : le *bronchocele*, plus connu fous le nom de *gouêtre*, & qui peut entrer dans cette claffe, a fon fiége dans la thyroïde, dont le volume gêne quelquefois la trachée-artere & l'œfophage ; cependant tous les gouêtres, ainfi que plufieurs le prétendent, ne font pas fcrophuleux : ils n'ont pas plus ce caractere que les autres loupes, qui, quoique fymptomes quelquefois de la maladie dont nous parlons, font le plus fouvent le produit de toute autre caufe. On met encore fur le compte des écrouelles plufieurs fluxions qui fe jettent fur les articulations, les œdèmes particuliers des bras, & même des jambes, des ulceres fituleux, le rachitis, la teigne & autres maladies, qui, à la vérité, peuvent reconnoître un levain fcrophuleux, mais qui ont communément une autre fource.

Le *virus*, dont nous parlons, produit encore des *tumeurs* fous la langue, aux amygdales ; des *polypes* au nez, & des *ulceres* à la membrane pituitaire ; des *ophthalmies*, des ægilops, & autres maladies des yeux les plus graves & les plus rebelles : il fe jette quelquefois fur la poitrine, & y excite des tumeurs polypeufes dans la trachée-artere, l'hémo-

ptysie, la *phthisie*, l'*asthme*, &c. Dans le bas-ventre, presque toujours dur & élevé, le mésentere n'est pas la seule partie affectée ; le foie, la rate, l'épiploon, &c. en sont souvent attaqués. Tous ces désordres excitent la *fiévre lente*, dont il est rare que les malades soient exempts, lorsque le mal a fait de certains progrès, & enfin le marasme, la paralysie & l'hydropisie ; maladies qui conduisent bientôt à la mort.

LES ECROU.

Les *écrouelles*, qui doivent leur naissance aux eaux, aux alimens, à la contagion, ou à toute autre cause évidente, donnent beaucoup d'*espérance de guérison ;* mais lorsqu'elles sont héréditaires, il est presque impossible de les déraciner. Elles n'attaquent guère que les jeunes gens, depuis leur quatrieme année, jusqu'au temps de la puberté, qui est le terme le plus ordinaire de leur guérison : elles sont rares aux autres âges, mais beaucoup plus *difficiles à guérir*, & dégénerent quelquefois en goutte. On a remarqué que les enfans, qui ont un jugement prématuré, & de la vivacité dans l'esprit, y étoient les plus sujets. On attaque avec succès les tumeurs scrophuleuses, molles & récentes, les mobiles, les indolentes, sans altération à la peau : les phegmoneuses suppurent facilement ; mais les fixes, les squirrheuses, les douloureuses, les livides & les invétérées sont très-rebelles : on redoute sur-tout celles qui tien-

LES ÉCROU. nent aux os, aux tendons, aux ligamens, aux gros vaiſſeaux & à la trachée-artere, comme celles qui ont un aſpect de cancer. Les ulceres, qui réſultent de toutes ces tumeurs, ſont ſanieux & virulens : on a beaucoup de peine à les cicatriſer; encore eſt-ce toujours preſque infructueuſement, parce qu'il s'en forme bientôt de nouveaux. Le *prognoſtic*, en un mot, de cette maladie doit être tiré de ſon ancienneté, & de la nature des parties léſées : la carie des malléoles, des os du tarſe, de ceux du poignet, &c. la rend déplorable. Elle eſt enfin réputée incurable, lorſqu'elle a jetté le malade dans le maraſme ou dans l'hydropiſie.

Les *diſſections* nous manifeſtent des déſordres intérieurs, qui répondent à ceux du dehors. On voit, aux environs des tumeurs externes, une ſorte de graiſſe qu'on peut comparer au lard, & des traînées de petites glandes, qui étoient des germes toujours prêts à ſe développer; des concrétions tophacées, & des hydatides, avec la carie aux os voiſins. Dans le *bas-ventre* on trouve le méſentere toujours attaqué; on y voit des glandes de la groſſeur d'une noiſette, d'une noix, & même du poing; elles ſont ſquirrheuſes, calleuſes, pierreuſes, ou contiennent une matiere ſébacée, caſéeuſe ou purulente. Le réſervoir de Pecquet, & le canal thorachique ſont ſouvent ſquirrheux, engor-

LES ECROU.

gés par une matiere plâtreuſe, ou affectés de toute autre maniere. On voit des appendices polypeuſes ſur l'eſtomac & les boyaux, de même que dans leur cavité ; la veſſie n'en eſt pas exempte. Le foie paroît tantôt flétri & deſſéché, tantôt d'une groſſeur monſtrueuſe, ſuppuré, ſquirrheux, grainelé, pierreux & déplacé, avec la véſicule du fiel gorgée de bile plus ou moins fluide. On a obſervé les mêmes déſordres à la rate ; on l'a vue encore dans un état de putréfaction, ou entiérement détruite : l'épiploon, le pancréas, la matrice, les ovaires, &c. ſont expoſés aux mêmes accidens. On juge bien que tous ces délabremens, preſque tous confirmés par nos propres obſervations, donnent lieu à des épanchemens ſéreux, ſanieux, purulens & fétides, qu'on trouve très-communément dans la cavité du bas-ventre.

La *poitrine* n'eſt pas plus épargnée que l'abdomen : le thymus eſt, preſque dans tous les ſujets, ſquirrheux, & quelquefois même pierreux : ſon volume eſt ſouvent prodigieux, s'étendant juſqu'à la thyroïde : on trouve auſſi la membrane, qui enveloppe le poumon, épaiſſe & calleuſe ; la ſubſtance de ce viſcere ſquirrheuſe, remplie de tubercules, ſuppurée, putride, & quelquefois détruite en partie, y ayant à ſa place une matiere blanchâtre & plâtreuſe :

LES ECROU. on voit encore des érosions ulcéreuses à la plévre, au diaphragme, au péricarde, qui est souvent collé à la surface du cœur ; des tumeurs qui tiennent aux côtes, qui en sont toujours cariées, & des inondations de différente nature, sçavoir, séreuses, lixivieuses, sanglantes, sanieuses, bourbeuses, & ordinairement très-fétides dans toutes les cavités. Nous ne parlons pas du *gonflement des os*, de leur luxation, de leur carie, & autres désordres qui se manifestent assez dans le cours de la maladie.

Les *remedes internes* les plus essentiels roulent sur les *désobstruans*, les *fondans* & les *sudorifiques ;* mais on ne doit pas se flater de la réussite, si, après les remedes généraux, on ne prépare long-temps les malades par le *petit-lait*, les *tempérans*, les *dépurans*, les *anti-scorbutiques* & les *légers apéritifs*. Le *lait* peut être aussi très-utilement employé ; mais il ne convient pas à tous. La racine du petit houx, de la scrophulaire & du polypode ; les feuilles du tussilage, du *ruta-muraria*, du cresson & du cochléaria ont été données, dans ces circonstances, avec beaucoup de succès. L'ipécacuanha, dans ce premier temps, a été très-utile : on tire également bien des avantages des purgatifs; ils procurent l'évacuation des mauvais sucs qui croupissent dans les premieres voies, & disposent ces organes à la formation

d'un meilleur chyle. Les *cloportes* & les *martiaux*, les *gommeux* & les *ſavonneux*, la *magnéſie*, le *mercure doux*, la *panacée*, l'*æthiops* minéral, & autres préparations mercurielles qu'on donne à petites doſes & qu'on continue long-temps, ſont les déſobſtruans & les fondans les plus uſités : le quinquina a été employé avec ſuccès; & l'*eau de chaux* la plus légere a réuſſi dans beaucoup de cas. Les *viperes*, le *ſaſſafras*, l'*anti-hectique de Potérius*, & autres *ſudorifiques*, ſont auſſi des remedes très-efficaces. On a encore, dans beaucoup d'occaſions, tiré de grands ſecours des *eaux de Plombieres*, de *Bourbonne*, de *Barèges*, de *Digne*, &c. Nous ne devons pas oublier ici l'*éponge calcinée*, que pluſieurs regardent comme ſpécifique : on en donne un gros, matin & ſoir, pendant long-temps; la pierre-ponce, & peut-être tous les autres abſorbans ont la même propriété. On vante enfin le *remede de Rotrou*; mais ſa préparation eſt trop difficile & trop compoſée, pour qu'on puiſſe y avoir ſouvent recours. On a encore propoſé les frictions mercurielles; je ſçais qu'elles n'ont pas réuſſi : cependant je ne voudrois pas blâmer ceux qui en veulent faire l'eſſai, après avoir épuiſé toutes les autres reſſources. Le cautere & le ſéton ont été employés avec ſuccès. Les ſymptomes de cette maladie ne demandent qu'un traitement ordinaire; on combat, par exemple, l'ophthalmie par les ſaignées, les

LES ECROU.

LES ÉCROU. ſang-ſuës, les véſicatoires, les ventouſes & autres remedes indiqués dans ſon article.

Le *traitement des tumeurs externes* mérite la plus grande attention; on doit tenter leur réſolution ou leur ſuppuration, &, à leur défaut, l'extirpation. Les feuilles d'ièble, cuites ſous la cendre, les cataplaſmes faits avec la racine & les feuilles de concombre ſauvage, la racine de bryone, & autres réſolutifs, ſont les plus employés. La fomentation avec l'eau de chaux, les parfums d'encens, de karabé & de tacamahaca ſont fort en uſage. On ſe ſert encore du diachylon gommé, de l'emplâtre de Vigo, de celui de ciguë, du diabotanum, &c. Lorſqu'il y a quelque apparence de ſuppuration, on y applique des cataplaſmes émolliens & digeſtifs les plus connus; mais on ne doit pas ſe preſſer d'ouvrir les abſcès pour donner au pus le temps de détruire les duretés ſcrophuleuſes qui s'y rencontrent. On traite enſuite l'ulcere par les déterſifs, le digeſtif & les cathérétiques, dont on uſe alternativement, ſelon que l'état de la plaie le demande; mais on ne doit pas travailler à la cicatriſer, que toutes les duretés ne ſoient entiérement conſommées par la ſuppuration: la diſſolution du ſublimé corroſif dans l'eau de plantain eſt ici très-efficace. Lorſque ces *tumeurs* ou ces *ulceres* ont pris un *caractere cancéreux*, il eſt dangereux d'y toucher, ſi ce n'eſt pour y employer quelques palliatifs. L'*extirpation*, tant

par le fer que par la ligature, eſt rarement praticable, & elle ne peut avoir lieu que pour les glandes libres & mobiles : à l'égard des adhérentes & des profondes, lorſqu'on les a attaquées vainement par les réſolutifs & les maturatifs, on peut uſer avec prudence du *cauſtique*. Il faut, au reſte, ſçavoir que le traitement des écrouelles dure quelquefois des années, & qu'on a encore lieu de s'applaudir, lorſqu'il n'eſt pas infructueux.

LES ECROU.

AFFECTION HYPOCHONDRIAQUE.

LA dénomination de cette maladie ſpaſmodique & flatueuſe eſt tirée, comme on le ſçait, des hypochondres qu'on croît en être le principal ſiége. Des conjectures, qui paroiſſent aſſez bien fondées, l'établiſſent dans les veines qui concourent à la formation de la porte. L'opinion des anciens ſur la mélancholie humorale, ou la cacochymie atrabilaire, étoit preſque oubliée, lorſque M. LORRY, célebre médecin de Paris, a donné ſur ce ſujet un livre qui mérite d'être lu & médité. Quoiqu'il en ſoit, il paroît que cette *maladie* eſt toute *ſpaſmodique*, les nerfs, très-ſuſceptibles d'irritation, y jouant un très-grand rôle, & que l'*eſprit* eſt autant & peut-être plus *affecté* que le corps; de-là vient que le terme *hypochondriaque* eſt preſque devenu un nom offenſant, dont les médecins, qui veulent plaire, évitent de ſe ſervir, donnant avec le vulgaire le nom vague de *vapeurs* à cette affection, ainſi qu'à l'hyſtérie. Elle eſt très-commune depuis l'âge de vingt ans, juſqu'à celui de cinquante; elle cede enſuite ordinairement la place au ſcorbut ou à la goutte. Il ſemble que les flatuoſités, inſéparables de cet état, portent le trouble dans toutes les fonctions des viſceres du bas-ven-

tre ; trouble qui ſe communique bientôt à la tête. Les hypochondriaques ſont, pour la plûpart, gens d'eſprit, & ont un penchant invincible à la méditation : on ne peut ſur-tout les diſtraire des réflexions relatives à leur état, & les détacher de l'amour de la ſolitude. Une diſpoſition héréditaire, l'*adverſité*, les chagrins, la trop grande *application*, l'*épuiſement* du corps & de l'eſprit, la vie molle & voluptueuſe, l'abus des vomitifs, des purgatifs & des narcotiques ; la ſemence retenue ; la ſuppreſſion de la gonorrhée, du flux hémorrhoïdal, du cours de ventre habituel ; la ceſſation extraordinaire de la fiévre intermittente, la goutte irréguliere, &c. ſont les *cauſes* les plus *ordinaires* de cette maladie, qui ne diffère point eſſentiellement, comme nous le dirons plus bas, de celle qui, dans les femmes, porte le nom d'*hyſtérique*.

L'*affection hypochondriaque ſe manifeſte* par les *vents*, qui agiſſent principalement ſur l'eſtomac & l'œſophage, par le dégoût, par la cardialgie ou l'ardeur d'eſtomac, par le *gonflement des hypochondres*, & par l'élévation même de tout le bas-ventre, dont l'évacuation eſt très-retardée. Les vomiſſemens ſont ici fréquens, & ils approchent quelquefois de la paſſion iliaque : pluſieurs rejettent des glaires fétides, des matieres âcres, ou acides, dont les dents ſont affectées. Il y en a qui ſe plaignent d'une

AFFECT. HYPOC. ardeur d'entrailles, ou d'une fausse faim qu'ils sont obligés d'appaiser en mangeant à des heures indûes, même la nuit, dans leur lit; pendant que d'autres ont le dégoût, & ne mangent que par raison. On sent dans quelques-uns la pulsation de la céliaque : presque tous ont des *douleurs sous les fausses-côtes*, ou dans les autres parties du bas-ventre ; ils en éprouvent quelquefois de lancinantes, & des plus aiguës, dans les entrailles, qui imitent la colique hépatique, l'intestinale & la néphrétique; mais elles ne viennent que par paroxysme. Il est rare qu'on n'ait dans cette maladie des *rapports acides*, & un crachement fréquent : les *anxiétés*, & quelquefois les défaillances l'accompagnent encore. Les urines sont blanchâtres ; on a même de fréquentes envies de les rendre, & souvent des ardeurs : elles sont abondantes, & ont quelquefois l'aspect de la biere, ou la noirceur de l'encre : on a même remarqué que ceux qui se plaignent de la rate, sont soulagés par ces dernieres. Les malades éprouvent à la poitrine un resserrement qu'on ne peut connoître que par leur rapport : la toux séche, les *palpitations* & le tremblement du cœur sont souvent très-manifestes. Le pouls est petit & lent, intermittent & tremblant, & annonce quelquefois des défaillances. Ils souffrent des douleurs gravatives à la tête, & ont des étourdissemens & des vertiges : le sommeil manque, ou il est dé-

ſagréablement interrompu; il eſt quelquefois ſi fâcheux, que pluſieurs redoutent le lit. Des *terreurs paniques* dont la raiſon ne ſçauroit garantir, la *triſteſſe*, une mélancholie affreuſe, & beaucoup de *frayeur ſur ſon état*, troublent ſouvent l'imagination, & la déréglent.

Les *convulſions*, le tremblement, l'*engourdiſſement* de toutes les parties, la palpitation des muſcles, le hoquet, le bâillement, les pandiculations ſont encore des ſymptomes très-communs. On ſe plaint auſſi du *bourdonnement* aux oreilles qui diminue l'ouïe; des étranglemens au pharynx & à l'œſophage, qui empêchent la déglutition: les muſcles de la face & de la tête ne ſont pas exempts de convulſion. Quelques-uns ont une *fièvre erratique*; d'autres ſe plaignent d'une alternative de *froid* & de *chaud*, & ont même des grelotemens: le pouls eſt d'ailleurs lent, petit & intermittent. On a des *chaleurs à la paume de la main*, & à la plante des pieds; des *ſueurs nocturnes*; des *douleurs vagues*, qui occupent ſouvent les lombes, & qu'on nomme à la poitrine des *points de côté*. Les *hémorrhoïdes* ſéches, ou fluantes, ſont encore une ſuite de cet état, qui menace le foie, & jette inſenſiblement dans le maraſme. Cette maladie enfin, qui attaque tout le ſyſtême nerveux, a des *paroxyſmes* très-allarmans, relativement à la tête & au bas-ventre: elle eſt très-ſouvent compliquée, & la plûpart des écri-

AFFECT HYPOC. vains n'ont pas manqué de mettre ſur ſon compte tous les ſymptomes qui appartiennent aux maladies qui ſe joignent à celle-ci ; de-là ſont venues ces deſcriptions ſi vagues & ſi chargées, & l'opinion dans laquelle on eſt que cette affection ſe préſente ſous toutes ſortes de formes ; ce que l'obſervation exacte & réfléchie ne confirme pas toujours.

L'*affection hypochondriaque*, telle qu'on la voit ordinairement, eſt, ainſi que l'hyſtérie, plus *allarmante* que dangereuſe : l'invétérée réſiſte à tous les remedes, & épuiſe enfin la patience la plus éprouvée des médecins & des malades. Si elle paſſe ſes bornes ordinaires, elle devient dangereuſe, & jette dans le ſcorbut, la cachexie, l'hydropiſie, l'aſthme, la fiévre lente & l'atrophie ; elle donne lieu à des tumeurs cancéreuſes : quelques-uns enfin deviennent maniaques. On a obſervé que le flux hémorrhoïdal avoit ſouvent terminé cette maladie ; on a vu encore de bons effets du vomiſſement de ſang, ou d'une matiere noire & épaiſſe, que les anciens appelloient *atrabile*, quoiqu'il eût d'abord très-allarmé : on a encore remarqué que les hypochondriaques étoient aſſez exempts des maladies épidémiques, & même de la peſte ; mais cet avantage paſſager ne les dédommage pas de l'amertume que cette maladie répand ſur toute leur vie.

On voit, dans preſque tous les *cadavres*, des

engorgemens & des *dilatations variqueuſes* dans les veines qui concourent à la formation de la porte : j'ai trouvé ces vaiſſeaux ſi énormément dilatés, qu'on auroit pu les prendre pour des inteſtins. On obſerve encore communément des *obſtructions*, des ſquirrhes, des ſuppurations, des pourritures & des ſphaceles au foie, à la rate, au pancréas, à l'épiploon, au méſentere, & même aux capſules atrabilaires. On voit ſouvent des pierres dans la véſicule du fiel. La *rate* paroît plus ou moins gonflée, & quelquefois monſtrueuſe, tant par ſon volume, que par ſes appendices ; elle s'eſt préſentée dure & comme pétrifiée : on l'a vue quelquefois ſi petite, qu'elle ne peſoit qu'une once ; on prétend même qu'elle manquoit abſolument dans un ſujet : il n'eſt pas douteux que cette partie ne ſoit très-ſouvent attaquée ; mais il eſt auſſi très-certain qu'elle ne l'eſt pas toujours, & qu'on l'a trouvée ſouvent très-ſaine, quoique les autres parties aient été dans un grand délabrement ; ce qui ne s'accorde point avec l'opinion de ceux qui la regardent comme le principal foyer de cette maladie. On a obſervé, dans un grand nombre, le pylore ſquirrheux & étranglé, l'eſtomac chargé d'une matiere noirâtre & fétide, extrêmement dilaté, de même que le colon : on a vu encore au bas-ventre des tumeurs anomales, tenant au méſentere ou à d'autres parties ; le pancréas engorgé, ou dans

AFFECT HYPOC. un état de pourriture. La *poitrine* a montré des poumons desséchés, engorgés & adhérens aux parties voisines; le cœur sec & aride, collé à son péricarde, ou l'hydropisie de ce sac; ses ventricules contenant un sang noirâtre & épais, séreux & fétide, des concrétions polypeuses; ses valvules ossifiées; des abscès aux oreilletes; des ossifications & des anévrismes à l'aorte, &c. Le *cerveau* a enfin présenté les vaisseaux engorgés d'un sang noir & épais; des pourritures & des suppurations; des épanchemens séreux, sanieux, muqueux; des varices & des tumeurs au plexus choroïde; des ossifications à la dure-mere, &c. sans parler des autres hydropisies, & des produits qu'on doit rapporter aux maladies qui succedent à celle dont nous parlons.

Les principales vues, qu'on doit avoir dans le *traitement*, se réduisent à délayer le sang ou à le détremper, à remédier à la tension des solides, & principalement des nerfs, & à ramener l'esprit égaré des malades. On a donné, pour cette maladie, des remedes de toutes les façons: je crois même qu'on n'a rien oublié, & qu'on a épuisé toutes les ressources de la matiere médicale; de sorte qu'en en prenant un au hazard, on est presque assuré de trouver une autorité: je me garderai bien d'en faire l'énumération, me bornant à ceux qui paroissent avoir le mieux réussi. La *saignée*, si des accidens

dens étrangers ne la demandent, eſt ici très-inutile, & même à craindre. Les *vomitifs* & les *purgatifs* ſont ſans doute néceſſaires; mais on doit en éviter l'abus, & ne pas s'y prêter, toutes les fois que les malades les deſirent; car il eſt conſtant qu'ils irritent très-ſouvent tous les ſymptomes. D'ailleurs les praticiens n'ignorent pas qu'ils ne conviennent point à la conſtipation, & qu'ils la rendent toujours plus opiniâtre: les *pruneaux*, la caſſe dans le petit-lait, en ce cas, peuvent être employés; les *ſels* d'*Epſom* & de *Sedlitz*, pris dans une grande quantité d'eau, ſont les plus appropriés à l'affection hypochondriaque, ſans parler du ſecours qu'on peut tirer des lavemens les plus ſimples. On fait un grand uſage des *délayans* & des *tempérans*, comme du petit-lait, des chicoracées, des capillaires, de la fumeterre, du creſſon & des écreviſſes. La *diète blanche* eſt ſouvent très-utile, de même que le lait coupé avec les eaux de Seltz.

AFFECT HYPOC.

Les *apéritifs* & les *amers*, comme les cloportes, le polypode, la rhubarbe, le quinquina, & même l'aloës dont on uſe ſi familiérement, ne conviennent qu'à un très-petit nombre de ſujets. L'uſage des martiaux, ſoutenu par l'exercice & une boiſſon abondante, eſt utile à pluſieurs, pourvu qu'on s'en tienne à une petite doſe. La magnéſie, & les autres *abſorbans* qu'on

AFFECT HYPOC.

peut mêler avec les purgatifs, produisent, dans quelques circonstances, d'assez bons effets. Les racines d'aunée, de valériane & de pivoine, les feuilles de mélisse & de menthe, les fleurs de tilleul & de caille-lait, le chacril, le cachou, l'eau de fleur d'orange, l'extrait de geniévre, la poudre de guttete, & autres *stomachiques* & *anti-spasmodiques*, sont des remedes qu'on peut appliquer heureusement. Les *hypnotiques*, si desirés par quelques malades, doivent être donnés avec ménagement, parce qu'ils peuvent nuire à la tête, ou rendre le ventre paresseux; le *camphre* peut y suppléer avec avantage. Les *eaux* de Vals, de Monfrin, de Passy, de Forges, de Cranssac, de Spa, de Sedlitz, de Miers, de Bareges, de Saint-Amand, &c. ont été souvent plus efficaces que tous les autres secours.

On ne doit pas perdre de vue, tant dans le relâche que dans les paroxysmes, les lavemens, parce qu'il est, dans l'un & l'autre cas, toujours important de tenir le ventre libre. Les *bains* domestiques sont encore très-recommandés, & on ne sçauroit y revenir trop souvent; mais ceux de riviere leur doivent être préférés: on se trouve encore mieux des bains froids que des chauds. Je dirai ailleurs ce qu'on doit penser du prétendu ellébore de nos boutiques, que plusieurs, sur la foi des anciens,

veulent employer ici. On remédie enfin aux *paroxyſmes* par l'odeur, la vapeur ou la fumée des drogues & compoſitions fétides, par les bains chauds des jambes, par leur friction, &c. La douche des eaux thermales à la tête, tant dans le paroxyſme que dans le relâche, a été donnée avec ſuccès contre les convulſions de la tête & de la face. On fait prendre intérieurement, pour diſſiper l'attaque, le *camphre*, l'eau de fleur d'orange, la *teinture de caſtoréum*, les *gouttes d'Angleterre*, l'*eſprit de ſel ammoniac*, l'*eau de Luce*, les *ſels volatils*, & autres, qu'on applique tous les jours à l'affection hyſtérique.

AFFECT HYPOC.

Après avoir propoſé tant de remedes, quoique ce ne ſoit, comme je l'ai dit, qu'une partie de ceux qu'on emploie tous les jours contre l'affection hypochondriaque, je croirois trahir mes lumieres & ma conſcience, ſi je laiſſois ignorer que beaucoup de malades, après en avoir pris, pendant tous les temps, de toutes les façons, ont été enfin forcés de les abandonner tous, & que cette époque a été le commencement de leur convaleſcence. Un *régime* bien entendu, la *boiſſon* abondante, l'*exercice* agréable & modéré, la *diſſipation*, & ſurtout l'éloignement de tout travail d'eſprit ſérieux, ſont preſque tout ce qui convient à cette maladie; mais ceux qui ont le malheur d'en

être affectés, ont celui de tout attendre des médecins, ou du premier charlatan qui leur promettra la guérison ; & l'on peut même regarder cette manie comme un symptome de cette bizarre maladie : je l'ai souvent combattue, en leur donnant le conseil de MONTANUS (*Fuge medicos & medicamina ;*) conseil que plusieurs se sont très-bien trouvés de suivre, sur-tout lorsqu'ils ont eu le courage de se rassurer.

STAGNATION DU SANG ET DU PUS.

CES maladies, rarement guériſſables, ne ſe manifeſtent le plus ſouvent qu'après la mort : il ſeroit même inutile d'en parler, ſi l'on ne pouvoit quelquefois parvenir à les découvrir, & même à y remédier. On n'a pas beſoin de dire que, lorſqu'il ſe fait un *épanchement* ſubit *de ſang dans les cavités du cerveau*, on ne ſçauroit éviter une mort prompte, ainſi qu'il arrive évidemment à la plûpart des apoplectiques : on doit s'attendre au même ſort, ſi l'extravaſation ſe fait *dans la cavité de la poitrine*, ou dans celle du péricarde, par la rupture des vaiſſeaux apparens, & principalement par le déchirement des anévriſmes ; mais lorſqu'elle tire ſa ſource, tant à la tête qu'à la poitrine & au bas-ventre, de l'éroſion des petits vaiſſeaux, il ne ſe fait alors qu'un ſuintement, dont l'effet, quoique plus lent, n'en eſt guère moins redoutable ; cependant on peut, dans ces circonſtances, fonder quelque eſpérance ſur la durée de la maladie, pourvu que ſon ſiége très-profond n'exclue pas toutes les reſſources. On trouve encore du ſang répandu dans les ſinus oſſeux de la tête, & dans les cavités de l'oreille interne, dans l'eſtomac & le canal inteſtinal, dans la matrice, dans la veſſie,

STAGNAT. dans le kiſte de l'hydrocele, & dans celui de quelques tumeurs anomales ; on en trouve de plus dans toute l'étendue du corps cellulaire : j'en ai vu un dépôt très-conſidérable entre les feuillets de l'enceinte muſculeuſe du bas-ventre. Perſonne n'ignore qu'il s'en fait dans toutes les parties, après les chutes, les coups & les plaies.

On ſçait que les *abſcès* qui s'ouvrent dans les cavités de la tête, de la poitrine & du bas-ventre, comme dans toutes celles des parties que nous avons nommées, donnent lieu à des *épanchemens purulens* & *ſanieux*, que le ſéjour rend quelquefois bourbeux, & d'une grande fétidité : il eſt aiſé de les connoître par les ſignes de l'inflammation & de la ſuppuration qui les précedent. Mais il ſe fait d'autres *ſuppurations indolentes* ſans inflammation apparente, par leſquelles le pus tranſude à travers les parties, où on ne trouve aucune trace d'abſcès, ni même d'ulcere : ces ſortes de ſuppurations ſont communes à la ſurface du cerveau, à celle du poumon, du cœur, des inteſtins, &c. Les contuſions, les chutes, les efforts, & l'extenſion violente des ligamens en occaſionnent aux environs des articulations, & aux autres parties. La ſtagnation qui en réſulte, très-difficile à diſtinguer de celle de tout autre liquide, n'eſt jamais bien conſidérable, & ne ſe manifeſte ordinairement que par l'*ouverture des cadavres*.

STAGNAT.

La sérosité, extravasée dans toutes les cavités peut, comme on en doute pas, se repomper ; & on n'en manque pas d'exemples. Mais la nature paroit être privée de cette ressource pour le *sang qui est hors de ses vaisseaux*, & le *pus qui a abandonné son foyer ;* de sorte que, dans l'un & l'autre cas, il n'y a d'autre parti à prendre que celui de l'évacuation : la chose n'est pas difficile, lorsque le sang ou le pus croupissent dans les parties qui ont quelqu'issue ; mais lorsque ces liquides sont renfermés dans les cavités de la tête, de la poitrine & du bas-ventre, on y trouve des difficultés que l'art a de la peine à surmonter. Nous ferons mention, pour ne pas tomber dans des redites, des moyens qu'il emploie, dans les articles particuliers où toutes ces maladies trouveront leur place.

ENGORGEMENS ET SQUIRRHES.

LES obstructions des visceres sont les maladies les plus communes, & peut-être les moins éclaircies : les *observations anatomiques*, qui viennent ici à notre secours, nous fourniront presque tout ce que avons à dire à ce sujet. Les *embarras*, qui représentent ces deux états, paroissent être *sanguins* ou *lymphatiques* : j'explique ces termes pour écarter tout soupçon d'hypothèses. J'entends par *engorgemens sanguins*, ceux qui attaquent les jeunes gens & les pléthoriques ; qui surviennent à la supression des pertes de sang habituelles, & autres cas qui reconnoissent la plénitude des vaisseaux : ils occupent principalement le poumon & le foie ; ils attaquent brusquement, & sont ordinairement douloureux, ou accompagnés d'une chaleur qui est particuliere à cette espece d'engorgement, si commun dans la plûpart des fiévres, dont il est pourtant quelquefois indépendant : il peut dégénérer en vraie inflammation, & peut-être en est-il le premier degré. Les *engorgemens* que j'appelle *lymphatiques*, quoique j'ignore si l'on doit plutôt les imputer à la lymphe qu'à toute autre humeur, sont très-communs parmi les mélancholiques, les phlegmatiques, les cachectiques, les scrophuleux & les scorbutiques.

Ils peuvent être encore la suite des engorgemens sanguins & des inflammations, de la fiévre quarte, & de plusieurs autres maladies chroniques. Leurs progrès sont très-lents ; la douleur, s'il y en a, est légere & obscure ; & ils ne passent alors que pour des *obstructions*, mais qui peuvent se convertir en *squirrhes*, dont elles sont vraisemblablement le premier degré : on sçait que les glandes & les visceres sont le siége ordinaire de ces derniers. Je ne dois pas oublier de dire qu'on rencontre quelquefois des *engorgemens*, sur-tout au poumon, qui semblent réunir les *deux caracteres*, & sur lesquels il est très-difficile de porter un bon jugement ; tout ce que j'en ai pu apprendre, est qu'ils se terminent, selon les circonstances tirées du sujet & du traitement, tantôt par l'inflammation, tantôt par le squirrhe. ENGORGEM.

L'*oisiveté*, la *pléthore*, ou la chaleur excessive du sang, le vin, la crapule, &c. doivent être regardés comme autant de causes éloignées de l'engorgement sanguin. La cachexie, la vie sédentaire, le travail de l'esprit, les soucis, les alimens grossiers, l'abus du chocolat & de certains remedes, peuvent donner lieu aux engorgemens lymphatiques : ils reconnoissent encore la *suppression des évacuations* habituelles, & la *rentrée des éruptions*, sans parler de la disposition héréditaire. Quoique les engorgemens lymphatiques soient très-communément le produit d'une

ENGORGEM. maladie qui a précedé, ou qui exiſte encore; on ne laiſſe pas de regarder cet accident comme la maladie principale, vers laquelle on doit diriger ſes vues. Nous ne parlerons pas ici des ſquirrhes de la bouche, des glandes ſalivaires, du col, des mammelles, des aînes, des aiſſelles, & autres externes, parce qu'ils trouveront leur place ailleurs.

Il n'eſt pas aiſé de connoître les *engorgemens ſanguins*, tant de la poitrine que du bas-ventre, parce que *leurs ſignes*, dont nous avons fait mention, ſe confondent avec ceux de l'inflammation; mais les premiers ſont plus mitigés, & la ſuite de ces maladies n'eſt pas la même: le ſimple engorgement peut ſe diſſiper entiérement en moins de deux jours; ce qui n'arrive jamais à l'inflammation: celle-ci ſe termine par la réſolution ou la ſuppuration, avant le ſeptieme jour; celui-là peut durer davantage. Les *obſtructions* naiſſantes ne préſentent pas moins de difficulté, les confirmées ne ſe manifeſtent pas toujours: quoique les viſceres obſtrués aient ordinairement plus de volume, & ſoient plus durs que dans l'état naturel, il n'eſt pas cependant auſſi aiſé qu'on le penſe, d'en juger par le tact, lorſque le ſujet a de l'embonpoint, que le mal eſt profond, ou qu'il n'a pas fait de grands progrès; & ce qu'on avance quelquefois là-deſſus, n'eſt que pure charlatanerie. On touche aſſez facilement ſur les gens maigres le

foie & la rate; mais il y a plus de difficulté pour le pancréas, le méſentere, &c. Cependant les *obſtructions* & les *ſquirrhes* ne groſſiſſent pas toujours le volume des viſceres; il les diminuent aſſez ſouvent, & les deſſéchent; ce qui eſt aſſez ordinaire au foie. On peut alors connoître cet état par une *douleur ſourde*, que le tact rend quelquefois plus vive, par un *ſentiment de peſanteur* ou de preſſion, dont les malades ſe plaignent; de ſorte qu'on ſe tromperoit ſouvent, ſi l'on ne pouvoit juger des ſquirrhes internes, que par la dureté & l'inſenſibilité qu'on leur attribue. On ne connoît pas même toujours *leur ſiége*, lorſqu'on ſent leur réſiſtance, parce qu'on ne peut rien aſſurer de poſitif ſur la profondeur du mal; outre qu'il arrive quelquefois qu'ils n'occupent point les viſceres, & qu'ils ſe ſont formés dans le tiſſu cellulaire, tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre. ENGORGEM.

Je dois encore ici un avis aux médecins, & au public, ſur la *maniere de tâter le bas-ventre.* On ſçait que preſque tous affectent d'enfoncer leurs doigts, ſans aucun ménagement, s'imaginant que cette groſſiéreté les fera paſſer pour habiles & pour plus attentifs : il eſt cependant certain qu'on découvre mieux, comme je l'ai éprouvé cent fois, ce qui eſt caché dans le bas-ventre, en le touchant legérement, qu'en lui faiſant violence. D'ailleurs elle eſt ſujette encore, cette pratique, à deux grands inconvéniens; le premier

ENGOR-GEM. eſt de ſe tromper, & de croire trouver des duretés là où il n'y en a point ; car il eſt aiſé de concevoir qu'en faiſant rentrer avec violence les tégumens & les muſcles du bas-ventre, on ne ſçauroit éviter de les tendre ; & cette tenſion, toujours plus forte au bout des doigts, repréſente un corps dur, qu'on croit être dans la cavité : de-là vient qu'on ne touche guère impunément, ſans découvrir de prétendues obſtructions qui diſparoiſſent à l'ouverture des cadavres. On penſe bien que je ne parle ici que des cas difficiles & douteux ; car pour les autres il ne faut pas être bien éclairé pour en juger. L'autre inconvénient qui eſt plus grave, eſt qu'on ne ſçauroit toucher & retoucher tant de fois, & ſi rudement la même partie, ſans riſquer de la meurtrir ; & cette eſpece de contuſion peut avoir, comme on doit l'imaginer, des ſuites fâcheuſes. Les grands, qui ne croient pas pouvoir ſe paſſer d'un grand nombre de médecins & de chirurgiens qui tous veulent alors faire leurs obſervations, ſont plus expoſés que les autres à ce danger : on ſçait même que pluſieurs s'en ſont mal trouvés. Le ſein, pour le dire en paſſant, ſouffre encore beaucoup de ces recherches indiſcrettes ; & telle femme en auroit été quitte pour porter toute la vie une glande qui lui auroit donné peu d'incommodité, qui a éprouvé les plus funeſtes effets de cette contuſion. Cette partie, ſi ſouvent maniée &

meurtrie, s'eſt enflammée ; la ſuppuration & la pourriture en ont été la ſuite & la fin. ENGORGEM.

L'*attouchement*, quelquefois inſuffiſant, n'eſt pas auſſi le ſeul moyen qui puiſſe nous faire découvrir les obſtructions & les ſquirrhes ; on peut en juger, comme nous l'avons dit, par le ſentiment de douleur, de peſanteur ou de preſſion qu'on éprouve communément à la partie malade, par l'élévation de tout le ventre, la pâleur & la *bouffiſſure du viſage*, l'*enflure des pieds*, la *reſpiration gênée*, & même la toux, ſur-tout lorſque le foie & la rate ſouffrent ; par les anxiétés & les palpitations, par le dégoût, les digeſtions laborieuſes, les *rapports* & le *gonflement de l'eſtomac*, par la bouche ſéche & pâteuſe, par l'accablement & la perte du ſommeil : le pouls, dans ces circonſtances, eſt preſque toujours fébrile ; mais on a des exacerbations après le repas : il faut ajoûter que la plûpart ont le cours de ventre, & rendent des urines décolorées. Tels ſont les *ſignes* qui peuvent nous manifeſter non-ſeulement l'état du bas-ventre, mais encore celui de la poitrine ; mais il en eſt d'autres qui nous aident à connoître plus particuliérement le ſiége de la maladie : la difficulté d'avaler, par exemple, donne lieu de conjecturer que le pharynx & l'œſophage ſont attaqués : l'oppreſſion nous manifeſte l'engorgement du poumon ; la jauniſſe, celui du foie : les ſignes du ſcorbut, joints à la tenſion de l'hypo-

ENGORGEM.

chondre gauche, regardent la rate : l'atrophie & le cours de ventre tournent nos vues du côté du méſentere, ſiége ordinaire de l'obſtruction des enfans ; le vomiſſement habituel nous fait craindre pour l'eſtomac, le pylore & le pancréas : la paſſion iliaque & la dyſſenterie rebelle nous font penſer au canal inteſtinal, &c. Il y a d'autres recherches qui ne ſont pas moins importantes : elles regardent la nature du vice organique, qui peut reconnoître un virus ſcrophuleux, ſcorbutique, vérolique, cancéreux, &c. & l'on juge bien que cet examen n'eſt jamais indifférent.

Quoique les *engorgemens ſanguins* ſe guériſſent aſſez facilement, ils ne laiſſent pas cependant d'être *à craindre*, lorſqu'ils ſont négligés, ou mal traités ; car ils peuvent dégénérer, comme nous l'avons dit, non-ſeulement en inflammation, mais encore en obſtruction & en ſquirrhe ; ce qui établit une grande affinité entre toutes les maladies qui ſont l'objet de cet article. Tout le monde ſçait que les *obſtructions* qui ont fait quelques progrès, & les *ſquirrhes*, par conſéquent, ſont les maladies les plus *rebelles* & les plus *indomptables*, & que ceux même, qui ont eu le bonheur de s'en délivrer, doivent toujours en craindre le retour : cependant les obſtructions nouvelles, lorſqu'on peut parvenir à les connoître, cedent aux remedes les plus ſimples ; mais on ne commence ſouvent à les traiter, que

lorsqu'elles sont squirrheuses, ou marquées au coin de l'incurabilité. Hé! comment pourroit-on se flater de les résoudre, lorsque leur ancienneté les a rendues impénétrables aux remedes? On sçait que l'*ouverture des cadavres* nous montre tous les jours des squirrhes qui ont la dureté des cartilages; des tophacées, des plâtreux, des secs, jusqu'à la friabilité: ces états se manifestent, tant au dehors des visceres qui en deviennent souvent tuberculeux, qu'à leur intérieur, dont la solidité approche quelquefois de celle de la pierre.

ENGORGEM.

Les *obstructions* & les *squirrhes* donnent souvent lieu, par la pression qu'ils exercent sur les parties voisines, à des *inflammations*, des *suppurations*, des *pourritures* & des gangrenes, qui jettent bientôt les malades dans l'état le plus déplorable. Cela n'empêche pas qu'ils ne puissent, en usant de quelques ménagemens, vivre très-longtemps avec des obstructions & des squirrhes; car rien n'est plus commun que de voir des gens qui soutiennent cette incommodité depuis quinze ou vingt ans. Les praticiens n'ignorent pas que les squirrhes de la rate sont les moins à craindre; que ceux du foie & du mésentere sont les plus redoutables, & que ces derniers sont communément scrophuleux. On sçait aussi que les engorgemens squirrheux, qui ont grossi le volume de la partie, sont moins difficiles à guérir que ceux qui ont produit un effet contraire. Les

ENGORGEM.

douloureux donnent quelqu'espérance de guérison; mais on en a peu, lorsqu'ils sont indolens. Ceux enfin, qui occupent la matrice & les autres visceres caves, dégénerent communément en cancers : les uns & les autres jettent dans l'atrophie ou l'hydropisie. Comme tout ce que nous avons rapporté dans cet article, n'est presque fondé que sur l'*inspection anatomique*, nous croyons superflu d'en parler davantage, d'autant mieux que les articles précédens contiennent tout ce qu'on peut desirer sur cette matiere.

Les *engorgemens sanguins* demandent la *saignée* qu'on peut réitérer, lorsque l'état du pouls & les autres circonstances le demandent. Les *délayans*, les *adoucissans* & les *tempérans* y sont aussi employés, de même que les *laxatifs*; cependant bien des malades se procurent la guérison par la seule diéte, la boisson abondante & le repos; & c'est vraisemblablement le meilleur moyen qu'on puisse employer. Il n'en est pas de même des *obstructions* & des *squirrhes* : la nature seroit ici impuissante, si l'art ne venoit à son secours. La *saignée* est nécessaire, lorsqu'il y a suppression des régles & des hémorrhoïdes : elle peut être encore utile dans les autres cas, au commencement de la maladie; mais il faut y renoncer, lorsque l'engorgement est devenu squirrheux. Les *purgatifs* peuvent être employés pour remédier aux vices des di-

gestions;

gestions; mais on n'en retire aucun avantage par rapport aux obstructions : ils les irritent même le plus souvent, si l'on n'use des minoratifs. ENGORGEM.

Chacun sçait qu'on donne ici beaucoup de *délayans*, de *tempérans*, d'*hépatiques* & d'*apéritifs*; tels sont le petit-lait; les racines de patience, de chélidoine & d'aunée; celles d'asperges, d'ache, de bruscus & d'eryngium; les chicoracées, la scolopendre & le cresson, la rhubarbe & l'aloës; le borax, le sel ammoniac, le sel végétal, le tartre vitriolé, le sel de duobus, les cloportes, &c. Après ceux-là, on en vient aux *incisifs*, dont les plus approuvés sont les gommes, le savon, l'anti-hectique de Potérius, la panacée & le mercure doux; mais nous avons dans les *eaux minérales*, de quoi suppléer à tous ces remedes, puisqu'elles en réunissent toutes les propriétés; car qui ne sçait qu'elles sont délayantes, tempérantes, hépatiques, apéritives & incisives: on emploie, selon les circonstances, tantôt les froides, tantôt les chaudes; parmi les premieres, les eaux de Vals, de Passy, de Forges, de Cransfac & de Sedlitz, sont les plus approuvées; celles de Plombieres, de Vichy, de Bourbonne, de Bareges & du Mont-d'or, paroissent être supérieures aux autres thermales. Les *toniques* & les *martiaux* ne peuvent être placés, que lorsque la guérison est bien avancée; l'ex-

ENGOR-GEM. périence n'a que trop appris qu'ils étoient inutiles, & même dangereux dans les autres temps; il faut pourtant en excepter le *tartre chalybé*, qui paroît être moins à craindre que les autres préparations martiales. On doit bannir de ce traitement les *calmans*, & sur-tout les *hypnotiques*; aussi n'y a-t-il guère que ceux qui vont, comme on dit, du jour à la journée, sans se mettre en peine de ce qui peut en arriver dans la suite, qui aient la témérité d'en donner.

S'il est enfin nécessaire, dans cette maladie, de faire un *long usage des remedes*, il est aussi très-important de *ne les point trop multiplier :* on est cependant obligé quelquefois de *les varier*, parce que la nature s'y accoutume; & tels, qui agissoient très-efficacement dans un temps, sont sans effets dans un autre : ils doivent, au surplus, être soutenus par un bon régime; car c'est de-là que dépend tout le succès. Mais on ne doit point oublier, dans ce traitement, qu'il y a souvent dans le sang un vice caché, vérolique, scorbutique, scrophuleux, ou de toute autre nature, qui demande les spécifiques connus de tout le monde, qu'on peut, selon les circonstances, mêler avec les autres remedes. Ce vice, comme nous l'avons dit, échappe quelquefois aux recherches des plus attentifs; mais il se manifestera encore moins à ceux qui n'y pensent pas. Parmi les

ENGOR- GEM.

remedes externes, les *bains*, les demi-bains, & les *fomentations* émollientes peuvent être de quelque ſecours ; mais on doit peu attendre des topiques réſolutifs. Cependant il n'eſt pas défendu de s'en ſervir, lorſque les malades les deſirent. Ils ſont ordinairement propoſés par des femmes ; mais qu'importe, ſi on n'en a rien à craindre. Que ſçait-on d'ailleurs, s'ils ne peuvent, avec le temps, produire de bons effets ? Je ne ferai pas même difficulté d'avouer qu'il me l'a paru dans quelques occaſions.

TUMEURS INTERNES.

LES *obſervations anatomiques* me fourniront encore la matiere de cet article ; elles nous découvrent des *tumeurs internes* de toutes les eſpeces dans la cavité de la poitrine & du bas-ventre, & même, quoique plus rarement, dans celles de la tête & du canal de l'épine.

Ces *tumeurs*, qu'on doit ne point confondre avec les viſceres tuméfiés, ſont *ſquirrheuſes* ou *ſarcomateuſes*, *anomales*, *enkiſtées* & *anévriſmales*, ſans parler des inflammations & des abſcès qui appartiennent à l'article ſuivant. Les *tumeurs ſquirrheuſes* ſolitaires ſont, comme on le ſçait, des excroiſſances charnues de pluſieurs couleurs, avec plus ou moins de dureté ; elles tiennent aux viſceres, aux membranes, aux vaiſſeaux, au tiſſu cellulaire, &c. Elles ſont indolentes de leur nature, & ne deviennent douloureuſes, que par les circonſtances de leur attache, ou de la preſſion qu'elles exercent ſur les parties voiſines : nous avons déja dit qu'il étoit extrêmement difficile de les diſtinguer, par l'attouchement, des engorgemens des viſceres : la même obſcurité ſe rencontre pour les tumeurs anomales. Tout ce que j'ai pu obſerver là-deſſus dans pluſieurs ſujets que j'ai traités malades, & qui ont été ouverts, après leur mort, en ma pré-

fence, eſt que l'engorgement des viſceres, aſſez avancé pour être découvert au tact, a été annoncé long-temps d'avance par des infirmités habituelles ; au lieu que les tumeurs dont nous parlons, ſe manifeſtent en très-peu de temps, & quelquefois lorſqu'on s'y attend le moins : j'ai encore obſervé que ceux dont les viſceres étoient obſtrués, étoient communément décolorés & cachectiques ; au lieu que ceux qui portent des tumeurs ſolitaires, peuvent avoir de l'embonpoint & du coloris : j'en ai vu même qui, un mois avant leur mort, avoient toutes les apparences de la meilleure ſanté.

TUMEURS.

Les *tumeurs anomales* & *enkiſtées*, plus communes que les ſquirrheuſes, renferment toute ſorte de matieres ; on y a vu quelquefois de l'air ou de l'eau limpide, du ſang ou du pus, mais le plus ſouvent des matieres gélatineuſes, graiſſeuſes ou ſébacées : elles contiennent encore des hydatides, des chairs fongueuſes, des maſſes glanduleuſes, des cartilages, & même des os : on y rencontre enfin des matieres tophacées ou gypſeuſes, & de vraies pierres, ſemblables à celles des reins & de la veſſie. Ces tumeurs, tant les *ſquirrheuſes* que les *enkiſtées*, paroiſſent quelquefois enflammées & cancéreuſes, & deviennent par cet accident très-douloureuſes : les unes & les autres peuvent exciter les douleurs les plus atroces, qui viennent par paroxyſme, & que j'ai vu prendre plus d'une fois pour des atta-

TU-MEURS. ques d'affection hypochondriaque : elles causent encore d'autres désordres, relativement à leurs attaches & à leur voisinage. Nous avons dit qu'on pouvoit porter long-temps des obstructions, même squirrheuses, dans les visceres; mais il n'en est pas de même des tumeurs solitaires, tant squirrheuses qu'anomales, parce que leur accroissement est très-prompt, & qu'elles donnent lieu à des inflammations, des suppurations, des pourritures, des gangrenes, des épanchemens, &c. Il est très-rare que ces tumeurs ne soient le produit de quelqu'autre maladie; produit bien difficile à connoître, & presque toujours incurable.

Tous les *apéritifs* & les *fondans* sont ici *inutiles ;* on ne peut y employer que les *remedes généraux*, pour remédier aux accidens, ou pour servir de palliatifs ; c'est le parti que prennent les médecins sages & expérimentés. Si l'on peut entreprendre quelque chose, c'est l'application des *cauteres*, qui, en procurant un égout aux humeurs dépravées, peuvent retrancher à ces tumeurs une partie de la matiere de leur accroissement; mais l'obscurité de leur diagnostic sera toujours un obstacle à leur *traitement*, supposé qu'elles en soient susceptibles. Cependant il est permis, dans les cas qui sont absolument sans ressource, de faire des tentatives & des essais, que des circonstances peuvent favori-

fer ; & combien de guérisons ne doit-on pas à des heureuses témérités ? TUMEURS.

Les *anévrismes* internes, dont nous devons encore parler ici, ne sont pas plus guérissables ; mais ils sont ordinairement moins cachés. Tout le monde sçait que ces tumeurs sont formées par la *dilatation des arteres* ; qu'elles contiennent plusieurs couches d'un sang desséché ou coëneux, au milieu desquelles on trouve toujours un canal libre pour le sang coulant, qui y paroît souvent noir & grumelé. Les tuniques des arteres, quoiqu'extrêmement dilatées, deviennent ordinairement plus épaisses & plus solides ; on les trouve même cartilagineuses, &, en partie, ossifiées. Le *sac anévrismal* peut devenir d'une grosseur énorme : on en a vu qui occupoient tout un côté de la poitrine, ou qui, de la partie supérieure de cette cavité, s'étendoient jusqu'à la mâchoire. La distinction des anévrismes en vrais & en faux, ne regarde que les externes, dont nous parlerons ailleurs. L'*interne*, dont il est ici question, est ordinairement occasionné par un effort violent, soit en soulevant de grands fardeaux, soit en criant, en toussant ou en donnant du cor ; en vomissant, en allant à la selle, en accouchant, &c. Les coups, les chutes, les sauts périlleux, & les violentes secousses d'un cheval fougueux, peuvent y donner encore lieu. Quelques auteurs ont parlé de l'anévrisme du cœur. Ils ont donné ce nom à la dilatation extraordinaire de ses ven-

TUMEURS. tricules : ſelon cette idée, il ſeroit très-commun ; mais on n'y trouve jamais les couches de ſang dont nous avons parlé, qui ſemblent faire le caractere eſſentiel de cette tumeur : d'ailleurs les accidens & les ſuites n'en ſont pas les mêmes. On en a vu, à la vérité, aux arteres coronaires ; mais le cœur, lorſqu'on n'abuſera pas des termes, n'eſt pas ſuſceptible d'anévriſmes : je l'ai toujours penſé de même, & mon opinion peut être ici de quelque poids.

La tumeur dont nous parlons, occupe ordinairement la poitrine & une partie du col : on la voit très-rarement dans la cavité du bas-ventre ; le tronc de l'*aorte*, les *ſous-clavieres*, les *carotides*, les intercoſtales, les bronchiques, les coronaires & les iliaques en ſont le *ſiége* le plus connu ; mais les anévriſmes de l'aorte ſont les plus fréquens ; s'ils approchent des clavicules & de la charpente de la poitrine, ils ſe manifeſtent par une tumeur qui paroît au col, aux clavicules, au ſternum & aux côtes, tant au-devant de la poitrine qu'au dos, parce que les os & les cartilages de toutes les parties que nous venons de nommer, ſe briſant & ſe cariant bientôt, ne s'oppoſent pas à la ſortie de la tumeur qui eſt circonſcrite, molle & cédant au tact ; ou on éprouve une chaleur brûlante : on y obſerve communément des pulſations qui répondent à celles du pouls, ſans aucune altération à la peau ; mais les anévriſmes ſitués ſur le corps des ver-

tebres qui en ſont toujours cariées, ne ſe manifeſtent guère qu'après la mort. On a, dans l'un & l'autre cas, une difficulté de reſpirer habituelle, qu'on rapporte avec raiſon à une ſorte de plénitude : quelques-uns ne ſçauroient ſe coucher ſans s'expoſer à être ſuffoqués, ils craignent même de faire le moindre mouvement, pour ne pas tomber en défaillance ; pluſieurs encore ont de la peine à avaler. TUMEURS.

L'*anévriſme*, quelquefois double, excite des *douleurs les plus aiguës*, qui viennent ordinairement par *paroxyſme*, & jettent les malades dans un état affreux. Pluſieurs ſentent intérieurement le *battement de l'anévriſme :* leur pouls eſt petit, dur, convulſif & intermittent, ſur-tout du côté qui répond à la tumeur : les palpitations & les syncopes ſont ici fort fréquentes : le battement des carotides devient très-ſenſible, & la toux fort incommode ; la peau prend une nuance de jaune, & on y remarque ſouvent de la bouffiſſure, comme dans la cachexie. On en voit qui paſſent dans le délire, les convulſions & autres maladies de la tête, occaſionnées par la compreſſion des jugulaires. Les *mélancholiques* ſont les plus ſujets à cette cruelle maladie, qui les attaque ſouvent, ſans qu'aucun accident y ait donné lieu : elle eſt ſuivie du maraſme, de la gangrene, de la cachexie, & de l'hydropiſie de la poitrine, &c. ſi une mort ſubite ne prévient cet état. On doit la rapporter (la mort) à la *rup-*

TU-MEURS. *ture de l'anévrisme*, par lequel le sang sortant avec abondance, étouffe sur le champ les malades, lorsque cet épanchement se fait dans la cavité de la poitrine, ou dans celle du péricarde, ainsi que l'*ouverture des cadavres* l'a souvent manifesté. On porte les anévrismes une ou plusieurs années; mais quoiqu'ils soient très-bien connus, & qu'ils donnent beaucoup de temps, on n'en est pas plus avancé pour la *guérison*, parce qu'elle est jugée *impossible.* On n'y emploie que des *palliatifs* qu'on puise dans la méthode générale. Les *saignées* sont ici, de temps en temps, nécessaires, & c'est le seul moyen qui puisse prolonger la vie aux malades qui doivent d'ailleurs y concourir, en observant le *régime le plus exact.*

L'INFLAMMATION INTERNE.

QUOIQUE les principales *inflammations internes* aient chacune leur article particulier, nous ne laisserons pas de placer ici quelques observations générales, qu'on pourra non-seulement leur appliquer, mais encore à toutes celles dont on ignorera le siége. Tous les viscères, les glandes, les membranes, & principalement le corps cellulaire & graisseux, s'enflamment très-aisément; mais l'inflammation des muscles du bas-ventre n'est pas commune. L'exercice immodéré, ou les travaux du corps excessifs, les érésipeles rentrés, la goutte remontée, le rhumatisme déplacé, la suppression des pertes de sang habituelles, l'abus du vin & des liqueurs, &c. sont les causes les plus fréquentes de l'inflammation : elle peut être excitée encore par les émétiques, les purgatifs & les poisons, par l'étranglement qui arrive aux hernies, par une pression quelconque, par une contusion, &c. Les jeunes gens & les pléthoriques, comme ceux qui sont d'un tempérament sanguin & bilieux, y sont les plus sujets.

L'*inflammation* interne s'*annonce par la fièvre*, & par une *douleur* plus ou moins vive, pongitive, lancinante ou pulsative, relativement à la structure de la partie, à l'étendue de la phlo-

INFLAM MAT. gofe & à fa difpofition à produire un abfcès : la douleur s'appaife quelquefois pour un temps, & donne de fauffes efpérances de guérifon. Les malades fe plaignent d'une grande chaleur ou *ardeur* à la partie ; ils ont, en même temps, de légers *friffons* irréguliers, pour peu qu'ils fe remuent : le fang, qu'on leur tire dans le commencement, eft ordinairement dans fon état naturel ; mais il devient coëneux dans la fuite, c'eft-à-dire qu'il fe couvre, en fe réfroidiffant, d'une croûte blanche & verdâtre, qui a plus ou moins de ténacité : il ne faut pas cependant penfer que cette difpofition du fang foit un figne certain de l'inflammation, & que fon abfence rende, comme plufieurs le penfent, cette maladie plus redoutable : nous avons dit ailleurs ce qu'il faut penfer des différens afpects que le fang, qu'on tire par la faignée, préfente. La fiévre, inféparable des phlogofes internes, eft le plus fouvent ardente, & précédée par le friffon : le pouls eft dur, & fouvent inégal ; on a mal à la tête, & l'on fouffre de la foif. La langue devient aride, & même noire : on reffent un feu intérieur, qui s'étend au-delà de la partie affectée ; on eft tourmenté par les anxiétés, l'infomnie & autres fymptomes fébriles. L'inflammation des parties membraneufes, comme de la plévre, du médiaftin, du diaphragme, de l'eftomac, &c. excite communément le délire & les plus terribles accidens.

INFLAM MAT.

Le *siége des inflammations internes*, comme nous l'avons déja dit, n'est pas aisé à connoître, si l'on en excepte celle du poumon, du foie & des reins; encore a-t-on souvent de la peine à prononcer sur ces cas : la *tension douloureuse du ventre*, jointe à la fiévre, indique bien la phlogose ; mais elle rend les recherches, qu'on fait sur son siége, très-difficiles : combien de fois ne prend-on pas l'inflammation des muscles de l'abdomen ou de leur tissu cellulaire, pour celle des visceres ? Le ventre est cependant, dans le premier cas, plus douloureux; & les malades souffrent des douleurs inexprimables par la toux & tous les mouvemens où ces muscles sont employés. La douleur vive à l'épigastre, la peine d'avaler, le vomissement & le hoquet, les anxiétés, & le refroidissement des extrémités, annoncent l'inflammation de l'estomac : celle des boyaux se manifeste le plus souvent par une douleur qu'on rapporte au nombril, qui ne diffère de la colique, que par sa durée ; dans celle du mésentere, on sent une douleur gravative aux lombes : l'inflammation des reins, qui se fait sentir à-peu-près au même endroit, est plus aiguë : la phlogose du foie se distingue assez par l'attouchement; mais celle de la rate, d'ailleurs très-rare, celle du pancréas, &c. se présentent obscurément. Nous ferons mention ailleurs des *signes* qui peuvent distinguer l'inflammation du poumon, de celle de la plévre, & des

INFLAM MAT.

autres parties de la poitrine. L'inflammation des méninges & du cerveau se déclare par une céphalalgie cruelle, par le délire, & autres accidens les plus graves ; mais ceux qui imputent tous les délires fébriles à cette inflammation, ont adopté une hypothèse démentie cent fois par l'ouverture des cadavres.

Les *phlogoses internes* ne sont *jamais sans danger*, qui est plus ou moins grand, relativement à l'usage de la partie affectée : elles durent peu de temps, ou dégénerent en maladie chronique. On n'a de ressource que dans la résolution pour les parties qui ne sçauroient avoir d'égout. L'hémorrhagie, & les sueurs, qui arrivent vers le septieme jour, sont quelquefois favorables, mais le plus souvent symptomatiques. On a encore moins à attendre des urines, quoiqu'elles puissent déposer, vers le quatrieme ou le cinquieme jour, un sédiment dont on tire un bon augure. Le cours de ventre est, dans quelques cas, avantageux ; mais les déjections noires, & le vomissement de la même nature, annoncent la mort. Lorsque la résolution n'a pas lieu, on doit s'attendre à un abscès, à un ulcere ; à la gangrene, ou au squirrhe. La *suppuration* s'établit communément du quatrieme au septieme jour ; l'abscès & l'ulcere deviennent mortels par la circonstance du lieu où ils sont placés : la *gangrene* est bientôt suivie de la mort : le *squirrhe* jette dans la fiévre habi-

melle, l'atrophie & l'hydropiſie. Les élancemens dénotent l'abſcès : la douleur lancinante eſt la marque de l'ulcere ; la vive & la brûlante annoncent la gangrene, & ſa ceſſation ſubite la manifeſte, ſur-tout lorſque la fiévre & les autres ſymptomes ſubſiſtent. Si, n'étant ſurvenu aucun ſigne de ſuppuration, il reſte dans la partie un ſentiment obſcur de peſanteur & de tiraillement, on a lieu de craindre le ſquirrhe : tout cela eſt confirmé par l'obſervation anatomique. INFLAMMAT.

L'*inflammation de la plévre ;* celle du *foie* & de la *matrice* paſſent avec raiſon pour être les plus *terribles :* il faut y joindre celle de l'*eſtomac*, plus commune qu'on ne penſe, qui ſe termine le plus ſouvent, le troiſieme ou le quatrieme jour, par la gangrene, ou qui dégénere en ſquirrhe ; ſource intariſſable du vomiſſement, & d'une maladie de langueur, qui réſiſte à tous les remedes : s'il s'y forme un abſcès, ce qui eſt aſſez rare, il ſe vuide par le vomiſſement ou par les ſelles. L'inflammation du méſentere, dont les accidens ſont plus mitigés, produit le plus ſouvent un abſcès qui s'ouvre très-rarement dans le canal inteſtinal, mais le plus ſouvent dans la capacité du ventre. On craint moins l'inflammation des reins & du poumon, à cauſe de la libre ſortie de la matiere purulente ; mais pour les autres, il n'y a rien à eſpérer que du

INFLAM MAT. côté de la résolution, sur quoi on sçait bientôt à quoi s'en tenir.

Si la *résolution*, pour les parties qui ne communiquent pas avec le dehors, est l'unique voie qui puisse mener à la *guérison*, on doit faire tous ses efforts pour la procurer : il n'est pas douteux que les *saignées* ne puissent la favoriser, & même la hâter ; mais elles doivent être placées les trois ou quatre premiers jours, & leur nombre ne doit pas être excessif : je crois qu'on peut le borner à celui de trois à six. Si on les pousse plus loin, non-seulement on n'en retire aucun fruit ; mais elles peuvent attirer la gangrene, comme on ne le voit arriver que trop souvent aux parties membraneuses & tendues : les saignées nombreuses sont aussi contraires à la suppuration, qui demande de la part des vaisseaux un degré de force, que la trop grande déplétion leur enleve ; & l'engorgement, privé alors de cette dépuration, dégénere facilement en squirrhe : l'inspection des cadavres en fait foi. Elles conviennent encore moins à ces inflammations symptomatiques, qui surviennent aux fiévres putrides & malignes déja avancées.

L'*émétique*, dans le premier jour de l'invasion, après une ou deux saignées, est souvent efficace ; mais il faut bien se garder d'en user, lorsque le ventre est tendu & douloureux : les purgatifs

purgatifs ne ſont pas moins dangereux ; on ne peut employer tout au plus que des *laxatifs*, tels que la caſſe, la manne, les tamarins, l'huile d'amandes douces, le petit-lait, l'eau de poulet, &c. Les *délayans*, les *adouciſſans* & les *tempérans* ſont les remedes qu'on donne, tous les jours, avec le plus de ſuccès ; tels ſont l'eau de veau ou de poulet, le petit-lait, les émulſions, les chicoracées, les fleurs de mauve, la graine de lin, &c. Cependant l'adminiſtration de ces remedes doit être ſage, parce que leur excès pourroit éteindre cette chaleur néceſſaire à la réſolution ou à la ſuppuration. On n'a pas cet inconvénient à craindre des légers diaphorétiques, qui ſont encore beaucoup recommandés ; tels ſont la bourrache, la bugloſſe, la ſcorſonère, la ſcabieuſe, le chardon-bénit, &c. L'uſage des réſolutifs, qui paroît ici très-convenable, demande encore beaucoup de prudence ; le cerfeuil, & le ſang de bouctin ſont ceux dont il paroît qu'on a tiré le plus d'avantage. L'uſage des *abſorbans*, que pluſieurs propoſent, me paroît plus appuyé du raiſonnement que de l'expérience. Les *calmans* ſont ſuſpects dans toutes maladies qui peuvent ſe terminer par la grangrene ; ils ſont moins à craindre dans celle-ci, pendant les premiers jours ; mais on donne avec plus de ſûreté les *nîtreux*, le *ſel ſédatif*, la *liqueur anodyne minérale*, &c. On ne doit négliger, dans aucun temps, d'entretenir la liberté du

INFLAM MAT.

INFLAM MAT. ventre, par les lavemens ; ils suppléent aux laxatifs, qu'il n'est pas toujours permis d'employer.

Les *fomentations* & *cataplasmes* émolliens, pour en venir aux remedes externes ; une vessie remplie de lait chaud, l'application des animaux, ou de leur peau, avec leur chaleur naturelle, sont des secours dont on ne peut attendre que de bons effets ; car, outre leur principale propriété qui est de relâcher, & par conséquent d'appaiser les douleurs, ils peuvent encore faire les fonctions de résolutifs & de maturatifs, selon les circonstances de la maladie. Les *sang-sues*, appliquées aux vaisseaux hémorrhoïdaux, peuvent suppléer aux saignées, & sont peut-être moins à craindre. Les *vésicatoires*, placés le plus près qu'il est possible de la partie souffrante, ont été souvent suivis de l'événement le plus heureux, sur-tout dans l'inflammation du poumon & de la plévre. L'application des narcotiques n'est pas moins à redouter que leur usage interne ; on rencontre cependant des cas où il est permis de faire courir quelque risque aux malades, pour les dérober à un danger plus pressant.

SUPPURATION INTERNE.

L'OUVERTURE des cadavres peut ſeule nous fournir l'hiſtoire des déſordres que produiſent les *ſuppurations internes ;* & ces connoiſſances ſont bien plus précieuſes, que toutes les explications phyſiques qu'on a prodiguées à ce ſujet. Nous avons dit que l'*abſcès*, ſuite ordinaire de l'inflammation, ſe formoit depuis le quatrieme juſqu'au ſeptieme jour de la maladie ; mais nous ne devons pas omettre qu'il y a des ſuppurations établies le troiſieme, & même le le ſecond jour de la maladie; ce qui mérite bien d'être remarqué. On ſçait qu'il ſe forme tous les jours, en très-peu de temps, des dépôts purulens au méſentere, au foie, au poumon, &c. tant dans les fiévres putrides & malignes, que dans la petite vérole, ſans preſque aucune marque de phlogoſe. Il s'en fait encore très-promptement, par le tranſport de la matiere purulente d'un lieu à autre : le deſſéchement ſubit des plaies externes, nous en fournit bien des exemples. La pourriture des tumeurs anomales peut donner encore lieu à des dépôts purulens, où l'on a rencontré des pierres, des os, des écailles, &c. Les abſcès ſont plus ou moins conſidérables par le volume de la partie ; j'ai vu, dans un foie monſtrueux, la valeur de

SUPPU-RAT. quatre pintes de pus ; la femme, qui le portoit, étoit d'une taille au-dessous de la moyenne : le diaphragme étoit repoussé jusqu'à la hauteur de la troisieme vraie côte ; & l'on ne conçoit pas comment le cœur & le poumon pouvoient être logés dans un si petit espace : telle est la *premiere espece de suppuration* très-variée, dont nous avions à parler.

La *seconde* n'est guère moins commune, & elle n'en diffère que par les circonstances du lieu qui en est le siége ; elle arrive, sans parler des plaies qui y donnent lieu, lorsque l'inflammation occupe la superficie des visceres, leur bord ou leur cavité : le pus ne s'y ramasse point ; il détruit ces parties, & les corrode. Les *ulceres*, qui en résultent, font quelquefois des progrès étonnans : le poumon entiérement détruit d'un côté, ne laissant que du pus à sa place, nous en fournit un exemple qui n'est pas rare. Le cœur est sujet à cette sorte de suppuration ; mais je n'ai jamais vu l'ulcere, quoiqu'occupant toute la surface de ce viscere, pénétrer bien avant : elle est encore commune aux bronches, aux reins, à la vessie, aux boyaux & à la matrice ; & les conduits naturels qui, peuvent alors recevoir la matiere purulente & l'évacuer, donnent des grandes espérances de guérison.

Il y a une *troisieme espece de suppuration* qui se fait par *transudation*, dans laquelle il n'y a ni foyer ni ulcere : le pus, qui transpire de la partie,

eſt quelquefois coulant, & donne lieu à un épanchement qui eſt commun aux autres eſpeces; mais il reſte le plus ſouvent collé en maniere de croûte gélatineuſe, à la ſurface de la partie enflammée : ce vernis, qui a plus ou moins d'épaiſſeur, recouvre ſouvent le poumon, le cœur & les inteſtins : ſi on les en dépouille, on ne voit que les marques d'inflammation, ſans aucune trace d'ulcere : on a de la peine à croire que cette croûte ſoit le produit de cette inflammation, lorſqu'on la rencontre après les maladies chroniques, ſur les viſceres qui paroiſſent en être exempts; & ce doute, que de très-bons anatomiſtes ont formé, n'eſt pas ſans fondement : j'aurois même héſité là-deſſus, ſi je n'avois trouvé très-ſouvent cette même matiere mêlée avec un pus coulant, & très-bien caractériſé : j'ai même obſervé dans quelques abſcès une matiere gélatineuſe, aſſez ſemblable à celle qui recouvre les viſceres. SUPPURAT.

On obſerve une *quatrieme eſpece de ſuppuration*, qui *infiltre* le tiſſu des viſceres ſans aucun foyer particulier, tant ſoit peu conſidérable, ſans aucune deſtruction apparente, & ſans rien laiſſer échapper au dehors; c'eſt le premier degré de *pourriture* qu'on ſçait être très-commun au poumon, au foie, à la rate, au pancréas, &c. Le pus, qui abreuve les viſceres, ne paroît que par les inciſions qu'on y fait; on le voit alors ruiſſeler de tout côté; on y découvre ſouvent

SUPPURAT. quelques petits abſcès qui ſe vuident par la même voie : l'épiploon, quoique membraneux, eſt ſujet à cette ſorte de ſuppuration, toujours ſuivie de la pourriture & de ſa deſtruction. Voilà ce que les recherches anatomiques nous mettent devant les yeux, mais qui ſe préſente toujours avec beaucoup d'obſcurité, lorſque nous ſommes auprès des malades.

Après les *ſignes* de l'inflammation, les *élancemens*, les battemens & les picotemens, le ſentiment de peſanteur, la *fiévre* & les *friſſons* irréguliers, le pouls dur, intermittent, & quelquefois effacé, avec les extrémités froides & défaillance, &c. annoncent l'*abſcès* : ceux de la *poitrine* donnent des ſuffocations, & excitent la toux ; ceux du cerveau, qui ſont l'effet ordinaire des chutes & des contuſions, cauſent des céphalalgies cruelles, des étourdiſſemens, l'apoplexie, des convulſions, &c. Ceux du *bas-ventre* ſe forment plus ſourdement ; mais on peut les découvrir par l'attouchement. Les ſymptomes s'affoibliſſent ordinairement, & le pouls devient plus flexible, lorſque l'abſcès tend à ſa maturité ; cependant il arrive quelquefois que les douleurs ſont alors plus aiguës. Les abſcès putrides & ſanieux, produits par le tranſport de la matiere purulente, ſont, pour la plûpart, indolens, & n'excitent pas même la fiévre : on ne peut alors tout au plus que les ſoupçonner, & ils ne ſe manifeſtent guère que par l'*ouverture*

des cadavres. Ceux qui ſont à la ſuite des fiévres malignes, & de la petite vérole, qui ſe jettent communément ſur le méſentere, le foie & le poumon, ſont ordinairement accompagnés de de douleur & de tenſion, lorſqu'ils ont leur ſiége dans le bas-ventre; & excitent la toux & & l'oppreſſion, s'ils ſont ſitués dans la poitrine. Les *ulceres* ſont ſouvent les reſtes d'un abſcès ouvert; mais il peut s'en former, comme nous l'avons dit, ſans que le pus ait jamais été ramaſſé, non-ſeulement dans les inflammations, mais encore dans les ſquirrhes : ceux qui occupent les viſceres communiquant avec le dehors, ne ſont pas difficiles à connoître; mais il n'en eſt pas de même des autres, dont on ne peut juger que par la douleur rongeante, & le ſentiment d'ardeur que les malades reſſentent par la fiévre lente, les ſueurs habituelles & l'atrophie, qui les accompagnent.

SUPPURAT.

Pour les *autres ſortes de ſuppuration*, on ne peut que les ſoupçonner ſur l'examen des antécédens; car j'ai trouvé tant de variété, & même de bizarrerie dans les ſymptomes & les accidens qui les accompagnent, que je crois pouvoir me diſpenſer de les rapporter. La *fiévre habituelle*, inſéparable de toutes les eſpeces de *ſuppuration lente*, n'eſt pas aiſée à connoître dans les premiers temps; mais elle ſe montre, dans la ſuite, à découvert, & ſouffre de longues exacerbations, qu'on prend ſouvent pour des fié-

SUPPURAT.

vres aiguës, & qu'on traite même par les saignées, au grand détriment des malades. La chaleur de la fiévre augmente après le repas, & vers le soir; on la sent alors à la paume de la main: les joues rougissent, la bouche devient séche & pâteuse; on a des frissons irréguliers; on perd l'appétit & le sommeil, comme les forces & l'embonpoint: les sueurs enfin, & la diarrhée, les urines épaisses & huileuses, les narines affilées, les yeux creux, la peau aride & crasseuse, & enfin la chute des cheveux annoncent une mort prochaine.

Il arrive quelquefois que les *abscès du bas-ventre*, & même de la *poitrine*, se présentent au dehors: on peut alors espérer de les guérir par le traitement externe; on en vuide encore par les crachats, le vomissement, les selles & les urines: ces heureux événemens ne regardent pas seulement les visceres qui ont leur égout naturel, mais encore ceux qui n'ont aucune communication avec le dehors: la matiere purulente s'ouvre alors un passage par la corrosion des parties voisines vers ces visceres caves; ou, repompée par les vaisseaux, elle se mêle avec le sang qui la dépose dans les organes sécrétoires: telles sont les ressources de la nature, que l'art ne sçauroit imiter. Le pus même, qui croupit dans le cerveau, peut ronger quelquefois ses enveloppes, &, cariant la base du crâne, se faire jour dans la cavité des narines ou des oreil-

les, ainsi qu'on le voit arriver quelquefois. Les *abscès*, qui se font sourdement, soit dans le cours des fiévres, soit par le transport de la matiere purulente, dans une infinité d'autres cas, sont les plus fâcheux, parce que le pus y est ordinairement d'une mauvaise qualité: ceux qui résultent de l'inflammation des parties où il n'y a aucune issue, ne sont pas toujours mortels; car outre l'espérance du repompement, il peut arriver que le pus, lorsqu'il n'y est pas en grande quantité, s'y desséche & s'y durcisse; circonstance qui sauve la vie aux malades, & ne leur laisse que de légeres incommodités; l'*ouverture des cadavres* en fournit quelques exemples. SUPPU-RAT.

Les *ulceres* internes, qui ont quelque égout, sont très-difficiles à guérir; ceux qui en manquent sont réputés incurables. Les uns & les autres jettent dans le marasme, dans les sueurs habituelles, dans le cours de ventre colliquatif, dans la bouffissure & l'hydropisie: ils deviennent quelquefois *cancéreux*; mais on ne donne guère ce caractere qu'à ceux de la matrice. On peut vivre bien des années avec un ulcere aux reins, au poumon, à la matrice, & autres parties où le pus trouve un libre écoulement; mais ailleurs on ne les porte pas long-temps; la raison en est évidente. Les *suppurations par exsudation*, & les *putrides*, sont mortelles; ces dernieres se

SUPPU-RAT. communiquent aux parties voisines ; l'épiploon nous en fournit tous les jours la preuve.

Après ce que nous avons dit du prognostic des suppurations internes, on juge bien que nous n'aurons pas beaucoup de remedes à proposer. C'est une maxime reçue des meilleurs praticiens, tant médecins que chirurgiens, que la *saignée* est contraire à une suppuration établie : il sembleroit en résulter qu'on peut saigner, lorsque l'abscès se forme dans un lieu où il n'y a presque rien à espérer pour l'évacuation ; qu'il ne peut être qu'avantageux alors d'interrompre la suppuration ; mais l'expérience a appris qu'elles n'étoient pas moins à craindre dans ce cas, parce qu'elles attiroient la gangrene, ou rendoient l'engorgement squirrheux ; accidens contre lesquels l'art & la nature ont encore moins de ressource que contre la purulence. Les *laxatifs* les plus doux ne sont pas plus dangereux ici, que dans l'inflammation ; ainsi on peut en user, lorsque l'état des premieres voies le demande ; mais ce ne sont que des palliatifs, dont on n'a rien à attendre pour l'objet principal du traitement. Les remedes dont on peut tirer quelque secours, sont les *délayans*, les *adoucissans*, les *vulnéraires*, les *détersifs* & les *balsamiques* : tels sont le petit-lait, le lait, le riz, l'orge, l'épeautre & le sagou ; la pervenche, la véronique, le lierre terrestre, la sanicle, l'hy-

péricum & le pied-de-lion ; le miel, le baume du Pérou & du Canada, la térébentine, l'eau de goudron, le baume de Lucatel, &c. On donne quelquefois avec ſuccès les *eaux* de Bonne, celles de Bagneres, de Barege, du Mont-d'Or, &c. On uſe auſſi des eaux qu'on nomme *acidules ;* mais leurs bons effets ſont moins conſtatés. SUPPU-RAT.

Il eſt inutile de dire qu'on doit appliquer des *topiques émolliens & maturatifs*, lorſque les abſcès internes ſe montrent en dehors, & faire uſage des *injections déterſives* pour les ulceres qui y ſont acceſſibles. Les *cauteres* doivent être mis au premier rang des remedes externes : ceux qui ſçavent qu'il ſe fait tous les jours un tranſport de la matiere purulente, ne douteront pas qu'on n'en puiſſe diriger le mouvement vers un égout artificiel ; mais des obſervations ſans nombre prouvent mieux que tous les raiſonnemens, que c'eſt peut-être le remede le plus efficace qu'on puiſſe oppoſer à une maladie qui en reconnoît ſi peu. Les cauteres n'ont point d'action contre les épanchemens purulens, tant de la tête que de la poitrine & du bas-ventre : on doit alors avoir recours aux moyens connus pour évacuer le pus qui croupit : il faut cependant remarquer que cette *évacuation* eſt quelquefois dangereuſe à la poitrine ; elle fait périr même

ſur le champ les malades, lorſque le poumon détruit a cédé ſa place à une matiere purulente.

GANGRENE INTERNE.

LES *obſervations anatomiques*, auxquelles nous ſommes encore obligés d'avoir recours, nous apprennent que toutes les parties internes, plus que les externes, ſont ſujettes à la *gangrene* : elles nous en préſentent de deux ſortes, l'une *ſéche* & l'autre *humide* : je me ſers de ces termes, qui n'ont été appliqués qu'aux gangrenes externes, pour n'en pas introduire de nouveaux. La *gangrene ſéche* ſe manifeſte alors par des taches livides ou noires, qu'on voit aſſez communément à la plévre, au péritoine, à l'eſtomac, aux boyaux & aux parties membraneuſes tapiſſant les cavités, ou ſervant d'enveloppe aux viſceres. La *gangrene humide* occupe la ſubſtance des viſceres, & en occaſionne la diſſolution, qu'on nomme alors *pourriture* : le poumon, l'épiploon, le foie, la rate & le pancréas ſont les parties qui y ſont les plus expoſées. Ces deux ſortes de gangrene, qui répondent aſſez aux externes, ſont peut-être les degrés de la même maladie, ou ſes différens effets relatifs à la ſtructure de la partie.

GANGRENE.

Nous trouvons assez souvent dans les cadavres une *autre espece de gangrene*, qui produit une *escare*, si l'on peut ainsi appeller une *pellicule blanchâtre* très-remarquable, qui tient à la surface des visceres, & qu'on détache très-facilement. Le cœur est extrêmement sujet à cette maladie ; l'estomac & les intestins en sont attaqués quelquefois, le foie & les autres visceres plus rarement : ces taches blanchâtres, un peu relevées, ont plus ou moins d'étendue ; elles sont tantôt solitaires, tantôt nombreuses : le cœur en est quelquefois tout couvert ; on les prendroit alors pour l'exfoliation de ce viscere. J'observerai à ce sujet, qu'il est assez vraisemblable que ces pellicules qu'on rejette par la toux, qu'on trouve dans les selles ou dans les urines, sont les produits d'une pareille exfoliation qui se fait dans la cavité des bronches, dans celle des intestins ou de la vessie.

La *premiere espece de gangrene* est souvent la suite de l'inflammation, de la pression, & de l'extension extraordinaire des parties ; mais elle peut être aussi primitive, sans qu'aucune *cause* apparente y ait donné lieu : la fiévre maligne, la petite vérole & autres maladies aiguës ; la cachexie, le scorbut, la phthisie, l'hydropisie, & autres maladies chroniques, nous en montrent tous les jours de cette nature : elle est

GAN-GRENE. encore le produit de grands chagrins, de certains poisons, du venin des animaux, &c. La *seconde espece* est ordinairement l'effet de l'infiltration purulente, comme nous l'avons dit dans l'article précédent; mais elle peut aussi dépendre d'une autre cause, qui a échappé à mes recherches. Pour la *troisieme espece*, qui ne paroît pas avoir un grand rapport avec les précédentes, elle ne paroît tenir à aucune cause apparente: on l'observe aussi souvent dans ceux qu'une maladie aiguë a enlevés, que dans ceux qui sont morts dans un état de langueur: on ne sçauroit décider si elle est mortelle, puisqu'à en juger par les apparences, il semble que les fonctions des visceres, qui en sont affectés, n'en peuvent pas être dérangées. Voilà quelles sont les connoissances, stériles à la vérité, que nous puisons dans les cadavres.

La *gangrene interne*, tant la séche que l'humide, vient le plus souvent à la suite de l'inflammation; elle est ordinairement annoncée par une douleur brûlante & aiguë, dont la cessation subite ne laisse presque aucun doute sur la nature de la maladie: elle reconnoît vraisemblablement bien d'autres causes que l'observation n'a pas encore dévoilées. La gangrene interne *se manifeste* quelquefois en se communiquant au dehors: les vieillards ne nous en laissent pas manquer d'exemple; dans les autres

circonstances, on ne peut avoir recours qu'aux antécédens, qui ne donnent lieu tout au plus qu'à des conjectures. Le *pouls foible* & intermittent, les *anxiétés*, le grand *accablement*, les *sueurs froides*, &c. pourroient bien manifester la gangrene interne, si ces symptomes n'étoient communs à presque toutes les maladies. Les *déjections ichoreuses*, noires & fétides annoncent celle des premieres voies; elle ne sçauroit y faire de progrès, sans percer les intestins & même l'estomac: j'ai vu naître quelquefois de cet accident la passion iliaque, le ventre étant tendu par l'épanchement, autant que dans l'ascite; mais ce que j'ai observé de plus extraordinaire, est le déchirement de l'estomac, & de la portion du diaphragme qui lui répondoit; ce qui avoit donné lieu à un épanchement de la poitrine que la mort suivit de près. GANGRENE.

S'il n'est pas aisé de connoître la gangrene interne, de quelque espece qu'elle soit, on peut dire qu'il est encore plus difficile de la guérir. On sçait que les *fortifians*, les *cordiaux*, les *alexiteres*, les *diaphorétiques*, & les *anti-septiques*, sont les remedes dont on use avec succès contre les gangrenes externes; il n'est pas douteux qu'on ne puisse aussi les employer ici. Le *quinquina*, parmi les fortifians, paroît mé-

GAN-GRENE.

riter la préférence, de même que l'*esprit de sel dulcifié* : le *camphre* eſt encore fort recommandé ; mais tous ces remedes, & tant d'autres que nous pourrions indiquer, ſont d'un petit ſecours contre une maladie ſi cachée, ou qui ne ſe manifeſte que lorſqu'il n'eſt plus temps d'y remédier.

SECTION II.

Maladies internes de la Tête.

LE VERTIGE.

LE vertige, terme qu'on prend ici en mauvaiſe part, parce qu'on l'a appliqué mal-à-propos à la folie, eſt, de toutes les maladies de la tête, la plus commune. Il eſt rarement idiopathique, mais très-ſouvent le ſymptome ou l'avant-coureur d'une autre maladie. Il paroît à quelques-uns, que les objets tournent; qu'ils entendent un bruit ſemblable à celui que feroit la chute d'une riviere; le vent qui enfle les voiles d'un navire, & les roues d'une voiture qui court : dans les autres, la vue s'obſcurcit; le plus grand nombre éprouve dans le même paroxyſme l'un & l'autre accident : dans cet état, les malades chancelent, lorſqu'ils ſe trouvent debout & ſe laiſſent même tomber, lorſqu'ils

VERTIGE. ne prennent pas des précautions pour l'éviter. Je ne rapporte ces choses que tout le monde sçait, que parce que les auteurs scholastiques ont trouvé bon d'établir trois sortes de vertiges, (*vertigo gyrosa, tenebricosa* & *titubans ;*) distinction futile, que les praticiens, qui n'y voient que les degrés de la même maladie, n'admettent pas. Je suis surpris qu'on ait oublié d'en reconnoître une quatrieme espece, qu'on auroit pu appeller avec autant de fondement *soporeuse*, puisque quelques-uns perdent, pour peu de temps, la connoissance.

Les *gens de lettres ;* ceux qui sont sujets aux *palpitations* & aux *flatuosités*, qui menent une *vie sédentaire*, ou qui ont le *ventre paresseux ;* ceux qui mangent du pain où il y a de l'ivraie, ou qui usent de certains *tabacs rapés ;* ceux qui ont souffert des pertes de sang considérables, ou la suppression des habituelles ; les *hypochondriaques*, enfin les *hystériques*, & les femmes grosses y sont les plus sujets. Les *buveurs*, les *grands mangeurs*, les pléthoriques, les libertins, comme ceux qui vivent dans la continence, en ont aussi quelquefois des atteintes. On sçait que le mauvais état de l'estomac ; les mauvais sucs, qui y croupissent ; les flatuosités & les vers des premieres voies, y donnent encore très souvent lieu, de même que l'aspect d'un précipice & du cours rapide de l'eau, sans faire mention de l'odeur du charbon, des chutes, des contusions, des

coups de soleil, des accès violens de colere, &c. VERTIGES

La maladie, dont nous parlons, est quelquefois précédée d'une douleur ou *pesanteur à la tête*; elle est souvent accompagnée du *tintement d'oreille*, de la *défaillance*, du *vomissement*, &c. Dans son plus haut degré, le vertige ressemble beaucoup à l'apoplexie, & même à l'épilepsie; mais ses attaques sont plus courtes: on ne peut disconvenir d'ailleurs, qu'il n'y ait beaucoup d'affinité entre ces maladies, puisqu'on les voit souvent se succéder; car le *vertige*, dans les jeunes gens, précede communement l'*épilepsie*; & il menace les vieillards d'une *affection soporeuse*, de l'apoplexie & de la paralysie, sur-tout si les attaques sont longues, si elles reviennent souvent, & si le mal est idiopathique. Le passager, & celui qui dépend d'une cause qu'on peut éloigner ne sont point à craindre. Il faut ajoûter, pour rassurer ceux qui pourroient s'appliquer ce que nous venons de dire, qu'il arrive souvent qu'on vit vingt & trente ans avec des vertiges, & qu'on voit même des gens qui en sont attaqués depuis leur enfance, sans qu'ils s'en portent plus mal.

L'*ouverture des cadavres* nous découvre très-communément des inondations au cerveau, & principalement dans le troisieme ventricule, où l'on a vu encore des hydatides. On a observé les carotides ossifiées, le plexus choroïde engorgé,

VERTIGE. & un suc noirâtre répandu aux environs; des vers, des suppurations putrides, du sang extravasé; les carotides ossifiées, des pétrifications, &c: la poitrine a montré des tubercules & des suppurations putrides au poumon; le cœur fort dilaté; ses valvules ossifiées, ou pétrifiées en partie, & des concretions lymphatiques, qui remplissoient non-seulement les ventricules & les oreillettes, mais qui se prolongeoient encore dans les gros vaisseaux. On a enfin rencontré, dans le bas-ventre, des désordres à l'estomac, à l'épiploon & aux autres visceres de cette cavité; les vésicules séminales prodigieusement dilatées, ou altérées de toute autre maniere, &c.

Il n'est pas besoin de dire que le vertige, qui reconnoît une cause passagere, ne demande pas de remedes; que le traitement du sympathique doit regarder la premiere maladie, & que l'idiopathique est le plus souvent rebelle aux remedes, & abandonné au regime. La *saignée*, principalement du pied, est quelquefois nécessaire au vertige, soit idiopathique, soit sympathique, sur-tout si le sujet est jeune & pléthorique; s'il y a suppression de quelque perte de sang habituelle. Les *vomitifs*, & autres *évacuans* des premieres voies, sont souvent les seuls remedes efficaces: on doit cependant user avec ménagement de l'émétique, lorsqu'il y a des flatuosités. Les *stomachiques*, tant les *aromatiques*, que les *amers* & les *absorbans*, sont ici, après les éva-

cuations néceſſaires, très-heureuſement employés : tels ſont l'acorus, l'aunée, le quinquina, la gentiane, le ſel de tartre, le corail, &c. On fait auſſi beaucoup d'uſage des *céphaliques* & *anti-ſpaſmodiques*, comme de la ſauge, de la bétoine, de la méliſſe & de la menthe, de la valériane ſauvage & de la pivoine, des fleurs de muguet & de tilleul, du cinnabre d'antimoine, du mithridat, &c. Le petit-lait & autres *délayans*, les cloportes, la gomme ammoniac, les martiaux & les autres *déſobſtruans*; les *dépurans*, les *anti-ſcorbutiques* & les *ſudorifiques*, ſelon les circonſtances, peuvent fournir de bons ſecours. Mais rien n'eſt ſupérieur, pour les vertiges habituels, aux *eaux minérales*, ſoit froides, ſoit chaudes : telles ſont celles de Vals, de Seltz, de Balaruc, de Plombieres, &c.

Tous les remedes enfin qui conviennent à l'épilepſie & à l'apoplexie, pourroient entrer dans cet article ; mais il faut bien ſe garder de les appliquer à toute ſorte de vertige, puiſqu'on en voit tous les jours, que les ſeuls alimens, ou une ſimple évacuation par les ſelles, peuvent diſſiper. Les *ſternutatoires* & les *ſalivans* ont été quelquefois utiles ; on a même vu des vertiges ſe terminer par un écoulement naturel de ſéroſité par le nez. On tire encore de grands avantages des *frictions*, le long de l'épine, & aux jambes ; de l'*immerſion des pieds* dans l'eau chaude, des *bains* domeſtiques, des *ſang-ſuës*

appliquées aux vaiſſeaux hémorrhoïdaux, &c. Les *véſicatoires*, le *ſéton* & le *cautere* ne conviennent qu'à l'idiopathique, & ſont alors les ſecours les plus efficaces qu'on puiſſe procurer. Il eſt inutile de dire que, dans le ſympathique, on doit toujours tourner ſes vues du côté de la maladie principale : les remedes, que nous venons de propoſer, peuvent fournir abondamment de quoi les remplir. Il eſt encore connu de tout le monde, qu'on diſſipe le *paroxyſme* par l'*odeur du vinaigre*, par celles des *ſubſtances fétides*, des *ſels*, & des *eſprits volatils* : il y en a enfin qui ſe trouvent très-bien de fumer de la ſauge ou du romarin.

L'APOPLEXIE.

LA privation des ſens & des mouvemens volontaires en font le principal caractere : on peut la regarder comme un ſommeil très-profond, qui n'interrompt point les fonctions du cœur & du poumon. On ſçait que l'*apoplexie*, ſoumiſe à bien de cauſes, a pluſieurs degrés; qu'elle attaque le plus ſouvent bruſquement; que ſes aſſauts ſont quelquefois annoncés, ou précédés par quelques avant-coureurs, & qu'elle eſt, dans des temps, plus familiere, ou, en quelque façon, épidémique. Cependant cette maladie ſi commune, ne ſe préſente pas toujours à découvert; & l'on donne ſouvent ſon nom à des affections qui ne lui reſſemblent que par quelques effets. Mais l'inſpection des cadavres a décelé ces mépriſes, en manifeſtant certains vices du cœur, du poumon, &c. qui produiſent, ainſi que l'apoplexie, la perte du ſentiment, & la mort. Rien d'ailleurs n'approche plus de l'*apoplexie*, que le dernier degré du vertige, quelques paroxyſmes hypochondriaques & hyſtériques, les affections comateuſes, qui précedent les fiévres malignes, les ſyncopes, le catarrhe ſuffocant, & enfin les effets de la commotion du cerveau, des coups de ſoleil, de la crapule, des poiſons, de la vapeur du charbon,

L'APOPLEXIE. ou des cuves ; des vives passions de l'ame ; comme d'une bonne ou mauvaise nouvelle, &c. Mais ceux qui connoissent les *signes distinctifs* de tous ces états, & qui seront instruits de ce qui les a précédés, ne tomberont pas dans cette erreur.

Les praticiens n'ignorent pas que le paroxysme du *vertige* est plus léger & plus court qu'une vraie attaque d'apoplexie ; que les *affections comateuses* des hypochondriaques & des hystériques sont presque toujours accompagnées ou precédées de convulsions, très-communément habituelles. Les *attaques soporeuses*, qui précedent les fiévres, présentent plus de difficultés ; cependant il est très-rare qu'il n'ait paru auparavant aucun signe qui annonce la maladie principale, plutôt que l'apoplexie qui n'en est que le symptome : d'ailleurs l'état du pouls & de la respiration, de même que la connoissance du tempérament, peuvent fournir beaucoup de lumieres ; cependant on a vu quelquefois une vraie apoplexie suivie de l'hémiplégie, lors de l'invasion de la fiévre maligne ; ce qu'il est important de remarquer. Dans la *syncope* le pouls est effacé ; le mouvement de la poitrine est imperceptible ; le visage se couvre d'une pâleur cadavéreuse, &c. Le *catarrhe suffocant* ressembleroit plus à l'apoplexie, si l'on négligeoit de s'instruire des antécédens, tant par rapport aux avant-coureurs de l'apoplexie, qui man-

quent ici, qu'à cause des circonstances de l'invasion, qui ne se ressemblent point. Pour les effets de la *commotion*, du *coup de soleil*, des *poisons*, de la *vapeur du charbon*, &c. c'est sur le rapport des assistans qu'on peut les discerner. On est enfin dans une sorte d'usage de regarder comme apoplexie le dernier état des affections convulsives, par lequel toutes les parties tombent dans le relâchement : cette erreur, si c'en est une, ne paroît pas être d'une grande conséquence.

L'*ouverture des cadavres*, comme on le verra plus bas, nous a fait connoître *trois sortes d'apoplexie*; la *sanguine*, la *séreuse* & l'*accidentelle* : elle nous apprend que la premiere vient de la stagnation du sang dans les vaisseaux du cerveau, & le plus souvent de son épanchement : on a d'ailleurs mille exemples de gens qui sont tombés en apoplexie, pour avoir interrompu l'habitude de se faire saigner, dans des temps marqués ; ou, ce qui revient au même, par la cessation des pertes de sang habituelles. Les coups de soleil, les chutes, les fortes passions, & sur-tout la colere, donnent encore lieu, aussi-bien que la pléthore, à l'arrêt du sang dans le cerveau : nos livres sont pleins de ces sortes d'observations. On est encore sujet à l'*apoplexie sanguine*, lorsqu'on a beaucoup d'embonpoint & le col court ; lorsqu'on s'écarte pour le boire, & le manger, des régles de la tempérance ; lors-

L'APO-PLEXIE. qu'on a une diſpoſition héréditaire, & entre l'âge de quarante à ſoixante ans.

L'*apoplexie ſéreuſe* tire ſon nom de l'inondation de la même nature, qu'on trouve au cerveau. Il y a tout lieu de penſer que c'eſt l'effet de l'atonie, ou du relâchement de ce viſcere, qui paroît, dans ce cas, toujours affaiſſé : c'eſt par cette circonſtance qu'on doit la diſtinguer de celle qui reconnoît auſſi le même épanchement, mais auquel une cauſe plus manifeſte a donné lieu. La reſpiration eſt ici plus libre que dans la ſangüine, & le pouls toujours plus foible ; mais la paleur du viſage caractériſe encore mieux cette maladie, qui eſt quelquefois accompagnée de convulſion, principalement aux yeux. Les vieillards, ſur-tout s'ils radotent ; les phlegmatiques ; ceux qui ont l'eſprit peſant, & qui menent une vie ſédentaire ; ceux dont les ulceres habituels ont été deſſéchés, qui ont ceſſé de cracher, dont on a arrêté la ſueur des pieds ; les ſcorbutiques, & les goutteux ; ceux qui ſouffrent depuis quelque temps une iſchurie rénale ; ceux qui prennent du tabac par excès, ſont ſujets à l'apoplexie ſéreuſe.

La *troiſieme eſpece d'apoplexie* eſt l'effet d'une compreſſion accidentelle du cerveau, ſoit par des abſcès ou par toute autre tumeur, ſoit par la préſence de quelque liquide, enſuite des coups, des chutes, des plaies, &c ; ſoit par la la dépreſſion ou le déplacement des os du

crâne, &c. Telle eſt l'idée qu'on peut ſe former de ces trois ſortes d'apoplexies, qui n'ont rien de commun que l'effet funeſte qui les accompagne : elles ſont autant difficiles à diſtinguer dans le ſujet vivant, qu'elles ſont manifeſtes dans les cadavres, d'autant plus que le tempérament & les circonſtances de l'âge n'en excluent aucune ; mais la connoiſſance du ſujet, & l'hiſtoire de ce qui a précédé, doivent mettre à couvert de l'erreur. L'APOPLEXIE.

La peſanteur & la douleur de tête, celle des tempes & des yeux, les vertiges, la mémoire affoiblie, l'envie fréquente de dormir, l'engourdiſſement des membres, l'écoulement involontaire des larmes, la bouche tournée, le tintement d'oreille, le tremblement des levres, la difficulté de parler, le grincement des dents pendant le ſommeil, le froid des extrémités, la goutte irréguliere, &c. peuvent être les *avant-coureurs* de toutes les eſpeces d'*apoplexies* ; mais nous avons déja dit que leur attaque étoit ſouvent bruſque & imprévue. La ceſſation de toutes les fonctions animales, & du mouvement volontaire ; celui du cœur & de la poitrine ne s'éloignant pas de l'état naturel, caractériſent aſſez bien l'apoplexie. Mais il faut ſçavoir que, dans ſon dernier degré, la reſpiration n'eſt preſque plus ſenſible, & que le pouls eſt effacé, au point que pluſieurs malades, dans cet état, ont été réputés morts. Ces connoiſſan-

L'APOPLEXIE. ces peuvent suffire pour distinguer l'apoplexie de toute autre maladie ; mais il faut avoir recours à d'autres *signes* pour en démêler les especes qui demandent, comme nous le dirons, un traitement essentiellement différent.

Dans la *sanguine*, qu'on appelle communément un *coup de sang*, & qui est presque toujours subite, on a le visage rouge, les vaisseaux fort gonflés, les yeux à demi ouvert, & vitrés : la respiration est ordinairement assez libre, mais quelquefois avec ronflement ou râlement ; le pouls est plein & développé : il y en a qui crient en tombant ; dans quelques-uns, la paralysie se manifeste dans le premier moment de l'attaque : elle ne survient dans les autres, qu'après plusieurs heures, & même quelques jours. Il en a qui conservent assez de connoissance pour entendre confusément ce qu'on leur dit, & pour se faire entendre par des signes. On en voit qui, connoissant leur état, s'écrient qu'ils sont attaqués d'une grande maladie, pendant que la paralysie de la langue & des extrémités commence à se former. Il arrive encore quelquefois, dans cette espece, qu'on a des grincemens de dents, & des convulsions avant de mourir. Dans la *séreuse*, qui est ordinairement annoncée par l'assoupissement, le visage est pâle, & les veines peu apparentes ; la respiration est plus gênée, & le râlement plus fort ; le pouls est petit & inégal, ou intermittent : on a quelquefois, à la fin, l'é-

cume à la bouche : s'il y a complication de ces deux ſortes d'apoplexie, comme on l'a découvert dans quelques ſujets, les ſignes alors ſe confondent ; mais ils répondent ordinairement plus à la premiere. On peut très-bien juger de la *troiſieme eſpece d'apoplexie*, lorſque des accidens connus y ont donné lieu, quoique ſes ſignes ſoient confondus avec ceux des deux précédentes ; mais ſi elle dépend d'une tumeur ou de tout autre vice du cerveau, on ne peut que former des conjectures ſur les ſymptomes qui ne manquent guère de la précéder.

L'APOPLEXIE.

L'*inſpection anatomique* nous préſente pour l'*apoplexie ſanguine*, des engorgemens & des concrétions polypeuſes dans tous les vaiſſeaux, tant de la dure-mere que du cerveau ; des tumeurs variqueuſes & anévriſmales dans ces canaux ; le plexus choroïde tuméfié & variqueux, quelquefois vuide & déchiré ; ſes varices, dans quelques-uns de la groſſeur d'un grain de raiſin ; le déchirement des carotides & des vertébrales ; des extravaſations de ſang dans les ventricules entre le cerveau & les méninges, & quelquefois dans la ſubſtance même de ce viſcere, qui eſt forcé par le volume de ce liquide, & préſente de nouvelles cavités plus ou moins conſidérables ; mais ces épanchemens, comme nous le dirons plus bas, ne ſont pas toujours le produit de la pléthore : le ſang, qui regorge auſſi dans les vaiſſeaux du

L'APOPLEXIE. poumon, en déchire quelquefois le tissu ; & il est très-commun que les cadavres en rendent par le nez & par la bouche : la tête enfin de la plûpart de ceux qui en ont été frappés, s'enfle prodigieusement.

Dans la *séreuse*, on voit le plus souvent le cerveau affaissé, les ventricules inondés de sérosité limpide ou sanguinolente ; de l'eau entre la pie & la dure-mere, plus abondante à la base du crâne : cette sérosité pénetre souvent dans le canal de l'épine : on trouve quelquefois dans toutes ces cavités, au lieu de l'eau coulante, une sorte de gelée transparente, dont les vaisseaux sont ordinairement environnés : le plexus choroïde est communément décoloré & chargé d'hydatides, qui sont quelquefois de la grosseur d'une noisette. Les vaisseaux paroissent plus remplies d'air ou de sérosité que de sang : on découvre encore la glande pituitaire molle & affaissée. Nous avons déja observé qu'on avoit vu tout à la fois des extravasations de sang, avec des inondations séreuses : nous ajoûterons que quelques-uns de ceux qui ont été le sujet de ces observations, avoient été très-vigoureux, & d'un tempérament sanguin ; ce qui forme, comme on le sent bien, une très-grande difficulté dans le diagnostic de ces maladies.

Dans l'*apoplexie accidentelle*, on voit des tumeurs molles & osseuses, des abscès, des hyda-

L'APOPLEXIE.

tides, des follicules d'une autre nature, renfermant une sérosité jaunâtre ou du sang grumelé; des ulcérations plus ou moins profondes, & des pourritures; des extravasations séreuses, sanguines & purulentes, occasionnées par un grand nombre d'accidens très-éloignés de la cause ordinaire des deux premieres especes d'apoplexie: on a observé des ossifications dans la faulx & la tente du cervelet, dans les arteres carotides & vertébrales; les vaisseaux remplis de flatuosités; les corps cannelés desséchés, & une matiere noirâtre aux environs du cerveau. On a encore vu, dans l'accidentelle, la glande pinéale d'une grosseur prodigieuse, sans parler de la présence des corps étrangers, de la dépression ou déplacement des os du crâne, &c.

On a beaucoup d'exemples d'*apoplexies*, que la nature, sans aucun secours de l'art, a heureusement terminées par la salivation, par l'hémorrhagie, ou sans aucune évacuation sensible. L'*hémiplégie* en est la suite la plus commune; elle se déclare cependant quelquefois, comme nous l'avons dit, dans le premier moment de l'invasion, ou même elle la précede: il est rare qu'elle survienne après les quatre premiers jours: on peut vivre long-temps avec cette sorte de paralysie, & en guérir; mais l'universelle annonce communément la mort. Plusieurs, parmi lesquels BAGLIVI mérite d'être nommé,

L'APO-PLEXIE. ont avancé qu'il n'y avoit aucune espece d'apoplexie sans paralysie ; mais je ne crains pas d'assurer qu'ils se sont trompés, & je ne crois pas que ceux qui ont vu beaucoup de malades, puissent être d'un autre avis. On juge ordinairement de l'*événement* par l'état du pouls, & celui de la poitrine : on augure bien, si le premier est naturel, plein & développé : on a beaucoup d'espérance, lorsque la respiration se fait librement ; mais on redoute les contraires. La fiévre, survenant à l'apoplexie, promet beaucoup : on présume bien aussi de la liberté d'avaler. Si, dans l'*apoplexie forte*, car nous avons dit qu'il y en avoit de plusieurs degrés, les remedes sont sans effets, les premieres vingquatre heures, ou, au plus, les trois ou quatre premiers jours, on ne doit plus rien attendre. Plusieurs sont enlevés le premier jour de l'attaque, le deuxieme, le troisieme, mais très-rarement après le septieme. Tous les praticiens ont dit, après HIPPOCRATE, que l'apoplexie légere étoit difficile à guérir, & que la forte étoit incurable ; mais cet aphorisme n'est pas toujours conforme à l'observation.

Dans la *sanguine*, on tire un mauvais *présage* des convulsions ; on renonce à toute esperance, lorsque le visage perd sa couleur, & qu'il devient livide & plombé. Dans l'*apoplexie séreuse*, les vieillards, plus que les autres, éprouvent quelquefois des relâches, qui finissent le plus

souvent

vent par une rechute qui les enleve; mais ſi l'on paſſe huit jours dans le calme, on n'a preſque plus rien à craindre. L'oppreſſion & le râlement dans cette eſpece; les convulſions, l'écume à la bouche, la ſueur froide, l'incontinence des urines & du ventre, ſont réputés de mauvais ſignes: ſi l'on en revient, on n'évite point l'hémiplégie, & l'on reſte communément avec la bouche tournée, la difficulté d'articuler les ſons, &c. On juge bien, ſans que le diſe, que, lorſqu'après de violens aſſauts, l'épanchement eſt fait, tant dans la ſanguine, que dans la ſéreuſe & l'*accidentelle*, les plus grands ſecours ne ſçauroient qu'éloigner la mort pour quelque temps, ou procurer quelques momens de connoiſſance, dont, à la vérité, on peut, dans ces triſtes circonſtances, faire un bon uſage.

L'APOPLEXIE.

L'apoplexie, de quelqu'eſpece qu'elle ſoit, demande de prompts remedes; car c'eſt de ce *traitement* bruſque, au hazard qu'il ſoit ſuperflu, qu'on doit attendre tout le ſuccès. Dans la *ſanguine*, les *ſaignées*, tant du bras que du pied & de la jugulaire, ſe préſentent très naturellement: l'artériotomie, aujourd'hui très-négligée, a été, dans ce cas, pratiquée avec ſuccès. MORGAGNI, après d'autres écrivains, recommande l'ouverture des veines occipitales; mais les praticiens n'ont pas encore ratifié cette opinion. Cependant on ne doit pas pouſſer trop loin les ſaignées, dans la crainte d'éteindre

L'APOPLEXIE.

la chaleur naturelle ; & je crois que deux ou trois ſaignées ſont plus que ſuffiſantes, pour prévenir les déſordres qu'on craint au cerveau. Les *émétiques* & les *purgatifs* peuvent avoir lieu, lorſqu'on a ſuffiſamment déſempli les vaiſſeaux : les premiers, qu'on donne ſi familiérement, ſont cependant très ſuſpects, & peut-être feroit-on mieux de les bannir abſolument, ou de ne les faire prendre qu'après avoir ouvert les premieres voies par un purgatif : on fait encore, pour cette eſpece d'apoplexie, un uſage fréquent des eaux ſpiritueuſes & cordiales ; mais elles ne peuvent convenir qu'après les évacuations de toutes les eſpeces, encore faut-il les tempérer avec de l'eau : on n'a pas moins à craindres des odeurs fortes dont on uſe cependant ſi familiérement ; mais on ne doit pas redouter les *lavemens* les plus *ſtimulans* avec le vin émétique, la coloquinte, l'euphorbe, &c.

On applique utilement des *ſang-ſues* aux hémorrhoïdes, aux tempes, derriere les oreilles, &c; des *véſicatoires* & des *ventouſes* ſur la tête, aux épaules, &c ; le *cautere actuel* à la nuque & à la plante des pieds, &c. On fait encore des frictions le long de l'épine, & aux jambes : on applique des ſinapiſmes à la plante des pieds ; on jette des ligatures aux extrémimités pour y arrêter le ſang, & diminuer, par conſéquent, le volume de celui qui occupe la tête, &c. On a preſque abandonné au peuple

l'application des animaux vivans sur la tête ; cependant ce topique, qui ne sçauroit être malfaisant, n'est pas à mépriser. Lorsqu'on revient de cette formidable maladie, on doit en prévenir le retour par la diète la plus exacte, par l'exercice, par l'usage modéré des saignées, des purgatifs, des eaux de Balaruc, de Vichy, & autres *thermales*, par le cautere, &c.

L'APOPLEXIE.

Dans l'*apoplexie séreuse*, on doit commencer par les *vomitifs* à grande dose ; & s'ils ne produisent aucun effet, on peut en venir à la poudre d'algaroth. Les *purgatifs drastiques* sont aussi convenables, de même que les *lavemens* les plus *irritans*, tels que nous les avons déja proposés ; on peut même en venir à celui de tabac, si les premiers sont sans effets : ces derniers cependant, toujours dangereux, ne doivent pas être trop chargés ; car on risqueroit beaucoup de mettre plus d'une demi-once, ou de six gros de tabac dans un lavement. Les *saignées* sont autant contraires à cette sorte d'apoplexie, qu'elles sont nécessaires à la sanguine ; & je crois que c'est d'après l'application indifdifférente qu'on en fait communément, que CELSE a dit quelles tuoient les apoplectiques, ou les guérissoient ; cependant on ne doit pas craindre, lorsque l'état des forces le permet, de faire ouvrir une fois la veine, tant pour satisfaire ceux qui le demandent avec empressement, que pour faciliter l'opération des autres

L'APO-PLEXIE. remedes. Les *céphaliques* & les *cordiaux* font ici très-utiles ; tels font l'eau de la Reine de Hongrie, de méliffe compofée, l'impériale & la thériacale, l'efprit de fuccin & de fel ammoniac, les gouttes d'Angleterre, les confections cordiales, les infufions de méliffe, de menthe, de bafilic, &c.

Les *fternutatoires*, dangereux dans l'autre efpece, font très-efficaces dans celle-ci ; tels font l'iris de Florence, la pyretre, l'ellébore blanc, l'euphorbe, &c. On peut même, à l'extrémité, fouffler dans le nez la poudre de cantharides, le fublimé corrofif, &c. On doit, & c'eft un des principaux points, agiter beaucoup les malades ; on en a fauvé, en les faifant courir fur le pavé, dans une voiture quelconque : j'en ai vu revenir par un grand bruit, & je ne doute pas qu'on ne puiffe employer ici avec fuccès le cor de chaffe, la trompette, le tambour, &c; mais les médecins, qui craignent pour leur réputation, n'oferoient faire ces tentatives. J'ai rapporté ailleurs l'effet furprenant que produifit un coup de fufil tiré au pied du lit d'une malade ; mais c'étoit dans un hôpital, & on n'y voit guère d'apoplectiques. On fait enfin ufage de tous les remedes externes, dont nous avons fait mention plus haut, qui conviennent encore plus à l'apoplexie féreufe, qu'à la fanguine ; j'y ajoûterai l'odeur du foufre enflammé, dont on a éprouvé quelquefois de bons effets. Les rechutes, comme nous l'avons dit, font ici

très à craindre ; on peut s'en garantir par l'exercice & la diſſipation, par l'uſage modéré des céphaliques, des purgatifs, des apéritifs, des diaphorétiques & des ſalivans : parmi ces derniers, on doit préférer le tabac en fumée. La ſauge, l'élixir de propriété, les cloportes, les martiaux, l'anti-hectique de Potérius, & l'antimoine diaphorétique, ſont les préſervatifs les plus recommandés ; mais les *eaux* de Balaruc, de Plombieres, de Vichy, de Bourbon-l'Archambaut, de Bourbonne, & autres *thermales*, ſont, d'après l'expérience la moins équivoque, au-deſſus de tous les autres : j'y ajoûterai le ſéton & le cautere, dont on a auſſi éprouvé les meilleurs effets.

L'APO-PLEXIE.

Le *nombre des remedes* que je viens de propoſer pour l'une & l'autre apoplexie, bien *plus que ſuffiſant*, n'approche cependant pas de celui que je trouve dans nos livres : la bizarrerie, qui y régne, ne permet pas de s'y arrêter ; & je ne doute pas que la plûpart des *guériſons*, dont les auteurs ſe glorifient, n'aient été plutôt l'*ouvrage de la nature*, que le fruit de leur méthode. Nous avons déja dit, & tout le monde en convient, qu'on voyoit ſouvent des apoplexies ſe terminer heureuſement ſans l'adminiſtration d'aucun remede ; ceux dont on accable toujours les malades, dans ces occaſions très-alarmantes, ne peuvent-ils pas croiſer ces heureux mouvemens de la nature, ou ne rien changer, ce qui

ſeroit ſans doute plus heureux, à la diſpoſition des organes affectés? Je rapporterai à ce ſujet, qu'un homme de cinquante-cinq ans, qui, pour quelque légere indiſpoſition, avoit été, dans l'eſpace de trois ou quatre jours, ſaigné deux fois du bras, & une fois du pied, & avoit pris l'émétique & un purgatif, qui avoient l'un & l'autre très-bien opéré, ne laiſſa pas d'être frappé d'apoplexie le lendemain de ſa purgation, & d'en mourir, ſi je me le rappelle bien, dans la journée : je laiſſe aux intelligens le ſoin de réfléchir ſur les conſéquences qu'on peut tirer de ce fait.

L'ASSOUPISSEMENT.

LE ſujet de cet article eſt traité par les écrivains, avec tant de confuſion & de diſcordance, que je ſerois porté à ſupprimer entiérement leur nomenclature, s'il n'étoit quelquefois utile de les conſulter. Ils établiſſent quatre eſpeces d'*aſſoupiſſement*, qu'ils déſignent ſous le nom de *carus*, *coma ſomnolentum*, *lethargus* & *coma vigil*. Les deux premiers ſont communément ſans fiévre : le troiſieme eſt preſque toujours avec la fiévre ; & le quatrieme lui appartient abſolument. Ce qu'on appelle *carus*, ne diffère preſque point de l'apoplexie ; c'eſt un ſommeil très-profond, que les cris, l'agitation, & même la piquure ont de la peine à interrompre : ſi les malades ouvrent les yeux, à force d'être tourmentés, ils les referment auſſi-tôt ; pluſieurs même ont un râlement & un ronflement ſemblable à celui des apoplectiques. Le *coma ſomnolentum* eſt un ſommeil plus long & plus profond qu'il ne l'eſt dans l'état naturel, mais qu'on interrompt aſſez facilement : il eſt le plus ſouvent idiopathique, & très-familier aux vieillards, qui s'endorment en parlant, & même quelquefois en mangeant : la ceſſation de la goutte, la ſuppreſſion des hémorrhoïdes, l'affection hypochondriaque & hyſtérique y don-

L'AS-SOUP.

nent souvent lieu. La *léthargie* ne diffère des deux premieres especes, que par la présence de la fiévre dont elle est le symptome : c'est un sommeil profond & continuel, qu'on peut interrompre, mais pour peu de temps. Plusieurs auteurs appellent aussi *léthargie* ce que d'autres ont nommé *coma somnolentum*, & *carus* ; car rien n'est plus commun que la transposition de tous ces noms, qui deviennent par-là presqu'arbitraires. Le *coma vigil*, qui est toujours un symptome de la fiévre, est un sommeil apparent, qui trompe les assistans, mais qui tourmente beaucoup les malades : il est souvent accompagné, ou suivi du délire ; cet état entreroit plus naturellement dans l'article de l'*insomnie*.

L'*assoupissement idiopathique*, dont il est ici principalement question, doit être distingué, de même que l'apoplexie, en *sanguin*, *séreux* & *accidentel* ; & tout ce que l'article précédent contient à ce sujet, doit se rapporter ici. Nous avons dit qu'il devoit être regardé comme l'avant-coureur de l'apoplexie : sans aller à ce degré, il laisse quelquefois la tête tremblante, & une foiblesse dans les membres, qui approche de la paralysie. L'*ouverture des cadavres* justifie pleinement l'affinité que nous avons établie entre ces deux maladies : les inondations séreuses y sont très-communes : on a observé une lymphe épaissie, ou une matiere gélatineuse dans toutes les cavités & anfractuosités du cerveau, comme aux

environs de la moëlle allongée. On a apperçu rarement l'engorgement des vaiſſeaux ſanguins; mais on a vu très-ſouvent des tumeurs & des ſuppurations, des pourritures & autres déſordres au cerveau : auſſi obſerve-t-on que l'aſſoupiſſement précede plus ſouvent les deux dernieres eſpeces d'apoplexie, que la premiere. Nous ne propoſerons ici aucun remede, parce qu'on doit les tirer de l'article précédent, avec les diſtinctions & les modifications que nous y avons établies : on peut en uſer auſſi contre l'aſſoupiſſement fébrile, lorſque l'état de la maladie principale le permet.

Il y a encore une autre eſpece d'*aſſoupiſſement* ou d'*ivreſſe* qui vient du vin, de la biere & des autres liqueurs fermentées ; de l'ivraie, de l'opium, & des autres narcotiques ; de la fumée du tabac, & des eaux minérales : il en eſt de pluſieurs degrés, dont le plus haut reſſemble à l'apoplexie, ſans être auſſi dangereux ; mais on riſque de s'y tromper, ſi l'on néglige de prendre les informations néceſſaires. Cet état dure quelquefois pluſieurs jours ; quelques-uns tombent ſans ſentiment, comme les apoplectiques ; les autres ſont livrés à un aſſoupiſſement dont on peut les tirer pour quelque temps : il y en a qui paſſent dans le délire, & même avec fureur, ou, ce qui eſt plus rare, dans les convulſions. Mais les degrés inférieurs n'ont rien d'alarmant ; la tête eſt étourdie, & la démar-

L'AS-SOUP. che chancelante ; on a la vue trouble ; on radote, &c.

Tout ce qu'on peut faire de mieux dans tous ces cas, lorſqu'ils paroiſſent graves, c'eſt d'exciter le *vomiſſement*, en chatouillant le goſier, ou en gorgeant les malades d'eau chaude : il eſt rare qu'on ſoit obligé d'avoir recours à l'*émétique*, lorſque l'eſtomac eſt plein, ce qui ne manque guère d'arriver dans l'ivreſſe ; mais on peut en uſer dans les autres cas : les *lavemens purgatifs* ſont toujours utiles. L'*eau nîtrée*, la *limonade*, & les autres *acides végétaux*, y ſont très-utiles. On a obſervé que quelques-uns s'étant laiſſés tomber dans l'eau, étoient ſortis de leur ivreſſe ; ce fait démontre l'utilité des bains froids. La *ſaignée* eſt ici très-ſuſpecte, ſur-tout pour l'ivreſſe ordinaire, quoique pluſieurs en aient vanté les bons effets : on peut l'appliquer avec ménagement aux autres cas.

Il y a enfin des *ſommeils extraordinaires*, qui durent les ſemaines, les mois & les années, avec plus ou moins d'intermiſſion : on en trouve des exemples dans l'Hiſtoire de l'Académie des Sciences, dans les Tranſactions philoſophiques, dans les Actes de Leipſick, & autres ouvrages, ou Journaux périodiques. Ils ont preſque tous été attaqués, ces ſommeils, par ce qu'on emploie de plus fort contre l'apoplexie ; mais il paroît, dans la plûpart de ces relations, que tous les *remedes*, qu'on a pu faire, n'ont eu aucun

ſuccès, & qu'après les avoir tous abandonnés, crainte de pis, les malades ſe ſont éveillés tout naturellement après un certain temps : celui qui a paru le plus efficace, a été l'*immerſion* ſubite de tout le corps *dans l'eau froide.*

LE TREMBLEMENT.

TOUT le monde connoît le *tremblement* ; mais chacun ne ſçait pas qu'il y en a de deux ſortes ; un qui tient de la *paralyſie*, & l'autre de la *convulſion ;* qu'ils ſont même ſouvent les avant-coureurs de ces deux états. Les vieillards & les convaleſcens éprouvent la *premiere eſpece ;* le vin, les femmes, l'abus du café & des narcotiques, les poiſons, &c. peuvent y donner lieu : elle eſt encore familiere aux mineurs, à ceux qui travaillent au mercure, aux métaux, &c. Le *tremblement convulſif* eſt cauſé par le froid, par la peur, la colere & les autres paſſions de l'ame. Le *friſſon*, connu ſous le nom de *horror* & *rigor*, ſi commun au commencement des fiévres, & dans d'autres circonſtances, eſt du même caractere : il ſurvient des tremblemens convulſifs, après quelques fiévres intermittentes mal traitées ; mais ils n'attaquent guère que les femmes : le friſſon eſt encore un ſymptome des affections hyſtériques,

TREMBLEM. hypochondriaques & ſcorbutiques : les ſuppurations internes, les vers, la ſupreſſion des mois & des lochies, la rétention d'urine, &c. en excitent auſſi de la même nature. Il n'eſt pas difficile de diſtinguer le tremblement qu'on doit rapporter à la foibleſſe, du convulſif ; le premier ceſſe par l'inaction des parties, & le repos ne garantit pas du ſecond : d'ailleurs, l'un eſt plus ſenſible, lorſqu'on ſoutient quelque choſe ; au lieu que les grands poids peuvent dompter l'autre, ou le modérer. On ſçait que le tremblement de l'une & l'autre eſpece eſt quelquefois particulier à la tête, à un bras, à une jambe, &c.

L'examen des circonſtances qui ont précédé, ou qui accompagnent le tremblement, fait aſſez diſtinguer celui qui eſt dangereux, de celui dont on n'a rien à craindre. Nous avons dit que le tremblement de la premiere eſpece étoit ſuivi quelquefois de la paralyſie ; mais nous devons ajoûter qu'il eſt plus communément ſans danger, quoiqu'il ſoit très-rarement guériſſable, ſur-tout dans les vieillards. Le tremblement convulſif, dans les maladies aiguës, ſurvenant au délire ou à la ſuppreſſion des lochies, eſt très-redoutable. Le *prognoſtic* pour les autres, doit être tiré de la connoiſſance des maladies qui l'entretiennent, ou des accidens paſſagers, qui y donnent lieu.

TREMBLEM.

L'*ouverture des cadavres* nous fournit peu de lumieres ſur la cauſe de la premiere eſpece ; & ce qu'on a obſervé dans ces occaſions, appartenoit moins au tremblement qu'à la maladie qui lui avoit ſuccédé ; mais il n'en eſt pas de même du tremblement convulſif : on a vu le cerveau & la moëlle de l'épine inondés d'une ſéroſité verdâtre ; de la ſanie dans les ventricules du cerveau ; des ſuppurations ; des pourritures, & même des vers dans quelques parties de ce viſcere. Les vaiſſeaux, en général, ont paru remplis d'un ſang purulent ou putride. On a trouvé la rate prodigieuſement gonflée, & quelquefois cartilagineuſe ; la bile arrêtée dans ſes propres vaiſſeaux, qui en étoient prodigieuſement dilatés ; des ſuppurations, des pourritures & des gangrenes à la poitrine & au bas-ventre : la matrice principalement a paru ſouvent affectée.

On ſent aſſez qu'il eſt important, pour le *traitement*, de diſtinguer de quelle eſpece eſt le *tremblement*, c'eſt-à-dire, s'il tient à la paralyſie ou à la convulſion, afin de pouvoir faire un juſte choix des remedes propoſés dans les articles de l'une & l'autre maladie. Cependant nous indiquerons ici ceux qui ont été le plus ſouvent employés, ſçavoir, contre celui de la *premiere eſpece*, après les remedes généraux, les *fortifians*, les *ſtomachiques* & les *céphaliques* ; tels que la ſauge, la

TREMBLEM. mélisse, le stœchas, la sarriette, l'aunée, le fenouil, le quinquina, le girofle, la noix muscade, &c. auxquels on peut ajoûter les *martiaux* & les *diaphorétiques*. Le *tremblement*, qui vient de la débauche des *femmes*, du *vin*, &c. ne demande que des *délayans*, des *adoucissans* & des *tempérans*. On recommande pour *celui* qui est occasionné par le *mercure*, les *cordiaux*, les *diaphorétiques*, les *diurétiques*, &c. On propose encore, contre le tremblement par foiblesse, les *frictions*, les *bains*, & les *douches des eaux* de Bourbonne, de Vichy, de Digne, de Bagnols, d'Aix-la-Chapelle, & autres *thermales*; les linimens fortifians, les fomentations & fumigations aromatiques, &c.

Le *tremblement convulsif* demande d'autres secours: la *saignée* & les *purgatifs*, si les forces, l'âge & les circonstances de la maladie principale le permettent, y sont utiles; la premiere sur-tout est nécessaire, lorsqu'il y a suppression de quelque perte de sang. On en vient ensuite, après quelques autres remedes généraux, aux *stomachiques* & aux *vermifuges*, aux *anti-scorbutiques*, aux *fortifians* & aux *alexiteres*, aux *céphaliques* & aux *anti-spasmodiques*. Les *eaux thermales*, tant pour l'usage intérieur, qu'en bain & en douche, y sont très-utiles: on assure avoir éprouvé de bons effets des *bains froids*.

Les frictions ne doivent pas être négligées ; mais on doit beaucoup attendre du séton ou du cautere. On peut enfin, comme nous l'avons déja observé, diminuer considérablement le *tremblement de la fiévre*, en gorgeant les malades d'eau chaude, quelque temps avant l'heure du frisson. Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de dire que le tremblement passager, qui vient du froid, de la peur, de la colere, &c. ne demande aucun remede.

TREMBLEM.

LA PARALYSIE.

On sçait que la perte du mouvement & du sentiment, ou de l'une de ces deux fonctions, constitue la *paralysie*, dont l'engourdissement & la foiblesse peuvent être regardés comme les premiers degrés. On n'ignore pas qu'elle attaque tout le corps; c'est la *paralysie universelle*: un seul côté; & on l'appelle *hémiplégie*; & enfin une seule partie, comme le bras, la jambe, les paupieres, la langue, le pharynx, la verge, la vessie, l'anus, &c. Toutes ces *paralysies particulieres* trouveront leur place ailleurs. On en voit qui n'ont d'autre paralysie que celle de la langue, & ne peuvent parler que par signes. Il y en a qui, avec la tête prise, ont des mouvemens convulsifs; mais on juge alors que la maladie est compliquée. On aura une juste idée de la paralysie, si l'on examine avec quelque attention ce qui se passe dans les nerfs qui ont souffert un certain degré de compression: on peut encore tirer bien des lumieres des effets singuliers que produit sur nous ce poisson de mer, qu'on nomme *torpille*, comme de quelques autres faits qui n'échappent point aux yeux des médecins instruits & attentifs.

La

PARALYSIE.

La *paralysie* eſt rarement *primitive ;* mais elle ſuccede communément à l'apoplexie, quelquefois à l'épilepſie, & aux autres maladies convulſives, à la néphrétique violente, à la colique & à la dyſſenterie, à la goutte & au rhumatiſme : c'eſt encore un produit de la vieilleſſe, de l'affection hypochondriaque, ſcorbutique & ſcrophuleuſe ; de la cachexie & de la vérole ; de l'épuiſement, tant par les pertes de ſang, que par celle de la ſemence ; des vapeurs métalliques, & ſur-tout mercurielles ; de l'ivreſſe & du vin frelaté par la litharge, du long uſage des narcotiques, & enfin du froid extrême, & principalement de l'humide, ſans parler des plaies, des luxations & des fractures qui y donnent auſſi lieu. Les enfans deviennent encore paralytiques par la rentrée des éruptions cutanées, par la petite vérole mal traitée, &c. On ſçait encore que la pléthore donne ſouvent lieu à la paralyſie ; on peut enfin la rapporter à l'uſage immodéré du caffé : nous avons déja remarqué que le tremblement reconnoiſſoit quelquefois la même cauſe. La paralyſie hypochondriaque, la ſcorbutique, & celle qui ſuccede aux affections convulſives, ne privent ordinairement que du mouvement ; ce fait ne doit pas être oublié.

L'*hémiplégie*, dont l'œil, la langue & la bouche ſe reſſentent communément, & qui eſt l'eſpece de paralyſie la plus commune, n'eſt

PARALYSIE. pas beaucoup à craindre, lorſque la tête eſt libre ; & l'on peut vieillir dans cet état. La *paralyſie univerſelle*, qui n'enleve pas bientôt les malades, peut durer long-temps : on augure bien du tremblement, du fourmillement, des picotemens & des douleurs qui ſe font ſentir aux membres paralytiques : on fonde encore quelque eſpérance ſur la fiévre qui ſurvient à la paralyſie, provenant de l'apoplexie ſéreuſe. Lorſqu'il n'y a que *perte du mouvement*, ce qui eſt aſſez familier aux hypochondriaques & aux ſcorbutiques, la paralyſie eſt moins à craindre & plus guériſſable : celle qui a été précédée par l'apoplexie ou toute autre affection du cerveau, eſt la plus rebelle ; celle qui occupe le bas-ventre & les parties inférieures, eſt mortelle. La paralyſie ancienne deſſéche les parties : il n'y a plus de guériſon à eſpérer pour les membres atrophiés, & qui ont perdu beaucoup de leur chaleur naturelle. La paralyſie ſe termine quelquefois par des convulſions, mais le plus ſouvent par la gangrene, qui eſt communément précédée par l'enflure de la partie : on doit encore s'attendre à la gangrene dans la paralyſie cauſée par le froid. La récidive de la maladie dont nous parlons, eſt plus à craindre que la premiere attaque, & rarement en a-t-on une troiſieme. L'*engourdiſſement*, dans les maladies aiguës, eſt un très-mauvais ſigne, ſur-tout ſi la tête eſt affectée : on a peu à crain-

dre de celui qui attaque souvent les hypochondriaques & les hystériques. La paralysie enfin de l'anus & de la vessie est regardée comme mortelle. PARALYSIE.

La *paralysie* au reste se dissipe quelquefois, ainsi que l'apoplexie, sans secours; & comme il est très-rare qu'on n'y fasse point de remedes, on ne manque jamais de leur attribuer cet heureux *événement* : on a même vu plusieurs fois que la paralysie contre laquelle on avoit employé tout ce que l'art peut inspirer, s'est dissipée sur le champ par une grande frayeur, par une colere excessive, ou toute autre passion vive; & nous n'en manquons pas d'exemples. VARIOLA, faisant la médecine à Arles, rapporte qu'un paralytique, qui gardoit le lit depuis plusieurs années, ayant appris que le feu étoit à sa maison, en eut une si grande frayeur, qu'oubliant, pour ainsi dire, son état, eut la force de sortir brusquement de son lit, & de courir chez ses voisins, tant pour se dérober aux flammes, que pour leur demander du secours. Ce que raconte BARTHOLIN est encore fort singulier. Un muet souffroit depuis long-temps les mépris & les vexations d'une femme qui ne l'aimoit point. Il dévoroit son chagrin, lorsqu'en ayant été plus mal-traité qu'à l'ordinaire, il fut si transporté de colere & de fureur, que sa langue se délia; & il eut la satisfaction de vomir toutes les injures imaginables contre son

PARALYSIE. ennemie, qui en fut, comme on le pense bien, un peu déconcertée.

L'*inspection anatomique*, outre les désordres dont nous avons fait mention dans l'article de l'*apoplexie*, parmi lesquels les inondations séreuses ou mucilagineuses, tant du cerveau que que de la moëlle de l'épine, & les suppurations sont très-communes, nous présente plus particuliérement la pourriture des corps cannelés, qui sont le plus souvent mollasses & décolorés. Les ventricules du cerveau contiennent, dans quelques-nns, une humeur érugineuse, qui a rongé leurs parois. Le plexus choroïde a paru chargé d'hydatides, dont quelques-unes étoient de la grosseur d'un pois. On a vu la moëlle allongée, jaunâtre & mollasse, renfermant des kystes remplis d'une eau trouble, ou des tubercules de la grosseur d'une féve : la glande pinéale est ordinairement sabuleuse. Il faut remarquer que tous ces vices se rencontrent ordinairement dans le côté opposé à la paralysie ; personne aujourd'hui n'en ignore la raison : cependant cette régle n'est pas sans exception ; il est bon de le sçavoir. On remarque encore des vices dans la moëlle de l'épine, tantôt dissoute, tantôt desséchée ; la luxation des vertebres ; l'inondation de leur canal ; les sutures lâches, &c. Il faut y ajoûter la bile retenue dans ses propres vaisseaux, des suppurations & pourritures dans le bas-ventre, &c.

Nous nous garderons bien de faire mention ici de tous les remedes qu'on a proposés contre cette maladie : il suffira d'indiquer ceux qui paroissent avoir le mieux réussi. Après ce que nous avons dit sur la *saignée* dans l'article de l'*apoplexie*, on juge bien qu'elle ne sçauroit convenir qu'à la paralysie qui succede à l'apoplexie sanguine, encore la croyons-nous inutile, lorsqu'elle est invétérée. On doit d'ailleurs avoir égard à l'âge, à l'état des forces & aux antécédens, comme aux causes évidentes. Il faut encore ici l'application de ce que nous avons rapporté au même endroit, au sujet des *émétiques* & des *purgatifs*. On peut cependant tirer de grands avantages de l'usage modéré de ces derniers, tant contre la paralysie scorbutique, que contre celle qui a succédé à la colique, &c. On ne doit pas non plus négliger l'usage des lavemens âcres, stimulans & aromatiques. PARALYSIE.

Outre ces remedes généraux, & plusieurs autres que les circonstances, toujours variées, peuvent demander, on recommande les *fortifians*, les *céphaliques*, les *sudorifiques*, les *antiscorbutiques* & les *apéritifs* : les remedes les plus employés, pris dans toutes ces classes, sont la *sauge*, le *stœchas* & la *mélisse*, la fleur de souci, la camphrée, les baies de geniévre, le gaïac, l'aloës, les écrevisses, les cloportes & les vi-

PARALYSIE. peres ; le ſuccin, les martiaux, le bézoard minéral, l'antimoine diaphorétique, l'aquila-alba, & autres préparations mercurielles : l'eupatoire de MÉSUÉ, plante peu connue, & encore moins employée, mérite de l'être ; on donne tous les jours des remedes qui ne valent pas celui-là. Je dois ajoûter aux remedes internes la coloquinte dont BOERHAAVE faiſoit beaucoup de cas, mais qu'il donnoit à très-petite doſe, c'eſt-à-dire, depuis la dixieme partie d'un grain, juſqu'à la ſixieme. Je ne parle pas du ginſeng, trop rare parmi nous, pour être employé. On recommande encore beaucoup l'uſage, tant interne qu'externe, de la térébenthine de Chio, de celle de Veniſe, &c. Mais on doit mettre au-deſſus de tous les autres remedes les *eaux minérales chaudes*, priſes, tant intérieurement, qu'employées en bain, en douches, &c. Les plus fréquentées ſont celles de Bourbon-Lancy & Archambaut, de Vichy, de Bourbonne, du Mont-d'Or, de Balaruc, de Plombieres, de Digne, d'Aix-la-Chapelle, de Bagneres, de Barege, &c. On recommande ſur-tout d'en doucher l'épine : nous devons dire enfin qu'on donne la préférence à celles de Bourbon-Lancy pour les paralyſies ſcorbutiques. La paralyſie enfin, qui a des intermiſſions régulieres, eſt ſoumiſe au traitement des *fiévres intermittentes*.

Les remedes externes ne doivent pas être négligés dans une maladie qui donne le temps de tout essayer. On peut faire usage de l'*application des animaux* vivans ou nouvellement tués, de leur peau, tant qu'elle conserve sa chaleur; des *linimens* avec l'huile de pétrole, avec celle de laurier ou de fourmi, avec l'onguent martiatum, & autres fortifians; des *fomentations* aromatiques & spiritueuses; des *frictions* séches, ou faites avec l'esprit-de-vin camphré, & autres liqueurs spiritueuses; de la *flagellation* avec des orties, des *sinapismes*, des *vésicatoires*, du *séton* & du *cautere*: on doit mettre au même rang les *bains aromatiques*, & ceux de vapeur. On peut encore, au défaut des eaux thermales, préparer un *bain artificiel*, avec quatre livres de chaux vive, & deux de soufre, qu'on fait bouillir dans la quantité convenable d'eau: le *bain de sable*, & celui du *marc des raisins*: les feuilles d'ièble passées au four, dont on enveloppe les parties, &c. sont encore des topiques dont on a vu de bons effets. Il est important, pendant l'usage de tous ces remedes, de se garantir du froid par des fourrures, ou par tout autre moyen. On a eu recours enfin à la machine électrique: il sembloit qu'on devoit tout attendre d'une commotion qui ne paroît épargner aucune partie; cependant il ne paroît pas jusqu'à présent que le succès ait répondu à cette attente.

PARALYSIE.

STUPIDITÉ ET PERTE DE LA MÉMOIRE.

ON se tromperoit grossiérement si, d'après le titre de ce chapitre, on jugeoit que l'*ame* est sujette à des maladies, ou qu'il y en a de plusieurs especes. On ne sçauroit douter que l'être immatériel, qui nous anime, ne soit également parfait dans tous les hommes, & qu'il ne sçauroit changer de nature. Il ne faut pas cependant être surpris qu'il y ait, par rapport à l'esprit, une si grande distance d'un homme à un autre; que cette substance intellectuelle soit capable de si peu de chose, dans l'enfance & l'extrême vieillesse; qu'elle perde tous ses agrémens, & ne soit presque plus reconnoissable dans l'état de maladie; que l'esprit des femmes paroisse être d'une autre trempe que celui des hommes; qu'une nation, à cet égard, soit supérieure aux autres, & que les siécles même ne se ressemblent pas. Les physiciens n'ignorent pas qu'il faut rapporter ces différences à la disposition du corps, ou aux objets qui l'environnent. En effet, il paroît évident que l'esprit & le corps ont l'un sur l'autre un pouvoir réciproque dont on ne connoît guère l'étendue; ainsi nous nous garderons bien de faire des recherches sur les limites de cette puissance: nous les abandonnons très-volontiers aux métaphysiciens, &

même aux théologiens, qui, par leurs lumieres bien ſupérieures à celles qu'on tire des connoiſſances humaines, ont inconteſtablement le droit de prononcer ſur cette matiere ; nous garderons donc là-deſſus un reſpectueux ſilence, pour en venir à notre ſujet. STUPIDITE'.

Le *défaut de conception* & de *mémoire* eſt l'apanage de l'enfance & de la vieilleſſe ; il a encore ſa ſource pour les autres âges, dans une diſpoſition héréditaire : à peine, dans ce cas, eſt-il l'objet de la médecine. Mais il n'en eſt pas de même de celui qui eſt le produit de l'apoplexie, de la commotion, de l'hydrocéphale, &c. La terreur, les chagrins & l'adverſité font ſouvent *perdre la mémoire*, & rendent *ſtupide*. Ceux qui ſe livrent à la débauche du vin & des femmes, de même que ceux qui font un long uſage des narcotiques, éprouvent ſouvent le même malheur : la ſuppreſſion des mois, & les pertes exceſſives, ont encore jetté dans cet état, de même que les maladies les plus graves ; car on a vu ſouvent des convaleſcens avoir oublié juſqu'à leur nom. L'abus que l'on fait de l'eſprit pénétrant & de la vivacité des enfans ; les travaux prématurés dont on les accable, & ſurtout leur lubricité, les rendent ſouvent ſtupides : il arrive encore quelquefois que l'eſprit ſe développe fort tard ; car on ſçait que quelques-uns de ceux qui en ſont le plus pourvus, ont été

STUPIDITÉ. lourds & ſtupides pendant leur jeuneſſe, &, ce qui eſt encore plus ſingulier, que des gens ſtupides & ſans mémoire ont paſſé à l'état oppoſé, par une grande maladie, par une chute & autres accidens, qui, dans d'autres circonſtances, ont cauſé très-ſouvent la *ſtupidité.*

L'héréditaire, & celle qui reconnoît le grand âge, ſont, ſans contredit, *incurables.* La *perte de la mémoire*, ſans cauſe manifeſte, annonce ſouvent l'apoplexie ou la paralyſie; mais on ne manque pas de moyens pour prévenir ce malheur. On peut guérir celle qui vient de l'ivrognerie, des narcotiques, de l'épuiſement, de la commotion, & autres accidens. Lorſqu'elle eſt la ſuite des grandes maladies, elle ſe guérit plutôt par le temps & la nature, que par les remedes; il faut en excepter celle qui ſuccede à l'apoplexie: elle demande des ſecours, quoique ſouvent infructueux. Enfin, ſi la foibleſſe de l'eſprit eſt entretenue par quelque maladie, il faut abſolument diſſiper cette derniere pour faire diſparoître l'autre.

Ce que mes *obſervations anatomiques*, & celles des autres, ont préſenté de plus commun, eſt l'inondation du cerveau, ſa petiteſſe, ſa flaccidité, ou ſa ſéchereſſe, qui va quelquefois juſqu'à la friabilité; des hydatides, des abſcès, & autres tumeurs; des pierres; une matiere gélatineuſe, répandue par-tout, &c. On a vu quel-

quefois des altérations à la dure-mere qui étoit livide, chargée de puſtules, dans un état de pourriture, & percée ; des conformations vicieuſes du crâne & des ſutures ; l'épaiſſeur extraordinaire des os ; l'abſence de la glande pinéale, ou ſa groſſeur monſtrueuſe ; la dure-mere livide, chargée de tubercules, déchirée, & dans un état de putridité ; &c.

STUPIDITÉ.

On ne ſçait que trop qu'on retire, dans ces deux états, *peu de fruit des remedes*, & que, ſi l'on revient quelquefois de l'un & de l'autre, c'eſt plutôt par un bon régime appuyé de tous les ſecours qu'on peut tirer d'une excellente éducation, que par une méthode curative : le temps & la nature peuvent agir encore ici très-efficacement. Cependant on propoſe, après les remedes généraux, les *céphaliques* & les *anti-ſpaſmodiques* ; tels ſont les fleurs de ſtœchas, de romarin, de tilleul, de muguet, & de prime-vere ; la pivoine, la valériane, la zédoaire & le calamus aromaticus; les cubebes, les anacardes, le macis & le girofle ; l'encens & la myrrhe : on peut ajoûter l'ambre & le muſc. Mais on a quelques doutes ſur ces ſubſtances dont l'odeur eſt ſi pénétrante ; car on prétend que leur abus a produit quelquefois la ſtupidité à des perſonnes qui n'y paroiſſoient pas diſpoſées. Pluſieurs praticiens conſeillent l'*eſprit de ſel ammoniac ſucciné*, à la doſe de dix gouttes, ſoir & matin. Les *ſternutatoires*, les *ſalivans*,

STUPIDITÉ.

& autres évacuans hydragogues peuvent être aussi très-utiles. Il n'est pas douteux enfin, que tout ce que nous venons de proposer, ne puisse concourir à la *guérison*, lorsque la nature se rendra favorable ; mais il n'en faut rien attendre dans le cas contraire. Nous ne devons pas oublier qu'un des principaux points du régime, est de donner le moins de temps qu'on pourra au sommeil.

L'INSOMNIE.

L*A perte du ſommeil*, en y comprenant le *coma vigil*, qui, ainſi que nous l'avons déja remarqué, appartient à cet article, eſt rarement *eſſentielle ;* mais preſque toujours *ſymptomatique*, tant à la ſuite de maladies aiguës, qu'à celle des chroniques. On ſçait que les troubles & les peines d'eſprit chaſſent le ſommeil ; que les mélancholiques & les maniaques en ſont ſouvent privés : les gens ſecs, d'un tempérament vif & bilieux, ſont auſſi ſujets à l'*inſomnie :* les uns & les autres ſont encore tourmentés par des rêves pénibles & affreux, plus inſupportables que la veille ; ceux encore, qui paſſent trop de temps dans leur lit, n'y goûtent ſouvent qu'un repos interrompu, qui les fait plaindre de l'inſomnie. L'état de l'eſtomac produit des effets variés ſur le ſommeil ; il y en a (& c'eſt le plus grand nombre) qui ſont obligés de ſe retrancher le ſouper pour pouvoir dormir la nuit, & ſe délivrer même du cochemar ; pendant que les autres ne dorment bien, qu'après avoir rempli leur eſtomac : on voit même des vieil-

INSOMNIE. lards qui ont besoin de ce secours. Il y en a auxquels le café donne des insomnies ; plusieurs cependant en prennent impunément, avant de se mettre au lit, sans parler d'une infinité d'autres petits usages connus de tout le monde, dont les bons & les mauvais effets sont relatifs au tempérament ou à l'habitude.

Rien n'altere plus la santé que l'*insomnie* ; il n'y a guère que les *mélancholiques* & les *foux*, qui peuvent la soutenir long-temps, sans en paroître incommodés ; car on en a vu qui ont passé les mois, & même les années, sans dormir. *L'insomnie fébrile* est, comme nous l'avons dit, l'*avant-coureur du délire*, ou un symptome dangereux. *L'observation anatomique* nous présente des inondations au cerveau & à la moëlle de l'épine ; je dirai à ce sujet, qu'on doit avoir déja remarqué dans les articles précédens, que cette cause produit le plus souvent un effet contraire. On a vu encore des abscès au cerveau, des inflammations à la dure-mere, & des caries aux os du crâne. On a découvert des suppurations & des pourritures au foie, au pancréas & aux autres viscères du bas ventre ; productions, comme on doit le penser, de plusieurs autres maladies dont l'insomnie n'a été que le symptome, apparemment le plus remarquable.

Quelques perſonnes, qui ſe plaignoient depuis long-temps de l'inſomnie, en ont trouvé *le remede*, en s'impoſant la régle de ne reſter que ſix ou ſept heures au lit : d'autres ſe trouvent bien, avant d'y entrer, d'avaler un grand verre d'*eau*, d'*orgeat*, de *limonade*, de *lait*, de *petit-lait*, &c. Pluſieurs uſent avec ſuccès du *ſyrop de nénuphar*, de celui de *violette*, & autres remedes propres à calmer l'impétuoſité du ſang & la fougue des eſprits. On peut avoir recours à la *ſaignée* & aux autres *remedes généraux*, lorſque des circonſtances particulieres le demandent ; mais les *humectans*, les *rafraîchiſſans* & les *adouciſſans* dont on doit faire un long uſage, ſont les plus employés contre toute ſorte d'inſomnies ; les *bains* ſont ſouvent très-efficaces dans les habituelles. On doit encore eſtimer l'*exercice* dans un bon air, l'uſage modéré & légitime des *plaiſirs*, la muſique, la lecture amuſante, &c. On ſçait que bien des gens s'endorment au murmure d'une fontaine, & au ſon de la voix d'un lecteur : on connoît toute l'efficacité des ſermons ; quelques-uns enfin ont été obligés de ſe faire bercer. Le *camphre* eſt un calmant dont les mélancholiques ſe trouvent bien, & qu'on peut donner auſſi dans les maladies aiguës : la *liqueur anodyne minérale*, & la *poudre tempérante* ſont encore des remedes approuvés. A l'égard des *hypnotiques*, qui ſem- INSOMNIE.

INSOMNIE. blent être ici très-convenables, on n'en doit uſer qu'avec circonſpection, parce que l'habitude, qu'on en contracte, eſt toujours plus ou moins préjudiciable; ce qu'il importe aux médecins de ne pas ignorer. L'*immerſion des jambes* dans l'eau chaude ou dans une décoction anodyne, a été ſouvent très efficace, tant dans les maladies aiguës, que dans les autres cas.

LE COCHEMAR.

CETTE maladie, qui paroît avoir beaucoup d'affinité avec les convulſives, eſt un ſentiment de peſanteur ſur la poitrine qu'on éprouve en dormant, & qui fatigue autant que pourroit le faire un grand fardeau, & alarme encore plus par l'idée des phantômes, & autres chimeres qui l'accompagnent ordinairement; mais cette *oppreſſion* & ces frayeurs ſe diſſipent par le reveil, ſi ce n'eſt qu'elles laiſſent quelquefois la *palpitation du cœur*, & beaucoup de laſſitude. Le *cochemar* (*incubus*) attaque ordinairement ceux qui ont l'eſtomac chargé d'alimens; & les *crapuleux* ſont ceux qui l'éprouvent le plus ſouvent; cependant les *pléthoriques*, les *hypochondriaques*, les *hyſtériques*, &, à ce qu'on prétend, les *enfans à la mammelle*, y ſont les plus ſujets: on croit pour ces derniers, que les frayeurs, qui les éveillent ſubitemenr avec des cris (*pavores*) doivent être rapportées au cochemar qui accompagne ordinairement l'hydrocéphale, ou qui eſt occaſionné par les vers. Les violentes attaques du cochemar reſſemblent beaucoup au catarrhe ſuffocant; & on pourroit fort bien avoir pris l'un pour l'autre.

Cette *maladie*, lorſqu'elle n'eſt ni fréquente

COCHEMAR. ni violente, n'eſt pas *dangereuſe* ; mais, dans le cas contraire, elle peut annoncer, ſur-tout aux jeunes gens, l'*épilepeſie :* on a même vu quelquefois que la folie en avoit été précédée; pour les vieillards, on doit la regarder comme un des avant-coureurs de l'*apoplexie :* on peut cependant en être ſuffoqué ſur le champ; & nous en avons des exemples pour tous les âges : on a vu encore à Rome le *cochemar épidémique*, & tout auſſi meurtrier que la peſte. L'*inſpection anatomique* ne nous apprend preſque rien ſur la nature de cette maladie : ſi l'on a trouvé dans quelques-uns de l'eau dans les ventricules du cerveau, ou des ſuppurations dans différentes parties de ce viſcere, ce ſont des accidens étrangers, qui ne paroiſſent avoir aucun rapport avec l'incube. On a cependant vu dans quelques-uns le cœur d'une groſſeur énorme; & ce vice paroît avoir beaucoup de rapport avec la maladie dont nous parlons.

La *ſobriété* eſt le point le plus eſſentiel du *traitement*, & c'eſt communément tout ce qu'on a à faire : quelques-uns s'en délivrent, en évitant de ſe coucher ſur le dos; j'en ai cependant vu auxquels cette ſituation étoit la plus favorable. La *ſaignée* y eſt ſouvent utile, ſur-tout s'il y a des ſignes de pléthore. On ne ſçauroit ſe paſſer des *purgatifs*, & même quelquefois des *émétiques :* on en vient enſuite aux *délayans*, aux *tempérans* & aux *apéritifs*, aux *ſtomachiques*,

tant *amers* qu'*abſorbans* & *fortifians*, aux *céphaliques* & aux *anti-ſpaſmodiques*. Les remedes particuliers dont on a fait le plus d'uſage, après les délayans & les légers apéritifs les plus connus, ſont, parmi les ſtomachiques, la fumeterre, le quinquina, la gentiane, l'aloës, le corail & les autres abſorbans. Les céphaliques les plus recommandés ſont le ſtœchas, le romarin, la méliſſe, la ſauge & la bétoine; les ſemences & la racine de pivoine, le ſuccin: il faut ajoûter les martiaux, la tartre vitriolé, les eaux minérales, tant froides que chaudes, &c. Cependant les cas où il eſt permis d'uſer de toutes ces choſes, ſont aſſez rares; mais on n'eſt jamais diſpenſé de garder un régime convenable, & c'eſt peut-être ce qu'on a de mieux à faire.

COCHEMAR.

LA MÉLANCHOLIE.

PERSONNE n'ignore que le tempérament mélancolique, ou le penchant qui porte à la tristesse, aux réflexions sur des objets désagréables, peut, lorsqu'on s'y livre, conduire au délire ou à la manie. Les *mélancholiques* sont extrêmement sujets aux terreurs paniques, aux éblouissemens & aux étourdissemens: ils répandent des pleurs sans sujet; leur sommeil est laborieux, & accompagné de rêves effrayans: ils se plaignent communément d'une douleur ou pesanteur à la tête, & du bourdonnement d'oreille; ils sont souvent attaqués de tremblement, de convulsions & d'assoupissement: ils ont des palpitations, des serremens de poitrine & des anxiétés, & sur-tout une douleur sourde à l'orifice supérieur de l'estomac, que quelques-uns ont voulu regarder comme le siége de la maladie; leur pouls est petit, inégal & intermittent, & l'on découvre dans plusieurs des pulsations dans le bas-ventre. Ils se plaignent de rapports & de flatuosités: ils rendent des crachats épais & des urines limpides ou blanchâtres; leur bas ventre s'éleve quelquefois, & il est presque toujours très-paresseux. Plusieurs ont des crudités acides dans l'estomac qui excitent une espece de faim canine. L'ap-

préhension de la mort occupe la plûpart des mélancoliques ; quelques-uns cependant craignent de vivre, & desirent de bonne foi la fin de leurs peines : il en est dont le délire est singulier & risible ; il ne roule souvent que sur un seul objet : tous nos livres sont remplis de ces sortes d'histoires. MELANCHOLIE

Il y a une autre sorte de délire mélancholique, mais extrêmement rare, qui porte les malades à s'échapper pendant la nuit, & à courir les champs comme des loups ; on l'appelle pour cette raison *lycanthropie :* d'autres, sans s'échapper, veulent toujours changer de lieu, & ne croient pouvoir être bien, que là où ils ne sont pas : il y en a, au contraire, qui ne veulent pas quitter leur place, & qui tombent dans une espece de stupidité qui les rend indifférens, ou pour la compagnie, ou pour la solitude. Il faut encore mettre sous ce titre la *nostalgie*, qu'on appelle communément *la maladie du pays*, quoique le desir de revoir sa patrie soit souvent très-raisonnable. Privés de leurs parens & de leurs amis comme de certains usages & de quelques commodités qu'une longue habitude leur a rendus nécessaires, ils se livrent à une tristesse dont on ne peut les distraire, & tombent peu-à-peu dans un état de langueur qui les mine : l'appétit leur manque ; le pouls devient fébrile, & ils tombent enfin dans une sorte de marasme mortel.

MELAN-CHOLIE

L'amour, les chagrins & l'adversité sont les *sources* les plus ordinaires *de la mélancholie* : elle dépend quelquefois d'une *disposition héréditaire.* La suppression des hémorrhoïdes, & une infinité d'autres maladies peuvent y donner lieu ; mais c'est ordinairement la suite des affections hypochondriaques & histériques : je ne crois pas, au reste, qu'on puisse confondre ces maladies ; car tous les hypochondriaques ne sont pas mélancholiques, & ces derniers ne sont pas toujours hypochondriaques : cependant il est vrai que ces deux états s'unissent tôt ou tard, pour le plus grand nombre. On sçait assez que la mélancholie, & toutes les *affections de l'ame* peuvent produire les plus *grands désordres*, & que le scorbut, la fiévre lente, le marasme, &c. en sont les *suites* les plus ordinaires. On a vu quelquefois que le flux hémorrhoïdal, les plaies, la gale, & autres maladies de la peau, ont terminé heureusement cette maladie, sur laquelle l'*observation anatomique* nous donne peu de lumiere : ce n'est pas que nous manquions d'ouvertures de cadavres ; mais les histoires, qu'on y a jointes, sont si abrégées, qu'il est impossible d'y démêler si elles regardent la mélancholie, ou l'affection hypochondriaque ; deux maladies que les auteurs ont communément confondues.

Nous avons vu dans la plûpart les *vaisseaux du cerveau engorgés* par un sang noirâtre & épais ; de l'eau, tant dans les ventricules, les

ſinuoſités de ce viſcere, qu'entre ſes envelop- MELAN-
pes, &c. On a encore obſervé quelquefois le CHOLIE
plexus choroïde, enveloppé d'une ſorte de mucoſité, la glande pinéale d'une groſſeur extraordinaire, &c. Le *cœur* a paru, dans quelques-uns, deſſéché & vuide de ſang : on a trouvé, dans d'autres, ſes ventricules remplis d'une lymphe épaiſſie qu'on eſt comme convenu de nommer *concrétions polypeuſes*, ou d'un ſang fétide & diſſous, ſans parler de quelques déſordres relatifs aux viſceres du bas-ventre, dont nous avons fait mention dans l'article de l'*Affection hypochondriaque*.

La maladie, qui eſt l'objet de celui-ci, ne demande communément aucun *traitement* qui releve de la médecine; mais ſi, dans quelques circonſtances, on eſt forcé d'avoir recours aux remedes, on ne doit y employer que les plus doux; & les praticiens éclairés & de bonne foi, conviendront que rien n'eſt plus commun que de voir empirer cet état entre leurs mains. La *ſaignée*, quoiqu'en diſent preſque tous les auteurs, n'eſt pas toujours néceſſaire, lorſqu'il n'y a ni pléthore ni ſuppreſſion de quelque perte de ſang. Les *émétiques* peuvent être très-avantageux, ainſi que les *purgatifs*, lorſque l'état des premieres voies les demande. Mais rien n'eſt au-deſſus des *humectans*, des *délayans* & des *tempérans*; tels ſont l'eau ſimple, les chicoracées, la fumeterre,

MELAN-CHOLIE

la patience, &c. le lait d'âneſſe ou de chévre; le petit-lait, les eaux minérales froides, &c. On a beſoin quelquefois d'avoir recours aux *apéritifs*, aux *nîtreux*, aux *martiaux* & aux *anti-ſcorbutiques* : il eſt encore des cas où l'on peut uſer des *céphaliques*, des *anti-ſpaſmodiques* & des *calmans ;* le ſafran & le camphre, le caſtoréum, l'eau de fleurs d'orange, &c. parmi ces derniers, peuvent être d'un bon ſecours : on peut auſſi recourir aux *hypnotiques* dans les cas preſſans; mais on doit ſe ſouvenir que, s'ils peuvent pallier la maladie, ils la rendent auſſi plus rebelle, & même plus fâcheuſe. Je dirai enfin, qu'après la *boiſſon abondante*, les lavemens rafraîchiſſans & les bains dont on doit beaucoup attendre, je ne connois rien de meilleur que la *diſſipation*, l'*exercice* & les *voyages*. J'ajoûterai encore, que la *noſtalgie* demande moins de remedes, & qu'il n'y a que le retour à ſa patrie qui puiſſe la faire ceſſer; mais il arrive ſouvent qu'on prend ce parti trop tard.

LA MANIE.

ON sçait que *les fous* ont une force étonnante, avec beaucoup de penchant à l'acte vénérien, & qu'ils supportent le froid, la faim & les veilles, sans en paroître incommodés. Nous avons dit que le dernier degré de la mélancholie avoit beaucoup d'affinité avec la manie ; aussi voit-on que les mêmes causes fortifiées par une disposition héréditaire, peuvent jetter dans l'un ou l'autre état, qui a quelquefois des rémissions & même des intermissions considérables. La folie a plusieurs degrés depuis l'imbécillité, peu différente de la premiere enfance, jusqu'à la fureur que les seuls liens peuvent modérer. Les fous, dans ces accès, ont une force étonnante que le jeûne n'affoiblit pas ; & il semble, à cet égard, que le corps, en acquérant de nouvelles forces, se dédommage de la foiblesse de l'esprit. Ceux qui se livrent aux *passions vives*, avec une forte dose de ce qu'on appelle *bel-esprit*, doivent craindre pour leur raison : on voit tous les jours qu'une joie excessive, un *amour insensé*, les *chagrins* & l'*adversité* peuvent la troubler, de même que l'usage immodéré des narcotiques, les poisons assoupissans, l'abus du vin

LA MANIE.

& des liqueurs ſpiritueuſes, &c. On ſçait encore que la ſuppreſſion des pertes de ſang habituelles & des lochies, l'*affection hypochondriaque* & *hyſtérique*, & quelques autres maladies graves, comme la phrénéſie, les affections comateuſes, &c. ne produiſent que trop ſouvent le même effet : BOERHAAVE ajoûte un vice dans le ſyſtême nerveux de l'eſtomac ; mais cet état n'eſt-il pas plutôt une ſuite de la manie, que ſa cauſe ? Ceux qui ſe livrent ſans meſure à la *méditation*, ou qui s'appliquent à l'étude des *ſciences abſtraites*, comme auſſi les perſonnes peſantes & ſtupides, en ſont encore très-ſuſceptibles.

On peut guérir, ſans beaucoup de difficulté, la *manie*, lorſqu'elle eſt *récente*, & ſur-tout ſi les attaques en ſont légeres : on eſpere auſſi beaucoup de celle qu'on rapporte à quelque maladie aiguë, ou à tout autre accident paſſager ; mais l'*invétérée*, ſur-tout dans un âge avancé ; celle qui n'a point de rémiſſion, ou qui reconnoît une cauſe dont l'époque eſt ancienne, *réſiſte* le plus ſouvent *à tous les remedes*. On a obſervé que les grandes pertes de ſang, & même les autres évacuations, comme la diarrhée & la dyſſenterie, ont terminé quelquefois la manie : la fiévre quarte & les autres intermittentes ont auſſi produit le même effet, quoique dans d'autres circonſtances elles aient donné lieu à la maladie dont nous parlons. Ceux qui

en reviennent, ont beaucoup de peine à vaincre une affreuse tristesse, que le souvenir humiliant de leur état entretient. LA MANIE.

L'*ouverture des cadavres* nous a montré le cerveau ordinairement sec & dur, rarement mollasse; sa masse élastique, qui se relevoit, lorsque le crâne étoit enlevé; le plexus choroïde variqueux, quelquefois squirrheux, & gorgé d'un sang noirâtre, ainsi que les sinus & les autres vaisseaux; de l'eau répandue, & des hydatides dans les ventricules. On a vu des taches noires, tant au cerveau qu'à la dure-mere; la pourriture de cette enveloppe, qui est, dans quelques-uns, chargée de tubercules; des ossifications à la faulx, & à la tente du cervelet; la pie-mere épaisse & calleuse, sans apparence de vaisseau; des vers, tant dans le cerveau que dans les sinus frontaux: les os du crâne d'une épaisseur extraordinaire; la vésicule du fiel pleine d'une bile gluante & verdâtre, ou noire, &c.

Les *saignées* nombreuses sont ici, sans contredit, nécessaires: on ne se contente pas de tirer du sang des veines du bras, du pied & de la gorge; on ouvre encore l'artere temporale; & cette opération, aujourd'hui très-négligée, a produit quelquefois sous mes yeux les meilleurs effets, non-seulement dans la maladie dont il est question, mais encore pour la phrénésie, la céphalalgie, les ophthalmies les

LA MANIE. plus rebelles, &c. On applique, dans la même vue, des ſang-ſuës aux hémorrhoïdes, aux veines du front, &c. On emploie enfin tous les moyens connus pour rappeller le flux hémorrhoïdal & le menſtruel. Les *émétiques* & les *purgatifs* ſont encore indiſpenſables; ils ſervent principalement à évacuer la bile, qui, dans cette maladie, croupit ſouvent dans les premieres voies, ou dans ſes propres vaiſſeaux: les lavemens ſtimulans & purgatifs rempliſſent les mêmes vues; mais les *délayans*, les *humectans*, les *tempérans*, les *rafraîchiſſans* & les *nîtreux* ſont, après les évacuations néceſſaires, les remedes ſur leſquels on peut le plus compter; tels ſont la boiſſon abondante ſimple ou compoſée, l'eau à la glace, les chicoracées, la bourrache, la fumeterre, le riz, l'orge, le lait, le petit-lait, l'orgeat, les émulſions, les eaux minérales froides, &c.

Les *calmans*, non narcotiques, ſont encore d'un grand ſecours; le *camphre* ſur-tout y eſt d'une grande efficacité; il eſt permis d'en donner juſqu'à un demi-gros, une ou deux fois par jour: on peut même, pour la fureur, employer le *ſucre de Saturne*, depuis deux grains juſqu'à huit. Les *anti-ſpaſmodiques* y ſont encore utiles; mais l'opium, le pavot & les autres hypnotiques n'y réuſſiſſent pas; & il eſt ſurprenant que des médecins, d'ailleurs célèbres, ſe ſoient opiniâtrés à en vouloir donner, quoi-

qu'on ait éprouvé cent fois, & je l'ai vu auſſi, qu'ils rendoient les malades plus furieux ; mais on n'a rien à craindre du nénuphar & de la violette, dont on peut donner le ſyrop. L'*ellébore*, autrefois ſi célèbre, & qu'on croit encore employer aujourd'hui, ne mérite pas qu'on s'y arrête ; car la racine des boutiques, qui porte ce nom, eſt celle de pluſieurs eſpeces d'ellébore qui viennent par-tout, ou d'une plante qu'on nomme *chryſtophoriana*. L'ellébore d'Hippocrate, qui eſt celui dont on doit ſe ſervir, eſt, à la vérité, cultivé depuis quelque temps dans les jardins des curieux ; mais il n'eſt pas dans le commerce. Cependant a-t-il les grandes vertus qu'on lui attribue ? Je crois qu'il eſt très-permis d'en douter.

LA MANIE.

Il eſt important, dans cette maladie, de faire un grand uſage des *bains* plus froids que chauds, & c'eſt un des remedes les plus efficaces : on arroſe encore la tête avec de l'eau froide, & même à la glace : le bain des extrémités inférieures, qui demande moins d'appareil, peut être répété ſouvent. On donne encore les bains froids domeſtiques ; on plonge auſſi les malades dans les rivieres ou dans la mer ; cette immerſion doit être ſubite & imprévue, & doit durer autant que les malades peuvent la ſoutenir. On propoſe de plus la *caſtration* ; & je crois que cette opération, qu'on

ſçait avoir été pratiquée avec ſuccès, pourroit être utile dans bien des cas : celle du trépan a encore réuſſi, de même que le cautere, &c. On ſçait enfin que des maniaques ont été guéris par une frayeur, par une chute avec fracture aux os du crâne, ou par d'autres accidens : les praticiens judicieux ſçavent tirer des vues de toutes ces obſervations qui ne paſſent que pour curieuſes dans l'eſprit de ceux qui craignent de s'écarter de leur routine.

LA PHRÉNÉSIE.

ON a vu dans les articles précédens, qu'il y avoit des égaremens d'esprit qui n'apportoient aucun changement à l'état du pouls ; mais le délire, qui est accompagné de la fiévre, est d'une autre nature. Il y en a de deux sortes, un qui doit être regardé comme la *maladie principale*, & qui excite la fiévre ; l'autre qui n'est qu'un accident commun à toutes les fiévres dont il est le *symptome* ; ce qui forme, comme il est aisé d'en juger, une grande différence qu'il est surprenant que si peu d'écrivains aient sentie ; cependant il peut arriver à ceux qui ont le délire, dont nous avons fait mention dans les articles précédens, que la fiévre survienne par accident ; ce qui ne doit pas changer, comme on le pense bien, le caractere de la premiere maladie. Il n'y a que le *délire idiopathique* ou *essentiel*, accompagné toujours de la fiévre, qui doive porter le nom de *phrénésie*, dont il est ici principalement question : celui qui n'est qu'accident de la fiévre, doit être appellé *délire fébrile*. Il est cependant bon d'observer que le délire mélancholique & le fébrile, la phrénésie & la manie ont tant de degrés, & se rapprochent par tant de nuances, qu'il est quel-

PHRENESIE. quefois très difficile de trouver le point de partage; mais les suites dissipent le brouillard.

La *vraie phrénésie*, qui est plus rare qu'on ne pense, est précédée par une chaleur, & beaucoup de douleur à la tête, que les malades rapportent, avec raison, à l'intérieur; de la rougeur du visage & des yeux, de l'insomnie, &c. La fiévre, qui est la suite de cet état, n'est pas toujours proportionnée à ce qui se passe à la tête; & ce délire seroit alors peu différent de la manie, si cette derniere n'étoit de beaucoup plus de durée. Le *délire fébrile* ou *symptomatique*, qui est si commun, survient à la fiévre, & n'en est que l'accident, indépendamment duquel elle poursuit toujours son cours; ce qui n'arrive point à la phrénésie, laquelle cessant, il ne reste plus de maladie; & la convalescence est des plus courtes, ainsi que je l'ai observé plusieurs fois.

Je ne dois pas passer ici sous silence une autre sorte de délire symptomatique, que les praticiens ne voient jamais, mais dont tous les livres ne cesseront de faire mention, sous le nom de *paraphrenitis* : c'est mal-à-propos qu'on range cette maladie parmi celles de la tête, puisqu'elle ne differe, en aucune maniere, de la pleurésie : elles dépendent l'une & l'autre de la seule inflammation de la plevre, avec cette différence que, dans la premiere, c'est la portion

tion de cette membrane qui recouvre le diaphragme, qui est affecté. Je n'ai point vu la paraphrénésie, telle que les auteurs, qui se copient presque tous, l'ont décrite ; & je n'ai rencontré que deux fois, d'après l'ouverture des cadavres, la vraie pleurésie que la plûpart des médecins, comme ceux qui se donnent pour tels, croient pourtant traiter tous les jours : j'ajoûterai encore que le délire n'est point essentiel à l'inflammation de la plevre & du diaphragme, puisqu'on a vu plusieurs fois ces parties enflammées & suppurées, sans qu'il y ait eu le moindre délire ; ce qui donne le dernier coup à la doctrine des anciens, & de ceux qui la suivent aveuglément.

PHRENESIE.

Nous avons dit ailleurs que la foiblesse extrême que laissent les grandes maladies, l'affection hypochondriaque & hystérique, les peines d'esprit, &c. peuvent jetter dans le *délire mélancholique :* on a vu encore que le *délire fébrile* pouvoit survenir aux fiévres de toutes les especes, & qu'il étoit précédé par la céphalalgie & par l'insomnie ; que les yeux enflammés, le regard fixe, les larmes, les inquiétudes extraordinaires, ou une tranquillité subite sans cause apparente, l'annonçoient ; la rentrée des érésipeles y donne encore lieu. La *vraie phrénésie* dont la durée n'est que de quelques jours, & rarement de sept, attaque les jeunes gens les plus vigoureux ; ceux qui font un grand

PHRENESIE. usage des alimens salés & épicés, comme aussi du vin & des liqueurs ; ceux qui sont d'un tempérament bilieux, & enclins aux emportemens ; ceux qui ont été exposés au soleil, qui ont reçu des contusions à la tête, &c.

On sçait que le *délire mélancholique* ne menace point la *vie ;* mais celui qui survient aux *fiévres* bilieuses, inflammatoires & autres, à la petite vérole, & à la rougeole ; à la passion iliaque, &c. est toujours fort *à craindre.* La *phrénésie* est une maladie des *plus graves*, qui enleve souvent les malades, le troisieme ou le quatrieme jour ; on redoute, dans ce cas, les tremblemens & les convulsions : les vomissemens d'une bile porracée sont très-suspects ; les urines supprimées, ou blanchâtres, sont aussi de mauvais augure. On a observé que l'hémorrhagie, le flux hémorrhoïdal, le cours de ventre, & quelquefois les sueurs, avoient été salutaires : on a encore bonne opinion des douleurs qui se font sentir à quelque partie du tronc ou des extrémités, comme de l'éruption des varices, &c. Si le délire enfin, tant l'essentiel que le symptomatique, subsiste après la fiévre, il dégénere en mélancholie, en manie, ou en léthargie.

Je ne ferai point mention ici des *différens désordres* qui peuvent, dans les maladies aiguës & chroniques, donner lieu au délire : j'exposerai simplement ce qu'on a *observé* de plus particulier *dans le cerveau*, ou qui paroît appartenir

ſpécialement à la phrénéſie. On y a vu les ſinus de la dure-mere, & les autres vaiſſeaux du cerveau fort gorgés, ou remplis de concretions polypeuſes ; le plexus choroïde variqueux ; des inondations, des tumeurs, des excroiſſances & des vers ; une matiere gélatineuſe, qui accompagnoit les vaiſſeaux qui ſe répandent ſur la dure-mere. Le cerveau a ſouvent paru deſſéché, enflammé, ſuppuré ou gangrené : nous avons obſervé les mêmes vices, mais plus rarement, à la moëlle de l'épine : les méninges ont été trouvées arides, enflammées, ſuppurées & pourries ; on a encore remarqué des puſtules ſur la dure-mere : cette enveloppe a paru fort épaiſſe, & ſes productions, en partie, oſſifiées : on a enfin vu la bile croupiſſante dans ſes propres réſervoirs, avec une teinture de jauniſſe ſur toute l'habitude du corps ; le foie & les parties voiſines dans un état de phlogoſe. Nous ne parlerons pas de pluſieurs autres déſordres, tant de la poitrine que du bas-ventre, qui n'appartiennent pas à notre ſujet. PHRENÉSIE.

Le *délire ſans fiévre* demande les *remedes* que nous avons indiqués dans les articles de la *Mélancholie* & de la *Manie* : les circonſtances doivent en régler le choix. Le traitement du *délire fébrile* & ſymptomatique appartient encore à l'article des *Fiévres* ; je dirai ſimplement à ce ſujet, que les *ſaignées* n'y ſont pas auſſi efficaces qu'on le penſe, ſur-tout lorſque la mala-

PHRENESIE. die eſt avancée, & qu'on en a fait pluſieurs avant cet accident : on ſçait d'ailleurs, d'après les obſervations que *Willis*, *Floyer*, & tant d'autres écrivains nous ont laiſſées que le bain froid eſt non-ſeulement propre à diſſiper le délire fébrile, mais encore à guérir la maladie principale ; ce qui ne fait pas un petit préjugé contre la ſaignée. Quant à la *phrénéſie*, on ne ſçauroit trop ſe preſſer de tirer du ſang des vaiſſeaux qu'on eſt dans l'uſage d'ouvrir : les *ſaignées du pied* ou *du col* ſont ici les plus recommandées ; l'artériotomie y a été auſſi pratiquée avec ſuccès. L'*émétique* & les *purgatifs*, lorſqu'on a bien déſempli les vaiſſeaux, ſont très-convenables, & terminent ſouvent la maladie qui a réſiſté à toutes les ſaignées : les lavemens laxatifs & ſtimulans ſont auſſi d'une grande utilité. On doit faire, pendant tout le cours de cette maladie, un grand uſage des *délayans*, des *humectans*, des *adouciſſans* & des *tempérans* ; parmi leſquels l'eau de riz, de chicorée & de poulet, le petit-lait, & les émuſions ſont les plus employés. Le *camphre* & le *nître* paſſent avec raiſon, pour les meilleurs calmans dont on puiſſe uſer dans cette rencontre ; mais les narcotiques ſont dangereux : ils tourmentent d'ailleurs plus les malades qu'ils ne les calment.

Quant aux remedes externes, ils ne doivent pas être négligés : on peut même en tirer de

très-grands avantages. On recommande les véficatoires & les finapifmes, qui, appliqués entre les épaules, ou aux extrémités, peuvent produire les meilleurs effets, fur-tout lorfqu'on a fait précéder les évacuations néceffaires, & la boiffon la plus abondante. L'*immerfion des pieds* dans l'eau chaude peut produire encore de bons effets, de même que l'application des *fang-fuës* au front, aux tempes & aux vaiffeaux hémorrhoïdaux, fur-tout lorfque leur flux a été fupprimé. Les ventoufes, qu'on peut appliquer à différentes parties, font encore ici fort recommandées ; mais on doit bannir les topiques narcotiques, qui ne font pas moins à craindre que ceux qu'on donne intérieurement. PHRENESIE.

LES CONVULSIONS.

ON doit diſtinguer la *convulſion*, des *mouvemens convulſifs :* dans le premier cas, les parties demeurent fixes & immobiles ; dans le ſecond, elles ſont agitées par des ſecouſſes plus ou moins violentes. Les mouvemens convulſifs entraînent preſque toujours la perte de la connoiſſance ; on la conſerve, au contraire, aſſez communément dans la convulſion : la reſpiration, dans l'un & l'autre cas, ſouffre peu ; mais le pouls eſt le plus ſouvent obſcur, & quelquefois fébrile. On ſçait que ces maladies peuvent être générales, ou particulieres ; & perſonne n'ignore que les muſcles en ſont le ſiége : leur durée eſt toujours très-incertaine ; mais elles ont quelquefois des retours très-réguliers, de même que la fiévre intermittente ; ce qu'on obſerve aſſez ſouvent à celles dont le caractere eſt hyſtérique. Si la convulſion éloigne les deux angles de la bouche, on l'appelle *ſpaſme cynique ;* ſi elle n'eſt que d'un côté, elle produit la *contorſion de la bouche ;* il faut diſtinguer cette derniere de celle qui vient de la paralyſie, dont l'effet apparent eſt à-peu-près le même. La convulſion, qui attaque les muſcles de l'épine, eſt nommée *tetanos ;* elle commence communément par les muſcles de la mâchoire, & gagne enſuite le

col & le dos, jusqu'aux extrémités inférieures : la déglutition devient alors très-difficile, & les alimens liquides reviennent souvent par le nez. Les malades se plaignent du dos, & sont tourmentés par l'insomnie ; quelques uns tombent dans le délire. Si les seuls fléchisseurs souffrent, on l'appelle *emprosthotonos ;* si ce sont les seuls extenseurs, *opisthotonos.* Mais ces différences, que les auteurs scholastiques n'oublient jamais, sont très-négligées des praticiens.

CONVULS.

Il y a d'autres maladies convulsives, que nous renvoyons à des articles particuliers ; telles sont l'*épilepsie*, l'*asthme convulsif*, le *cochemar*, la *palpitation*, l'*éternuement*, le *hoquet*, le *priapisme*, &c. On pourroit encore mettre dans la classe des convulsions le *bâillement* & les *pandiculations.* On fait mention d'une autre sorte de convulsion générale, qu'on nomme *catalepsie*, sur laquelle on a débité bien des fables : ce n'est qu'un degré des autres convulsions, dans lequel les parties plus flexibles peuvent se déplacer & retenir la situation qu'on leur donne ; elle appartient principalement à l'*affection hypochondriaque* & *hystérique*, & demande le même traitement : on n'a, pour s'en convaincre, qu'à jetter les yeux sur toutes les histoires qu'on nous en a laissées ; on y verra que la *catalepsie* a été presque toujours la suite des méditations outrées sur la religion, de la trop grande application à l'étude, & de toutes les passions

CON-VULS. vives. Je ne dois pas oublier une autre espece de convulsion encore plus singuliere, qui fait danser & cabrioler les malades ; elle est familiere aux fanatiques & aux enthousiastes : il n'y a pas long-temps qu'elle se montra au milieu de Paris ; & elle y seroit encore, si les ordres du Roi ne l'avoient fait cesser ; car elle est plus du ressort de la police que de celui de la médecine. On peut mettre dans la même classe ces prétendues *possessions* qui en imposoient à la simplicité de nos peres, mais qui ne feroient pas fortune dans ce siécle éclairé.

La danse de S. Gui (*chorea S. Witi*) doit avoir encore sa place ici : les garçons & les filles, depuis leur dixieme année jusqu'à l'âge de puberté, y sont les plus sujets ; mais les autres âges, à ce qu'on dit, n'en sont pas exempts. Ceux qui en sont attaqués, paroissent agités de mouvemens convulsifs, qui ne leur permettent pas de demeurer en repos ; c'est une espece de danse qu'on regarde comme surnaturelle. C'est à l'occasion d'une fête qu'on célébre, dans le mois de Mai à une chapelle de S. Gui près d'Ulm, ville impériale, sur le Danube, dans le cercle de Souabe, où tous les fanatiques des environs se rendent pour y danser, le jour & la nuit, à l'honneur du Saint, jusqu'à ce qu'ils tombent en convulsion, ou comme en extase : il ne faut pas être bien habile pour voir, dans ce prétendu mal, les suites ordinaires d'une imagina-

tion vive & déréglée. Une maladie convulſive, à-peu-près pareille, s'étoit gliſſée parmi les jeunes gens de l'un & de l'autre ſexe, dans un hôpital d'Harlem, ville conſidérable de la Hollande, à ſix lieues de Leyde : les médecins du lieu l'attaquerent avec les remedes qu'ils croyoient être les plus appropriés ; mais ils y perdirent leur peine : on appella le grand BOERHAAVE, qui ſe douta bien qu'il n'y avoit là qu'une imagination bleſſée, & qu'il falloit la combattre avec d'autres armes : il ordonna, en conſéquence, le cautere actuel, ou un fer rouge appliqué au bras aſſez profondément. Ce remede, qu'on ne manqua pas de rendre public, fit un prompt effet ſur l'eſprit de tous ceux qui étoient ſujets à ces convulſions : perſonne ne fut tenté de l'éprouver ; & la maladie diſparut. Il y avoit à l'hôpital de Montpellier une fille de ſept à huit ans, qu'on croyoit avoir des accidens épileptiques : M. Sauvages, qui en étoit le médecin, & qui n'ignoroit peut-être pas l'hiſtoire que nous venons de rapporter, propoſa vingt coups de fouets bien appliqués après chaque accès ; la malade ne goûta pas vraiſemblablement le remede, & il ne fut plus queſtion d'épilepſie.

Les malades, pour reprendre notre ſujet, ne peuvent, dans la plûpart des convulſions, ni parler ni agir, ou tombent dans une eſpece d'affection comateuſe, qui peut durer plus d'un

CON-VULS. mois ; mais quelques-uns, dans cet état, *voient & entendent tout*, & en conservent même le souvenir. Nous avons dit qu'il n'en étoit pas de même des *mouvemens convulsifs*, qui privent ordinairement *de tous les sens* : les *convulsions* de l'une & de l'autre espece sont souvent annoncées par des *éblouissemens*, & le tintement d'oreille ; par des *bâillemens*, des pandiculations & des *tremblemens ;* par des anxiétés, des cardialgies & des nausées ; par des *palpitations* & le désordre du pouls ; par un froid, ou un fourmillement aux pieds ; par l'apparence d'un air froid, qui du coccyx monte le long de l'épine ; par la *tension des hypochondres*, la constriction violente de l'anus, du col de la vessie, &c. Après l'*accès*, les malades se sentent brisés & moulus : quelques-uns ont des défaillances, ou tombent dans un profond sommeil ; d'autres restent avec des engourdissemens : il y en a qui le terminent par des cris ou des *hurlemens ;* plusieurs enfin souffrent, pendant l'accès, un priapisme violent, qui ne cesse pas même après la mort.

Tout le monde sçait que les femmes & les enfans, les hystériques & les hypochondriaques sont les plus *sujets aux convulsions* : l'*amour insensé*, tant dans la spéculation, que dans la pratique, la peur & les autres *passions de l'ame* y donnent souvent lieu. Elles précedent quelquefois l'éruption des régles, ou sont la suite de leur suppression, des accouchemens labo-

rieux & des fausses-couches. Les violens efforts du vomissement, & les purgatifs drastiques; la suppression & la rétention des urines, celle de la semence; les vers sur-tout des enfans; la piquure, ou la morsure des animaux; les poisons, les vins frelatés avec la litharge; la goutte remontée, la rentrée des éruptions cutanées, la suppression de la sueur par un très-grand froid, &c. peuvent jetter dans cet état: il est encore la suite de l'abstinence outrée, & des grandes pertes; les contusions, les plaies, les fractures, les luxations, les douleurs extrêmes, & toutes les causes irritant les parties nerveuses & membraneuses, parmi lesquelles il faut compter la bile érugineuse qui croupit dans l'estomac, peuvent exciter des convulsions: on en a vu souvent après l'opération de la sarcocele & de la castration, qui donne quelquefois lieu à la gangrene interne; ainsi que je l'ai observé, sans parler des *convulsions symptomatiques* des fiévres, dont il a été fait mention ailleurs. CONVULS.

Les *convulsions* & les *mouvemens convulsifs* sont *moins à craindre* pour les enfans que pour les adultes, pour les femmes que pour les hommes. Ces deux états se terminent quelquefois par l'hémorrhagie, par la profusion d'urine, par la sortie des vers, par le vomissement, &c. Tous les auteurs disent après *Hippocrate*, qu'on est sauvé dans le tétanos, si

CON-VULS. l'on passe le quatrieme jour; j'en ai pourtant vu qui sont morts le douzieme ou le quinzieme de leur maladie : on augure bien, sur la parole du même auteur, de la fiévre qui survient aux convulsions; mais l'événement dément encore cette prédiction. Tout le monde sçait que les *convulsions de l'une & de l'autre espece* peuvent dégénerer en épilepsie ou en *apoplexie*, & que cette derniere, ainsi que la *paralysie*, est sur-tout à craindre dans un âge avancé. Les *convulsions*, qui précedent l'éruption de la petite vérole, & les autres maladies aiguës, ne sont *pas si dangereuses* que dans les autres temps; celles qui surviennent aux grandes pertes de sang, ou à l'inanition qui vient du défaut des alimens, sont souvent mortelles : on ne juge pas plus favorablement de la *convulsion des yeux*, sur-tout dans les enfans. Le *spasme cynique*, d'ailleurs très-rare, est réputé mortel; on craint moins la contorsion de la bouche. Nous avons dit ce qu'on devoit penser des *jectigations des tendons* du poignet, qu'on apperçoit si communément dans les fiévres, en touchant le pouls. Les convulsions ont communément des rémissions & des intermissions. Les unes sont courtes, & passageres; les autres durent longtemps. On en voit qui sont terminées en quelques heures de temps, pendant que d'autres durent les mois & même les années. Nous dirons enfin que les mouvemens convulsifs sont in-

comparablement moins à craindre dans les maladies chroniques que dans les aiguës, & qu'on appréhende encore moins ces légers mouvemens habituels, qui font faire au visage certaines grimaces, & qui excitent, aux autres parties, des jectigations, des frémissemens, &c. qu'on ne regarde pas comme maladie.

Con-vul-

Après ce que nous avons exposé sur les causes évidentes des convulsions, on juge bien que nous aurions trop à faire, si nous voulions rapporter tout ce qu'on a observé dans les *cadavres*, qui peut y être relatif. Nous ne ferons donc mention que de ce qu'on a découvert de plus particulier au *cerveau* & à la *moëlle de l'épine.* On a vu dans le premier tous les vaisseaux engorgés, mais rarement des extravasations de sang : on y a observé très-communément des inondations, sur-tout à la base du crâne, aux environs de la moëlle allongée, & dans le quatrieme ventricule, & quelquefois une matiere gélatineuse, très-remarquable à la surface du cerveau. On a apperçu quelquefois des tumeurs qui avoient différens siéges : on a trouvé assez rarement de la sécheresse dans le cerveau & ses enveloppes ; ces dernieres ont paru quelquefois ossifiées : on fait encore mention des vers qui occupoient différentes parties, du plexus choroïde squirrheux, de la grosseur démesurée de la glande pinéale ; mais rien n'a été plus commun que la suppuration ou la pourriture.

CON-VULS. On croit avoir remarqué que la moëlle de l'épine étoit le siége des convulsions qui laissoient la liberté des sens & celle de la parole : on y a découvert tous les désordres dont nous venons de parler ; mais les inondations entre ces deux enveloppes, sont les plus ordinaires : on a enfin trouvé les vertebres cariées. De tous les autres vices, la suppuration du diaphragme, la pourriture de l'épiploon, les pierres des reins, les crudités acides dans l'estomac ou le duodénum, les vers, &c. sont les plus familiers. Nous avons dit que le priapisme subsistoit dans quelques cadavres ; mais on a observé une chose plus surprenante, c'est la fracture de plusieurs os qui n'ont pu résister aux violentes secousses. On ne trouve enfin qu'un peu de sérosité épanchée dans les cavités du cerveau après les convulsions fébriles ; & rien du tout après les sympathiques récentes.

Il y a, en général, *peu de remedes* à faire *pendant le paroxysme ;* & j'ai observé très-souvent que la pratique contraire étoit infructueuse, ou meurtriere : cependant la plûpart des praticiens n'épargnent alors ni les saignées ni les émétiques ; & le public est si accoutumé à cette méthode, qu'il ne manqueroit pas de rendre responsable de tous les événemens celui qui auroit eu le courage de ne la pas suivre. Je ne dissimulerai cependant pas qu'il est des circonstances qui demandent ces grands remedes ; mais je

CON-VULS.

dois ajoûter qu'elles ſe rencontrent rarement: la ſaignée peut convenir aux pléthoriques, & à ceux dont les pertes de ſang habituelles ont été ſupprimées. On peut uſer, pendant le paroxyſme, des *lavemens purgatifs* & ſtimulans, & de tous les remedes externes dont nous avons fait mention dans les articles de l'*Apoplexie* & des *Affections comateuſes*; tels ſont les *ſternutatoires*, l'odeur du vinaigre, de l'eſprit volatil de ſel ammoniac, de l'*eau de* LUCE, de l'*huile de pétrole*, de la *térébenthine*, & autres ſubſtances fétides; les *frictions* au dos & aux jambes; les ligatures douloureuſes; les linimens émolliens & aromatiques, appliqués à l'épine; les ventouſes ſeches, comme les ſcarifiées; l'immerſion des pieds dans l'eau chaude, & autres bains partiaux pour les convulſions particulieres, &c. On peut encore, ſi les malades ont la liberté d'avaler, donner des *anti-ſpaſmodiques*, tels que les gouttes d'Angleterre, la teinture de caſtoréum & de ſuccin, l'eau de fleurs d'orange, &c. On a encore vu, dans ces cas, de très-bons effets de l'eau froide priſe en quantité. Lorſque l'irritation de quelque partie, ou une douleur vive, fait tomber en convulſion, il eſt permis d'avoir recours aux calmans, même narcotiques, qui ſont, dans tous les autres cas, des remedes très-dangereux. On a vu enfin de bons effets d'un grand bruit excité par

CONVULS. des cors de chasse, des trompettes, le tambour, la poudre à canon, &c.

Lorsque l'*accès* est *dissipé*, il faut tâcher d'en prévenir le retour par les *remedes appropriés* aux différentes causes que nous avons rapportées ; car on perdroit alors sa peine, si l'on ne dirigeoit le traitement vers le mal qui donne lieu aux convulsions, purement symptomatiques. Pour les autres cas qui ne reconnoissent aucune cause passagere ou accidentelle, il faut avoir recours aux remedes qui conviennent principalement à la mélancholie. Les *saignées* sont très-communément nécessaires, sur-tout dans le cas de pléthore, ou de quelque suppression sanguine : il n'est pas moins important de *vuider les premieres voies* par tout les moyens connus. On fait usage, en même temps, des *délayans*, des *humectans*, des *tempérans* & des *adoucissans* : les tisanes nîtrées, l'eau de veau ou de poulet, le petit-lait, les émulsions, &c. y sont fort employés. Les *anti-spasmodiques* ne conviennent pas moins dans le relâche que dans le paroxysme : les céphaliques & les caminat ifs en approchent de très-près ; mais tous ces remedes ne sont pas si efficaces qu'on le pense ; les plus usités sont la mélisse, la sauge & la bétoine, auxquels on peut ajoûter les feuilles d'oranger, dont M. de HAEN a fait l'éloge ; les fleurs de tilleul, de prime-vere & de muguet ; la pivoine

voine & la valériane ; le ſuccin, le caſtoréum, la poudre de guttete, &c.

CONVULS.

On a recours, dans quelques circonſtances, aux *amers*, aux *abſorbans*, aux *contre-vers*, aux *apéritifs*, &c ; tels ſont le quinquina, la coralline, les cloportes, les martiaux, &c. Le *camphre*, & la *liqueur anodyne minérale* ſont les *calmans* les plus convenables à cet état ; mais les *narcotiques* ſont très-dangereux, quoique quelques praticiens ne craignent pas de les joindre aux anti-ſpaſmodiques. Le *lait* & l'uſage interne des *eaux minérales*, tant froides que chaudes, fourniſſent des ſecours très-efficaces. On peut retirer encore de grands avantages des *bains* ordinaires, ou des eaux thermales, tant généraux que partiaux, comme de tous les topiques dont nous avons déja fait mention. Le *changement d'air*, les voyages & la *diſſipation* produiſent quelquefois des effets plus ſenſibles, que ceux qui réſultent de tous les remedes que nous venons d'indiquer. On aſſure que des gens, attaqués depuis long-temps de convulſions, ne s'en ſont délivrés, après avoir eſſayé de tout, qu'en portant ſur eux une pierre d'aimant bien armée : ce fait, tout ſingulier qu'il eſt, n'eſt pas hors de vraiſemblance ; mais il ſuppoſe au moins qu'il n'y a aucun vice local. A l'égard de la danſe de S. Gui, comme elle ne vient, ſi je ne me trompe, que d'un eſprit

CON-VULS.

troublé par les fanatiſme, & qu'on doit l'arrêter par des admonitions ou des conſeils, des promeſſes ou des menaces, je ne crois pas qu'il y faille bien des remedes : cependant, comme elle donne des convulſions réelles, qu'on dompte quelquefois difficilement dans des ſujets qui y ſont le plus diſpoſés, on peut ſe ſervir utilement du quinquina, ou de l'électuaire anti-épileptique de FULLER.

L'EPILEPSIE.

ON sçait que ceux qui en sont frappés, tombent *sans sentiment & sans connoissance*, avec des *contorsions* horribles, qui n'épargnent pas même les yeux ; qu'ils ont l'*écume à la bouche*, ou une sorte de bave sébacée, sur-tout à la fin de l'accès : leur visage s'enfle & devient violet ; leur langue s'épaissit & sort quelquefois de la bouche, exposée au tranchant des dents qui peuvent la déchirer & même la couper : la plûpart ont une sorte de ronflement qu'on peut entendre de loin : le pouls est dur & inégal ; il s'affoiblit à la fin du paroxysme, & s'efface quelquefois. Il y en a qui hurlent, & se meurtrissent de coups : d'autres sont dans l'aliénation, & disent des choses extraordinaires, que des gens simples, ou des fripons, ont voulu faire passer pour des marques certaines de possession : il y en a encore qui ont des visions avant ou après les paroxysmes, que bien des fourbes ont encore sçu mettre à profit : les jeunes gens ont souvent des érections suivies de l'éjaculation de la semence ; ils dardent aussi leur urine à une grande distance, & leur ventre se vuide avec la même promptitude. Ces assauts, qui sont quelquefois doubles, se terminent par une espece de *léthargie*, ou laissent une grande pesan-

EPILEPSIE.

teur à la tête. Quelques-uns reſtent, pendant plusieurs jours, hébêtés : d'autres demeurent engourdis ; mais tous éprouvent une grande laſſitude.

Le *retour des paroxyſmes* eſt le plus ſouvent ſoumis à des *périodes* aſſez réguliers, comme d'une année, d'un mois, d'une ſemaine, d'un ou plusieurs jours, ou même de quelques heures : il y en a qui ſuivent exactement les lunaiſons ; & ce n'eſt pas ſans raiſon que les anciens donnoient à ces malades le nom de *lunatiques*. L'épilepſie diſparoît quelquefois pendant plusieurs années, & revient, lorſqu'on s'y attend le moins. La *durée des accès* varie encore infiniment : la plus ordinaire eſt depuis un quart d'heure juſqu'à une ou deux heures ; on en a vu qui ont duré un ou plusieurs jours. Quelques malades ont des *avertiſſemens* dont ils profitent pour ſe garantir de la chute ; tels ſont une peſanteur à la tête, des éblouiſſemens ou des bluettes ; le tintement d'oreille, la palpitation, l'enflure de la région épigaſtrique, les borborygmes, le refroidiſſement des extrémités, &c. Plusieurs encore éprouvent une ſenſation à quelques parties des extrémités, qui, remontant à la tête, leur donne quelquefois le temps de ſe coucher par terre pour éviter la contuſion : cependant, dans le plus grand nombre, l'attaque eſt bruſque, & on a remarqué qu'elle étoit alors plus terrible. On prétend en avoir vu

qui conſervoient le ſentiment & la connoiſſance ; mais ceux-là ſont-ils vraiment épileptiques ? Car ſi quelque choſe peut diſtinguer l'épilepſie des autres convulſions, c'eſt la perte de l'un & de l'autre ; & cette remarque peut ſervir à découvrir l'impoſture de tant de vagabonds qui ont l'art de contrefaire cette maladie : on n'y ſera pas trompé, ſi l'on examine les yeux qui, dans la vraie épilepſie, ſont en convulſion. EPILEPSIE.

Cependant il eſt très-difficile d'aſſigner un *caractere diſtinctif* à l'épilepſie ; nous ne tirons ſur ce point aucune lumiere de cette quantité prodigieuſe d'ouvrages qu'on a faits ſur cette matiere : il eſt même aiſé de s'appercevoir que preſque tous nos écrivains ont ſouvent confondu l'épilepſie avec les autres convulſions. Cette obſervation n'a pas échappé à BOERHAAVE ; mais il ne nous a pas appris à éviter l'erreur. Cependant il paroît permis de demander s'il eſt bien aſſuré que l'épilepſie ſoit d'un caractere différent ? Les obſervations anatomiques ne le prouvent pas : les cauſes évidentes, qui donnent lieu à toutes ces maladies, paroiſſent être les mêmes ; & l'on ne voit pas beaucoup de différence dans le traitement qu'on a appliqué avec le plus de ſuccès aux uns & aux autres, ſans parler de leurs ſuites qui ſe reſſemblent beaucoup.

Les *enfans* & les *jeunes gens*, les *cachectiques* &

EPILEPSIE. les *mélancholiques* ſont les plus *ſujets à l'épilepſie :* les vieillards en ſont exempts, s'ils ne l'ont contractée dans leur jeuneſſe. Il paroît par les obſervations, que les femmes, ſur-tout dans la groſſeſſe ou ſes ſuites, en ſont ſouvent attaquées ; mais, comme nous l'avons dit, l'hyſtérie lui reſſemble beaucoup. Toutes les *paſſions vives*, & principalement les grandes *frayeurs*, peuvent jetter dans l'épilepſie. On raconte d'une fille de vingt-ſix ans, très-délicate, qu'ayant rencontré une vieille, dans un accès horrible d'épilepſie, en fut ſi frappée, qu'elle contracta cette maladie, qui revint tous les jours, & à la même heure ; mais la frayeur, qui donne très-ſouvent l'épilepſie, la guérit quelquefois ; & on en a des exemples. Elle peut avoir encore ſa ſource dans la lubricité & la trop fréquente émiſſion de la ſemence : ceux enfin qui, dans ce cas, ont paſſé bruſquement à l'état contraire, l'ont à craindre. L'*idiopathique* reconnoît un vice local, dont il eſt difficile d'aſſigner la cauſe : la gale & les autres éruptions rentrées, les vieux ulceres deſſéchés, les fiévres intermittentes mal traitées, &c. peuvent y donner lieu. La *ſympathique* dépend le plus ſouvent du mauvais état des premieres voies ; elle peut provenir encore de la ſemence retenue dans l'un & l'autre ſexe, de la ſuppreſſion des régles, ou de tout autre vice de la matrice ; de la dentition, & des vers dans les enfans ; des contuſions, des plaies,

des fractures, des caries, & autres causes dont nous avons fait mention dans l'article précédent, qui a une très-grande affinité avec celui-ci. EPILEPSIE.

L'*épilepsie des enfans*, dans l'un & l'autre sexe, qui ne vient pas de naissance, ou à la suite d'un accouchement laborieux, se termine communément à l'âge de puberté : on a remarqué qu'elle duroit sept mois ou sept ans ; mais je ne garantis pas l'observation : les adultes la gardent souvent toute leur vie. L'*épilepsie* est d'autant *plus dangereuse*, que les accès se suivent de plus près : l'héréditaire est *rarement guérissable* ; celle qui reconnoît un vice local dans le cerveau ne l'est jamais : la sympathique, au contraire, se guérit avec assez de facilité. Ceux qui périssent de l'épilepsie, passent dans un état très-semblable à celui de l'apoplexie : il s'en est même suivi des paralysies ; car tous ceux qui paroissent devenir apoplectiques ne meurent pas : il y en a qui tombent dans des syncopes qui ne laissent presque aucun signe de vie, & l'on ne peut pas même douter qu'on en n'ait enterré de tout vivans. Ceux qui reviennent de ces sortes d'attaques, restent souvent stupides ou maniaques : on a remarqué plusieurs fois, que la fiévre quarte, & plusieurs autres grandes maladies avoient délivré pour toujours de l'épilepsie. On a encore observé que ceux qui ont eu un écoulement de pus par le nez, les yeux

EPILEPSIE. ou les oreilles, ont joui du même avantage. On croit enfin que l'épilepsie est contagieuse, & ce sentiment paroît être appuyé sur bien des faits.

Les *ouvertures* nous montrent, outre la conformation vicieuse du crâne & des sutures, des pointes osseuses, fixes ou mobiles, tenant à la boëte osseuse, souvent très épaisse, & pouvant piquer la dure-mere; des tumeurs de la même nature qui la pressoient. On a vu le crâne comme transparent aux environs des sutures : on y a trouvé des caries dont la dure-mere avoit souffert; des ossifications assez fréquentes dans quelque partie de cette enveloppe, de la faulx & de la tente du cervelet, dont les pointes irrégulieres & saillantes pouvoient blesser la pie-mere & le cerveau; des pustules sur la dure-mere; les lobes antérieurs du cerveau durs & calleux, collés aux méninges. On a encore trouvé dans les jugulaires, les sinus & les autres vaisseaux, des engorgemens considérables, ou des concrétions polypeuses, & dans leurs rameaux un mucilage tartareux, qui les obstruoit, ou une matiere blanchâtre & visqueuse qui les environnoit. On a vu aussi des extravasations de sang, tant dans les ventricules, que dans la propre substance du cerveau; le plexus choroïde variqueux & chargé d'hydatides. Les inondations dans toutes les parties du cerveau & de la moëlle & de l'épine, sont très-communes : on a observé, de plus, dans les ventricules, une

sanie fétide ; une sorte de bave ichoreuse, assez semblable à celle qui étoit à la bouche, ou une matiere graisseuse, qui embourboit ces cavités : on a trouvé quelquefois une substance gélatineuse sous la dure-mere, sans parler des tumeurs molles, des suppurations & des pourritures qu'on a rencontrées en différentes parties du même viscere. On a vu enfin du mercure coulant dans le cerveau, ou hors de ce viscere, & même dans le diploë, non-seulement de ceux qui en avoient usé, mais encore de quelques ouvriers qui manient souvent ce minéral, ou qui sont exposés à sa vapeur. Il est bon enfin de dire qu'on n'a rien trouvé, ou fort peu de chose, dans la tête de ceux dont l'épilepsie avoit été symptomatique ; on en voit assez la raison.

EPILEPSIE.

Je crois qu'il seroit superflu de faire mention de différens désordres qu'on a observés, tant à la poitrine qu'au bas-ventre ; je dirai seulement, par rapport à ce dernier, qu'on a vu que la semence retenue dans ses propres reservoirs, s'y étoit altérée & corrompue. Mais je ne dois pas oublier une observation touchant les extrémités, d'autant plus importante, qu'elle nous met sous les yeux une cause très-éloignée qui donne l'épilepsie, mais encore une maladie très-susceptible de guerison. Nous avons dit plus haut que le paroxysme, dans plusieurs épileptiques, commençoit par les orteils, par les doigts

EPILEPSIE. de la main, par quelque autre partie du bras ou de la jambe ; c'eſt dans ce point même, que le malades avoient très-bien déſigné, qu'on a découvert des ſortes de *ganglions*, ou tout autre vice caché, qui affectoit les nerfs : on en a même guéri, en attaquant chirurgicalement cette cauſe, ou en coupant le nerf ; ce qui mérite beaucoup d'attention, parce que le cas eſt aſſez commun.

Les *ſaignées* & l'*émétique* dont on uſe ſouvent avec tant de hardieſſe, pendant l'*accès épileptique*, peuvent avoir des ſuites très-fâcheuſes, ou ſont tout au moins inutiles. Je crois qu'il eſt plus prudent de laiſſer les malades en repos, & de pourvoir ſeulement à leur ſûreté : quelques-uns mettent du liége entre les dents, pour en garantir la langue ; & cette pratique eſt utile. Si la *ſaignée* fait quelquefois ceſſer les convulſions, elle rend la maladie plus rebelle : on peut ſe rappeller, à ce ſujet, l'obſervation qu'un médecin, de je ne ſçais quel lieu, oſa faire inſérer dans les Feuilles périodiques, au ſujet d'une épileptique, ou une hyſtérique, qui fut ſaignée quatre mille fois dans une année. Il eſt cependant de ces cas où il ſemble être permis d'ouvrir la veine ; je veux dire, lorſqu'il y a une pléthore manifeſte, ou une ſuppreſſion de quelque perte de ſang habituelle : c'eſt même l'unique moyen de prévenir la rupture des vaiſſeaux ; effet des violentes convulſions, mais aſſez rare.

On peut encore entreprendre d'exciter le *vomissement*, lorsque l'état connu des premieres voies le demande absolument ; mais il faut sçavoir que l'émétique, quelque indiqué qu'il soit dans cette occasion, peut être, par accident, très-pernicieux, en poussant le sang vers le cerveau, quelques saignées qu'on ait faites pour en dégorger les vaisseaux. Les *frictions* au dos & aux jambes, dans la vue de faire quelque révulsion ; les *lavemens* purgatifs & stimulans peuvent y être employés sans risque. Pour cette sorte d'épilepsie, qui commence par quelque extrémité, une *ligature* au-dessus du point sensible peut arrêter le paroxysme ; elle a été pratiquée plusieurs fois avec succès. Les sternutatoires sont dangereux pour la plûpart des épilepsies ; &, comme il est très-difficile d'en faire la distinction, il est plus prudent de s'en abstenir. Les odeurs fortes & désagréables, qui sont utiles aux autres convulsions, paroissent ne pas convenir à celle-ci, contre laquelle on a essayé vainement tant de remedes, qu'on a été contraint de les bannir tous ; & c'est ce qu'on pratique presque par-tout, lors du paroxysme.

EPILEPSIE.

C'est donc pendant le calme ou l'*intervalle des accès*, qu'il faut attaquer cette maladie : les moyens les plus établis par l'expérience, diffèrent peu de ceux que nous avons proposés dans l'article précédent. La *saignée* du pied, de la jugulaire, &c. est presque toujours nécessaire.

EPILEPSIE. L'*émétique* & les *purgatifs* ſont indiſpenſables, dans le commencement du traitement ; il eſt même néceſſaire de réitérer quelquefois ces derniers, ſur-tout lorſqu'il y a des crudités acides, ou des vers dans les premieres voies. BOERHAAVE a obſervé que ces remedes donnés avant la nouvelle ou pleine lune, produiſent de bons effets ; cela s'accorde avec les obſervations de SANCTORIUS, qui prouvent qu'il y a alors une plénitude dans les vaiſſeaux, qui ſe manifeſte par l'embarras de la tête, par des laſſitudes, par le ſommeil interrompu, &c. & qui ſe termine communément par la voie des ſueurs ou des urines, dont la quantité eſt alors très-remarquable. Les *délayans*, les *tempérans*, les *humectans*, &c. ſont néceſſaires dans tous les temps : la *diète blanche*, qui tient le premier rang parmi ces remedes, a guéri beaucoup de malades qui avoient uſé inutilement de tous les autres : les *eaux minérales froides*, tant acidules que ferrugineuſes, ont été données encore avec le plus grand ſuccès. Il s'en faut de beaucoup que les *anti-épileptiques* les plus célébres aient produit d'auſſi bons effets ; ils méritent cependant d'être employés après qu'on a fait précéder de bonnes évacuations, & beaucoup de lavage. Perſonne n'ignore que la pivoine, la valériane ſauvage, le gui de chêne, le quinquina, le cinnabre d'antimoine, la poudre de guttete, &c. ſont ceux dont on uſe le plus familiérement ; mais

EPILEPSIE.

après l'expoſition des cauſes connues de l'épilepſie, & des obſervations anatomiques qui y ſont relatives, je n'ai pas beſoin de dire ce qu'on doit penſer de ces prétendus ſpécifiques. Les *céphaliques*, très-analogues à ces derniers, & les calmans, s'il y a une cauſe irritante, les *ſudorifiques*, & ſur-tout le gaïac, les *amers* & les *abſorbans ;* les apéritifs, les martiaux, les anti-ſcorbutiques, &c. trouvent auſſi leur place dans ce traitement: on fait encore un grand uſage de l'*æthiops* minéral, du *mercure* doux, &c. on a même guéri des épileptiques par la ſalivation mercurielle : on propoſe de plus, le *ſavon*, la *magnéſie*, les *fleurs de ſel ammoniac*, &c.

Les remedes externes ne doivent pas être négligés : on peut tirer de grands avantages de la douche des *eaux thermales* à la tête, de l'application des *ſang-ſues* aux vaiſſeaux hémorrhoïdaux, des *ventouſes* ſcarifiées, des *véſicatoires*, des *ſétons* & de *cauteres :* on a vu de bons effets du cautere actuel, appliqué au ſommet de la tête. Lorſque les accès ſont annoncés par un ſentiment de douleur ou de fourmillement aux extrémités, qui ſemble monter à la tête ; on peut, comme nous l'avons dit, les arrêter par des ligatures, au-deſſus du ſiége de la douleur : on a encore, dans ce cas, coupé les nefs qui répondent à la douleur, & l'épilepſie n'a plus reparu. Le changement d'état ou de pays, après un long traitement auſſi ennuyeux qu'inutile, a guéri ſouvent

EPILEPSIE.

l'épilesie : on l'a dissipée encore par des voyages à la mer, &c. Un régime enfin bien entendu, est quelquefois plus efficace contre cette maladies, que tous les remedes qu'on ordonne avec tant d'appareil. Je ne parle pas du mercure renfermé dans une noisette, & de quantité d'autres amulettes, que le seul degré de confiance, que les malades y attachent peut rendre salutaires. Je n'ai pas cru qu'il fût nécessaire de parler du traitement qui convient à toutes les especes d'épilesie sympathique, parce que personne n'ignore qu'il doit être relatif à la cause qui entretient la maladie : il roule communément sur les contre-vers, les absorbans, les caustiques, &c.

SECTION III.

Maladies internes de la Poitrine.

L'ENROUEMENT.

IL y en a de deux ſortes; un qui a ſon ſiége à la glotte, & qu'on nomme *raucedo ;* l'autre qui occupe le larynx & la trachée-artere, que les auteurs ont fait connoître ſous le nom de *branchus :* le premier, qu'on peut appeller *enrouement guttural*, ſi familier dans les rhumes ordinaires, eſt encore un ſymptome de pluſieurs autres maladies, comme de la phthiſie, de la vomique, de la conſomption, du ſcorbut, de la vérole, de la ſuppreſſion des régles, des vers, &c. Un coup d'air, la boiſſon à la glace, le chant, les cris, &c. y donnent ſouvent lieu. Le ſecond, qui peut porter le nom d'*enrouement trachéal*, paroît être d'une autre nature, quoiqu'ils ſe rencontrent ſouvent enſemble : il dépend d'une matiere muqueuſe

L'ENROUEM. qui enduit les canaux de la reſpiration, qu'on rejette, non par la toux, mais par une eſpece de râlement volontaire, qui n'eſt incommode que par ſa durée. Les gens timides, ceux qui parlent avec affection, ou qui déclament en public, y ſont aſſez ſujets, mais les cachectiques & les vieillards, plus que les autres : les *cauſes* de l'enrouement guttural ſont encore communes à celui-ci, qui peut auſſi être excité par l'âcreté que laiſſent la friture, l'huile, le beurre, & autres matieres rances. L'*enrouement* de l'une & l'autre eſpece, qui vient d'un accident paſſager, n'eſt point *à craindre*, quoiqu'il puiſſe durer pluſieurs mois; mais il n'en eſt pas de même de celui qui reconnoit une cauſe interne, ſur-tout s'il eſt invétéré. Le *branchus* eſt très-*incommode* aux vieillards, & peut ſe changer en aſthme ou en ſuffocation; on croit même qu'il dégénere quelquefois en catarrhe ſuffocant.

On a vu dans les *cadavres* la face interne du larynx & de la trachée-artere abreuvée, enflammée, ulcérée, ſéche, aride & gangrenée; les cartilages cariés; des concrétions plâtreuſes; des excroiſſances polypeuſes, tantôt fixes, tantôt mobiles, tenant à un pédicule flexible, &c. On a trouvé le poumon ſquirrheux, rempli de tubercules, ulcéré ou abſcédé; on a obſervé enfin les mêmes déſordres, mais plus rarement dans le thymus, ſans parler des ulceres dans la bouche, & de pluſieurs autres vices, qui ſe manifeſtent

manifeſtent pendant la vie, & ne relevent, par conſéquent, pas de l'inſpection anatomique. EN ROUEM.

On uſe, pour cette maladie, des remedes qui ſont propres à la toux, au rhume, à la phthiſie, &c. La *ſaignée* ne lui convient point; mais cette régle générale peut avoir des exceptions, ſur-tout dans le cas de pléthore. L'uſage modéré des *laxatifs* eſt quelquefois avantageux; mais les *délayans*, les *adouciſſans*, les *béchiques* & les *tempérans* ſont les remedes dont on doit attendre les meilleurs effets: les plus employés ſont le lait, le petit-lait, les farineux, le miel, le navet, les jujubes, le blanc de baleine, &c: ils remédient à l'âcreté du ſang, & à la ſéchereſſe des organes. Il faut avoir recours, pour l'enrouement invétéré, aux *béchiques incisifs* & *vulnéraires*; tels ſont la véronique, l'hyſſope, la gomme adragant, le ſyrop d'éryſimum, le baume de ſoufre, &c. L'eſprit de ſel ammoniac a quelquefois réuſſi pour les vieillards: dans d'autres occaſions, on a uſé des *ſudorifiques*, & des *anti-ſcorbutiques*, avec beaucoup de ſuccès; car on juge bien que, lorſque l'enrouement ſera le ſymptome de la vérole, du ſcorbut, de la phthiſie, &c. comme il arrive très-ſouvent, on doit le ſoumettre au traitement de ces maladies: on a vu enfin, & plus d'une fois, de très-grands effets du *ſéton* & du *cautere*; & il eſt permis d'en venir à ces moyens, lorſqu'on a éprouvé que les autres ſont inſuffiſans.

LA TOUX ET LE CATARRHE DE LA POITRINE.

PERSONNE n'ignore que le rhume, la péripneumonie, la phthisie, l'hydropisie, & autres maladies de la poitrine, excitent la *toux*. Mais tout le monde ne sçait pas qu'elle peut dépendre encore de la seule irritation du larynx ou de la glotte, de l'inflammation de la plévre, du diaphragme & du foie, comme de la suppuration de ce viscere; des crudités de toutes les especes qui embourbent l'estomac, & même des embarras du duodénum, comme de la lésion des autres visceres; de l'affection hystérique & hypochondriaque, &c. Si la toux reconnoît une simple irritation du larynx & des bronches, la phlogose de la plévre & des parties voisines, le mauvais état de l'estomac & des autres visceres du bas ventre, elle est ordinairement séche; mais celle qui est occasionnée par une pituite, ou une morve plus ou moins épaisse, par le sang, le pus, des tubercules, des pierres & des os qui affectent les bronches ou le poumon, est accompagnée de crachats qui entraînent la plûpart de ces matieres. La *toux* violente qu'on nomme *convulsive*, soit catarrhale, ou d'une autre nature, a des paroxysmes plus ou moins fréquens : ils sont quelquefois si violens, que le

visage en devient bleuâtre ou noirâtre, & que le malade est en danger d'en être suffoqué : elle peut exciter le saignement du nez, le crachement de sang, le vomissement, l'écoulement involontaire de l'urine, la sortie des excrémens, l'avortement, différentes sortes de hernies, &c. Lorsque la toux vient par quinte, on lui donne le nom de *coqueluche*; celle qui a ce caractere, est souvent épidémique. On s'est avisé, dans quelquelques épidémies, d'appeller *follette* ou *grippe* la toux catarrhale; dénomination qui dépend du bon plaisir, ou du caprice de ceux qui la traitent.

LA TOUX.

La *toux catarrhale*, qu'on rapporte aux fréquentes vicissitudes de l'air, est ordinairement précédée par l'enchifrenement, par une pesanteur à la tête, par le mal de gorge, ou l'enrouement, & par des flocons que l'urine dépose. On rend peu de chose, dans le commencement; mais, après quelques jours, les crachats s'épaississent, & deviennent plus ou moins abondans : la fiévre qui l'accompagne, le plus souvent, est annoncée par le frisson, ou par un léger sentiment de froid, & a, pendant son cours, des exacerbations vers le soir. La *fiévre catarrhale* est quelquefois épidémique & très-dangereuse; elle prend souvent l'aspect de la péripneumonie & de la fiévre maligne : lorsqu'elle est légere, la durée n'est que de deux ou trois jours; mais, lorsqu'elle se montre avec plus de violence,

LA TOUX.

elle ne se termine que vers le septieme, & va même jusqu'au quatorzieme. Si elle s'étend plus loin, on doit craindre la fiévre lente : les malades souffrent des douleurs à la tête, au dos & aux jambes, des oppressions, des anxiétés, des défaillances, &c. Quelques-uns ont des taches pourprées, des éruptions miliaires, des sueurs abondantes, &c.

La *toux stomachale*, dont le caractere échappe à beaucoup de médecins, est excitée par les mauvais sucs qui croupissent dans l'estomac : elle se manifeste par la mauvaise bouche, la cardialgie, ou douleur à la fossette du cœur; par le dégoût, les nausées & le vomissement; par la pesanteur, & quelquefois le gonflement de l'estomac. Cette sorte de toux est ordinairement séche, & plus importune après le repas; elle est souvent violente, & accompagnée de la fiévre : les enfans, les hypochondriaques & les vieillards y sont sujets. La *toux gutturale*, qui est souvent chronique, se distingue des autres par une sensation manifeste que les malades éprouvent dans la bouche, & dans les environs de la glotte, ainsi que par l'absence de tous les signes que nous avons rapportés. La *toux hépatique*, à laquelle quelques hypochondriaques sont sujets, est quelquefois très-forte; mais elle a des intermissions où le pouls est tranquille, & la respiration aisée : le lait, les béchiques & les calmans qui conviennent à la catarrhale, sont

dégénérer celle-ci en fiévre lente, accompagnée de marasme, & souvent d'une suppuration au foie. Il est encore important de sçavoir que la *toux* est souvent le *symptome* des affections hypochondriaques & hystériques, scorbutiques & scrophuleuses, arthritiques & rhumatismales : elle peut avoir encore sa source dans la répulsion de la gale, & autres maladies cutanées; dans le desséchement de vieux ulceres, &c. On sçait qu'elle peut être la suite de la rougeole & de la petite vérole, dont elle est aussi le symptome, de même que de la dentition & des vers des enfans, sans parler des plaies, de la chute de quelque corps étranger dans le larynx; de la fumée, des vapeurs minérales, &c.

LA TOUX.

La *toux catarrhale* simple est peu *à craindre*, même pour les vieillards qui toussent habituellement, & qui n'ont à redouter que sa cessation; mais la *fiévre catarrhale* épidémique est souvent *meurtriere*, sans distinction d'âge, tant par les engorgemens inflammatoires, auxquels elle donne lieu, que par les symptomes les plus graves qu'elle excite; & c'est ce qui la fait prendre souvent pour une fiévre maligne. Mais elle n'en a ni le caractere ni la marche, se terminant, comme nous l'avons dit, au plus tard, en quatorze jours. Les urines qui déposent, & les sueurs, sont, dans cette maladie, d'un bon augure : elle dégénere quelquefois en toux habituelle, soit par un traitement mal entendu,

LA TOUX.

ſoit par la mauvaiſe conſtitution du ſujet. La *toux violente*, ou convulſive, peut cauſer un arrêt du ſang à la tête, & donner lieu à l'apoplexie ou à la paralyſie, comme on l'a vu quelquefois, ſans parler du crachement de ſang, de l'avortement, des hernies, & autres accidens dont nous avons fait mention. La *toux ſéche* & habituelle annonce toujours quelque déſordre dans le poumon, ou des engorgemens ſquirrheux dans les autres viſceres; elle dégénere en phthiſie, en aſthme ſec, &c. La *toux ſtomachale* récente n'eſt point à craindre : il n'en eſt pas de même de l'invétérée, ſur-tout dans un âge avancé. La *gutturale* reconnoît ſouvent un vice local, & ne céde que difficilement aux remedes. A l'égard du prognoſtic des autres ſympathiques, il doit être fondé ſur l'examen de la premiere maladie.

On a trouvé, par l'*ouverture des cadavres*, les bronches embourbées d'une matiere gluante, ou d'un pus épais; des adhérences du poumon avec toutes les parties qui l'environnent; ce viſcere bourſoufflé & œdémateux, enduit d'une croûte gélatineuſe, & quelquefois deſſéché; ſes vaiſſeaux engorgés & variqueux : on y a vu encore des ſquirrhes, des tubercules, des tumeurs enkiſtées, des abſcès, des ulceres, des infiltrations purulentes, des pourritures, la gangrene, des pierres, des os, &c. La plevre & ſes productions ont paru enflammées & gangrenées :

on a encore rencontré des épanchemens séreux, sanieux & purulens, tant dans la capacité de la poitrine, que dans le médiastin & dans le péricarde ; on a découvert aussi la surface du cœur ulcérée : on a de plus observé des engorgemens inflammatoires, ou squirrheux, au foie, au pancréas & à la rate ; la plénitude des vaisseaux biliaires, &c. On a vu enfin l'estomac embourbé par des crudités de toutes les especes, ou par une boue purulente, avec des taches gangreneuses, de même qu'aux intestins, &c.

Dans la *toux* & la *fiévre catarrhale* simples, il y a très-peu ou rien du tout à faire ; & les gens les plus sages attendent la guérison du temps & de la nature, sans négliger pourtant la diéte & la chaleur modérée ; car on a remarqué que l'excessive étoit aussi contraire que l'air froid. Lorsque la maladie est plus grave, on est ordinairement forcé d'avoir recours aux *saignées* : c'est le conseil de SYDENHAM ; mais elles ne conviennent pas à toutes les épidémies, qui montrent, par rapport à ce secours, des bizarreries dont on ne sçauroit rendre raison. Les *délayans*, les *adoucissans* & les *béchiques* propres à tempérer le sang, & à remédier à la séche-resse des parties, sont les remedes dont on use le plus familiérement dans tous ces cas ; tels sont la réglisse, les capillaires, le pied-de-chat, les jujubes, le navet, le chou rouge, l'huile

LA TOUX. d'amandes douces, le blanc de baleine, le looch blanc, les lait de poule, les tablettes de guimauve, de ſucre d'orge; le lait, le petit-lait, le miel, les crêmes d'orge, de riz, &c.

Les *purgatifs* ſouffrent autant de difficulté que les ſaignées: ils ne ſont utiles que vers le déclin de la maladie; & l'on doit les donner avec circonſpection dans les autres temps, parce qu'on a remarqué pluſieurs fois qu'ils ont ſupprimé les crachats, & donné lieu à des oppreſſions très-alarmantes, quoi qu'en puiſſe dire RIVIERE, & quelques autres praticiens qui en uſoient trop familiérement: cependant il ſe préſente des cas qui demandent, au commencement, l'*émétique*, de la même maniere qu'on le pratique dans la plûpart des fiévres aiguës: il eſt ſur-tout néceſſaire à cette eſpece de toux quinteuſe, qu'on nomme *coqueluche*: l'*ipecacuanha* paroît être le plus approprié à ce cas, pour lequel on donne encore le *kermès minéral*, tant comme vomitif que comme altérant. Les *légers diaphorétiques*, tels que la fleur de coquelicot & de bouillon blanc, conviennent auſſi à la toux catarrhale: on a même vu, dans quelques épidémies, de très-bons effets de la *thériaque*, du *kermès minéral*, & autres *fortifians* & *cordiaux*: on propoſe encore la caſcarille contre la toux catar-

rhale & convulſive; mais ce remede ne ſçauroit convenir à tout le monde. Le ſafran, le laudanum, la teinture anodyne, le ſyrop de pavot blanc & de karabé, les pilules de cynogloſſe, & autres *calmans* & *hypnotiques*, donnés avec ſageſſe, ſont d'un très-grand ſecours dans cette maladie; mais tout le monde n'eſt pas en état d'en faire une bonne application.

La *toux ſtomachale*, que nous avons dit être familiere aux enfans, aux hypocondriaques & aux vieillards, demande des *vomitifs* & autres *évacuans*: les *fortifians ſtomachiques* & les *abſorbans*, tels que l'anis, la coriandre, le cachou, la thériaque, la confection d'hyacinthe, l'opiate de Salomon, &c. produiſent ici les plus grands effets: le kermès minéral y eſt auſſi employé avec ſuccès; mais les adouciſſans & les béchiques, ſi utiles dans les autres cas, ne réuſſiſſent pas dans celui-ci. Il faut un autre traitement à la *toux hépatique*: les tiſanes nîtrées, les bouillons & apozèmes apéritifs, l'aloës ſur-tout, & les autres remedes appropriés au foie, ſont ici, après les généraux, les ſeuls efficaces. Enfin il en eſt de cette ſorte de toux, comme des autres ſympathiques; il faut attaquer la maladie principale, dont la toux n'eſt qu'un accident. La *toux chronique* demande d'autres ſecours; tels ſont les *béchiques*, tant *vulnéraires* qu'*inci-*

LA TOUX. *sifs*, parmi lesquels il faut distinguer la fleur de benjoin, le baume de soufre, celui de LUCATEL, &c. Les *sudorifiques*, comme le gaïac, la squine & la salsepareille, l'anti-hectique de POTERIUS, l'antimoine diaphorétique, & la poudre des Chartreux, y sont quelquefois très-avantageux, ainsi que les *diurétiques*, les *apéritifs* & les *dépurans*, dont les plus employés sont les cloportes, l'iris de Florence, l'oxymel scillitique, l'æthiops minéral, &c. On estime beaucoup, dans ces occasions, les *eaux* de Bonnes, celles de Cransac, de Bagnieres, du Mont-d'Or, de Seltz, &c.

Le *lait* & les autres *adoucissans* sont encore d'une grande ressource, de même que le changement d'air, l'exercice du cheval, &c. La bonté de l'air, que le malade respire contribue plus que toute autre chose, à la guérison de cette maladie; c'est pourquoi il est utile de l'imprégner (cet air) de la vapeur du succin, du mastic, de l'encens, du styrax, & autres drogues balsamiques que le feu exalte, & qui agissent immédiatement, par la voie de la respiration, sur la partie malade: c'est pour cette raison que les malades feroient très-bien de fréquenter les lieux où il y a des pins, des sapins, & autres arbres résineux, qui communiquent

leur odeur à l'air qui les environne. On rapporte qu'une toux habituelle, qui avoit résisté à tout, fut guérie par l'air froid; cette guérison singuliere peut donner bien des vues. On a vu de bons effets des *vésicatoires*, & des autres égouts artificiels, sur-tout dans les enfans, & ceux qui avoient eu auparavant quelque maladie à la peau : il est enfin superflu de répéter qu'il faut toujours diriger le traitement vers la maladie principale, dont la toux est la suite ou le symptome. LA TOUX.

CATARRHE SUFFOQUANT.

ON trouve peu de vraies obſervations ſur cette maladie, mais beaucoup d'opinions ; de ſorte qu'il ſeroit difficile de ne pas s'égarer, en prenant les écrivains pour guides. Pluſieurs ont cru que le catarrhe ſuffoquant, bien différent de toutes les autres eſpeces de ſuffocations, étoit un engorgement ſubit du poumon, & c'eſt de cette idée qu'on a tiré ſa dénomination ; elle eſt juſte, quant aux enfans & aux vieillards : les ouvertures des cadavres en font foi ; mais elle eſt très-fauſſe à l'égard des autres âges, auxquels on l'a également appliquée. Ce ſeroit abuſer des termes, que de regarder comme *catarrhe ſuffoquant* le dernier état de la plûpart des maladies du poumon, dont l'engorgement eſt le produit. Quelques-uns ont voulu conſidérer le cœur comme ſon principal ſiége, & l'ont nommé, pour cette raiſon, *ſyncope cardiaque ;* mais c'eſt ſans fondement qu'ils ont confondu ces deux maladies. Il y en a, parmi les plus éclairés, qui ont rapporté le catarrhe dont nous parlons, à une irritation violente du larynx, précédée par un enrouement ſubit, & ſuivie d'une ſuffocation qui enleve bientôt les malades : il reſſembleroit par-là à cette eſpece d'angine qui

n'eſt accompagnée d'aucune tumeur, ni au-dedans ni au dehors ; mais diſons mieux, c'eſt la même maladie que les uns ont nommée *angine*, & les autres *catarrhe ſuffoquant*, quoique l'attaque, toujours imprévue & ſubite de ce dernier, doive ſervir à le diſtinguer de l'autre maladie. On a pris quelquefois le paroxyſme de l'*aſthme convulſif* pour le catarrhe ſuffoquant ; mais le premier eſt une maladie chronique, & le ſecond doit être regardé comme une des plus aiguës. On ſe trompe encore ſouvent, en prenant le catarrhe ſuffoquant pour l'*apoplexie*. Mais dans le premier, l'oppreſſion précede toujours la perte du ſentiment ; au lieu que dans l'apoplexie on eſt privé de connoiſſance, avant que la poitrine s'engorge. La maladie, dont nous parlons, approche peut-être plus du cochemar ; & il y a apparence qu'on a pris ſouvent l'un pour l'autre. CATAR. SUFFOQ.

Il réſulte de ce que nous venons d'expoſer, qu'on a donné le nom de *catarrhe ſuffoquant* à ſortes de pluſieurs maladies qui appartiennent à d'autres claſſes. Il y en a cependant *deux* qui n'ont preſque pas de rapport enſemble, pour leſquelles on eſt obligé de l'adopter, afin de ne pas introduire dans la nomenclature des maladies de nouveaux termes ; l'une dépend de la *conſtriction de la glotte*, & l'autre de l'*engorgement des bronches*. La premiere attaque quelquefois ceux qui, étant échauffés par le travail, s'ex-

CATAR. SUFFOQ. posent imprudemment à l'air froid : les fluxions catarrhales habituelles y disposent, de même que la vie sédentaire, l'embonpoint excessif, l'excès du vin, &c. Nous avons dit que les enfans & les vieillards avoient du penchant à la seconde. L'une & l'autre ont plusieurs degrés, dont les plus légers ne laissent pas encore d'être alarmans : dans tous les deux, on a une suffocation brusque, accompagnée de siflement & de râlement, & souvent de la perte de connoissance. Dans la *premiere espece*, les malades se plaignent d'un picotement & d'un étranglement au larynx, semblable à celui qui pourroit être occasionné par quelque portion d'aliment, qui seroit tombée dans sa cavité : dans la *seconde espece*, on n'éprouve pas cette sensation, mais un poids sur la poitrine, qui prive bientôt de la connoissance qu'on conserve plus de temps dans le premier cas.

Ces *deux sortes de catarrhe suffoquant* ne durent ordinairement que quelques heures, & sont presque toujours *mortels*, sur-tout celui qui se fait par engorgement, parce qu'il n'y a de ressource que dans l'expectoration que la foiblesse des enfans & la débilité des vieillards rendent presqu'impossible. Ces maladies sont plus communes qu'on ne pense ; mais les médecins ne peuvent guère les voir, parce que les malades y succombent le plus souvent, avant qu'on ait eu le temps de les appeller ; ou-

tre qu'elles attaquent ordinairement au milieu de la nuit, circonſtance qui prive la plûpart des malades de tout ſecours. CATAR. SUFFOQ.

Les *obſervations anatomiques*, qu'on place ſous ce titre, ſont plus propres à nous jetter dans l'erreur qu'à nous en tirer, à cauſe des différentes mépriſes des auteurs qui ont pris des ſuffocations hyſtériques, des maladies du cœur & du cerveau pour des catarrhes ſuffoquans. Il ne m'a paſſé par les mains qu'un ſeul cas de la premiere eſpece, que je puiſſe juger avec quelque certitude appartenir à la maladie dont il eſt queſtion, ſi je puis m'en tenir à la relation qui m'en fut faite par pluſieurs domeſtiques, qui furent ſeuls témoins de ce qui ſe paſſa dans la nuit. Je trouvai les ventricules du cœur, & ſurtout le premier, & les gros vaiſſeaux prodigieuſement engorgés; je n'obſervai rien de remarquable ni au larynx ni à la glotte, quoiqu'il eût paru par les ſignes que le malade, ne pouvant parler, avoit faits, que ces parties avoient été le ſiége de la maladie dont l'engorgement du cœur & des vaiſſeaux n'avoit été vraiſemblablement que le produit : j'ajoûterai que le ſujet, dont il eſt queſtion, étoit prodigieuſement chargé de graiſſe, & qu'avec bien du ſouci, il ne faiſoit preſque point d'exercice. J'ai rencontré plus d'occaſions d'obſerver la ſeconde eſpece, tant dans les enfans

CATAR. SUFFOQ. que dans les vieillards, qui en avoient été enlevés ſubitement : j'ai vu dans leurs cadavres les bronches, & même la trachée-artere, farcis d'une matiere muqueuſe, plus ou moins épaiſſe, qui obſtruoit la plûpart de ces canaux, au point qu'il étoit difficile que l'air s'y inſinuât. MORGAGNI a fait la même obſervation.

Il n'eſt pas douteux que les *ſaignées* nombreuſes ne conviennent au *catarrhe ſuffoquant* qui attaque la *glotte :* l'*émétique* peut avoir lieu, lorſqu'on a bien déſempli les vaiſſeaux; mais ſans cette précaution, il précipite les malades. Les *purgatifs* ſeroient moins à craindre, ſi le peu de temps, qu'on a dans une maladie auſſi bruſque, permettoit d'en uſer : la *ſaignée*, pour la *ſeconde eſpece*, eſt quelquefois indiſpenſable; mais on ne peut guère la multiplier : l'*émétique* & les *purgatifs* où entre le *kermès minéral*, ſont les plus convenables; mais il eſt quelquefois dangereux d'en uſer. Les *lavemens ſtimulans* ſont avantageux dans l'un & l'autre cas, de même que les *ventouſes* ſcarifiées, les *véſicatoires*, les *ſinapiſmes*, les *frictions*, les *ligatures* aux extrémités, le *pédiluve chaud*, &c. Après le paroxyſme de l'une & l'autre eſpece, on donne, dans la vue d'en prévenir le retour, les *béchiques*, tant adouciſſans qu'inciſifs; les *diurétiques* & les *diaphorétiques*, les *anti-aſthmatiques*, & principalement le blanc de baleine, la gomme ammoniac,

ammoniac, la terre foliée de tartre, le ſuc de raifort, le ſel de ſuccin, l'eſprit volatil de corne de cerf & de ſel ammoniac, &c. Voilà ce que j'ai pu tirer de la confuſion qui régne dans preſque tout ce qu'on a écrit ſur cette matiere, & de quelques obſervations qui m'ont été communiquées, ou de ce que j'ai eu l'occaſion de voir moi-même. J'apprends encore, par d'aſſez bonnes relations, qu'un *cautere* ouvert eſt très-propre à détourner le catarrhe ſuffoquant; mais ce ſecours ne peut guère regarder qu'une ſeconde attaque.

CATAR. SUFFOQ.

INFLAMMATION DE LA POITRINE.

LES auteurs ont encore parlé de la *péripneumonie* & de la *pleuréſie*, avec peu de clarté ; & les praticiens, pour la plûpart, ne paroiſſent pas en faire la diſtinction, puiſqu'ils croient traiter tous les jours la vraie pleuréſie, qui eſt cependant une maladie très-rare, ſi l'on doit s'en rapporter à l'inſpection anatomique, qui ſeule peut décider cette queſtion. Sur un très-grand nombre de ſujets morts de l'inflammation à la poitrine, je n'en ai trouvé, ſi je me le rappelle bien, que deux qui avoient été attaqués de la vraie pleuréſie. Mais le commun des médecins regarde la douleur vive du côté, comme un ſigne de la pleuréſie ; ce qui eſt faux ; & l'ouverture des cadavres a manifeſté cent fois cette erreur. Ce n'eſt pas que, dans l'inflammation qui attaque les dehors du poumon, la plevre ne ſoit ſouvent altérée ; mais on ne ſçauroit, ſans abuſer des termes, donner à cet accident, qui naît de la ſimple contagion, le nom de *pleuréſie*. On a fait encore, comme nous l'avons déja dit, une maladie particuliere de la phlogoſe occupant la portion de la plevre qui recouvre le diaphragme ; & on l'a rangée, par rapport au délire qui l'accompagne, parmi les maladies de la tête, ſous le nom de

paraphénésie, quoiqu'elle ne diffère, en aucune maniere de la vraie pleurésie, qui, ainsi que l'inflammation du médiastin, peut exciter également le délire. INFLAM MAT.

Le frisson, accompagné communément d'anxiété ; la fiévre, la douleur de l'un ou l'autre côté, mais plus souvent du gauche, du sternum, du dos, &c. les crachats sanglans, & la peine de respirer caractérisent assez bien la *péripneumonie* ; cependant le crachement de sang ne lui est point essentiel : car quelques malades en sont exempts ; c'est ce que SYDENHAM a voulu appeller *fausse péripneumonie.* Mais nous verrons dans l'article suivant, que cette dénomination convient mieux à une autre maladie dont le caractere est bien différent. La toux, la douleur & la difficulté de respirer peuvent encore manquer à l'inflammation du poumon ; j'en ai vu bien des exemples dans l'épidémie qui régna en 1754, & il est très-important d'en être averti : la *péripneumonie* est quelquefois précédée par la colique, par l'angine, ou par toute autre maladie inflammatoire. LOMMIUS & BOERHAAVE, après HIPPOCRATE & GALIEN, ont parlé de l'*éréſipele du poumon* : c'est une opinion qu'ils ont avancée sans aucune preuve ; l'éréſipele est une sorte d'inflammation qui n'appartient qu'à la peau : il est bien vrai que la matiere qui la produit peut se jetter sur le poumon, comme sur les autres visceres;

INFLAM MAT. mais la maladie qui en résulte, n'a aucun caractere d'éréſipele.

Dans la *pleuréſie* & la *paraphrénéſie*, il n'y a point de crachats ſanglans : cependant la violence de la toux peut donner lieu à cet accident ; le délire eſt preſque inſéparable de l'une & l'autre maladie : la douleur, dont le ſiége varie autant que dans la péripneumonie, eſt des plus vives ; la reſpiration eſt très-gênée, & entre-coupée par la véhémence de la douleur : le pouls eſt dur, la bouche aride ; & l'on a communément des friſſons irréguliers : on juge que le diaphragme en eſt le ſiége, par les rapports, le vomiſſement, la cardialgie, les anxiétés, le hoquet, le ris ſardonien, &c. On prend encore ſouvent l'inflammation du foie pour la pleuréſie, ſur-tout lorſque la partie ſupérieure de ce viſcere, & adhérente au diaphragme, eſt attaquée ; mais un médecin inſtruit & attentif ne s'y trompe point. L'*inflammation du cœur* & du *péricarde* excite à-peu-près les mêmes ſymptomes ; mais nous n'avons aucun ſigne certain qui puiſſe la faire diſtinguer de celle du *médiaſtin* & du *diaphragme*. Le ſang, qu'on tire dans toutes ces maladies inflammatoires, eſt ordinairement coëneux, ſur-tout après la premiere ou ſeconde ſaignée : j'ai dit ailleurs ce qu'on devoit penſer de ce prétendu ſigne d'inflammation.

Toutes les inflammations de la poitrine, ſoit

qu'elles ſoient accompagnées de crachats ſanglans, ſoit qu'il n'y en ait point, peuvent ſe terminer par la réſolution, en trois ou quatre jours : la durée de la fiévre, de la douleur & des autres accidens, après ce temps, ne laiſſe aucun doute ſur la ſuppuration ou l'engorgement ſquirrheux ; elles vont, lorſqu'elles ſont graves, juſqu'au quatorzieme, & même au vingtieme jour, & plus. Il arrive encore, dans les inflammations de poitrine, comme dans toutes les autres, des métaſtaſes plus ou moins fâcheuſes, relativement à la partie qui en devient le ſiége. La *péripneumonie*, qui eſt la plus commune de toutes ces maladies, & que les rouſſeaux doivent redouter, eſt d'autant plus grave, que le friſſon a été long, & que les crachats ſont tardifs à paroître. On préſume bien de ceux qui ont de la conſiſtance avec un peu de ſang : les trop épais ſont à craindre ; les ſéreux, les jaunâtres, les verdâtres ou bilieux, comme ceux qui ſont extrêmement chargés d'un ſang vermeil & écumeux, ſont d'un mauvais augure : les noirs ſont funeſtes. Comme l'expectoration eſt la criſe la plus naturelle de cette maladie, on craint beaucoup pour ceux qui en ſont privés, ſoit qu'elle n'ait pas paru, ſoit qu'elle ait éte ſupprimée : ſi, s'établiſſant vers le quatre, elle ſe ſoutient, la maladie ſe termine par la ſueur le ſept, le neuf ou le onze. La ceſſation de la douleur, (la fiévre, les cra-

INFLAM MAT.

INFLAM MAT. chats bilieux, &c. ſubſiſtans,) annonce la gangrene.

L'état du pouls, & le degré de chaleur, doivent influer beaucoup ſur le *prognoſtic* ; on peut le tirer auſſi de la violence de la *douleur* : lorſqu'elle eſt ſourde, on doit juger que l'inflammation occupe l'intérieur du poumon, où il y a plus de facilité pour l'expectoration ; ſi elle eſt aiguë, on peut préſumer que la ſurface du poumon eſt enflammée, & que le mal même s'eſt communiqué à la plévre ; circonſtance toujours fâcheuſe. Cependant il arrive quelquefois que la douleur eſt très-vive, ſans que la plévre ſoit affectée : ceux qui ſont verſés dans l'obſervation anatomique, ont rencontré ſouvent ce cas, ſur-tout lorſque l'inflammation eſt tombée ſur une partie du poumon, qui étoit auparavant adhérente à la plevre ; ce qu'on ſçait être très-commun, même dans l'état de la meilleure ſanté. On ne doit rien attendre de bon de la *ſueur* abondante, dans le commencement de la maladie ; mais dans les autres temps, & principalement vers le ſeptieme jour, elle eſt ſouvent critique, de même que l'hémorrhagie & le vomiſſement bilieux.

La péripneumonie ſe termine auſſi quelquefois par les urines qui dépoſent un ſédiment blanchâtre & épais. On a beaucoup à craindre de celles qui, étant épaiſſes, dans le commencement, deviennent limpides vers le quatrieme

jour. Les porracées, avec un ſédiment noir & grumelé, ſont très-dangereuſes : on redoute auſſi les ſanglantes. On craint encore l'urine trop abondante, dans le commencement de la maladie, ainſi que la ſueur : cependant on ne doit pas beaucoup ſe fier aux ſignes qu'on tire de l'inſpection des urines. La diarrhée n'eſt fâcheuſe que vers le déclin de la maladie ; l'hémorrhagie n'alarme pas les praticiens ; mais ils tirent un bon augure des abſcès qui ſe montrent dans l'habitude du corps. La reſpiration entre-coupée, le hoquet, les anxiétés & le râle, ſont des ſymptomes mortels, de même que le délire avec le viſage rouge & enflammé, la langue ſeche & noire, & les aphthes livides. On a tout à appréhender ſi, vers le ſeptieme jour de la maladie, les ſymptomes deviennent plus fâcheux, ou s'il en paroît de nouveaux ; ſi, après une fiévre violente, ou des remedes chauds, il ſurvient des anxiétés, des défaillances avec les extrémités froides ; des taches livides ſur la poitrine, avec de crachats ſales, fondus & puants, ſignes ordinaires de gangrene. On a encore obſervé que la péripneumonie compliquée avec les écrouelles & le ſcorbut, ou qui ſuccede à l'angine, & autres maladies inflammatoires, étoit toujours la plus à craindre. La fiévre lente, la phthiſie, la vomique, l'empyème & l'hydropiſie de poitrine en ſont ſouvent les ſuites : il faut craindre l'abſcès dans

INFLAMMAT.

INFLAM MAT. la poitrine, lorſque, vers le quatorzieme jour, tes ſymptomes ſubſiſtans, & la fiévre augmentant le ſoir, les crachats ſe ſuppriment, ou ſont extrêmement diminués. On a vu encore des métaſtaſes porter ſur le foie, ou quelqu'autre viſcere.

La *pleuréſie* & la *paraphrénéſie* ſe terminent communément par la *gangrene ;* on les a vu pourtant ſuppurer, & former un *abſcès* plus ou moins étendu, faiſant quelquefois une ſaillie en dehors, dont on ne manque guère de profiter; mais il s'ouvre communément dans la poitrine, & donne par conſéquent lieu à l'*empyème :* on l'a vu auſſi percer le diaphragme, & s'ouvrir dans le bas-ventre, pour y former un aſcite purulent, qui gâte bientôt tous les viſceres. Il eſt enfin bon de ſçavoir que les *rechutes*, dans toutes ces maladies qui reviennent dans la même ſaiſon, ſont très-communes, & toujours plus *dangereuſes* que la premiere attaque.

Les *ouvertures des cadavres* ne nous manquent pas ; mais elles ont été ſouvent faites avec négligence : elle nous montrent des poumons livides, engorgés & volumineux, paroiſſant avoir autant de dureté que le foie ; leur ſurface chargée d'échymoſes, de puſtules abſcédées, & de taches gangreneuſes, avec de très-fortes adhérences à la plévre. On y obſerve encore aſſez communément des croûtes gélatineuſes, blanchâtres, jaunâtres ou verdâtres, plus ou moins

étendues, qui, ainsi que des membranes, tiennent légérement à la surface du poumon. Nous avons dit ailleurs qu'on trouvoit une matiere semblable sur les intestins, le foie & autres visceres enflammés : on la rencontre aussi sur la plevre ; je ne doute presque pas que ce ne soit une sorte de *suppuration* faite par *exsudation*, puisqu'on n'en voit quelquefois point d'autre trace dans des sujets dont les poumons sont très-certainement dans un état de phlogose : d'ailleurs on trouve souvent cette matiere épaissie avec du pus coulant. On voit très-communément dans l'intérieur du poumon, un ou plusieurs abscès, des infiltrations purulentes, des pourritures, &c. Il faut remarquer que ces désordres n'occupent quelquefois qu'une portion plus ou moins étendue du lobe du poumon droit ou gauche ; mais pour l'ordinaire, le lobe entier est affecté, & très-souvent des deux côtés, quoique la plûpart des malades, qui avoient été dans ce dernier cas, ne se fussent plaints que d'un côté.

On a trouvé la *plévre*, revêtant les côtes, le diaphragme, & formant le médiastin, livide, épaisse, *enflammée*, tuberculeuse, cartilagineuse, suppurée ou gangrenée : on a rencontré des abscès, tant à la plévre, qu'au médiastin, qui ont quelquefois un tel volume, que le poumon en est presque oblitéré. Il faut observer qu'on trouve très-souvent le poumon,

INFLAM MAT. & la partie de la plévre qui lui répond, affectés de la même maniere. Mais il eſt aiſé de juger alors, que le mal de ce viſcere s'eſt communiqué à cette membrane ; ce qui arrive preſque toutes les fois que la ſurface du premier eſt attaquée. On a vu auſſi l'inflammation primitive de la plévre ſe communiquer au poumon : il ne faut pas être bien habile pour juger, dans ces complications, quelle partie a été la premiere affectée ; outre que l'hiſtoire de la maladie peut en inſtruire parfaitement. Les *épanchemens* ſéreux, ſanieux ou purulens, tant dans la capacité de la poitrine, que dans le péricarde, ſont très-fréquens. On a encore découvert la *ſurface du cœur* ſouvent engorgée de concrétions polypeuſes, blanchâtre, cotonneuſe ou ulcérée : on y a vu des taches griſâtres, formées par une ſorte d'exfoliation, dont nous avons déja parlé : on a rencontré le péricarde enflammé, rempli d'une eſpece de ſanie, gangrené & adhérent à la ſurface du cœur ; la pointe de ce viſcere liée par des eſpeces de ligamens au péricarde ; des épanchemens ſéreux & purulens dans la cavité de la poitrine. On a vu enfin des inflammations & autres déſordres au foie, des vers dans les premieres voies, &c.

Les *ſaignées*, dans toutes les inflammations de la poitrine, ſont, ſans contredit, le point le plus important du traitement ; mais elles doivent avoir des bornes. Tous les praticiens cé-

lébres ont convenu, & l'expérience de tous les jours prouve à quiconque eſt capable d'obſerver, que trois ou quatre ſaignées, les premiers jours de la maladie, font plus d'effet que quinze ou vingt placées en d'autres temps, & qui, bien loin d'appaiſer alors les accidens, (je ne parle pas d'un ſoulagement léger qu'elles procurent quelquefois) en excitent de nouveaux & de plus terribles : hé! n'a-t-on pas décidé cent fois, qu'elles étoient contraires à la ſuppuration qui s'établit, comme on n'en ſçauroit douter, vers le quatrieme jour. SYDENHAM faiſoit tirer, dans l'inflammation de poitrine, environ quarante onces de ſang, en trois ou quatre fois. BARBEIRAC, autre célébre praticien, n'ordonnoit que ſix ou ſept ſaignées plus petites : c'étoit auſſi la pratique de RIVIERE, & de pluſieurs autres médecins célébres. Pour moi, s'il m'eſt permis de dire mon ſentiment, il m'a toujours paru que trois ou quatre ſaignées de dix à douze onces, dans le cours des deux ou trois premiers jours, pouvoient être ſuffiſantes ; & qu'il étoit rarement néceſſaire d'y revenir, s'il n'arrivoit quelqu'accident preſſant : je crois enfin, pour dire quelque choſe de plus poſitif, que les cas qui en demandent huit, ſont rares, & que ceux qui en exigent moins ſont communs. On a même obſervé que, dans pluſieurs épidémies, ſur-tout lorſque la bile étoit en

INFLAM MAT. mouvement, les ſaignées étoient meurtrieres, & qu'il falloit abſolument s'en abſtenir.

Les partiſans de la *ſaignée* ne manqueront pas de citer un grand nombre de prétendues guériſons opérées par les ſaignées nombreuſes. On ſçait qu'ils ſe font un jeu d'en ordonner de dix à quinze, & même plus à tous ceux qu'ils ont à traiter d'une inflammation de poitrine; mais qu'ils examinent de bonne foi s'ils n'ont pas vu beaucoup de malades, dont on a verſé tant de ſang, tomber dans la phthiſie, l'hydropiſie, ou toute autre maladie de langueur, ſans parler de ceux qui, épuiſés par les ſaignées, ont manqué de forces pour cracher, & ont péri par l'oppreſſion ou la gangrene. Il y en a enfin qui prétendent qu'on doit tirer le ſang du côté malade; c'étoit le ſentiment de RIVIERE & de SYDENHAM: j'avouerai qu'il m'a paru que cela étoit indifférent.

L'*émétique*, après la premiere ou la ſeconde ſaignée, eſt un très-grand remede; mais il eſt aſſez rare qu'on puiſſe le placer ſûrement en d'autres temps: donné dans le temps convenable, il délivre les premieres voies des mauvais ſucs qui rendent la maladie toujours plus fâcheuſe. Je ne cacherai cependant pas que de grands médecins craignent de s'en ſervir: la théorie n'auroit-elle pas quelque part à leur préjugé, puiſqu'il eſt certain que ce remede eſt

aujourd'hui établi ſur la pratique la plus conſtante & la plus multipliée ? Les *purgatifs* & les *laxatifs* ne conviennent guère que vers le déclin de la maladie ; j'ai vu aſſez ſouvent de très-grands inconvéniens de la pratique contraire, quoiqu'aujourd'hui fort à la mode : on doit cependant tenir le ventre libre par des lavemens émolliens, rafraîchiſſans & laxatifs. Il convient dans ces maladies, de faire un grand uſage des *délayans*, des *adouciſſans* & des *expectorans* ; tels ſont la régliſſe, la guimauve, la bourrache, la chicorée, le tuſſilage, les capillaires & le pied-de-chat ; l'huile d'amandes douces, celle de lin, & le blanc de baleine ; le ſyrop de guimauve, & celui de nénuphar ; les mucilages de graine de lin & de gomme adragant ; les loochs, les émulſions, l'eau de poulet, &c. Parmi les tempérans qui ſont ici très-convenables, ſur-tout lorſque la bile eſt en jeu, M. TISSOT donne la préférence à la crême de tartre, dont il ne craint pas de donner pluſieurs onces dans les vingt quatre heures. Les *légers diaphorétiques*, tels que le pavot rouge, la bourrache, le chardon bénit, la ſcabieuſe & la ſcorſonere y ſont très-employés : on peut faire encore uſage du *kermès minéral*, du ſang de bouctin, & de l'antimoine diaphorétique. Quelques cas demandent les *abſorbans*. On a donné auſſi avec ſuccès le *camphre*, ſur-tout dans les épidémies qu'on appelle *malignes*. Pour les

INFLAM MAT.

INFLAM MAT. *hypnotiques*, je ne pense pas qu'on puisse en user sans beaucoup de réserve, dans la crainte de supprimer les crachats, ou de faire tomber la partie en gangrene ; cependant je ne dois point dissimuler que SYDENHAM, & quelques autres praticiens célébres, les ont donnés très-familiérement, quoiqu'ils ayent observé que ces sortes de remedes jettoient souvent un voile sur la maladie, en déguisant sa marche. Mais ils ont été toujours suspects au plus grand nombre. HECQUET même, quelque prévenu qu'il fût pour les calmans, les a toujours regardés comme dangereux dans toutes les inflammations de la poitrine.

Les *topiques* peuvent être ici d'un bon secours : on tire sur tout les plus grands avantages des vésicatoires appliqués à la partie malade, ou ailleurs. L'expérience de tous les temps, a appris que, tant les maladies aiguës que les chroniques, se terminent par des éruptions à la peau, ou par différentes sortes de fluxions, ou de dépôts, qui purgent la masse des humeurs de la matiere morbifique. On agit donc de concert avec la nature, en appliquant des remedes qui attirent les humeurs viciées à la peau. Ne voit-on pas d'ailleurs, tous les jours, que les vieux ulceres sont des égouts très-salutaires, qu'il est toujours très-dangereux de dessécher. On sçait encore que le pus ramassé dans quelque partie que ce soit,

eſt quelquefois repompé par les vaiſſeaux qui le portent avec le ſang dans pluſieurs organes ſécrétoires qui s'en chargent pour l'évacuer. Il paroît donc évident que la ſuppuration, qu'on excite & qu'on entretient par les véſicatoires, peut obvier à toutes les métaſtaſes qui menacent les viſceres, & délivrer même, dans quelques cas, ceux qui en ſont attaqués. Les ventouſes ſcarifiées qu'on place le plus près qu'on peut de la douleur, ſont encore ici recommandées, & méritent de l'être : on a vu ſur-tout de très-grands effets de celles qu'on a appliquées aux extrémités inférieures, lorſque l'expectoration a été ſubitement arrêtée ; & pluſieurs doivent la vie à ce ſecours bien adminiſtré.

On eſtime beaucoup, dans la vue d'appaiſer les douleurs, les cataplaſmes émolliens les plus ſimples ; des veſſies remplies de lait tiéde, & la vapeur de l'eau chaude, qu'on fait reſpirer aux malades. On peut encore faire des onctions avec les graiſſes ou les moëlles, avec l'huile de lombrics ou de laurier, avec l'onguent d'althæa, &c. auxquels on peut mêler le camphre qui agit, dans ce cas, comme réſolutif & calmant. On eſt obligé quelquefois, lorſque les douleurs ſont très-vives, d'employer le baume tranquille, ou tout autre narcotique ; mais ces remedes, quoiqu'externes, ne ſont jamais indifférens, & demandent beaucoup de circonſpection. C'eſt mal-à-propos qu'on regarde,

INFLAM MAT. comme remede de bonne femme, l'application de la moitié d'un pain ſortant du four; ce remede, dans bien des cas, mérite la préférence ſur bien d'autres. L'application des animaux qu'on ouvre vivans, à laquelle les médecins ne daignent pas avoir recours, eſt peut-être plus efficace que tout ce qu'ils ordonnent avec beaucoup d'appareil. Il y en a qui ſe ſont bien trouvés d'uſer des cataplaſmes & des emplâtres maturatifs, qui ont attiré, lorſque la nature y eſt diſpoſée, la ſuppuration en dehors; ce qui n'eſt pas un petit avantage. On a fait encore quelques heureux eſſais du cautere & du ſéton, placés le plus près qu'on peut de la partie ſouffrante; mais ces moyens, qui déplaiſent aux malades, ſont rarement adoptés par les médécins. Tel eſt le traitement qui convient à la péripneumonie, comme aux autres inflammations de la poitrine. A l'égard de la vomique & de l'empyème qui en ſont les ſuites, elles auront leur article à part.

FAUSSE PÉRIPNEUMONIE.

CETTE maladie eſt peu connue, quoiqu'elle ſoit aſſez familiere aux vieillards. RIVIERE l'a nommée *péripneumonie pituiteuſe :* SYDENHAM & BOERHAAVE en ont parlé aſſez confuſément ; & leurs deſcriptions ne conviennent pas à la même maladie : enfin les uns & les autres y ont mêlé beaucoup d'hypothèſes. Je ne crois pas qu'on puiſſe donner, avec BOERHAAVE, ce nom à l'engorgement de la poitrine, qui précéde ordinairement la mort, & qui eſt la ſuite aſſez ordinaire de toutes les maladies. La *fauſſe péripneumonie* exiſte indépendamment de toute autre maladie, & eſt quelquefois ſi ſemblable à la vraie péripneumonie, que le ſeul état du pouls peut les diſtinguer : c'eſt un engorgement du poumon qui ne tient point de l'inflammation, & que, ſans trop hazarder, on peut croire pituiteux ; l'oppreſſion, la toux & la douleur ſourde & gravative en ſont les principaux ſignes : les crachats ſont ordinairement blancs, gluants, écumeux, rarement ſanglants ; la fiévre ne répond pas à l'état de la poitrine, & le pouls eſt quelquefois lent & petit : on a des friſſonnemens, tant au commencement que dans le cours de la

FAUSSE PERIP. maladie, ou des alternatives de froid & de chaud : la langue eſt ſouvent chargée ; on ſe plaint des anxiétés : on tombe dans l'aſſoupiſſement, &c. La durée de cette maladie eſt incertaine, parce que ſon commencement eſt rarement bien marqué; cependant elle paroît avoir à-peu-près le cours de la vraie péripneumonie, & ſe terminer quelquefois comme elle en trois ou quatre jours : on les confond communément; ou l'on traite celle qui fait le ſujet de cet article, pour l'aſthme. Il peut arriver que la fauſſe péripneumonie ſoit compliquée avec la vraie, & qu'on ſoit obligé de combiner, lorſqu'on en eſt informé, le traitement de l'un & de l'autre.

L'aſſoupiſſement, la lividité du viſage & des ongles, l'enrouement, les anxiétés & la froideur des extrémités, ſont, dans cette maladie, des *ſignes très-alarmans :* elle eſt d'autant plus fâcheuſe, qu'on ne connoît guère le danger, que lorſqu'il n'eſt plus temps d'y remédier; & la plûpart même des malades périſſent dans le temps qu'on s'y attend le moins. Elle eſt aſſez commune dans les lieux bas & marécageux, & plus fréquente pendant les ſaiſons froides & pluvieuſes : les vieillards, ceux dont le tempérament eſt phlegmatique, les cachectiques & les ivrognes y ſont les plus ſujets.

Les *ouvertures*, tant celles qui ont été faites

en ma préſence, que celles que différens auteurs ont données ſous d'autres titres, nous montrent le poumon bourſoufflé & œdémateux; les bronches obſtruées par une morve plus ou moins épaiſſe, des taches gangreneuſes, des épanchemens ſéreux, tant dans la capacité de la poitrine, que dans le péricarde, & quelques autres déſordres qui ne ſont pas de notre ſujet. FAUSSE PERIP.

Cette maladie demande un prompt ſecours; & nous avons déja remarqué qu'on l'appliquoit communément trop tard : la *ſaignée* y eſt rarement néceſſaire, quoique le degré d'oppreſſion ſemble ſouvent la demander : elle peut, à la vérité, procurer un ſoulagement paſſager; mais elle rend la maladie plus grave, & affoiblit beaucoup les malades. L'*émétique* y eſt, au contraire, très-utile, ſur-tout s'il y a des nauſées. Les *laxatifs* & les *lavemens purgatifs* réitérés ſont toujours employés avec ſuccès. On doit faire encore un grand uſage des *délayans*, qui peuvent remédier à la trop grande viſcoſité des crachats. C'eſt dans la même vue qu'on donne auſſi des pectoraux, ſoit béchiques, ſoit inciſifs, comme l'eau miellée, l'hyſſope, le lierre terreſtre, le blanc de baleine, le kermès minéral, &c. On n'eſtime pas moins les diurétiques & les apéritifs, qu'on peut mêler aux premiers : tels ſont l'aunée, le nître, les ſavons,

FAUSSE PERIP.

l'oxymel ſcillitique, l'eſprit de corne de cerf, & tant d'autres qui pénétrant, comme on le croit, les plus petits vaiſſeaux, agiſſent ſur les ſucs groſſiers qui les obſtruent. Les nacotiques ſont dangereux; mais on peut employer les calmans d'une autre claſſe, comme le camphre, la liqueur anodyne minérale, &c. Les véſicatoires enfin, & les *ventouſes ſcarifiées*, peuvent produire de bons effets.

L'ASTHME.

C'EST encore une de ces maladies qu'on multiplie prodigieusement ; & de dix prétendus asthmatiques, à peine en trouve-t-on quelquefois un qui soit dans ce cas. Que le commun des médecins s'y trompe, je n'en suis pas surpris. Mais que FLOYER, qui a écrit sur cette maladie, & qui de plus étoit lui-même asthmatique, n'ait pas distingué ces difficultés de respirer ; on a de la peine à le concevoir. L'inspection anatomique a appris que cette indisposition si commune, qu'on nomme *dyspnœa*, dépendoit de l'œdème, des tubercules, de la vomique, & autres affections du poumon ; du volume du cœur, d'un épanchement de la poitrine, du péricarde ou du médiastin ; des tumeurs, non-seulement de la poitrine, mais encore du bas-ventre ; de la mauvaise conformation de la poitrine, & de plusieurs autres causes qui génent la respiration. Mais ces difficultés de respirer ne doivent pas se rapporter à la maladie dont nous parlons. L'*asthme* est une difficulté de respirer habituelle, plus ou moins forte, continuelle ou périodique, ordinairement indépendante de toute autre maladie, & qui n'est point accompagnée de fiévre ; mais on ne doit point donner ce nom à la res-

ASTHME.

piration laborieuſe, qui eſt commune à toutes les maladies de la poitrine, ni à celle qui vient de pluſieurs cauſes accidentelles, dont nous ferons mention dans l'article ſuivant. *Dyſpnœa*, *aſthma* & *orthopnœa*, ſont les noms que les auteurs donnent aux différens degrés d'oppreſſion, & dont les praticiens ne ſe ſervent guère; mais ces derniers diſtinguent l'*aſthme ſec* de l'*humide*, & ſçavent que les crachats dans ce dernier, ſont de différente nature, & paroiſſent quelquefois purulens.

Les *paroxyſmes* de l'une & l'autre eſpece, ſont plus ou moins violens : la reſpiration alors très-gênée, ſe fait communément avec bruit & ſiflement : la toux plus ou moins forte, en eſt preſque inſéparable ; ces accès viennent la nuit, ou après le dîner, & durent communément deux ou trois heures : il y en a qui ſont beaucoup plus longs, & vont même juſqu'à deux ou trois jours. Lorſque le *paroxyſme* eſt *convulſif*, le viſage s'allume, les veines s'enflent, & les malades courent riſque d'être ſuffoqués : ce dernier eſt ordinairement aſſez court; mais il peut revenir ſouvent : il eſt communément annoncé par des rots, par le gonflement de l'eſtomac, &c. Le retour des paroxyſmes eſt très-incertain : dans pluſieurs, c'eſt après dix ou douze jours; dans les autres, c'eſt plutôt ou plus tard. On a obſervé que les plus longs laiſſoient les plus grands intervalles : les uns & les

autres se terminent souvent par un flux d'urine. Nous avons dit que l'*asthme* étoit quelquefois *continu* ; ce qui n'est pas rare pour le sec. Cependant il y a toujours des exacerbations qui approchent beaucoup des paroxysmes dont nous avons parlé, & qui semblent constituer le caractere de l'asthme. ASTHME.

Les maladies de la peau rentrées, la goutte remontée, le dessséchement des vieux ulceres, la suppression des régles, du flux hémorrhoïdal, &c. sont souvent la *cause* de l'asthme : il peut être encore le produit de la petite vérole, de l'inflammation de la poitrine, de la fiévre intermittente, des affections hystériques & hypochondriaques, de la cachexie, du scorbut, &c. La pléthore, l'embonpoint excessif, & la mauvaise conformation de la poitrine, peuvent donner lieu à un asthme continuel : ceux qui respirent habituellement un air chargé de poussiere, & principalement de celle du plâtre, des vapeurs minérales, de la fumée du charbon de pierre, &c. peuvent aussi le contracter. L'asthme invétéré se guérit très-rarement ; mais les asthmatiques peuvent parvenir à une grande vieillesse. Les palpitations, les syncopes, la paralysie des extrémités supérieures, &c. sont, dans cette maladie, des accidens redoutables : elle dégénere souvent en cachexie, leucophlegmatie, hydropisie de poitrine, phthisie, &c.

Les *observations anatomiques* ne nous manquent

ASTHME.

pas ; mais il n'eſt pas toujours aiſé de diſtinguer les ouvertures des vrais aſthmatiques, de celles qui appartiennent à d'autres maladies : elles nous montrent des *poumons* volumineux, bourſoufflés, œdémateux, ſquirrheux ; adhérens à la plévre, au médiaſtin & au diaphragme : on y voit des hydatides, des tubercules, & des pierres ; on y rencontre des ſuppurations & des gangrenes. Les bronches ont paru oſſeuſes, ainſi que la trachée-artere ; obſtruées par différentes pouſſieres qu'on avoit reſpirées, ou par des excroiſſances plus ou moins nombreuſes, qui occupoient la trachée-artere, & ſes principales branches ; par une matiere purulente qui embourboit les mêmes cavités, ſans parler des cloux, des grains de froment, & de pluſieurs autres corps étrangers qu'on a avalés. On a vu des tumeurs contenant une liqueur limpide, une pituite épaiſſe, du ſang, du pus, des vers & des pierres, &c. qui incommodoient, par leur volume, les bronches & les poumons. On a découvert le thymus & les glandes bronchiales tuméfiées ; des anévriſmes ; l'aorte oſſifiée, &c. On a obſervé que le *cœur* avoit été ſouvent la principale ſource de tous les déſordres : on l'a trouvé d'un volume exceſſif, ulcéré dans ſa ſurface, entiérement plongé dans la graiſſe qui le cachoit entiérement : on a vu ſes valvules, tant artérielles qu'auriculaires, oſſifiées ou pétrifiées ; des concrétions

polypeuſes, tant dans ſes ventricules que dans ſes oreillettes ; le trou ovale ouvert : on a encore rencontré de l'eau ou du ſang en abondance dans le péricarde ; l'aorte oſſifiée, &c. On a vu auſſi la *plévre* contracter la ſolidité des os, & formant une ſeconde charpente que j'ai trouvée aux environs du cœur, ayant preſque autant de ſolidité que la naturelle. On découvre encore des *abſcès*, des tumeurs enkiſtées & anomales ; des excroiſſances charnues tenant au poumon, à la plévre, au diaphragme, &c. ſans parler des inondations ſéreuſes & ſanieuſes, qui ſont ici très-communes. ASTHME.

Tels ſont les déſordres qu'on trouve dans la poitrine ; mais le bas-ventre n'en eſt pas exempt. Les organes de la digeſtion ont fourni la matiere à bien des obſervations : on a vu dans quelques-uns des tubercules, & même des tumeurs au ventricule ; ce viſcere rempli & dilaté par les flatuoſités, contenant une matiere verdâtre & putride, ou déplacé. On a trouvé le foie décoloré, ſquirrheux, & d'une groſſeur monſtrueuſe ; ſuppuré, ou dans un état de putridité ; collé au diaphragme & aux fauſſes côtes ; rempli d'hydatides ou de tubercules ; recouvert d'une croûte blanchâtre. La rate a préſenté à-peu-près les mêmes léſions, ainſi que le méſentere & les autres viſceres de la même cavité. Cependant il eſt aſſez important de ſçavoir qu'on a trouvé, dans pluſieurs aſthmati-

ASTH-ME. ques les viſceres de la poitrine & du bas-ventre dans le meilleur état ; & cela doit être ainſi après l'aſthme convulſif & périodique, qui a ſon ſiége dans les nerfs. Cependant on doit convenir que la plûpart des déſordres, dont nous avons fait mention, n'appartiennent en aucune maniere à l'aſthme, quoiqu'ils puiſſent être quelquefois le produit de cette maladie.

Après ce que nous venons de rapporter, il eſt aiſé de juger qu'il doit être extrêmement difficile de faire un juſte choix des *remedes* propres aux différens états des parties qui peuvent ſouffrir dans cette maladie, dont, à proprement parler, on ne conſidere guère que l'effet. Comme l'expérience eſt le ſeul flambeau qui puiſſe nous éclairer dans cette route ténébreuſe, nous ne propoſerons que ceux qui paroiſſent avoir été employés avec le plus de ſuccès, quoiqu'on ne puiſſe décider ſi le hazard n'y a pas eu autant de part, que la ſagacité de ceux qui les ont employés. La *ſaignée*, ce remede banal qu'on applique à tout, n'a pas été ici ménagée : cependant elle ne paroît convenir, que lorſqu'il y a pléthore, ou ſuppreſſion de quelque perte de ſang habituelle ; & je ne crois pas qu'on puiſſe en rien attendre dans les autres cas : ceux qui la croient indiſpenſable dans les accès violens & convulſifs, doivent s'être apperçus qu'elle ne procure qu'un calme paſſager,

qui, bien loin de concourir à la guérifon, la rend encore plus difficile.

ASTHME.

Les *vomitifs* & les *purgatifs* conviennent à l'afthme humide : les premiers peuvent être donnés pendant l'accès ; mais on ufera des uns & des autres, avec plus de fûreté & d'avantage, dans les intervalles. Les *délayans* & les *béchiques*, tant doux, qu'incififs, appartiennent à tous les temps ; les plus employés des adouciffans font le petit-lait, les bouillons de mou de veau, l'huile d'amandes douces, le blanc de baleine, la régliffe, la bourrache, le tuffilage & le *lierre terreftre* : on compte parmi les incififs & les vulnéraires, l'*éryfimum*, la *camphorata*, l'abrotanum, l'hyffope, la farriette, le marrube, l'arum, les *baies de geniévre*, la gomme adragant, la *gomme ammoniac*, le *favon*, l'*eau de goudron*, la *térébenthine*, le *foufre* préparé, les *fleurs de benjoin*, le *baume de* LUCATEL, l'*oxymel fcillitique*, &c. Tous ces remedes, comme on le penfe bien, demandent un choix ; & les circonftances de la maladie doivent le régler. On fait encore beaucoup d'ufage des *apéritifs* & des *diurétiques* ; tels font le chiendent, le brufcus, le fenouil, l'aunée, la bryoine, l'iris de Florence, les cloportes, les nîtreux, les martiaux, &c. Il faut cependant obferver au fujet des apéritifs, des incififs & autres ftimulans, qu'on n'en doit ufer qu'avec beaucoup de fageffe, parce qu'ils peuvent faire

ASTHME.

beaucoup de mal, & précipiter les malades, qui auroient pu vivre encore long-temps avec le ſeul régime.

On a auſſi employé avec ſuccès les *ſudorifiques*, ſur-tout pour les éruptions rentrées, & la goutte remontée ; tels ſont la ſcabieuſe, le chardon bénit, le gaïac, le ſaſſafras, la ſquine & la ſalſepareille, l'antimoine diaphorétique, l'anti-hectique de POTÉRIUS, &c. Les *anti-ſpaſmodiques*, comme le caſtoréum, le ſuccin & le ſafran, peuvent être auſſi utiles, & deviencent même néceſſaires, lorſque le ſiége du mal eſt dans les nerfs ; de même que les *abſorbans*, les *amers*, le *quinquina*, le *café*, &c. ſi l'eſtomac n'eſt pas dans un bon état. A l'égard des *hypnotiques*, je ne crois pas qu'on doive en uſer pendant les abſcès, & je doute qu'on puiſſe en retirer quelque avantage dans les autres temps. Le *lait* enfin, & les *eaux minérales* d'Youſet, de Plombieres, de Bourbon-Lancy, de Bareges, du Mont-d'Or, de Cauterets, de Digne, de Bagnols, d'Aix-la-Chapelle, &c. ſont, pour cette maladie, comme pour tant d'autres chroniques, des reſſources que tout le monde connoît.

Outre les remedes que nous avons propoſés contre le paroxyſme, on doit uſer des *lavemens* émolliens, & même des purgatifs & ſtimulans, avec la coloquinte, le vin émétique, &c. Les *frictions* aux jambes, & leur immerſion dans

l'eau chaude, y ſont encore utiles : on peut même employer, lorſqu'ils ſont longs, les *véſicatoires* & les *ſinapiſmes ;* mais ces remedes ſont bien plus utiles dans les autres temps, ſur-tout ſi on accuſe une éruption rentrée, qu'on doit rappeller autant qu'il eſt poſſible : le cautere encore, dans ces circonſtances, eſt peut-être ſupérieur à tout. Il y en a qui diſſipent le paroxyſme, en fumant du tabac : d'autres uſent, dans la même vue, & avec le même ſuccès, du ſuc de limon, du vinaigre, ou de tout autre acide végétal. Les aſthmatiques ſont très-incommodés de l'air froid & humide ; de ſorte qu'ils doivent l'éviter autant qu'il eſt poſſible, & ſur-tout ſe couvrir bien la poitrine : cette derniere circonſtance, à laquelle on fait communément peu d'atention, ne laiſſe pas d'être importante. Je dirai enfin que ſi l'aſthme eſt le produit de la gale rentrée, on n'a rien de mieux que de la faire reprendre aux malades ; & cet expédient ne ſçauroit manquer de réuſſir.

ASTHME.

LA SUFFOCATION.

IL n'eſt pas difficile de connoître la *ſuffocation*, qu'on doit diſtinguer du catarrhe ſuffoquant, & de ce dernier degré de l'aſthme, qu'on nomme *orthopnœa ;* mais il n'eſt pas toujours aiſé d'en découvrir la *cauſe.* On n'aura pas de doute ſur celle qui vient de la courſe ou de la colere ; de l'air trop léger, ou trop peſant, qu'on reſpire ſur le ſommet des montagnes les plus élevées, ou dans les excavations & cavernes les plus profondes : ſur celle qui eſt occaſionnée par une tumeur, preſſant la trachée-artere, ou par quelque morceau d'aliment, ou tout autre corps étranger avalé, qui s'arrête dans l'œſophage, &c. On diſtinguera auſſi avec aſſez de facilité la ſuffocation qui eſt produite par le cochemar, par l'angine, par l'hémorrhagie du poumon, ou l'ouverture de la vomique : on pourra connoître l'obſtruction de la glotte, tant par les corps étrangers qui s'y inſinuent de dehors, que par des tubercules & des pierres que le poumon rejette, & qui peuvent s'y engager : nous ne manquons pas d'exemples de ſuffocations produites par un morceau de pain, de viande, de châtaigne, de poire, de pomme, &c. introduit dans le larynx ; on y a vu des pois, des haricots, des noyaux de ceriſe & de prune,

des grains de raiſin, ou de leurs pépins, &c. On pourra enfin juger de l'inondation de la trachée-artere, & des bronches, enſuite d'une hémorrhagie du nez ou de la bouche, pendant le ſommeil, comme je l'ai vu arriver. Mais on aura quelquefois de la peine à prononcer, lorſqu'on rencontrera une ſuffocation qui viendra de l'affection hyſtérique & hypochondriaque, du catarrhe ſuffocant, de l'hydropiſie de poitrine, de l'empyème, ou de l'inondation ſubite du pus; du déchirement des anévriſmes, tant de l'aorte que de ſes branches; des maladies du cœur, &c.

SUFFOCAT.

Cependant toutes ces maladies, dont la ſuffocation n'eſt que le ſymptome, ont leurs articles à part, & ne regardent point celui-ci, qui n'eſt deſtiné qu'à cette ſorte de *ſuffocation* qui vient *par accident*, comme par l'eau; par la vapeur du vin, du charbon, des mines, & autres ſouterreins; de la foudre, &c. Il eſt vrai que l'état de ceux qui ont été *noyés* ou *étranglés*, qu'on a retirés des cuves, ou des caves échauffées par la fermentation du vin; des ſouterreins infectés; des chambres où l'on a renfermé la vapeur du charbon, &c. reſſemble plus au dernier degré de la ſyncope, qu'à la ſuffocation, puiſque les malades ne donnent ordinairement aucun ſigne de vie; mais on ne ſçauroit douter, d'après leur relation, que le mal n'ait com-

SUFFO-CAT. mencé par la ſuffocation, dont la violence leur a fait perdre la connoiſſance & le ſentiment; au point que cet état diffère très-peu de celui de la mort : on ſçait même qu'on a eu le malheur de s'y tromper ſouvent.

Les ouvertures ne manquent pas. On a vu des polypes & des corps étrangers dans le larynx & la trachée-artere ; des inondations de toutes les eſpeces, & pluſieurs autres déſordres dont nous avons déja fait mention. Ainſi nous nous bornerons ici à ce qui regarde plus particuliérement les noyés, ou ceux qui ont reſpiré un air chargé de vapeurs nuiſibles. On y a rencontré les vaiſſeaux du cerveau extraordinairement remplis ; le cœur ſurchargé de ſang; les vaiſſeaux du poumon engorgés ; des échymoſes, & autres taches ſur le poumon & les autres viſceres : les membres ſont roides & inflexibles, &c. Il faut ſçavoir enfin, qu'on ne trouve jamais d'eau dans l'eſtomac, & très-rarement dans la trachée des *noyés*, contre ce qu'on ſe perſuade communément. Il eſt important d'en être averti, ou déſabuſé, parce que pluſieurs pratiques infructueuſes, & vraiſemblablement pernicieuſes, ſont fondées ſur cette ſuppoſition.

On doit, dans ces ocaſions, ne pas laiſſer perdre un moment, & tâcher de rappeller le ſentiment, & donner au ſang, qui paroît privé de

de tout mouvement, le premier branle Il ne faut pas laiſſer ſans ſecours ceux qui ne donnent aucun ſigne de vie, parce qu'il eſt très-décidé qu'on n'en ſçauroit ſouvent appercevoir, & qu'on ne peut avoir aucune certitude de leur mort. On a ſauvé des *noyés* qui avoient été pluſieurs heures ſous l'eau, qui, à en juger par les apparences, ſembloient être privés depuis long-temps de la vie. PECHLIN rapporte qu'un homme, qui avoit reſté ſix heures dans l'eau, fut ſauvé. BOERHAAVE fait mention d'une femme qui y reſta trois jours; je crois qu'il eſt permis d'en douter. Il faut les faire tranſporter au plutôt auprès d'un bon feu, & les ſecouer ou rouler beaucoup: on propoſe de leur donner le bain de cendres chaudes, & de fumier échauffé; de les envelopper de la peau d'un mouton, qui conſerve ſa chaleur naturelle, &c. Toutes ces pratiques ſont bonnes; mais il eſt rare qu'on ait la commodité de les mettre en uſage. Il faut tâcher de les faire *vomir*, en leur chatouillant le goſier avec une plume: on leur verſe dans la bouche les *liqueurs ſpiritueuſes* les plus fortes; on les leur fait flairer: on leur en frotte les narines, les tempes, &c. Il eſt bon de leur ſouffler de l'*air dans la bouche*, & des *ſternutatoires* les plus actifs dans le nez. On uſe des ſuppoſitoires, SUFFOCAT.

SUFFO-CAT. des *lavemens avec le tabac*, ou autres matieres des plus âcres : on les *ſaigne* au plutôt, & on emploie enfin tous les ſecours qui conviennent aux maladies comateuſes, & à la ſyncope. Il ne faut pas ſe contenter de quelques tentatives: on doit, au contraire, inſiſter longtemps, parce qu'on en a vu qui n'ont donné quelques ſignes de vie, qu'après pluſieurs heures ; ce qu'il eſt de la derniere importance de ne pas oublier ; car il eſt très-aſſuré, (& c'eſt le réſultat de toutes les obſervations que nous avons ſur cette matiere,) qu'on en a abandonné pluſieurs qui auroient réchappé avec des ſecours.

Le traitement, qui convient à ceux qui ont été *ſuffoqués* par la *vapeur du vin*, du *charbon*, &c. ne diffère guère de celui que nous venons de propoſer. La premiere attention qu'on doit avoir, eſt de les tranſporter dans un lieu bien expoſé à l'air ; de leur jetter de l'eau froide au viſage ; de leur ſouffler de l'air dans la bouche, en prenant la précaution de leur boucher le nez; de leur faire ſentir du *vinaigre*, l'*eſprit volatil de ſel ammoniac*, le *ſel d'Angleterre*, &c. Il faut encore leur faire *ouvrir la veine* le plutôt qu'il eſt poſſible : je crois qu'on peut alors les faire vomir, quoique cette mé-

thode ne ſoit pas généralement approuvée. On doit employer ici les plus forts *ſternutatoires*, les *lavemens ſtimulans*, les *ventouſes ſcarifiées*, &c. On ne doit enfin abandonner ces malheureux, qu'après avoir tenté inutilement tous les moyens de les rappeller à la vie : il eſt même néceſſaire d'attendre la putréfaction, le ſeul ſigne certain de la mort, pour les envoyer à la ſépulture. Cependant on peut tirer quelque connoiſſance de l'examen des yeux qui ſont ternis dans les cadavres ; de l'application des véſicatoires, qui n'ont aucune action ſur les corps privés de vie ; d'un fer rouge, qu'on enfonce dans la plante des pieds, &c.

SUFFOCAT.

L'HÉMOPTYSIE.

QUOIQUE cette *maladie* ſoit des plus manifeſtes, on ne laiſſe pas de s'y tromper quelquefois, en la confondant, tant avec le vomiſſement ſanglant, qu'avec les crachemens de ſang, qui viennent de toute autre partie que du poumon. Cependant la toux, les crachats plus ou moins chargés de ſang, joints à la chaleur, à l'âcreté, à la démangeaiſon, à la peſanteur & à la douleur qu'on reſſent à la poitrine, avec plus ou moins d'oppreſſion, la *caractériſent* aſſez : le ſang d'ailleurs, qui vient du poumon, eſt ordinairement vermeil & écumeux. Il eſt quelquefois ſi abondant, qu'il peut être regardé comme l'effet d'une vraie hémorrhagie : la toux a pluſieurs degrés ; elle manque même quelquefois, ou elle n'eſt pas ſenſible. Toutes ces particularités diſtinguent aſſez la vraie *hémoptyſie* des *autres crachemens de ſang* : il eſt aiſé de connoître s'il vient du nez, parce qu'on en mouche, & on en crache en même temps. Si les gencives le fourniſſent, outre qu'on peut aiſément en découvrir la ſource, on le crache ſans effort par une ſimple ſputation : lorſqu'il a ſon foyer dans l'arriere-bouche, il faut un certain effort pour l'entraîner, qu'on ne peut mieux rendre que par le terme

latin *screatus*. On chasse celui qui découle du larynx, par une espece de râlement volontaire qui l'entraîne : il est plus aisé de se tromper ici, que dans les autres cas, parce que ce crachement de sang est toujours accompagné de la toux ; mais il faut remarquer qu'elle est ordinairement légere, & que le sang qu'on rejette n'est jamais abondant ; que les crachats ne présentent même quelquefois que des filets de sang : l'on sent d'ailleurs une âcreté ou démangeaison au larynx, qui indique assez le siége de la maladie. HEMOPTYSIE.

Le *sang*, qui vient du corps du poumon, paroît s'y séparer quelquefois par une simple *transudation* : à peine y en a-t-il alors pour teindre les crachats ; mais la *rupture des vaisseaux* donne le plus souvent lieu à l'*hémoptysie* ; & le sang alors en vient quelquefois avec tant d'impétuosité, qu'on s'imagine le vomir. Les médecins peuvent y être trompés, comme les malades, lorsqu'ils n'en jugent que par la relation qu'on leur en fait : il est d'autant plus facile de s'y méprendre, que l'hémorrhagie du poumon n'est pas toujours, comme nous l'avons dit, accompagnée de la toux, qui d'ailleurs est quelquefois légere. On doute avec quelque fondement, si ce sang vermeil, qu'on rejette souvent à pleine bouche, n'est point artériel. On sçait que la fiévre n'est pas essentielle à cette maladie ; mais elle l'accompagne souvent ; & dans

HEMOPTYSIE. cette circonſtance, ceux qui n'en ſont pas inſtruits, peuvent la prendre pour la péripneumonie : j'ai été témoin pluſieurs fois de cette bévue. On prétend que quelques-uns ont rendu, avec le ſang, des portions conſidérables de la tunique interne des bronches; mais ceux auxquels cela eſt arrivé, n'étoient-ils pas auparavant phthiſiques ? car perſonne n'ignore qu'ils ſont expoſés aux hémorrhagies du poumon. L'hémoptyſie eſt annoncée, dans quelques-uns, par un goût de ſang, qui peut provenir de cette liqueur qui irrite les bronches; tout comme les crudités bilieuſes, qui affectent l'eſtomac, tranſmettent, comme on le voit tous les jours, l'amertume à la bouche.

Les *efforts de la poitrine*, qu'on fait en chantant, en criant, ou en touſſant; les mouvemens de *colere*, les *chutes*, les *coups*, l'action violente des muſcles pour élever de grands poids, &c. peuvent donner lieu à l'*hémoptyſie*. Elle a auſſi ſa ſource dans la ſuppreſſion des pertes de ſang habituelles, ſoit par l'interruption des ſaignées, ſoit par la ceſſation des hémorrhagies, ſoit par la ſuppreſſion des régles & des hémorrhoïdes. On doit mettre encore au nombre des *cauſes éloignées*, la vie ſédentaire, comme la trop laborieuſe, la crapule, la débauche des femmes, & enfin une diſpoſition héréditaire. La maladie dont nous parlons, eſt aſſez familiere aux jeunes gens, depuis l'âge de quinze

ans, jusqu'à celui de trente ou trente-cinq : les scorbutiques, les hypochondriaques, les gens de lettres, & les femmes y sont encore sujets. L'*hémoptysie* qui reconnoit une cause accidentelle, & qui se rencontre dans un bon sujet, n'est pas beaucoup à *craindre*, si la perte de sang n'est pas excessive. Mais si elle vient à la suite d'une maladie chronique ; si elle est habituelle ; si elle tient à une disposition héréditaire, on a tout à appréhender. On sçait assez que c'est le premier pas qu'on fait vers la phthisie, sur-tout à l'âge que nous avons marqué : elle est moins à craindre, lorsquelle supplée aux régles. Mais dans tous les cas, lorsque le sang sort avec abondance, on risque d'en être suffoqué ; ou, si l'on évite *ce danger*, on doit en redouter *les suites*.

HEMOPTYSIE.

Les *ouvertures* nous présentent la trachée-artere & les bronches remplies de sang & de sanie ; des érosions à la membrane qui les revêt ; des cloux & autres corps étrangers, qui s'y sont glissés ; les vaisseaux du poumon fort dilatés ; des échymoses, & taches gangreneuses à la surface de ce viscere ; des adhérences avec toutes les parties qui l'environnent ; des phlogoses, des abscès, des ulcérations, des squirrhes, des tubercules, & des pierres. On a vu des anévrismes de l'artere pulmonaire, & de l'aorte, ouverts, & communiquant avec les bronches : on

HEMOPTYSIE. a encore rencontré le cœur prodigieusement gros, très-adhérent au péricarde; sa surface ulcérée, & ses oreillettes extrêmement dilatées. On a trouvé très-souvent des inondations, tant dans le péricarde, que dans la capacité de la poitrine, & des épanchemens de sang dans le tissu du médiastin: on a observé de plus, le foie enflammé, rempli de tubercules, & squirrheux; la rate prodigieusement gonflée, des engorgemens de la veine-porte, &c.

On peut appliquer, en général, le traitement des hémorrhagies à l'*hémoptysie accidentelle & récente*: l'*habituelle* en demande un qui différe peu de celui de la phthisie. Les *saignées*, quoique très-nécessaires dans le premier temps, ne doivent pas être poussées trop loin, dans la crainte de précipiter les malades dans la phthisie, ce qui n'arrive que trop souvent: elles sont plus utilement employées pour prévenir le retour de la maladie. Les *rafraîchissans*, les *astringens* & les *vulnéraires* sont les remedes dont on use assez familiérement, lorsque le sang vient abondamment; tels sont le riz, l'ortie, la grande consoude, le plantain, la pimprenelle, le lierre terrestre, & la pervenche; les roses rouges, & les balaustes; les mucilages, le cachou, le sang-dragon, le succin, le corail, la pierre hématite,

la boule de Mars, les baumes naturels, celui de LUCATEL; l'alun, l'eſſence de RABEL, ou l'huile de vitriol, &c. Mais il faut donner ces derniers aſtringens avec beaucoup de réſerve, & n'en uſer que dans les cas preſſans. Les *adouciſſans* & les *hypnotiques* ſont très-propres à calmer la toux, qui ne manque pas d'entretenir l'hémorrhagie; on uſe, dans cette vue, des émulſions, de l'orgeat, de la tiſane de guimauve, de nénuphar, &c. du ſyrop de pavot blanc, des pilules de cynogloſſe, des trochiſques de karabé, &c. Cependant les narcotiques doivent être auſſi donnés avec ménagement, parce qu'ils peuvent produire des effets pernicieux, dont on n'a que trop d'exemples.

HEMOPTYSIE.

Lorſque l'hémorrhagie eſt forte, on peut faire des *ligatures*, pour arrêter le ſang dans les extrémités, & en ſuſpendre le retour vers le cœur & le poumon: on peut envelopper le ſcrotum avec des linges trempés dans l'*eau froide*, ou l'*oxycrat*, & uſer des ſecours que nous avons propoſés ailleurs. Si l'état des premieres voies demande des *purgatifs*, on choiſira les plus doux, tels que la caſſe, la manne, les tamarins, &c. Tout le monde ſçait que le *lait*, les *crêmes* de riz, d'orge & d'avoine; les bouillons de mou de veau, & de tortue, &c. ſont les remedes les plus efficaces contre l'*hémoptyſie habituelle*. Les malades doivent évi-

HEMOPTYSIE. ter avec ſoin le froid; s'abſtenir du vin, & obſerver, en un mot, le régime le plus exact, ſupérieur à tous les remedes: on doit même, pendant le paroxyſme, les tenir à la ſeule boiſſon, & à quelque priſe d'émulſions; leur faire garder le plus grand repos, & leur défendre principalement de parler. Il eſt évident que l'action du poumon ne peut qu'entretenir l'ouverture des vaiſſeaux, & en retarder la cicatrice.

LA PHTHISIE.

CETTE maladie eſt le plus ſouvent précédée par le crachement de ſang, ou par la *toux* ſéche & légere, accompagnée d'une *fiévre habituelle*, qui n'eſt guère ſenſible que vers le ſoir, ou après les repas; par la rougeur des joues; par la chaleur à la paume des mains, &c. Mais les *crachats* ſalés, gluans & purulens; la fiévre lente bien manifeſte, avec des exacerbations; la voix rauque; la *reſpiration* gênée, avec douleur à la poitrine, ou au dos; l'*exténuation* du corps; la courbure des ongles, &c. ne laiſſent aucun doute ſur ſa préſence: cependant elle ne ſe montre pas toujours avec cette évidence; & l'on rencontre, tous les jours, des cas où il n'eſt pas aiſé de prononcer. La toux ſéche & habituelle annonce ordinairement une phthiſie tuberculeuſe; elle eſt cependant quelquefois telle, quoique la poitrine ſoit inondée de pus: il y a même des malades, dans cet état, qui ne touſſent point, & reſpirent aſſez librement, ſans même ſentir de douleur à la poitrine. D'ailleurs le rhume invétéré, la toux chronique, & l'aſthme humide, ont ſouvent beaucoup d'affinité avec la maladie dont nous parlons, ſur laquelle cependant on ne ſçauroit avoir de doute, lorſ-

PHTHISIE. que les *crachats* ſont *purulens ;* mais il eſt quelquefois très-difficile de juger s'ils ſont tels ; car on voit tous les jours, après un ſimple rhume, des crachats qui ont toute l'apparence du pus, ſe précipitant même dans l'eau, & qui n'ont cependant point cette qualité : leur goût & leur odeur ſont encore équivoques ; cependant les purulens, jettés ſur le charbon ardent, exhaleront une fétidité qu'on peut, lorſqu'on a quelque expérience de ces eſſais, diſtinguer de toute autre odeur. Il faut avouer cependant qu'on a ſouvent de la peine à prononcer, ſur-tout lorſque le poumon eſt ſtéatomateux, chargé de concrétions tophacées, &c.

La plûpart des *phthiſiques* ſont privés du repos de la nuit : ils ont de la peine à ſe coucher ſur le côté douloureux ; ils *vomiſſent* après le repas, par la violence de la toux : pluſieurs éprouvent une chaleur par tout le corps, & ſur-tout à la poitrine, où ils reſſentent encore de la douleur. Il leur ſurvient auſſi des *ſueurs* exceſſives, & quelquefois des démangeaiſons, & puſtules par tout le corps, & très-communément un *cours de ventre* colliquatif, qui jette bientôt dans le maraſme. On ſe plaint de la ſalure à la bouche, qui ſe couvre quelquefois d'aphthes : les urines entraînent une matiere huileuſe ; les yeux s'enfoncent : le nez s'affile ; les omoplates deviennent ſaillantes ; les forces dépériſſent : les cheveux tombent, & les jambes

s'enflent. Quelques-uns rendent enfin, avec les crachats, des *tubercules*, des corps osseux, des pierres, des lambeaux de la tunique interne des bronches, des fragmens du poumon, &c. Cependant l'absence de tous ces *signes*, ou *symptomes* ne rassure pas toujours; car on a vu plusieurs malades se couchant de tous les côtés, sans toux, sans douleur, sans oppression, &c. ayant pourtant un côté de la poitrine rempli de pus, occupant la place du poumon qui étoit entiérement détruit. PHTHISIE.

La *disposition héréditaire*, un *corps fluet*, & de haute stature, & la mauvaise *conformation de la poitrine*, donnent beaucoup de penchant à cette maladie. Elle est encore occasionnée par la passion outrée qu'on a pour le sexe; par l'usage immodéré du vin, & des liqueurs; par la suppression des pertes de sang habituelles; par la répulsion des maladies de la peau, le desséchement des ulceres, &c. Elle est aussi la suite de l'asthme, de la rougeole, de la petite vérole, de la péripneumonie, des fréquentes toux catarrhales, des blessures, &c. On sçait enfin que la phthisie est souvent le symptome de la vérole, des écrouelles, du scorbut, de la goutte, &c.

La *phthisie* confirmée, & l'héréditaire, sont presque *incurables* : on peut guérir celle qui succede à la péripneumonie, à la petite vérole, &c. La symptomatique suit ordinaire-

PHTHISIE. ment, lorſqu'elle n'a pas fait de grands progrès, le ſort de la maladie principale. La *fiévre aiguë*, qui ſurvient ſouvent dans le cours de cette maladie, ainſi que dans la plûpart des autres maladies chroniques, eſt *très-dangereuſe :* elle dépend le plus ſouvent de l'inflammation des tubercules, & de leur ſuppuration ; elle prend quelquefois l'aſpect de la fiévre intermittente, mais ſans en avoir le caractere. Les crachats abondans, & d'une mauvaiſe qualité ; la ſuffocation, le cours de ventre, & les ſueurs colliquatives ; le viſage plombé, la chute des cheveux, la conſomption, les ſueurs aréneuſes, &c. annoncent une *mort prochaine.* On peut porter long-temps des tubercules ; mais s'ils s'enflamment, on ne ſçauroit éviter la ſuppuration. On a vu auſſi des phthiſiques, crachant inconteſtablement du pus, vivre, par un certain régime, vingt, trente, & même quarante ans, à peu-près dans le même état. L'ulcere du poumon borné, doit être regardé alors comme un cautere ouvert, ou une eſpece d'égout qu'il ſeroit très-dangereux de deſſécher. On ſçait que la phthiſie ſe communique parmi ceux du même ſang ; mais on n'eſt pas bien aſſuré que cette contagion ait lieu entre le mari & la femme.

Les *ouvertures* nous préſentent dans la poitrine les plus grands déſordres qu'on puiſſe attendre de la ſuppuration & de la pourriture :

PHTHISIE.

il n'y a que ceux qui les ont vus, qui puissent le concevoir. On a observé l'adhérence du poumon la plus forte avec toutes les parties qui l'environnent ; la tunique de ce viscere épaisse & calleuse ; des ulcérations aux bronches, au larynx & à la trachée-artere ; des infiltrations purulentes, des abscès, des tumeurs anomales, des squirrhes, des tubercules, des matieres pierreuses de différente nature ; des ulceres phagédéniques & fistuleux ; un lambeau du poumon engagé dans le larynx ; & enfin la destruction d'une partie du poumon, & quelquefois d'un lobe, ou d'un côté tout entier, avec des épanchemens sanieux & purulens, tant dans la poitrine que dans le péricarde. On a vu le cœur ulcéré, dans un état de putridité : on a été surpris de le trouver, dans un phthisique des plus desséchés, enseveli sous la graisse. Le thymus & le médiastin se sont présentés quelquefois suppurés & putrides. On a enfin rencontré, dans quelques-uns, les mêmes désordres au foie, à l'épiploon, au pancréas, & autres visceres du bas ventre.

La *saignée* est quelquefois nécessaire, dans le premier temps de la phthisie ; mais elle est infructueuse, & même dangereuse, lorsque cette maladie a fait de certains progrès : elle ne convient pas mieux à cette fiévre aiguë, qui annonce communément l'inflammation des tubercules ; & celles qu'on ne manque guère de

PHTHISIE. faire dans cette circonſtance, précipitent toujours les malades. Il n'y a pas de praticien, un peu attentif, qui n'ait eu l'occaſion de l'obſerver pluſieurs fois. Ceux qui, je ne ſçais ſur quel fondement, ont voulu regarder la toux des phthiſiques comme ſtomachale, ont introduit l'uſage des *purgatifs*, tout auſſi pernicieux que celui des ſaignées : ce n'eſt pas qu'on ne puiſſe quelquefois en donner, lorſque l'état des premieres voies le demande ; mais on doit choiſir les plus doux, pour ne pas nuire à la poitrine. Le *lait* doit être mis à la tête de tous les autres remedes, tant pour prévenir cette maladie, que pour la guérir ou la pallier : celui de femme mérite la préférence ; enſuite vient celui d'âneſſe, de jument, de chévre & de vache : on donne ce dernier, autant qu'on le peut, pour toute nourriture. Si l'eſtomac, comme il arrive quelquefois, en eſt incommodé, on doit l'écrêmer ou le mêler avec l'eau. Les *délayans*, les *tempérans*, les *béchiques adouciſſans*, *vulnéraires* & *déterſifs*, ſont ici très-employés ; tels ſont la bourrache, la pulmonaire, les capillaires, le tuſſilage, la véronique, le lierre terreſtre & le pied-de-chat ; la gomme ammoniac ; les *baumes* naturels, celui de LUCATEL, l'eau de goudron ; le petit-lait, les bouillons de mou de veau & de tortue ; les crêmes d'orge, de riz, &c. On a auſſi uſé, dans quelques circonſtances, des *abſorbans*, tant pour remédier

dier aux aigreurs, que pour arrêter la diarrhée, PHTHISIE.
les hémorrhagies, les ſueurs trop abondantes, &c. Quelques-uns enfin, qu'on croyoit être dans le cas de la phthiſie tuberculeuſe, ſe ſont bien trouvés, d'après le conſeil de BOERHAAVE, du ſuc de la laitue & des chicoracées.

Les *hypnotiques*, tels que le diacode, les pilules de cynogloſſe & autres, ne doivent être regardés que comme des palliatifs, dont il faut craindre l'abus. Les *eaux* de Bonne, celles de Bareges, du Mont d'Or, de Cauterets, de Bagnols & de Seltz, peuvent être de quelque reſſource, lorſqu'il n'y a pas encore un grand délabrement à la poitrine : on eſtime encore l'*eau de chaux* légere, qu'on mêle avec le lait. Quelque ſuſpect que puiſſe être ce remede, il ne laiſſe pas d'être appuyé ſur de bonnes obſervations. On propoſe encore le mercure, les ſudorifiques, les apéritifs, les inciſifs, les antiſcorbutiques, &c. Mais tous ces remedes ne conviennent qu'à la phthiſie ſymptomatique ; & il eſt aiſé de voir, par les obſervations même qu'on nous a laiſſées là-deſſus, qu'on a guéri, par ces moyens, la maladie principale, dont la phthiſie n'étoit que l'accident. A l'égard du quinquina, avec lequel on prétend combattre la fiévre des phthiſiques, je le crois très-dangereux ; & il m'a paru pluſieurs fois qu'il avoit précipité les malades : cependant l'autorité de BOERHAAVE & de BAGLIVI, qui l'ont conſeillé,

PHTHISIE.

mérite quelque attention. Les phthiſiques tirent enfin de grands avnatages de l'*exercice du cheval*, & du *changement d'air* : celui ſur-tout de la campagne & du bord des rivieres, leur plaît beaucoup. L'air, qui eſt chargé des parties balſamiques qu'exhalent les pins, les ſapins, & les autres arbres qui donnent la térébenthine, leur eſt encore plus utile. Il y en a qui ſe ſont bien trouvés de fumer des vulnéraires & des balſamiques : pluſieurs ont été guéris par le *ſéton* ou le *cautere*, tant à la nuque, qu'entre les omoplates.

LA VOMIQUE.

C'EST, de l'aveu de tous les praticiens, une *maladie des plus cachées*, qui ne se manifeste guère que lorsque l'abscès se rompt, & que le pus s'ouvre une route du côté des bronches ; ce qu'on connoît aisément à l'abondance de cette matiere qu'on rejette par la toux. Cependant la plûpart des malades ont eu auparavant une petite *toux*, plus incommode après les repas, tantôt séche, tantôt humide; une légere *difficulté de respirer*, qui devient plus considérable, lorsqu'on est couché sur le côté sain ; l'haleine puante, la bouche mauvaise, & une *douleur sourde* à la poitrine. Quelques-uns ont des anxiétés, des *sueurs* nocturnes, le cours de ventre, la faim canine, &c. La *fiévre lente*, avec ses exacerbations ordinaires, est encore inséparable de cet état. Si l'*abscès* est le produit de l'inflammation du poumon, on peut le soupçonner vers le quatorzieme jour de la maladie, lorsque l'expectoration a été imparfaite, ou a manqué absolument ; lorsque la fiévre se soutient & augmente pendant la nuit, avec des sueurs, & que la douleur, la toux & la difficulté de respirer subsistent. Les doigts, dans quelques-uns, deviennent livides ; & leurs pieds s'enflent : les crachats, qui suivent de près la

VOMIQUE. rupture du *kiſte*, communiquant avec les bronches, ſont purulens, blancs, jaunâtres, ſanieux, ou ont la couleur de la lie de vin : il eſt arrivé qu'on en a jetté en peu de temps près d'une pinte, & que quelques malades en ont été ſuffoqués. Quelques-uns enfin ont rejetté le kiſte entier, mais, comme on le penſe bien, vuide, & dont on n'a pas déterminé les dimenſions.

La *toux*, les cris, l'*éternuement*, ou tout autre effort de la poitrine, donnent lieu à cette ouverture, qui ſe fait quelquefois dans la cavité de la poitrine, où le pus ſe répand ſourdement, & preſque toujours à l'inſçu du médecin, quelqu'attentif & éclairé qu'il puiſſe être ; mais cet empyème purulent gâte bientôt toutes les parties voiſines, & excite des nouveaux ſymptomes qui décelent la maladie. On a vu des *abſcès* du poumon s'ouvrir un paſſage à travers les muſcles intercoſtaux, le diaphragme & le foie, & ſe manifeſter même extérieurement par des ſaillies & des *tumeurs* aſſez remarquables. La péripneumonie, les fluxions catarrhales habituelles, & les autres maladies de la poitrine ; les pertes ſupprimées, les éruptions rentrées, les ſuppurations taries, les contuſions, les fiévres putrides & malignes, &c. *donnent lieu à ces dépôts.*

La *vomique* eſt toujours une maladie *très-dangereuſe* : cependant elle ne donne quelquefois d'autre incommodité que celle de la vuider de

temps en temps ; & l'on voit bien des malades qui conservent, dans cet état, toute leur fraîcheur & leur embonpoint. D'autres, après la premiere ouverture du sac, continuent à cracher du pus, sans qu'il leur en arrive aucun accident ; mais lorsque le pus, dans le premier moment, vient avec trop d'abondance, les malades, comme nous l'avons dit, risquent d'en être suffoqués. On a vu arriver, dans des sujets jeunes & bien constitués, que la vomique une fois vuidée, s'est consolidée en peu de temps, & qu'elle n'a laissé aucune incommodité ; mais on ne doit pas se flater d'un *événement* si heureux pour les cachectiques & autres sujets malsains : le kiste reste ouvert, ou se remplit de nouveau pour se vuider de la même maniere ; ce qu'on a vu arriver vingt, trente, & même quarante fois dans la même maladie : s'il reste ouvert, il dégénere en ulcere qui fait des progrès dans le poumon, & jette, par conséquent, dans la phthisie. On n'a pas lieu d'en douter, lorsque les crachats purulens durent au-delà de quarante jours ; les puants, dans ces circonstances, doivent faire craindre la pourriture du poumon.

VOMIQUE.

Nous avons déja observé que la vomique ne s'ouvroit pas toujours du côté des bronches, & que le pus se répandoit quelquefois entre le poumon & la plévre, d'où il résulte l'*empyème*, qui sera le sujet de l'article suivant : le pus peut

VOMIQUE. aussi se jetter sur les parties externes, soit en creusant insensiblement les plus prochaines, soit en y formant, par *métastase*, de nouveaux abscès qui desséchent celui de la poitrine. On a observé encore, que la *matiere purulente* repompée avoit pris la route des selles & des urines; mais l'art n'a aucune part à ces heureux *événemens* : ils sont toujours l'ouvrage de la nature, qu'on peut cependant imiter, en établissant des suppurations ou des égouts dans les lieux les plus propres à cet effet.

Ce qu'on peut faire de mieux, dans le premier traitement de cette maladie, est de faciliter l'ouverture du kiste, & l'évacuation du pus : on s'est bien trouvé, dans ce cas, de respirer la vapeur de l'eau chaude, & de faire usage des délayans & des adoucissans. L'abscès s'ouvre encore par les différens efforts du corps & de la poitrine : la toux, qu'on propose d'exciter, est bien propre à cet effet; mais elle peut aussi, en dégorgeant trop brusquement le sac, inonder les bronches, & suffoquer le malade. Les *saignées*, quoi qu'en disent les auteurs, sont ici rarement néceffaires : il est bon d'entretenir la liberté du ventre, tant par des *laxatifs*, que par des lavemens. Ces remedes, ainsi que les *diurétiques*, peuvent être utiles, lorsque le kiste est dans son entier, parce que le pus, comme nous venons de le dire, peut prendre la route de selles & des urines. Si l'abscès est

ouvert, on doit traiter cette maladie comme la phthisie : la véronique, le miel, la térébenthine, le baume de soufre, les pilules de MORTON, &c. sont les *vulnéraires déterfifs* qui ont été les plus employés. On fait aussi un grand usage de toutes les especes de *lait*, des crêmes d'orge, de riz, &c. Les *eaux* de Bonne; celles de Barege, du Mont d'Or, & autres *minérales bitumineuses*, peuvent être ici d'une très-grande ressource : on a vu les meilleurs effets du *cautere* ouvert sur le côté malade, ou à quelqu'autre partie voisine. Je ne parlerai pas des avantages qu'on peut tirer d'un air pur, de l'exercice du cheval, & des voyages ; personne ne l'ignore. On peut enfin rétablir les crachats que l'air froid, ou les passions de l'ame ont arrêtés, en faisant respirer la vapeur de l'eau chaude. M. TISSOT, dont on connoît la célébrité, propose pour ce cas l'oxymel scillitique dans une forte infusion de fleurs de sureau ; je crois que ce remede, que je n'ai pas eu l'occasion d'employer, peut être très-utile.

L'EMPYÈME.

C'EST ainſi qu'on nomme l'*inondation purulente* de la poitrine, ſoit qu'elle dépende de la péripneumonie & de la vomique, ou de toute autre ſuppuration, tant du poumon, que de la plévre, du médiaſtin, du diaphragme, du foie, & autres parties des environs. On donne encore le nom d'*empyème* à l'*extravaſation du ſang*, ou du chyle, dans la même cavité, ſoit à la ſuite des coups & des plaies, ſoit par la rupture de l'anévriſme, &c. Mais ces maladies qui regardent d'autres articles, n'ont aucun rapport avec celle qui fait le ſujet de celui-ci. L'*empyème*, qu'on rencontre le plus fréquemment, eſt celui qui ſurvient à la péripneumonie; on doit le ſoupçonner, lorſque les crachats n'ont pas été abondans, & que la fiévre, plus ou moins forte, avec des exacerbations vers le ſoir, ſubſiſte après le quatorzieme ou le vingtieme jour de la maladie. Mais on en aura quelque certitude, ſi les malades ſe plaignent d'une *peſanteur à la poitrine*, avec *difficulté de reſpirer*, & une *toux ſéche*; s'ils ont de la peine à ſe coucher ſur un côté, qui eſt le ſain; s'ils ont un goût de pourriture à la bouche, avec perte de l'appétit; des enflures œdémateuſes, des ſueurs nocturnes, des friſſons

irréguliers, des anxiétés, &c. Mais la fluctuation du pus, que quelques malades sentent & entendent, de même que l'ondulation qu'on peut découvrir, & la saillie que ce liquide, se rapprochant des tégumens, forme, ne laissent aucun doute. EMPYEME.

Les crachats les plus abondans, ne rassurent pas toujours contre l'empyème : j'ai vu quelquefois la poitrine remplie de pus dans des sujets qui avoient craché prodigieusement jusqu'à leur mort. Ceux qui connoissent la conformation de cette cavité, & l'étendue du poumon, doivent juger que ce cas ne sçauroit être rare; aussi a-t-il été observé plusieurs fois. Les *autres signes* ne sont pas moins équivoques, sur-tout lorsque l'empyéme est une suite de la vomique, ou de toute autre suppuration lente : j'ai vu, dans ces circonstances, quelques malades qui respiroient librement, qui se couchoient dans toutes les situations, qui ne toussoient presque pas, & qui, en un mot, ne paroissoient pas malades de la poitrine, auxquels on a cependant trouvé, après leur mort, la destruction totale d'un des poumons, & sa place toute occupée par le pus. On ne manque pas d'observateurs qui, dans les mêmes circonstances, ont aussi rencontré de pareils délabremens.

Je ne ferai point d'autre mention des *ouvertures de cadavres*, quoiqu'en très-grand nombre, parce qu'elles me fournissent principalement la

EM-PYEME. matiere de cet article, comme celle du précédent, dont les titres d'ailleurs les supposent; je ferai seulement remarquer qu'on a trouvé dans la péripneumonie des empyèmes toutes formées avant le quatorzieme jour de la maladie : c'est un avertissement dont on sent toute l'importance ; mais ce qu'il y a encore de plus surprenant, est la destruction totale d'un lobe entier du poumon, en moins de trente jours : je l'ai rencontrée dans un sujet qui jouissoit de la meilleure santé avant sa péripneumonie, & qui étoit mort le trente-deuxieme jour de sa maladie ; le pus, qui occupoit la place du poumon, étoit blanc comme du lait, sans la moindre puanteur.

Nous avons plusieurs observations qui semblent prouver que le pus épanché, ainsi que celui des abscès, peut être repompé, & entraîné par les selles ou par les urines. Mais c'est toujours l'ouvrage de la nature ; car les tentatives, qu'on a faites pour lui faire prendre cette route, ont été ordinairemten vaines : cependant on peut user des *laxatifs*, des *diurétiques*, & même des *sudorifiques*, lorsque la nature semble tendre à se délivrer par les voies qui sont soumises à l'action de ces remedes. Mais si la maladie est déclarée, on doit, sans perdre de tems à toutes ces épreuves, en venir à l'*opération* qui est la seule ressource qui se présente, & qui a sauvé la vie à bien des malades ;

mais il faut la pratiquer, lorſque la maladie n'eſt pas encore invétérée : ſans cette condition, elle précipite les malades, & les fait même périr quelquefois ſur le champ. On doit avoir l'attention, lorſque le pus eſt en grande quantité, de le vuider, à pluſieurs repriſes, pour ménager les forces. S'il eſt blanc & d'une bonne qualité, on doit beaucoup eſpérer de l'opération ; mais s'il eſt ſanieux, bourbeux & fétide, il faut s'attendre à la mort. Le *cauſtique*, pour faire cette ouverture, eſt ſouvent préférable aux *inſtrumens tranchans*. Il eſt inutile de dire qu'on doit, après l'évacuation du ſac, uſer des *injections vulnéraires* & *déterſives :* pour les autres remedes, il faut les tirer de l'article de la *Phthiſie*, avec laquelle la maladie, dont nous parlons, a le plus grand rapport.

EMPYEME.

HYDROPISIE DE LA POITRINE ET DU PÉRICARDE.

CETTE ſorte d'hydropiſie, toujours ambiguë, eſt plus commune qu'on ne le croit ordinairement : l'ouverture des cadavres le prouve ſuffiſamment ; elle n'eſt pas moins difficile à connoître que l'empyême, de laquelle on ne la peut diſtinguer que par les antécédens. Ces deux maladies vont même ſouvent enſemble : on les confond très-aiſément avec l'aſthme, ſur-tout lorſque le bruit & le ſiflement de la poitrine n'accompagnent pas cette derniere maladie ; mépriſe, cependant, qui peut être de grande conſéquence. L'*hydropiſie de poitrine* eſt ſouvent compliquée avec celle *du péricarde*, mais très-rarement avec celle du médiaſtin & de la plévre, qu'on regarde comme enkiſtée, quoiqu'on ait trouvé dans la ſubſtance du poumon de vrais kiſtes remplis d'eau, qui méritent peut-être mieux cette dénomination. L'hydropiſie de la poitrine, & celle du pericarde, ſe forme très-lentement dans les cachectiques ; mais il n'en eſt pas de même, lorſqu'elles ſont le produit de l'inflammation. L'aſcite & l'anaſarque ſe joignent encore très-ſouvent à l'hydropiſie de la poitrine : l'anaſarque eſt même aſſez communément la ſource de toutes les autres.

Ce n'eſt que ſur le concours de *pluſieurs ſignes*,

qu'on peut conjecturer qu'il y a de l'eau dans la poitrine ; tels font la refpiration difficile & fréquente , beaucoup plus laborieufe dans une fituation horizontale : elle l'eft plus la nuit que le jour, fur-tout au premier fommeil qu'elle interrompt très-défagréablement. Plufieurs font même obligés de renoncer à leur lit, ne pouvant refpirer que fur leur féant, & même penchés en devant : un fentiment de pefanteur au diaphragme, avec une douleur au cartilage xiphoïde, & quelquefois à l'épaule & au bras du côté affecté ; la toux plus fouvent féche qu'humide. Mais la plûpart, dans les derniers temps, crachent du fang, comme dans la péripneumonie : cependant j'en ai vu qui n'avoient ni touffé ni craché. La fiévre lente, avec des exacerbations nocturnes, & des friffonnemens irréguliers, accompagnent ordinairement cette maladie : le pouls eft petit, inégal & intermittent ; la foif eft quelquefois incommode , mais moins que dans l'afcite : l'enflure œdémateufe des jambes & du fcrotum précede ordinairement l'hydropifie de poitrine ; au lieu qu'elle eft la fuite de l'empyème. L'œdême fur la poitrine & au bras, la bouffiffure du vifage, la tenfion du ventre, la courbure des ongles, &c. font encore des fignes qu'on rencontre quelquefois, fans parler des palpitations, des fyncopes, des fueurs nocturnes, de la douleur des lombes, des urines épaiffes & briquetées, & autres accidens com-

HYDROPISIE.

HYDROPISIE. muns à toutes les maladies. Mais rien ne caractériſe mieux l'hydropiſie de poitrine, que la fluctuation des eaux que quelques malades ſentent & entendent : on peut même, en approchant l'oreille de leur poitrine, diſtinguer une ſorte de grouillement, que l'agitation rend plus ou moins ſenſible. Les malades, pour la plûpart, meurent ſubitement, & ſans agonie.

Tous les auteurs aſſurent que ceux qui ſont attaqués de l'hydropiſie de poitrine, comme de l'empyème, ne peuvent ſe coucher ſur le côté affecté ; cela eſt vrai, mais ne l'eſt pas toujours : j'ai vu quelquefois le contraire dans l'un & l'autre cas ; j'en ai même été inſtruit par l'ouverture des cadavres, & il eſt très-important d'en être averti. L'*inondation* eſt quelquefois toute renfermée *dans le péricarde ;* mais nous n'avons aucun ſigne qui puiſſe nous faire connoître cette ſorte d'hydropiſie, quoique très-fréquente parmi les cachectiques & les ſcorbutiques : je n'applique point cependant ce nom à cette petite quantité d'eau qu'on trouve preſque dans tous les cadavres, & qui eſt le produit de la plûpart des maladies, mais à cette collection qui donne au péricarde beaucoup plus d'étendue qu'il n'en doit avoir. Le pouls, dans cette maladie, eſt obſcur ou intermittent : il y manque quelquefois quatre ou ſix pulſations de ſuite ; dans quelques-uns, il eſt inégal & convulſif : j'ai obſervé à quelques-uns une lenteur

du pouls singuliere. DIEMERBROEK a fait la même remarque : jen ai vu un qui n'avoit que vingt pulsations par minute, les forces & l'appétit étant dans un bon état : cependant ce signe, si ç'en est un, a manqué à la plûpart des malades qui m'ont passé par les mains; mais il il est toujours bon de sçavoir qu'on le rencontre quelquefois, & peut-être souvent. On peut mettre au nombre des signes de l'hydropisie du péricarde la couleur plombée du visage, la fiévre lente, la soif, la difficulté de respirer & de se coucher sur le côté droit, la palpitation du cœur, la langueur de tout le corps, les défaillances fréquentes, les extrémités froides, &c. Mais tous ces signes, communs à tant d'autres maladies, sont très-équivoques ; il n'y a guère que leur concours qui puisse donner quelque degré de certitude. L'hydropisie du médiastin & celle de la plévre, assez rares, sont encore plus difficiles à connoître.

HYDROPISIE.

La péripneumonie, l'asthme, la phthisie, & les autres maladies de la poitrine, *donnent* très-souvent *lieu* à celle qui fait le sujet de cet article : elle est encore une *suite* des écrouelles, du scorbut, de la vérole, & d'un grand nombre d'autres maladies chroniques. Les cachectiques, & les gens d'une constitution foible, y sont les plus *sujets*. On a vu plusieurs malades, autant qu'on a pu en juger, *vivre plusieurs années* avec de l'eau dans la poitrine : il ne paroît

HYDROPISIE. pas même douteux que plusieurs n'aient été *guéris* de cette maladie ; mais il est aussi très-certain qu'on ne sçauroit compter sur toutes les observations que nous avons à ce sujet, parce qu'il n'y a guère que l'ouverture des cadavres qui puisse nous donner une pleine assurance de son existence. La fiévre aiguë, qui survient à l'hydropisie de poitrine, la grande oppression, les crachats sanglans, les fréquentes syncopes, &c. annoncent la *mort* ; mais lorsqu'il n'y a aucun de ces accidens, il est permis d'espérer la guérison.

Les *observations anatomiques* sont ici en très-grand nombre. Elles nous apprennent qu'on trouve rarement le poumon sain, & simplement flétri, mais qu'on le rencontre très-communément calleux, squirrheux, rempli d'hydatides, suppuré, putride & gangrené, & que la plûpart des hydropisies de poitrine sont la suite de la péripneumonie, de la phthisie, &c. On a encore vu la plevre épaisse & cartilagineuse, le diaphragme ulcéré, les os cariés, &c. L'eau, qui croupit dans la poitrine est quelquefois limpide & écumeuse, bleuâtre, jaune, mais le plus souvent limoneuse, bourbeuse, sanieuse, purulente & fétide : on a rencontré une liqueur laiteuse, provenant de la rupture du canal thorachique. L'hydropisie du médiastin, & autres enkistées, sont, comme nous l'avons dit, assez rares ; mais celle du péricarde est très-commune : on a encore

encore vu ce sac, ainsi que la surface du cœur, ulcéré, contenant de la sanie & du pus, ou collé à ce viscere, dont les valvules sont quelquefois pierreuses ou ossifiées. On a trouvé enfin des squirrhes, des suppurations, des pourritures, & des gangrenes, au thymus, au foie, à la rate, au pancréas, à l'estomac, aux boyaux; des pierres bilieuses dans la vésicule du fiel, &c. HYDROPISIE.

Ceux qui prennent l'hydropisie de poitrine pour l'asthme, ne manquent guère d'user de la saignée, & d'abréger, par ce moyen, la vie de leurs malades. L'hydropisie, dont nous parlons, ne demande pas un autre *traitement* que celui que nous avons proposé dans l'article général : il roule sur les *cathartiques*, les *fortifians*, les *apéritifs*, & principalement les *diurétiques*. Il n'est pas douteux que les purgatifs hydragogues n'aient opéré quelques guérisons; mais ils ont aussi souvent jetté les malades dans l'état contraire, c'est-à-dire dans le marasme: on n'a pas le même inconvénient à craindre des diurétiques, qui dégagent d'ailleurs plus sûrement la poitrine, comme tant d'exemples le confirment. Les purgatifs, qui paroissent avoir été donnés avec plus de succès, sont le jalap, le turbith, le diagrede, l'élatérium, la poudre cornachine, le mercure doux, le syrop de nerprun, &c. On a observé très-souvent que la gomme-gutte convenoit moins à cette hydropisie qu'aux autres.

HYDROPISIE.

Je ne rapporterai point ici la quantité d'autres remedes, parmi les fortifians, les apéritifs & les diurétiques, qu'on a employés contre cette maladie; je dirai ſeulement que les praticiens ont donné la préférence à la ſcille, à la bryoine, à la rhubarbe, au caſſia lignea, aux cloportes, au ſafran, & au ſel de Mars; au tartre chalybé, au ſel de tamariſc, &c. Mais le *vin* & l'*oxymel ſcillitiques* m'ont toujours paru, dans cette occaſion, ſupérieurs à tous les autres diurétiques: j'ai vu auſſi de très-grands effets du *kermès minéral*, donné pendant long-temps, & à petites doſes. Les dépurans, les ſudorifiques & les antiſcorbutiques, que l'on propoſe encore, conviennent moins à l'hydropiſie de poitrine, qu'à la maladie dont elle peut dépendre. Les *béchiques* ſont des palliatifs dont on ne ſçauroit ſe paſſer; ils peuvent même agir plus ſpécialement, lorſqu'il eſt néceſſaire de ſoutenir l'expectoration.

Tout ce que nous venons de propoſer, doit cependant céder à la *ponction*, généralement louée, mais peu pratiquée, qui n'enleve, à la vérité, que le produit de la maladie, mais qui ſurmonte un obſtacle qui fait échouer les autres remedes: on ne peut pas douter qu'on n'ait guéri, par ce moyen, bien des malades; mais la timidité des médecins, ou le peu de certitude qu'on a ordinairement de cet état, prive bien des malades de ce ſecours. La quantité d'eau,

qu'on peut tirer par cette opération, eſt étonnante : on en a vu couler juſqu'à ſix pintes, ſans que le malade ait paru trop affoibli : mais il eſt plus prudent d'en tirer moins à la fois. Cependant les *ſignes équivoques* de cette maladie ne permettent pas toujours à un médecin ſage de ſe déterminer pour la ponction ; n'ignorant pas d'ailleurs qu'on l'a ſouvent pratiquée avec le plus malheureux ſuccès, au grand regret de tous ceux qui prennent intérêt à la vie du malade ; mais il eſt permis quelquefois de tenter quelque choſe contre une maladie réputée incurable. Une ſeule ponction ne ſuffit pas ; il faut y revenir ordinairement pluſieurs fois : il eſt plus court alors de faire l'ouverture avec un inſtrument tranchant, & de l'entretenir, juſqu'à ce que la ſource ſoit tarie. Nous avons encore quelques obſervations bien favorables au *cautere*, au ſéton, aux véſicatoires, ainſi qu'aux ſcarifications des jambes & des bourſes ; mais il eſt important de ſçavoir que ces derniers moyens ont donné quelquefois lieu à la gangrene : on peut prévenir ce malheur, lorſqu'on en eſt menacé par des fomentations, avec l'infuſion très-chargée de quinquina.

HYDROPISIE.

PALPITATION DU CŒUR.

JE n'ai pas beaucoup à dire ſur les maladies du cœur, parce que les vûes des praticiens ont toujours été là-deſſus très bornées; mais on trouvera ſur cette matiere tout ce qu'on peut attendre des connoiſſances les plus profondes, & de l'expérience la plus conſommée, dans la ſeconde édition du Traité du cœur par M. SENAC, premier médecin du Roi: nous nous bornerons donc ici aux trois maladies principales, auxquelles les autres peuvent ſe rappor-porter, ſçavoir, à la palpitation du cœur, à l'oppreſſion cardiaque & à la ſyncope. La maladie, qui fait le ſujet de cet article, ſe manifeſte au tact & à la vue: on l'entend même quelquefois; mais il eſt ſouvent difficile de diſtinguer *la palpitation du cœur eſſentielle*, de la *ſymptomatique*. On ne ſçauroit douter que le mouvement extraordinaire de ce principal agent de la circulation, dont toutes les arteres ſe reſſentent, ne ſoit convulſif: il eſt quelquefois ſi violent, qu'il affecte la reſpiration & la voix; qu'il déplace même, & briſe les côtes: lorſqu'il eſt léger, on peut le confondre avec le *tremblement* qui n'eſt dans,lecœur, qu'un état de foibleſſe, aſſez marqué par le pouls

languiſſant & inégal, par l'abattement, par les défaillances, les ſueurs froides, & autres avant-coureurs de la mort. Le pouls, dans la palpitation, eſt petit, inégal, intermittent, ou ſujet à d'autres variations : on éprouve encore, dans cette maladie, des douleurs dans la région du cœur, des vertiges, des éblouiſſemens, des flatuoſités, &c. Elle précede quelquefois la ſyncope : elle ſe joint à l'aſthme convulſif, à l'hydropiſie de poitrine, à la leucophlegmatie, &c. PALPITATION

Les cacheƈtiques, les hyſtériques, comme celles qui ont des pâles couleurs; les hypochondriaques, les ſcorbutiques, les goutteux & les aſthmatiques; ceux qui vivent dans la crapule & l'oiſiveté, les valétudinaires, &c. y ſont les plus *expoſés.* La pléthore, la ſuppreſſion des pertes de ſang habituelles, le deſſéchement des maladies cutanées & des vieux ulceres; les maladies de l'eſtomac, les fiévres, &c. y *donnent* ſouvent *lieu.* On compte encore parmi ſes cauſes, les anévriſmes de l'aorte, la contraƈtion de ce vaiſſeau, le volume exceſſif du cœur, l'oſſification de ſes valvules; des abſcès au péricarde, & autres vices organiques, ſans parler des concrétions polypeuſes, auxquelles on s'en prend preſque toujours, quoiqu'on ne ſçache pas ſi elles exiſtent dans le vivant. Elle eſt, de plus, produite par la ſuppreſſion des

PALPITATION

écoulemens habituels, par la rentrée des éruptions cutanées, par le desséchement des ulceres, par le mauvais état de l'estomac, &c. Elle est enfin *excitée* par la joie excessive, la crainte, la terreur, les chagrins, & autres passions de l'ame; par certaines odeurs, par un exercice violent, &c.

On sçait que la *palpitation*, provenant d'une cause connue & passagere, n'est point *à craindre*, & qu'on guérit même avec assez de facilité la symptomatique, & celle qui ne dépend que de l'affection des nerfs. Mais si elle reconnoît un vice local, qui ne manque guère de la rendre fréquente, & même continuelle, on doit la regarder comme *incurable*; car, quand même on pourroit parvenir à connoître la nature du désordre qui y donne lieu, ce qui est, comme on le pense bien, très-difficile, on n'en seroit guère plus avancé, parce qu'on manquera toujours de moyens pour y remédier.

L'*observation anatomique* nous a découvert plusieurs maladies du cœur, qui peuvent donner lieu à celle dont nous parlons: telles sont l'inflammation & la suppuration de ce viscere; des tubercules en ses différentes parties; des ulceres à sa surface; sa grosseur extraordinaire; l'engorgement de ses ventricules, comme de ses oreillettes & de ses gros vaisseaux. On a vu assez fréquemment des ossifications de l'aorte, de

l'artere pulmonaire, des arteres coronaires & des valvules; des concrétions pierreuses, tant dans le corps de ces soupapes, que dans les ventricules & le péricarde; les veines coronaires, variqueuses & engorgées; la cohésion des valvules artérielles; leur destruction, &c. On a rencontré des flatuosités, de l'eau, de la sanie, du pus, & des vers dans le péricarde; ce sac chargé de graisse, charnu, cartilagineux, tuberculeux, ossifié, & très-étroitement uni à la surface du cœur, ou, ce qui est très-rare, entiérement détruit. On a observé des anévrismes à l'aorte & à l'artere pulmonaire, & la dilatation extraordinaire, mais simple, de ces vaisseaux: plusieurs prétendent avoir vu des vers dans les ventricules du cœur; mais je crois qu'il est permis d'en douter. On a enfin trouvé les côtes exposées au battement du cœur, brisées, détachées de leurs cartilages, & déplacées, sans parler de l'hydropisie de la poitrine, & des différens désordres, tant du poumon, que des visceres du bas-ventre, qui n'appartiennent pas à cet article. Nous devons ajoûter seulement qu'on ne trouve rien de remarquable dans ceux qui avoient une maladie de nerfs, dont la palpitation étoit le symptome. PALPITATION

Les *saignées* sont souvent néceſſaires à ceux qui souffrent de violentes palpitations; mais il est inutile de dire qu'elles ne conviennent jamais, lorsqu'il y a des marques sensibles d'é-

PALPITATION puiſement, de quelque nature qu'il puiſſe être. Elles ſont d'un petit ſecours dans la palpitation idiopathique : on ne laiſſe pas de les y appliquer, parce qu'elles ſont palliatives, ainſi que tous les autres remedes qu'on peut faire dans ce cas. Les *purgatifs* ſont utiles, non-ſeulement lorſque l'état des premieres voies, & même de la tête les demande, mais encore dans beaucoup d'autres circonſtances ; cependant on ne doit employer que les plus doux, & ne les pas multiplier. Les *délayans* & les *rafraîchiſſans*, tels que la boiſſon la plus ſimple, le lait, le petit-lait, les eaux minérales, tant thermales qu'acidules & martiales, ſont les remedes dont on uſe avec le plus grand ſuccès. Le ſafran de Mars, le tartre martial, le ſel de tartre, les cloportes, le ſavon, & autres *apéritifs*, ſont auſſi d'un grand ſecours.

On ſe ſert encore efficacement, ſur-tout contre les *tremblemens du cœur*, des *ſtomachiques*, des *abſorbans* & des *amers* ; tels ſont la fumeterre, l'ariſtoloche ronde, la rhubarbe, le quinquina, le girofle, la cannelle, l'élixir de propriété, &c. Les *hypnotiques* ſont ici très dangereux ; mais on peut leur ſubſtituer d'autres *calmans*, comme le nître, la poudre tempérante, la liqueur anodyne minérale, le ſel ſédatif, &c. On tire de plus grands avantages des *anti-ſpaſmodiques* ; tels ſont le camphre, le caſtoréum, le ſuccin, les fleurs de benjoin, l'eau de fleurs

PALPITATION

d'orange, de méliſſe, de tilleul, &c. Pluſieurs enfin ſe trouvent bien des *lavemens* purgatifs & carminatifs, des *fomentations* émollientes, des *demi-bains*, du bain des pieds, des *ſang-ſuës* appliquées aux hémorrhoïdes, &c. Mais, je le répete, on ne doit pas perdre de vue, pour le choix des remedes, la maladie qui peut entretenir la palpitation, ou y avoir donné lieu. Il faut enfin garder un régime bien entendu; c'eſt le point principal de ce traitement.

OPPRESSION CARDIAQUE.

CETTE maladie, ſur laquelle on ne trouve preſque rien dans les auteurs, eſt pourtant des plus manifeſtes, quelquefois très-grave, & même mortelle; d'où il réſulte qu'il eſt important de la connoître. C'eſt le produit ordinaire de l'impreſſion que font ſur nous les accidens imprévus: un événement, ſoit agréable, ſoit fâcheux, auquel nous prenons un grand intérêt, en eſt la cauſe la plus fréquente. On juge, par-là, que cette maladie doit avoir pluſieurs degrés. Dans le plus léger, on n'éprouve qu'une ſenſation de peſanteur, avec quelque anxiété à la région du cœur; cet état, dont la tête & l'eſtomac ſe reſſentent un peu, eſt plus importun qu'incommode. Dans le degré moyen, le poids, qu'on reſſent au cœur, eſt plus conſidérable; les anxiétés ſont plus accablantes; & le malade témoigne, par ſes ſoupirs, qu'il ſouffre beaucoup: il lui ſemble avoir un poids ſur le cœur, que les habitans des provinces méridionales, peut-être plus ſenſibles, appellent *lou coudon*; nom qu'ils donnent au fruit du coignaſſier, & qui quadre très-bien avec la forme & le volume du cœur. Le dernier degré de l'*oppreſſion cardiaque* eſt plus terrible: la reſpiration eſt entre-coupée par des ſanglots qui expriment la

plus vive douleur ; le ſerrement de la poitrine eſt tel, que les malades craignent d'en être étouffés. Quelques-uns tombent ſans parole, & preſque ſans ſentiment ; & ce n'eſt qu'avec beaucoup de peine, qu'on en arrache quelques mots. Les palpitations ſont ici communes, ainſi que les tremblemens & les convulſions : rien enfin n'eſt plus alarmant que cet état, quelquefois peu différent de la ſyncope, & qui enleve bien des malades. S'ils en reviennent, leur convaleſcence eſt longue & laborieuſe, ſur-tout pour les vieillards & les valétudinaires. Ils ont, de plus, à craindre un mauvais traitement qui rend leur ſituation encore plus fâcheuſe : cependant les jeunes gens, qui ont réſiſté à la premiere attaque, ſont bientôt rétablis. OPPRESSION.

C'eſt à juſte titre que cette maladie porte le nom d'*oppreſſion cardiaque*, puiſque le cœur en eſt comme ſuffoqué : cependant il n'eſt pas douteux que ce viſcere ne ſouffre qu'en ſecond, & que le cerveau n'ait été le premier affecté. Toute la poitrine & l'eſtomac s'en reſſentent auſſi plus ou moins ; mais le ſentiment d'oppreſſion & de peſanteur, qu'on rapporte avec raiſon au cœur, eſt, dans cette maladie des nerfs, le ſymptome le plus frappant, & qui caractériſe le mieux cette maladie. On voit même que ceux qui ſont tombés dans cet état, avec perte de la parole, portent la main au cœur, & l'y tiennent ſans relâche, ſoit pour ſe ſoulager, ſoit pour faire

OPPRESSION. entendre à ceux qui s'empressent de les secourir, que c'est la partie dont ils souffrent. Le visage, dans ces attaques, ne change guère ; & le pouls même n'est pas bien éloigné du naturel. Les anatomistes n'ignorent pas, qu'à la suite du coup dont le cerveau a été frappé, le spasme, qui attaque sur le champ le genre nerveux, doit porter principalement sur le cœur & son péricarde, comme sur le diaphragme & l'orifice supérieur de l'estomac ; parties contiguës à cette capsule. La colere encore, & la peur, peuvent produire des plus grands maux. On sçait enfin que les passions violentes portent non-seulement le trouble dans toute l'œconomie animale, mais privent encore de la vie ; & il n'y en a que trop d'exemples.

Les gens foibles de corps & d'esprit ; ceux qui ont le genre nerveux délicat ; les hypochondriaques, & les mélancholiques ; les gens qui ont peur de tout, & vivent dans une continuelle appréhension ; les femmes enfin, & principalement les hystériques, sont *les plus exposées à la maladie* dont nous parlons. Les apathiques, ou les phlegmatiques ; ceux qui, instruits par l'expérience & les réflexions, ont de la fermeté ; ceux qui, avec moins d'amour-propre, ne se sont jamais laissés maîtriser par leurs passions, sont exempts de cette maladie, ou n'en reçoivent que de foibles atteintes. On sent bien, sans que je le dise, qu'on n'a rien à craindre des légeres attaques ;

mais les brusques ne sont guère moins redoutables que le dernier dégré de la syncope & de l'apoplexie. Ceux qui résistent à cet orage, restent, pendant quelque temps, ainsi que nous l'avons dit, dans un engourdissement du corps & de l'esprit. OPPRESSION.

On doit plus compter ici sur les ressources de la nature, que sur l'effet des remedes : ces derniers même ne sont pas indifférens, & peuvent, lorsqu'on les donne à contre-temps, rendre cet état plus fâcheux. On convient généralement que les *saignées* sont *dangereuses*, & même mortelles : les émétiques & les purgatifs, quoique moins à craindre, sont ordinairement plus de mal que de bien ; mais on peut tirer quelque avantage des odeurs fortes, provenant du bon vinaigre, de l'eau des Carmes, de l'esprit volatil de sel ammoniac, du sel d'Angleterre, de l'huile de succin, &c. On se trouve très-bien d'une boisson copieuse, lorsque les malades ont la liberté d'avaler : on donne encore intérieurement de l'eau de fleurs d'orange, les gouttes d'Angleterre, l'eau de LUCE, &c. Mais un des points principaux est d'ouvrir le ventre par des lavemens émolliens & purgatifs : on peut même, lorsqu'on le juge nécessaire, y ajoûter le vin émétique trouble. On voit enfin de bons effets des frictions, tant aux bras qu'aux jambes : nous avons dit que ceux qui reviennent de l'oppression cardiaque, restoient comme hébêtés ; il faut ajoû-

OPPRESSION. ter que leur vue eſt affoiblie, & leur reſpiration difficile ; qu'ils ſe plaignent du ſerrement du cœur, de palpitations, & d'autres incommodités ; ſuites ordinaires des affections ſpaſmodiques, qui demandent quelquefois un traitement particulier, mais qu'on ne peut commencer qu'après avoir laiſſé paſſer pluſieurs jours. On uſe, ſelon les circonſtances, de la ſaignée & des ſang-ſuës, des ventouſes & des véſicatoires, des purgatifs & des laxatifs, des délayans & des anti-ſpaſmodiques, &c. On ne doit enfin rien négliger de tout ce qui eſt propre à occuper agréablement, ou à diſſiper les malades, en éloignant avec le plus grand ſoin ce qui peut entretenir la triſteſſe, ou la renouveller.

LA SYNCOPE OU LA DÉFAILLANCE.

LA cardialgie, la foibleſſe, la pâleur du viſage, l'obſcurciſſement de la vue, le tintement des oreilles, la diminution, & enſuite la perte du mouvement & du ſentiment, & les extrémités froides, ne caractériſent qu'imparfaitement la *ſyncope.* Mais ce qui la diſtingue plus particuliérement de l'apoplexie, & autres maladies, où il y a auſſi perte de mouvement & de ſentiment, eſt l'état du pouls & de la reſpiration, dont la ſeule ſyncope ſemble arrêter les fonctions, au point que pluſieurs malades ont été réputés morts, & même ſouvent abandonnés comme tels : cependant les membres, dans cet état, conſervent leur flexibilité ; & c'eſt peut-être le ſeul ſigne de vie qu'on puiſſe découvrir. On ſçait aſſez que la ſyncope a pluſieurs degrés, dont les plus foibles portent les noms de *défaillance,* (*lipothymia*) ou de léger *évanouiſſement* : elle eſt communément annoncée par les ſignes que nous avons rapportés les premiers ; mais elle attaque quelquefois bruſquement, & ſans avant-coureurs : ſa durée eſt incertaine. Elle eſt communément de quelques inſtans, ou de quelques minutes ; quelquefois d'une ou pluſieurs heures, & même de plus d'un jour : ſi l'on en revient, on éprouve

SYN-COPE. une laſſitude extraordinaire que le temps diſſipe.

La foibleſſe & l'épuiſſement, ſources ordinaires de la maladie dont nous parlons, viennent ſouvent du défaut d'alimens, d'une ſimple ſaignée, ou de quelque grande perte; de l'évacuation même des eaux, ou de tout autre liquide croupiſſant dans quelque partie du corps. Les excès, qu'on fait à table, ou auprès des femmes, y expoſent. Il y en a même qui ſont morts dans l'acte. Les paſſions vives; la vue de quelque objet déſagréable, comme d'un corps mort, d'un ſerpent, d'une ſouris, &c. peuvent faire tomber en *ſyncope*. Certaines odeurs, tant agréables que déſagréables, comme de la roſe, du jaſmin, du muſc, de l'ambre, &c. Les vers, les narcotiques, les poiſons, & les alimens pernicieux, *donnent* encore *lieu* à cette maladie. Elle peut être enfin la *ſuite* de la goutte irréguliere, de l'affection hyſtérique & hypochondriaque, des accouchemens laborieux, d'une ſaignée, &c. Les cachectiques, les gens foibles, & les convaleſcens, y ſont les plus *ſujets*; mais les pléthoriques n'en ſont pas exempts. La *ſyncope* eſt quelquefois l'avant-coureur des fiévres: elle eſt auſſi au nombre de ſes ſymptomes, ainſi que de pluſieurs autres maladies; *ſymptome* toujours *formidable*. HIPPOCRATE a dit que ceux qui tomboient en ſyncope, ſans cauſe évidente, mouroient ſubitement: l'expérience ne confirme

que

que trop la vérité de cet aphorisme. On ne redoute rien tant, dans la syncope, que ses fréquens retours, & sa durée ; mais on ne s'en alarme pas, lorsqu'elle dépend d'une cause accidentelle & passagere. SYNCOPE.

Les *ouvertures* nous découvrent le cœur étroitement uni au péricarde ; ce sac chargé de graisse, rempli d'eau, de sang, de pus ; son délabrement, ou son entiere destruction. On a vu le cœur d'une grosseur démesurée, enflammé & suppuré ; des ulceres à sa surface, & à celle de ses appendices ; la dilatation prodigieuse de ses ventricules & de ses oreilletes ; des tumeurs & des pustules en ses différentes parties ; des ossifications, tant des arteres coronaires, que des gros vaisseaux & de leurs valvules. On a trouvé dans ceux qui avoient été beaucoup saignés, ou qui avoient souffert de grandes pertes de sang, les veines remplies d'air ; ce qui paroît plus manifestement à celles du cerveau. Je crois qu'il est inutile de rapporter ici l'inflammation & la suppuration du poumon, du médiastin, de la plévre & du diaphragme ; les inondations de la poitrine, & les différens désordres de l'estomac, du foie, du pancréas, de la rate, de la matrice, des ovaires, &c. Mais j'y dois faire mention des concrétions sanguines ou lymphatiques, qu'on rencontre si communément, tant dans le cœur, que dans les oreillettes & les gros vaisseaux, dont

SYN-COPE. on a fait tant de bruit, ſous le nom de *polype du cœur ;* maladie ſur laquelle on a beaucoup écrit & raiſonné, & qui cependant n'exiſte point : je ne crains pas d'aſſurer que ceux qui prétendent en avoir trouvé, ne parlent que le langage du préjugé, ou de l'ignorance.

Si, par *polype*, on doit entendre une excroiſſance charnue & fongueuſe, telle qu'on la voit ſouvent dans les narines, il eſt certain, quoi qu'on en puiſſe dire, qu'il *n'exiſte point.* Il ſeroit, ce me ſemble, bien ſingulier, que je n'euſſe pas rencontré, dans l'examen de deux ou trois mille cadavres, ce que des gens, qui ont à peine aſſiſté à quelques ouvertures dans le cours de leur vie, ont vu ſi commodément : cela ne fait preſque plus de doute aujourd'hui parmi les gens inſtruits, qui font, à la vérité, mention de *concrétions*, qu'on a trouvé bon de nommer *polypeuſes ;* mais on ſçait très-bien que ces corps blanchâtres, fibreux en apparence, & quelquefois très-compacts, ſont purement ſanguins ou lymphatiques, & qu'ils ne tiennent aux parois des ventricules & des oreillettes, que par accident, c'eſt-à-dire, à l'occaſion des colomnes, & des brides des valvules, dans l'entre-deux deſquelles cette matiere concreſcible s'eſt moulée, & engagée comme par autant de racines. Mais de pareilles *concrétions*, quelque ſolides qu'elles paroiſſent, peuvent-elles être regardées comme la *cauſe de la ſyn-*

cope, ou de la mort ſubite ? Si on en trouve tous les jours de pareilles après toutes ſortes de maladies tant lentes qu'aiguës, ainſi qu'on l'a déja vu dans les articles précédens, cela n'arrive-t-il pas plutôt par la ceſſation du mouvement, & de la chaleur du ſang dans l'inſtant, ou peu de temps avant, ou même après la mort, par une diſpoſition particuliere de ce liquide, qui le rend plus propre à ſe figer, ainſi qu'on le voit arriver à celui qu'on a tiré par la ſaignée, & & qu'on appelle *couenneux* ou *inflammatoire*; très-différent du ſang coagulé ou des caillots ?

SYNCOPE.

Il n'y a perſonne qui ne ſçache ce qu'on doit faire pour diſſiper la ſyncope ; & les médecins même n'y ſont guère appellés. On étend le malade ſur le dos, dans un lieu où il puiſſe reſpirer un air pur ; on lui jette de l'*eau froide au viſage* ; on l'agite, on le chatouille, ou on tâche de lui exciter de la *douleur*, en lui arrachant des poils, ou de toute autre maniere : on lui met du ſel dans la bouche ; on lui fait ſentir du *vinaigre*, de l'*eau de la Reine d'Hongrie*, l'*eau des Carmes*, l'*eau de* LUCE, l'*eſprit de ſel ammoniac*, &c. Les *ſternutatoires* peuvent auſſi y être utiles, quoiqu'on les emploie peu. On applique encore des rôties au vin aromatiſées à la paume des mains, à la plante des pieds, à la région de l'eſtomac : on enveloppe chaudement les extrémités refroidies ; on fait des des frictions, &c. On donne enfin intérieu-

SYN- COPE. rement des *cordiaux* & des *céphaliques*, tels que le bon vin, l'eau de cannelle, l'impériale, la thériacale, &c. On ſe contente de leur en verſer dans la bouche, lorſqu'ils ne peuvent pas avaler ; mais on doit le faire avec précaution, dans la crainte que ces liqueurs ne coulent dans la trachée-artere, & ne rendent, par cet accident, la maladie mortelle, comme on l'a vu arriver. Les lavemens les plus ſtimulans peuvent être auſſi de quelque ſecours, de même que les ventouſes ſcarifiées, & les véſicatoires ; mais il eſt rare qu'on ait le temps d'employer ces moyens.

La *ſaignée*, pendant le paroxyſme, eſt rarement néceſſaire, & ſouvent dangereuſe : le ſang même, lorſqu'on la tente, a de la peine à couler ; mais elle peut être préſervative, ou palliative, dans les autres temps. On prévient le *retour de cette maladie*, en dirigeant ſes vues du côté des cauſes qui l'ont produites : le régime y eſt toujours très-eſſentiel ; les *émétiques* & les *purgatifs* y ſont ſouvent néceſſaires : on doit au moins tenir le ventre libre par d'autres moyens.

Les *abſorbans*, les *ſtomachiques* & les *amers*, ſont les remedes qu'on a employés le plus familiérement, ainſi que les *fortifians martiaux*, très-propres à donner de l'action au cœur & aux vaiſſeaux ; mais le choix de tous ces remedes doit être, comme on le penſe bien, relatif à la cauſe de la maladie.

Nous placerons encore ici quelques obfervations fur la *mort fubite*, qu'on rapporte ordinairement à la fyncope ou l'apoplexie, quoiqu'elle puiffe être la fuite d'une infinité d'autres cas qu'il eft très-important de connoître, tant pour les prévenir, que pour y remédier. Combien de fois n'a-t on pas vu que des gens, qu'on croyoit morts, ont été rappellés à la vie par le feul effort de la nature, ou par des fecours donnés à propos? On fçait que les fignes de la mort font incertains, & qu'il n'y a guère que la putréfaction qui ne permette pas d'en douter: cependant on peut s'en affurer en brûlant la plante des pieds avec un fer rouge, ou de toute autre maniere, en appliquant un emplâtre véficatoire bien chargé de cantharides, qui n'a aucune action fur les cadavres. On peut encore connoître fi un homme eft mort, en examinant fes yeux, qui font ternis, dans les cadavres, d'une maniere à ne pas s'y méprendre, lorfqu'on a là-deffus quelque expérience. On peut tirer encore bien des lumieres de la connoiffance des caufes: il y en a une infinité qui peuvent priver, fur le champ, de la vie; comme l'eftomac prodigieufement rempli, l'ivreffe pouffée au-delà des bornes ordinaires; la pléthore, & le défaut d'alimens. Ceux qui vivent dans l'oifiveté & la bonne chere, en font menacés. Le catarrhe fuffoquant, la goutte remontée, la fuppreffion des pertes de fang habituelles; la rentrée des

SYNCOPE.

SYN-COPE. éruptions, le desséchement des vieux ulcères, les fortes passions de l'ame, l'amour outré des femmes, les coups de soleil, le froid excessif; la vapeur du charbon, & de quelques souterreins, comme aussi des cuves; les travaux excessifs, & les efforts violens; les coups, les chutes, sans parler des noyés, des pendus, &c. peuvent occasionner la *mort subite*.

L'*ouverture des cadavres* manifeste tous les désordres que ces causes peuvent produire. L'examen de la *tête* montre très-communément les vaisseaux sanguins dechirés, & le sang extravasé, tantôt en un lieu, tantôt en un autre: on découvre encore des épanchemens séreux ou purulens; d'où il résulte plus rarement le même effet, qui d'ailleurs est précédé par un état de maladie. On voit dans la *poitrine* les vaisseaux du poumon prodigieusement gonflés ou déchirés; les bronches inondées de sang; ce liquide répandu dans la poitrine, par la rupture d'un anévrisme, ou de quelques gros vaisseaux; ce qui arrive quelquefois par les grands efforts, par les chutes, ou par de fortes contusions. Il faut remarquer que l'aorte, lorsqu'elle est à demi ossifiée, est plus exposée à cet accident. On a vu des crevasses aux oreillettes, & même au cœur, par lesquelles le sang répandu dans le péricarde, a bientôt arrêté par sa masse le mouvement du cœur. L'hydropisie du péricarde a été aussi quelquefois la cause de la mort subite. On a

trouvé le ſang arrêté dans les propres ventricules du cœur, qui en étoient prodigieuſement dilatés ; les valvules cartilagineuſes, oſſifiées ou pierreuſes, & d'une forme extraordinaire ; le cœur enſeveli ſous un volume énorme de graiſſe. On a obſervé des abſcès & des tumeurs fongueuſes ſur ce viſcere & ſur ſes oreillettes ; le péricarde très-épais, chargé de tubercules, détruit par la pourriture ; & le même vice à quelque partie du cœur. On a vu enfin la glotte étranglée ou obſtruée. Le *bas ventre* a encore fourni la matiere de quelques obſervations : on a rencontré l'eſtomac & le diaphragme percés, avec la matiere des alimens répandue dans la poitrine ; ce viſcere rempli de ſang, & la rate déchirée, fendue, ou dans un état de pourriture ; le foie d'une énorme groſſeur, & contenant un abſcès. Les inteſtins ont paru prodigieuſement dilatés, déchirés & gangrénés, &c. Nous ne parlons pas des hémorrhagies internes ou externes, & de pluſieurs autres accidens très-connus, qui enlevent bruſquement, même les hommes les plus ſains & les plus vigoureux.

SYNCOPE.

LE HOQUET.

ON ſçait que le ſimple & paſſager eſt la plus légere de toutes les indiſpoſitions ; mais, lorſqu'il dure long-temps, c'eſt une maladie, & même ſouvent des plus *rebelles.* Le *hoquet* (*ſingultus*) eſt quelquefois périodique. Mais ſes retours ſont rarement fixes, & déterminés ; ſa durée eſt très-incertaine : on peut la compter par jours, par ſemaines, par mois ou par années ; car on l'a vu durer juſqu'à trente ans. Il a pluſieurs degrés, & eſt quelquefois ſi violent, qu'on peut l'entendre de bien loin : il ſemble alors que les côtes vont ſe briſer ; & les malades craignent d'en être ſuffoqués. Les gens voraces, & les buveurs ; les enfans, les hyſtériques, & les hypochondriaques, ſont les plus *ſujets au hoquet*, tant accidentel qu'habituel : ce dernier a ſouvent *ſa ſource* dans la ſuppreſſion des évacuations habituelles ; la répercuſſion de la goutte, la rentrée de l'éréſipele, & autres maladies de la peau. Les mauvais ſucs qui croupiſſent dans l'eſtomac, les émétiques, les purgatifs draſtiques, les poiſons, &c. *donnent lieu* à l'un & à l'autre : c'eſt encore un accident qui ſurvient aux fiévres aiguës, à l'inflammation de l'eſtomac, du foie, ou de quelqu'autre viſcere ; à la paſſion iliaque, au choléra, à la dyſ-

ſenterie, à l'hémorrhagie; & il paſſe toujours alors pour un *ſymptome fâcheux*. HO-QUET.

Les *ouvertures* ont découvert le poumon enflammé, & une infinité d'autres déſordres dans la poitrine : on a vu l'eſtomac enflammé, ſquirrheux, taché de gangrene ; extrêmement dilaté, & regorgeant de bile, ou d'autres mauvais ſucs ; déplacé ; ſes nerfs comprimés par quelque tumeur des environs ; le foie d'une groſſeur monſtrueuſe ; ce viſcere enflammé, ainſi que le ventricule, les inteſtins, les reins, la veſſie, &c. L'épiploon a été trouvé ſquirrheux, & entraînant l'eſtomac, ou collé au péritoine : on a vu enfin des pourritures & des gangrenes à toutes les parties, ſans parler des plaies, du déplacement du cartilage xiphoïde, &c.

Les circonſtances, qui ont précédé, ou qui accompagnent le hoquet, doivent en faire varier le *traitement*. L'*accidentel* ſe diſſipe de lui-même, ou par la ſimple boiſſon froide ou dégourdie : on peut auſſi l'arrêter, en ſuſpendant, pour quelque temps, la reſpiration : l'application ou la contention de l'eſprit, la ſurpriſe, & autres affections de l'ame, produiſent le même effet. Pour l'*habituel*, la *ſaignée* eſt communément utile : les *émétiques* & les *purgatifs* n'y doivent pas être oubliés, ainſi que les lavemens laxatifs. Les *délayans* y ſont très efficaces, tels que la boiſſon abondante, le thé, le petit-lait, les émulſions, l'eau de riz, l'huile d'amandes dou-

HO-QUET. ces, &c. On doit uſer, après ces remedes généraux, des *ſtomachiques* & des *abſorbans* ; tels ſont la menthe, l'anis, l'aneth, le quinquina, le corail, le cachou, le diaſcordium, la thériaque, &c. On a donné quelquefois avec ſuccès les *déſobſtruans ;* comme les racines apéritives, la rhubarbe, les cloportes, les martiaux, le vinaigre ſcillitique, &c. Les *anti-ſpaſmodiques* & les *calmans* conviennent encore beaucoup à cette maladie ; tels ſont le ſafran, le caſtoréum, le ſuccin, la liqueur anodyne minérale, le laudanum, le diacode, &c. Cependant on doit donner les *hypnotiques* avec réſerve : on a eu enfin recours aux *ſudorifiques*, au *lait*, aux *eaux* de Forges, de Paſſy, de Vals, de Balaruc & autres *minérales*. Les bains ont été auſſi utiles ; comme les fomentations, & les épithêmes avec la menthe, la ſauge, la rhue, l'abſinthe, le girofle, le camphre, la thériaque, &c. Les linimens relâchans, avec la graiſſe humaine ; celle d'ours, & autres ; & enfin les ventouſes ſéches, appliquées à l'eſtomac & au dos, ont produit de bons effets. Les ſternutatoires enfin ont fait quelquefois une révulſion qui a terminé le hoquet.

Pluſieurs de ces *remedes* peuvent être auſſi employés contre le *hoquet ſymptomatique* des maladies aiguës ; tels ſont l'*eau de poulet*, le *petit-lait*, les émulſions, l'huile d'amandes douces, le corail, le quinquina, le diaſcordium, la liqueur

anodyne minérale, le caſtoréum, le diacode, &c. On peut uſer encore, dans les mêmes cas, des épithêmes relâchans & fortifians, des ventouſes, &c. Pour ce qui regarde le *hoquet accidentel*, on ſçait qu'on n'en a rien à craindre, mais qu'il devient quelquefois importun par ſa durée: on le fait alors ceſſer, en buvant un verre d'eau, ou en ſuſpendant, pour quelque temps, la reſpiration; l'attention, qu'on donne à quelque objet; un événement, qui donne de la ſurpriſe, &c. produiſent le même effet.

HOQUET.

SECTION IV.

Maladies internes du Bas-Ventre.

L'INDIGESTION.

LA vraie *connoiſſance de l'eſtomac*, qui eſt, comme on le ſçait, le foyer d'un très-grand nombre de maladies, eſt peut-être, dans la médecine, la plus importante, & la plus négligée. La conſtitution de ce viſcere, particuliere à un individu, ne reſſemble pas plus à celle des autres, que les traits du viſage : cette différence, qui ne nous eſt connue que par quelques effets, eſt prodigieuſement variée; & à peine trouveroit-on ſur ſur pluſieurs milliers, deux hommes qui auroient, à cet égard, les mêmes facultés. Il y a pour chaque eſtomac une certaine doſe d'alimens, au-deſſus de laquelle ſes fonctions ſont troublées : il y en a, comme on le ſçait, qui

en demandent très-peu, pendant qu'on en voit qui ſoutiennent tous les excès. Combien de gens n'ont-ils pas beſoin du repos & même du ſommeil, après leur repas, pendant que le plus grand nombre ne digere bien que dans l'exercice ? L'eau, pour la plûpart, eſt le meilleur de tous les diſſolvans; on ſcait cependant qu'il y en a qui ont beſoin du vin, & même des liqueurs. Le café, le chocolat, &c. ſont propres aux uns, & incommodent les autres. Le lait peut être le meilleur de tous les alimens, & le plus pernicieux : les fruits, les légumes, l'huile, le beurre, la chair des quadrupedes, des oiſeaux, des poiſſons, &c. produiſent tous les jours, dans différens ſujets, des effets très-contraires. On ſçait que pluſieurs ont une averſion inſurmontable pour une eſpece d'aliment, comme le lait, le fromage, l'anguille, les coquillages, pluſieurs ſortes de fruits, &c. qui plaiſent au plus grand nombre, ſans parler de l'appétit bizarre des filles & des femmes groſſes, &c. Ce goût dépravé ne regarde pas ſeulement les alimens, mais encore les odeurs. INDIGEST.

Nous n'entreprendrons pas d'expoſer ici plus en détail ces *étranges variétés :* elles ſont aſſez connues, ſans qu'on s'y ſoit pourtant arrêté autant que le demanderoit l'importance du ſujet. On ne ſçauroit douter que l'*état de l'eſtomac* n'ait

INDI-GEST. un très-grand rapport avec celui de toutes les autres parties, & ſur-tout de la tête, ainſi que nous l'avons dit pluſieurs fois. Quelles lumieres ne répandroit pas ſur l'art que nous exerçons, ce rapport bien connu ? Il eſt ſans doute ſurprenant qu'on ne trouve, dans les travaux immenſes qu'on a faits ſur l'œconomie animale, preſque point de recherches qui aient eu cet objet. Je dirai ici, en paſſant, qu'il me paroît évident que les nerfs jouent le plus grand rôle dans les phénomenes de la digeſtion, & que la nature de l'eſprit animal influe beaucoup ſur l'appétit & la faim, comme ſur la digeſtion des alimens & la chylification. On a éprouvé cent fois, qu'une affection de l'ame, & même l'aſpect d'un objet qui donne de l'horreur, fait ceſſer ſur le champ la faim. BOERRHAAVE raconte qu'un homme de grand appétit, & preſſé par la faim, ſe démit le pied, en entrant avec précipitation dans un cabaret, & que ſa faim, dans ce moment, ſe changea en dégoût pour tous les alimens.

L'état de la bouche, les rapports & le vomiſſement peuvent nous faire connoître la nature des *matieres dépravées*, qui croupiſſent dans l'eſtomac, & qui ſont l'effet des *mauvaiſes digeſtions ;* mais c'eſt-là où nous ſommes obligés de nous arrêter, parce que nous ferions de vains efforts pour remonter juſqu'au vice organique

de ce viscere. Ces *matieres* sont *acides*, *ameres*, *glaireuses* ou *putrides* ; nous les examinerons séparément. 1° Les rapports aigres, le gonflement, le tiraillement, & l'ardeur de l'estomac ; la douleur, ou pesanteur à la tête ; la toux, le hoquet, la constipation, & quelquefois le ténesme, sont les signes de ce qu'on appelle les *crudités acides*, qui ne sont qu'une espece de pourriture qui contracte cette qualité : c'est la cause de cette espece de faim canine, qu'éprouvent quelques mélancholiques. 2° L'amertume de la bouche, la langue séche, la cardialgie, la chaleur des entrailles & la voracité, la couleur jaune & verdâtre des matieres qu'on vomit, le cours de ventre, &c. manifestent assez les *sucs amers*, qui dépendent principalement du reflux de la bile vers l'estomac. La bile porracée & érugineuse donne le dégoût, des anxiétés, le hoquet, la cardialgie, le vomissement ; des flatuosités, la colique & le flux dyssentérique : elle est la source de plusieurs sortes de fiévres, & même de quelques maladies convulsives. La bile noire, croupissant dans l'estomac, dégénere, & prend un goût acide, ou de sang pourri : elle excite communément des douleurs très-vives, & quelquefois l'inflammation & la gangrene. 3° La bouche pâteuse, la tenacité de la salive, la perte de l'appétit, les flatuosités, les rapports qui, après cinq ou six heures, ont le goût & l'odeur des alimens qu'on a pris ; les

INDIGEST.

INDI-GEST. *glaires* que l'on vomit, & qu'on rend par les selles ; quelquefois enfin la lienterie, prouvent assez que l'estomac est enduit d'une espece de morve qui émousse son sentiment, & le rend peu propre à la coction des alimens. 4° Le goût de pourri, ou d'œuf couvé, qu'on a dans la bouche, & que les rapports de la même nature y entretiennent ; la pesanteur de l'estomac, les anxiétés, les flatuosités, les vomissemens fétides, & la liberté du ventre, ne laissent aucun lieu de douter que l'estomac ne contienne ce qu'on appelle des *crudités nidoreuses ;* matieres qui ont souffert une putréfaction alkaline.

Le *dégoût*, & même l'aversion pour les alimens, symptomes communs à presque toutes les maladies, accompagnent ordinairement les indispositions dont nous venons de faire mention : elles sont encore suivies d'une tristesse souvent invincible, d'engourdissement à la tête, des défaillances, des anxiétés, des flatuosités, de la tension aux hypochondres, du vomissement, & autres accidens qui tirent leur source des mauvaises digestions. L'indigestion est encore le *produit* de l'intempérance ; & ceux qui ont l'estomac dans le meilleur état, n'en sont pas exempts. Mais elle est plus fâcheuse, & plus alarmante, lorsqu'elle rencontre les mauvais sucs dont nous avons parlé. Les signes de la réplétion, qui précede orpinairement l'indigestion, sont l'engourdissement & la pesanteur de tout

le

le corps, qu'on éprouve quelques heures après le repas ; la douleur & la peſanteur de la tête ; le jugement tardif; des ſonges importuns, & beaucoup d'envie de dormir. L'*indigeſtion s'annonce* par des douleurs d'entrailles, quelquefois très-vives ; par des anxiétés, le gonflement de l'eſtomac ; des rapports, avec un goût d'aigre, ou de pourri ; le dégoût, le hoquet, le vomiſſement, le cours de ventre : les vents qui s'échappent, ont une puanteur inſupportable, &c. L'aſſoupiſſement, le délire & autres ſymptomes les plus graves l'accompagnent quelquefois, ainſi que la fiévre plus ou moins forte, qui en impoſe ſouvent aux médecins peu attentifs, & leur fait prendre le change ſur la nature de la maladie. INDIGEST.

L'expérience prouve tous les jours, que la *contention de l'eſprit*, la joie, la colere, la triſteſſe, & toutes les paſſions vives, troublent la digeſtion ; & l'examen anatomique de l'eſtomac, comme des gros cordons nerveux, qui s'y implantent, met ſous les yeux le rapport qui eſt entre la tête & ce viſcere ; de ſorte qu'on peut aſſurer ſans hypothèſe, que tout ce qui arrête le libre cours de la matiere quelconque, que les nerfs portent à l'eſtomac, en bouleverſe les fonctions. La vieilleſſe & l'épuiſement par les grandes pertes de ſang, ou de la ſemence, les rendent languiſſantes : les vices de la ſalive, &

INDI-GEST. le défaut ds la trituration dans la bouche, produisent les mêmes effets, ſans parler des vices organiques de l'eſtomac, ou des parties voiſines qui appartiennent à d'autres articles. Les hypochondriaques & les hyſtériques ſont ſujets aux putréfactions acides : les phlegmatiques, & ceux qui ſont les plus ſuſceptibles des fluxions catarrhales, éprouvent ſouvent l'indigeſtion glaireuſe, dont les mélancholiques ne ſont pas exempts. Les gens violens, & les plus enclins à la colere, ſont expoſés aux regorgemens de la bile : les valétudinaires, & ceux qui mangent beaucoup de viande, engendrent le plus de pourriture.

Toutes ces *diſpoſitions de l'eſtomac*, auxquelles on ne fait pas toujours aſſez d'attention, ſont pourtant *redoutables* par leurs ſuites : elles peuvent être la ſource de beaucoup de maladies, tant aiguës que chroniques. Il eſt évident que les fiévres intermittentes, la goutte, la néphréſie, les obſtructions, le cours de ventre, &c. en dépendent ordinairement : on ne ſçauroit douter que les putréfactions acides ne ſoient le fondement de beaucoup de maladies chroniques ; que les ſucs amers & putrides ne donnent lieu à des vertiges qui ſont les avant-coureurs de l'apoplexie, & aux fiévres les plus aiguës. Il ne faut pas cependant penſer que la putréfaction & la dépravation des matieres contenues dans les

premieres voies conſtituent, comme pluſieurs le croient, la fiévre putride; mais elles peuvent y donner lieu, en paſſant dans le ſang. INDI-GEST.

Les *indigeſtions par plénitude*, ou de crapule, ont pluſieurs degrés: il y en a de très-fâcheuſes, & même de mortelles; on les juge plus redoutables, lorſqu'elles ſont jointes à l'ivreſſe: le vomiſſement & le cours de ventre en ſont les criſes ordinaires. On ſçait que le lait forme quelquefois dans l'eſtomac de caillots très-ſolides, que le pylore refuſe de recevoir, & qu'on ne rend par le vomiſſement qu'après des angoiſſes très-alarmantes, & les plus grands efforts. Le dégoût, dans les enfans & les vieillards, dans les convaleſcens, & ceux qui ont un cours de ventre habituel, &c. eſt toujours à craindre. BAGLIVI a remarqué que le grand appétit qui ſurvient ſubitement dans les maladies chroniques, après un long dégoût, annonçoit la mort; mais l'expérience n'a pas toujours confirmé cette obſervation.

L'*ouverture des cadavres* ne nous donne pas beaucoup de lumieres ſur la vraie ſource des mauvaiſes digeſtions; mais elle nous apprend que l'eſtomac ne ſouffre le plus ſouvent, que relativement à d'autres parties qui ſont le ſiége principal de la maladie. On a rencontré ce viſcere abreuvé des différentes matieres dont nous avons fait mention: on l'a vu chargé de graiſſe,

INDIGEST. prodigieusement dilaté ou rétréci; ses tuniques exténuées, ses rides effacées; extrêmement plein de boisson ou de flatuosités; enduit d'un suc noir, d'une croûte grasse & épaisse; contenant des pierres, &c. On y a trouvé des callosités, des tubercules, des squirrhes, des ulceres, de la pourriture, la gangrene, des trous, &c. On l'a enfin vu déplacé, & descendant au-delà du nombril; on sçait que ces déplacemens sont très-communs, lorsqu'il y a épiplocèle. Tous ces désordres, comme nous l'avons dit, ne sont pas ordinaires; ceux que nous allons parcourir sont bien plus communs: tels sont l'engorgement squirrheux du foie; sa couleur blanchâtre & plombée, son adhérence à l'estomac; sa grosseur démesurée, descendant quelquefois jusqu'au bassin; son desséchement; sa substance renfermant des abscès, des tubercules, des hydatides, & assez souvent ulcérée, putride & gangrenée. On trouve encore plus fréquemment la rate extrêmement petite, flétrie, calleuse; dans un état de putréfaction, & quelquefois entiérement détruite: on a enfin observé les intestins prodigieusement boursoufflés, gangrenés, &c; des squirrhes, des suppurations & des pourritures au pancréas, à l'épiploon, au mésentere, aux reins, à la matrice, &c.

Après l'exposé anatomique que nous venons de donner, on doit bien sentir que le traite-

ment qui regarde les *vices des digestions*, ou de l'*estomac*, présente les plus grandes difficultés ; aussi ne trouve-t-on presque là-dessus que des tâtonnemens. Nous connoissons assez les moyens de combattre quelques effets qui se manifestent par les signes dont nous avons fait mention; mais nos vues ne s'étendent guère plus loin; & si nos conjectures veulent franchir ces bornes, le succès n'en prouve pas toujours la justesse. Il n'est cependant pas douteux que tous ces états, qu'elle qu'en soit la source, ne demandent des *évacuans*, & un *régime* bien entendu. Mais, comme ils se renouvellent bientôt, il faut avoir recours à d'autres remedes : tels sont, pour les *crudités acides*, après les *émétiques* & les *purgatifs*, les *délayans*, les *stomachiques*, les *absorbans* & les *amers*. La rhubarbe, le quinquina, l'aloës, les martiaux, l'extrait de geniévre, l'elixir de propriété, celui de GARUS, de STOUGHTON, &c. sont ceux qu'on emploie le plus efficacement : il est important de ne pas ignorer que, dans cette disposition de l'estomac, les vins, & les autres liqueurs fermentées, les farineux, les laiteux, & les bouillons à la viande, les sucreries & les fruits, se convertissent facilement en aigres. BOERHAAVE cependant conseille plusieurs sortes de vins, & même de l'eau-de-vie ; mais ce qu'il dit, est-il fondé sur l'expérience, ou sur ses opinions ?

INDIGEST.

Lorsque l'*amertume* domine dans l'estomac,

INDI-GEST. on doit après avoir évacué tout ce qui y croupit, la combattre par les *délayans* & les *rafraîchissans*. Les *eaux minérales froides*, comme celles de Vals, de Passy, de Forges, &c. sont ici d'un très-grand secours : les *acides*, tant *végétaux* que *minéraux*, comme le suc de limon, celui de grenade ; l'esprit de soufre, de vitriol, &c. sont encore très-avantageux. Il faut remarquer que l'amertume de la bouche ne vient pas toujours des crudités de l'estomac : la salive, qui a quelquefois cette qualité, en est aussi la source. On juge bien que les purgatifs, dans ce cas, sont d'un bien petit secours ; mais il n'en est pas de même des émétiques qui expriment la bile retenue dans ses propres réservoirs, la font passer dans l'estomac, pour prendre la route de l'œsophage. Les délayans aqueux conviennent à l'un & à l'autre cas ; mais le vin est quelquefois plus utile que l'eau, parce qu'étant plus propre à dissoudre la bile, & à la rendre plus fluide, il en facilite l'évacuation.

Si l'estomac est embourbé de *glaires*, il n'est pas douteux qu'on ne doive tâcher de les entraîner par les *émétiques* & les *purgatifs* ; mais ils ne seront efficaces, qu'après avoir fait précéder les *délayans* : il est même bon de les donner alors dans un grand véhicule. Les *eaux* de Plombieres, de Vichy, de Balaruc, de Bourbonne, &c. sont très-propres à cet effet, & s'associent parfaitement avec les purgatifs. On

INDI-GEST.

uſe enſuite des *ſtomachiques aromatiques*, *fortifians* & *amers* : tels ſont la menthe & la ſauge, l'abſinthe & la petite centaurée; les coings; l'écorce de citron, & d'orange; la rhubarbe, le quinquina & l'aloës; l'acorus, le cypérus, le calamus aromaticus, la cannelle, la noix muſcate, le poivre, le girofle, les myrobolans, le cachou & les martiaux; la noix confite, l'opiate de Salomon, le mithridat, la thériaque, &c. Le vin y eſt encore employé, & principalement celui d'Eſpagne, de Chypre, &c. Pluſieurs enfin ſe trouvent très-bien de ſe couvrir l'eſtomac d'une fourrure.

Pour les *crudités nidoreuſes*, ou la *putréfaction alkaline*, il faut, ainſi que dans les cas précédens, employer les *emétiques* & les *purgatifs*, & faire un bon choix des alimens : on donne enſuite les *ſtomachiques*, les *fortifians*, les *amers* & les *acides*, ſelon que cet état a été plus ou moins compliqué avec les autres. Il ſemble qu'on a uſé, avec aſſez de ſuccès, de la menthe & de l'aurone; des coings & des tamarins, de la limonade, de la rhubarbe, de la gentiane, &c. Les eaux minérales, tant froides que thermales, ſont encore ici très-utiles. Il réſulte de tout ce que nous venons de dire, que le *dégoût* qui eſt, comme on le ſçait, commun à toutes ces diſpoſitions, quoiqu'il ne les accompagne pas toujours, demande un traitement varié; & l'expérience de tous les jours le prouve

INDI-GEST. assez. Qui ne sçait que les alimens, comme les remedes n'agissent pas de même dans tous les sujets, & que ce qui donne de l'appétit à l'un, révolte l'autre; de sorte qu'on est obligé, dans ce cas, de s'en rapporter au goût des malades? J'en ai vu qui, ayant le plus grand éloignement pour tout ce qui passe pour bon aliment, après avoir essayé de toutes sortes de remedes sans aucun fruit, ont enfin retrouvé l'appétit avec de l'ail ou de l'oignon crud, des noix, de la salade, des oursins, du jambon, des anchois, & autres alimens proscrits.

L'*indigestion par intempérance*, qui tend toujours vers quelqu'un des états dont nous venons de parler, doit être regardée quelquefois comme une maladie grave, & dont l'aspect est très-alarmant. L'*abstinence*, & la *boisson* abondante, jointe à quelques lavemens, sont communément ce qu'on peut faire de mieux. La *saignée* lui est contraire; mais elle ne l'est pas au point que le public se l'imagine. Lorsque la pléthore est évidente, que la fiévre est violente, & qu'on a encore à combattre l'assoupissement, le délire & les douleurs vives, on peut faire ouvrir la veine : il faut cependant éloigner cette opération, autant qu'il est possible, du dernier repas, & laisser passer, s'il n'y a rien de bien pressant, vingt-quatre heures. Les *vomitifs* & les *purgatifs* sont, sans doute, ici les plus efficaces; mais l'état des malades ne permet pas toujours

de les employer : on a uſé quelquefois, après les évacuations convenables, des fortifians, des amers ou des acides ; mais ces remedes ſont rarement néceſſaires, & paroiſſent avoir été donnés ſouvent au hazard. Lorſque l'*ivreſſe* enfin s'y rencontre, on doit en examiner le degré : ſi elle eſt légere, il faut la combattre avec le *thé* ou la *limonade :* mais lorſqu'elle eſt forte, on peut, en uſant des mêmes précautions, avoir recours à la ſaignée & à l'émétique. INDI-GEST.

LE VOMISSEMENT.

NOUS dirons, en paſſant, que le *vomiſſement*, dont tout le monde connoît les avant-coureurs, eſt produit par le ſeul mouvement de l'eſtomac & du canal inteſtinal, & non par la preſſion du diaphragme & des muſcles du bas-ventré, ainſi qu'on l'a cru long-temps ſur la parole du fameux CHIRAC. Cette vérité dont je crois avoir donné la preuve dans les Mémoires de l'Académie de l'année 1752, peut influer beaucoup, comme on penſe bien, ſur le traitement de cette maladie. Les alimens, le vin, les poiſons, les mauvais ſucs, dont nous avons parlé dans l'article précédent, & toutes les matieres ſtimulantes, peuvent *exciter le vomiſſement.* C'eſt encore une *ſuite* néceſſaire de l'inflammation, du ſquirrhe, de l'ulcere, ou de tout autre vice de l'eſtomac; mais il eſt le plus ſouvent *ſympathique*, & dépend des maladies de la tête, du foie, de la rate, de l'épiploon, &c. On n'a pas de doute ſur l'effet de la migraine, de l'ivreſſe, tant du vin que du tabac; des coups à la tête, &c : les obſervations anatomiques nous manifeſtent les autres cas. C'eſt encore un *ſymptome* ou une *criſe* des maladies aiguës, de toutes les eſpeces de coliques, &c; une ſuite de la répulſion de la goutte, de la ſciatique &

du rhumatiſme, de la tranſpiration arrêtée, de la ſuppreſſion des menſtrues, des urines, &c. On ſçait de plus, que la vapeur du charbon, la vue des choſes dégoûtantes, le mouvement du vaiſſeau en pleine mer pour ceux qui n'y ſont pas faits, les chutes, &c. produiſent tous les jours le même effet. VOMISSEM.

Les enfans, les grands mangeurs & les buveurs, les hypochondriaques & les ſcorbutiques, les cachectiques & les valétudinaires; celles qui ont les pâles couleurs, & les femmes groſſes y ſont les plus *ſujets*. Le vomiſſement eſt quelquefois périodique; on l'a vu imiter exactement le retour de la fiévre quarte : bien des gens, qui jouiſſent d'ailleurs d'une bonne ſanté, vomiſſent tous les matins; quelques-uns, toutes les ſemaines, tous les mois, &c. Il y en a enfin qui vomiſſent après tous les repas.

On rejette, par le *vomiſſement*, non-ſeulement tout ce qui eſt renfermé dans l'*eſtomac*, mais encore ce qui eſt contenu dans le *duodénum*, & même dans les *autres boyaux*, c'eſt-à-dire, tout ce qu'on peut avoir avalé; la bile, les ſucs gaſtrique & pancréatique; du ſang, du pus, des vers, des pierres, &c. Je ne parlerai pas de ces vomiſſemens fabuleux, dont pluſieurs auteurs, qui ont manqué de lumiere ou de bonne foi, ont fait mention. Qui croira qu'on puiſſe jetter, par cette voie, des crapauds, des lézards, des ſerpens, des taupes, des pe-

VOMISSEM. tits chats, des rats, &c? Le *vomiſſement glaireux* ou *bilieux*, ainſi que celui qui eſt excité par la quantité ou la qualité des alimens, eſt toujours *avantageux* : pluſieurs rejettent tous les matins, une pituite glaireuſe, ſans que leur ſanté en paroiſſe dérangée ; mais on a tout à *craindre*, lorſqu'on rend les matieres ſanieuſes, *purulentes*, noires ou *putrides*. Le vomiſſement habituel, ſans cauſe manifeſte, peut reconnoître un vice local, ſoit dans l'eſtomac, ſoit dans les parties des environs ; & il eſt, dans ce cas, rarement *guériſſable*. Le vomiſſement, au commencement des maladies aiguës, n'eſt point *à craindre* ; mais il n'en eſt pas de même dans les autres temps, ſur-tout s'il eſt laborieux, parce qu'il eſt rarement critique : le hoquet, qui l'accompagne, eſt un *mauvais ſigne*.

L'*ouverture des cadavres* nous apprend qu'on trouve rarement une mauvaiſe conformation de l'eſtomac ; que ſon déplacement eſt beaucoup plus commun ; ſans y comprendre ſa hernie à travers le diaphragme & les muſcles du bas-ventre, qui eſt aſſez rare ; qu'on rencontre très-fréquemment ce viſcere, dont la grandeur varie, ſquirrheux dans quelqu'une de ſes parties, mais principalement dans le pylore qui paroît être ſouvent cartilagineux : le duodénum même n'eſt pas exempt de cette maladie. On a vu encore le pylore rétréci par la phlogoſe & par des concrétions pierreuſes, obſtrué par une

piéce d'argent avalée, &c. On a rencontré l'eſtomac contracté, & racorni ; chargé de puſtules de différent caractere ; donnant naiſſance à des tumeurs anomales ; enflammé, abſcédé, ulcéré, gangrené, déchiré ou percé, ſans parler des plaies qui viennent du dehors, qui ont encore fourni la matiere d'un grand nombre d'obſervations. De tous les autres viſceres, le foie eſt celui qui a été le plus ſouvent affecté, ſoit par inflammation & abſcès, ſoit par ſquirrhe, gangrene, pourritures ou adhérences avec le diaphragme, l'eſtomac ; par ſa dureté ou ſon aridité, &c. On a, de plus, obſervé des concrétions bilieuſes dans la véſicule du fiel & le canal commun : on a vu ce dernier s'ouvrir près de l'eſtomac, & même dans la cavité de ce viſcere. Les inteſtins ont paru prodigieuſement bourſoufflés, étranglés, engagés dans les anneaux des muſcles de l'abdomen, ainſi que l'épiploon ; obſtrués par les vers ou les excrémens durcis, rentrant les uns dans les autres, collés enſemble, dans un état de putridité, déchirés, &c. On a encore obſervé des phlogoſes, des abſcès, des ſquirrhes & autres vices à la rate, au pancréas, à l'épiploon, au méſentere, aux reins, &c. ſans parler du déplacement du cartilage xiphoïde, des tumeurs de toutes les eſpeces qui compriment l'eſtomac, ou quelque portion du canal inteſtinal ; des hydropiſies enkiſtées, ou d'autres épanchemens, & de pluſieurs

VOMISSEM. autres maladies, tant de la tête que de la poitrine, qui excitent des vomiſſemens ſympathiques.

Il eſt inutile de dire qu'il n'y a que le vomiſſement, dont la violence ou la durée peuvent donner de l'inquiétude, qui demande des *remedes.* Les *ſaignées* ne trouvent point de place dans ce traitement : les *émétiques* peuvent y entrer quelquefois ; mais il s'en faut de beaucoup que le précepte, *Vomitus vomitu curatur*, ſoit applicable à toutes les eſpeces de vomiſſement. Les *laxatifs*, lorſqu'on peut les faire paſſer, ſont très-utiles ; les lavemens ſtimulans ſont d'un grand ſecours. Les *délayans* & les *rafraîchiſſans*, tels que l'eau de poulet, le petit-lait, la limonade légere, l'eau aigrelette par l'eſprit de vitriol ou de ſoufre, &c. conviennent à beaucoup de cas. On uſe encore avec ſuccès des *calmans* tirés du nître, du ſel de duobus, de la liqueur anodyne minérale, des gouttes anodynes de SYDENHAM, des pilules de cynogloſſe, &c. On ſe ſert auſſi très-familiérement des *ſtomachiques* fortifians, des *abſorbans* & des *amers ;* tels ſont la menthe, la ſauge, l'abſinthe, la rhubarbe, l'aunée, les roſes rouges, les coings, l'écorce de grenade, le maſtic, la corne de cerf, la craie, les pierres d'écreviſſes, les martiaux, le baume du Pérou, l'extrait de geniévre, la thériaque, la confection d'hyacinthe, &c. On donne enfin avec aſſez de

ſuccès le ſel d'abſinthe fermenté avec le ſuc de limon, contre le vomiſſement ſymptomatique des fiévres. VOMISSEM.

Le *lait*, les *eaux* de Forges, de Vals, de Paſſy, de Bourbon-Lancy & d'Archambaut, de Balaruc, de Cauterets, de Saint-Amand, &c. ſont encore des reſſources que tout le monde connoît. Il eſt bon quelquefois que les malades gardent le lit; il eſt toujours néceſſaire qu'ils obſervent un régime convenable. Je dirai à cette occaſion, que la plûpart ſe trouvent bien d'une boiſſon abondante, pendant que d'autres ſont obligés de la ſupprimer entiérement, pour ne prendre que de la gelée, des crêmes, des œufs frais, &c. Si enfin le vomiſſement vient d'un émétique donné à contre-temps, ou à une doſe trop forte, on l'appaiſe facilement, en buvant abondamment de l'eau rendue acidule par l'eſprit de ſoufre ou de vitriol. On croit communément que les acides végétaux, comme le ſuc de limon, & le vinaigre, bien loin de calmer l'irritation, lui donnent de nouvelles forces; ce qui ne s'accorde pourtant pas avec l'expérience. On donne encore avec ſuccès, dans les mêmes circonſtances, les adouciſſans & les calmans, de même que les abſorbans & les ſtomachiques; mais on a rarement recours à tous ces remedes, contre une maladie qui céde le plus ſouvent à la ſeule odeur d'un citron ou du vinaigre.

VOMISSEM.

On peut tirer encore quelque avantage des *topiques*, où l'on fait entrer la pulpe de coing, la menthe, la mélisse, l'absinthe, le girofle, le safran, l'eau de la Reine d'Hongrie, le vinaigre, la thériaque, &c. qu'on applique à la région épigastrique, ainsi que des rôties au vin aromatisées : tous ces remedes sont très-propres à fortifier l'estomac, lorsque ce viscere est dans un état de débilité. On présente enfin au *nez* du vinaigre, comme nous l'avons dit, de l'eau de la Reine d'Hongrie, des oranges, des limons, &c. L'*immersion des mains* dans l'eau froide a été quelquefois utile. Il est superflu de dire qu'il faut remettre le cartilage xiphoïde déplacé, & remédier, autant qu'on le peut, aux autres maux dont le vomissement est le symptome : c'est dans cette vue qu'on a donné quelquefois avec succès les *apéritifs* & les *sudorifiques*; qu'on a fait appliquer des *sang-suës* à l'anus; qu'on a ouvert des *cauteres*, &c. On calme enfin le vomissement trop long, ou trop violent, excité par l'émétique avec les acides minéraux, tels que l'esprit de vitriol ou de soufre, dont on jette quelques gouttes dans la boisson. On doit juger enfin que tous ces moyens sont insuffisans, lorsque le vomissement est entretenu par un vice organique, ordinairement ignoré ou incurable, qui ne demande, par conséquent, qu'un traitement palliatif.

VOMIS-

VOMISSEMENT DE SANG.

NOus avons déja fait obſerver qu'on prenoit quelquefois l'hémoptyſie pour le *vomiſſement de ſang*, lorſqu'on s'en tenoit à la relation des malades : cependant le ſang qui vient du poumon, eſt pur, vermeil & écumeux; celui, au contraire, qui ſort de l'eſtomac, eſt plus noir, & mêlé avec les différentes matieres qui s'y rencontrent : d'ailleurs la toux, qui précede le premier, ne permet guère à un médecin attentif de s'y méprendre. On prend encore communément pour du ſang cette bile noire, qui a contracté une putridité âcide, & inonde quelquefois l'eſtomac des mélancholiques, qu'on rend, non-ſeulement par la bouche & par les ſelles, mais qui teint ſouvent les urines. C'eſt cette humeur ſi célébrée par les anciens ſous le nom d'*atrabile*, dont les modernes font peu de mention. Si on excepte pourtant M. LORRY, célébre médecin de Paris qui l'a rétablie dans tous ſes droits, dans ſon Traité de la Mélancholie. La maladie, dont nous parlons, eſt ordinairement précédée d'une chaleur & d'une *douleur gravative* à l'eſtomac, comme de la *tenſion aux hypochondres :* la fiévre l'accompagne rarement; mais il ſurvient quelquefois des *an-*

VOMISSEM. SANGL.

xiétés, des *ſyncopes*, & autres ſymptomes très-graves. Le ſang vient avec plus ou moins d'abondance ; il eſt quelquefois noirâtre & fétide : on en rend ordinairement par les ſelles, ſurtout ſi les vaiſſeaux méſentériques, ainſi que les gaſtriques, en fourniſſent ; ce que le ſiége de la douleur peut faire connoître : elle indique encore le vice de la rate, ſi elle occupe la région de ce viſcere ; celui du pancréas, ſi on la rapporte aux lombes, &c.

La *pléthore* provenant de la ſuppreſſion des pertes de ſang habituelles, eſt très-ſouvent la ſeule cauſe de cette maladie. Ceux qui menent une vie déréglée, qui recherchent la bonne chere, aimant les alimens de haut goût, les vins & les liqueurs, dont ils uſent ſans réſerve, y ſont expoſés. Les émétiques, les purgatifs draſtiques, & les poiſons peuvent y *donner lieu*. Les mélancholiques, les hypochondriaques, & les ſcorbutiques y ſont les plus ſujets : on l'a vue enfin, mais rarement, *épidémique*. Nous avons dit que les déjections, dans cette maladie, étoient teintes d'un ſang noir & corrompu ; de-là vient que les anciens lui avoient donné le nom de *maladie noire*, (*morbus niger*.) On vient de faire revivre cette nomenclature qui avoit été preſque oubliée, parce qu'on avoit reconnu qu'elle n'étoit pas exacte. Cependant ce qu'on vient d'écrire là-deſſus, eſt aſſez embrouillé : peut-être auroit-on eu beſoin de conſulter les

VOMISSEM. SANGL.

anatomiſtes qui auroient pu faire mieux connoître le vrai ſiége de cette maladie. Nous dirons donc, pour y ſuppléer, que le vomiſſement de ſang n'eſt pas toujours accompagné de déjections ſanglantes, & que pluſieurs malades rendent par les ſelles le ſang tel que nous l'avons déſigné, ſans qu'il ait précédé aucun vomiſſement, d'où il réſulte que ces deux maladies, qui vont, à la vérité, ſouvent enſemble, peuvent cependant exiſter ſéparément. Si les vaiſſeaux gaſtriques ouverts fourniſſent une petite quantité de ſang, le vomiſſement peut l'entraîner, & les inteſtins n'en recevront pas. Mais, lorſque le ſang eſt abondant, & qu'on ne vomit pas avec liberté, les ſelles en ſeront teintes. Si l'hémorrhagie vient des vaiſſeaux méſentériques, les déjections ſeront chargées de ſang, & l'eſtomac n'en recevra pas. Le ſang, au reſte, qui, dans l'un & l'autre cas, ne ſéjourne pas long-temps hors des vaiſſeaux, ne changera pas de nature; mais il ſe gâte en croupiſſant dans les premieres voies, & prend alors cette couleur noire, d'où la maladie a tiré ſon nom, qui n'eſt applicable qu'au dernier cas. Ce n'eſt pas tout: on voit ſouvent des déjections noires dans ceux qui, couchés ſur le dos, s'endorment en ſaignant du nez; & des médecins peu attentifs ont confondu ce léger accident avec la maladie noire.

VOMISSEM. SANGL.

Le *vomiſſement de ſang*, qui eſt occaſionné par la ſuppreſſion des menſtrues & des hémorrhoïdes, eſt le moins *à craindre*, s'il n'eſt pas exceſſif ; le retour de ces évacuations le fait ceſſer. Il eſt au contraire *très-dangereux*, s'il reconnoît un vice à la rate ou au pancréas : on n'a pas de doute ſur le vice de la rate, lorſqu'on la touche, gonflée & plus volumineuſe, & que ce gonflement ſe diſſipe après le vomiſſement ; mais le vice du pancréas eſt beaucoup plus caché, ſi le ſang qu'on rend eſt noir & fétide ; ſi la fiévre ſe met de la partie, ou s'il eſt ſymptome d'une maladie aiguë. Cette hémorrhagie enleve quelquefois les malades aſſez bruſquement, même avant de s'être manifeſtée par le vomiſſement. Quelques-uns, dans ce cas, rejettent peu de ſang ; mais leur eſtomac en reſte rempli ; & cette circonſtance donne lieu aux cardialgies, aux ſyncopes, & autres ſymptomes les plus alarmans, ſi ce liquide, qui ſe corrompt facilement par ſon ſéjour, ne s'ouvre un paſſage par les inteſtins. Ceux qui ont ſouffert les atteintes de cette maladie, ne manquent guère d'en éprouver le retour.

L'*ouverture des cadavres* nous découvre les veines de l'eſtomac engorgées & variqueuſes ; ce viſcere tuméfié & comme cancéreux, corrodé & ſphacélé ; la rate extrêmement gonflée, ſquirrheuſe, & dans un état de pourriture ; le

pancréas engorgé, durci & putride ; les intestins remplis de vents, & leurs vaiſſeaux gonflés ; le méſentere & l'épiploon émaciés ; les mêmes vices, mais plus rarement au foie ; la véſicule du fiel extrêmement diſtendue par la bile, ſans parler du poumon deſſéché, ſquirrheux, des anévriſmes, & des autres déſordres, tant de la poitrine que du bas-ventre, qui paroiſſent n'avoir qu'un rapport bien éloigné avec le vomiſſement de ſang.

VOMISSEM. SANGL.

Le repos & la diéte la plus ſévere ſurmontent ſouvent cette maladie ; cependant la *ſaignée* y eſt néceſſaire, lorſque le ſujet eſt vigoureux, & que le ſang qu'on rend eſt vermeil : elle eſt encore indiſpenſable, lorſqu'il y a ſuppreſſion de quelque évacuation ſanguine. Les *rafraîchiſſans*, les *tempérans*, les *vulnéraires* & légers *aſtringens*, tels que la limonade, le petit-lait, l'eau de poulet, & les émulſions ; la chicorée, l'aigremoine, la pimprenelle, l'oſeille, le pourpier, l'ortie, la grande conſoude, le lierre terreſtre, le plantain, les vulnéraires de Suiſſe ; le riz, l'orge, les coings, la rhubarbe, le cachou, le nître, le corail, le baume du Pérou, celui de Copahu, &c. ſont ici d'un grand uſage : on a vu encore de très-bons effets de l'eau à la glace. Pour les *forts aſtringens*, tels que la pierre hématite, le ſang de dragon, l'alun, l'eſſence de RABEL, l'eſ-

VOMIS-SEM. SANGL.

prit de vitriol, &c. on ne doit les donner que dans les cas preſſans, & lorſqu'on manque d'autres reſſources; car on en a vu des effets très-pernicieux; & la conduite de quelques praticiens, à cet égard, n'eſt que trop répréhenſible.

Pluſieurs uſent encore trop familiérement du diacode, des trochiſques de karabé, & autres *hypnotiques* qui peuvent être, à la vérité, dans quelques cas, d'un grand ſecours, mais qui ne conviennent pas, à beaucoup près, à tous les malades. Ils produiſent ſouvent un effet très-pernicieux, en arrêtant le vomiſſement, & reſſerrant le ventre, & retiennent par conſéquent le ſang extravaſé dans les premieres voies, qui donne lieu, en s'y pourriſſant, aux ſymptomes les plus graves. Les *purgatifs* ne peuvent pas être admis dans ce traitement, ſi l'on en excepte la rhubarbe, les tamarins, & les myrobolans, qu'on doit donner encore avec beaucoup de réſerve; mais il eſt toujours très-important de tenir le ventre libre par des lavemens. Les *émétiques* y conviennent encore moins, quoique pluſieurs aient oſé en donner; le ſeul ipécacuanha, à petites doſes, peut y être employé. On fait, *pendant le paroxyſme*, des *ligatures*, ou des *frictions*, aux extrémités;

VOMISSEM. SANGL.

on plonge les mains & les pieds dans l'eau chaude ou froide : on applique au ventre des linges chauds ; on le fomente avec l'*oxycrat* ou le vinaigre, &c. On peut prévénir enfin le *retour* de cette maladie par une diéte rafraîchiſſante, par le *lait*, les *crêmes*, &c ; par les *laxatifs*, les *martiaux*, & autres apéritifs ; par les *ſaignées*, & autres moyens indiqués par les circonſtances relatives au ſujet & à la maladie.

FAIM CANINE.

C'EST ainſi qu'on nomme cet appétit vorace, ou cette *faim inſatiable*, que les malades, ſe gorgeant même d'alimens, ne peuvent pas appaiſer. On en diſtingue de deux ſortes ; une qui eſt accompagnée de vomiſſement, de lienterie & d'atrophie : c'eſt la vraie *faim canine* ; l'autre qui n'eſt ſuivie ni de vomiſſement ni de cours de ventre, mais qui excite des peſanteurs à l'eſtomac, & des oppreſſions ; c'eſt celle qu'on appelle *faim bovine*, (*bulimia.*) L'une & l'autre jettent dans des foibleſſes, dans l'aſſoupiſſement, &c. Mais on ne doit point, comme on le fait tous les jours, prendre pour ces maladies qui ſont très-rares, cet appétit dévorant que quelques femmes groſſes, quelques jeunes gens, bien des mélancholiques & des convaleſcens, éprouvent, ſans qu'il en réſulte aucun des accidens dont nous avons fait mention. Les hypochondriaques & les ſcorbutiques ſont les plus ſujets à la faim canine, de même que ceux qui habitent des lieux couverts de neige, & par conſéquent les pays ſeptentrionaux. On a vu des hommes qui mangeoient, dans un repas, plus de quarante livres de viande, avec du pain & du vin à proportion. Mais peut-on croire ce qu'on raconte de certains athletes,

qui dévoroient un bœuf tout entier dans un jour ? Cette maladie au reſte, eſt entretenue par une liqueur acide & érugineuſe, toujours préſente dans l'eſtomac, qui, rejettée quelquefois par le vomiſſement, agace les dents, & ronge même les vaiſſeaux de cuivre où on la reçoit. FAIM CANINE

L'*ouverture des cadavres* nous a découvert l'eſtomac extrêmement dilaté & bourſoufflé, ou contracté & calleux, contenant du ſang extravaſé, une liqueur noire, ſemblable à de l'encre ; une bile érugineuſe & comme vitriolique ; une prodigieuſe quantité de poux : on a vu ce viſcere recevant immédiatement le canal de la bile ; ſon pylore relâché & ouvert, dilaté même au point qu'on pouvoit y introduire trois doigts, &c. On a obſervé le foie ſquirrheux, & d'une groſſeur énorme ; la rate monſtrueuſe & putride ; leurs vaiſſeaux extrêmement engorgés, &c. On a encore vu beaucoup de lombrils dans les inteſtins ; le ver ſolitaire ; un ſeul inteſtin allant ſans détours de l'eſtomac à l'anus, & autres vices de conformation ; comme auſſi divers déſordres au méſentere, au pancréas ; le canal ſécrétoire, de ce dernier, double ; l'œſophage dilaté dans la poitrine en maniere de poche, qu'on auroit pu prendre pour un premier eſtomac, &c.

Les *évacuans* ſont toujours employés utilement contre la faim canine. Les *humectans* & les *calmans*, tels que l'eau de riz & de poulet ; le

FAIM CANINE

petit-lait, le laudanum, le diacode, les pilules de cynogloſſe, &c. y ſont d'un grand ſecours. Quelques-uns ſe ſont délivrés de cette maladie, en faiſant entrer dans leurs alimens beaucoup de graiſſe & d'huile : il y en a qui l'ont appaiſée en fumant du tabac propre à émouſſer le ſentiment de la faim. Les *mercuriels* & les autres *vermifuges* en ſont quelquefois les ſeuls ſpécifiques. Les *abſorbans*, tels que le corail, la craie, la pierre hématite, la limaille de fer, &c. y peuvent être utilement employés. L'*ambre gris* a été donné avec ſuccès, de même que la *thériaque*, & les autres *ſtomachiques* aromatiques, qui paroiſſent, dans ce cas, agir plus en calmans qu'en fortifians.

DOULEUR D'ESTOMAC.

RIEN n'eſt plus difficile, dans la pratique, que de diſtinguer cette maladie eſſentielle, de la ſymptomatique, & de ne la pas confondre, lorſqu'elle eſt vive, avec la colique duodénale, avec l'hépatique, &c. Cette douleur répond toujours à la foſſette du cœur, dont l'orifice ſupérieur de l'eſtomac n'eſt pas éloigné. Mais elle n'y eſt pas bornée; car elle ſe répand non-ſeulement ſur toute la région de l'eſtomac, mais encore ſur celle du diaphragme, du péricarde & autres parties dont on connoît les connexions. Elle a pluſieurs degrés, & même des caracteres différens. Si elle eſt ſourde & languiſſante, on l'appelle *anxiété;* on éprouve alors de grandes inquiétudes; on pouſſe des ſoupirs & des gémiſſemens, &c. On ſçait que le vomiſſement eſt précédé par une ſenſation de cette nature. Si la douleur de l'eſtomac eſt plus forte & plus mordicante ſans être exceſſive, on lui donne le nom de *cardialgie*, qu'on ſuppoſe avoir ſon ſiége à l'orifice ſupérieur de l'eſtomac, nommé *cardia* par les anciens; elle eſt la ſuite très-commune des digeſtions laborieuſes, & vient le plus ſouvent par paroxyſme. Si elle eſt brûlante, on l'appelle le *fer chaud* (*ſoda:*) elle s'étend communément le long de

BOUL. D'ESTOMAC

l'œſophage, & eſt produite par des ſucs vitrioliques, qui croupiſſent dans l'eſtomac, & ſe maniſeſtent par des rapports auxquels les mélancholiques, comme ceux qui boivent journellement de la biere, ſont aſſez ſujets. Si la douleur enfin eſt aiguë & tranchante, on lui donne le nom de *colique d'eſtomac :* elle dépend le plus ſouvent des flatuoſités, ou d'une affection ſpaſmodique, que des gonflemens aſſez ſenſibles, & des rots fréquens ne manquent guère de déceler. Mais, lorſqu'elle eſt accompagnée de la fiévre, on doit craindre l'inflammation de ce viſcere, beaucoup plus commune qu'on ne penſe.

Toutes ces ſortes de douleurs ſont préſentées par les anciens auteurs, ſous différens noms, & avec beaucoup de confuſion. Les modernes pour la plûpart, qui en ont parlé, à la vérité, plus clairement, n'ont puiſé malheureuſement ce qu'ils en diſent, que dans leur imagination. Les *douleurs d'eſtomac,* par leur violence, ou par leur continuité, peuvent porter le trouble dans toutes les fonctions; elles excitent des vomiſſemens énormes : elles cauſent des difficultés de reſpirer, des *palpitations*, des friſſonnemens & des *tremblemens*, des *ſueurs froides*, le refroidiſſement des extrémités, l'iſchurie, des convulſions, la paralyſie, &c. Elles jettent enfin quelquefois les malades frappés de leur état, dans des inquiétudes, & un *abattement du corps*

& de l'esprit que toute leur raison ne sçauroit surmonter. Ceux qui connoissent les deux gros cordons de nerfs, qui se perdent dans le corps de ce viscere, ne doivent pas être surpris de tous les désordres que cause cette maladie, & de la suite formidable des symptomes qui l'accompagnent. DOUL. D'ESTOMAC

Les *douleurs d'estomac* sont communément *excitées* par des matieres piquantes, âcres & rongeantes, qui sont présentes dans sa cavité; tels sont les mauvais sucs qui résultent des digestions viciées, les émétiques, les purgatifs, les poisons, &c. Les alimens de difficile digestion, ou pris en trop grande quantité, les flatuosités, les vers, les contusions, les hernies épiploïques, &c. y peuvent *donner lieu;* c'est quelquefois le *produit* de la colere, de la tristesse & des autres passions vives, ou un symptome de la colique intestinale, mésentérique, duodénale, hépatique & néphrétique; des fiévres malignes, des éruptions, &c. Elles peuvent tirer leur source des pâles couleurs, des pertes de sang supprimées, des éruptions rentrées, de la goutte remontée, de la dyssenterie arrêtée, &c. Les hypochondriaques, les hystériques, les goutteux, les calculeux, &c. y sont encore *sujets*. Les douleurs d'estomac accompagnées de la fiévre, menacent d'inflammation: les *habituelles* sont souvent *indompta-*

DOUL. D'ESTOMAC *bles*, malgré l'avantage qu'on a de porter le remede immédiatement à la partie affectée : je ne crois pas qu'il ſoit néceſſaire de dire que le hoquet, les ſueurs froides, les défaillances, &c. ſont toujours, dans les cas que nous avons rapportés, de *mauvais ſignes.* Il eſt très important de ſçavoir que la cardialgie a le plus ſouvent ſon ſiége hors de l'eſtomac, comme à l'œſophage, au duodénum, au diaphragme, à l'épiploon, au foie, à la rate, au pancréas, au méſentere & aux muſcles du bas-ventre. Il peut dépendre encore d'un anévryſme ou de toute autre tumeur : il paroît par-là, qu'on accuſe ſouvent l'eſtomac injuſtement, & qu'on donne, ce qui pis eſt, des remedes au hazard.

L'*ouverture des cadavres* nous manifeſte, dans la cavité de l'eſtomac, la ſtagnation d'une bile érugineuſe, noire & aigrie ; des pierres biliaires comme des grains de grenade ; la matiere de la boiſſon, ou des flatuoſités dont il eſt ordinairement diſtendu, & quelquefois du ſang extravaſé ; la dilatation énorme de ce viſcere, comme auſſi du duodénum ; ſon déplacement, ſes tuniques racornies, épaiſſes & blanchâtres. Les ſquirrhes, dont le ſiége varie beaucoup, y ſont très-communs : on y rencontre quelquefois des phlogoſes & des abſcès ; des puſtules gangreneuſes ; ſa face interne corrodée ; des ulceres, tant internes qu'externes : on l'a trouvé

DOUL. D'ESTOMAC

encore percé, gangrené & putride : on a vu dans ſa cavité, des vers, des veſſies remplies de poux, des pierres de différentes formes & groſſeurs; des pilules, des noyaux, des épingles, du plâtre, du charbon, & autres corps étrangers avalés ; des tumeurs anomales & enkiſtées; des excroiſſances fongueuſes; des verrues, &c. & enfin l'inſertion du canal de la bile. On a obſervé très-ſouvent des ſquirrhes au foie, au pylore, au duodénum, à la rate, à l'épiploon, au méſentere, &c ; des ſuppurations & des pourritures à tous ces viſceres ; le cartilage xiphoïde déplacé ; la véſicule du fiel prodigieuſement gorgée, ou contenant une grande quantité de pierres ; des hernies épiploïques ; l'anévriſme de la céliaque, &c. ſans parler de l'inflammation du médiaſtin & du péricarde ; de la groſſeur énorme & autres vices du cœur ; des pierres aux reins, &c.

La *ſaignée* eſt néceſſaire, lorſque l'eſtomac eſt menacé d'inflammation : on eſt même obligé de la réiterer pluſieurs fois, ſi la douleur eſt aiguë, & la fiévre violente ; mais elle convient rarement aux autres douleurs, ſur-tout ſi elles ſont chroniques. Les *vomitifs* & les *purgatifs* ſont, ſans doute, les remedes les plus propres à enlever tout ce qui eſt contenu dans l'eſtomac ; mais il n'eſt pas toujours permis d'en uſer, & l'on eſt ſouvent obligé d'émouſſer leur action

DOUL. D'ES-TOMAC

par des *calmans*. La boiſſon abondante, l'eau de poulet, le petit-lait, les émulſions, l'huile d'amandes douces; tous les *délayans* & les *adoucissans* ſont ici d'un grand ſecours. Pluſieurs n'ont pu ſe délivrer de ces douleurs habituelles, qu'en ſe retranchant le vin: les *tempérans*, tels que la bourrache, la chicorée, la pimprenelle, la fumeterre, le cerfeuil, la patience & les écreviſſes, ont été encore très-employés.

Après tous ces remedes, on peut en venir aux *calmans*, aux *anti-ſpaſmodiques* & aux *hypnotiques*: tels ſont le nître, la liqueur anodyne minérale, le camphre, les fleurs de tilleul, le caſtoréum, la poudre de guttete; les gouttes anodynes de SYDENHAM, le diacode, &c. On a recours encore aux *ſtomachiques* & aux *carminatifs*: tels ſont la menthe, la ſauge, la marjolaine, & ſur-tout les fleurs de camomille: l'anis, le fenouil, le quinquina, l'aunée, la rhubarbe, le chacril, l'extrait de geniévre & d'abſinthe; la thériaque, &c. Il eſt enfin des cas qui demandent des *abſorbans*, des *contre-vers*, les *martiaux* & autres *apéritifs*; les *ſudorifiques*, les *anti-ſcorbutiques*, & autres remedes propres à la maladie, dont la douleur d'eſtomac eſt le ſymptome. Dans tous, on recommande les lavemens adouciſſans, laxatifs & carminatifs.

Il eſt très-important, dans le *traitement* de toutes ces eſpeces de douleurs, & ſur-tout dans

celle

celle qu'on appelle le *fer chaud*, d'examiner, soit par les rapports, soit par le vomissement, & autres symptomes, si les matieres qui, sont dans l'estomac, tendent à l'acidité, ou à l'alkalescence, pour faire un juste choix des remedes que nous avons proposés : on sent bien que les *matieres aigres*, après les évacuations préliminaires, & les délayans, tels que le thé, l'eau de poulet, ou l'eau dégourdie pure, demandent les *absorbans*, comme la craie, le corail, les pierres d'écrevisses, la magnésie, &c. & que les *matieres alkalines* doivent être attaquées, après les remedes généraux, par l'*eau nîtrée*, la *limonade*, & autres *liqueurs acidules*. Quelque nombreux & variés que soient les remedes dont nous avons chargé cet article, ils sont souvent insuffisans; & l'on est obligé d'avoir recours aux *eaux minérales* de Vals & de Forges, de Plombieres, de Balaruc, du Mont d'Or, &c. Le *lait*, les *crémes* de riz, d'orge, &c. ont été encore utiles à plusieurs, sans parler de beaucoup d'autres remedes qui peuvent convenir à la maladie principale, dont la douleur d'estomac n'est que le symptome.

Quoiqu'on ne puisse pas compter sur les *topiques*, on ne doit pas cependant les mépriser : ils ont produit quelquefois les plus grands effets, sur-tout lorsqu'ils ont été secondés par les remedes internes. On use des linimens : on applique des *cataplasmes*, & même des *sachets* aro-

DOUL. D'ESTOMAC

matiques, balsamiques, spiritueux & camphrés, les *emplâtres* de baies de laurier, de poix, de tacamahaca; des fomentations émollientes, &c. On peut tirer encore de grands avantages des *bains chauds*, & même de l'*immersion des pieds* dans l'eau chaude, &c. Il faut enfin garantir la région de l'estomac du froid; & cette seule attention a fait quelquefois cesser des douleurs qui avoient résisté à tous les remedes.

INFLAMMATION DU BAS-VENTRE.

NOUS avons parlé, en général, des inflammations internes ; mais il manqueroit quelque chose à ce Traité, si l'*inflammation du bas-ventre*, maladie très-grave & très-commune, n'y avoit un article à part. Son siége est incertain ; mais elle attaque le plus souvent les intestins grêles, & se communique au ventricule, au mésentere & aux autres visceres contenus dans le sac du péritoine : elle n'épargne pas même les muscles du bas-ventre ; & il est très-bon d'en être prevenu. Les jeunes gens, les sanguins & les bilieux, sont les plus *sujets à cette maladie*, qui est quelquefois un symptome des fiévres qui ont un mauvais caractere. Elle doit *son origine* à la rentrée de l'érésipele, & d'autres maladies de la peau ; à la matiere arthritique & rhumatismale, qui roule dans le sang ; à la suppression des pertes de sang habituelles, à la diarrhée trop brusquement arrêtée ; aux alimens de haut goût, comme aux vins & aux liqueurs spiritueuses, & à la boisson à la glace, le corps étant échauffé. Elle a été excitée par des émétiques donnés à contre-temps, par des purgatifs drastiques, par un usage inconsidéré du mercure, par des poisons âcres & corrosifs, &c. On doit encore la rapporter aux grands

INFLAM MAT. travaux, aux fortes compressions, aux contusions, aux attaques vives de colique, sur-tout par l'etranglement des hernies, &c.

L'élevation & la tension du bas-ventre, une douleur âcre & brûlante, la fiévre aiguë, précédée par des frissons, & quelquefois maligne ou pestilentielle; le pouls dur & inégal, & quelquefois effacé; les anxiétés, l'insomnie, & souvent le délire, *manifestent* assez l'*inflammation dont nous parlons.* Il y en a qui vomissent les alimens, ou des crudités vertes & noirâtres; & d'autres ont le hoquet. Tous se plaignent de la bouche séche, de la soif, & de la peine à avaler, des cardialgies, ou de douleurs qu'ils rapportent à la région épigastrique, comme au nombril, & aux lombes: le ventre est ordinairement resserré; les urines ardentes, & en petite quantité: les selles, dans quelques-uns, sont noirâtres; d'autres ont un cours de ventre rebelle, mais qui peut être avantageux. On peut connoître, par l'exploration ordinaire, l'inflammation du ventricule & des intestins, & beaucoup mieux celle du foie & de la rate; mais il n'en est pas de même de l'inflammation du pancréas & du mésentere, à cause de leur profondeur. On peut cependant la soupçonner, lorsque la fiévre est plus modérée, & les douleurs moins vives. L'*inflammation des muscles*, qui est assez rare, s'annonce par les douleurs les plus aiguës, qui augmentent par la toux & tous les

mouvemens du corps : ceux qui en ſont attaqués, pouſſent les hauts cris, lorſqu'on les touche : leur reſpiration eſt plus gênée que dans les autres cas, & le pouls plus dur & plus vif. Nous renvoyons à d'autres articles l'inflammation des reins, de la veſſie & de la matrice. INFLAM MAT.

Chacun ſçait que l'*inflammation du bas-ventre* eſt une *maladie* terrible & *dangereuſe*, ainſi que les autres engorgemens de ce genre : elle peut ſe terminer en quelques jours par la réſolution ; mais après ce temps, la maladie ſe ſoutenant, on doit s'attendre à la ſuppuration ou à la gangrene, ſi les parties affligées ne contractent un engorgement ſquirrheux très-incommode, & qui reſiſte à tous les remedes. L'inflammation du ventricule eſt preſque toujours mortelle, ſoit qu'elle tende à la ſuppuration ou à la gangrene, ou qu'elle devienne ſquirrheuſe. Celle des inteſtins donne plus d'eſpérance, parce que le pus qui s'y forme eſt facilement entraîné ; & les ſelles, qui en ſont chargées, annoncent le plus ſouvent la guériſon. On doit craindre, dans toutes les inflammations du bas-ventre, la ſuppuration, lorſque les malades, après les premiers jours de l'attaque, ſentent des élancemens & des friſſons irréguliers : c'eſt alors qu'on doit examiner l'état des forces, & tâcher de découvrir le ſiége du mal, pour pouvoir prononcer ſur l'avenir. Si la douleur vive & brûlante ceſſe ſu-

INFLAM MAT. bitement, les autres ſymptomes ſubſiſtant; on doit penſer à la gangrene : les douleurs lancinantes, qui durent long-temps, ne laiſſent preſque aucun doute ſur l'ulcere. Une douleur enfin obſcure & gravative à la fin de la maladie, ſans aucune marque de ſuppuration, fait ſoupçonner le ſquirrhe. Mais diſons la vérité : tous ces ſignes, fondés ſur le rapport des malades, ſe préſentent avec tant de confuſion, qu'on a beaucoup de peine à prononcer ſur l'événement, comme ſur la nature & le ſiége du mal, qui ne ſe manifeſte guère qu'à l'ouverture des cadavres, c'eſt-à-dire, lorſqu'on a très-peu d'intérêt à le connoître. Parmi les ſymptomes les plus redoutables, il faut compter le hoquet, les défaillances, les ſueurs froides, & enfin les taches livides, avec des phlyctènes qui occupent le ventre.

L'*ouverture des cadavres* nous met ſous les yeux le ventricule enflammé, ulcéré, ou chargé de taches gangreneuſes, contenant une liqueur noirâtre, érugineuſe & fétide. Les inteſtins ſe préſentent bourſoufflés, avec des taches rougeâtres; enflammés, ſuppurés, gangrenés & déchirés; remplis de vers; obſtrués par les matieres fécales; environnés d'une croûte blanchâtre; collés enſemble. On a vu encore le cæcum farci d'un ſang pourri; le méſentere engorgé, purulent, avec quelques marques de

pourriture. Le foie, outre la phlogose, a été trouvé tuberculeux, noirâtre & gangrené ; la vésicule du fiel vuide, contenant des pierres, &c ; le pancréas engorgé, avec des tubérosités qui en changeoient la forme ; l'épiploon collé aux intestins, à la vessie & au péritoine ; squirrheux & putride ; le péritoine, avec le bord du diaphragme, attaqué d'inflammation & de pourriture, &c. On a trouvé enfin des abscès en différentes parties ; des stagnations purulentes & sordides dans la capacité du bas ventre, sans parler des hernies, & de plusieurs maladies de la poitrine, qui ont un rapport éloigné à notre sujet. INFLAM MAT.

On juge bien que l'inflammation du bas-ventre ne doit pas demander moins de *saignées* que celle de la poitrine : elles ne conviennent, dans l'un & l'autre cas, que dans les premiers jours : c'est sur l'état des forces des malades, & la violence des symptomes, qu'on doit en régler le nombre. Trois ou quatre suffisent ordinairement ; & il est très-rare qu'on soit obligé d'aller au-delà de six : nous ne sçaurions trop répéter que les *saignées*, après les quatre premiers jours, sont dangereuses, & qu'on ne doit y avoir recours que dans les cas très-pressans. Elles sont encore plus redoutables, si l'inflammation du bas-ventre est un symptome de la fiévre maligne & putride déja avancée ; & l'on donne, dans ce

INFLAM MAT. cas, pour le dire en paſſant, beaucoup au hazard. La diéte la plus ſévere eſt ici indiſpenſable : on doit y faire entrer les *délayans*, les tempérans & les adouciſſans, comme le petit-lait, l'eau de veau ou de poulet, les émulſions ſimples, l'infuſion de fleurs de mauve, ou de graine de lin, la tiſane d'orge ou d'avoine ; les mucilages qu'on tire de la racine de guimauve, des graines de l'herbe-aux-puces, &c. On peut employer quelquefois les diaphorétiques les plus doux, comme la bourrache & la bugloſſe, la ſcorſonere, le chardon bénit, &c. Les abſorbans peuvent être utiles, lorſqu'il y a des ſignes manifeſtes de crudité acide dans l'eſtomac. On peut encore faire uſage des *calmans*, tels que le nître, le camphre, la liqueur anodyne minérale, le ſel ſédatif, &c; mais on doit bannir l'opium & les autres narcotiques. Il eſt bon d'entretenir la liberté du ventre par des lavemens émolliens & adouciſſans : il eſt même permis, lorſque l'état des premieres voies le demande, de faire paſſer des *laxatifs*, comme l'huile d'amandes douces, la caſſe, les tamarins, & même la manne ; mais il faut bien ſe garder, dans le cours de cette maladie, de faire prendre des purgatifs ſtimulans, & encore moins des émétiques, qui feroient courir les plus grands riſques aux ma-

lades : on peut cependant faire vomir ſans danger, dans le commencement de cette maladie, ſi on le juge abſolument néceſſaire ; & cette pratique n'a pas été ſans ſuccès. On tire encore quelque avantage des topiques émolliens, comme des fomentations & des cataplaſmes, de la peau d'un animal qu'on vient d'écorcher vivant, &c. On applique enfin des ſang-ſuës au fondement, lorſqu'il y a ſuppreſſion du flux hémorrhoïdal ; & on en a vu ſouvent de très-bons effets.

PASSION ILIAQUE.

L'INTESTIN *ileum*, dont cette maladie tire ſa dénomination, n'en eſt pas cependant toujours le ſiége : on l'a vu ſouvent dans le *cæcum* & dans le *colon*, quelquefois même dans le *rectum*. Le nom de *volvulus*, que quelques auteurs donnent à la *paſſion iliaque*, eſt relatif aux entortillemens qu'on rencontre quelquefois dans l'iléum : l'état enfin digne de compaſſion, où ce cruel vomiſſement réduit les malades, lui a fait donner encore le nom barbare de *miſerere*. L'affection iliaque vient plus ou moins lentement, mais toujours par degrés : on vomit premiérement tout ce qui eſt contenu dans l'eſtomac ; on rejette enſuite la bile, la matiere chyleuſe, & les excrémens, juſqu'aux lavemens & aux ſuppoſitoires, les ſelles étant totalement ſupprimées. Le ventre ſe tend & ſe tuméfie : on y reſſent des douleurs & des tranchées très-vives, dont le foyer ſemble être quelquefois au nombril ; on a de l'oppreſſion, & ſouvent le hoquet : enſuite viennent les convulſions, les défaillances, les ſueurs froides, le refroidiſſement des extrémités, &c. Les poiſons, les émétiques, & autres matieres âcres & ſtimulantes, peuvent *donner lieu* à cette maladie : elle a été quelquefois *excitée* par un ac-

cès de colere, par une courſe précipitée, &c. Les grands mangeurs ; ceux qui ſont ſujets à la colique convulſive, & qui portent des hernies, ſont les plus *expoſés* à ſes atteintes. PASS. ILIAQ.

L'examen des matieres, que l'on rend, peut faire juger du lieu où eſt le *vice local*, parce qu'on ne ſçauroit rejetter que ce qui eſt au-deſſus de l'étranglement ; & cette connoiſſance peut autant influer ſur le traitement que ſur le *prognoſtic.* Perſonne n'ignore que cette maladie eſt des plus *dangereuſes*, ſur-tout lorſqu'on y découvre quelque ſigne d'inflammation, tels que la fiévre véhémente, la douleur aiguë, la tenſion du ventre, ſi elle eſt accompagnée de ſtrangurie, &c. La ceſſation de la douleur, les autres ſymptomes ſubſiſtant, annonce la *gangrene* & la *mort*, qui arrive aſſez communément le troiſieme ou le quatrieme jour de la maladie ; mais elle eſt plus longue, & peut durer des ſemaines, & même des mois, lorſqu'elle dépend d'une autre cauſe.

Les *obſervations anatomiques* confirment ce que nous avons dit du ſiége de cette maladie, qui occupe preſque auſſi ſouvent le cæcum & le colon, que l'iléum : on a même vu le rectum ſeul affecté. On a rencontré, dans pluſieurs, les boyaux prodigieuſement bourſoufflés, enflammés, gangrenés, percés & déchirés, & ce qu'ils contenoient, répandu dans la cavité du bas-ventre : on y a vu des abſcès & des tu-

PASS. ILIAQ

meurs squirrheuses, dont le volume occupoit le passage du canal. On a découvert assez fréquemment des invaginations, ou des portions d'intestins rentrant dans leur propre canal, c'est ordinairement la portion supérieure qui rentre dans l'inférieure ; mais on a observé quelquefois le contraire. J'ai encore remarqué plusieurs fois, & d'autres l'ont aussi observé, que ces sortes de duplicatures se rencontroient assez dans des sujets qui n'avoient pas eu le moindre vomissement. On a trouvé des étranglemens par hernie, ou par un vice local des intestins; des entortillemens de ces canaux, qui paroissent quelquefois entrelacés & même noués; leur adhérence contre nature; des obstructions par les matieres fécales desséchées, par des concrétions plâtreuses, par des vers rassemblés en peloton, sans parler des diverses sortes d'épanchemens, & des tumeurs qui peuvent comprimer le canal intestinal.

Cette maladie demande de *prompts secours.* On doit examiner, avant tout, s'il n'y a point d'hernies qui, comme on le sçait, ne sont pas toujours apparentes, sur-tout aux femmes : le rétablissement du boyau étranglé est alors le seul remede qu'on ait à faire. Les *saignées* sont ici indispensables, tant pour combattre l'inflammation, que pour la prévenir. On fait ensuite un grand usage des *adoucissans* & des *relâchans*, comme de l'eau de poulet, de l'huile

d'amandes douces, des bouillons gras, de l'eau émulſionnée, ou de graine de lin, du petit-lait, &c. Les *calmans*, tels que le nître, le camphre, la liqueur anodyne minérale, le diacode, les gouttes anodynes, &c. ſont des remedes dont on éprouve tous les jours l'efficacité. On peut, à la faveur des hypnotiques, faire paſſer quelquefois des *laxatifs*, dont on doit attendre les meilleurs effets : quelques-uns ſe ſont bien trouvés de l'eau à la glace ; d'autres, après avoir épuiſé les autres reſſources, ont employé avec ſuccès le quinquina qui eſt, comme on le ſçait, anti-ſpaſmodique & anti-putride. On fait avaler encore, lorſqu'il n'y a ni hernies, ni inflammation, des *balles de plomb*, une livre environ de *mercure crud* dans l'eau ou dans un bouillon gras. Je remarquerai ici, en paſſant, que ce mercure a donné quelquefois la ſalivation.

On fait, de plus, un grand uſage des *lavemens* émolliens, purgatifs & ſtimulans : on a ſoufflé quelquefois de la fumée du tabac dans l'anus, avec l'inſtrument dont DEKKERS a donné la deſcription & la figure : on a encore enflé les boyaux avec un gros ſoufflet ; & ces moyens connus, du temps même d'HIPPOCRATE, ont réuſſi à pluſieurs. Les *topiques émolliens* & *relâchans* ſont ici d'un grand ſecours. Outre les fomentations & les cataplaſmes qui ont cette propriété, on donne encore les *bains* & les demi-

PASS. ILIAQ.

bains, tant avec l'eau chaude, qu'avec une décoction émolliente, ou l'huile d'olives. On a vu de très-bons effets de l'*application des animaux*, de celle de l'épiploon ou de la peau d'une brebis, d'un *liniment* fait avec la graisse & le camphre, d'un *cataplasme* avec la thériaque, de l'huile de menthe, &c. Quoiqu'on n'ait pas beaucoup à espérer de ces topiques, on ne laisse pas d'en faire usage, parce qu'il est très-assuré qu'ils ne sçauroient nuire ; avantage toujours précieux.

CHOLERA-MORBUS.

LA *maladie*, qui fait le ſujet de cet article, eſt encore plus *effrayante* que celle dont nous venons de parler. On ſçait que le vomiſſement & la diarrhée, dont l'attaque eſt très-bruſque, en ſont les principaux ſignes; mais ils n'en conſtituent pas le caractere, parce qu'il arrive, tous les jours, qu'on a cette double évacuation par une ſimple indigeſtion, ou dans quelqu'autre circonſtance, qu'on ne ſçauroit, ſans abuſer des termes, appeller *cholera*. Celle-ci eſt accompagnée des *ſymptomes* les plus *formidables* : tels ſont les douleurs très vives, & la chaleur brûlante des entrailles; la tenſion du ventre, la cardialgie, le hoquet, les anxiétés, les défaillances, la ſoif exceſſive, la fiévre avec le pouls inégal, petit & intermittent; les convulſions, la contraction des membres, les crampes, ou un tiraillement douloureux aux jambes; les ſueurs froides, le refroidiſſement des extrémités, &c. Les gens les plus robuſtes y ſuccombent quelquefois dans les vingt-quatre heures, ou en deux ou trois jours : les évacuations ſont bilieuſes, jaunes, porracées, érugineuſes, noires, &c. Je ne parle point ici de l'éruption abondante des vents, tant par la bouche que par le fondement, qu'il a plu à quelques-uns d'appeller *cholera ſec.*

CHOL. MORB.

Les melons, les concombres, les champignons, & autres alimens pernicieux, les purgatifs draſtiques, les poiſons, &c. peuvent *donner lieu* à cette maladie ſouvent épidémique dans la canicule. Elle eſt quelquefois *ſymptome* des fiévres malignes & autres, de l'inflammation du bas-ventre, &c. Les gens ardens, & colères, qu'on ſçait être ſouvent tourmentés par la bile, y ſont les plus *ſujets ;* elle eſt plus commune à la fin de l'été, que dans les autres temps de l'année, & eſt même ſouvent épidémique. Il faut obſerver qu'elle a pluſieurs degrés, dont les plus légers méritent à peine le nom de *cholera :* elle eſt, dans ce cas, ordinairement *ſalutaire ;* mais elle eſt toujours *redoutable*, lorſqu'elle eſt accompagnée de pluſieurs des ſymptomes dont nous avons fait mention, ſur-tout lorſqu'on ne peut l'imputer à aucune cauſe manifeſte, & que les matieres que l'on rend par les deux voies, s'éloignent, tant par l'odeur que par la couleur, de leur état naturel. La bile, comme nous l'avons dit, joue ici le principal rôle. On ſçait que la noire, la porracée & l'érugineuſe, outre les anxiétés, la cardialgie, le vomiſſement & le cours de ventre, peuvent exciter encore des inflammations qui ſe terminent le plus ſouvent par la gangrene. Celle que les anciens appelloient *atrabile*, eſt la plus redoutable : elle donne quelquefois lieu, outre les ſymptomes dont nous avons fait mention

tion, à la folie, aux convulſions, aux extaſes, &c.

On voit dans les *cadavres* toutes les marques du regorgement de la bile qui eſt tantôt d'un jaune foncé, verdâtre, noire, gluante, & dans un état de putridité acide. On a trouvé le foie obſtrué, deſſéché, renfermant des kiſtes ſtéatomateux, &c. On a rencontré des dilatations de la véſicule du fiel & du canal commun; on a vu l'inſertion de ce dernier près de l'eſtomac, ou dans ſa propre cavité : on a découvert enfin des marques de phlogoſe & de gangrene à l'eſtomac, au canal inteſtinal, &c. ſans parler de beaucoup d'autres déſordres qui ne ſont pas de notre ſujet.

Il ſeroit dangereux de ſuivre, dans le *traitement* de cette maladie, la route qu'indiquent la plûpart des écrivains, qui ont fait un étrange abus des remedes, même les plus contraires aux vues qu'on doit avoir; ne ſuivant en cela que leurs préjugés, ou l'exemple de quelques autres qui n'étoient pas mieux éclairés qu'eux. Ceux qui mettent la *ſaignée* à tout, ne manquent pas de l'appliquer au choléra : il y a, à la vérité, quelques cas où il eſt permis d'en uſer; mais ils ſont très-rares; & ceux, pour le plus grand nombre, qui s'attribuent le droit de conduire les autres, ſont incapables de les diſcerner. Les *évacuans*, tant émétiques que purgatifs, ſi l'on en excepte les tamarins & la caſſe, qu'on

CHOL. MORB. a fait paſſer quelquefois avec aſſez de ſuccès ; doivent être bannis, quoique pluſieurs en uſent avec une hardieſſe qui eſt, comme nous l'avons dit ailleurs, en raiſon inverſe de leur ſçavoir : n'eſt-ce point-là *currenti calcar addere ?* Les aſtringens ne ſont pas moins à craindre, ſur-tout dans le premier temps de la maladie : on trouve cependant bien des auteurs qui ont commencé leur traitement par ces remedes ; mais laiſſons tous ces caprices de l'art, ou plutôt de l'ignorance, & indiquons les ſecours les plus approuvés & les plus efficaces.

Tels ſont les *délayans*, les *adouciſſans*, & les *rafraîchiſſaus* qui ſont les meilleurs remedes, & les ſeuls même qu'on ait ordinairement à employer pendant le temps le plus orageux : c'eſt dans cette vue qu'on gorge les malades de *petit-lait*, d'*eau de poulet*, ou de *limonade*. On peut, au défaut de cette derniere, uſer de l'eau rendue aigrelette avec quelques gouttes d'eſprit de vitriol, ou enfin de l'eau pure, ſoit froide, ſoit dégourdie : on leur fait prendre, en même temps, des *lavemens* adouciſſans & rafraîchiſſans. S'il y a quelque ſoupçon de poiſon, le lait, le bouillon gras, l'huile d'amandes douces, &c. ſont les remedes les plus appropriés.

Les *calmans*, tant *hypnotiques* qu'*anti-ſpaſmodiques*, ſont ſouvent utiles : ils ſont néceſſaires, ſi l'on rapporte la maladie à l'effet d'un purgatif violent, ou à toute autre cauſe pareille. Le

laudanum, les gouttes anodynes, le diacode, CHOL.
le castoréum, &c. sont ceux qui sont les plus MORB.
employés, lorsque les délayans & les évacuations suffisantes ont mis les premieres voies en état de les recevoir. On peut tirer encore de grands avantages des testacées, des pierres d'écrevisses & autres *absorbans.* Ce n'est qu'après les sept ou huit premieres heures, qu'il est permis quelquefois de donner des *fortifians*, tels que le diascordium, la thériaque, la confection d'hyacinthe, &c. Les *topiques stomachiques* y ont été aussi employés; mais dans une maladie aussi brusque, que doit-on attendre des remedes qui agissent si lentement? Les *relâchans*, & les émolliens, sont bien plus convenables; mais le peu de repos, dont les malades jouissent, ne permet guère d'en user.

LA DIARRHÉE.

IL y en a de trois ſortes, 1° la *diarrhée*, dans laquelle les déjections, plus ou moins fréquentes, ſont ſtercorales, bilieuſes, ſéreuſes, mouſſeuſes, glaireuſes, argilleuſes, graiſſeuſes, purulentes, &c. Elle eſt ſouvent accompagnée de dégoût, d'anxiété, de foibleſſe, de flatuoſité, avec murmure & grouillement; de douleurs plus ou moins vives & étendues, du téneſme, de la tenſion au ventre, des crampes, &c. Les urines, dans cette maladie, ſont ſouvent rougeâtres & en petite quantité. 2° Le *flux céliaque*, dans lequel on rend les matieres blanchâtres, griſâtres & chyleuſes. Il a ordinairement ſon ſiége au méſentere dont les vaiſſeaux lactés ſont obſtrués ou comprimés : il vient encore quelquefois de l'abondance des glaires qui enduiſent le canal inteſtinal &; cette cauſe ſe manifeſte par les déjections muqueuſes : il eſt ordinairement accompagné du dégoût, des rapports aigres, de la ſoif, des douleurs qu'on rapporte aux lombes, & ſouvent de la fiévre; les urines ſont encore troubles, & peu abondantes. 3° La *lienterie*, dans laquelle on rend les alimens peu changés : elle ſuccede quelquefois à la diarrhée & à la dyſſenterie, ou vient à la ſuite d'autres maladies chroniques. Elle eſt accompagnée, tantôt d'un grand dégoût,

tantôt d'une forte de faim canine, d'un grand accablement, & autres accidens dont nous avons déja fait mention : les urines font plus ou moins bourbeufes, & en petite quantité. DIARRHÉE.

Telles font les *différences* fuperficielles qu'on doit obferver dans ces fortes de *cours de ventre non fanglans*. Mais il y en a bien d'autres tirées de l'âge & du tempérament ; des effets variés à l'infini des alimens, des remedes, & des accidens qui ont précédé ou qui accompagnent la maladie ; connoiffances, comme on le penfe bien, qui influent fur le *choix des fecours*, & qui épargnent au malade le défagrément de prendre tant de remedes inutiles, avant d'avoir rencontré le bon, qu'il tient encore quelquefois d'une main étrangere, après avoir effuyé pendant long-temps tous les tâtonnemens de celui à qui il s'eft confié. Les bilieux, les cachectiques, les goutteux, &c. font les plus *fujets* à la diarrhée : elle *dépend* quelquefois du froid aux jambes, de la nature ou de la qualité des alimens, comme de leur excès ; du changement de l'eau, &c. Les cathartiques y *donnent* encore *lieu* ; & on l'appelle alors *fuperpurgation*, (*hypercatharfis.*) Les enfans font les plus expofés au flux céliaque, & les fcorbutiques à la lienterie. La *diarrhée* fe termine fouvent par le vomiffement, par les urines plus abondantes, & par la fueur. Celle qui eft occafionnée par le froid, par l'eau & les alimens, eft *fans danger* ;

DIARRHE'E.

& dure peu de temps ; mais elle mérite beaucoup d'attention, lorſqu'elle vient du chagrin & de la triſteſſe, ou de toute autre cauſe interne, lorſqu'elle affoiblit beaucoup les malades, & qu'elle eſt invétérée : elle eſt d'autant plus *à craindre*, que les déjections s'éloignent de l'état naturel, tant par leur couleur que par l'odeur, & qu'elle eſt accompagnée de fâcheux ſymptomes, tels que le dégoût, la fiévre & la ſoif ; les douleurs & le téneſme ; le hoquet, les anxiétés, les ſueurs froides, les défaillances, le maraſme, &c. La *bilieuſe* approche quelquefois du choléra, & ſe change très-ſouvent en dyſſenterie : l'*adipeuſe*, qu'on nomme *colliquative*, jette bientôt dans le maraſme ; la *purulente* peut deſſécher les abſcès de la poitrine & du bas-ventre, de même que les ulceres, tant externes qu'internes. La *diarrhée*, dans les maladies aiguës, eſt ſouvent *critique* ; mais il ne faut pas la regarder comme telle dans le commencement de la maladie. Le vomiſſement, les ſueurs & le flux d'urine guériſſent communément le cours de ventre ; & l'on doit *bien augurer*, lorſque l'urine s'éclaircit, & qu'elle devient plus abondante. Si la diarrhée ne procure aucun ſoulagement aux hydropiques, elle les précipite : elle eſt d'un mauvais augure dans les plaies de la tête. On la craint pour les femme groſſes, & ſur-tout pour les accouchées : les pulmoniques enfin, ainſi que les éthiques,

n'ont rien à tant redouter. La *lienterie* est une maladie *très-dangereuse* à tous les âges ; plus funeste aux vieillards. Le *flux céliaque* est encore *plus grave*, s'il dépend d'un vice local ; mais s'il est produit par l'abondance des mucosités, on le guérit plus facilement.

L'*ouverture des cadavres* nous manifeste des phlogoses, des ulceres, des gangrenes, & des pourritures à l'estomac & au canal intestinal ; le velouté de ce dernier a paru quelquefois détruit : on a vu l'estomac si contracté, qu'on l'auroit pris, à toute autre place, pour un intestin. On a observé dans quelques-uns, dont la diarrhée avoit été précédée par la dyssenterie, de nombreuses cicatrices, ou des callosités qui bouchoient l'entrée des veines lactées : on a vu les intestins enflammés, tuberculeux, squirrheux, gangrenés & percés ; dans leurs circonvolutions, collés ensemble, & ne formant qu'une masse. On a trouvé le foie affecté, tantôt d'une grosseur extraordinaire, & tantôt desséché, & même friable, quelquefois comme durci par la coction : on l'a vu enflammé, squirrheux, renfermant un ou plusieurs abscès, ou autres kistes ; rempli de tubercules, & dans un état de pourriture. La vésicule du fiel a paru prodigieusement dilatée, gorgée d'une bile érugineuse, ou noire ; contenant plusieurs pierres, &c. On a trouvé la rate d'une grosseur monstrueuse, calleuse & putride ; le pancréas

DIARRHÉE. squirrheux ; des pierres, & de la bile, dans son canal, &c. les glandes du mésentere de la grosseur d'une féve, ou d'une noisette ; l'épiploon squirrheux ou détruit, sans parler des différentes tumeurs, des épanchemens sanieux & purulens, & autres désordres, tant de la poitrine que du bas-ventre, qui ont un rapport plus éloigné avec la maladie dont nous parlons. On trouve à peu-près les mêmes désordres dans ceux qui avoient la lienterie, mais principalement l'épaisseur & la callosité des tuniques intestinales, & leur putridité gangreneuse ; le mésentere obstrué, renfermant des abscès dans un état de pourriture, &c.

La *saignée* est quelquefois nécessaire : on doit se régler là-dessus sur la constitution & les forces du malade, sur l'état du pouls, & la violence des douleurs. Nous avons dit que le vomissement spontané guérissoit souvent le cours de ventre. Il résulte de cette observation, qu'on peut tirer le même avantage de l'*émétique* ; & l'expérience le démontre tous les jours : l'*ipécacuanha*, à une dose convenable, paroît être plus propre à réprimer cette maladie. On ne donne pas avec moins de succès les *purgatifs doux*, comme la rhubarbe, les tamarins, les myrobolans, la manne, la casse, & autres. Les *rafraîchissans*, tels que l'oseille, l'eau de riz, & la nîtrée ; le petit-lait, la limonade, l'eau de groseilles, &c. réussissent très-bien dans toutes

les diarrhées bilieuſes, ou qui viennent d'irritation ou de chaleur. Les *calmans narcotiques*, dans les mêmes cas, comme dans les ſuperpurgations, ſont auſſi très-utiles; le laudanum, le diacode, la teinture anodyne, & les pilules de cynogloſſe, ſont ceux qu'on emploie le plus familiérement; mais ils ne conviennent pas à toutes les eſpeces de diarrhée, & notamment à la ſéreuſe. DIARRHÉE.

Ce n'eſt qu'après avoir fait précéder les remedes dont nous venons de parler, qu'on doit mettre en uſage les *ſtomachiques*, tels que l'abſinthe, la petite centaurée, le quinquina, la cannelle, & les autres aromates; l'extrait de génievre, le diaſcordium, le vin de Chypre ou d'Eſpagne, &c. On doit donner encore avec plus de réſerve les *aſtringens*, tels que le ſimarouba, le cachou, la pervenche, les balauſtes, les roſes rouges, le cynorrhodon, l'écorce de grenade, le ſumac, la biſtorte & la tormentille, le ſang de dragon, l'acacia, les martiaux; le ſyrop magiſtral, de roſes ſeches, de coings, &c. On n'en doit venir à la plûpart de ces remedes, que lorſque les autres reſſources ſont épuiſées; car on a vu, lorſqu'on s'eſt trop preſſé d'en uſer, qu'ils ont donné lieu à des inflammations ou à des obſtructions plus fâcheuſes que la premiere maladie. On voit enfin des cours de ventre rebelles à tous les remedes que nous venons d'indiquer, qui ne cédent qu'au

DIARRHÉE. *lait*, ou aux *eaux minérales*, comme de Forges, de Balaruc, de Plombieres, de Bourbon-l'Archambaut, &c. On sçait enfin que la *diarrhée fébrile* demande des *adoucissans*, des *laxatifs*, des *calmans*, & quelquefois des *absorbans* & des *diaphorétiques*; tels sont l'eau de poulet, la casse & la manne, le diacode, les pierres d'écrevisses & la décoction blanche, le kermès minéral, le diascordium, &c.

Le traitement de la *lienterie* diffère peu de celui de la diarrhée, si ce n'est que, dans celle-là, on use avec moins de réserve des *absorbans* & des *fortifians*, tels que le corail, l'absinthe, la rhubarbe, le quinquina, les coings, la noix muscate confite, les rôties au vin, &c. Pour le *flux céliaque*, qu'on croît dépendre de l'obstruction des veines lactées, on donne les *apéritifs* & les *amers*, tels que la rhubarbe, les martiaux, l'absinthe, la petite centaurée, &c. Les *lavemens* adoucissans, les calmans, & les astringens, sont encore beaucoup employés contre tous les cours de ventre; & les circonstances en réglent le choix. On use aussi, mais plus rarement, des *topiques stomachiques* & fortifians. Nous avons dit que la sueur réprimoit la diarrhée; d'où l'on peut conclure que les *sudorifiques*, l'*exercice*, les voyages, les *frictions*, les *bains chauds*, l'usage de la flanelle, &c. sont très-utiles; & l'expérience montre tous les jours la justesse de cette conséquence: on sçait en-

DIARRHE'E.

core que l'uſage du mariage a ſouvent produit le même effet ; mais un *régime bien entendu* doit être regardé comme le point le plus eſſentiel : il conſiſte principalement en l'abſtinence de la viande, de la ſalade, des fruits cruds, &c. Il faut convenir enfin qu'on rencontre des cours de ventre de l'une ou l'autre eſpece, qui ſont rebelles à tous les remedes, & que la plûpart des malades, ennuyés d'un traitement dont ils ne voient pas la fin, s'abandonnent à la nature qui a toujours plus de reſſource que la médecine, ou ſe jettent entre les mains des charlatans, qui, en poſſeſſion du droit de tout riſquer, font voir que la témérité peut être heureuſe.

FLUX SANGLANT.

IL y en a, ainſi que du précédent, de trois eſpeces ; le *dyſſentérique*, l'*hépatique* & le *méſentérique*, ſans compter le *flux hémorrhoidal*, qui, ſe rencontrant quelquefois avec le cours de ventre, peut en impoſer. La *dyſſenterie* eſt tantôt aiguë, tantôt chronique : l'une & l'autre ſont ſouvent épidémiques, & régnent à la fin de l'été, ou dans l'automne, juſqu'à l'hiver qui les fait diſparoître. La fiévre précédée par les friſſons, & accompagnée de la ſoif ; les tranchées, & la chaleur des entrailles ; les déjections glaireuſes & graiſſeuſes, jaunes, porracées & ſanglantes ; les épreintes, &c. ſont les ſignes qui la diſtinguent aſſez des flux hépatiques, méſentériques & hémorrhoïdaux. Mais cette maladie eſt ſuſceptible de tant de degrés, & préſente tant de variétés, qu'il n'eſt pas toujours aiſé de prononcer ſur ſon caractere. La *fiévre dyſſentérique*, dans le commencement, eſt légere ; mais elle ſe renforce enſuite, & devient ſouvent la maladie principale. Les déjections commencent par être bilieuſes, & ne deviennent ſanglantes qu'après quelque temps. Les malades perdent communément l'appétit, le ſommeil & les forces : quelques-uns ſont tourmentés par des cardialgies, & même par le vomiſſement ;

leurs déjections deviennent ſanieuſes & purulentes, chargées quelquefois des filamens & des lambeaux du velouté des inteſtins : la lienterie enfin ſe joint quelquefois à cette maladie. Il arrive, dans quelques *épidémies*, que les déjections ne ſont pas *ſanglantes*, quoiqu'il y ait un concours des autres ſignes : la dyſſenterie diffère alors peu de cette eſpece de choléra, qui n'eſt pas accompagnée de vomiſſement ; diſons mieux, c'eſt la même maladie que les uns ont trouvé bon d'appeller *cholera*, & les autres *dyſſenterie*.

Les praticiens diſtinguent deux ſortes de *dyſſenterie* ; une *bénigne*, qui n'eſt accompagnée d'aucun fâcheux accident, & qui eſt même exempte de fiévre ; l'autre *maligne*, qui eſt inſéparable de la fiévre, & qui peut ſe communiquer. Dans cette derniere, on rend quelquefois le ſang tout pur : on ſe plaint de grands accablemens ; la langue devient ſéche, baveuſe & gercée : il ſe forme des aphthes dans la bouche ; on a quelquefois des vomiſſemens énormes : la peau ſe charge quelquefois de taches pourprées ; il ſurvient le hoquet, des convulſions, & autres accidens dont nous avons fait mention dans l'article de la *Fiévre maligne*. Les inteſtins grêles ſont communément les premiers affectés ; le mal ſe jette enſuite ſur les gros boyaux, où il fait les plus grands ravages. La dyſſenterie & le téneſme donnent quelquefois

FLUX. SANGL. lieu à la chute du rectum, ou à la paralysie de l'anus, qui reste alors toujours béant. Les goutteux & le scorbutiques sont assez *sujets* à la dyssenterie ; elle vient souvent à la suite de la fiévre bilieuse : ceux qui usent d'une mauvaise nourriture, qui font des excès de melons, de concombres, & autres fruits d'été, qui n'ont pas acquis leur vrai degré de maturité, y sont très-exposés. Il faut cependant avouer qu'on rend souvent les fruits d'été responsables de bien des maux auxquels ils n'ont pas de part. Nous sommes persuadés ; avec M. TISSOT, qu'on n'a rien à craindre des fruits bien mûrs, d'une bonne qualité, & dont on ne fera point d'excès. Il est étonnant qu'on ne revienne pas d'un préjugé dont l'expérience de tous les jours fait voir la fausseté.

Le *flux héphatique* est une maladie rare : cependant il n'y a point de praticien qui n'ait pu la rencontrer plusieurs fois en sa vie. Il n'a d'autre affinité avec la dyssenterie, que celle qu'il tire de la teinture rouge des déjections qu'on prendroit pour de la lavure de sang, & d'un léger ténesme qui l'accompagne quelquefois : il est inséparable de la fiévre lente. Les malades perdent l'appétit ; ils ont la bouche amere, & sont sujets aux flatuosités : leur urine est chargée de bile : la région du foie est plus ou moins douloureuse, & quelquefois avec tension. Les malades ont une couleur jaunâtre, &

touſſent avec quelque difficulté de reſpirer : il y en a enfin qui rendent le ſang par le nez, avec les crachats, ou par les autres voies. Quelques modernes ont cru que c'étoit un flux hémorrhoïdal interne ; mais les obſervations anatomiques ſemblent prouver que c'eſt avec juſte raiſon que les anciens l'ont attribué au foie. D'ailleurs le ſang hémorrhoïdal, de quelque endroit qu'il vienne, n'eſt jamais intimement mêlé avec les excrémens : on a de plus obſervé que le flux hépatique étoit venu à la ſuite de la jauniſſe, de l'hépatitis, & autres maladies du foie : les hypochondriaques y ſont les plus ſujets.

Il eſt très-important d'être averti qu'on peut rendre beaucoup de ſang par les ſelles, qui n'eſt ni dyſſentérique, ni hépatique, ni hémorrhoïdal, ainſi qu'on ſe le perſuade ſouvent. Ce *flux de ſang*, que nous nommons *méſentérique*, pour le diſtinguer des autres, accompagne ſouvent le vomiſſement de la même nature, & peut être fourni, tant par les vaiſſeaux gaſtriques, que par les méſentériques : c'eſt une ſimple hémorrhagie, plus ou moins conſidérable, dont le ſiége, tantôt dans les petits, tantôt dans les gros boyaux, eſt toujours incertain ; d'où il arrive de grandes variétés dans les déjections, qui rapprochent infiniment cette maladie des précédentes. Le ſang eſt quelquefois rouge, vermeil & ſans odeur ; quelquefois noir, corrompu & fétide, ſelon que ſa ſource eſt plus ou moins éloignée

FLUX SANGL.

du fondement : nous avons dit qu'on lui donnoit, dans ce dernier cas, le nom de *maladie noire*, à laquelle les mélancholiques, comme les ſcorbutiques, ſont ſujets. Il faut ajoûter que le ſang s'échappe quelquefois des vaiſſeaux ſanguins par tranſudation, d'où il réſulte un flux de ſang méſentérique, léger & délayé, peu différent à l'aſpect du flux hépatique, mais dont les ſignes ne ſont pas les mêmes. Nous avons encore remarqué que quelques-uns prenoient pour du ſang la bile noire & corrompue qu'on rend par les ſelles ; mais les praticiens inſtruits ne s'y trompent pas.

La véhémence de la fiévre, la violence des tranchées, le degré d'accablement ; les aphthes de la bouche, le vomiſſement, le hoquet, le ventre affaiſſé, les déjections extrêmement fétides, purulentes, entraînant des pellicules & des lambeaux de chair ; la ceſſation des douleurs, ſans la diminution des autres accidens, les extrémités froides, &c. ſont aſſez connoître le *danger* de la *dyſſenterie :* celle qui a ſon ſiége dans les petits boyaux, ce qu'on connoît au nombril douloureux, aux déjections plus fondues, & au téneſme moins importun, excite quelquefois l'inflammation : plus le ſang eſt abondant, plus elle eſt *à craindre.* On a remarqué que la ſueur étoit ordinairement avantageuſe ; que ceux qui, avec le ſang, rendoient de la bile noire, mouroient ſouvent, dans trois ou quatre jours, mais qu'après ce terme, ils

avoient

avoient peu à craindre ; que la dyssenterie arrêtée à contre temps, menaçoit le foie & les articulations. A l'égard des *dyssenteries blanches* ou non sanglantes, ordinairement épidémiques, elles sont aussi *redoutables* que le choléra, auquel nous avons dit qu'elles appartenoient. La dyssenterie des enfans & des vieillards, des cachectiques, des scorbutiques & des femmes en couche, est toujours *très-dangereuse*. Elle est sujette à des retours fâcheux, lorsqu'on ne s'applique pas à les prévenir, & dégénere quelquefois en diarrhée très-rebelle. Le *flux hépatique* donne moins d'incommodité que la dyssenterie ; mais il est plus difficile à guérir : il se termine communément par la cachexie, l'hydropisie & le marasme. Pour le *flux mésentérique*, il n'est pas plus à craindre que le vomissement de sang ; & il est assez rare qu'ils aient l'un & l'autre des suites fâcheuses.

FLUX SANGL.

Les *observations anatomiques*, très-nombreuses, sur la *dyssenterie*, nous apprennent qu'on trouve des stagnations d'une bile porracée, brune ou noire, tant dans ses propres réservoirs, que dans les intestins ; que ces derniers sont quelquefois desséchés comme du parchemin ; qu'ils sont, dans quelques-uns, prodigieusement dilatés par les vents, & qu'ils contiennent une matiere purulente, ou une quantité de vers. On les rencontre enflammés, abs-

FLUX SANGL. cédés, ulcérés, ſphacélés, & même percés : on a obſervé qu'ils étoient collés enſemble, & qu'il s'y étoit formé des ſquirrhes, des tubercules, des calloſités, des grains de petite vérole, &c. Le colon enfin, & le rectum, ont paru ſouvent être le ſiége de cette maladie. On a vu, mais rarement, des ulceres à l'eſtomac, ou quelqu'autre vice : on a découvert des ſquirrhes, la gangrene ou la pourriture au foie & au méſentere : on a vu l'omentum verdâtre, ſquirrheux, & pourri ; la rate enflée & putride, &c.

On a obſervé, dans quelques *ſujets morts* après un *flux hépatique*, le foie putride, totalement détruit, ou en partie ; ſa tunique préſentant un ſac qui contenoit de cette matiere ſanieuſe, ou reſſemblant à la lavure de chair, que les malades avoient toujours rendue. Si l'on n'a trouvé quelquefois que des engorgemens au foie ſans pourriture, eſt-il bien aſſuré que ces ſujets aient eu un vrai flux hépatique ? On a remarqué encore, ſi l'on ne s'eſt pas trompé, que l'inflammation du foie avoit ſuccédé à cette maladie. Il ſemble qu'on pourroit conclure de ces obſervations, que le vrai flux hépatique dépend de la pourriture & de la diſſolution du foie ; mais on ne peut rien aſſurer ſur la route

que cette matiere prend pour arriver au canal inteſtinal, quoiqu'il paroiſſe très-vraiſemblable qu'elle doive ſuivre celle des vaiſſeaux biliaires : il eſt, je crois, inutile de dire qu'on rencontre très-ſouvent des pourritures au foie, ſans qu'il y ait jamais eu de flux hépatique. FLUX SANGL.

Pour le *flux méſentérique*, j'en ſuis preſque réduit à mes propres obſervations. On a ſouvent vu le colon extrêmement dilaté par les vents, ainſi que le jéjunum & l'iléum, qui de plus ont paru enflammés. On a trouvé dans le canal inteſtinal un ſang noir & fétide, plus ou moins abondant; l'épiploon détruit, le foie réduit à un petit volume, la véſicule du fiel remplie d'air. On a découvert le ſiége de la maladie, qui étoit tantôt dans les petits, tantôt dans les gros boyaux, mais le plus ſouvent au cæcum, au-deſſus duquel il ne paroiſſoit pas la moindre trace de ſang. L'épiploon & le méſentere ſe ſont préſentés émaciés, le foie obſtrué, ſquirrheux ou deſſéché, la rate flétrie ou dans un état de putridité, les vaiſſeaux ſanguins, dans quelques-uns extrêmement dilatés; dans les autres, affaiſſés & preſque vuides. Telles ſont les léſions qu'on a découvertes après le flux méſentérique; mais nous devons avertir qu'on les rencontre quelquefois de même dans les ſujets qui n'avoient pas paſſé par cet etat.

Les *ſaignées*, dans le commencement de la

FLUX SANGL. *dyssenterie*, sont indispensables, si l'état du pouls & des forces, ou le caractere de l'épidémie ne s'y opposent pas. L'*émétique* est encore plus nécessaire que la *saignée ;* l'*ipécacuanha*, si célébre contre la dyssenterie, a peu d'avantage sur les autres vomitifs : on sçait assez que, non-seulement cette racine, mais encore le *simarouba*, & le *vitrum antimonii ceratum*, passent, dans l'esprit du plus grand nombre, pour les spécifiques de cette maladie ; ce sont, à la vérité, de grands remedes. Mais l'expérience n'a pas toujours confirmé les éloges outrés qu'on leur a donnés, lorsqu'ils avoient encore le mérite très-séduisant de la nouveauté. Les *laxatifs*, tels que la manne, les tamarins, la rhubarbe & le cathoolicum, sont ici employés avec beaucoup de succès. On fait encore un grand usage des *délayans*, des *adoucissans* & des *rafraîchissans ;* tels sont l'eau de poulet ou de veau, la tisane de riz ou d'orge, le petit-lait, la limonade légere, la tisane de grande consoude ou de pimprenelle, la décoction blanche, l'huile d'amandes douces, le blanc de baleine, &c. Quelques-uns donnent aussi le lait bouilli dans les trois quarts d'eau ; & cette boisson est très convenable, lorsque la fiévre permet d'en user. J'en ai vu enfin plusieurs qui, après avoir fait précéder les remedes généraux, ou sans la moindre préparation, se sont mis à l'eau, pendant plusieurs

jours; & ce remede ſimple, qu'on trouve partout, & dont nous avons fait ſi ſouvent l'éloge, a ſurpaſſé leurs eſpérances. FLUX SANGL.

Les *calmans*, après les évacuations néceſſaires, ſont ici très efficaces; tels ſont le nître, le camphre, le laudanum, le diacode, les gouttes anodynes de SYDENHAM, &c. On peut mêler les hypnotiques avec les purgatifs, ou les faire prendre après l'action de ces derniers; mais il faut les bannir, lorſqu'on a quelque ſoupçon de gangrene. Les *vulnéraires* & les *balſamiques*, tels que l'hypéricum, la pervenche, le baume de copahu, celui de LUCATEL, &c. entrent très-naturellement dans ce traitement. On peut uſer quelquefois des *abſorbans*, des *ſtomachiques* & des *aſtringens*, tels que le corail, les coings, le cachou, le diaſcordium, la thériaque, les roſes rouges & les balauſtes, la biſtorte & la tormentille; l'acacia, le maſtic, l'alun, les martiaux, &c. Mais tous ces remedes demandent beaucoup de circonſpection, & ne peuvent trouver place, que lorſqu'on a fait précéder les autres. On a donné encore aſſez heureuſement les *diaphorétiques*, tels que la ſcorſonere, le diaſcordium, la ſquine, &c. Le *lait* enfin, les *eaux* de Forges, & autres *minérales* froides, offrent de grandes reſſources contre les dyſſenteries rebelles, de même que le changement d'air, qui a été pour pluſieurs le ſeul remede efficace.

FLUX SANGL. Nous aurions dû faire mention plutôt des *lavemens*, qui sont, dans cette maladie, un des points les plus importans de la curation ; les *adoucissans* & les *détersifs* sont ceux qu'on emploie le plus familiérement : le lait, le bouillon de tripes, de fraise de veau & de tête de mouton : les décoctions de guimauve, de verbascum, de graine de lin, &c. fournissent la matiere des premiers. Le mille-pertuis, la pervenche, les roses & le sucre rouge, les jaunes d'œuf, le miel, la térébenthine, &c. sont les principaux ingrédiens des derniers : on use encore quelquefois des topiques, tantôt relâchans, tantôt fortifians ; mais on doit peu compter sur leurs effets. Tous les remedes que nous avons proposés, peuvent être appliqués à toutes les especes de dyssenterie ; mais on doit les combiner avec ceux de la fiévre maligne, lorsque la dyssenterie en prend le caractere. Il faut enfin sçavoir qu'on est obligé de changer de méthode, dans presque toutes les épidémies qui, ainsi qu'on l'a observé cent fois, ne se ressemblent point : les saignées, par exemple, qui ont été nécessaires dans un temps, sont meurtrieres dans un autre ; on a fait la même observation sur l'ipécacuanha & les autres émétiques, sur le simarouba, sur le lait, &c. Cette remarque est des plus importantes. Ceux enfin qui ont été attaqués une fois de cette maladie, doivent en craindre le retour : c'est pourquoi ils évite-

ront les excès dans tous les genres, & principalement les travaux du corps & de l'eſprit, les alimens de haut goût, les vins & les liqueurs, & ne s'expoſeront pas à un air trop froid. FLUX SANGL.

Je n'ai pas grand choſe à dire ſur le *traitement du flux hépatique :* ce que je trouve dans les écrivains, ne mérite preſque pas d'être rapporté; & mon expérience a été là-deſſus très-courte. Cependant il me paroît, & c'eſt le réſultat de tout ce que j'ai pu recueillir, que les *plantes* qu'on n'a pas appellées ſans raiſon *hépatiques*, & les *ameres*, telles que l'aigremoine, la chicorée, le piſſenlit, la ſcolopendre, la rhubarbe, la petite centaurée, &c. ſont, après les *remedes généraux*, ceux qui conviennent le mieux à cette maladie : on a donné encore des *apéritifs*, des *ſudorifiques*, des *abſorbans* & des *ſtomachiques ;* mais il ne paroît pas qu'on en ait tiré de grands avantages. J'ai vu de bons effets du lait; mais peu de malades peuvent le ſoutenir. Le *flux méſentérique* doit être traité comme le vomiſſement de ſang, ou comme le flux hémorrhoïdal, tenant un milieu entre l'un & l'autre. On doit, pour dire quelque choſe de plus poſitif, ſe propoſer d'abord de vuider, par des lavemens émolliens, le ſang qui, croupiſſant dans le canal inteſtinal, peut, par ſa corruption, exciter les ſymptomes les plus graves. On donnera enſuite les anti-putrides acides qui vont non-ſeulement au devant de cet accident, mais ar-

FLUX SANGL.

rêtent encore l'hémorrhagie : rien n'eſt au-deſſus pour remplir ces vues, de l'eau de veau ou de riz, qu'on rend acidule avec le ſuc de limon, ou l'eſſence de RABEL. On uſe encore avec fruit du baume du Pérou, de Tolu, ou de tout autre naturel. On a vu aſſez conſtamment de bons effets de la décoction de fleurs de camomille, tant en boiſſon qu'en lavement. On termine enfin ce traitement, lorſqu'on juge que la plaie eſt bien conſolidée, par un léger purgatif. On peut conſulter là-deſſus le Journal de Médecine de Mars 1758, & celui de Décembre 1760.

LE TÉNESME.

QUOIQUE le ténesme doive être plutôt rapporté à la classe des symptomes, qu'à celle des maladies, nous ne laisserons pas d'en faire un article à part, parce qu'il a son traitement particulier. Personne n'ignore qu'on donne ce nom, ou celui d'*épreintes*, aux envies fréquentes d'aller à la selle, & qu'on rend souvent, dans cet état, des mucosités blanches, sanguinolentes & purulentes : nous avons dit que le *ténesme* étoit un symptome de la dyssenterie & de la diarrhée; mais il appartient encore à plusieurs autres maladies : telles sont la strangurie excitée par la présence de la pierre, ou par toute autre cause; les hémorrhoïdes, les ascarides, l'ulcération de l'anus ou sa fistule, &c. Le *ténesme* est *à craindre* pour les femmes grosses, qui y sont assez sujettes, parce qu'il peut exciter l'avortement : dans les autres cas, il est plus ou *moins fâcheux*, relativement à la maladie dont il est le symptome, & vers laquelle, sans contredit, on doit diriger le *traitement*.

Cela n'empêche pas qu'on n'use de quelques remedes, dans la vue d'appaiser l'irritation, comme de l'*eau émulsionnée* de *riz* ou de *poulet*, du *petit-lait*, du *lait*, &c. Les *laxatifs* sont encore propres à cet effet, tels sont la manne,

TENESME.

la caſſe, les tamarins, la rhubarbe, &c. Les *abſorbans*, & pluſieurs autres remedes internes, que nous avons propoſés dans l'article de la *Dyſſenterie*, peuvent être utiles, de quelque maladie que dépende le téneſme. Les *lavemens* adouciſſans & déterſifs, qu'on peut rendre narcotiques, en y faiſant bouillir de la tête de pavot, ſont ici d'un grand uſage. On peut tirer quelque avantage de la décoction des fleurs de ſureau dans le lait, & de pluſieurs autres *fomentations* émollientes & réſolutives; de la *vapeur* de l'eau chaude, de la décoction de bouillon-blanc, de guimauve, & autres plantes émollientes; des *demi-bains*; des *linimens* faits avec le populéum, l'huile d'œuf, les graiſſes, &c. qui procurent toujours un ſoulagement marqué.

LA CONSTIPATION.

IL n'eſt point rare de rencontrer des gens qui paſſent cinq ou ſix jours, ſans aller à la ſelle : il y en a même qui attendent cette évacuation dix ou douze jours ſans incommodité ; cependant cela n'arrive guère qu'à ceux dont la vie eſt très ſobre. Il eſt vrai qu'on en voit auſſi qui, vivant comme le commun des hommes, ont le ventre auſſi pareſſeux. On a connu une femme qui ne ſe préſentoit qu'une fois, dans l'eſpace de quinze jours ou de trois ſemaines. On fait mention encore d'un prêtre qui, ſe portant d'ailleurs très-bien, paſſoit vingt jours & plus ſans aller à la ſelle, ne rendant alors que des balles ſemblables aux crottes de chévre ; mais il eſt très rare de voir de plus grands retardemens, ſi ce n'eſt dans l'abſtinence preſque totale des alimens, & ce cas n'appartient point à cet article. Cependant ceux qui ont le *ventre pareſſeux*, ſont expoſés à bien des accidens ; tels ſont les flatuoſités, la colique, les hémorrhoïdes; la tenſion & la peſanteur du ventre qui dégénere quelquefois en tympanite, le dégoût, l'amertume de la bouche, les anxiétés, & quelquefois l'oppreſſion, la peſanteur & la douleur de tête, les vertiges, l'accablement, & quelquefois la paſſion iliaque, la chaleur des entrailles, l'inflammation du bas-ventre, &c.

CONS-TIPAT. On en a vu qui, dans les efforts qu'ils ont faits pour décharger leur ventre, ont eu des hémorrhagies du nez; sont tombés apoplectiques, & même, à ce qu'on prétend, épileptiques : cependant cet état n'est pas beaucoup *à craindre*, lorsqu'il n'est accompagné d'aucun de ces accidens. Ceux qui sont à la diéte blanche; ceux qui ont des sueurs abondantes; les mélancholiques, les hystériques, les scorbutiques, les goutteux, les gens de lettres, &c. y sont les plus exposés.

On a découvert, par l'*inspection anatomique*, les boyaux prodigieusement farcis d'alimens, de boisson & d'excrémens, sans aucun vice apparent : on les a vu entrelacés, prodigieusement distendus par les flatuosités, chargés de tubercules, ou contenant des pierres. Le duodénum, dans quelques-uns, a paru le seul engorgé, & retenant les matieres qu'il doit transmettre aux autres boyaux : on a trouvé assez souvent le même embarras, formé par des matieres desséchées & durcies dans le cæcum, le colon & le rectum. On a observé à l'iléum & au colon des callosités, ou des épaississemens cartilagineux, qui embrassoient le canal, & formoient un étranglement. On a vu, dans ce dernier, une poche de la grandeur presque de l'estomac, contenant deux ou trois livres de noyaux de cerises. On a rencontré les intestins

gangrenés, putrides & percés, avec épanchement dans la capacité du ventre : on y a trouvé une matiere mucilagineuſe, abondante & deſſéchée ; des tumeurs fongueuſes, qui occupoient le paſſage ; des concrétions pierreuſes ; leur cavité oblitérée par l'adhérence des parois, &c. On a obſervé des brides dans leur face interne par cicatrice, tantôt en un lieu, tantôt en un autre ; le colon énormément dilaté & déplacé, le rectum tuméfié, prodigieuſement étendu, & farci d'une matiere plâtreuſe ; occupé par des tumeurs ſpongieuſes, s'ouvrant dans la veſſie, &c. CONS-TIPAT.

On a vu enfin l'eſtomac déplacé, donnant naiſſance à des tumeurs enkiſtées, le foie ſquirrheux, la véſicule du fiel, tantôt extrêmement dilatée, tantôt affaiſſée, contenant des pierres à ſec ; l'omentum fort épais & collé aux boyaux ; le pancréas volumineux & dur ; la rate très-gonflée ou flottante, à cauſe de ſes ligamens relâchés ; des tumeurs aux autres parties, comprimant le canal inteſtinal ; la veſſie extrêmement dilatée par l'urine, contenant de groſſes pierres ; des tumeurs à l'eſtomac, au méſentere, à la matrice, au vagin, &c. exerçant la même preſſion, ſans parler de la collection d'eau dans le crâne, & dans le canal de la moëlle de l'épine ; & de bien d'autres déſordres qui peuvent donner lieu à la paralyſie des boyaux.

CONS-TIPAT. L'indiſpoſition dont nous parlons, eſt ordinairement ſans danger; &, par conſéquent, ne demande pas toujours des *remedes*: on ne doit y recourir, que lorſqu'ils ſont indiſpenſables; car on a vu des gens qui ont vécu très-long-temps, je veux dire jusqu'à l'âge de quatre-vingt ans & plus, n'allant hubituellement à la garde-robe, les uns que les trois ou quatre jours, & les autres, que tous les ſix & même les huit jours, jouiſſant d'ailleurs d'une bonne ſanté. Mais lorſque ce retardement la dérange, & qu'on a lieu de craindre l'inflammation, la colique, la paſſion iliaque, la fureur des hémorrhoïdes, la chute du fondement, &c. on doit tâcher d'y remédier. Les remedes qu'il faut, dans ces circonſtances, mettre en uſage, ſont connus de tout le monde; mais chacun ne ſçait pas les employer à propos.

La *ſaignée* y eſt quelquefois néceſſaire, ſurtout lorſqu'on a lieu de craindre l'inflammation. Les *délayans*, les *rafraîchiſſans* & les *laxatifs* ſont ici très employés : tels ſont le petit-lait, les décoctions de poirée, de patience, de chou rouge, de mercuriale, de raiſins ſecs, des pruneaux; l'infuſion à froid des fleurs de guimauve, l'huile d'amandes douces, la caſſe, la manne, les tamarins, &c. Pluſieurs ſe ſont bien trouvés de prendre tous les jours une petite doſe de quinquina, les pilules de STAHL, le ſyrop de

gentiane, &c. On eſt quelquefois contraint d'employer le ſéné, le ſel polychreſte, celui d'Epſom, & autres purgatifs; mais on doit en éviter l'uſage fréquent, parce qu'on a éprouvé cent fois, qu'ils laiſſoient, après leur opération, le ventre plus reſſerré qu'il ne l'étoit. Le tartre crud, autour de ſix gros dans un bouillon, purge ſouvent bien dans ce cas, ſans expoſer au même inconvénient. CONSTIPAT.

Ceux qui ont le *ventre pareſſeux*, doivent manger du *pain de ſeigle*, & la *viande froide*; prendre le lait froid, &c. Les herbes, les fruits, & ſur-tout les fraiſes, les figues, les raiſins, & les pommes cuites, leur ſont utiles: pluſieurs ſe trouvent bien d'uſer du ſeigle brûlé en guiſe de café, de boire un grand verre d'eau avant de ſe coucher, de reſpirer le frais du matin, &c. On peut tirer encore de grands avantages des *lavemens* émolliens & purgatifs, dont l'huile, le beurre, le ſel gemme, le diaphénic, le catholicum & autres électuaires, ſont les principaux ingrédiens. Les *ſuppoſitoires* ſont auſſi propres à ſolliciter le ventre: le lard, le ſavon, le miel cuit, le beurre de cacao, &c. en font la baſe. On y fait entrer le ſel gemme, le jalap, l'agaric, l'aloës, la coloquinte, &c. Les *onctions* avec l'onguent d'arthanita, ſi ce n'eſt pour les petits enfans, ſont d'un foible ſecours. Les *bains* & demi-bains, tant ſimples qu'émolliens, ſont em-

ployés souvent avec succès. Lorsque les matieres fécales se durcissent & se desséchent dans le rectum, ce qui est assez familier à ceux qui abusent des absorbans, on doit les briser avec une *spatule*, pour que les lavemens puissent les entraîner. J'ai vu quelques femmes qui n'avoient que ce moyen d'aller à la selle : il y a enfin des gens qui se sont bien trouvés de marcher à pieds nuds sur un plancher froid & mouillé ; mais ce remede n'est point sans danger.

CONSTIPAT.

LA COLIQUE.

CETTE maladie, à l'étymologie de laquelle on n'a aucun égard, reconnoît tant de *causes*, & a son *siége* si *indéterminé*, qu'il n'est pas surprenant que les auteurs en aient parlé avec la plus grande confusion ; j'en excepte les méthodiques qui en ont présenté les variétés avec beaucoup de netteté, mais d'après leur imagination. Les praticiens les plus exercés sçavent qu'il est difficile de prononcer sur le *caractere* & le siége de ce qu'on trouve bon d'appeller *colique*, & que les suites, ou l'ouverture des cadavres, démentent, tous les jours, le jugement précipité qu'on en a porté, tant les *différentes especes* se ressemblent : je dis même plus ; on se trompe très-souvent sur le genre, en traitant pour colique intestinale, qui est une maladie passagere, les douleurs du foie, des reins & des autres visceres, dépendant des abscès, des ulceres, des squirrhes & autres affections qui sont de longue durée. Si, à l'exemple de tant d'autres, je me permettois de suivre ici mes idées, je pourrois dresser sur cette maladie un article dont ceux qui ne sont pas versés dans la pratique, pourroient être satisfaits ; mais, comme je n'y parle que d'après l'observation qui laisse toujours de grands vuides, on ne doit

COLIQUE.

pas s'attendre à y trouver cet ordre & ce détail qu'on admire dans les autres ouvrages. Je ne traiterai que de la *colique bilieuſe*, de la *flatueuſe*, de la *ſpaſmodique* & de celle des *peintres*, parce que toutes les autres peuvent ſe rapporter à ces quatre eſpeces qui ſe préſentent le plus familiérement.

La *colique bilieuſe* ſe manifeſte par l'amertume de la bouche & par la ſoif; par la chaleur brûlante des entrailles, & la qualité des matieres qu'on rend, tant par le vomiſſement que par les ſelles. La douleur plus ou moins vive eſt tantôt fixe, tantôt vague; elle répond au nombril, lorſque le jéjunum & l'iléum ſont affectés: on la reſſent au dos, ſi elle a ſon ſiége au duodénum, ou au commencement du jéjunum; on la rapporte à l'eſtomac ou aux hypochondres, lorſqu'elle occupe le colon: elle s'étend même alors juſqu'aux aines. La plûpart des malades ſe plaignent d'une douleur ſemblable à celle que pourroit exciter une corde qui les ſerreroit. Le vomiſſement & le cours de ventre, dans la colique bilieuſe, ſont quelquefois exceſſifs: elle ſe change même en paſſion iliaque ou en choléra, & peut donner auſſi lieu à la paralyſie, & même aux convulſions. Elle n'eſt pas de longue durée; mais elle a des retours terribles, qui excitent quelquefois l'inflammation; maladie toujours formidable: elle reſſemble ſouvent, lorſqu'on n'en juge que par

le siége de la douleur, à la néphrétique; mais on n'y voit pas, ainsi qu'à cette derniere, la rétraction des testicules. D'ailleurs le vomissement & les selles soulagent dans la bilieuse, & n'apportent aucun adoucissement à l'autre: de plus, les urines, dans la premiere, sont épaisses; au lieu qu'elles sont claires, ou supprimées dans la seconde.

COLIQUE.

Il est important de remarquer que la *colique bilieuse* a souvent son *siége* dans le seul *duodénum*: elle ressemble beaucoup alors à la cardialgie, à la colique hépatique, & à la néphrétique; on la traite même communément pour l'une ou l'autre de ces maladies. Je dirai ici, en passant, qu'on croit avec beaucoup de fondement, que le duodénum est le foyer de la plûpart des fiévres, & que les douleurs au dos, qui en sont le symptome le plus ordinaire, y sont transmises par le mésentere. On conjecture encore que les anxiétés & les douleurs qui précedent le choléra & le vomissement bilieux, ont leur principal siége dans cet intestin: non-seulement la bile dépravée, séjournant dans sa cavité, peut y exciter de grandes sensations, mais encore les vers qui n'y sont pas moins fréquens que dans l'estomac, ou dans les autres boyaux. On rend, dans le déclin de la maladie des selles chargées de bile, & quelquefois des masses noirâtres, que ceux qui n'y regardent pas de près, prennent pour des caillots de sang.

La *colique flatueuse* a beaucoup d'affinité avec

COLIQUE. les ſuivantes, & paroît très-communément dépendre d'une affection ſpaſmodique, qui donne lieu aux flatuoſités : les grouillemens & les borborygmes ; l'éruption des vents, tant par la bouche que par le fondement ; le gonflement & la tenſion du ventre, & ſouvent la difficulté de reſpirer la diſtinguent aſſez des autres coliques. La douleur plus ou moins aiguë eſt quelquefois fixe, mais le plus ſouvent vague : elle eſt plus terrible dans le duodénum & les autres boyaux grêles. L'arc ſupérieur du colon en eſt très-ſouvent le ſiége ; & la proximité de l'eſtomac & du foie, en rendent quelquefois le jugement difficile. Elle eſt accompagnée de bâillemens, de nauſées, de cardialgie, de la conſtipation, & autres ſymptomes dont nous avons fait mention. La diſtenſion des boyaux eſt quelquefois ſi violente, que le nombril en eſt forcé, & qu'il s'y forme une hernie.

La *colique ſpaſmodique*, auſſi fréquente qu'elle eſt peu connue, ne dépend que de l'affection du genre nerveux, & n'a par conſéquent aucun ſiége fixe, même dans la même attaque, ainſi que ceux qui en ſont prévenus peuvent l'obſerver facilement. Les douleurs vagues, ſe jettant ſur différentes parties, imitent la colique d'eſtomac, l'inteſtinale, l'hépatique, la rénale, &c ; & il eſt d'autant plus aiſé de s'y tromper, qu'elles excitent à-peu-près les mêmes ſymptomes : tels ſont le vomiſſement, la conſtipa-

tion, la ſuppreſſion des urines, le tremblement, l'accablement, les anxiétés, les défaillances, le hoquet, les ſueurs froides, les convulſions, le délire, &c. Le pouls, dans ces circonſtances, eſt dur, petit, & quelquefois fébrile; la reſpiration gênée, &c. Les douleurs changent communément de place; on les juge tantôt à l'eſtomac, tantôt aux inteſtins, au foie, aux reins, à la veſſie, &c. Elles ont des rémiſſions ou des relâches, & durent moins que celles qui reconnoiſſent un vice local, fixe ou mobile, dans les viſceres que nous avons nommés. Cependant les dernieres donnent quelquefois lieu à celle dont nous parlons; & ces complications paroiſſent être même aſſez communes: il eſt, dans ce cas, très-important de connoître bien ſon ſujet, & d'être parfaitement inſtruit de tout ce qui a précédé. La colique ſpaſmodique eſt ſoumiſe quelquefois à des périodes; mais elle reconnoît communément, ainſi que toutes les autres, quelque faute dans le régime. Les mélancholiques, & les gens de lettres, y ſont les plus ſujets, ſans parler du froid aux pieds, & de quelques autres cauſes paſſageres qui peuvent y donner lieu.

COLIQUE.

La *colique des peintres* pourroit entrer dans la claſſe de la précédente, parce qu'elle paroît être également ſpaſmodique; mais la nature de ſa cauſe, très-connue, ne permet pas de les confondre. Les douleurs, dans celle dont nous

COLIQUE. parlons, qui eſt aſſez commune, & quelquefois même épidémique, ſont moins vagues & toujours renfermées dans le canal inteſtinal, ou dans le méſentere; elles ſont cruelles, & la maladie eſt beaucoup plus longue : on lui donne encore le nom de *colique* des *potiers*, des *plombiers*, &c; mais on la confond mal-à-propos avec la colique de Poitou. Je joins à mes obſervations celles qu'a bien voulu me communiquer M. SENAC, premier Médecin du Roi, qui a eu l'occaſion d'en traiter un très-grand nombre, & avec tout le ſuccès qu'on doit attendre de ſes lumieres. Cette *maladie*, qui dure le plus ſouvent douze ou quatorze jours, mais qui peut être terminée en quatre ou en cinq, paroît avoir ſon *ſiége*, comme nous l'avons déja dit, dans le *méſentere :* elle eſt très-remarquable par la violence des douleurs qui ne s'écartent guère du nombril, & jettent quelquefois les malades dans une ſorte de déſeſpoir. Ils n'ont ordinairement ni ſoif ni fiévre; leur pouls eſt gêné: les douleurs s'étendent ſur pluſieurs parties du corps, & ſont plus ſouvent fixes que vagues, mais avec des rémiſſions; elles excitent des nauſées, & quelquefois un vomiſſement énorme. Les flatuoſités ſont plus ou moins manifeſtes; les urines s'arrêtent, ou coulent en petite quantité; & le ventre eſt ſi reſſerré, qu'on a ſouvent de la peine à faire paſſer les lavemens. Les muſcles du bas-ventre ſe tendent, en ſe rappro-

COLIQUE.

chant de l'épine, comme s'ils étoient en convulsion; & le nombril semble rentrer en dedans, ainsi que l'anus, comme peuvent l'observer ceux qui donnent les lavemens : on regarde même ce signe comme pathognomonique. Les malades sont dans des inquiétudes & des agitations continuelles : ils ont des frissonnemens, & quelquefois des contractions ou des engourdissemens dans les membres, sans parler du hoquet, des convulsions, des sueurs froides, des défaillances & autres symptomes très-alarmans, qui accompagnent quelquefois cette cruelle maladie. Elle peut dégénérer en paralysie qui se manifeste quelquefois au commencement du paroxysme, en asthme convulsif, ou laisser la jaunisse, le cours de ventre, &c. Cependant rien ne la distingue mieux des autres sortes de coliques, que la connoissance de sa cause, qui consiste en la dissolution du plomb, portant son action sur les premieres voies.

Ceux qui boivent du vin adouci par la *litharge ;* les peintres, qui usent de plusieurs *préparations de plomb ;* les ouvriers qui travaillent à le purifier, ou à le séparer de l'argent; les potiers, qui le font entrer dans leur vernis; ceux qui boivent de l'eau qui a passé par des tuyaux ou des vaisseaux de plomb, qui mangent du beurre où on a mêlé de la céruse pour le rendre plus pesant, &c. y sont *très-exposés.* Les

COLIQUE.

chymiſtes même, & les apothicaires, n'en ſont pas exempts. Pluſieurs ouvriers, qui en ont fait une fâcheuſe expérience, s'en garantiſſent, en s'abſtenant du vin, qui, ſans être frelaté, peut ſervir de diſſolvant aux particules de ce métal, qui ſe rencontrent dans les premieres voies. D'autres s'en préſervent, en prenant tous les jours, dans de l'eau, quelques gouttes d'huile de tartre par défaillance, qu'on ſçait être un puiſſant correctif des acides.

La *colique, en général*, peut être le *ſymptome* d'une autre maladie, comme de l'affection hypochondriaque & hyſtérique, du ſcorbut, de la diarrhée & de la dyſſenterie; de l'inflammation du bas-ventre, des hernies, &c. Elle eſt la *ſuite* des fiévres malignes, de la tranſpiration arrêtée, de la ſuppreſſion des régles & du flux hémorrhoïdal, des éruptions rentrées, de la goutte, du rhumatiſme, du calcul des reins, de l'accouchement, de la dentition, &c. Elle eſt *excitée* par les émétiques, les purgatifs & les poiſons; par les vers, par la rétention des matieres fécales, par le refroidiſſement des pieds, par le vin nouveau, &c. C'eſt encore le *prélude* de quelques fiévres intermittentes, de l'éruption des régles, &c. Mais tous ces cas regardent d'autres articles, de même qu'une infinité de douleurs qui ont leur ſiége au foie, à la rate, au pancréas, à la matrice, aux reins, &c. C'eſt preſque toujours une faute

dans le régime, qui donne lieu à la colique, de quelque espece qu'elle soit.

La *colique spasmodique*, & celle *des peintres*, sont les plus *redoutables :* les douleurs sont quelquefois si terribles, qu'on craint, avec raison, que les malades n'y succombent. La *bilieuse*, quoique souvent très-violente, n'est pas si dangereuse : la *flatueuse* est la moins *à craindre.* Je crois qu'il est inutile de dire qu'on appréhende moins la colique qui change de place, que celle qui demeure fixe. On sçait encore assez que le hoquet, la fiévre & les frissons, les anxiétés, les défaillances, &c. sont des *symptomes fâcheux :* j'ai déja fait observer qu'elle pouvoit dégénérer en dyssenterie, en passion iliaque, en choléra, &c. ou qu'elle étoit quelquefois suivie de l'ictere, de l'épilepsie, de la paralysie, de la cécité, &c. On a vu enfin plusieurs fois, la colique se dissiper par la sueur, par une perte de sang du nez, des hémorrhoïdes & de la matrice; par l'éruption des taches scorbutiques, par un accès de goutte, &c.

Les *observations anatomiques*, relatives à notre sujet, sont très-nombreuses ; mais si elles nous montrent tous les désordres qui peuvent résulter de la colique, elles nous apprennent aussi qu'on a abusé souvent de ce terme, en l'appliquant à bien des maladies qui appartiennent à d'autres articles. On a trouvé les *intestins*, & principalement les grêles, enflammés, ulcé-

COLIQUE. rés ou abſcédés ; leurs vaiſſeaux gorgés de ſang, & très-manifeſtes ſur leur convexité : on a vu ces canaux, ſur-tout le duodénum & le colon, tranſparens, prodigieuſement diſtendus par les vents, & même déchirés ; la cavité du duodénum, du jéjunum & de l'iléum, abreuvée de bile porracée, noire, &c. On y a trouvé des vers, ainſi que dans les autres boyaux : on a rencontré dans les gros la matiere fécale deſſéchée. On a découvert dans les uns & les autres, des concrétions pierreuſes, des corps étrangers avalés ; différens noyaux, avec des incruſtations, &c. Le canal inteſtinal, ainſi que les autres viſceres caves & membraneux, reprend très-rarement ſon reſſort, lorſqu'une énorme dilatation le lui a enlevé : j'en ai vu derniérement un exemple dans un ſujet de cinquante ans, qui avoit ſouffert, un an auparavant, une colique des plus terribles, & qui n'avoit preſque ceſſé, depuis ce temps, de ſe plaindre de douleurs d'entrailles. Trois ou quatre pieds du jéjunum, prodigieuſement dilatés & déplacés, ſe ſont préſentés à la premiere ouverture : l'extrémité de ce ſac, qui auroit pu contenir un melon médiocre, où on avoit de la peine à trouver la ſuite du canal, étoit en partie gangrénée, & même déchirée, ainſi qu'on le voit aſſez communément après la tympanite. Les inteſtins ſe ſont encore montrés, dans d'autres ſujets, enduits extérieurement de cette

matiere gelatineuſe ou purulente, dont nous avons parlé pluſieurs fois; les petits, collés enſemble, avec pourriture : on a remarqué enfin des calloſités dans leurs tuniques, formant des étranglemens, & plus communément des rétréciſſemens, ſans cauſe manifeſte, aſſez fréquens à l'extrémité du duodénum. COLIQUE.

Le canal inteſtinal n'a pas été la ſeule partie affectée : on a trouvé le méſentere ſquirrheux, renfermant des abſcès, des tumeurs anomales, des hydatides; le péritoine enflammé, abſcédé ou gangrené, & du ſang répandu dans ſon tiſſu cellulaire; l'épiploon ſquirrheux, gangrené & détruit, renfermant des flatuoſités & du pus dans ſa duplicature; ramaſſé en pelote; ſes vaiſſeaux gorgés ou variqueux, &c; les dernieres côtes bleſſant, par leur courbure, le colon; ce qui n'a été obſervé que dans les vieillards. On a vu enfin l'*eſtomac* enflammé, diſtendu par les vents, & gangrené; le *foie* décoloré, ſquirrheux, enflammé, putride, d'un volume monſtrueux, rempli de tubercules, d'hydatides, donnant naiſſance à des tumeurs enkiſtées, repouſſé dans la poitrine, &c; la *véſicule du fiel* déchirée, & la bile répandue dans la capacité; ce ſac vuide & affaiſſé; des obſtructions par des pierres au canal biliaire. On a trouvé la *rate* putride, enflée & déplacée, deſcendant juſqu'au baſſin; le pancréas ſquirrheux, enflammé, abſcédé, ulcéré, gangrené & pu-

COLIQUE. tride. On a rencontré la dilatation extraordinaire de la portion de l'*aorte*, qui donne naiſſance à la cœliaque, & à la méſentérique ſupérieure, ſans parler de la tranſpoſition des viſceres, des tumeurs & des abſcès ſitués en différentes parties du bas-ventre, de pluſieurs vices des reins, de la veſſie & des capſules atrabilaires, comme des épanchemens ſéreux, ſanglans & ſanieux, tant au bas-ventre qu'à la tête. Voilà quel eſt le réſultat très-abrégé de toutes les *obſervations cadavériques ;* mais il eſt bon de remarquer qu'on ne trouve guère, après les coliques ſpaſmodiques récentes, que des flatuoſités dans les boyaux.

Toutes les eſpeces de coliques, quelque nombreuſes & variées qu'elles ſoient, ſont preſque toujours traitées de la même maniere. Les *ſaignées*, les *évacuans* des premieres voies, les *délayans*, les *lubréfians*, les *adouciſſans* & les *calmans ;* les topiques émolliens, les linges chauds, les bains, &c. ſont des remedes toujours propres à calmer les douleurs du bas-ventre, de quelque nature qu'elles ſoient, & quel qu'en ſoit le ſiége : auſſi les applique-t-on encore aux douleurs du foie, des reins, & autres viſceres de l'abdomen. Cette remarque peut raſſurer contre les mépriſes & les bévues dans leſquelles on tombe ſi communément, lorſqu'on veut prononcer ſur le caractere de la maladie : cependant il eſt évident que ce trai-

tement doit être varié, non-ſeulement pour les coliques, qui ſont de différente nature, mais encore relativement aux circonſtances qui les accompagnent. COLIQUE.

L'expérience a appris que la *colique bilieuſe* demandoit plus de *ſaignées*, que les autres eſpeces, pour ſe mettre à couvert de l'inflammation dont on eſt quelquefois menacé, quoi qu'on ſçache très bien que la ſaignée ne convient pas aux maladies de la bile; mais il eſt permis alors d'aller au plus preſſant. Les *délayans* & les *adouciſſans*, tels que l'eau de poulet ou de veau; le petit-lait, l'huile d'amandes douces; le blanc de baleine, la limonade légere, l'hydromel, la décoction des tamarins, &c. n'y ſont pas moins néceſſaires: l'eau fraîche pour toute boiſſon, eſt quelquefois la plus efficace. Les évacuations, tant par les *vomitifs* que par les *purgatifs*, ſont ſans doute très-indiqués; mais il n'eſt pas permis d'en uſer dans tous les temps. Les *hypnotiques*, après les remedes généraux, ſont ici d'un grand ſecours; mais l'abus qu'on en fait, à l'exemple de SYDENHAM, m'a toujours paru ſuſpect. On fait encore un grand uſage des lavemens émolliens, anodyns & laxatifs; comme des fomentations, des veſſies remplis de lait, des linges chauds, des bains, &c. La *camomille* eſt ici fort recommandée, tant pour l'uſage intérieur, que pour l'externe: on propoſe encore l'oſeille, le nître, la crême de

COLIQUE. tartre, &c. On a enfin donné, contre les coliques habituelles, le *lait*, les *eaux minérales*, les *apéritifs*, les *sudorifiques*, les *anti-scorbutiques*, & plusieurs autres remedes que les circonstances, les complications & la maladie principale, dont la colique n'étoit qu'une branche, demandoient.

La *colique flatueuse* n'exige point absolument la *saignée*, qui ne laisse pas d'y être quelquefois utile. Les *délayans*, les *adoucissans*, & les *calmans*, dont nous avons fait tant de fois mention, y sont très-employés, de même que les *laxatifs*, lorsque les circonstances permettent d'en user. Les *carminatifs*, après avoir fait précéder les premiers, y sont d'un grand secours, quoi qu'en disent la plûpart des modernes, qui ont peut-être moins consulté l'expérience que leur théorie. On fait encore un grand usage des lavemens adoucissans, émolliens, calmans & carminatifs, comme de toutes les applications extérieures qui peuvent détendre & relâcher.

Les *saignées* ne conviennent pas à la *colique spasmodique*; elle ne demande que des *délayans* & des *adoucissans*, comme le petit-lait, l'eau de poulet, l'huile d'amandes douces, le blanc de baleine, &c. Les *calmans*, tant *hypnotiques* qu'*anti-spasmodiques*, tels que les gouttes anodynes, & la teinture de castoréum, mêlés ensemble; le laudanum, le diacode, &c. la gué-

riſſent ordinairement ſans retour ; au lieu que ce ne ſont que des palliatifs dans la colique, qui reconnoît une cauſe préſente dans le canal inteſtinal. Les *laxatifs*, après ces remedes, ſont ceux qu'on donne avec le plus de ſuccès : ils ſont d'autant plus néceſſaires, qu'il arrive ſouvent, dans cette eſpece de colique, que les vents & les excrémens ſont retenus dans le colon. On fait encore un grand uſage des lavemens émolliens, calmans & carminatifs : on y ajoûte le ſel gemme, lorſque les matieres ſtercorales ſont arrêtées. Les fomentations & les cataplaſmes émolliens ; les bains & demi-bains, les linges chauds, les veſſies remplies de lait chaud, &c. ſont ici, comme dans les autres coliques, d'une grande utilité.

COLIQUE.

Le traitement, qui convient à la *colique des peintres*, quoique ſpaſmodique, à ce qu'il paroît, n'eſt pas abſolument le même. On a obſervé que la *ſaignée* ne lui étoit point contraire, mais qu'on en tiroit peu d'avantage. On uſe, comme dans les autres, des *délayans*, des *adouciſſans*, des *anti-ſpaſmodiques* & des *narcotiques* ; mais ces derniers doivent être donnés avec réſerve, dans la crainte qu'ils n'accélerent la paralyſie dont la plûpart de ces malades ſont menacés. L'*émétique*, précédé des délayans & des adouciſſans, eſt le plus ſûr remede qu'on puiſſe employer, tant pour faire ceſſer le vomiſſe-

COLIQUE. ment, que pour dissiper les douleurs de l'estomac : on calme ensuite celle des intestins, en faisant prendre, toutes les trois heures, une ou deux onces d'huile d'amandes douces, avec la moitié environ d'eau vulnéraire : les bons effets qu'a produits ce remede, tout empirique qu'il est, ont obligé M. SENAC à l'adopter. On propose encore les émulsions camphrées, les sucs de plantes anti-scorbutiques les plus douces ; le savon de Venise, & plusieurs autres remedes que les circonstances ne manquent pas de suggérer. Cependant on ne doit pas négliger les *laxatifs*, qui doivent être souvent réitérés, de même que les lavemens adoucissans & émolliens, auxquels on ajoûte l'huile de noix, la térébenthine, le baume de Copahu, l'huile d'anis, &c. mais l'expérience a appris que ceux où entroient le *vin émétique*, la *coloquinte*, & autres *stimulans*, produisent des effets plus sûrs & plus prompts. Les topiques émolliens, dont nous avons déja fait mention, sont encore ici très-convenables. Si cette *colique* jette dans la *paralysie*, on l'attaque avec les remedes ordinaires ; mais les *eaux minérales* y paroissent être les plus propres. Si elle laisse des *douleurs* dans les membres, on les dissipe avec les *désobstruans* & les *savonneux* : les bouillons apéritifs, avec le tartre minéral, ont été donnés, dans ces circonstances, avec le plus grand succès. On a éprouvé enfin,

COLIQUE.

enfin, que l'usage de la flannelle pouvoit éloigner cette maladie, sans parler du régime & des moyens que nous avons déja rapportés.

M. Dubois, médecin de la Faculté de Paris, & qui a été, pendant long-temps, chargé de la Charité de cette ville, où l'on voit beaucoup de ces maladies, y employoit un *autre traitement.* Il rejettoit les saignées, les huileux, & les autres adoucissans qu'on prodigue dans ces occasions, & ne permettoit pour boisson, qu'une tisane *diaphorétique.* Il s'en tenoit, pour le premier jour, aux *lavemens adoucissans*, anodyns & purgatifs : il donnoit, le lendemain, le verre d'antimoine, ou tout autre *émétique*; &, le soir du même jour, la thériaque avec un grain d'opium. Il réitéroit ce calmant, le troisieme jour, & prescrivoit un *purgatif stimulant* pour le quatrieme jour; assurant que cette sorte de colique, traitée de cette maniere, alloit rarement plus loin. Cependant cette méthode, quelque appuyée qu'elle soit par l'expérience, a trouvé des contradicteurs, même parmi les médecins les plus célebres; & je doute, malgré tout ce qu'on en dit, qu'elle convienne à tous les sujets.

On pourroit me taxer d'omission, si je gardois le silence sur ce qu'on appelle la *colique du Poitou*, (*colica Pictonum*,) plus célebre parmi les écrivains modernes, que connue des praticiens : on la suppose être endémique dans le

COLIQUE.

Poitou ; mais elle n'y eſt pas plus connue qu'ailleurs. CITOIS, qui, le premier, a donné ce nom à une ſorte de colique qui régnoit de ſon temps, la range dans la claſſe des bilieuſes. Elle prend, dit-il, ſubitement: les malades pâliſſent, & tombent dans une langueur extrême. Ils ont les extrémités froides, des défaillances & des cardialgies : ils vomiſſent de la bile porracée, & ſont tourmentés par le hoquet ; leur ſoif eſt exceſſive, quoique ſans fiévre : le ventre eſt reſſerré, & les urines coulent avec peine. Les malades ſe plaignent d'une grande chaleur à l'eſtomac & aux hypochondres ; de douleurs très-aiguës, non-ſeulement au ventre, mais encore aux lombes, aux épaules, à la poitrine, &c. Il leur ſemble qu'ils ont le ventre ſerré par une corde qui paſſeroit ſur l'eſtomac, où les pulſations de la cœliaque ſont manifeſtes : les douleurs s'appaiſent ; mais ce calme eſt ſuivi de la paralyſie des extrémités, ſans perte de ſentiment. Cette paralyſie dure pluſieurs mois, & ne ſe diſſipe que très-lentement : elle eſt quelquefois précédée d'une affection épileptique, qui peut être mortelle ; & cette derniere, d'un aveuglement de quelques heures, ou de pluſieurs jours, avec toute la liberté du jugement. Cette colique, dont la paralyſie paroît être la criſe, eſt plus cruelle pour les femmes ; mais elles y ſont moins ſujettes : elle eſt encore très-fâcheuſe pour les vieillards.

COLIQUE.

L'*auteur* que nous avons *cité*, prétend que les vins verds, les travaux excessifs, les veilles, les passions violentes, & le ventre habituellement resserré, sont les causes ordinaires de cette maladie, contre laquelle il propose la *saignée*, tant du bras que du pied, ayant observé que le flux menstruel, & l'hémorrhoïdal, avoient été avantageux à beaucoup de malades. Il se plaint du public prévenu contre ce remede : n'auroit-il pas aussi trouvé le même éloignement dans bien des médecins ? Il usoit ensuite des purgatifs doux, au lieu des drastiques, dont les anciens se servoient, bien plus propres à enlever la cause de la maladie : aussi avoue-t-il de bonne foi, que les minoratifs appaisoient rarement les douleurs; que le crocus metallorum, ou tout autre *émétique*, seroit plus propre à produire cet effet. Il faisoit encore usage des *calmans* narcotiques : il employoit les lavemens adoucissans avec le lait, le bouillon de tripes, le vin & l'huile, &c. ainsi que les fomentations émollientes, & les demi-bains, & donnoit, à la fin, les tempérans & les apéritifs ; les eaux minérales ferrugineuses, acidules, &c. Il ne paroît pas, par tout ce que nous venons de rapporter, que cette maladie ait un caractere particulier, qui puisse la distinguer des autres coliques : il me semble, au contraire, que ce n'est que leur dernier degré, dont on a voulu faire, sans raison, une maladie nouvelle.

COLIQUE.

Je trouve la preuve la plus complette de mon *opinion* dans l'Ouvrage même que M. TRONCHIN vient de publier sur cette matiere. Ce célebre médecin convient que cette espece de colique, qui se termine par la paralysie ou l'épilepsie, est connue depuis très-long-temps, & décrite sous différens noms. Il ajoûte à la description qu'en donne CITOIS, que l'ombilic rentre vers l'épine ; que les douleurs sont souvent précédées par une pesanteur au bas-ventre, qui dure deux ou trois jours, & qu'elles sont accompagnées du ténesme ; que la voix devient rauque, & s'éteint ; que les yeux s'obscurcissent ; que les douleurs des articulations appaisent celles du ventre, & annoncent la paralysie ; que l'épilepsie enfin, qui la précede, est plus longue que la vraie. L'ouvrage dont nous donnons l'extrait, a plus d'étendue que le titre ne semble l'annoncer : il y est fait mention de plusieurs sortes de coliques, qui reconnoissent autant de causes différentes, & demandent un traitement à part.

Telles sont, 1° la *colique* qui vient à la suite des *fiévres mal guéries*, & qui est le plus souvent suivie de paralysie, de convulsions & de léthargie. L'auteur rejette, dans ce cas, les émétiques, les drastiques & les narcotiques, proposant les *anti-spasmodiques*, les demi-bains, les fomentations, les cataplasmes & les lavemens émolliens ; les *lavatifs*, comme un mêlange de

manne, de caffé & d'huile d'amandes douces, dont il fait prendre toutes les deux heures environ un gros dans un verre de petit-lait. Il estime encore, dans la même occasion, le suc de beccabunga, celui de taraxacum, & enfin l'usage des eaux acidules. 2° *Celle* qui vient des *poisons* provenans du plomb, du cuivre, du cinnabre, de la céruse, du verd-de-gris, de l'antimoine, & principalement du vin adouci par la litharge ou le sucre de Saturne : la *saignée*, dit-il, ne convient qu'aux gens jeunes & vigoureux. Il approuve l'*émétique* donné dans le commencement, & ensuite les calmans, les fomentations, cataplasmes & lavemens émolliens, les bains, & enfin les laxatifs, tels que le petit-lait : il conseille encore d'appliquer des vésicatoires aux jambes. COLIQUE.

3° *Celle* qui est causée par les vins verds & autres boissons acides. Il désapprouve la saignée, les émétiques & les drastiques. Il donne cependant un ou deux grains de *tartre stibié* en lavage, & ensuite un *narcotique*, sans négliger les lavemens, les fomentations & les cataplasmes émolliens : les bains lui paroissent suspects. Il use de l'huile d'amandes douces, & des autres laxatifs ; de l'eau de poulet ; du lait coupé avec les eaux de Seltz, & enfin des eaux martiales pendant un mois & plus, auxquelles il joint l'exercice du cheval. 4° L'*arthritique* & la *rhumatismale*, qui se termine quelquefois par la paraly-

COLIQUE. sie & les convulsions. Il croit la *saignée* utile, si les forces le permettent : il évite les vomitifs & les purgatifs violens, & fait appliquer sur le champ des *vésicatoires* aux jambes, qu'il laisse suppurer long-temps. Il propose encore des *ventouses* séches à la plante des pieds, qu'on renouvelle soir & matin ; des fomentations aux jambes, ou le bain de vapeur pour les mêmes parties ; les *laxatifs* & les *lavemens*, & enfin le *lait*. Il croit avec raison, qu'il est important d'entretenir la transpiration, & que l'exercice du cheval est très-propre à cet effet : il permet enfin le vin à ceux qui manquent de force.

5° La *colique* qui vient de la *transpiration* arrêtée. Il pense que la *saignée* est le plus souvent nécessaire ; que les *laxatifs* & les *huileux* sont très-avantageux. Il approuve l'application des ventouses & des vésicatoires au ventre ; les lavemens adoucissans, &c. Il propose une boisson *diaphorétique*, telle que l'infusion du sassafras ; des petites doses de *laudanum* avec le double de *camphre*, & reconnoît enfin l'utilité des *eaux minérales sulfureuses*. 6° La *scorbutique*. Il estime la saignée dangereuse, & recommande l'usage du *petit-lait* & des *laxatifs*, telle que la casse, la manne, & l'huile d'amandes douces. Il emploie, en même temps, les relâchans externes : il propose les vésicatoires aux jambes, & enfin l'usage des *eaux ferrugineuses* & autres, sans préjudice des *anti-scorbutiques*.

7° La *colique des mélancholiques* qui paroît tenir de la bilieuse. Il déclare que la saignée, les émétiques, & les forts purgatifs sont inutiles; qu'on doit s'en tenir à l'usage, tant interne qu'externe, des *relâchans;* à celui du *petit-lait*, des *laxatifs*, &c. Il ne craint point les onctions avec l'onguent d'arthanita, & a enfin recours aux *eaux acidules* dégourdies, à l'exercice du cheval, &c. 8° *Celle* qui vient des *passions* vives, familiere aux hystériques & aux hypochondriaques. Il regarde la saignée comme mortelle, & l'émétique, ainsi que les purgatifs, comme très-dangereux. Il croit que les malades ont besoin du repos du corps & de l'esprit, & qu'on peut même le leur procurer par les *narcotiques.* Il propose des lavemens & des fomentations émollientes, le pédiluvium, les ventouses aux cuisses, & le sinapisme aux jambes : il ne rejette pas les *laxatifs*, & approuve l'usage du *lait;* il propose de plus le *quinquina* & les *fortifians*, & croit enfin, tant pour ce cas que pour les précédens, qu'on peut tirer de grands avantages du changement d'air. COLIQUE.

Pour ce qui regarde la *paralysie* qui peut venir à la suite de toutes ces especes de colique, il propose des bains, les frictions & l'exercice. Il veut qu'on mette les membres paralytiques dans le ventre des animaux, ou qu'on les enveloppe de leur peau; ce qu'on peut réitérer plusieurs fois. Il recommande le double usage

COLIQUE. des *eaux thermales ;* les onctions avec l'onguent martiatum, &c. Il approuve l'usage interne du baume du Pérou, de la gomme ammoniac, &c. Il conseille enfin le changement d'air ; l'usage du vin. Telle est la méthode que M. TRONCHIN propose pour le traitement de *toutes les especes de coliques* qu'il a trouvé bon de rapporter *à celle de Poitou*, qui n'est, comme il est aisé de l'appercevoir, que le dernier degré de toutes celles dont il fait énumération ; d'où il résulte encore que la colique de Poitou n'est point différente des autres, & que c'est mal-à-propos qu'on en fait une maladie à part.

FLATUOSITÉ ET TYMPANITE.

IL ne faut pas employer beaucoup de physique pour expliquer le *météorisme* des premieres voies. Si les alimens s'y échauffent à un certain point, tant à cause de leur séjour, que par d'autres circonstances, ils souffrent une sorte de dissolution qui met en liberté les molécules d'air, qui étoient intimement unies à leur substance. Ce fluide, libre & dégagé, forme des bulles, ou des masses, qui se présentent en vain à l'entrée des veines lactées, & qui ne trouvent d'issue que du côté de la bouche ou du fondement. Il paroît certain que les *flatuosités*, très-élastiques par la chaleur, peuvent causer à l'estomac & aux boyaux des distensions très-douloureuses, telles qu'on les éprouve dans la colique venteuse dont nous avons parlé; mais on met très-souvent sur leur compte, des douleurs qui sont purement spasmodiques, & qui peuvent tout au plus donner lieu à la formation des vents, en retardant le cours ordinaire des matieres contenues dans les prenieres voies. Ne voit-on pas tous les jours des gens qui ont des grouillemens presque continuels, qui rendent prodigieusement des vents, & qui ont même des gonflemens considérables, sans avoir la moindre douleur; pendant que d'autres, qui

FLATUOSITÉ.

en ont beaucoup moins, en souffrent de très-aiguës.

La *présence des vents se manifeste* assez par les borborygmes, par leur explosion, par l'enflure de l'estomac, des hypochondres & de tout l'abdomen : lorsqu'il n'y a aucune complication, & qu'ils peuvent s'échapper, ils ne causent aucun désordre. Mais il n'en est pas de même, s'ils surviennent à la fiévre, ou s'ils rencontrent une affection spasmodique ; source ordinaire des étranglemens qui s'opposent à leur cours : ils souffrent alors une raréfaction tumultueuse, qui jette les malades dans des nausées, des anxiétés fâcheuses, & même des défaillances, & qui cause la tension du ventre, avec des douleurs plus ou moins vives, & la constipation. Ils excitent encore la céphalalgie, des vertiges, l'oppression, &c. Les rapports insipides, acides ou putrides marquent l'état des digestions. On tire la même connoissance des vents qui s'échappent par le fondement, dont les uns sont sans odeur, & les autres contractent plusieurs degrés de puanteur. Nous avons dit qu'on appelloit *cholera sicca* leur éruption fréquente par les deux voies : ils sont quelquefois si abondans, qu'on prendroit les malades pour des éolipyles. Ceux qui alors sont forcés par décence de les contenir, s'exposent à la colique venteuse, & à la tympanite ; on n'en manque pas d'exemples.

FLA-TUO-SITÉ.

On peut regarder la *tympanite* comme le dernier degré des flatuoſités, ou de la colique venteuſe : elle ſe manifeſte par l'élévation & le gonflement extraordinaire du ventre, qui ſe tend quelquefois comme un tambour, mais qui en rend très-rarement le ſon, quoique tous les auteurs, qui ſe copient les uns les autres, donnent ce phénomene comme un ſigne pathognomonique de cette maladie. Je l'ai fait examiner à quelques médecins très-prévenus de cette opinion, qui n'ont pas laiſſé de convenir, après pluſieurs tentatives, qu'elle n'étoit point fondée. La tumeur du ventre, ordinairement inférieure à celle que produit l'aſcite, ne change ni de figure ni de volume : quelque ſituation qu'on prenne, on n'y ſent aucune peſanteur; on n'y touche point de fluctuation, ainſi que dans l'aſcite. On y remarque d'ailleurs des alternatives d'augmentation & de diminution, qu'on n'obſerve pas dans l'épanchement aqueux, dont les progrès ſont plus lents & plus conſtans. D'ailleurs la tumeur du ventre dans la tympanite, n'a pas le ſentiment de peſanteur qu'on éprouve dans l'aſcite; & la raiſon n'en eſt pas difficile à trouver : le ventre eſt encore dans la maladie dont nous parlons, plus élevé dans la région épigaſtrique & vers l'ombilic. Il rend quelquefois un ſon obſcur, lorſqu'on le frappe; & il a plus de reſſort que dans l'hydropiſie.

La *tympanite* eſt *accompagnée* de douleurs,

FLATUOSITE'. tant au ventre, ou aux environs du nombril, qu'au dos; de la perte de l'appétit, du sommeil & de l'embonpoint; & quelquefois du vomissement. Les malades se plaignent d'un grand accablement, & des anxiétés : ils ont, pour la plûpart, la toux séche & la respiration gênée, avec des inégalités dans le pouls qui d'ailleurs est plein & dur. Ils font de vains efforts pour rendre des vents, & sont tourmentés par la constipation. Dans les derniers temps, ils rejettent tout ce qu'on leur fait prendre, & tombent même dans une vraie affection iliaque. L'air n'est pas toujours renfermé dans l'estomac & les boyaux : il est quelquefois dans la capacité du ventre, ou dans l'un & l'autre lieu. Lorsque l'estomac est le principal siége de la maladie, on a de la peine à avaler : ce qu'il y a cependant de singulier, est que les alimens passent, & que le seul air est retenu. La respiration enfin est plus gênée : on a des palpitations, des anxiétés, des éblouissemens, des rougeurs au visage, &c; la région de ce viscere est manifestement plus tendue : les éructations sont plus fréquentes & plus avantageuses, & le ventre est enfin plus à sec.

Les hypochondriaques & les hystériques; les néphrétiques & les goutteux; ceux qui ont le ventre paresseux, & dont les pertes de sang sont supprimées, sont les plus *sujets* aux maladies venteuses : elles sont souvent le *produit* des

crudités acides & nidoreuſes. On ſçait qu'il y a beaucoup d'alimens qui engendrent des vents : tels ſont les différens légumes, les fruits cucurbitacés, le poiſſon, &c ; le froid aux jambes peut auſſi y donner lieu. Les enfans, les femmes, & ſur-tout les accouchées ; les vieillards & les gens de lettres ſont encore *très-expoſés* aux flatuoſités & à la tympanite : cette derniere ſuccede quelquefois aux grandes maladies, aux pertes de ſang exceſſives, aux fiévres intermittentes mal traitées, &c. On ſçait de plus que l'air, dans les fiévres, ſe dégage des matieres putrides, non-ſeulement dans les premieres voies, mais encore dans les vaiſſeaux où on en trouve quelquefois abondamment. FLATUOSITÉ.

Les *vents retenus* peuvent cauſer de grands déſordres, tels que la colique, la ſuffocation, la tympanite, la paſſion iliaque, l'apoplexie, &c : ils rendent les fiévres plus graves. On ſçait que, dans la plûpart des malades, le ventre ſe météoriſe, & qu'il s'éleve même prodigieuſement après la mort. La *tympanite*, maladie toujours *redoutable*, eſt quelquefois très-longue, & tout auſſi rebelle que l'aſcite. La ſoif, l'oppreſſion, la chaleur éthique, l'enflure des jambes, les urines lixivieuſes, l'accablement du corps & de l'eſprit ; les anxiétés, les défaillances, les extrémités froides, &c. en ſont les ſignes les plus fâcheux. Elle eſt abſolument *incurable*, lorſque l'énorme dilatation des boyaux a entraîné la

FLATUOSITÉ.

perte de leur reſſort ; car cette maladie commence par le ſpaſme, & finit par l'atonie ; autant qu'on peut en juger par ce qui la précede ; par les accidens qui l'accompagnent, & les moyens de la guérir qui ont le plus réuſſi. Si elle dure long-temps, elle ne manque point de ſe joindre à l'aſcite ; & cette complication en rend le traitement plus difficile : nous avons déja fait remarquer qu'elle pouvoit dégénérer en paſſion iliaque.

On découvre, à l'*ouverture des cadavres*, l'eſtomac extraordinairement gonflé par les vents, enflammé, gangrené & percé ; tous les inteſtins extrêmement enflés, contenant peu d'excrémens ; étranglés, & calleux ; remplis de vers ; chargés de pluſieurs tumeurs flatueuſes ; putrides & déchirés : ces énormes dilatations ſont plus manifeſtes au cæcum & au colon, qu'on trouve quelquefois de la groſſeur de la cuiſſe. Le canal inteſtinal renferme ſouvent des vers : on y voit quelquefois des entortillemens qui interrompent toute communication. Les flatuoſités, comme nous l'avons dit, ne ſont pas toujours contenues dans les premieres voies : on en a trouvé ſouvent dans la capacité du ventre, qui ne manque pas alors de s'affaiſſer au premier coup de ſcalpel. Il eſt bon même d'obſerver que ce cas n'eſt pas rare, mais qu'il eſt ordinairement compliqué avec le gonflement des boyaux. Je n'ai vu qu'une ſeule fois,

que tout l'air étoit contenu dans la capacité de l'abdomen, l'eſtomac & le canal inteſtinal en paroiſſant abſolument exempts. On a obſervé encore le foie ſquirrheux, avec la véſicule remplie d'une bile noire, putride, deſſéchée, & ſon volume extrêmement réduit, ainſi que celui de la rate qui, dans quelques ſujets, n'a pas paru plus groſſe qu'une capſule atrabilaire; mais on l'a trouvée à d'autres extrêmement gonflée. On a vu l'épiploon détruit, le pancréas & le méſentere ſquirrheux & deſſéchés: on a enfin rencontré de l'eau dans la capacité du ventre, mais en petite quantité, ſans parler des différens déſordres du poumon, des reins, & autres viſceres, qui ne peuvent avoir qu'un rapport bien éloigné avec la maladie qui fait le ſujet de cet article.

FLATUOSITÉ.

Tout ce qui peut modérer la chaleur des entrailles, relâcher ou lubréfier les premieres voies, ne ſçauroit manquer de produire ici un bon effet: auſſi uſe-t-on avec beaucoup de ſuccès, *contre* toutes les *flatuoſités*, des boiſſons aqueuſes dégourdies; du petit-lait, & autres *délayans*; des *tempérans*, tels que les chicoracées, la fumeterre, les nîtreux, le tartre vitriolé; les eaux de Vals & autres ſemblables; & enfin des *laxatifs*, comme l'huile d'amandes douces, la manne, le ſel d'Epſom, celui de la Rochelle, &c. Les *émétiques* ſont rarement permis; & l'on ne doit s'y déterminer, que par

FLATUOSITÉ. l'importunité des nausées. Les *stomachiques* amers peuvent trouver ici leur place; tels sont le quinquina, la teinture amere de STOUGHTON, le syrop d'absinthe, de gentiane, &c : les martiaux y sont quelquefois utiles, en usant des précautions dont nous avons fait mention ailleurs. Les *carminatifs*, tels que les fleurs de camomille, l'anis, le fenouil, & autres, ne doivent être employés qu'après les délayans & les relâchans. Les anciens, conduits par le succès de leur pratique, faisoient un grand usage des carminatifs. Les modernes, livrés à leur théorie, n'ayant pas trouvé la raison de leur action, les ont rejettés comme inutiles. Cependant quelques-uns de ceux qui lisent & réfléchissent, ont été détrompés par les expériences de HALES, & donnent, tous les jours, ces remedes avec fruit; pendant que les autres continuent à raisonner. Nous ignorons si les carminatifs agissent comme discussifs, ou comme calmans; mais nous sçavons qu'ils sont utiles, & cette connoissance nous suffit. On peut encore recourir, dans les cas pressans, aux hypnotiques & aux anti-spasmodiques, après avoir fait précéder les remedes généraux. La *saignée*, lorsque l'âge, le tempérament, & les autres circonstances le permettent, peut être avantageuse; mais il ne faut l'employer qu'après avoir éprouvé l'inutilité des autres secours. On use enfin des lavemens émolliens, purgatifs & carminatifs; des bains, des fomen-

tations

tations émollientes, anodynes & aromatiques; des ventouses séches, appliquées à l'abdomen, &c. FLATUOSITÉ.

Le *traitement de la tympanite* doit avoir beaucoup de rapport avec celui des autres flatuosités; mais comme ç'en est le dernier degré, il lui faut des secours proportionnés. Les *délayans*, les *lubréfians*, & les *tempérans*; que nous avons indiqués, y sont employés de la même maniere: on a vu de bons effets de l'eau à la glace; mais cette observation n'est pas assez confirmée. Les *laxatifs*, tels que l'huile d'amandes douces, la manne, les eaux de Sedlitz, & autres minérales purgatives, sont ici approuvés; mais les *vomitifs* n'y réussissent pas. Les *stomachiques*, les *fortifians* & les *carminatifs*, tels que la sauge, la germandrée, l'aunée, le vin d'Alicante, l'extrait de geniévre, l'élixir de propriété, &c. peuvent être utiles, lorsqu'on a préparé les premieres voies par les remedes précédens. On peut user encore des *anti-spasmodiques*, comme de la mélisse, du castoréum, de l'assafœtida, de l'eau de fleurs d'orange, &c. Les *apéritifs*, & sur-tout les *diurétiques*, tels que le sel de tartre, le tartre vitriolé, le sel de duobus, celui de genêt; le savon, les martiaux, les *eaux* de Vals; celles de Forges, de Passy, &c. sont les remedes dont on doit beaucoup attendre: je ne parle pas des anti-scorbutiques, des anti-vénériens & autres, que les différentes

FLATUOSITÉ. complications peuvent rendre néceſſaires comme auſſi de la ſaignée, de l'application des ſang-ſuës, &c.

On fait ici un grand uſage des *lavemens adouciſſans*, laxatifs, & *térébenthinés* : on les rend même quelquefois *ſtimulans* avec le tabac, le vin émétique, &c. On uſe encore des *fomentations* émollientes & diſcuſſives, comme des acceſſoires qui peuvent ſeconder l'action des autres remedes : on a vu de plus, que l'*application de la neige* ou de la glace pilée, a réuſſi ; mais je crois qu'il ſeroit dangereux de vouloir ſe familiariſer avec ce topique : les frictions chaudes avec la flanelle ne ſont pas improuvées, de même que les onctions avec l'huile d'amandes douces camphrées. On propoſe enfin la *ponction* : il n'eſt pas douteux qu'elle ne convienne, lorſque les vents ſont répandus dans la capacité du ventre, & qu'on ne laiſſe périr bien des malades, qu'on auroit pu ſauver par ce moyen. Il eſt vrai qu'on eſt arrêté par la difficulté de connoître ce cas ; mais qu'a-t-on à ménager, lorſque la maladie eſt ſans reſſource ? D'ailleurs je ne vois pas pourquoi on n'oſeroit pas tenter cette opération, dans les cas extrêmes, lors même que les vents ſont renfermés dans les premieres voies.

VERS INTESTINAUX.

TOUT le monde sçait qu'il y en a de quatre sortes ; les *lombrils*, les *ascarides*, les *cucurbitins*, & le *solitaire*, sans parler d'une infinité de vers monstrueux, qui intéressent plus la physique & l'histoire naturelle, que la pratique de la médecine, & dont on peut voir l'histoire dans les Ouvrages de VALLISNIERI, d'ANDRY, de LE CLERC & de BIANCHI, qui ont rassemblé avec beaucoup de soin tout ce qu'on a dit avant eux, & ce qu'ils ont observé eux-mêmes sur cette matiere. Les *lombrils*, très-familiers aux enfans, depuis l'âge de six ans jusqu'à celui de puberté, mais qui ne respectent pas les autres âges, *se manifestent* par l'haleine tirant sur l'aigre, par le dégoût, & quelquefois l'appétit vorace ; par la salivation pendant la nuit, & la sécheresse de la bouche dans la journée ; par la démangeaison au nez, les yeux étincellans, & les joues livides ; par le grincement des dents pendant le sommeil, ou un mouvement à la bouche, semblable à celui que l'on fait, lorsqu'on avale. Ils excitent souvent le vomissement, des cardialgies, l'enflure du ventre ; des grouillemens, des douleurs rongeantes ou piquantes, qui s'appaisent par les alimens ; le ténesme, la diarrhée avec les dé-

VERS. jections blanchâtres ; la toux, le hoquet, la fiévre, & des frissons irréguliers. Le pouls est souvent inégal, obscur & effacé : on tombe même quelquefois en syncope. Plusieurs ont des sueurs nocturnes, d'une mauvaise odeur, & se réveillent en sursaut. Les *vers* causent encore des vertiges, la perte de la vue, des convulsions ; & aux enfans, l'épilepsie, des affections comateuses, le délire, la stupidité, l'aphonie, la paralysie, &c.

On en rend enfin par le fondement, par la bouche ou par le nez : ce *signe* est sans doute le plus certain ; mais il manque quelquefois, parce que ces insectes privés de vie, se fondent ; & l'on ne rejette que des glaires, ou une espece de colle. Les *attaques vermineuses* sont quelquefois si promptes, qu'on les prend pour l'apoplexie ; mais les extrémités froides, & la petitesse du pouls, en font la différence : on a plus de peine à les distinguer de l'épilepsie, lorsqu'elles sont convulsives ; mais ces dernieres n'ont guère lieu que parmi les enfans. Les vers sont souvent un *symptome* de la rougeole, de la petite vérole, des fiévres putrides, malignes, pourprées, épidémiques, &c. Mais je ne crois pas qu'on doive appeller ces fiévres *vermineuses*, parce que les vers n'en sont que l'accident. Ces insectes percent quelquefois l'estomac, les intestins, & même les parties contenantes du bas-ventre : on les a vu sortir par l'ombilic, pa

VERS.

les aînes, &c. en y excitant des phlogoſes & des abſcès.

Les *aſcarides*, quoique plus petits & déliés que les vers du fromage, ſont aſſez apparens dans les déjeƈtions qui ne manquent pas d'en entraîner. Ils excitent le téneſme, ou une démangeaiſon continuelle, & très-incommode au fondement qui eſt leur principal ſiége : ils en ſortent quelquefois, ſans qu'on aille à la chaiſe, & ſe répandent ſur toutes les parties voiſines.

Les *cucurbitins*, qui reſſemblent aſſez à la graine de citrouille, ſont beaucoup plus apparens dans les ſelles, & annoncent toujours le ſolitaire. Ils peuvent ſe joindre les uns aux autres, & former une chaîne qui ſe rompt très-facilement : ils excitent quelquefois des démangeaiſons au fondement, & en ſortent auſſi ſeuls, de même que les aſcarides.

Le *ſolitaire*, nommé tantôt *tænia*, & tantôt *ſolium*, eſt un ver articulé, dont la longueur eſt ſurprenante : il y en a pluſieurs eſpeces très-aiſées à connoître par les figures & les deſcriptions qu'on nous en a laiſſées. Sa longueur eſt indéterminée, parce qu'on n'en rend ordinairement que des portions ; il peut avoir vingt-cinq aunes : BOERHAAVE en a vu un de trente ; PLINE, TULPIUS & RUYSCH aſſurent la même choſe. On a jugé qu'il étoit toujours ſeul ; cependant on en a découvert pluſieurs dans les chiens, & autres animaux qui y ſont ſujets : il

VERS. y a même quelques obſervations qui ſemblent prouver ſa multiplicité dans l'homme : on croit encore qu'il a une tête, qu'on n'a pas manqué de repréſenter dans les figures ; je ne l'ai point vue, & il m'a toujours paru que les deux bouts de ce vers ſe terminoient en pointe : d'ailleurs je ne trouve aucun accord dans toutes les figures & les deſcriptions qu'on nous a données de cette prétendue tête. MARQUET, dans ſon obſervation 102, dit l'avoir vue reſſemblante à celle de la vipere ; & il ne laiſſe pas d'aſſurer dans la 118e, que le même ver eſt compoſé d'une enfilade de cucurbitins, & qu'il en a détaché de très-vivans ; ce qui donne l'excluſion à toute tête. Si l'on fait enfin l'analyſe de tout ce qui a été écrit ſur cette matiere, on n'y trouve que doutes & qu'incertitudes.

Nous ne connoiſſons guère le *rapport* qu'il y a *entre les cucurbitins & le ſolitaire* ; mais nous ſommes aſſurés que la ſortie des premiers annonce la préſence du dernier : il y a encore pluſieurs autres ſignes qui concourent à manifeſter cet étrange ver : tels ſont les nauſées, le dégoût ou la faim dévorante ; la puanteur de la bouche ; des rapports d'une putridité acide ; le crachement continuel, & les nauſées ; la pâleur du viſage, & la vue foible ; la peſanteur du ventre, les douleurs à l'eſtomac, au dos & au foie ; les déjections glaireuſes, & les tran-

chées, &c. Cet *insecte* donne à quelques femmes une fausse apparence de grossesse, par la tumeur du ventre, la suppression des régles, le dégoût, ou un appétit bizarre : ceux qui le portent, perdent encore quelquefois la parole ; ils ont des étourdissemens, des maux de tête continuels, l'assoupissement, des défaillances, des convulsions, &c. Ce ver monte quelquefois par l'œsophage, jusqu'à la bouche : quelques-uns en ont même rendu de grandes portions par cette voie : on a enfin remarqué que ceux qui en étoient affectés, avoient beaucoup de peine à se rétablir après les maladies. VERS.

Nous avons exposé les *désordres* que pouvoient causer les *lombrils*, tels que l'aphonie, la paralysie, la manie, les convulsions, l'épilepsie, la passion iliaque, &c. On a éprouvé plusieurs fois, que les rouges étoient les plus propres à produire ces pernicieux effets : ils font tarir quelquefois le lait aux nourrices, & peuvent exciter des fiévres irrégulieres très-fâcheuses ; mais nous avons dit qu'on ne devoit pas mettre sur leur compte les fiévres putrides & malignes, dont ils ne sont que le symptome : leur expulsion par le fondement à la fin de ces fiévres, est avantageuse ; mais on craint de les voir sortir par la bouche, sur-tout s'ils entraînent une matiere noire & fétide. Les *ascarides* sont souvent *très-incommodes ;* mais ils excitent très-rarement des symptomes fâcheux,

VERS. tels que la céphalalgie, l'assoupissement, les défaillances, &c. On croit qu'on apporte le *solitaire* en naissant, & qu'il peut vieillir avec l'homme, sans causer de grandes *incommodités*. Mais, outre les convulsions qu'il peut exciter, il jette dans la fiévre lente, le marasme, la bouffissure, l'ascite, la tympanite, &c. Plusieurs ont cru que la pleurésie étoit souvent une production de ce ver : ces deux maladies peuvent bien se rencontrer ensemble; mais il est difficile de découvrir le rapport qu'elles ont entr'elles.

On trouve dans les *cadavres* des *lombrils* dans la bouche & dans l'œsophage ; dans l'estomac, & tout le long du canal intestinal : on les a vus renfermés dans des especes de kistes, formant des pelotons qui obstruent les boyaux. On en a rencontré qui s'étoient insinués dans le canal de la bile, ou dans le pancréatique : ces cas ne sont pas même rares. On en a observé dans la capacité du ventre, dans des abscès, &c. Ils se fondent, comme nous l'avons dit, quelquefois au point qu'on n'en découvre pas même la trace dans des sujets qui ont été les plus vermineux : on a vu enfin des phogoses, & des pustules tenant à la tunique veloutée, des suppurations & des pourritures à l'estomac, aux boyaux, des invaginations de ces derniers, &c. A l'égard des *ascarides* & des *cucurbitins*, ils disparoissent ordinairement après la mort. Pour le *solitaire*, on

le trouve tel qu'on le rend : on en a vu une portion considérable dans l'estomac, & l'on a rencontré sa prétendue tête dans le canal biliaire, où nous venons de dire que les lombrils s'insinuoient quelquefois. VERS.

Le traitement de cette maladie seroit fort aisé, si l'on étoit mieux assuré de l'effet de tout ce qu'on appelle contre-vers dans les matieres médicales ; mais des écrivains du premier ordre ont formé beaucoup de doutes à leur sujet : nous les croyons fondés à l'égard de quelques remedes auxquels on a attribué légerement cette vertu ; mais nous croyons que les autres l'ont incontestablement. Ainsi nous nous garderons bien de faire l'énumération de tous les remedes qu'on a fait entrer dans la classe des *vermifuges ;* nous ne nous arrêterons qu'à ceux qu'on emploie tous les jours avec le plus de succès. Les *purgatifs* méritent d'être nommés les premiers : tels sont la rhubarbe, le séné, le jalap, l'aloës, le diagrede, la poudre cornachine ; le syrop de fleurs de pêcher, les trochisques alhandal, la confection hamec, &c. L'aquila-alba, la panacée, l'æthiops minéral, & les autres *préparations mercurielles*, peuvent passer ici pour des spécifiques ; on se contente quelquefois de faire bouillir le mercure crud dans l'eau, ou la tisane qui sert de boisson ordinaire. On fait aussi un grand usage des *amers* & des *absorbans :* tels sont le semen santonicum, l'abro-

VERS. tanum, l'absinthe, la tanaisie, la gentiane, les noyaux de pêche; la coralline, la corne-de-cerf préparée, &c. On donne encore très-familiérement les *huiles*, le pétrole, l'assa-fœtida, le savon, &c. Le verjus, le suc de limon, l'esprit de soufre, & autres acides, sont, dans quelques cas, très-utiles. L'oignon & l'ail passent pour de bons vermifuges, ainsi que le vin, la confection d'hyacinthe, la vieille thériaque, &c. On a vu encore de bons effets de l'eau à la glace, non-seulement dans le cas des lombrils, mais encore contre tous les autres vers. Il y a enfin des vermifuges adoptés par le peuple, qu'on ne doit pas mépriser, comme le vin, l'oignon crud, l'ail, la thériaque, &c.

On peut tirer encore quelque avantage des *remedes externes*, & sur-tout des *lavemens*, qui parcourent une étendue considérable de boyaux. Ceux qu'on compose avec le lait & le sucre, semblent servir d'appas à ces insectes, & les attirer vers les gros boyaux où on les attaque, avec plus de facilité, par des lavemens appropriés à la maladie: leur base est la décoction de fougere, de gratiole, de tanaisie & d'absinthe; on y ajoûte l'huile d'olives, ou de noix, la thériaque, &c. On applique pour les enfans des épithêmes faits avec l'aloës, la myrrhe, le fiel de bœuf, le suc d'absinthe ou de petite centaurée, le pétrole, l'onguent d'arthanita, la suie, &c. Ces mêmes matieres servent aussi

VERS.

à former des *ſuppoſitoires* qui n'ont pas moins de vertu que les applications à la peau : tels ſont les vermifuges internes & externes qui ſont les plus employés ; mais on juge bien qu'il faut faire un choix relatif aux circonſtances. Les ſimples ſont toujours préférables aux compoſés, dans leſquels il entre quelquefois des drogues contraires, & qui ſe détruiſent réciproquement, comme on peut en être convaincu, en jettant les yeux ſur certaines formules des anciens, qu'on trouve par-tout. Cependant les meilleurs vermifuges ne conviennent pas, lorſque les vers ſont le ſymptome de la fiévre maligne : on ne doit alors s'occuper que de la fiévre qui menace la vie ; & ce n'eſt qu'après s'être mis en repos de ce côté, qu'il faut penſer à détruire les vers par les moyens que nous avons rapportés.

On n'attaque guère les *aſcarides*, que par des remedes externes, ſi l'on en excepte les *purgatifs*, & ſur-tout l'*aloës*, qui paroît être le plus propre à les détruire ; mais on uſe très-familiérement des *lavemens* avec l'*huile*, avec les *préparations mercurielles*, la *coloquinte*, & les autres *amers*, comme auſſi des *ſuppoſitoires* faits avec le lard, ou le coton trempé dans la diſſolution d'aloës, ou dans le fiel de bœuf, enduits avec l'onguent mercuriel, &c. Il eſt bon d'être averti qu'on doit continuer ces remedes quelque temps après que ces vers ont diſparu, à cauſe des

VERS. œufs qu'ils ont laiſſés, & qui ne manquent pas d'éclorre, ſi l'on ne s'y oppoſe pas par les moyens que nous venons de propoſer.

Le *ſolitaire* & les *cucurbitins* ne cedent point aux vermifuges ordinaires, je veux dire aux amers & aux huileux. L'*émétique* peut y être employé très-efficacement, ainſi que les *purgatifs*, tels que l'aloës, le diagrede, le mercure doux, &c. La *racine de fougere* paſſe pour ſpécifique : on la donne en ſubſtance à deux gros, dans le miel ou le vin blanc ; & l'on purge le lendemain. On accorde la même propriété à l'écorce de la *racine du mûrier* : on en fait bouillir de deux gros à demi-once, dans une chopine d'eau, pour deux doſes qu'on prend le même jour ; cette décoction eſt un peu laxative. Je ne dois pas oublier le remede qu'on propoſe dans le Journal de Médecine, 1757, p. 305; 1761, p. 214, qui n'eſt autre choſe que l'huile de noix avec le vin d'Alicante. Il paroît enfin, par bien des obſervations, qu'on a donné avec ſuccès, contre le ſolitaire, la *ſemence de rhue*, la *coralline*, l'*æthiops minéral*, les martiaux, les eaux minérales ferrugineuſes, &c. Il eſt inutile de dire que lorſqu'on traite les enfans, dans tous les cas que nous venons d'expoſer, il faut proportionner les doſes à leur âge.

COLIQUE HÉPATIQUE.

ON ſçait que cette maladie a ſon ſiége dans la *véſicule*, ou les *canaux de la bile*; qu'il s'y forme des *concrétions ſolides*, qui cauſent, par leur groſſeur ou leur figure, des ſenſations plus ou moins vives; que ces cavités peuvent ſouffrir encore de grandes dilatations par l'arrêt de la bile; ce qui dépend quelquefois de la ſimple compreſſion, par le pancréas ſquirrheux, & par toute autre tumeur, ou des étranglemens ſpaſmodiques, mais le plus ſouvent de quelque pierre qui obſtrue les canaux. Cette ſorte de *colique*, ſur laquelle nous avons déja remarqué qu'on ſe trompoit fort ſouvent, ſe *manifeſte* par une chaleur plus ou moins âcre, par la douleur & la tenſion de l'hypochondre droit, & d'une grande partie de l'épigaſtre : ces douleurs, qu'on rapporte quelquefois à l'eſtomac, aux reins & au dos, ſouffrent les plus cruelles exacerbations; elles excitent des flatuoſités, des nauſées, le vomiſſement, des anxiétés, le reſſerrement de la poitrine, &c. La fiévre accompagne communément la colique hépatique, ou lui ſuccede : dans le premier cas, elle dure ſouvent douze ou quatorze jours; dans le ſecond, elle ſe termine le plus ordinairement en un ou deux jours. Le teint, dans la plûpart des

COLIQ. HEPAT. malades, eſt jaune ou verdâtre. Ils ont quelquefois un véritable ictere : le ventre eſt ordinairement reſſerré ; & les lavemens n'entraînent que des crottes ſemblables à celles des chevres. Les urines ſont ſupprimées, ou ne coulent qu'en petite quantité : elles deviennent troubles, bourbeuſes, & plus abondantes au déclin de la maladie.

Il eſt très-important de ſçavoir que la *bile retenue* dans la véſicule, la dilate quelquefois au point qu'il paroît une *tumeur en dehors*, que l'on a priſe aſſez ſouvent pour un abſcès, & qu'on a même ouvert, dans cette perſuaſion, d'où il a réſulté une fiſtule, & le plus ſouvent la mort, cauſée par l'épanchement de la bile dans la capacité du bas-ventre. Il eſt d'autant plus aiſé de s'y méprendre, que ces deux ſortes de tumeurs ſont ſouvent accompagnées des mêmes ſymptomes, & qu'elles ſont même quelquefois compliquées : cependant la tumeur provenant de la bile, eſt plus terminée ; & la fluctuation, dans le commencement, plus manifeſte. D'ailleurs, lorſqu'on fait attention au ſiége de la tumeur, à la couleur blanchâtre des ſelles, à la ſoif & à l'amertume de la bouche, comme à la couleur de la peau, très-ſouvent jaunâtre, on n'a pas de peine à ſaiſir le vrai caractere de la maladie ; mais il faut l'avouer, on eſt ſouvent très-embarraſſé, lorſque l'inflammation a précédé l'étranglement des canaux biliaires, ou

que la maladie eſt compliquée. Il eſt bon de ſçavoir qu'on trouve, à ce ſujet, de très-bons Mémoires dans le premier & le troiſieme volume de l'Académie de Chirurgie. Nous devons encore ajoûter que la plûpart des malades rendent, tant par le vomiſſement que par les ſelles, de ces prétendues *pierres biliaires*, qu'on ſçait être des concrétions de différentes couleurs, légeres, inflammables, & ſe diſſolvant facilement dans l'eau chaude. Elles ne ſçauroient avoir qu'un petit volume, lorſqu'elles forcent l'ouverture étroite qui les jette dans le canal inteſtinal ; mais elles peuvent y groſſir conſidérablement. M. IMBERT aſſure en avoir vu une qui étoit de la groſſeur d'un œuf de poule. La probité de l'auteur ne nous permet pas de révoquer ce fait en doute, quoi qu'à la vérité bien extraordinaire. COLIQ. HEPAT.

La *colique hépatique* eſt quelquefois périodique, revenant tous les quinze jours, tous les mois, toutes les années, &c. La durée des paroxyſmes eſt très-incertaine ; on en voit qui ſe terminent en quelques heures ; il y en a qui durent un & même pluſieurs jours, à la vérité, avec bien des rémiſſions. Cette maladie peut avoir des *ſuites fâcheuſes* : telles ſont l'inflammation du foie, la jauniſſe, la fiévre lente, l'hydropiſie, la pulmonie, &c. Nous avons déja remarqué qu'on prend, tous les jours, pour

COLIQ. HEPAT. la colique hépatique, des douleurs qui paroiſſent avoir le même ſiége, mais qui reconnoiſſent une affection ſpaſmodique, dont le foie n'eſt pas plus menacé que les autres parties du bas-ventre. On s'y trompe d'autant plus aiſément, qu'elles ſont ſuivies quelquefois de la jauniſſe, mais qui ſe diſſipe bientôt. On prend encore ſouvent la colique hépatique pour la néphrétique; & l'on n'eſt même guère détrompé que par l'*ouverture des cadavres*.

Elle nous met ſous les yeux des *concrétions biliaires*, de toutes les groſſeurs, & plus ou moins nombreuſes, dans la véſicule du fiel. On en a compté, dans un ſujet, juſqu'à trois cens, dont quelques-unes approchoient du volume d'une noiſette : on en a vu de la groſſeur d'une châtaigne, du poids de deux & même de trois onces. On a trouvé la *véſicule* remplie d'une bile épaiſſe & gluante, contenant des vers, des hydatides, &c; une croûte pierreuſe, revêtant ſa cavité, & des cellules irrégulieres, qui la diviſoient : on l'a rencontrée déchirée, avec épanchement de la bile dans la cavité du bas-ventre, ou dilatée énormément, contenant trois ou quatre, &, à ce qu'on prétend, juſqu'à huit livres de bile. Les *canaux biliaires* ont préſenté les mêmes dilatations, & des obſtructions par des pierres ou des lombrils. Le *foie* a ſouvent paru enflammé, ſquirrheux, ſuppuré, putride, &c.

On

On a vu le *pancréas* ſquirrheux, comprimant le canal de la bile; des *tumeurs* aux boyaux, au méſentere, &c. produiſant le même effet. Tels ſont les *déſordres* que cauſent la colique hépatique, ou qui en ſont les ſuites; mais il faut ſçavoir qu'on en rencontre, tous les jours, de très-ſemblables, & ſur-tout des concrétions bilieuſes, dans des ſujets qui n'avoient pas eu la moindre atteinte de ce mal. COLIQ. HÉPAT.

On traite la colique hépatique à-peu-près comme les autres douleurs du bas-ventre. Il eſt aiſé de juger que, dans le paroxyſme, les remedes propres à faire couler la bile, ne pourroient être que pernicieux; mais ils ſont utiles & néceſſaires, pour en prévenir le retour. Les *ſaignées*, pendant l'attaque, ſont indiſpenſables, & c'eſt par leur moyen, qu'on peut ſe garantir de l'inflammation dont le foie eſt ſouvent menacé. Les *délayans*, les *relâchans* & les *adouciſſans*, tels que l'eau de poulet, le petit-lait, les émulſions, l'huile d'amandes douces, le blanc de baleine, les fleurs & les racines de guimauve, &c. ſont les remedes qu'on emploie le plus familiérement. On fait paſſer, lorſque le calme le permet, des *laxatifs*, tels que la caſſe, la manne, les tamarins, &c. Le diacode, les gouttes anodynes, & autres *hypnotiques*, ſont ici d'un grand ſecours. On tire encore de très-grands avantages des lavemens émolliens, anodyns, avec l'huile, le beurre, &c; des fomen-

COLIQ. HEPAT.

tations, & cataplaſmes propres à relâcher; des veſſies remplies de lait, des bains & demi-bains, &c. Lorſque la véſicule ſaillante en dehors contient une grande quantité de bile, dont on ne peut pas procurer l'écoulement par les remedes propoſés, & que la vie du malade eſt en danger, on a recours à la ponction, ou à l'ouverture; mais le ſuccès de cette opération eſt très-douteux.

On prévient le *retour de la colique hépatique*, en uſant de la rhubarbe, & autres légers *purgatifs;* par le chiendent, les cloportes, & autres *apéritifs;* par le nître, les *martiaux*, & le ſavon, qui, outre leur qualité déſobſtruante, ont encore celle de faire couler les urines. Les amers encore, qui paroiſſent avoir quelque affinité avec le foie, ſont ici très-recommandés: on donne la préférence à l'abſinthe, à la germandrée, & à la gentiane. Mais les *eaux minérales*, tant froides que thermales, doivent être préférées à tous ces remedes: celles dont on a le plus uſé, ſont les *eaux* de Vichy, de Plombieres, de Balaruc, de Vals, &c. Le *lait*, pour quelques tempéramens, eſt encore très-convenable; & on peut y avoir recours, lorſqu'on a éprouvé l'inutilité des autres moyens.

INFLAMMATION DU FOIE.

LA *phlogose* plus ou moins étendue, occupant différentes parties du *foie*; ses complications avec celle des parties voisines, & une infinité d'autres circonstances, donnent à cette maladie plusieurs aspects, & l'exposent à de grandes variations. Le frisson, la fiévre, ordinairement aiguë; la chaleur, la tension, la pesanteur, & l'élévation de la région du foie, en sont les *principaux signes* : elle est souvent accompagnée de nausées ou du vomissement; le ventre est tantôt resserré, & tantôt ouvert, avec des tranchées, des déjections fréquentes & bilieuses : les urines sont colorées, troubles & en petite quantité. Il faut observer que la douleur est plus aiguë, lorsque la convexité du foie est attaquée : elle se fait sentir sur-tout à la fossette du cœur, & s'étend quelquefois jusqu'aux clavicules & aux épaules; c'est dans ces circonstances qu'on l'a prise plusieurs fois pour la pleurésie.

Les malades sont ordinairement tourmentés par la soif : leur langue, dans le commencement, est aride, & se charge ensuite d'une croûte jaunâtre ou noire. Ils ont une toux séche, & de la difficulté à respirer. Quelques-uns ont la jaunisse : les autres portent au vi-

INFLAM DU FOIE

ſage une pâleur verdâtre, qui n'échappe pas aux praticiens. C'eſt à ces marques qu'on peut diſtinguer principalement l'*inflammation du foie*, (*hepatitis*) de celle de la plévre & des muſcles de l'abdomen ; maladies qui, à en juger par le lieu où l'on rapporte la douleur, ſe reſſemblent beaucoup. Il arrive encore que la douleur du foie ſe communique aux autres parties du bas-ventre, & même à la poitrine ; ce qui préſente, comme on le penſe bien, des difficultés qu'on ne peut ſurmonter que par une longue expérience, & beaucoup de ſagacité. On ſe plaint encore, dans la colique hépatique, d'un grand accablement : les malades ne ſçauroient ſe coucher ſur le côté droit ; il leur ſurvient quelquefois un hoquet violent, le délire, &c.

Lorſqu'il ſe forme un *abſcès*, la douleur devient plus vive & pulſative ; la chaleur plus brûlante, & la partie ordinairement plus tendue & plus élevée. On a des friſſons irréguliers : la fiévre augmente pour ne diminuer qu'après la formation du pus, & la rupture de l'abſcès ; elle ſe change alors en fiévre lente, qui donne ſouvent lieu à des défaillances. Il eſt ſuperflu de dire qu'on ne découvre diſtinctement la fluctuation, que lorſque l'abſcès occupe les parties du foie, qui ſont ſoumiſes au tact : nous avons fait obſerver, dans l'article précédent, qu'on avoit ſouvent pris la véſicule du fiel diſtendue, pour un abſcès. Nous avons rapporté ailleurs,

INFLAM DU FOIE

qu'il se faisoit, à la suite de la petite vérole, des fiévres malignes, & autres; des *dépôts purulens* au foie, qui ne paroissoient pas être précédés par l'inflammation de ce viscere : il s'en produit encore par la jaunisse, & les obstructions invétérées, qui donnent lieu quelquefois à des accès violens de toux, ensuite des contusions anciennes, des plaies de la tête, & autres desséchées; des éruptions rentrées, &c. Ces derniers sont très-long-temps à se manifester; ils restent même quelquefois toujours cachés, donnant même peu d'incommodités : j'en ai vu un énorme de cette nature, dont la saillie, depuis près d'un an, occupoit la moitié du bas-ventre. L'homme, qui le portoit, âgé de quarante à cinquante ans, & très-robuste, faisoit assez bien toutes ses fonctions, jusqu'à ce que le pus, s'étant frayé une route du côté du poumon, fut évacué avec une abondance surprenante, en maniere de vomique; ce qui jetta le malade dans un épuisement auquel il succomba dans peu de jours : cette matiere, dont il rendit, autant qu'on peut l'évaluer, cinq ou six pintes, avoit la couleur de la lie de vin, & une puanteur à laquelle on ne pouvoit pas résister, dont même toute la maison fut infectée.

L'*hépatite* est une maladie *très-fâcheuse* : l'*événement* dépend de la partie du foie qui est attaquée, & de l'étendue de l'inflammation. On a moins à craindre, lorsqu'elle occupe la partie ex-

INFLAM DU FOIE

terne & antérieure du foie ; mais il y a peu à espérer si elle est profonde. Elle se termine quelquefois par la résolution, mais plus souvent par la suppuration ou par le squirrhe. Le hoquet, le vomissement de matieres noires, le délire, les défaillances, les sueurs froides, &c. sont des accidens très-redoutables ; mais rien n'est plus à craindre que la cessation subite des douleurs; les autres symptomes subsistant. Si cette maladie se termine par la résolution, elle ne dure que trois ou quatre jours : lorsqu'elle passe le septieme, on doit s'attendre à la suppuration, ou à l'engorgement squirrheux. Il y a peu de ressource contre l'abscès, quoiqu'il y ait quelques exemples de l'évacuation du pus par le vomissement, par les selles & par les urines : il peut prendre aussi la route des crachats ; mais on n'évite guère alors la phthisie. Le pus se répand le plus souvent dans la cavité du bas-ventre, & gâte tous les visceres ; d'où il résulte un ascite purulent, la fiévre lente, la consomption, &c. On en a vu qui se sont ouverts naturellement en dehors, & qui ont été guéris par ce seul moyen, après quelques mois de pansement. Nous avons dit qu'on pouvoit porter très-long-temps un abscès au foie ; mais cela n'arrive guère, que lorsqu'il est le produit d'une maladie chronique.

L'*ouverture des cadavres* nous découvre des phlogoses dans différentes parties du foie, ou

dans toute ſa maſſe. Le volume de ce viſcere, dans quelques ſujets, a paru prodigieux : on l'a trouvé adhérent aux parties voiſines, renfermant des abſcès plus ou moins conſidérables, tant par leur étendue que par leur nombre; communiquant quelquefois avec la capacité de la poitrine, ou avec le poumon; avec l'eſtomac, le duodénum & le colon, ſoit par l'éroſion de tout ce qui eſt entre deux, ſoit par le canal biliaire. On voit un exemple de ce dernier cas qui eſt le plus rare, dans les Tranſactions de la Société de Londres, année 1731; mais on trouve le plus ſouvent l'abſcès entier & d'une groſſeur prodigieuſe, ou ouvert dans la capacité du ventre. On a obſervé encore des ulcérations, la gangrene, la pourriture; le foie entiérement détruit, ne préſentant qu'un ſac preſque vuide & affaiſſé. On a vu, dans un petit nombre, des abſcès dont le pus s'étoit deſſéché & durci : on a rencontré la véſicule du fiel remplie de pus, les côtes cariées, &c. On a enfin trouvé le diaphragme, la plévre & le poumon; l'eſtomac, le duodénum, le colon & le pancréas enflammés, ulcérés & gangrenés; de la pourriture à l'épiploon, aux reins, &c; des épanchemens ſanieux & purulens, non-ſeulement dans la capacité du bas-ventre, mais encore dans celle de la poitrine.

INFLAM DU FOIE

Les *ſaignées* ne ſont pas moins néceſſaires ici que dans les autres inflammations internes : il

INFLAM DU FOIE faut les réiterer souvent; mais on ne doit pas les étendre sans grande nécessité au-delà du quatrieme jour. Les *délayans*, les *adoucissans*, les *rafraîchissans* & les *tempérans*, tels que le petit-lait, l'eau de veau ou de poulet, les émulsions, le blanc de baleine, les chicoracées, l'aigremoine, &c. sont les remedes dont on fait toujours un grand usage. Le nître & le camphre sont les *calmans* les plus appropriés, ainsi que le nénuphar; mais on doit user avec sagesse des *hypnotiques*, qui peuvent, en engourdissant les nerfs du foie, mettre un obstacle à la résolution. On peut employer les *laxatifs*, tels que la casse & la manne, lorsque la fiévre & les accidens sont appaisés; ce qui n'arrive guère avant le sixieme ou le septieme jour de la maladie. Plusieurs se servent de l'anti-hectique de POTÉRIUS, & d'autres *sudorifiques*; mais ces remedes trop incendiaires, ne peuvent convenir que dans quelques circonstances. Les *vulnéraires*, & les *balsamiques*, ne doivent avoir lieu que lorsque le foie, après la rupture de l'abscès, reste ulcéré; mais il y a peu à compter sur cette ressource.

Il ne faut pas négliger ici les *lavemens émolliens* & laxatifs; leur usage même ne sçauroit être trop fréquent. On peut tirer encore de grands avantages des *fomentations*, des *cataplasmes*, & autres topiques relâchans, résolutifs & maturatifs, selon les différens états de

INFLAM DU FOIE

la maladie. Si l'*abſcès* enfin ſe manifeſte à la vue & au toucher, il n'eſt pas douteux qu'on n'en doive faire l'ouverture par l'*inciſion* ou le *cauſtique :* on ſçait qu'on pratique tous les jours cette opération avec le plus grand ſuccès, lorſque l'abſcès a contracté adhérence avec les parties qu'on doit ouvrir; mais dans l'autre cas, il eſt bien difficile d'empêcher que le pus ne ſe répande dans la capacité. Pour le ſquirrhe, la jauniſſe, l'ulcere, & autres ſuites toujours rebelles de l'hépatite, on peut conſulter les articles qui regardent ces maladies.

LA JAUNISSE.

La couleur jaune de la peau & de la conjonctive, la démangeaiſon de tout le corps, la bouche amere & la perte de l'appétit, les urines chargées de bile, quelquefois noirâtres; les déjections décolorées, &c. *caractériſent* aſſez la *jauniſſe*, (*icterus*, *aurigo* &c.) Les malades voient quelquefois les objets jaunes: la ſalive & la ſueur ont ſouvent la même couleur, qui ſe communique auſſi à toutes les parties internes. Le vomiſſement, la cardialgie, les anxiétés, la douleur & la tenſion des hypochondres, ou de la région du foie; la fiévre, la difficulté de reſpirer, les laſſitudes, les défaillances, &c. ſont les ſymptomes ordinaires de cette maladie: le pouls y eſt foible & lent, & quelquefois fébrile. On donne le nom d'*ictere noir* à celui dont la couleur tire ſur le bleu, le verdâtre, le livide, l'obſcur ou le plombé: les yeux ſont alors d'un jaune plus foncé, & d'une couleur de ſuie; les urines ont celle du café. On ſçait que la jauniſſe ordinaire prend ce caractere, lorſque la bile porracée dégénere, & qu'elle contracte une ſorte de putridité acide. Mais on ne doit pas prendre pour ictere noir certaines taches ſcorbutiques, que quelques ictériques portent ſur le viſage, & encore moins cette couleur plom-

bée, ſi familiere aux mélancholiques, & qu'on rapporte ordinairement au mauvais état de la rate. JAUNISSE.

La *jauniſſe dépend* ſouvent de la colique hépatique, hyſtérique & hypochondriaque, ou de toute autre; de l'inflammation, & de l'abſcès au foie; de l'obſtruction de ce viſcere, & de celle des canaux biliaires; des émétiques; des purgatifs draſtiques; de la paſſion iliaque, des poiſons; de la morſure des bêtes venimeuſes, de la répulſion des maladies de la peau, de la ſuppreſſion des régles & des hémorrhoïdes; de la fiévre quarte, & autres intermittentes mal traitées, &c. Ce n'eſt quelquefois qu'une cachexie dégénérée ſans aucun vice au foie, ou le produit d'une mauvaiſe nourriture, ſoit trop délicate & trop recherchée, ſoit groſſiere. On a obſervé que l'uſage immodéré du chocolat diſpoſoit aux maladies du foie, d'où réſulte la jauniſſe. C'eſt encore la ſuite de la colere qui va à l'emportement, de la triſteſſe & des chagrins continuels. On met enfin au nombre des cauſes de la maladie dont nous parlons, la groſſeſſe & pluſieurs autres accidens indépendans de l'état du foie.

L'*ictere* ordinaire *invétéré*, dégénere en ictere noir; & celui-ci eſt ordinairement funeſte, ſurtout aux vieillards. L'*ictere*, qui ſurvient aux fiévres aiguës, avant le ſeptieme jour, eſt d'un *mauvais augure*. Après ce temps, il eſt ordinaire-

JAUNISSE.

ment *critique* : celui qui est occasionné par la colere, par l'émétique & les purgatifs, par la colique spasmodique, &c. dure peu de temps. L'accouchement termine l'ictere qui a pour cause la grossesse ; mais, lorsqu'il n'en reconnoît aucune évidente, il est plus *rebelle*, sur-tout si le sujet est scorbutique. On doit porter le même jugement de celui qui est associé à l'inflammation, à l'abscès & au squirrhe du foie, soit qu'ils le précedent, soit qu'ils en soient la suite. On sçait bien, sans que je le dise, que la tension du ventre, la tympanite, le vomissement purulent, & les déjections de la même nature ; l'oppression, les défaillances, la consomption, l'hydropisie, &c. sont des *signes mortels*. On n'ignore pas non plus que les urines troubles & épaisses, verdâtres, avec une nuance de noir, ou chargées de bile, sont réputées meilleures que les limpides : on a enfin observé que les sueurs, le flux hémorrhoïdal, & la dyssenterie ont terminé cette maladie, sujette d'ailleurs à de fréquens retours.

L'*ouverture des cadavres* nous montre que le tissu cellulaire, & tous les visceres, sans en excepter le cerveau, sont souvent teints en jaune, & que les os même & les cartilages n'en sont pas exempts. On a vu le foie enflammé, obstrué, squirrheux, très-dur & desséché, ulcéré, gangrené, & même totalement détruit, renfermant des abscès quelquefois prodigieux ;

rempli de tubercules ſouvent pierreux, & quelquefois de vers d'une groſſeur démeſurée, ou d'une petiteſſe étonnante, d'une couleur blanchâtre, verdâtre ou plombée, &c. On a rencontré la véſicule du fiel vuide, ou extrêmement gorgée; de la bile quelquefois noire comme de l'encre, tantôt gluante & épaiſſe, tantôt ſéreuſe, & preſque inſipide; contenant des pierres remarquables par leur nombre, ou leur groſſeur: on en a compté pluſieurs cens; & on en a vu de la groſſeur d'un œuf de poule, occupant exactement toute la capacité de la véſicule. Les vaiſſeaux biliaires ont paru extrêmement dilatés, bouchés par des pierres, ou des excroiſſances qui naiſſoient de leur face interne; comprimés par la groſſeur ſquirrheuſe du pancréas, du méſentere & autres parties voiſines; par la groſſeur énorme du colon, &c.

JAUNISSE.

On a encore obſervé, mais très-rarement, des oſſifications à la véſicule & à ſes canaux. On a vu enfin une tumeur à la plévre, comprimant le poumon & le foie, & autres déſordres de la poitrine aſſez fréquens; l'eſtomac extrêmement gonflé & déplacé, rempli de poux; les inteſtins météoriſés, & ſur-tout le colon qui étoit d'une groſſeur prodigieuſe; des épaiſſeurs ſquirrheuſes, & des calloſités au canal inteſtinal; des vers très-nombreux dans les premieres voies; le pancréas & l'épiploon dans un état

JAUNISSE.

de pourriture ; la rate d'une grosseur monstrueuse, ou d'une petitesse incroyable, remplie de concrétions, ou de tubercules pierreux ; déchirée, pourrie, ou manquant absolument, sans faire mention de plusieurs sortes de tumeurs, & des épanchemens qui compriment le foie, comme de plusieurs autres délabremens communs à presque toutes les maladies chroniques.

Le *traitement* de la jaunisse ne doit pas être moins varié que les causes qui la produisent ; c'est d'après leur recherche, qu'on peut faire un bon choix parmi les moyens très-abondans que nous rassemblons ici. L'*ictere invétéré* demande un traitement lent ; & beaucoup de malades ont été la victime de la méthode contraire. Le *récent* peut souffrir une attaque plus vive ; mais elle doit être toujours ménagée. La *saignée* convient à quelques pléthoriques, & lorsqu'il y a suppression des menstrues, des hémorrhoïdes, ou quelque signe d'inflammation ; mais hors de ces cas, l'expérience n'a que trop souvent appris qu'elle étoit meurtriere, ou tout au moins inutile. L'*émétique*, lorsque l'état de l'estomac ne s'y oppose pas, est d'un grand secours : on l'a donné avec succès dans tous les temps de la maladie. Mais on juge bien qu'il sera plus utile au commencement ; & il est arrivé très-souvent qu'on a dif-

ſipé, par ce ſeul moyen, la jauniſſe. Les *purgatifs* ne ſont pas moins eſſentiels dans ce traitement. Mais on ne doit employer que les plus doux, tels que la rhubarbe, la caſſe, la manne & les tamarins; le ſel d'Epſom, celui de Sedlitz, de GLAUBER, &c. On les réitere ſouvent ſeuls, ou mariés avec les autres remedes. JAUNISSE.

On uſe beaucoup encore des *délayans*, des *tempérans* & des *rafraîchiſſans*, tels ſont le petit-lait, les émulſions, la limonade, la bourrache, la chicorée, l'aigremoine, la fumeterre, les capillaires, la ſcolopendre, le cerfeuil, le chiendent, la patience, l'oſeille, le fraiſier, la guimauve, les écreviſſes, la poudre tempérante, &c. On peut tirer quelqu'utilité du ſafran, de la poudre de guttete, & autres *calmans anti-ſpaſmodiques*; mais on doit être réſervé ſur l'uſage des *hypnotiques*, dont l'abus diſpoſe aux obſtructions du foie. Il y a quelques cas qui demandent les *amers* & les *ſtomachiques*, tels que l'abſinthe, la petite centaurée, l'aunée, la gentiane, le quinquina, la cannelle, l'extrait de geniévre, la confection d'hyacinthe, la thériaque, &c; mais on doit éviter l'abus que la plûpart des praticiens en ont fait. Les *apéritifs* & les *diurétiques*, tels que la pariétaire, la chélidoine, l'ache, l'aſperge, la garance, l'iris de Florence, le nître, le ſel de genêt & de

JAUNISSE.

tamarisc, le safran de Mars, la boule d'acier; la gomme ammoniac, le borax, le savon, la terre foliée de tartre, le tartre vitriolé, le tartre martial soluble, les cloportes, l'oxymel scillitique, &c. sont les remedes les plus appropriés à cette maladie, & paroissent mériter à juste titre le nom d'*hépatiques*, que les anciens leur ont donné; car, ainsi qu'on tire de la classe des adoucissans, des vulnéraires, des incisifs, &c... des remedes que l'expérience & l'observation ont consacrés aux maladies du poumon, & à celles de la matrice, & qu'on appelle pour cette raison *pectoraux* & *utérins*; de même on a reconnu qu'il y avoit, parmi les tempérans, les apéritifs, &c. des médicamens qui réussissoient mieux dans les maladies du foie que dans les autres cas, ou qui paroissoient avoir plus d'affinité avec ce viscere.

Les absorbans, les diaphorétiques, les dépurans & les anti-scorbutiques, relativement aux circonstances & aux complications, peuvent avoir encore place dans ce traitement qu'on sçait être quelquefois très-long. On le termine enfin heureusement par les *eaux minérales*, tant acidules & ferrugineuses, que thermales. Celles de Passy, de Forges & de Vals, parmi les premieres, ont été les plus employées: celles de Vichy, de Plombieres & de Balaruc, sont les chaudes, dont on a fait le plus d'usage.

ſage. On doit, pendant l'uſage de tous ces remedes, tenir le ventre libre par des *lavemens* propres à cet effet : les *fomentations* émollientes ſont rarement néceſſaires : les *bains* ont été quelquefois utiles, pour appaiſer les démangeaiſons, ou pour rétablir la peau à la fin de la maladie. On a enfin éprouvé que la *fumée du vinaigre* diſſipoit la couleur jaune, qui reſtoit aux yeux après la guériſon, même la plus complette.

COLIQUE NÉPHRÉTIQUE.

L'INFLAMMATION des reins, leur criſpation ſpaſmodique, les calculs & les graviers; les urines glaireuſes, &c. ſont les cauſes ordinaires de la *colique néphrétique*, que l'excès dans le boire ou le manger, ou quelqu'autre faute dans le régime, mettent ſouvent en jeu. La douleur, dans tous ces cas, eſt ordinairement aiguë, intermittente, ou continue, avec plus ou moins de rémiſſion : on la rapporte aux lombes, & quelquefois à l'eſtomac; elle s'étend juſqu'à l'aine, à la racine de la verge, & quelquefois aux teſticules qui en ſouffrent une rétraction : quelques-uns ont encore des engourdiſſemens à la cuiſſe. Les urines s'arrêtent ou coulent en très-petite quantité; on les rend ſouvent avec douleur : elles ſont limpides pendant le paroxyſme; mais elles deviennent à la fin bourbeuſes & glaireuſes, ou graveleuſes. On a, pendant l'attaque, des nauſées, le vomiſſement & le ventre reſſerré; ſa durée eſt de quelques heures, d'un ou pluſieurs jours : la fiévre l'accompagne le plus ſouvent; ſa fin eſt annoncée par l'écoulement des urines, ou la ſortie de quelque pierre.

On prend ſouvent le lumbago, la *colique hépatique*, la *duodénale*, & celle qui a ſon *ſiége*

au colon, dont les extrémités, comme on le ſçait, répondent aux aines, & autres douleurs du bas-ventre, *pour la néphrétique.* Les goutteux, ceux qui ſont ſujets au rhumatiſme, & les ſcorbutiques ſont ſujets à des douleurs qui approchent beaucoup de la maladie dont nous parlons : les fiévres intermittentes & l'hyſtérie ſe maſquent ſouvent de la même maniere. Le flux menſtruel eſt quelquefois précédé de pareilles attaques, &c. Les douleurs au dos, qui ont leur ſiége dans les muſcles, ſe réveillent au tact, & augmentent au moindre mouvement de ces parties ; ce qu'on n'obſerve pas dans la colique néphrétique, à moins qu'elle ne ſoit compliquée avec le lumbago & la ſciatique ; ce qui, à la vérité, n'eſt pas rare : cependant quelques néphrétiques paroiſſant exempts de toute autre affection, trouvent du ſoulagement à ſe tenir courbés.

COLIQ. NEPHR.

Dans l'*inflammation* des reins, les douleurs n'ont preſque pas de rémiſſion ; la fiévre eſt aiguë : l'urine eſt d'abord ardente ; elle devient enſuite limpide. Dans le *calcul* (qui affecte le plus ſouvent le rein gauche,) il y a peu ou point de fiévre : les douleurs viennent par bouffées ; elles ſont très-aiguës, lorſque la pierre ſe déplace, & donnent ſouvent lieu à l'inflammation. Dans le *ſpaſme*, les douleurs ſont vives ; mais elles changent de place, & ne ſont pas de durée : les urines ſont blanchâtres, en

COLIQ. NEPHR.

petite quantité, ou entiérement ſupprimées. Dans la *glaireuſe* enfin, les douleurs ſont ſourdes, & les autres accidens plus légers. Ceux qui ont eſſuyé une attaque de néphréſie, de quelque eſpece qu'elle ſoit, doivent en craindre le retour, ſur-tout s'ils y ont une diſpoſition héréditaire. La néphréſie eſt quelquefois ſuivie de l'abſcès, de la gangrene, & de la pourriture du rein. Si la douleur dure plus de ſept jours, ſi elle eſt pulſative ; ſi l'on a des friſſons & des mouvemens fébriles irréguliers, on doit s'attendre à l'abſcès. La ceſſation ſubite de la douleur ; le pouls intermittent ; la ſueur froide ; l'urine noirâtre & puante ne laiſſent aucun doute ſur la gangrene. La néphrétique eſt ſouvent héréditaire. Les gens de lettres & ceux qui menent une vie ſédentaire, y ſont ſujets : elle eſt encore plus familiere parmi les buveurs & les libertins. On ſçait auſſi que les mélancholiques, & principalement les goutteux, y ſont très-expoſés. Ceux enfin qui ont ſouffert une, ou pluſieurs attaques, doivent s'attendre au retour, s'ils ne prennent de bonnes précautions pour le prévenir.

L'*ouverture des cadavres* nous découvre les reins tuméfiés, flétris & deſſéchés, enflammés, abſcédés, ulcérés, putrides & gangrenés ; leur ſubſtance cartilagineuſe, ſquirrheuſe, remplie de tubercules ; ces viſceres détruits ſous la forme d'un ſac contenant une liqueur

verdâtre, de la ſanie ou du pus, des hydatides, & même quelquefois des vers; leur ſurface variqueuſe, grainelée, &c. Rien n'eſt plus commun que de trouver dans leur baſſinet du gravier, ou des pierres de toutes les formes & de toutes les groſſeurs, qui s'inſinuent ſouvent dans les ureteres, & y forment un vrai bouchon. On a vu encore ces canaux plus ou moins dilatés par des pierres, du gravier, par l'urine, &c. On prétend avoir trouvé des concrétions pierreuſes dans les veines émulgentes, dans les arteres lombaires, & quelques autres vaiſſeaux des environs. On a vu un rein contenant 35 livres d'urine; un autre prodigieuſement dilaté par des flatuoſités. On fait encore mention des reins pétrifiés, durs & blancs comme de l'albâtre; mais ce qu'il y a de plus ſingulier & de plus remarquable, eſt qu'on trouve ſouvent les plus grands délabremens, & des pierres monſtrueuſes aux reins dans des ſujets qui n'ont pas éprouvé la moindre douleur relative à ces organes, & qui n'ont pas même rendu du gravier, ni des glaires. J'ai vu un rein affecté dans des ſujets qui ne s'étoient plaints que de l'autre. On a enfin trouvé dans quelques néphrétiques, ou qu'on a cru tels, des ſquirrhes, des abſcès, & des pierres au pancréas ou au méſentere; la rate ſquirrheuſe & putride, déplacée & couchée ſur le ein; une tu meur ſquirrheuſe de l'iléum, por-

COLIQ. NEPHR.

tant aussi sur le rein ; de l'eau dans le canal de l'épine, des abscès aux lombes, des caries aux vertebres, des anévrismes ; des pierres au cœur, &c.

Dans le *paroxysme* de la néphrésie, on se propose de relâcher, d'adoucir & de calmer. Les *saignées* n'y doivent pas être épargnées ; l'âge, l'état du pouls & la violence des douleurs doivent en régler le nombre. C'est dans la même vue qu'on fait un grand usage des *délayans* & des *adoucissans :* tels sont le petit-lait ; l'eau de poulet, de graine de lin, de riz & de fleurs de mauve ; l'huile d'amandes douces, le blanc de baleine, les émulsions avec la graine de pavot ; le syrop violat, de nénuphar, &c. Les *hypnotiques* sont ici d'un grand secours ; tels sont le diacode, les gouttes anodynes, les pilules de cynoglosse, le syrop de karabé, &c. On doit seulement en éviter l'abus qui est si familier à ceux qui ne voient dans les maladies que le moment présent : les *laxatifs* ne doivent être employés que dans la rémission. Lorsque la suppression des urines, qui dure depuis longtemps, met la vie du malade en danger, on peut avoir recours à l'*émétique ;* ce remede, dans ce cas, a sauvé la vie à plusieurs personnes : il ne faut pas cependant dissimuler qu'on a quelque chose à risquer ; mais ce danger est fort au-dessous de celui qu'on en a vue de combattre. On propose encore la graine du fruit

d'un arbre de l'Amérique, *achras* de PLUMIER : on la nomme *ſapotille* : mais je ne vois pas que les éloges, qu'on lui a donnés, déterminent les médecins à s'en ſervir. COLIQ. NEPHR.

Il faut bannir tous les diurétiques pendant le *paroxyſme* ; mais on peut en prévenir le *retour* par l'uſage du *pareira-brava* du bois néphrétique, de la pariétaire, de l'herniaire, de la racine d'aunée, de celle du calcitrapa, des ſemences du *daucus ſylveſtris* ; du nître, du baume du Pérou, de la térébenthine, &c. Le *remede* de M. de BAVILLE, qui a eu autrefois la plus grande réputation, eſt aujourd'hui, ainſi que tant d'autres, fort négligé : nous en ferons mention dans la Matiere médicale. Les *pilules de* STEPHENS ſont ſupérieures à tous ces remedes, lorſqu'il y a du gravier & du calcul ; on peut même les donner pendant le paroxyſme. La *diéte blanche*, les *eaux* de Vals, de Forges, de Saint-Amand, de Bagnols, de la Mothe, de Balaruc, de Vichy, de Bareges, d'Aix-la-Chapelle, de Bourbonne & autres *minérales*, tant froides que chaudes, paſſent avec raiſon pour les plus ſûrs préſervatifs. Une pinte d'*eau commune*, dégourdie tous les matins, peut très-bien ſuppléer aux eaux minérales, qu'on n'eſt pas toujours à portée de ſe procurer. Il ne faut pas oublier parmi les remedes qui conviennent, tant pendant le paroxyſme, que dans les autres temps, les *lavemens* émolliens & adouciſſans

COLIQ. NEPHR.

avec la guimauve, la graine de lin, l'huile ou le beurre; les *fomentations*, les *bains* & demi-bains, &c. On a enfin appliqué les *ſang-ſuës* aux veines hémorrhoïdales; mais on juge bien que ce n'eſt que dans quelques cas particuliers. Nous devons encore faire mention d'une eſpece de jaſpe gras, qu'on apporte de Bohême, ſous le nom de *pierre néphrétique*, à laquelle on attribue de grandes vertus: on le tient appliqué, nuit & jour, ſur les reins; ce qui ſe fait ſans incommodité par la forme qu'on a ſoin de lui donner; mais je ne crois pas qu'on puiſſe compter ſur un pareil remede, quoique j'aye vu bien des gens qui m'ont aſſuré n'avoir point eu d'attaque depuis qu'ils en faiſoient uſage. Que n'obtient-on pas de la confiance?

CALCUL DES REINS ET DE LA VESSIE.

LE *gravier*, qui se forme dans les reins, peut couler dans la vessie, & être entraîné par l'urine, sans exciter de grandes douleurs : cependant il donne souvent lieu par son séjour, tant dans les reins que dans les ureteres, à la colique néphrétique : la *pierre* qui ne diffère du gravier, que par son volume, peut aussi se former, grossir & séjourner dans les reins, & passer même à la vessie, sans qu'on en soit presque averti : cependant elle cause le plus souvent une douleur sourde, & une sorte de pesanteur qu'on rapporte à la région des reins, & peut exciter, en se déplaçant, les douleurs les plus aiguës, qu'on rapporte au dos, à l'estomac, aux aines, &c. Le *calcul aux reins* est non-seulement annoncé par la néphrésie, la sortie des glaires, du gravier & des pierres, mais encore par des attaques de goutte, qui ont précédé ; par le pissement de sang, & l'ardeur d'urine, après l'exercice du cheval, du carrosse, &c. Ces derniers *signes* appartiennent plus particuliérement à la *pierre dans la vessie*, qui se manifeste aussi par la dysurie & la strangurie, la douleur au bout du gland, lorsqu'on a pissé ; le ténesme, l'érection fréquente, la pesanteur au périnée, une sorte de démangeaison

CAL-CUL. aux parties génitales, qui oblige les malades de l'un & l'autre ſexe à y porter la main : ce dernier ſigne eſt très-remarquable aux enfans qui ſe manient & tiraillent ſouvent la verge, pour favoriſer la ſortie de l'urine, & calmer les douleurs. L'exercice du cheval & la voiture ne manquent guère, dans ces circonſtances, d'exciter, comme nous l'avons dit, des ardeurs, des cuiſſons, & le piſſement de ſang : l'urine s'arrête ſouvent tout d'un coup, lorſqu'on commence à la rendre, & coule plus librement dans une ſituation horizontale, que lorſqu'on eſt debout.

Tous ces *ſignes* ſont cependant *équivoques*, & trompent tous les jours, ſi l'on ne s'aſſure de la préſence de la pierre par le *tact* ou par la *ſonde ;* on peut la toucher, en introduiſant le doigt dans le fondement : cette opération ſe fait très-bien ſur les enfans ; mais elle eſt impraticable dans la plûpart des adultes : la ſonde eſt pour les uns & les autres le plus ſûr de tous les moyens ; encore manque-t-il quelquefois, lorſque la pierre cantonnée évite le bec de cet inſtrument. La pierre dans la veſſie peut laiſſer de grands intervalles de repos, qui font prendre ſouvent le change ſur la nature du mal : il y en a même qui ont porté de très-groſſes pierres, tant dans les reins que dans la veſſie, ſans avoir jamais éprouvé aucune incommodité qui ait pu la faire ſoupçonner. REGA

CAL-CUL.

dit que, dans la desſection d'un homme qui s'étoit plaint depuis long-temps d'une douleur continuelle aux genoux, on ne trouva qu'une groſſe pierre dans les reins, où il n'avoit jamais eu de mal. On conçoit que cela doit arriver, lorſque la pierre ſera polie, & qu'elle ne ballotera point; car on ſçait qu'elle fait quelquefois un écartement dans le tiſſu de la veſſie, & s'y loge comme dans une poche, ou s'enveloppe en partie dans les plis de la tunique interne; ce qui garantit des accidens qui dépendent de ſon mouvement: c'eſt dans ce cas que quelques lithotomiſtes, ignorant cette circonſtance, ſaiſiſſent avec leur tenette la pierre & la veſſie, dont ils apportent des lambeaux qu'ils font paſſer pour des champignons qu'ils ſe félicitent d'avoir arrachés. On entend, par ce que nous venons de dire, pourquoi on peut porter long-temps une *pierre enkiſtée* dans la veſſie, ſans en recevoir preſque aucune incommodité. Il faut encore remarquer qu'une pierre liſſe, ou extrêmement polie, ne produit auſſi qu'un ſentiment de peſanteur, dont les malades font peu de cas. Mais ſi elle eſt inégale ou anguleuſe; ſi elle a des pointes aiguës, elle excite les plus vives douleurs, toutes les fois que la veſſie ſe contracte; & il eſt conſtant que leur durée donne lieu à la phlogoſe & à la ſuppuration, d'où il réſulte un ulcere qui, creuſant quelquefois

CAL-CUL. la veſſie & les parties qui lui ſont contiguës, pénetre juſqu'au rectum qu'il perce, ou dans les bourſes, d'où vient qu'on y a trouvé ſouvent des pierres qui avoient été formées dans la veſſie.

Il n'eſt perſonne qui ne ſoit menacé des maladies qui font le ſujet de cet article; mais ceux qui viennent de parens calculeux ne l'évitent guère. Les enfans & les vieillards y ſont plus plus ſujets que les autres; mais l'uſage prématuré des plaiſirs défendus y diſpoſe plus que toute autre choſe: l'excès même de cette paſſion à tous les âges, produit auſſi le même effet. Elle eſt familiere parmi les grands buveurs, comme parmi ceux qui ſe livrent ſans réſerve aux plaiſirs de la table, & dont le goût blaſé ne peut être réveillé que par les alimens les plus piquans, c'eſt-à-dire les plus pernicieux. On ſçait que les goutteux ſont ſouvent tourmentés de la pierre ou du gravier, & que les urines qui, dans l'un & l'autre état, dépoſent un ſédiment plâtreux, ou chargé de ſable, manifeſtent leur très-grande affinité. Rien n'eſt enfin plus commun que de voir des gens qui ſouffrent alternativement de la goutte & de la colique néphrétique. On obſerve encore très-fréquemment des douleurs à la veſſie, qui reſſemblent à celles qui ſont occaſionnées par la pierre; & ces fauſſes attaques ſont aſſez familieres parmi

les hyſtériques, les hypochondriaques, les ſcorbutiques; comme auſſi parmi ceux qui ſont ſujets au flux hémorrhoïdal, qui ne ſont pas d'ailleurs exempts du vrai calcul. Tous ces cas, ſouvent peu éclaircis, ſont cependant ſi communs, qu'il n'y a guère de praticiens attentifs, qui ne puiſſent les avoir tous les jours ſous les yeux. CALCUL.

L'*ouverture des cadavres* nous montre aſſez fréquemment des pierres dans les reins, d'une figure bizarre, & d'une groſſeur ſinguliere; & ce qu'il y a de bien étonnant, eſt qu'on a fait cette découverte ſur quelques ſujets qui n'avoient jamais penſé avoir cette maladie, ou qui n'en avoient eu que de légers ſoupçons. On a encore obſervé aux reins des ſuppurations, des pourritures & autres déſordres, dont nous avons fait mention dans l'article précédent. On a vu de plus le rein droit collé au foie & au colon; les ureteres chargés d'un grand nombre de petites pierres, ou bouché par une ſeule; prodigieuſement dilatés, &c; la veſſie enflammée, ulcérée, noire & gangrenée; formant deux cavités en maniere de calebaſſe; chargée de pierres, & entraînée par la chute du vagin. On y a trouvé des pierres de différentes groſſeurs, comme d'une orange, d'un œuf d'autruche, de la tête d'un petit enfant, & du poids de 4 livres. On en a vu de percées au milieu, ou creuſées en gouttiere pour le paſſage de l'urine;

CAL-CUL. des polies, des chagrinées, des tubéreuſes, des raboteuſes, des hériſſées, &c; les unes molles & friables; les autres plus dures; & quelques-unes, ayant la denſité d'un caillou; jettant même du feu, lorſqu'on les frappoit avec l'acier; des blanches, des jaunes, des verdâtres, des brunes, des noires, des demi-tranſparentes, &c. On en a trouvé qui étoient engagées dans les parois de la veſſie, & comme nichées dans une eſpece de chaton qui les rend, comme nous l'avons déja dit, inacceſſibles à la ſonde: ces poches ont paru être formées principalement par les replis de la tunique interne, le plus ſouvent ſous le bord du trigone; on les a vues (ces poches) calleuſes, remplies d'une matiere purulente, &c. On a enfin découvert des pierres formées autour d'une épingle, d'une aiguille, d'une ficelle, d'un bout de bougie, ou de ſonde de plomb: on a encore trouvé des pierres dans l'urethre, dans le tiſſu cellulaire du périnée, dans le ſcrotum, &c.

La *gravelle* qui donne très-ſouvent lieu à la néphréſie, demande le même traitement, mais nous n'avons, contre la *pierre* formée *dans les reins*, que des palliatifs. On ſçait que la néphrotomie a été propoſée & rejettée; on peut conſulter là-deſſus le troiſieme volume de l'Académie de Chirurgie. Lorſque le *calcul* eſt tombé depuis peu *dans la veſſie*, il n'y a pas de meilleur remede que la boiſſon abondante, les la-

vèmens émolliens & les bains : on en a fait rendre par ces ſecours de la groſſeur d'une olive, & même d'une noiſette. C'eſt par les mêmes moyens qu'on peut le chaſſer de l'urethre, lorſqu'il s'y eſt arrêté : s'ils ne réuſſiſſent pas, on doit avoir recours à l'inciſion, qui eſt une opération très-ſimple & ſans danger. On ſçait que, dans le ſexe, les pierres ſortent de la veſſie avec plus de facilité : on aſſure même qu'une femme de cinquante ans en a rendu une peſant deux onces. Lorſque la pierre a groſſi dans la veſſie, on n'uſe guère que des palliatifs ; ou l'on en vient à l'opération de la taille qui eſt aujourd'hui auſſi perfectionnée qu'elle peut l'être, mais dont les ſuccès ſont toujours incertains : nous dirons, en paſſant, qu'on fit le premier eſſai de la lithotomie, ſous Louis XI, ſur un criminel qui eut le bonheur d'être guéri, par ce moyen, d'une maladie qu'on regardoit alors comme incurable, & d'obtenir ſa grace.

CAL-CUL.

A l'égard des lithontriptiques, ou de ces remedes qui peuvent fondre la pierre dans la veſſie, il faut convenir qu'ils ſont très-rares ; ce n'eſt pas qu'on n'en compte pluſieurs : tels ſont la verge dorée, le raphanus ruſticanus, le ſuc de limon, le pareira brava, le bois néphrétique, les eaux de Bareges, & autres minérales, &c. Mais l'expérience ne confirme point les grands éloges que quelques gens prévenus

CAL-CUL. leur ont donnés. M. de HAEN, dont on connoît le mérite & la probité, dit qu'il s'est servi fort heureusement de l'*uva ursi* pour calmer les douleurs de la pierre ; ce qui n'est pas un petit avantage. Mais il avoue que ce remede ne mérite pas le titre de lithontriptique. Je ne sçais point si l'*eau de chaux*, qu'on propose aujourd'hui avec beaucoup de confiance, vaudra mieux que les autres : il semble cependant qu'on peut fonder quelqu'espérance sur le grand nombre d'expériences qui ont été faites à ce sujet, qui semblent déja prouver qu'on peut en user sans danger, tant en boisson qu'en injection ; on croit même que le *remede de* STEPHENS ne tire sa vertu, que de la chaux qui y entre. Quoi qu'il en soit, ce dernier mérite jusqu'à présent la préférence sur tous les autres ; j'ose même assurer, quoi qu'on en puisse dire, qu'il détruit très-sûrement les pierres qui n'ont pas la dureté du caillou : son efficacité attaquée par beaucoup de raisonnemens, est attestée par de nombreuses guérisons. Je ne cacherai pas que le docteur MEAD est du nombre des aggresseurs. Entre plusieurs observations, dont je pourrois faire mention, je n'en rapporterai qu'une revêtue de toutes les formalités qui peuvent vaincre l'incrédulité la plus obstinée, me contentant de donner le résultat des autres.

Un homme d'environ cinquante ans, étoit tout préparé

préparé pour être taillé : la pierre, touchée plusieurs fois avec la sonde, lui causoit les douleurs les plus vives, toutes les fois qu'il rendoit quelques gouttes d'urine : il avoit perdu l'appétit, le sommeil & les forces, & étoit depuis quelque temps dans un état déplorable. Cet homme, dis-je, prit le *remede* de STEPHENS, pendant sept ou huit mois. Dès le second mois, il éprouva un soulagement qui lui donna la plus grande envie de continuer ; le troisieme, il se trouva beaucoup mieux : le quatrieme, il pouvoit garder son urine pendant une heure ; ce qui ne lui étoit arrivé depuis long-temps. Ces progrès enfin ne furent point interrompus jusqu'au septieme mois, qu'il fut délivré de toutes ses incommodités, ayant rendu, pendant tout ce traitement, beaucoup de fragmens pierreux, & des boues : il garda alors son urine, comme dans la plus parfaite santé ; il la rendoit sans la moindre douleur : son appétit, les forces, le sommeil & l'embonpoint revinrent. Quoiqu'il n'y eût rien d'équivoque dans son état, & que les débris de la pierre, qu'il avoit rendue, ne me laissassent aucun doute sur la guérison, je voulus qu'elle fût constatée par la sonde : elle fut introduite par le même lithotomiste, qui devoit le tailler sept mois auparavant, en présence de tous ceux qui voulurent y assister. Toutes les recherches, qu'on put faire dans toutes sortes de situations, furent inutiles :

CALCUL.

CAL-CUL. la sonde passa par les mains de plusieurs médecins & chirurgiens, qui déclarerent tous qu'il n'y avoit rien dans la vessie, & que la guérison ne pouvoit être plus certaine.

J'ai usé de ce *remede*, comme on le pense bien, dans plusieurs autres occasions, tant pour la pierre de la vessie, que pour la colique néphrétique, & le calcul des reins. 1° De ceux qui portoient la pierre dans la vessie, je n'en compte que quatre qui ont paru être guéris radicalement au plus tard dans dix mois : les autres se sont lassés d'une boisson si désagréable, quoiqu'ils en fussent soulagés. Un seul vieillard, âgé de plus de quatre-vingt ans, l'a prise constamment pendant les cinq ou six dernieres années de sa vie, qui, sans ce secours, lui paroissoit insupportable. Un autre qui, avec la pierre, avoit un ulcere aux reins & à la vessie, est mort après trente-un jours de l'usage du remede : l'ouverture du cadavre qui fut faite publiquement, nous découvrit une pierre considérablement rongée, qui a été montrée à l'Académie des Sciences. 2° Les pilules, destinées à la colique néphrétique, ont eu encore plus de succès, puisque je n'ai vu aucun malade qui n'ait été guéri, ou extrêmement soulagé par ce remede. 3° Il n'en a pas été de même de la pierre aux reins ; je n'ai rencontré que deux hommes que j'ai cru être dans le cas : ils s'en sont véritablement bien trouvés ; mais je n'ai pas appris qu'ils ayent

CAL-CUL.

été guéris. Je crois enfin, que ce remede doit être regardé comme un des plus grands, dont on ait enrichi la médecine : je n'ai pas au reſte, le plus petit intérêt à le faire valoir; ceux qui le décrient, ſe ſont-ils bien examinés ſur ce point ? HUXHAM prétend qu'il eſt contraire aux ſcorbutiques, & qu'il peut même jetter les malades dans cette affection ; je n'ai rien obſervé de pareil : cependant ce témoignage mérite attention.

PISSEMENT DE SANG.

IL n'eſt pas toujours aiſé de juger ſi le ſang vient des reins, ou de la veſſie : dans le premier cas, on n'a point de douleur, ſi ce n'eſt que la pierre, ou tout autre vice dans l'organe, y donne lieu; cependant il arrive quelquefois que le ſang qui eſt ſorti des reins ſans douleur, en excite par des grumeaux, qui s'engagent, tant dans les ureteres, que dans le col de la veſſie. Le *piſſement de ſang*, qui vient de ce dernier organe, eſt ordinairement accompagné de douleurs qui ſont très-vives, lorſqu'on en chaſſe l'urine. Cette maladie eſt ordinairement périodique; & ſes retours dépendent le plus ſouvent de quelque faute dans le régime. On a obſervé quelquefois qu'elle revenoit tous les mois, ſans parler de ceux qui ont par la verge un écoulement menſtruel, dont on a bien des exemples, ni de l'hémorrhagie de l'urethre, dans laquelle le ſang coule goutte à goutte, ſans douleur, & indépendamment de l'urine. Le calcul, & principalement celui de la veſſie, eſt la *cauſe* la plus ordinaire du piſſement de ſang : les vaiſſeaux variqueux de la veſſie peuvent *donner lieu* à la même maladie. Les cantharides, l'aloës, le baume de ſoufre térébenthiné, &c. ont rendu quelquefois les urines ſanglantes ;

ainsi que les coups, les chutes, les grands efforts, l'exercice violent, l'excès des femmes, l'abus du vin, un accès de colere, &c. Les *femmes*, qui ont passé le temps de leurs régles, y sont *sujettes*, de même que ceux dont le flux hémorrhoïdal est arrêté. Les mélancholiques, & les scorbutiques rendent souvent les urines rouges ou noires, qui diffèrent peu des sanglantes : celle de ceux qui sont échauffés, ou qui ont des embarras au foie, sont souvent ardentes & colorées, ou teintes de sang. Les fiévres intermittentes, certains alimens, &c. produisent le même effet. PISSEM. SANGL.

On doit toujours craindre les suites du pissement de sang ; mais le *danger* est rarement pressant, sur-tout s'il n'y a ni fiévre ni douleur : il termine quelquefois les fiévres ardentes ; mais on en *augure* mal dans les autres. C'est un symptome des plus redoutables dans la petite vérole, la rougeole, & la fiévre maligne : il est moins à craindre, s'il est périodique, s'il supplée aux régles, ou au flux hémorrhoïdal. Il est toujours *dangereux*, lorsqu'il est occasionné par la pierre, ou tout autre vice dans ces organes. On n'est pas fort alarmé de celui qui succede à l'exercice violent, ou à toute autre cause passagere, pourvu qu'il ne dure pas trop long-temps ; car la partie affectée est alors menacée d'un ulcere. Tout le monde sçait enfin qu'on peut rendre, pendant plusieurs années,

PISSEM. SANGL. des urines rouges, ou presque noires, sans éprouver aucune incommodité remarquable.

Les *observations anatomiques* nous apprennent que le gravier & les pierres, tant des reins & des ureteres, que de la vessie, sont les causes les plus ordinaires du pissement de sang : il n'est pas difficile d'en suivre la trace, & de découvrir les vaisseaux des deux organes qui l'avoient fourni. On trouve des grumeaux de sang obstruant les ureteres, & des caillots nageant dans la vessie, ou engagés dans son col. On a observé dans les reins des ulceres, de la pourriture, & même leur entiere destruction. On a vu les vaisseaux de la vessie extrêmement gorgés de sang & variqueux, & le plus souvent ceux de son col, saignant; ce viscere ulcéré, noir & gangrené, intérieurement exfolié, contenant des vers, &c. Tels sont les désordres qui se présentent dans les organes de l'urine; mais les autres visceres n'en sont pas exempts; car on a trouvé le foie enflammé, squirrheux, ulcéré & sphacélé; la rate d'une grosseur prodigieuse, & obstruée; des suppurations & des pierres au cœur, & autres vices qui ont un rapport plus éloigné avec le pissement de sang.

Les *saignées*, ainsi que les autres remedes que nous avons proposés contre l'hémorrhagie, sont ici nécessaires. Il est inutile de dire qu'on doit ouvrir la saphène, lorsque la suppression des régles, ou du flux hémorrhoïdal, donnent

lieu au piſſement de ſang. On uſe beaucoup des *délayans*, des *adouciſſans*, des *rafraîchiſſans* & des *tempérans* : tels ſont la fleur & la racine de guimauve, la graine de lin, l'ortie, la grande conſoude, la bourrache, la chicorée, l'aigremoine, les capillaires, la ſcolopendre, la pimprenelle ; le lait, le petit-lait ; les émulſions, & les autres farineux ; le blanc de baleine, &c. Les *calmans*, tels que le nître & le camphre, ſont ſouvent utilement employés, ſur-tout lorſque le piſſement de ſang eſt le ſymptome de la fiévre. Il eſt encore des cas qui peuvent demander des *narcotiques*, & même des *aſtringens* ; mais on ne ſçauroit être trop réſervé ſur l'uſage de ces remedes, & trop en garde contre le témoignage de la plûpart des auteurs qui propopoſent hardiment le laudanum, le diacode, les coings, le cachou, le bol d'Arménie, &c. PISSEM. SANGL.

Les *vulnéraires*, tels que les ſommités d'hypéricum, la véronique, le lierre terreſtre, les trochiſques de GORDON, &c. peuvent être de quelqu'utilité ; mais les baumes & les térébenthines réuſſiſſent rarement, quoiqu'en apparence plus convenables. Les *laxatifs*, comme la rhubarbe, la caſſe & la manne, trouvent toujours leur place dans ce traitement : on y fait même entrer le jalap & le diagrede, lorſqu'on a des obſtructions à combattre, pour leſquelles on donne encore des *fortifians* & des *apéritifs*, tels que la cannelle, le caſſia-lignea,

PISSEM. SANGL.

le ſafran de Mars, le tartre martial, les cloportes, & autres remedes qui paroiſſent empiriques. J'ai vu guérir un piſſement de ſang habituel, qui avoit réſiſté à tous les remedes, par la ſauge : on a fait la même obſervation au ſujet de la menthe & du calament. Les *eaux minérales* acidules, mêlées avec le lait, ont produit ſouvent les meilleurs effets. Les *injections* enfin avec l'eau commune, celle de Balaruc, ou toute autre thermale ; les *lavemens* adouciſſans & laxatifs ; les *bains* ; les *ſang-ſuës* appliquées aux vaiſſeaux hémorrhoïdaux, &c. ſont, dans quelques circonſtances, des remedes avantageux.

PISSEMENT PURULENT.

LES urines bourbeuſes, purulentes & fétides, ne ſont pas toujours un ſigne certain de l'*ulcere aux reins* ou à la veſſie, puiſque nous avons dit ailleurs que le pus, qui s'étoit formé dans d'autres viſceres, ſe portoit quelquefois vers ces organes : d'ailleurs il n'eſt pas toujours aiſé de décider ſi cette matiere blanche & opaque, que les urines dépoſent, & que l'on prend communément pour du pus, en a véritablement le caractere; les praticiens ne ſçavent que trop qu'on s'y trompe tous les jours. Mais ſi la colique néphrétique, les marques de l'inflammation & du calcul ont précédé; s'il reſte une chaleur & une douleur ſourde aux lombes; la fiévre lente & les autres ſignes des ulcérations internes, on peut juger avec plus de fondement que le *rein eſt affecté.* La douleur & la tenſion de l'hypogaſtre, plus ſenſible, lorſqu'on y touche, ou lorſqu'on piſſe; l'ardeur des urines, le téneſme, les érections fréquentes, & les urines purulentes ne permettent pas de douter que la *veſſie* ne ſoit *ulcérée.* Lorſque la matiere purulente précede l'urine, ou coule indépendamment, on eſt aſſuré que l'*ulcere* eſt dans le *canal;* nous en parlerons en ſon lieu.

On ſçait que l'*excoriation* que produiſent les

PISSEM. PURUL. *pierres*, tant des reins, que de la veſſie, donnent ſouvent lieu aux ulceres de ces organes : ils peuvent être encore l'effet des *cantharides*, & autres ſubſtances corroſives, ſans parler de pluſieurs autres cauſes générales & communes à toutes les parties. On peut juger du caractere & de l'étendue de l'ulcere de l'une & l'autre partie, par la quantité & la nature du pus que l'on rend ; par les caroncules, les écailles, & même les lambeaux très-conſidérables de la membrane interne de la veſſie, que les urines entraînent quelquefois. Nous avons dit que le jugement, qu'on portoit ſur le caractere des urines, étoit ſouvent hazardé ; & les conteſtations, ſouvent indécentes, qui s'élevent tous les jours à ce ſujet, le prouvent aſſez. Cependant on peut s'en aſſurer avec un peu d'attention, ſans parler des ſignes dont nous avons fait mention, dont on peut tirer de grandes lumieres : il ne s'agit que de laiſſer repoſer l'urine ſuſpecte, juſqu'à ce qu'elle ait dépoſé. Si le ſédiment eſt viſqueux & gluant, on doit le regarder comme pituiteux : s'il ſe diſſout facilement, on peut juger qu'il eſt purulent, c'eſt-à-dire que, lorſqu'on bat dans l'eau chaude le ſédiment pituiteux, il y forme des floccons ; le pus, au contraire, ſe mêle intimement avec l'eau, & la blanchit. La ſemence dont l'urine eſt quelquefois chargée, ſurnage ; au lieu que la pituite &

le pus se précipitent : cette expérience réussit également sur la matiere des crachats. PISSEM. PURUL.

L'*ulcere aux reins*, lorsqu'il n'y a pas fait de grands progrès, se guérit plus facilement que *celui de la vessie ;* car le mouvement de cette derniere y est un obstacle, quelque facilité qu'on ait à y porter le remede par les injections ; ou, pour parler plus clairement, l'ulcere des reins *se guérit très-difficilement ;* & celui de la vessie est presque incurable, sur-tout dans un âge avancé. Il n'est pas nécessaire de dire qu'on doit très-mal *augurer* de la fétidité des urines ; de la sortie des caroncules, &c. Cependant il est quelquefois bien difficile de juger, par les signes ordinaires, de l'état de ces parties : j'ai vu un jeune homme qui avoit eu, selon le rapport qu'il m'en fit, une colique néphrétique, deux mois auparavant, qui paroissoit se bien porter, & s'étoit même marié depuis quinze jours, lorsqu'une seconde attaque de néphrésie l'enleva en moins de trois jours. Surpris d'une mort aussi brusque, je ne manquai pas de faire ouvrir son cadavre : nous trouvâmes le rein gauche contenant beaucoup de pierres qui nageoient dans une boue purulente & plâtreuse ; sa substance entiérement détruite par la suppuration & la pourriture : cette maladie étoit par conséquent dans l'état le plus décidé d'incurabilité, sans qu'on pût tirer des antécédens aucune lumiere pour la juger telle.

PISSEM. PURUL.

Les autres *observations anatomiques* nous apprennent, qu'il est très-rare de trouver des ulceres aux reins sans calcul : on rencontre assez souvent cet organe sous la forme d'un sac, tantôt affaissé, tantôt extrêmement dilaté par l'urine sanieuse & purulente : on y en a vu jusqu'à six pintes ; on en a trouvé plus d'une pinte dans les ureteres. On a encore vu les reins desséchés & flétris, ayant contracté des adhérences avec les parties voisines ; contenant des vers ; dans un état de pourriture, & même absolument détruits, &c. On a observé, dans la vessie, des ulceres plus ou moins considérables, & des pierres de toutes les formes : on y a trouvé des caroncules qui provenoient de son exfoliation, ou qui s'étoient détachées des reins : on y a remarqué des poches & des cellules contenant du pus, des pierres & du gravier ; des ulceres fistuleux, communiquant avec le rectum, &c. On trouve enfin, dans quelques sujets, les reins très-sains, mais une suppuration manifeste dans quelqu'autre viscere, soit du bas-ventre, soit de la poitrine.

L'ulcere des reins & de la vessie doit être traité à-peu-près comme les autres internes : nous ne laisserons pas d'indiquer ici les secours qui paroissent être les plus consacrés à ce cas. Après les *remedes* généraux, si quelque circonstance les demande, on ne doit pas perdre de vue les *tempérans* & les *adoucissans* : tels sont la chi-

corée, l'aigremoine, la bourrache, la grande consoude, la patience, les fleurs & la racine de guimauve, la graine de lin; le lait, le petit lait, &c. auxquels il faut ajoûter les eaux minérales acidules, comme celles de Vals, de Spa, &c. Mais les *balsamiques*, les *vulnéraires* & les *détersifs* sont les remedes les plus appropriés à la maladie dont nous parlons : tels sont le mille-pertuis, la véronique, les vulnéraires de Suisse, la térébenthine, le baume de Copahu & du Pérou, les trochisques de GORDON, l'hydromel, l'eau de chaux, &c. Les *hypnotiques* sont quelquefois des palliatifs indispensables; mais on doit en redouter le long usage. On peut user des *laxatifs*, lorsque l'état des premieres voies l'exige : on donne, dans ce cas, la préférence à la rhubarbe. Quelques-uns se sont servis contre cette maladie, du *pareira-brava*, du petit houx, de la racine de persil, de l'æthiops minéral, &c; mais je doute que les succès aient répondu à leurs vues. Les *injections* avec le lait, & les trochisques de GORDON, avec l'eau de chaux, ou autres, tant adoucissantes, que détersives, ne doivent pas être oubliées, lorsque la vessie est le siége du mal. On peut tirer encore quelques avantages des *lavemens* adoucissans & térébenthinés, propres à calmer les douleurs des reins & de la vessie.

PISSEM. PURUL.

DYSURIE ET STRANGURIE.

ON confond ordinairement ces deux maladies, qui, à la vérité, reconnoiſſent ſouvent la même cauſe ; & on les déſigne ſous le nom de *difficulté d'uriner*, accompagnée de plus ou moins d'ardeur : dans la *dyſurie*, l'urine coule avec beaucoup de peine ; mais l'envie de piſſer ceſſe, lorſque la veſſie eſt déchargée : dans la *ſtrangurie*, on a de continuelles envies, & l'on ne peut rendre l'urine que goutte à goutte, avec de grandes douleurs ; mais ces deux états ſe rencontrent ſouvent enſemble, ou ſe ſuccedent : ils ſont l'un & l'autre le ſymptome le plus familier de la pierre, de l'inflammation & de l'ulcere, tant de la veſſie, que de l'urethre, & accompagnent ſouvent le piſſement de ſang. L'uſage, tant interne qu'externe, des cantharides, peut y donner lieu. Les vieillards ſont *ſujets* à la ſtrangurie, & n'en guériſſent guère : les hypochondriaques & les ſcorbutiques éprouvent ſouvent des ardeurs d'urines paſſageres. La biere nouvelle produit le même effet, & excite même une ſorte de gonorrhée qui n'eſt point à craindre. Après une attaque de goutte ou de rhumatiſme, il ſurvient quelquefois une dyſurie, par le gonflement de la proſtate, qui ceſſe au retour de l'un ou l'autre paroxyſme. La

ſuppreſſion des hémorrhoïdes, du flux menſtruel, & des lochies, *donne* quelquefois *lieu* à la même maladie: la dyſurie & la ſtrangurie entrent enfin ſouvent dans la claſſe des maladies vénériennes. Nous parlerons ailleurs de la dyſurie qu'on rapporte aux vices de l'urethre. DYSURIE.

Les cauſes les plus familieres que l'*inſpection anatomique* nous découvre, roulent ſur les pierres & les ulceres de la *veſſie :* on trouve les premieres raboteuſes, angulaires, hériſſées, ou de toute autre figure irréguliere. On a découvert, comme nous l'avons déja rapporté, qu'elles étoient nichées dans des cellules formées par l'écartement des fibres de la veſſie, & les replis de ſa tunique interne. Les ulceres peuvent attaquer toutes les parties de cet organe; mais ils ſont le plus ſouvent ſitués vers ſon col. On a vu la veſſie enflammée, ſquirrheuſe, racornie & calleuſe, noire & gangrenée : on a a trouvé, dans ſa face interne, des abſcès, des excroiſſances fongueuſes & chancreuſes; une eſpece de gale ou de puſtules ulcérées; des vaiſſeaux engorgés, & variqueux, aux environs du col. On a rencontré ce viſcere déchiré par ſa grande diſtenſion; d'une petiteſſe extrême, ſoit par conformation, ſoit par maladie, & manquant abſolument, les ureteres y ſuppléant, ſans parler de la hernie de la veſſie, & de pluſieurs autres vices de conformation, qui intéreſſent peu, à cauſe de leur rareté. On a encore vu

DYSURIE. très-ſouvent la proſtate enflammée, gonflée, ſquirrheuſe ou en ſuppuration : le col de la veſſie a paru quelquefois comprimé par des tumeurs du dehors, par des anévriſmes, & autres tumeurs ; par la groſſeur extraordinaire du rectum, du vagin ; par le volume d'un liquide épanché, &c. Il faut ajoûter à ce que nous venons de rapporter, les pierres, la phlogoſe, l'abſcès & l'ulcere des *reins*, qui ont donné quelquefois lieu à la dyſurie & à la ſtrangurie, quoique la veſſie ait paru très-ſaine ; mais le plus ſouvent, les reins & la veſſie ſont affectés de la même maniere. Pluſieurs perſonnes enfin ont été tourmentées, pendant long-temps, de la dyſurie & de la ſtrangurie, ſans qu'il ait rien paru de remarquable, ni dans les reins, ni dans la veſſie.

Les *ſaignées* ſont néceſſaires, lorſqu'on a lieu de craindre un engorgement variqueux, ou s'il y a ſuppreſſion de quelque perte de ſang habituelle : elles peuvent encore être utiles dans quelques autres cas. Mais rien n'eſt plus indiqué, que les *délayans* & les *adouciſſans* : tels ſont l'eau de poulet ou de veau, le petit-lait, les eaux acidules & ferrugineuſes ; le lait, les émulſions, l'huile d'amandes douces, la fleur de mauve, la graine de lin & de pavot ; le navet, la racine de guimauve, de nénuphar & de raiſier, les mucilages, &c. Les *calmans hypno-*

tiques

tiques ſont ici ſuſpects ; mais on peut uſer du nître, de la liqueur anodyne minérale, &c. Les *laxatifs*, tels que la caſſe, la manne & les tamarins, ſont ſouvent utiles. Par l'hiſtoire que nous avons donnée de l'ouverture des cadavres, il eſt aiſé de juger que les *vulnéraires* & les *balſamiques* peuvent êtres placés ici très-avantageuſement : il eſt même prouvé, par un bon nombre d'obſervations, que la térébenthine, le baume de Copahu, celui du Pérou, & autres, ont été donnés avec ſuccès. Les injections enfin, de lait, de petit-lait, d'huile d'amandes douces, & pluſieurs autres, tant adouciſſantes que vulnéraires, peuvent être d'un grand ſecours, ainſi que les lavement émolliens, adouciſſans & huileux ; les fomentations & les cataplaſmes relâchans ; les bains & les demi-bains, ſans parler des bougies, des ſondes de plomb, & de l'algalie, dont on fait tous les jours un bon uſage. Nous dirons enfin, avant de finir cet article, que la maladie, qui en fait le ſujet, eſt ſouvent indomptable, ſur-tout dans la vieilleſſe, & qu'elle ne demande alors qu'une cure palliative, réglée ſur l'obſervation journaliere, comme ſur les circonſtances.

DYSURIE.

ISCHURIE RÉNALE ET VÉSICALE.

IL eſt auſſi important qu'aiſé, de s'aſſurer ſi les *urines* ſont *ſupprimées* dans les reins, ou *retenues* dans la veſſie : la *ſuppreſſion* ne vient pas toujours par la néphrétique, le calcul, l'inflammation, ou tout autre vice des reins : elle dépend ſouvent de la criſpation ſpaſmodique, de tous les viſceres du bas-ventre, comme on l'obſerve, tous les jours dans les maladies aiguës, dans les affections hypochondriaques & hyſtériques, &c. Le relâchement, ou l'affaiſſement de l'organe, un vice dans les humeurs, les urines glaireuſes, &c. peuvent produire le même effet. Il faut ajoûter aux ſignes de la néphrétique, du calcul & de l'inflammation, qui appartiennent auſſi à l'*iſchurie rénale*, la douleur ſourde, avec un ſentiment de peſanteur aux reins, les cardialgies, les nauſées & le vomiſſement; le goût de l'urine à la bouche, la ſuffocation, l'aſſoupiſſement, &c. Quelques-uns ont de la peine à plier l'épine; mais n'y auroit-il pas alors une complication du lumbago, ou de la ſciatique, qu'on ſçait ſe joindre quelquefois à la maladie dont nous parlons ?

On peut connoître que l'*urine* eſt *retenue dans la veſſie*, par la tenſion & l'élévation de l'hypogaſtre, par un ſentiment de peſanteur au pé-

rinée ; par l'envie d'uriner, qu'on n'éprouve guère dans l'iſchurie rénale, & enfin par l'algalie, qui découvre encore mieux la maladie, en lui ſervant de remede. L'iſchurie véſicale, qui vient de l'engourdiſſement, ou de l'atonie de l'organe, de la pierre engagée dans le col de la veſſie, de la proſtate gonflée par une humeur arthritique, ou par tout autre obſtacle ancien, eſt ordinairement ſans fiévre. Mais l'iſchurie, qui vient de l'inflammation ou de la ſuppuration, tant de la veſſie que de la proſtate, ſuites ordinaires des gonorrhées arrêtées, eſt accompagnée de la fiévre, & ſouvent du délire : la douleur & les ardeurs ſont alors très-vives ; & les malades ſont dans le plus grand accablement. ISCHURIE.

On ne ſçauroit réſiſter long-temps à l'*iſchurie rénale*, ou à la ſuppreſſion totale des urines : elle eſt ordinairement mortelle, ſi elle va au-delà du ſixieme ou du ſeptieme jour, à moins que les ſueurs abondantes ne prolongent la maladie juſqu'au douzieme ou au quatorzieme jour : on n'en a guère vu paſſer ce terme. Celle qui vient à la ſuite d'une plaie ou d'une chute, eſt très-dangereuſe : l'aſſoupiſſement, la ſuffocation, & le hoquet, ſont, dans tous les cas, des ſymptomes très-alarmans. La rétention d'urine, ou l'*iſchurie véſicale*, eſt aſſez commune aux vieillards : elle paroît, dans cette circonſtance, dé-

ISCHU-RIE. pendre du gonflement arthritique de la proſtate ; ou de l'engourdiſſement des fibres de la veſſie, & non, comme on le prétend, de la paralyſie. Elle ſe guérit, dans la plûpart, tout naturellement, après quinze, vingt ou trente jours, pourvu qu'on ne néglige pas de vuider ſouvent la veſſie. Les femmes groſſes ſont ſujettes à l'iſchurie véſicale, & en ſont délivrées par l'accouchement. Ceux qui gardent trop de temps leur urine, s'y expoſent. Les excès auprès des femmes peuvent auſſi jetter dans cet état : il reconnoît ſouvent un vice dans le canal, qui eſt le produit de la gonorrhée, ou dépend ſimplement du reſſerrement ſpaſmodique, comme de l'engorgement de la proſtate. La groſſeur démeſurée de cette caroncule, qu'on peut appeller la *luette de la veſſie*, eſt une cauſe aſſez fréquente, & toujours inconnue de l'iſchurie véſicale : cette tumeur arrête quelquefois l'algalie ; mais il n'eſt pas difficile de franchir cet obſtacle, lorſqu'on en connoît la nature On peut conſulter, ſur cet accident, les Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1753. L'inflammation de la veſſie, qui donne quelquefois lieu à la maladie dont nous parlons, enleve les malades, le plus ſouvent dans quatre ou cinq jours, ou dégénere en ulcere, qui fait traîner une vie languiſſante.

On trouve très-fréquemment, par l'*ouverture*

des cadavres, des glaires, une boue plâtreuſe, du gravier & des pierres, tant dans les *reins*, que dans les ureteres & la veſſie : les pierres ſont ſouvent nichées au ſommet des ureteres, ou arrêtées dans leur trajet, à plus ou moins de diſtance de la veſſie. On a vu les reins enflammés, ulcérés, putrides, percés & détruits; flétris & deſſéchés ; tuberculeux ; d'une groſſeur monſtrueuſe ; dilatés, en forme de ſac, par l'urine arrêtée, par une matiere ſordide, par des hydatides, & transformés quelquefois par leur grande dilatation, en veſſie tranſparente. On n'a rencontré que dans un petit nombre de ſujets un ſeul rein dans la ſituation ordinaire, ou placé au milieu, avec un ſeul uretere : on a obſervé dans les ureteres, outre les pierres & les matieres que nous avons nommées, des grumeaux de ſang ; on a vu ces canaux racornis & deſſéchés. On fait encore mention de pierres trouvées dans les veines émulgentes ; du baſſinet des reins, revêtu d'une incruſtation pierreuſe ; des épanchemens,& de différentes tumeurs qui preſſoient les organes par dehors : on a remarqué pluſieurs fois, qu'un rein, quoique dans ſon état naturel, avoit ceſſé de faire ſes fonctions, lorſque l'autre étoit vicié ; que les reins & la veſſie avoient quelquefois l'apparence d'être très-ſains, quoiqu'ils fuſſent tantôt gorgés d'urine, tantôt à ſec.

ISCHURIE.

ISCHURIE. Les *désordres de la vessie* ne sont ni moins nombreux ni moins fréquens. Outre les pierres & le gravier qui lui sont ordinaires, on y découvre des phlogoses, des abscès, des ulceres, la gangrene, &c. On y a vu des polypes occupant presque toute sa cavité; des tumeurs squirrheuses & carcinomateuses, de la grosseur du poing, &c. Ce viscere est encore souvent tuberculeux, racorni & calleux. On trouve de plus la prostate gonflée, enflammée, squirrheuse & calleuse; la luette tuméfiée, & désignée souvent par les auteurs, sous le nom de *tumeur*, de *squirrhe*, de *tubercule*, d'*excroissance*, de *caroncule*, de *chair spongieuse*, qu'on disoit être placés près du col de la vessie : on a fait encore mention de la tunique interne renversée. On a vu enfin des pierres engagées dans la prostate & dans l'urethre; des hernies prodigieuses; des abscès, des anévrismes, des tumeurs squirrheuses, & anomales, aux environs du col de la vessie; les intestins prodigieusement dilatés; la grosseur énorme du rectum, du vagin & de la matrice dont on a aussi observé la chute. Nous avons déja dit que la vessie regorgeoit quelquefois d'urine, sans aucun vice apparent : nous l'avons rencontrée, dans un homme de quarante ans, qui étoit entre les mains d'un chirurgien peu adroit, remontant fort au dessus du nombril, & occupant la moi-

tié du bas-ventre; qui avoit le volume & la forme de celui d'une femme grosse : on l'a trouvée enfin quelquefois déchirée, ainsi que les ureteres. ISCHURIE.

Lorsque l'*ischurie rénale* est le symptome de la fiévre, de l'inflammation, & de la néphrésie, elle ne demande pas de traitement particulier : dans les autres cas, la *saignée*, & principalement celle du pied, est très-convenable, si l'âge & les forces le permettent. Le même remede peut être aussi appliqué à l'*ischurie vésicale*, surtout lorsqu'elle dépend de la gonorrhée arrêtée. L'*émétique*, dans la *suppression d'urine*, peut faire beaucoup de bien & de mal : ainsi on ne doit en user qu'avec prudence, & même dans les cas extrêmes, où je lui ai vu cependant produire les plus grands effets. Les *délayans*, les *lubréfians* & les *adoucissans*, que nous avons nommés tant de fois, doivent être ici ménagés, parce qu'ils peuvent augmenter l'embarras. On peut user dans l'*ischurie rénale*, qui ne reconnoît point de vice local, des *diurétiques*, tels que le nître, le suc de limon, la pariétaire, le calcitrapa, le raifort, l'asperge, le petit-houx, le pareira-brava, les cloportes, le baume de Copahu, le sel de succin, l'esprit de nître & de vitriol, &c. On a donné quelquefois avec succès, la poudre des mouches à miel, & même celle des cantha-

ISCHURIE. rides ; mais cette derniere doit être réservée pour les cas extrêmes.

Tous les diurétiques sont pernicieux dans l'*ischurie vésicale ;* on l'attaque par des *lavemens émolliens* & *huileux :* les térébenthinés conviennent à celles des vieillards, par des *fomentations*, *cataplasmes* & *linimens relâchans ;* par les *bains*, les *demi-bains*, & même par l'immersion des pieds dans l'eau chaude ou froide. Les *cataplasmes d'oignons cuits*, ou de *pariétaire*, appliqués aux lombes ou à l'hypogastre, selon que l'ischurie est rénale ou vésicale, sont encore très-estimés : on fait encore des onctions avec l'huile de fourmi, ou celle de scorpion ; & cette pratique paroît avoir eu des succès. L'*algalie* enfin est le moyen le plus sûr de terminer l'ischurie vésicale, sur-tout pour les vieillards. Les sondes & bougies graduées, tant simples que composées, sont aussi très-utiles, lorsque le vice est dans le canal : si l'on n'en peut pas introduire pour dégager la vessie de l'urine qui l'accable, on en vient à la ponction du périnée, ou de l'hypogastre ; mais on peut éviter cette opération toujours dangereuse, & souvent infructueuse, parce qu'elle laisse subsister la cause de la maladie, en se servant d'une *sonde* droite, solide ou creuse. Je puis assu-

ISCHU-RIE.

rer, ſur la connoiſſance que j'ai de ces parties ſaines ou malades, qu'il n'y a aucun cas, ſi l'on n'en excepte la pierre engagée dans le canal, qui puiſſe empêcher une ſonde droite, conduite par une main un peu exercée, d'entrer dans la veſſie : on pratique encore, dans cette occaſion, une autre opération qui diffère peu de la taille au grand appareil, & que je crois tout auſſi utile que les précédentes. Ce fait de chirurgie demanderoit d'être expoſé avec plus d'étendue ; mais le plan de cet ouvrage ne me le permet pas.

LE DIABÈTES.

CETTE maladie n'eſt pas ſi rare qu'on le penſe, ſur-tout chez les vieillards, & parmi les cachectiques; mais elle échappe ſouvent aux médecins & aux malades, qui négligent d'obſerver les *urines*. Elles ſont alors plus *abondantes*, relativement à tout ce que l'on prend de boiſſon: leur qualité eſt auſſi changée; & il n'eſt pas difficile de s'appercevoir qu'elles ſont huileuſes, & quelquefois même chyleuſes. Cet état, toujours très-dangereux, eſt accompagné de la fiévre lente & de la ſoif: la ſalive eſt ſouvent écumeuſe; on ſent une ardeur aux lombes, & quelquefois aux entrailles: on perd enfin les forces, l'embonpoint, &c. C'eſt, en un mot, une ſorte de fiévre hectique, ou, comme on dit, colliquative, qui dépend communément d'un vice aux reins ou au foie. Il faut conclure de ce que nous venons d'expoſer, qu'il y a ſouvent peu de reſſource contre cette maladie, ſur-tout lorſqu'elle eſt entretenue par le mauvais état de l'un des viſceres que nous venons de nommer.

Les travaux exceſſifs du corps, & tous les exercices violens, même les plus agréables, peuvent *donner lieu au diabètes*. L'amour ſpéculatif, mais outré, des femmes, & leur com-

merce ſoutenu par une forte paſſion ; l'abus qu'on fait des vins, ou des liqueurs ſpiritueuſes, ont ſouvent produit le même effet. Il eſt encore la ſuite des diurétiques ſtimulans, donnés mal-à-propos, ou pendant trop long-temps. On a même remarqué que l'uſage inconſidéré, ou pouſſé trop loin, des eaux minérales, ſoit froides, ſoit thermales, avoient donné un écoulement immodéré d'urine, peu différent du diabètes. La maladie enfin, qu'on nomme *cholera morbus*, comme auſſi pluſieurs autres graves, ou d'un mauvais caractere, peuvent jetter dans le même état; & il n'y a preſque point de praticien qui n'ait eu l'occaſion de l'obſerver. DIABETES.

L'*ouverture des cadavres* nous montre les reins mols & affaiſſés; d'une groſſeur extraordinaire, ſuppurés, ou dans un état de putridité; leurs membranes racornies, & d'une épaiſſeur extraordinaire, &c. Ces viſceres renferment ſouvent des pierres, ainſi que les ureteres qu'on a trouvé irréguliérement dilatés, & faiſant pluſieurs contours. On a vu encore la veſſie très-épaiſſe & calleuſe; comprimée par une tumeur gangreneuſe & ſphacélée; percée, & communiquant avec le rectum, pour ne pas faire mention du cas où elle manque par vice de conformation. Le foie a été trouvé quelquefois attaqué, c'eſt à-dire engorgé, livide, ſquirrheux, d'une groſſeur ſurprenante, d'une forme éloi-

DIABETES. gnée de la naturelle, & dans un état de pourriture. On a enfin découvert la rate calleuſe, pourrie, & pluſieurs autres déſordres; ſuites ordinaires des maladies chroniques.

Les *tempérans* & les *rafraîchiſſans* ſont les remedes qui paroiſſent être les plus appropriés à cette maladie, lorſqu'on accuſe la chaleur du ſang; ceux dont on a fait le plus d'uſage, ſont le lait, le petit-lait, les émulſions, les crêmes d'orge, de riz, &c; la chicorée, la bourrache, l'aigremoine, la pimprenelle, la grande conſoude, la gomme adragant & l'arabique, les tortues, &c. On uſe enſuite des *abſorbans* & des *aſtringens*, tels que le corail, les pierres d'écreviſſe, le bol d'Arménie, la corne de cerf préparée, les roſes, le plantain, la prêle, le ſumac, la biſtorte, les coings, le cachou, l'acacia, l'alun, la pierre hématite, les martiaux & les eaux minérales de leur nature, &c. La *ſaignée* ne convient point à cette maladie, quoique ceux qui la mettent à tout, ne manquent pas de la propoſer avec tous les autres remedes. Les *légers purgatifs*, tels que la rhubarbe, la caſſe & la manne, y ſont utiles, ainſi que les lavemens qui peuvent remédier à la conſtipation aſſez familiere à cet état, & détourner en même temps une partie de la ſéroſité qui ſurcharge les reins. On a uſé auſſi, dans la même vue, du gaïac, du ſaſſafras, de l'anti-hectique de POTERIUS, & autres *ſudorifiques*, qui diminuent,

ainſi que les purgatifs, l'abondance des urines: on doit cependant donner avec réſerve ces derniers, qui ſont ſouvent incendiaires. On a encore éprouvé de bons effets des *hypnotiques*; je veux dire du laudanum, du diacode, de la teinture anodyne, &c. Les différentes circonſtances enfin, qui accompagnent cette maladie, ont ſouvent engagé à donner d'autres remedes, comme les apéritifs, les fortifians, les vulnéraires, les déterſifs, &c; mais il eſt réſervé aux médecins inſtruits, & expérimentés, d'uſer de ces reſſources.

DIABETES.

INCONTINENCE D'URINE.

CETTE maladie, ſans cauſe manifeſte, eſt familiere aux enfans & aux vieillards: elle n'a lieu, dans les premiers, que pendant le ſommeil; mais les autres y ſont expoſés dans tous les temps. L'abus des diurétiques, l'accouchement laborieux, le calcul, les chutes, l'opération de la taille, le trop long ſéjour dans l'eau froide; l'apoplexie & les affections ſoporeuſes; le plus haut degré de toutes les maladies aiguës, &c. peuvent *donner lieu* à l'écoulement involontaire de l'urine. L'âge & l'éducation en délivrent les enfans; mais on la guérit rarement dans les vieillards, comme dans tous les cas où elle reconnoît un vice dans les organes: tout le monde ſçait encore combien ce *ſymptome* eſt *redoutable* dans les maladies aiguës.

L'incontinence d'urine venant le plus ſouvent du relâchement ou de la paralyſie des organes, on juge que l'*ouverture des cadavres* ne doit pas nous fournir beaucoup de lumieres: on a vu cependant l'hydropiſie de la moëlle de l'épine; la groſſeur des reins démeſurée; des pierres & des ulceres dans ces viſceres. On a trouvé la veſſie racornie, & incapable de dilatation; ulcérée, livide & gangrenée; contenant des pierres & des abſcès; comprimée par la tumeur

de la matrice, & autres, des parties voisines. On a rencontré les ureteres extrêmement dilatés, suppléant à la vessie qui étoit très-resserrée, &c. sans faire mention de différens désordres qui donnent lieu aux urines de couler involontairement par le périnée, par le scrotum, par l'anus, l'ombilic, &c.

Cette maladie ancienne, & dans un âge très-avancé, les forces du corps étant épuisées, est réputée incurable : on abandonne la guérison à la nature, & à l'éducation, pour les enfans. Dans les autres cas, on se propose de donner du ressort à la vessie. Les *astringens*, tels que l'eau dans laquelle on a éteint des briques rouges ; le vin rouge, les roses de Provins, la grande consoude, la prêle, la noix de cyprès, le cachou, le mastic, les martiaux, &c. sont les remedes les plus propres à fortifier les organes relâchés. On peut donner encore, dans la même vue, les *aromatiques*, tels que la menthe, le calament, le poivre, le girofle, la noix muscate, &c. C'est aussi pour la même raison qu'on préfere la rhubarbe & les myrobolans aux autres *purgatifs*, lorsque l'état des premieres voies en demande. On propose encore les *injections aromatiques & fortifiantes*, ainsi que les *cataplasmes*, les *fomentations*, les *linimens*, les *demi-bains*, & les *lavemens*, qui ont la même propriété : on a même vu, à cette occasion, de bons effets des bains froids. Tout le monde a entendu parler

INCONT D'URIN.

de la poudre de ſouris, & de quelques autres remedes de bonne-femme, que le degré de confiance qu'on y attache, peut rendre efficaces. On ſçait enfin qu'on a imaginé *divers inſtrumens* qui, en comprimant la verge & l'urethre, empêchent l'urine de couler; mais peu de gens peuvent en ſupporter l'incommodité. On a uſé auſſi, pour les femmes, d'un peſſaire qui produit le même effet; mais on rencontre, de leur part, la même difficulté. Je ne parle pas de différens vaſes de cuir, de verre ou d'argent, propres à recevoir l'urine, que ceux qui veulent ſe garantir de la mauvaiſe odeur, & de la mal-propreté, portent ſans beaucoup de répugnance.

FLUXION

FLUXION CATARRHALE DE LA VESSIE.

C'EST ainſi, je crois, qu'on peut nommer une *maladie ſinguliere de la veſſie*, que j'ai vue à un jeune homme de ſeize à dix-huit ans. Elle fut précédée par une fiévre rhumatiſmale goutteuſe, qui dura quatorze jours. Dans la rechute, qui arriva le ſeptieme jour de la convaleſcence, le malade ſe plaignit d'une douleur à la veſſie, & de l'ardeur des urines qui commencerent alors à être épaiſſes, & à dépoſer un ſédiment blanchâtre & glaireux, qui devint dans la ſuite ſi abondant, malgré la ceſſation entiere des douleurs, qu'on le jugea pouvoir former la quatrieme partie au moins du volume des urines. Cette ſeconde fiévre dura douze jours avec aſſez de violence, & finit après ce temps, ſans produire le moindre changement du côté des urines qui ne furent naturelles qu'après cinquante jours de la ceſſation de la fiévre. Le malade n'eut, pendant ce dernier temps, d'autre incommodité que la foibleſſe ordinaire aux convaleſcens; mais ſa maigreur approchoit du maraſme, & le faiſoit craindre. Les *ſaignées* ménagées, les *délayans*, les *tempérans*, les *ſédatifs* & les *laxatifs* furent mis en uſage pendant la fiévre : on crut qu'on pouvoit abandonner au temps & à la nature, ſecondés par le régime,

FLUX. A LA VESS. le rétablissement de la vessie ; & l'événement fit voir qu'on ne s'étoit point trompé.

Je ne dois pas laisser ignorer que plusieurs médecins, qui avoient vu le malade, & examiné les urines, étoient dans l'opinion que le sédiment dont nous avons parlé étoit purulent : les uns en établissoient la source dans les reins ; les autres la plaçoient dans la vessie : pour moi, qui étois principalement chargé du traitement de cette maladie, j'ai toujours cru qu'il étoit arrivé à la vessie une *fluxion* à-peu-près semblable, malgré la différence des organes, à celle qu'éprouve très-communément la membrane du nez, de la bouche & des bronches, & que ce qu'on prenoit pour du pus, n'étoit qu'une *morve blanchâtre*, ou une pituite épaisse, qui suintoit des parois de la vessie. Cette opinion, qui étoit aussi celle de M. SENAC, premier Médecin du Roi, paroît avoir été pleinement justifiée par l'événement ; car oseroit-on avancer qu'un ulcere, qui auroit fourni une si grande quantité de pus, pût être guéri en si peu de temps, & presque sans remede ? On ne peut pas non plus supposer que ces matieres glaireuses ont été séparées par les reins qui ont toujours bien fait leur fonction, puisqu'elles ont été précédées par les signes les plus évidens d'une maladie à la vessie. HOFFMAN avoit été consulté pour une pareille maladie : le titre de *rarus vesicæ morbus*, qu'il lui donne, prouve assez qu'il ne la connoissoit pas

mieux que nous, & qu'il en établissoit le siége dans la vessie. Il nous apprend que les médecins de son temps ne furent pas plus d'accord sur sa nature, que ceux dont j'ai déja parlé.

HYDROPISIE DU BAS-VENTRE.

L'ÉLÉVATION *du ventre*, & la *fluctuation* qu'on y découvre, nous *manifestent* assez cette maladie, qui commence le plus souvent, ainsi que les autres especes d'hydropisies, par l'enflure des pieds, la pâleur du visage, la soif & la fiévre lente; la difficulté de respirer, & quelquefois la toux séche; la cardialgie & les flatuosités; la constipation; les urines en petite quantité, tantôt limpides, tantôt épaisses & briquetées, ou couleur de safran. La maigreur des parties supérieures; l'œdème des jambes, des bourses & de la verge, en sont les signes équivoques. Le ventre se tend comme un ballon: il devient même quelquefois si prodigieux, qu'il descend jusqu'aux genoux, & se crevasse, sur-tout si les tégumens sont œdémateux. L'*hydropisie du bas-ventre*, peut être *compliquée* avec la tympanite, avec la grossesse, ou la mole; avec la leucophlégmatie, &c. Il arrive tous les jours, qu'on fait passer des *grossesses de contrebande* pour la maladie dont nous parlons; mais, outre la fluctuation qui peut distinguer ces deux états, on peut encore en juger par le visage,

HYDROPISIE. qui porte les impreſſions de la maladie dans l'aſcite, & qui eſt naturel dans les femmes groſſes: on peut ſentir d'ailleurs le mouvement du fœtus, & avoir recours aux ſignes de la groſſeſſe, comme à la configuration du ventre plus enflé à l'hypogaſtre par l'hydropiſie que par la groſſeſſe; à l'état des régles, qui coulent ordinairement hors de la groſſeſſe, &c.

Il eſt encore difficile de diſtinguer l'hydropiſie *aſcite*, dans laquelle le liquide baigne tous les viſceres deſtinés à la chylification, d'avec l'*hydropiſie enkiſtée* du bas-ventre, c'eſt-à-dire, renfermée dans un ſac, comme celle du péritoine, de l'épiploon, de la matrice, des ovaires, des reins, &c. C'eſt ſans fondement qu'on a avancé qu'il n'y avoit aucune fluctuation dans ces ſortes d'hydropiſies: il eſt vrai qu'elle eſt quelquefois peu ſenſible, parce que la liqueur eſt le plus ſouvent épaiſſe, ou renfermée dans un petit eſpace; mais lorſque le kiſte occupe la plus grande partie du bas-ventre, la fluctuation y eſt toute auſſi manifeſte que dans la vraie aſcite. On ne peut connoître l'*hydropiſie enkiſtée*, que lorſque le ſac, peu étendu, permet à la vue & au toucher d'en reconnoître les bornes. On peut ajoûter à ce ſigne, que le liquide qu'on en tire par la paracentèſe, eſt preſque toujours bourbeux, fétide, ſanguinolent, ou purulent; ce qui eſt beaucoup plus rare dans la vraie aſcite.

L'hydropiſie enkiſtée de l'abdomen renferme

HYDROPISIE.

ſouvent des hydatides, ou des ſortes de veſſies remplies ordinairement d'une eau lympide, & quelquefois d'une matiere glaireuſe, ou ſordide. On les trouve *dans les cadavres*, tantôt libres, ou dégagées les unes des autres, & nageant dans un liquide; tantôt liées enſemble en maniere de grappe de raiſin, ou collées par leur ſurface : leur forme eſt ſphérique, ovale ou pyriforme. Elles paroiſſent être produites par la dilatation des vaiſſeaux lymphatiques; de-là vient qu'on en rencontre communément dans les parties où ces vaiſſeaux ſont les plus nombreux, comme au foie, aux ovaires & aux trompes, au péritoine, & à l'épiploon; à la glande thyroïde, aux mammelles, au genou, & autres parties; ſiége ordinaire des tumeurs enkiſtées, qui ne diffèrent de l'hydropiſie du même nom, que par leur volume. Il paroît encore, pour le dire en paſſant, que les différentes eſpeces de loupe ont la même origine. On a encore remarqué, pour revenir à notre ſujet, que, dans l'hydropiſie du péritoine, le nombril étoit un peu creuſé, à cauſe de ſa connexion avec cette membrane. L'enflure du ſcrotum peut paſſer auſſi pour un ſigne de l'hydropiſie du péritoine; mais il faut la diſtinguer de l'infiltration œdémateuſe des tégumens, qui eſt commune à toutes les hydropiſies, & qui n'a aucune communication avec le tiſſu cellulaire du péritoine.

HYDRO-PISIE. Il arrive communément, dans l'hydropisie enkistée, que l'enflure du ventre est inégale; que les malades conservent leur coloris, leur embonpoint & leur appétit : elle est d'ailleurs plus long-temps à se former que l'ascite; les extrémités inférieures s'engorgent plus tard : les malades enfin ne paroissent avoir d'autre incommodité, que celle qui vient du poids & du volume du ventre. Les hydropisies de l'un & de l'autre caractere reconnoissent presque toutes des squirrhes qu'on ne sçauroit toucher, lorsque le ventre est élevé ou tendu à un certain point, mais qu'on découvre facilement, après qu'on l'a vuidé par l'opération. Les eaux qu'on tire par la ponction, ou qu'on trouve *à l'ouverture des cadavres*, sont limpides, de la couleur de l'urine; verdâtres, huileuses, sanguinolentes, sanieuses, purulentes, laiteuses; de la couleur du café & de la lie de vin; gluantes, gélatineuses, graisseuses, bourbeuses, fétides, &c. Nous avons dit que ces dernieres étoient plus communes dans les hydropisies enkistées : quant à leur quantité, on prétend en avoir tiré, en une seule fois, jusqu'à cinquante pintes. On en a trouvé dans les cadavres, selon RIVIERE, quatre-vingt-dix livres; selon STALPART, quatre-vingt-quinze; & selon les Mémoires de l'Académie de chirurgie, cent vingt.

Les buveurs de profession, les cachectiques,

les scorbutiques & les goutteux ; ceux qui ont souffert de grandes hémorrhagies, sont *sujets* aux épanchemens. La leucophlegmatie & l'ictere, la fiévre quarte, & autres intermittentes ; les maladies aiguës, & les plus graves ; la suppression des pertes habituelles ; la rentrée des maladies cutanées ; le desséchement des ulceres & des fistules, &c. y *donnent* aussi *lieu* ; mais c'est à l'occasion des squirrhes, des tubercules & autres désordres dont nous ferons mention, que les épanchemens se forment le plus plus souvent. Ils ont encore quelquefois leur source dans la boisson froide & excessive, dans la mauvaise conduite des accouchées, &c.

HYDROPISIE.

Il est prouvé par les observations très-nombreuses, que nous avons sur l'*ascite*, que les filles & les femmes en guérissent mieux que les hommes, & qu'elle est, dans les uns & dans les autres, *moins rebelle* que l'hydropisie enkistée. Si l'ascite vient de la suppression des urines, sans vice intérieur, comme cela arrive quelquefois, elle se dissipe facilement. Une femme de trente-cinq ans, qui en portoit une des plus manifestes, depuis peu de temps à la vérité, fut guérie en moins de douze jours, par une simple tisane nîtrée, & quelques autres diurétiques des plus communs : on en a vu qui étoient dans le même cas, s'en délivrer, sans autre secours que celui de la nature, communément par un flux d'urine, & quelquefois par la diar-

HYDROPISIE. rhée. On a obſervé encore que cette maladie s'étoit terminée par l'écoulement naturel des eaux par le nombril ; mais ces heureux événemens ſont aſſez rares, & il ſeroit très-blâmable de les attendre.

Cependant l'*aſcite*, pour le plus grand nombre, eſt *très-difficile à guérir*, & toujours plus indomptable que la leucophlegmatie ; ſur-tout lorſqu'elle en eſt la ſuite : l'*invétérée* eſt regardée comme *incurable*, parce qu'elle eſt communément entretenue par un grand délabrement du foie ou des autres viſceres. On peut bien alors tarir les eaux, ſoit par les remedes, ſoit par la ponction ; mais les malades n'en meurent pas moins deſſéchés, ou tombent dans des récidives très-familieres à tous les épanchemens, & preſque toujours meurtrieres. Le dégoût, la jauniſſe, le maraſme, l'urine rouge, le flux hémorrhoïdal exceſſif, le crachement de ſang, la fiévre éréſipélateuſe, &c. ſont des ſymptomes ou des accidens fâcheux. La toux ſéche & fréquente fait beaucoup craindre pour le foie, ou annonce l'hydropiſie de la poitrine ; les friſſons irréguliers ſont ordinairement les ſignes d'une ſuppuration interne : le vomiſſement, & le cours de ventre, peuvent être très-ſalutaires dans le commencement ; mais ils ſont à craindre dans les autres temps.

Les *eaux*, que l'on tire par la ponction, qui approchent le plus de l'urine, ſont réputées les

HYDROPISIE.

meilleures : on *redoute* les limpides, les fétides, les ſanguinolentes, les purulentes, &c. Si l'oppreſſion ſubſiſte après cette évacuation, on a tout lieu de craindre un épanchement dans la poitrine. Lorſque l'aſcite eſt jointe à la groſſeſſe, elle ſe termine quelquefois par l'écoulement des eaux, qui précede l'accouchement ; mais le plus ſouvent la maladie ſubſiſte au point que le ventre, après la ſortie du fœtus & de l'arriere-faix, paroît avoir le même volume. L'aſcite peut durer long-temps, & l'on rencontre aſſez communément des gens qui ſont, depuis dix ou douze ans, dans cet état. On a vu porter l'hydropiſie de l'ovaire cinquante ans, à une fille qui en a vécu quatre-vingt-huit : je connois une femme qui, depuis vingt-cinq ans, eſt dans le même cas, dont le ventre, depuis pluſieurs années, eſt ſi prodigieux, qu'il ne paroît preſque qu'une boule, lorſque la malade, d'ailleurs aſſez petite, eſt dans ſon lit.

Les *obſervations anatomiques* nous laiſſent peu à deſirer ſur la connoiſſance des différens déſordres qui donnent lieu à l'aſcite, ou qui en ſont les ſuites : elles ſont même ſi nombreuſes, qu'un volume pareil à celui-ci ne ſçauroit les contenir ; mais en raſſemblant les faits de la même nature, & en en retranchant toutes les ſuperfluités, on peut les abréger beaucoup : en voici le réſultat, toujours conforme au plan que nous avons ſuivi juſqu'ici. Le *foie* eſt le viſcere qui eſt le plus communément affecté : on l'a vu tan-

HYDROPISIE. tôt d'une grosseur monstrueuse, tantôt petit & desséché, guère plus gros que le poing ; blanchâtre, livide, de la couleur du safran ; plombé, noir, &c. Sa surface a paru grainelée, tubéreuse, vésiculaire, couverte de vaisseaux lymphatiques très-apparens ; sa substance squirrheuse, calleuse, dure comme du bois, remplie de tubercules purulens ou plâtreux ; renfermant des abscès, des hydatides, des stéatomes, &c. Il est fait mention d'une tumeur pierreuse de dix à douze livres, tenant à son ligament suspensoire. On a trouvé la vésicule du fiel distendue extraordinairement par sept ou huit livres de bile, contenant une eau limpide, sans la moindre teinture ; renfermant des abscès, des stéatomes, des hydatides, des pierres, &c : on l'a vue enfin desséchée, & sa cavité presque oblitérée. La *rate* a paru d'une grosseur étonnante, squirrheuse, calleuse, & d'une dureté approchante de celle de la pierre ; sa surface couverte de tubercules plâtreux, ou de grains ressemblant à la petite vérole. On a découvert l'*épiploon* extraordinairement épais, du poids de huit à dix livres, contenant une grande quantité d'eau, & des hydatides ; exténué, stéatomateux, suppuré ou détruit : on a découvert les mêmes désordres au péritoine, qui de plus a été vu déchiré.

On a vu l'*estomac* prodigieusement gonflé par les vents ; rempli d'eau, ou d'une liqueur sordide ; gangrené, déchiré, &c ; les *intestins* ex-

traordinairement enflés, fur-tout le colon, qui acquiert quelquefois la groffeur de la cuiffe; enflammés, ulcérés, putrides & déchirés; les grêles très-fouvent collés enfemble, & ne formant qu'un peloton; le pancréas ulcéré, dans un état de pourriture, & détruit; le méfentere fquirrheux, ulcéré, & d'une grandeur étonnante, contenant des abfcès, des tumeurs anomales, des hydatides, &c. On a rencontré le *péritoine* d'une épaiffeur furprenante, & cartilagineux, enflammé, grainelé & gangrené; formant une cloifon qui divifoit la cavité du ventre en deux parties, dont une feule étoit inondée. La veine ombilicale a été trouvée cave, & ouverte au nombril, qui fervoit d'égout; & ce cas a été obfervé quelquefois. Les reins fe font préfentés defféchés, dépouillés de leur graiffe, couverts d'hydatides; fquirrheux, ulcérés; renfermant des pierres, ou prodigieufement dilatés par l'urine; percés, ainfi que les ureteres & la veffie. La matrice a paru énormément dilatée par l'eau; contenant des pierres & des hydatides; ulcérée, &c; les *ovaires* prodigieufement étendus, fquirrheux, abfcédés & putrides, ainfi que les trompes : il eft bon de remarquer que la fubftance des ovaires augmente à proportion de leur étendue; car on en a vu qui, après avoir été vuidés, pefoient encore vingt-fept livres.

HYDROPISIE.

On a obfervé encore des *kiftes* ou des facs de

HYDRO-PISIE. toutes les groſſeurs : il y en a qui occupent tout le bas-ventre, & réduiſent les viſceres à un ſi petit volume, que ceux qui n'en étoient pas prévenus, ont cru, à la premiere ouverture, qu'ils étoient tous détruits ; tant ils étoient reſſerrés & cachés par le ſac, qui contracte plus ou moins d'adhérence avec toutes les parties voiſines : cela eſt ſur-tout aſſez commun à l'hydropiſie du péritoine, ſituée entre cette membrane & l'enceinte muſculaire. On a vu de plus l'épiploon, les reins & les ovaires, formant, par leur dilatation, des kiſtes plus ou moins conſidérables : on en a obſervé qui tenoient ſimplement au foie, à la matrice, & aux autres viſceres qui n'avoient pas perdu leur forme. Les uns & les autres contiennent différentes ſortes de liquide ; des hydatides de toutes les groſſeurs, détachées, ſolitaires, ou réunies en grappe : on les rencontre quelquefois, ces kiſtes, diviſés en pluſieurs cavités, qui ne communiquent pas enſemble, & renferment des liqueurs différentes. Tous les viſceres, dans la vraie aſcite, ont été trouvés adhérens, couverts d'une *croûte gélatineuſe*, dont nous avons parlé pluſieurs fois, & dans un état de pourriture. On a obſervé des *tumeurs* fongueuſes & carcinomateuſes, s'élevant de la ſurface du foie, de l'eſtomac, des inteſtins, & autres parties ; des hydatides tenant à tous les viſceres, ou ballotant dans la cavité du ventre. On a decouvert quelquefois, avec

aſſez d'évidence, que le liquide tiroit ſa ſource d'un vaiſſeau lymphatique ouvert, d'une veine lactée percée; des reins, des ureteres & de la veſſie déchirés : nous avons déja dit de quelle nature étoient les différentes liqueurs, qui croupiſſent dans les cavités que nous avons déſignées.

Nous ne devons pas laiſſer ignorer qu'on voit ſouvent, dans ces maladies, les plus grands délabremens à la *poitrine*, comme des épanchemens de toutes les natures; les poumons adhérens, tuberculeux, ulcérés, putrides, &c. On a vu enfin le *cœur* d'une groſſeur démeſurée, ou exténuée; ſes valvules cartilagineuſes, oſſeuſes ou pierreuſes; ſa ſurface ulcérée, couverte de la même croûte gelatineuſe, qu'on trouve dans le bas-ventre; des tâches blanchâtres, qu'on enlevoit en forme de pellicule, dont nous avons déja fait mention; ſon adhérence avec le *péricarde;* ce ſac épais, contenant une liqueur abondante, limpide, ſanieuſe, fétide, &c; entiérement détruit, & le cœur, par conſéquent, à nud. Je ſupprime les obſervations qui regardent la tête, qui ont un rapport plus éloigné avec la maladie dont nous parlons.

Le *traitement*, qui convient aux épanchemens du bas-ventre, diffère peu de celui que nous avons propoſé dans l'article général de l'*Hydropiſie :* cependant l'expérience a appris à y faire quelques changemens que nous devons indiquer. Les *vomitifs* réitérés dans les commencemens,

HYDROPISIE. ont produit souvent les meilleurs effets ; mais il n'en a pas été de même, lorsque la maladie étoit avancée. On peut user, dans tous les temps, des *purgatifs*, tels que le jalap, la rhubarbe, l'iris, le séné, & les sels hydragogues. Mais on ne doit pas faire beaucoup de fond sur ces remedes : les *drastiques* sur-tout, qui réussissent souvent dans la leucophlegmatie, sont ici à craindre ; la gomme-gutte, qu'on donne si familiérement, à l'exemple de WILLIS, qui en faisoit prendre pendant six jours, depuis douze jusqu'à vingt grains, pourroit en fournir la preuve : ce n'est pas qu'on n'ait quelquefois réussi par cette méthode ; mais l'histoire de ses mauvais effets seroit très-ample, si l'on avoit eu le même intérêt à nous la conserver. Les *apéritifs*, & sur-tout les *diurétiques*, méritent plus de confiance : tels sont la chicorée, le cerfeuil, la scolopendre ; la racine de fraisier, d'ache, de bruscus, &c ; le nître, le sel de genêt, de tamarisc, & de GLAUBER ; les cloportes, le tartre vitriolé, & enfin la scille & ses préparations. Mais les remedes qui, dans ce cas, doivent porter à plus juste titre le nom d'*apéritifs* & de *diurétiques*, sont les *fortifians*, les *amers* & les *martiaux* : tels sont l'aunée, les baies de geniévre, la rhubarbe, la cannelle, le cassia-lignea, la patience, la petite centaurée & l'absinthe, le safran de Mars, le tartre martial, &c. Les *eaux* de Plombieres, de Bourbon-Lancy, & au-

tres *minérales*, ont été quelquefois d'une grande efficacité : on a encore usé, dans quelques circonstances, du cresson, de la berle, de la patience, & autres *dépurans* & *anti-scorbutiques*. Nous ne devons pas laisser ignorer que quelques personnes ont été gueries par l'abstinence de toute boisson ; il y en a qui ont poussé ce régime jusqu'à trois mois, en trompant leur soif avec une rôtie arrosée d'eau-de-vie : cette pratique, que LISTER avoit adoptée, n'est point à mépriser. On peut tirer enfin quelque avantage des topiques, que nous avons proposés contre la leucophlegmatie, auxquels il faut ajoûter l'application chaude du sel commun, que BOERHAAVE a employé souvent avec succès.

HYDROPISIE.

Tout le monde sçait que l'évacuation artificielle des eaux est un des points les plus essentiels du traitement : cette opération, qu'on nomme *paracentèse*, peut réussir, lorsque le liquide n'a pas croupi long-temps, & que les visceres ne sont pas gâtés ; mais sans ces conditions, elle précipite les malades qui auroient pu vivre long-temps dans cet état. Lorsque le ventre vuidé se remplit, au bout de douze ou quinze jours, il y a peu à espérer, & l'on est forcé de réitérer l'opération pour prolonger la vie du malade : on nous apprend qu'elle a été faite plus de cinquante fois sur le même sujet, duquel on a cru avoir tiré quatre cents pintes d'eau. Je dirai, à ce sujet, qu'il est important de comprimer le ventre, à mesure que l'eau s'écoule, & d'y em-

HYDROPISIE.

ployer, après l'évacuation, plusieurs bandes garnies de boucles & de couroies, dont quelques-unes doivent passer entre les cuisses pour que les visceres soient à-peu-près autant comprimés qu'ils l'étoient auparavant : il faut même que les malades, qui étoient oppressés par la plénitude du ventre, ne se trouvent pas trop soulagés par son affaissement. Le défaut de cette précaution, que plusieurs mettent au nombre des minuties, rend pourtant la *paracentèse* infructueuse. Il est encore souvent dangereux de mettre le ventre à sec, lorsqu'il a été prodigieusement rempli : il est plus sûr de ne tirer alors que quinze ou vingt pintes d'eau à la fois. S'il y a des hydatides, il faut que l'ouverture soit proportionnée à leur volume : on juge bien que la simple *ponction* est alors *insuffisante*. Il est même nécessaire, pour toutes les hydropisies enkistées, d'aggrandir l'ouverture, & de l'entretenir, non-seulement pour favoriser l'écoulement des matieres épaisses & bourbeuses qui s'y rencontrent, & qui se régénerent en très-peu de temps, mais encore pour y porter des *injections déterfives* & *dessiccatives*, qui, dans ce cas, sont indispensables : cette ouverture à la vérité, peut rester fistuleuse ; mais les malades sont encore trop heureux de vivre avec cette incommodité. On a enfin tenté, dans cette occasion, le *séton* & le *cautere* ; & cette pratique a été quelquefois avantageuse.

Fin du Tome premier.

TABLE

TABLE *ou* EXTRAIT des Livres nouveaux qui ſe trouvent chez VINCENT.

Précis de Chirurgie pratique, deux volumes in-8°, *avec Figures, rel.* . . . . . 10 l.

ON attendoit depuis long-tems un Précis de Chirurgie, où l'on trouvât raſſemblés tous les principes de cet art. L'excellent *Précis de Médecine* de M. Lieutaud avoit fait deſirer un ouvrage ſemblable, dont l'ordre, la netteté & la préciſion puſſent diriger & inſtruire ceux qui ont embraſſé le traitement des maladies. M. Portal, médecin des Facultés de Paris & de Montpellier, profeſſeur au Collége royal en Anatomie & Chirurgie, vient de donner cet ouvrage. Les connoiſſeurs le trouvent d'autant plus utile, qu'il peut, en même-tems, rappeller aux anciens chirurgiens la pratique rare de certaines maladies, & qu'il inſtruit les jeunes chirurgiens de toutes celles qui peuvent ſe rencontrer. Il peut auſſi ſervir de guide aux perſonnes charitables dans les campagnes, & mettre tout le monde en état de pratiquer, au beſoin, les opérations les plus néceſſaires & les plus urgentes. Il eſt diviſé en deux parties. On ne peut en donner une analyſe plus exacte que celle qu'en a faite l'auteur du Journal de Médecine.

La premiere traite des maladies générales qui ſont du reſſort de la chirurgie, & la ſeconde a pour objet les maladies particulieres. La premiere contient les principes & la théorie ; l'auteur l'a ſubdi-

visée en six sections. Il traite, dans la premiere, de l'inflammation, de ses especes & de ses suites ; la seconde est destinée aux tumeurs ; la troisieme aux plaies, à leurs différentes especes, & aux accidens qui les accompagnent : il s'étend même, par occasion, sur la saignée, sur les cas qui l'exigent, sur ceux qui s'y opposent, sur les précautions qui doivent la précéder, sur son manuel, sur les accidens qui peuvent l'accompagner. Il traite aussi des ventouses, des scarifications, des sang-suës, & du manuel de l'inoculation. La quatrieme section de cette premiere partie a pour objet les ulceres ; &, à ce sujet, l'auteur parle des véficatoires, des cauteres, des sétons, qui sont autant d'ulceres artificiels. La cinquieme comprend les maladies des os ; & la sixieme, celles de la peau.

Le second Traité, ou celui des maladies particulieres, est également subdivisé en quatre parties. La premiere comprend les maladies de la tête, ou des différens organes qui la composent, & celles du col ; la seconde, les maladies de la poitrine ; la troisieme, celles du bas-ventre ; la quatrieme enfin, celles des extrémités. Sur tous ces objets, notre auteur s'est moins attaché à dire des choses neuves, qu'à recueillir ce qu'il a pu trouver de plus solide & de plus utile dans les auteurs les plus estimés ; c'est sur-tout dans les écrits de MM. Heister, Platner, Ludwic, Astruc, Lieutaud, Monro, Pouteau, qu'il a puisé ses matériaux ; mais au-aucun ouvrage ne lui a été plus utile que les *Mémoires de l'Académie royale de Chirurgie.* Enfin il a profité des avis de plusieurs sçavans, qu'il a cru devoir consulter sur son entreprise. Ainsi l'on doit regarder cet ouvrage comme la substance de tout

ce qui ſe trouve de meilleur dans les auteurs de chirurgie.

Anecdotes Angloiſes, depuis le commencement de la monarchie, juſqu'à Georges III, aujourd'hui régnant, in-8°, *petit format, rel.* . . . 5 l.

Le goût du Public paroît ſuffiſamment décidé pour ce genre de travail, ſans qu'il ſoit beſoin ici d'en faire le panégyrique. Qu'aurions-nous, en effet, à dire ſur l'utilité, ſur l'agrément des *Anecdotes*, qui n'ait été dit mille fois, & que tout lecteur ne ſente tous les jours ? En liſant l'hiſtoire, ſoit générale, ſoit particuliere, nous cherchons, nous goûtons avec avidité ce qui nous intéreſſe, de quelque maniere que ce ſoit, par la ſurpriſe, par l'admiration, par la crainte, par le plaiſir, par tout enfin ce qui peut cauſer à l'ame quelque émotion. Tels ſont, par exemple, les changemens; les révolutions ſubites dans les Etats; les traits héroïques dans les particuliers qui les gouvernent ou qui les ſervent; les crimes célébres, & leurs châtimens; les paſſions violentes, & leurs funeſtes effets; les vertus des grands; la reconnoiſſance & l'amour de ceux dont elles font le bonheur : or, voilà ce qu'on trouve particuliérement dans les Anecdotes hiſtoriques, c'eſt-à-dire dans la ſuite d'événemens, d'uſages, d'établiſſemens curieux que préſente l'hiſtoire d'une nation connue. Les *Anecdotes Angloiſes*, que nous offrons au Public, ſont de cette nature. Peut-être, à ce ſujet, verra-t-on avec plaiſir le *Proſpectus* ſuivant.

Notre projet en donnant, l'année derniere, les *Anecdotes Françoiſes*, étoit de preſſentir le goût

du Public. Assurés des suffrages que nous desirions, par la consommation de la premiere édition en moins de huit mois, nous nous sommes hâtés d'exécuter le plan que nous nous étions tracé, c'est-à-dire de mettre successivement au jour les Anecdotes de toutes les histoires connues des quatre parties du monde. Une société de gens de lettres est occupée, depuis long-tems, de cet ouvrage, d'autant plus intéressant pour le Public, qu'il ne tardera pas à former, dans un genre aussi nouveau qu'agréable, un cours d'histoire fort complet, & d'une acquisition très-facile.

On a dû voir, par les Anecdotes Françoises, que, quelque vaste que puisse être l'histoire d'un Empire ou d'un Etat quelconque, on peut la réduire facilement aux bornes d'un seul volume, & ne laisser rien à desirer sur tout ce qu'on appelle recherches utiles & agréables, détails amusans, particularités curieuses, faits dignes de remarque, & circonstances intéressantes. Nous jugeons, d'après nos propres combinaisons, & les matériaux que nous avons déja rassemblés, qu'il sera possible, & même nécessaire, de réunir souvent dans un même tome plusieurs histoires différentes. Quelle multitude, par exemple, d'Etats, de gouvernemens, de principautés n'offre point l'Italie moderne ? Romains, Milanois, Napolitains, Siciliens, Toscans, &c ; tous ces peuples ont leurs histoires, & des histoires très-considérables. Néanmoins, par uñe méthode aussi claire qu'exacte, nous ne donnons pas plus d'étendue aux *Anecdotes Italiennes* qu'au Françoises, ou aux Angloises ; & l'on y trouvera, comme dans ces dernieres, les événemens les plus marqués, les révolutions les plus frappan-

tes, ſans un détail ennuyeux de recherches ſur des dates ou ſur des chartes. Les républiques de Veniſe & de Gènes nous ayant paru ſouvent iſolées, par rapport au reſte de l'Italie, nous avons cru pouvoir les en ſéparer, & les réunir à deux autres *grandes républiques*, la Hollande & la Suiſſe, afin que, d'un même coup d'œil, pour ainſi parler, le lecteur puiſſe voir & connoître le gouvernement républicain d'une partie de l'Europe. Nous nous propoſons auſſi de donner en un ſeul volume les *Anecdotes Eſpagnoles & Portugaiſes*, que nous ferons précéder des *Anecdotes Germaniques*.

Enfin les *Anecdotes du Nord*, ainſi que celles des républiques, ſeront compoſées de quatre collections hiſtoriques, dont la Ruſſie, la Pologne, la Suède & le Danemarck feront la matiere. Nous ne paſſerons à l'Aſie, qu'après avoir terminé tout ce qui regarde l'Europe; & voici l'ordre à-peu-près que nous devons ſuivre.

Les peuples de cette partie du monde profeſſant, pour la plûpart, la religion Mahométane, nous commencerons par l'hiſtoire du faux prophète Mahomet, & celle des Califes, ſes ſucceſſeurs en Arabie, en Syrie, en Méſopotamie; & nous intitulerons ce volume, *Anecdotes Arabes & Muſulmanes*. Il ſera ſuivi des *Anecdotes Tartares*, *Turques*, *Perſanes & Mogoles*, & des *Siamoiſes*, *Cochinchinoiſes & Tonquinoiſes*, dans leſquelles on fera mention des royaumes ſitués dans la preſqu'iſle endeçà & au-delà du Gange. Les *Anecdotes Chinoiſes & Japonoiſes* termineront l'hiſtoire de l'Aſie.

L'Afrique ſera compriſe en deux volumes, dont l'un embraſſera l'*Egypte moderne*, l'Abyſſinie, & les royaumes de la côte Occidentale; le ſecond,

la Barbarie, c'eſt-à-dire les royaumes d'Alger, de Tunis, de Fez, de Maroc, & l'iſle de Malthe.

On ne donnera qu'un ſeul volume pour l'Amérique.

Il ſe trouvera ſans doute quelques hiſtoires qui ne fourniront pas un grand nombre d'événemens agréables & variés ; mais on les rendra toutes également intéreſſantes, par des recherches exactes & curieuſes ſur la religion, les mœurs, le gouvernement, les coutumes, les uſages & les ſingularités remarquables. Moins une nation eſt connue, plus ces ſortes de détails piquent la curioſité, & deviennent amuſans, ſans ceſſer d'être inſtructifs.

Nous finirons cette collection par les *Anecdotes Egyptiennes*, *Grèques*, *Romaines*, & *du bas Empire*, qui ſerviront d'introduction ; & nous ferons enſorte que le Public, au moyen d'un petit nombre de volumes, n'ait preſque rien à deſirer ſur l'hiſtoire de toutes les nations anciennes, & modernes.

La nouvelle édition augmentée des *Anecdotes Françoiſes*, rel. eſt de . . . . . . 5 l.

Les *Anecdotes Italiennes*, rel. . . . . 5 l.

Les *Anecdotes Germaniques*, rel. . . . . 5 l.

Dictionnaire des Paſſions, des Vertus & des Vices, ou Recueil des meilleurs morceaux de Morale pratique, tiré des Auteurs anciens & modernes, étrangers & nationnaux, deux vol. in-8°, *petit format, rel.* . . . . 9 l.

Dans un ſiécle penſant & philoſophe, une pareille collection ne peut être qu'infiniment agréable. Quand elle ne nous préſenteroit que le vaſte & bi-

zarre tableau du corps humain, elle ne manqueroit pas de nous intéresser & de nous plaire ; mais elle ne se borne pas à ce coup d'œil. Elle ne nous laisse échapper encore aucune nuance, aucun jour, aucune ombre de cette grande peinture, qu'elle décompose en une infinité d'autres, toutes également curieuses. Des principes incontestables, des définitions claires & précises, sont sans doute les premiers & les meilleurs fondemens d'un ouvrage de morale ; & ses plus beaux ornemens résultent de ces traits lumineux de raison, de ces pensées fécondes, de ces applications heureuses, de ces conséquences pleines de justesse, qui constituent aussi son essence ; car l'ouvrage lui-même n'est que l'enchaînement de ces choses. Or un recueil, qui les rassemble toutes, peut se flater de quelque succès ; tel est le Dictionnaire que nous offrons au Public. Son utilité ne naît pas moins de sa forme que des matieres qu'il renferme ; & l'on avouera qu'il n'est rien de plus commode que de trouver, sous un titre de Passion, de Vice, de Vertu, tout ce qu'on a pensé, tout ce qu'on a dit à ce sujet, dans tous les pays & dans tous les tems, de plus ingénieux & de plus vrai. Finissons cet article par une comparaison assez naturelle. Dans la société, les personnes qui pensent comme nous, sont les plus cheres à notre cœur ; celles qui nous instruisent, qui nous conseillent, ne nous le sont quelquefois pas moins. Là, c'est un amour de sympathie ; ici, c'est un amour de reconnoissance. L'ouvrage, dont il est ici question, a des droits sur l'un & sur l'autre. Pour nos philosophes, il sera souvent une sorte de miroir fidele, qu'ils ne dédaigneront pas de consulter ; & pour ceux qui aspirent

à marcher ſur leurs traces, il deviendra leur guide, leur flambeau dans le labyrinthe de la morale.

Année Champêtre, partie qui traite de ce qu'il convient de faire chaque mois dans le Potager, in 12, *trois volumes, avec Figures, rel.* . . . . 9 l.

Quelque multipliés que ſoient déja les livres ſur l'Agriculture, elle ne laiſſe pas d'être ſuſceptible de découvertes & d'expériences nouvelles, mais ſurtout de méthodes & de procédés. M. d'Ardenne, prêtre de l'Oratoire, embraſſe tous ces objets dans ſon Année Champêtre. Son but eſt d'épargner à l'amateur des champs des recherches immenſes ſur les différentes parties de l'Agriculture, & des dépenſes conſidérables pour ſe procurer les ouvrages qui les traitent. Il a, pour cet effet, puiſé dans toutes les ſources anciennes & modernes, & réuni dans un ſeul livre l'eſſentiel des autres, qu'il importe le plus de ſçavoir. Il n'a rien négligé pour réuſſir dans un travail, que cinquante années d'expérience l'ont mis, plus que tout autre, en état de perfectionner. Enfin, pour que l'amateur ait la liberté de ne lire que ce qu'il voudra, & qu'il puiſſe faire uſage de chaque choſe en ſa véritable ſaiſon, M. d'Ardenne a cru devoir diſtinguer ſes matieres, & les a rangées chacune ſous un titre particulier, qui ſe trouve répété tous les mois de l'année. Il ſera facile par-là de connoître à propos ce qu'on cherche, & ce qui regarde la partie pour laquelle on s'intéreſſe. Ces parties ſont le *potager*, le *parterre* & la *ferme*. Dans la premiere, qui eſt celle que nous annonçons, l'auteur traite d'abord de l'emplacement convenable au

potager, de sa distribution, de son exposition, de la terre qui lui est propre, de l'eau, des arrosemens, des différens engrais & fumiers, des couches, &c. Il entre dans des détails sur les serres, sur les graines, sur les plantes propres à former les bordures, les pépinieres, les greffes, la taille des arbres, les outils nécessaires : il finit par les qualités que doit avoir un jardinier. Après ce préliminaire indispensable, M. d'Ardenne traite des ouvrages qu'exige le potager, pendant le cours de l'année : il les distribue par mois, & il les décrit successivement. C'est au Public à juger si un tel plan, exécuté par main de maître, peut prétendre à son approbation & à ses suffrages.

Le Messie, Poëme en dix chants, traduit de l'allemand de M. Klopstock, in-12, *deux parties*. 3 l.

Quoique l'admiration singuliere qu'ont les Allemands pour *Le Messie* ne soit pas une raison d'obtenir la nôtre, elle est du moins un préjugé très-favorable pour ce fameux poëme. Nous ne conviendrons pas avec eux de sa supériorité sur l'Iliade d'Homere, & sur le Paradis de Milton ; mais nous oserons assurer le Public que de tous les ouvrages qu'a produits, depuis long-tems, la littérature Allemande, il n'en est point qui soit écrit avec plus de feu, plus d'imagination, plus de noblesse, & qui présente un sujet plus intéressant. Avant M. Klopstock, on n'eût peut-être jamais pensé que le mystere de la Passion du Fils de Dieu fût susceptible des graces, des ornemens, & de toutes les beautés de la poësie. Non-seulement tout s'embellit, tout s'anime sous son pinceau délicat : il sçait encore répandre sur son sujet

une variété ſi féconde, un charme ſi touchant, un coloris ſi beau, qu'on ne peut s'arracher qu'avec peine d'une lecture par-tout intéreſſante. Comme Milton, M. Klopſtock perce les abîmes, & nous fait voir les anges rebelles s'armer contre le ciel d'inutiles blaſphêmes ; mais où celui-là n'excite que l'horreur, celui-ci ſçait exciter l'horreur & la pitié. Nous réſervons au lecteur le plaiſir de comparer ces deux poëtes, & nous nous abſtenons, par le même motif, de développer ici le plan & la marche du poëme allemand. Il ſuffira, pour donner une idée de la traduction, d'en citer quelques phraſes priſes au hazard, *Chant II, après un diſcours du roi des enfers.* « Satan dit; & le Meſſie avoit déja frappé » ſon eſprit de terreur : l'Homme-Dieu étoit en- » core parmi les tombeaux ſolitaires, lorſque les » dernieres paroles du blaſphémateur parvinrent à » ſon oreille. L'air, qui les apporta juſqu'à lui, dé- » tacha une feuille d'arbre ſur laquelle étoit collé un » inſecte mourant. Du même regard dont il lui » conſerva la vie, il envoya le trouble & l'effroi » dans l'ame de Satan. » Finiſſons par une autre comparaiſon du troiſieme Chant. Salem, ange tutelaire de Jean, s'entretient de ce jeune apôtre, avec deux autres anges. Tous trois s'approchent enſuite du diſciple endormi. « C'eſt ainſi que trois freres, » accourus pour annoncer à une ſœur chérie que » leur pere touche à la fin de ſa carriere vertueuſe, » la trouvant mollement étendue ſur des fleurs, & » dormant tranquillement ſans ſonger au malheur » qui l'attend, reſtent en ſilence autour d'elle, reſ- » pectent ſon ſommeil, & contemplent avec raviſ- » ſement la fraîcheur & l'éclat d'une jeuneſſe bril- » lante, qui la rend ſemblable aux immortels. »

Guide des Chemins de la France, contenant ses routes particulieres & générales, in-12, *petit format, rel.* . . . . 2 l.

Ce titre seul suffit pour faire connoître l'utilité de l'ouvrage. On le divise en trois parties, chacune par ordre alphabétique. La premiere contient toutes les routes générales & particulieres de Paris aux principales villes du royaume : on trouve dans la seconde les routes particulieres des provinces ; celles qui conduisent à la capitale, & celles qui communiquent d'une ville à l'autre. La troisieme partie mérite surtout l'attention du voyageur curieux : elle lui fait connoître chaque ville en particulier, sa situation, son commerce, ses fortifications, ses antiquités, ses manufactures, & généralement tous les objets dont elle tire quelque célébrité. Cette partie, ainsi que les deux premieres, est faite avec beaucoup de soin; mais elle a sur les autres un avantage considérable, en ce qu'elle est d'un usage plus général & plus journalier. L'ouvrage est terminé par une table alphabétique des provinces, des villes & des rivieres de France. N'oublions pas qu'il est précéde d'excellens avis aux voyageurs, sur les dangers & incommodités des routes, & les moyens de s'en garantir.

Contes philosophiques & moraux, par M. de la Dixmerie, in-12, *trois vol. nouvelle édition, rel.* . . . . 7 l. 10 s.

Le Public fait trop de cas des Contes ingénieux de M. Marmontel, pour en négliger d'autres qui leur ressemblent beaucoup, soit par le choix des su-

jets, ſoit par l'élégance & l'aimable ſimplicité du ſtyle, ſoit enfin par la beauté des ſituations. L'auteur, déja connu par pluſieurs bons ouvrages, ſoutient parfaitement dans celui-ci la réputation qu'il s'eſt acquiſe. Les trois volumes comprennent vingt-quatre Contes, dont les perſonnages ſont pris, tantôt chez les Grecs & les Romains, & tantôt chez les nations modernes, parriculiérement les Orientales. Nous ne doutons pas qu'ils ne continuent d'être très-bien accueillis du Public, & ſur-tout de ceux pour qui, depuis long-tems, il eſt un excellent magaſin de ſujets dramatiques.

Coutume de la Rochelle, nouvelle édition; augmentée des queſtions les plus intéreſſantes, décidées au parlement de Paris, depuis la premiere édition, in-4°, *trois vol. rel.* . . . . 36 l.

Cet ouvrage a été reçu de tous les connoiſſeurs, avec le plus favorable accueil; & nous ne craignons pas d'aſſurer ici qu'il le mérite. Il n'a encore rien paru dans ce genre d'auſſi achevé. L'excellent auteur à qui nous en ſommes redevables, & qui étoit tout à la fois homme de lettres, & juriſconſulte profond, ne s'eſt pas circonſcrit dans la ſphère étroite du Droit particulier à ſa Coutume: il a ſçu s'ouvrir une plus grande carriere. C'eſt l'eſprit général du Droit coutumier qu'il a embraſſé: il en développe toute l'œconomie d'une maniere qui ne laiſſe rien à deſirer. Doué d'une ſagacité & d'une portée de vue ſinguliere, pour en ſaiſir le vaſte enſemble, il ne ſe ſoutient pas moins dans le détail. Il en calcule habilement tous les rapports; & rien d'eſſentiel n'échappe à ſa pénétration.

Chaque article de ſa Coutume lui fournit l'occaſion d'approfondir la matiere dont il y eſt queſtion; & la méthode dont il ſe ſert pour cela, eſt très-judicieuſe. Il commence par expoſer la diſpoſition particuliere à la Rochelle : enſuite il confere les diſpoſitions des autres Coutumes, d'abord celles qui ſont ſemblables, puis celles qui ſont différentes. Si quelqu'une a prévu des cas ſur leſquels la ſienne garde le ſilence, il a ſoin d'en faire mention, & de la traiter avec l'étendue qu'elle exige. Il entre enſuite en diſcuſſion. Il établit d'abord les principes généraux de la matiere ; &, pour y parvenir, il va quelquefois, & quand il eſt néceſſaire, puiſer dans les ſources les plus reculées.

La juſteſſe de ſon diſcernement paroît ſur-tout dans l'application des principes, & dans l'établiſſement des conſéquences. Il a ſoin de rapporter, en peu de mots, les ſentimens des auteurs. S'ils ſont de diverſes opinions, il peſe leurs raiſons; & ce n'eſt qu'après les avoir mûrement approfondies, qu'il ſe décide pour l'une ou pour l'autre. Quelquefois il ouvre un troiſieme avis ; & l'on eſt alors étonné de voir la prudence qui l'a dicté, & combien les motifs de ſa déciſion ſont ſimples & tirés de la matiere même. En un mot, on peut dire que cet ouvrage eſt comme un corps de tout le Droit coutumier.

On peut donc être ſûr que le Public ſera flatté qu'on lui en donne une nouvelle édition; & comme, depuis qu'il a paru pour la premiere fois, il s'eſt élevé pluſieurs queſtions très-intéreſſantes que l'auteur n'avoit pas eu occcaſion de traiter, ou qu'il les avoit enviſagées ſous un point de vue différent de celui ſous lequel on les a depuis préſentées, on a

cru qu'il ne ſeroit pas hors de propos de rendre compte de ces queſtions, des diſcuſſions auxquelles elles ont donné lieu, & des déciſions qui les ont réſolues, & qui ont, en quelque ſorte, fixé la juriſprudence à cet égard. Parmi ces queſtions, on trouve celle qu'a fait naître le teſtament du ſieur de la Poupliniere, ſçavoir : *Si la ſurvenance d'un enfant rompt de plein droit un teſtament ?* Celle qui a été agitée entre l'archevêque de Paris & la ville, au ſujet de la vente du terrein, formant l'ancien emplacement de l'hôtel de Soiſſons : *Si les droits de lods & vente & d'indemnité ſont dûs, dans le cas d'une vente faite pour l'utilité publique ?* Celle qui a été traitée dernierement avec tant de profondeur par M. Leſparat : *Si le retour conventionnel paſſe aux héritiers du ſtipulant, quoiqu'ils n'aient pas été dénommés dans la ſtipulation ?* & pluſieurs autres d'une égale gravité.

Mais la plus célebre eſt celle qui concerne *les ſtipulations de propres.* On a cru qu'elle exigeoit une certaine étendue. C'eſt pourquoi l'on a donné l'analyſe des deux ſyſtêmes qui furent propoſés de part & d'autre. On a tâché d'en bien ſaiſir l'eſprit, & de les rendre avec exactitude. On a fini, ſuivant l'avis des perſonnes très-éclairées, par une diſcuſſion auſſi utile qu'intéreſſante ſur les *rentes viageres*, dans laquelle on a donné une idée d'un ſçavant ouvrage de M. de Parcienx à ce ſujet, lequel a pour titre *Eſſai ſur les probabilités de la vie humaine.*

Ces nouvelles queſtions forment un corps d'additions aſſez ample ; &, jointes à un ouvrage qui eſt déja excellent par lui-même, elles ne peuvent que fixer l'attention du lecteur.

Histoire poëtique tirée des Poëtes François, avec un Dictionnaire poëtique ; par l'auteur des Anecdotes Françoises, in-12, *petit format*, *rel.* .. 2 l.

Cet ouvrage est un de ceux qui méritent le plus d'être connu du Public. Exécuté d'après une idée excellente du célebre Rollin, par un homme de beaucoup de goût & d'esprit, il ne sçauroit manquer d être favorablement accueilli. L'utile y va de pair avec l'agréable. Voici comment : Tous les dieux & demi-dieux du Paganisme y occupent chacun un article curieux, à la portée des enfans même ; & cet article est relevé par un ou plusieurs morceaux de vers françois, tirés de nos meilleurs poëtes, & qui contribuent encore à l'expliquer : ils servent du moins beaucoup à le faire retenir ; & non-seulement les maîtres, mais les peres & les meres peuvent les employer agréablement comme un appas pour fixer les mémoires les plus légeres. Qu'on ne nous dise pas que nous avons d'excellens ouvrages de Mythologie, & qu'on peut se passer de celui-ci, quelque bon qu'il puisse être : nous osons assurer que ces ouvrages ne plairont pas aux jeunes gens, comme notre *Histoire poëtique* ; & la chose est des plus sensibles. Qu'on leur fasse apprendre, par exemple, où l'on voudra, ce qui concerne Vulcain, ils sçauront que c'étoit le dieu du feu ; qu'il étoit fils de Junon & de Jupiter ; que celui-ci, fâché de le voir contrefait, le jetta d'un coup de pied du haut de l'olympe sur la terre, d'où il se cassa la jambe ; qu'ensuite Jupiter, pour le consoler de sa disgrace, lui donna l'intendance générale de ses forges. La singularite de l'histoire la leur fera sans doute assez

bien retenir ; mais ſi quelques vers bien faits viennent au ſecours de l'article *Vulcain*, alors nos jeunes éleves ſeront imperturbables. Ils répéteront ſans ceſſe :

Dans ces antres fameux où Vulcain, nuit & jour,
Forge de Jupiter les foudroyantes armes,
Vénus faiſoit remplir le carquois de l'Amour.
Les Graces lui prêtoient leurs charmes ;
Et ſon époux, couvert de feux étincellans
Animoit en ces mots ſes Cyclopes brûlans :
Que l'airain écume & bouillonne ;
Que mille traits en ſoient formés ;
Que ſous nos marteaux enflammés
A grand bruit l'enclume réſonne.

On voit encore, par ces vers, de quelle utilité notre *Hiſtoire poëtique* peut être pour les jeunes demoiſelles. Quelque curieux, quelque ſatisfaiſans que ſoient tous les morceaux de poëſie, qui ſont répandus dans l'ouvrage, ils ne préſentent rien que de fort décent, rieu qui ne puiſſe allarmer l'oreille la plus délicate. On a été là-deſſus de la derniere ſévérité.

Contes Perſans, in-12, *deux Parties*, *broch.* 1769. . . . . 3 l.

Inſtructions ſuccintes ſur les Accouchemens, *en faveur de Sages-femmes des Provinces*, *faites par ordre du Miniſtere ; par M.* Raulin, *Docteur en Médecine*, *Conſeiller-Médecin ordinaire du Roi*, *Cenſeur Royal*, *de la Société Royale de Londres*, *des Académies des Belles-Lettres*, *Sciences & Arts*, *de Bordeaux*, *de Rouen*, *& de celle des Arcades de Rome*, in-12, *petit format*, 1770.